Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis3738vr

REVUE
DE PARIS.

XXXVII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME TRENTE-SEPTIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1837.

L'ACADÉMIE
ROYALE
DE MUSIQUE.

3e ÉPOQUE. — 6e ARTICLE.[1]

On préparait le *Roland* de Piccinni. Les répétitions étaient suivies avec plus d'empressement que celles des opéras de Gluck; les deux partis s'y rendaient, l'un pour découvrir les endroits faibles et les critiquer plus promptement, l'autre pour exalter d'avance l'œuvre de son maître favori. La jeune reine s'était déclarée en faveur de Gluck, et Piccinni, qui, en arrivant, avait trouvé son rival établi dans l'opinion publique à la ville comme à la cour, était frappé d'une espèce de réprobation; il portait l'étiquette de compositeur protégé par la Du Barry. Les musiciens français ne l'aimaient pas; la musique allemande leur plaisait, elle avait plus de rapport avec le style national et leur paraissait plus facile à imiter que la musique italienne, dont ils désespéraient de prendre les formes et l'accent.

Marmontel s'était mis dans la tête de transporter l'école italienne sur nos deux théâtres; il avait déjà travaillé pour Grétry, dont la renommée était à nulle autre pareille dans le genre comique. La musique de Grétry était alors acceptée comme musique

(1) Voyez les livraisons des 26 juin et 11 décembre 1836.

italienne par le public parisien. La musique de Grétry ! cela doit faire juger de la barbarie de l'autre musique française. Marmontel imagina de prendre les meilleurs opéras de Quinault, d'en élaguer les épisodes, les détails superflus; de les réduire à leurs beautés réelles, d'y ajouter des airs, des duos, des monologues pour le récitatif obligé, des chœurs en dialogue et d'un effet contrasté, de les ajuster aux formes de la musique italienne. C'est ainsi qu'il arrangea le livret de *Roland*. Piccinni ne savait pas deux mots de français, Marmontel se fit son maître de langue; vers par vers, presque mot pour mot, il fallait tout lui expliquer. Lorsqu'il avait bien saisi le sens d'un morceau, Marmontel le lui déclamait, en marquant bien l'accent, la prosodie, la cadence des vers, les repos, les demi-repos, les articulations de la phrase; Piccinni l'écoutait avidement, tout ce qu'il avait entendu était fidèlement noté. L'accent de la langue et le nombre frappaient si juste cette excellente oreille, que presque jamais, dans sa musique, ni l'un ni l'autre n'était altéré. Il avait, pour saisir les plus délicates inflexions de la voix, une sensibilité si prompte, qu'il exprimait jusqu'aux nuances les plus fines du sentiment.

Le 26 janvier 1778, première représentation de *Roland*. L'exécution en est très défectueuse; Mlle Levasseur, chargée du rôle d'Angélique, chante faux plus d'une fois; la tournure de Legros ne paraît pas convenable pour le gracieux et séduisant Médor; Larrivée se montre inférieur à Chassé, dont on avait gardé le souvenir; Larrivée ne rend pas la scène de fureur comme le faisait son prédécesseur dans l'opéra de Lulli. Malgré ces imperfections, ces défauts d'exécution, *Roland* est accueilli avec faveur. La reine assistait à ce spectacle avec Mme Elisabeth. Marie-Antoinette n'applaudit point; c'était pousser trop loin la protection qu'elle accordait à Gluck.

Piccinni fut ramené chez lui comme en triomphe; hélas! il en était sorti d'une manière bien triste, quelques heures auparavant. Lorsqu'il partit pour aller au théâtre, sa famille ne voulut point l'y accompagner et fit tous ses efforts pour le retenir. Des rapports exagérés, maladroits, y avaient jeté le plus grand trouble. Sa femme et ses domestiques étaient en larmes, et ses amis ne pouvaient les consoler; lui seul se montrait calme au milieu de cette

désolation générale. Quand il sortit, les pleurs et les gémissemens redoublèrent; on eût dit qu'il allait au supplice. A la fin, ému lui-même, il leur dit en italien : « Mes enfans, pensez donc qu'enfin nous ne sommes pas au milieu des barbares; nous sommes chez le peuple le plus poli, le plus doux de l'Europe; s'ils ne veulent pas de moi comme musicien, ils me respecteront comme homme et comme étranger. Adieu, rassurez-vous, ayez bonne espérance. Je pars tranquille, et reviendrai de même, quel que soit l'évènement. »

Il fut heureux; le succès de *Roland* s'accrut à chaque représentation. Le charme de la mélodie, le nombre et la variété des morceaux, leurs formes élégantes enchantèrent les connaisseurs et firent une vive impression sur le public. Les airs de danse réunirent tous les suffrages; l'auteur n'en avait jamais fait et n'aimait pas la danse. L'importance que l'on donnait à cette partie d'un opéra français lui faisait redouter le moment où il faudrait s'en occuper. Ce moment vint; les deux maîtres de ballets, Dauberval et Vestris, poursuivirent Piccinni. Ils en obtenaient une entrée, une gavotte, un menuet ou bien une chaconne; ils ne pouvaient comprendre ni son aversion pour ce travail, ni sa prodigieuse facilité. L'air villageois, dansé par Mlle Guimard dans le troisième acte, fut écrit sous la dictée de Vestris. Le danseur figura les pas devant Piccinni, qui disait en disposant ses notes : « Vous voulez donc me tuer? Allons, il faut bien m'y résoudre et faire encore de la bergerie, puisque c'est pour une si aimable bergère. »

L'opéra de *Roland* n'offre qu'une belle scène : le contraste des fureurs du fameux paladin avec la joie tranquille et naïve des bergers, témoins des amours d'Angélique et de Médor. Tout le reste n'a rien de dramatique. Louis XIV, malgré son admiration pour Quinault, dit en le voyant pour la première fois : « Ce Roland n'est qu'un vieux fou, Angélique une grisette, et Médor un faquin. »

Voltaire répondit à Mme Du Deffant, qui voulait le conduire à la première représentation de l'opéra de Piccinni :

De ce *Roland* que l'on nous vante,
Je ne puis, avec vous, aller, ô Du Deffant!
Savourer la musique et douce et ravissante.
Si Tronchin le permet, Quinault me le défend.

Roland est un guerrier sans cœur (chœurs), il sera bon quand nous aurons la guerre (quand Mlle Laguerre prendra le rôle d'An-

gélique) disaient les gluckistes. Ils logèrent le musicien dans la rue des Petits-Champs, et le poète dans la rue des Mauvaises-Paroles. Les piccinnistes à leur tour casèrent Gluck dans la rue du Grand-Hurleur ; ces indications de logement furent écrites sur les affiches mêmes de l'Opéra. Les piccinnistes additionnèrent les recettes des douze premières représentations de *Roland*, pour en comparer le total à celui des douze premières d'*Iphigénie en Aulide*. *Roland* présentait un total de 61,920 livres 15 sous, excédant celui d'*Iphigénie* de 87 fr. 18 sous. Les gluckistes comptèrent par quatorze représentations, au lieu de n'en prendre que douze, et l'addition de ces deux recettes donna l'avantage à *Iphigénie*, dont le produit passa de 1413 livres celui de *Roland*.

Le succès de *Roland* fut suivi d'une bordée d'épigrammes; l'abbé Arnaud s'en prit cette fois à l'arrangeur du livret.

Ce Marmontel si long, si lent, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle
Et la musique comme un sourd.
Ce pédant à si triste mine,
Et de ridicules bardé,
Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine;
Jamais secret ne fut si bien gardé.

Non sans doute, il n'avait pas le secret des vers de Racine, et tant mieux pour Piccinni. Si Marmontel avait bâti ses strophes musicales à la manière des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, le maître italien n'aurait pu faire cadrer aucune mélodie gracieuse sur ce texte d'une irrégularité désespérante, et dont le plain-chant de Lulli pouvait seul s'accommoder. L'abbé gluckiste ne se doutait pas que son trait frappait à faux; un autre abbé, Morellet, s'empressa de venger Marmontel en ripostant à son antagoniste :

L'abbé Fatras,
De Carpentras,
Demande un bénéfice;
Il en aura,
Car l'Opéra
Lui tient lieu de l'office.
Monsieur d'Autun,
Qu'il en ait un !
C'est un devoir
De le pourvoir;

On veut le voir
Marcher le soir
Précédé de sa crosse,
Et le matin
Chez sa catin
Arriver en carrosse.
Pour *Armide*, il a tant trotté;
Pour *Alceste*, il s'est tant crotté,
Que c'est pitié
De voir à pied,
Ce grand apôtre de coulisse,
Comme un sergent de la milice.

Ces vers étaient chantés dans les foyers de l'Opéra, sur l'air de *la Fée Urgèle*: *L'avez-vous vu, mon bien-aimé?*

Les opéras de Piccinni n'étaient pas payés d'avance par la direction; au lieu du prix convenu que l'on comptait à Gluck pour chacune de ses partitions, Piccinni touchait un droit de quatre cents francs par représentation. Ce marché valait mieux pour le musicien.

La Chercheuse d'esprit, *Ninette à la cour*, ballets-pantomimes de Gardel aîné, avaient réussi complètement.

Une nouvelle troupe de chanteurs italiens, appelés par le directeur de Vismes, débute à l'Opéra, le 12 juin 1778, par un ouvrage de Piccinni, *le finte Gemelle*, avec peu de succès. Un ballet de Noverre, *les petits Riens*, sert de cortége aux représentations italiennes données les jours où l'Opéra français ne jouait pas.

Avec son opéra bouffon,
L'ami de Vismes nous morfond;
Si c'est ainsi qu'il se propose
D'amuser les Parisiens,
Mieux vaudrait rester porte close,
Que de donner si peu de chose
Accompagné de *petits riens*.

Caribaldi, Viganoni, ténors; Poggi, Gherardi, Fochetti, basses; Tosoni, baryton; Mme Chiavacci, Rosina et Costanza Baglioni, Farnesi, figuraient dans cette société chantante, assez médiocre, dont Piccinni avait la direction pour la partie musicale. *Le duc Contesse*, *il Curioso indiscretto*, vinrent ensuite et firent peu de sensation; *la Frascatana*, de Paisiello, fut accueillie avec enthousiasme;

Gherardi et Pinetti débutèrent dans cet opéra. *La Buona Figliola* de Piccinni obtint une faveur semblable.

Le roi des intrigans, Beaumarchais, se donna beaucoup de mouvement pour supplanter de Vismes et lui enlever la direction de l'Académie royale de Musique. Il ne réussit point; de Vismes, sûr de son autorité, ferme sur son lit de justice, rendit un arrêt solennel pour interdire l'entrée de l'amphithéâtre aux femmes qui portaient ces coiffures colossales dont nous avons parlé. Cette mesure de police administrative fut prise pour prévenir une infinité de disputes causées par ces bastions emplumés qui masquaient le théâtre à ceux qu'un malheureux hasard plaçait derrière ces dames. Mlle Saint-Quentin, très renommée pour les coiffures, se hâta d'en inventer une fort basse qu'elle nomma coiffure à la de Vismes. Elle n'eut aucun succès, même à l'Opéra.

L'activité que de Vismes mettait dans la direction de l'Académie royale de Musique lui fit gagner plus de 200,000 francs en un an. Les chefs des chœurs et des ballets voulurent alors se rendre tout-à-fait indépendans, et s'emparer même du pouvoir. Ils employèrent toute sorte de moyens pour engager de Vismes à abdiquer volontairement en leur faveur. On promit de déposer 800,000 francs pour garantir le succès du nouveau système qu'ils se proposaient d'établir dans le gouvernement de l'Opéra. Les acteurs entraient dans cette ligue; leurs assemblées, qu'ils nommaient congrès, se tenaient chez Mlle Guimard; la révolte était flagrante, et le grand Vestris, *le dieu de la danse*, déclarait hautement qu'il en était le Washington. Les esprits s'aigrissant tous les jours davantage, les tracasseries devenaient plus vives et plus fréquentes. On se voyait forcé de réclamer sans cesse l'appui de l'autorité, et l'autorité même, aux prises avec les chefs de l'opposition, était souvent réduite à dissimuler son ressentiment pour ne pas porter l'esprit de sédition au dernier période. — « Le ministre veut que je danse, disait Mlle Guimard; eh bien! qu'il y prenne garde, je pourrais bien le faire sauter. » — Un jour que Vestris avait répondu fort insolemment à de Vismes, celui-ci s'avisa de lui dire : « Mais, monsieur Vestris, savez-vous à qui vous parlez? — A qui je parle? au fermier de mon talent. » Auguste Vestris avait été mis au For-l'Évêque pour n'avoir pas voulu dou-

bler son père dans le dernier ballet d'*Armide*. Les adieux du père et du fils furent touchans : « Allez, Auguste, allez en prison, voilà le plus beau jour de votre vie. Prenez mon carrosse, et demandez l'appartement de mon ami le roi de Pologne ; je paierai tout. »

Ce mot d'une emphase si plaisante en rappelle un autre du même genre. Lorsque le jeune Vestris débuta, son père, vêtu du plus riche et du plus sévère costume de cour, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, se présenta avec son fils sur l'avant-scène. Après avoir adressé au parterre une allocution pleine de dignité sur la haute importance de son art et les nobles espérances que donnait l'héritier de son nom, il se tourna d'un air imposant vers Auguste, et lui dit : « Allons, mon fils, montrez votre talent au public ; votre père vous regarde. »

Ces débats furent terminés par le prévôt des marchands, qui reprit, au mois de mars 1779, la direction suprême de l'Opéra. La ville de Paris résilia son bail, et fit d'énormes avantages à de Vismes, qui resta directeur-gérant pour le compte de la ville. Les acteurs italiens furent congédiés. Il paraît que de Vismes changea de gamme alors, car la caisse de l'Opéra éprouva le déficit énorme de 720,000 fr., ce qui n'empêcha pas le gérant de toucher sa pension de 9,000 fr. accordée par la ville, et une gratification de 24,000 fr.

Pour se délivrer enfin des poursuites des lullistes, de Vismes remit en scène le *Thésée* de Lulli, composé depuis cent quatre ans à cette époque. *Thésée* fut sifflé. Les partisans de Lulli n'avouèrent pas la défaite de leur patron, attendu que l'on avait fait des additions et des changemens à son ouvrage, additions qu'ils eurent soin de signaler par de bruyantes huées ; cette marque d'affection pour Lulli compléta sa déroute. Un lulliste désolé partit pour la campagne, et ne voulut plus entendre d'autre ramage que celui des oiseaux. De sa retraite il adressa les vers suivans aux gluckistes et aux piccinnistes de sa connaissance :

Qu'ils me sont doux ces champêtres concerts,
Où rossignols, pinsons, merles, fauvettes,
Sur le théâtre, entre des rameaux verts,
Viennent gratis m'offrir leurs chansonnettes !
Quels opéras me seraient aussi chers !
Là n'est point d'art, d'ennui scientifique ;

Piccinni, Gluck, n'ont point noté les airs;
Nature seule en a fait la musique,
Et Marmontel n'en a point fait les vers.

La guerre musicale était dans toute sa force, lorsque Berton essaya d'apaiser les partis en réconciliant les chefs. Il donna un grand souper; Gluck et Piccinni, après s'être embrassés, furent placés à table à côté l'un de l'autre. Ils causèrent pendant tout le repas avec une cordialité parfaite. Au dessert, Gluck en bon Allemand, un peu échauffé par le vin, se mit en train de franchise, et dit à son voisin, en parlant de manière à être entendu de tout le monde : « Les Français sont de bonnes gens, mais ils me font rire; ils veulent qu'on leur fasse du chant, et ils ne savent pas chanter. Mon cher ami, vous êtes un homme célèbre dans l'Europe entière; vous ne pensez qu'à soutenir votre gloire, vous leur faites de la belle musique, en êtes-vous plus avancé? Croyez-moi, c'est à gagner de l'argent qu'il faut songer ici, et non à autre chose. » Piccinni lui répondit qu'il prouvait, par son exemple, qu'on pouvait s'occuper en même temps de sa gloire et de sa fortune. Ils se séparèrent comme ils s'étaient accueillis : leurs démonstrations semblaient sincères; mais la guerre dont ils étaient le sujet, n'en continua pas moins.

Hellé, opéra de Floquet, est retiré à la troisième représentation.

La lutte n'avait pu s'engager d'abord entre les deux illustres rivaux, Gluck rendit son livret de *Roland*. De Vismes ressaisit l'idée de son prédécesseur, et pour augmenter sa recette par le concours des deux partis, il voulut absolument faire joûter Gluck et Piccinni sur un même sujet. Il fournit à chacun un livret différent, portant le même titre, *Iphigénie en Tauride*. Gluck dans le drame barbare qui lui échut en partage, trouva des scènes analogues à l'énergie de son style, et les exprima fortement. Le livret remis à Piccinni, tout mal bâti qu'il était, offrait un intérêt plus doux et pouvait recevoir une musique touchante; mais après la forte impression qu'avait faite l'opéra de Gluck, les émotions produites par l'ouvrage de Piccinni parurent faibles et légères. L'*Iphigénie* de Gluck est restée au théâtre dont elle s'empara victorieusement le 18 mai 1779. La lutte projetée n'eut cependant pas lieu précisément; Piccinni garda son *Iphigénie en Tauride* en porte-

feuille: elle ne fut exécutée que deux ans plus tard, en janvier 1781. Dubreuil en avait fait le livret. L'ouvrage de Piccinni réussit complètement, et cependant il ne put se maintenir à la scène. Les disputes des gluckistes et des piccinnistes étaient alors apaisées : on accordait à l'un et à l'autre rival la justice qui lui était due; mais l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck avait produit une telle sensation, qu'il était bien difficile à Piccinni d'établir une autre *Iphigénie* à côté de celle-là. La belle partition d'*Atys* était connue, elle avait préparé les esprits en sa faveur.

La grande scène entre Oreste et Pylade, où l'on admire l'air suave : *Oreste, au nom de la patrie;* le rondeau si véhément : *Cruel, et tu dis que tu m'aimes;* le trio, doivent être remarqués dans la partition de Piccinni. Le chœur des prêtresses : *Sans murmurer, servons les dieux;* le récitatif et l'air d'Iphigénie : *O barbare Thoas,* sont d'un grand caractère. Mais tout Paris avait été entraîné par la merveille d'expression de Gluck; son *Iphigénie en Tauride* était consacrée par deux ans de succès, et quel succès! Comment lutter contre l'air foudroyant de Thoas : *De noirs pressentimens;* contre les chœurs, les danses des Scythes, précédés par le sublime récitatif d'Iphigénie? Et ces rôles admirables d'Oreste, de Pylade, ces chœurs religieux, l'air *Je t'implore et je tremble*, avec son cortége instrumental plein d'ame et de vigueur! Dans cet opéra, dans *Armide*, Gluck a reproduit plusieurs morceaux de ses partitions italiennes. Le beau duo d'*Armide*, *Esprits de haine et de rage*, est fait avec un air de *Telemacco*. Des fragmens précieux de *Circe*, de *Paride e Elena*, de *la Clemenza di Tito*, sont venus enrichir ces opéras français, et l'expression, la couleur de ces morceaux d'emprunt n'en est pas moins vraie.

Un tiers des musiciens de l'orchestre de l'Académie royale avait tour à tour congé pour les répétitions des nouveaux opéras; nul d'eux ne voulut user de ce privilége lorsqu'on répétait *Iphigénie en Tauride* de Gluck.

Ce maître éprouve un rude échec quatre mois après son dernier triomphe. *Écho et Narcisse* ne peut se maintenir à la scène, malgré le secours des ballets de Noverre. On remarque dans cet ouvrage un air agité d'un effet entraînant, un chœur final qui est devenu populaire : *Le dieu de Paphos*, et une scène ravissante de mélancolie. A la troisième représentation d'*Écho et Narcisse*, la recette

ne fut que de 1,500 liv., et, le lendemain, l'abbé Robinot fit jouer aux Italiens une parodie intitulée : *les Narcisses, ou l'Ecot mal payé*. Gluck n'aurait pas dû se chagriner du peu de succès de son dernier ouvrage : il en fut vivement affecté. Il résolut de quitter Paris, alla prendre les ordres de la reine, et ne lui dissimula point sa douleur et le projet de ne plus revenir. Pour le détourner de ce dessein, la reine lui fit donner la place de maître de musique des enfans de France, et ne lui permit de s'éloigner que pour l'arrangement de ses affaires, avec injonction de revenir au plus tôt se fixer à Paris. Gluck partit pour Vienne; il voulait terminer sa carrière par *les Danaïdes*; mais une attaque d'apoplexie le fit renoncer à cette entreprise : il confia le livret à Salieri. Gluck jouit encore, pendant quelques années, de sa renommée et de la fortune qu'il avait acquise par ses travaux. Une seconde attaque d'apoplexie l'enleva à ses amis et à l'art musical, le 25 novembre 1787. Il laissa 600,000 fr. à ses héritiers.

Mirza, ballet-pantomime en trois actes, de Gardel, musique de Gossec, réussit complètement en novembre 1779. Mlle Guimard, Nivelon et le jeune Vestris s'y distinguent. On n'avait rien épargné pour la mise en scène, tous les meilleurs sujets de la danse figurèrent dans ce ballet; Mlle Guimard y fit ses preuves comme actrice. Un solo de violon brillant et difficile avait été placé dans *Mirza* par Gossec; Guénin l'exécutait. Un jour que ce violoniste était malade, on offrit le solo à ses confrères de l'orchestre; tous se récusèrent. Il fallait changer le spectacle faute d'un virtuose capable d'accompagner la danse de Mirza; Gardel s'écria : « Laissez-moi faire, je connais un petit bonhomme, un enfant, qui va nous tirer d'embarras, et jouer le solo de manière à se faire applaudir. » En effet, le suppléant qu'il proposait, qu'il amena, se comporta bravement en cette périlleuse circonstance. Hardiesse, élégance, justesse, toutes ces qualités furent remarquées dans le jeu du débutant. Le public et l'administration, également satisfaits, lui témoignèrent leur gratitude; il fut engagé sur-le-champ comme premier violon à l'Opéra. Ce virtuose de quatorze ans était Henri-Montan Berton, fils de l'ancien directeur de ce théâtre; Berton, que nous verrons bientôt sortir des rangs des symphonistes, pour se placer parmi les compositeurs, et, plus tard, parmi les membres de l'Institut.

Amadis de Gaule, pièce de Quinault, remise en musique par Bach, est reçu froidement.

Philidor fait exécuter le *Carmen sæculare* d'Horace, qu'il a mis en musique. On écoute avec beaucoup d'intérêt et pendant deux heures cette composition ; l'invocation au soleil produit le plus bel effet, excite des transports d'enthousiasme : on la fait répéter. La salle était comble, et l'auditoire très brillant. 19 janvier 1780.

Catherine II fit ensuite chanter ce *Carmen sæculare* par une foule de récitans et de choristes vêtus à la romaine, et se promenant dans le parc de son palais avant d'entrer au temple d'Apollon qu'on leur avait bâti. Cette souveraine fit remettre à Philidor 5,000 liv. en échange de sa partition. Elle avait déjà fait compter 12,000 liv. à Sedaine, pour un petit acte qu'elle lui avait demandé.

Piccinni donne *Atys* le 22 février suivant. Le succès de cet opéra n'est décidé qu'à la troisième représentation. Le second acte d'*Atys* fait le plus grand honneur à ce maître. C'était encore un livret de Quinault, arrangé, coupé, rajusté, réduit en trois actes par Marmontel. On avait attaqué le nouveau livret de *Roland ;* les littérateurs poussèrent les hauts cris quand le coupable se fut montré relaps en traitant le drame d'*Atys* avec la même irrévérence. Les tragédies lyriques de Quinault ! les modèles, les chefs-d'œuvre du genre que Voltaire venait de porter aux nues par la seule raison que Despréaux les avait conspués.

> Vous leur fîtes, seigneur,
> En les *taillant* beaucoup d'honneur.

Voilà ce qu'il fallait dire à l'arrangeur, au lieu de l'accabler d'injures. Avant Marmontel, personne, en France, ne s'était douté que le vers français dût être mesuré quand on le destinait à la musique. Piccinni, dès long-temps accoutumé aux strophes harmonieuses et cadencées de Métastase, n'aurait jamais pu lier une mélodie régulière, noble ou gracieuse, aux pitoyables bouts-rimés de Quinault, de Voltaire, de Bernard, et de tous les fabricateurs de livrets de ce temps. Piccinni fit comprendre à son associé qu'une musique rhythmée et mesurée exigeait impérieusement que les vers qu'elle devait chanter fussent soumis aux lois du rhythme et de la mesure. Piccinni donna des modèles à son faiseur, et Marmontel apprit enfin à faire des vers lyriques, des vers que l'on

pouvait réciter mélodieusement, sans offenser une oreille délicate, et sans altérer les contours de la phrase musicale. Voici les paroles du premier air chanté par Atys :

Brulé — d'une flamme
Qui fit — mon malheur,
Faut-il — dans mon ame
Cacher — ma douleur?
Faut-il — que j'expire
Victi — me du sort?
Sans mê — me oser dire
Qui cau — se ma mort.

Le rhythme de ces vers est parfaitement suivi, les repos s'y trouvent symétriquement placés après le second et le troisième pied. Ces vers sont à rimes alternatives; on a reconnu que les couplets de trois vers féminins, suivis d'un quatrième à rime dure, étaient infiniment plus favorables pour la mélodie; mais cette découverte s'est faite récemment. Les Italiens se servaient alors de la rime alternative; elle est employée presque toujours par Métastase, et certes Marmontel ne pouvait se régler sur un meilleur modèle.

Ne giorni tuoi felici
Ricorda ti di me,
Perchè cosi mi dici,
Anima mia, perchè?

Je pourrais citer une infinité d'exemples de la même espèce.

Ce qu'il y a de singulier, de burlesque, c'est la méprise de certains admirateurs de Quinault. Pour exalter le mérite de leur patron, pour le justifier du reproche qu'on lui a fait de manquer de cadence et de rhythme dans ses vers prétendus lyriques, ces prôneurs maladroits ont cité naïvement les stances ajoutées dans ses opéras par Marmontel. Je pourrais signaler ici des livres dans lesquels cette bévue se reproduit plus d'une fois.

Le brillant succès d'*Atys* donna de l'humeur à Gluck; il écrivit de Vienne à Chabanon pour se plaindre de la négligence que l'on mettait dans l'exécution de ses opéras, qui, en moins de six ans, avaient rapporté 1,600,000 livres à la direction. On se hâta de jouer deux de ses ouvrages pour la capitation des acteurs.

L'Opéra craignait alors de perdre Mlle Théodore, jeune et jolie danseuse, talent précieux, actrice d'une sagesse reconnue. Elle

voulait se retirer, elle avait beaucoup d'affection pour Dauberval, très flatté sans doute de cette préférence, mais peu disposé à signer un contrat de mariage que la belle s'obstinait à lui présenter. Mlle Théodore se faisait remarquer aussi par son instruction, ses connaissances littéraires, une manière de penser libre, ferme et philosophique. Avant d'entrer à l'Opéra, cette virtuose écrivit à J.-J. Rousseau pour lui demander des instructions sur la manière de s'y conduire. Le philosophe répondit à la danseuse que, malgré sa bonne volonté de la satisfaire, il ne pouvait lui donner de conseils; que fort embarrassé pour son propre compte, bien qu'il ne fût pas dans une carrière aussi glissante, il n'était pas en état de la diriger dans celle qu'elle avait choisie, et qui était infiniment plus périlleuse. Mlle Théodore ne quitta point le théâtre, elle y devint Mme Dauberval.

Par un arrêt du conseil du 17 mars 1780, le roi retire à la ville de Paris la concession du privilége de l'Opéra, lui laissant à payer les dettes de ce théâtre, qui s'élevaient à plus de 200,000 livres, ainsi que 112,000 livres de pensions viagères. Par une contradiction assez singulière, on fait pourtant dire au roi, dans le préambule de cet arrêt, qu'il n'est pas juste que les octrois de la ville, payés indistinctement par tous ses habitans, servent à subvenir aux frais des amusemens de la classe la plus aisée.

Le secrétaire d'état du département de Paris continue d'avoir la haute police de l'Opéra, et M. Necker, conjointement avec lui, régle les dépenses comme directeur-général des finances. Le sieur de La Ferté, ancien intendant des Menus-Plaisirs, commissaire de sa majesté, représente M. Amelot, et Berton reprend la direction générale de l'Académie royale de Musique, pour la gouverner avec pleine et entière autorité sous les supérieurs dénommés. Le roi donne 150,000 livres par an à l'Opéra, et lui abandonne les décorations et les costumes des Menus, évalués à 1,500,000 livres, à condition que l'Académie royale jouera douze fois par an à Versailles, à Fontainebleau.

Le prix du billet de parterre fut alors augmenté de 8 sous, et porté à 48 sous pour l'Opéra. Celui du billet de parterre de la Comédie Française et de la Comédie-Italienne fut élevé, dans les mêmes proportions, à 24 sous.

Beaumarchais se fâche tout de bon avec les Comédiens-Français, les intimide et les amène à compter avec lui pour ses honoraires du *Barbier de Séville*. Fier de cet avantage, il convoque tous les auteurs, les réunit chez lui, et leur fait connaître dans le plus grand détail tout ce qu'il vient d'opérer pour l'amélioration de leurs finances. Il leur annonce que le compte réglé pour son *Barbier de Séville* sera désormais le modèle de tout compte pareil. Ce récit produit un vif enthousiasme dans l'assemblée; des actions de graces sont rendues au spirituel amphytrion; on porte sa santé; dans un délire de tendresse bachique, on l'embrasse, on le qualifie d'homme admirable, d'homme de génie, de bienfaiteur des lettres; on opine par acclamation et on lui vote une statue. Les droits d'auteur sont établis d'une manière régulière le 15 avril 1780.

Voici comment les rôles étaient partagés à l'Académie royale de Musique. Mlle Levasseur avait les grands rôles de princesses, tels qu'Iphigénie en Tauride, Alceste, Armide; Mlle Laguerre, ceux qui exigeaient plus de charme et de douceur, tels qu'Iphigénie en Aulide, Angélique. — Eurydice, Égée, appartenaient à Mlle Beaumesnil, en possession de l'emploi des bergères. Sa jolie figure, sa voix légère, mais faible, sa finesse, son intelligence, l'habitude qu'elle avait du théâtre, la faisaient briller dans une position secondaire. Mlle Duplan tenait les rôles de grande représentation; sa haute taille, son extérieur imposant, la vigueur de son organe, lui marquaient sa place parmi les reines et les déesses. On réservait Mlle Durancy pour les rôles de grand caractère qui réclamaient une actrice douée d'une ame énergique, d'une intelligence profonde et de la connaissance de tous les moyens tragiques. J'ai déjà dit que Mlle Durancy avait fait ses premières armes à la Comédie-Française; le rôle d'Ernelinde fit sa réputation à l'Opéra; celui de Clytemnestre lui fit aussi beaucoup d'honneur.

Oreste, Hercule, Agamemon, tous les rôles de rois, de héros, appartenant à la première basse, étaient dans le domaine de Larrivée. Moreau le doublait : il était, en outre, chargé des rôles du même genre et d'un ordre inférieur, comme Thoas, Arcalaüs, Célénus. Durand représentait les grands-prêtres. Tout ce qui exigeait un chanteur habile, une voix flexible, séduisante, une exécution brillante, formait l'emploi de Legros, première haute-

contre. Lainez, sans sortir de sa qualité de double de cet acteur, tenait en chef tous les jeunes rôles de haute-contre, pour lesquels il fallait une figure agréable, une taille svelte, élégante, et les talens du comédien que Lainez possédait déjà à un degré éminent.

Ce personnel était complet; il pouvait faire face à tous les caractères dramatiques. Mme Saint-Huberti n'était pas encore sortie des rangs des coryphées.

Berton ne jouit pas long-temps de sa nouvelle charge. Le dimanche, 7 mai, jour de la première représentation de *Castor et Pollux*, dont il avait surveillé la reprise avec un soin et une activité extraordinaires, ce directeur-général de l'Académie de Musique voulut conduire l'orchestre, et s'échauffa de telle manière, que le soir même il fut atteint d'une fluxion de poitrine, dont il mourut sept jours après. Ce Berton (Pierre-Montan), que Gluck affectionnait beaucoup, et qu'il chargea plus d'une fois de la composition de divers fragmens de ses opéras, tels que le dénouement d'*Iphigénie en Aulide*, les divertissemens de *Cythère assiégée*, est le père de M. Berton (Henri-Montan), aujourd'hui membre de l'Institut. On voit que le prénom de Montan est depuis plus d'un siècle dans la famille de ces compositeurs. Un grand nombre de musiciens s'étaient imaginé que Berton s'était donné ce surnom après le succès de *Montano et Stéphanie*. Une jeune actrice, qui obtint de nombreux triomphes à Bordeaux dans le rôle de Stéphanie, changea son nom, obscur encore, contre celui de Montano. Nous l'avons entendue ensuite à l'Odéon. La mort de Berton laissa l'Académie royale de Musique sans directeur, et priva son orchestre d'un chef très habile, dont l'intelligence, le talent, avaient fait faire déjà des progrès immenses à nos symphonistes dans l'exécution de la musique dramatique. Dauvergne lui succède, mais on lui adjoint Gossec comme sous-directeur; on reconnut qu'il fallait deux hommes pour tenir convenablement la place que Berton laissait vacante. Bien plus, un comité de six membres devait sanctionner les décisions du directeur: tout devait se régler à la pluralité des voix; celle du directeur comptait pour deux. Legros, Durand, Vestris, Gardel, Dauberval, Noverre, composent cette assemblée consultative. Chacun d'eux est, en outre, chargé de quelque fonction particulière, relative à la régie de l'Opéra.

Legros a l'inspection du luminaire, Durand celle des machines; Vestris veille à ce que les postes soient bien tenus et bien gardés; Gardel a le district des décorations, Dauberval celui des costumes; Noverre, enfin, préside à la rentrée des contributions que les danses des autres spectacles doivent à l'Académie royale. Tout ce qui tient à la musique regarde spécialement le directeur.

Les habitués de l'Opéra les plus passionnés pour la danse ouvrirent une souscription qui fut remplie à l'instant. Son objet était d'élever cinq petites statues, jolis ornemens de boudoirs, aux cinq danseuses les plus parfaites de ce théâtre. Mlle Guimard fut représentée en Terpsichore, Mlle Heinel en nymphe, Mlle Théodore en bergère; Mlles Allard et Peslin reçurent la pose et les attributs des bacchantes. Les souscripteurs chargèrent le sculpteur Machy de l'exécution de ces statuettes, de huit pouces de haut et moulées en talc. D'après la description que je donne ici, tel amateur de curiosités qui possède une bergère, une bacchante, une Terpsychore en miniature, pourra reconnaître en elles des virtuoses de notre Opéra.

Marmontel arrangeait les opéras de Quinault; d'autres arrangeurs, ayant Guillard à leur tête, exploitent une autre mine, et coupent, mutilent les plus belles tragédies de Racine et de Corneille pour en fabriquer des livrets d'opéras. Après *Iphigénie en Aulide*, voici venir *Andromaque*. Cette fois, ce n'est pas Gluck qui marche de compagnie avec Racine. Grétry veut faire chanter les héros grecs; mais le parterre, qui tant de fois avait porté aux nues le talent et l'esprit du faiseur d'opéras-comiques, rit au nez de son Oreste furieux, et se permit de siffler impitoyablement le massacre de Pyrrhus que l'on avait représenté sur la scène, au lieu de le faire conter en récitatif.

C'est un Lyonnais, ayant nom Pitra, qui avait arrangé le livret d'*Andromaque;* il fut chansonné comme les autres.

On proclame à Vaugirard
Pitra, Morel et Suard;
Le *Mercure* élève au ciel
Pitra, Suard et Morel;
Mais on berne à l'Opéra
Suard, Morel et Pitra.

Écho et Narcisse, rajusté, tombe une seconde fois, le 8 août 1780; le charme de la voix de Mlle Laguerre, jouant le rôle d'Écho, ne peut sauver cette nouvelle disgrace à l'opéra de Gluck. Le chœur final est de nouveau salué pas des applaudissemens; on le fait répéter. La troisième représentation de cet ouvrage ne produit que 600 livres.

Le comte d'Estaing, de retour à Paris après la conquête de la Grenade, assiste à la quarante-deuxième représentation d'*Iphigénie en Tauride*, dans la loge du duc de Chartres; une fanfare guerrière éclate avec les applaudissemens du public. Ces transports d'enthousiasme redoublent pendant le triomphe de Jason dans le ballet de *Médée*, qui terminait le spectacle; Dauberval présente sa couronne de laurier au comte d'Estaing, et la laisse tomber aux pieds du vainqueur des Anglais.

Me permettrez-vous de conter ce qu'il advint à trois danseuses figurantes de l'Opéra, qui, par une belle soirée d'été, firent la partie de souper au bois de Boulogne avec un maître des requêtes au parlement, M. de Clugny, et MM. Amelot et de Sartines, fils de ministres. M. de Clugny était passionnément épris de Mlle Ville, qui avait pour amant en sous-ordre Nivelon, joli danseur, qu'elle préférait infiniment au fils de l'ancien contrôleur-général. Le danseur, non moins amoureux, instruit du complot galant, se met à la poursuite de son infidèle, et l'atteint au bois de Boulogne, où elle était déjà avec les demoiselles Urbain et Camille, qui devaient compléter le sextuor en figurant au souper. Nivelon parle avec tant d'éloquence et harangue si bien sa maîtresse, qu'il la détermine à ne point aller au rendez-vous. Vestris et Laurent, ses camarades, l'avaient accompagné pour ne pas l'abandonner à son désespoir. On trouve très plaisant de faire croquer le marmot aux trois robins, tous les trois fils de ministres, tandis qu'on soupera, qu'on s'amusera dans le bois. La gaieté renaît; Vestris et Laurent engagent aussi les demoiselles Urbain et Camille à rester avec eux. On commande le souper chez un traiteur de Passy, pour n'être point en concurrence avec les robins, qui devaient s'arrêter à la porte Maillot. Après le repas, on revient au bois, et l'on se met à deviser, à folâtrer sur l'herbe.

Cependant Amelot, Sartines, Clugny surtout, s'impatientaient.

Les deux premiers, pressés par la faim, demandent le souper à grands cris, et font servir. Pendant le repas, ils cherchent à distraire Clugny qui ne mange pas, et, ne pouvant y parvenir, finissent par se moquer de lui. Le souper fait, les convives, désappointés, vont prendre le frais dans le bois. Tout en cheminant, ils entendent des éclats de rire qui excitent leur curiosité; ils approchent : quel coup de foudre pour le tendre Clugny! Plus de doute, c'est la voix de la perfide, la voix de Mlle Ville qu'il vient d'entendre. Il ordonne à son laquais et aux autres qui suivaient d'aller quérir leurs flambeaux; puis, cernant avec précaution le lieu de la scène, on enveloppe et l'on reconnaît les trois groupes. Clugny, furieux, apostrophe Mlle Ville dans les termes les plus durs et les plus méprisans. Nivelon, son chevalier, veut la défendre; le robin commande à ses gens de le saisir, et lui casse sa canne sur les épaules. Amelot et Sartines applaudissent, Vestris et Laurent gardent une entière neutralité; les deux membres du parlement n'étaient point amoureux, et ne se souciaient en aucune manière de punir l'offense que les demoiselles Urbain et Camille leur avaient faite. Nivelon ne perd pas la tête; tout éreinté qu'il est, il remonte en voiture avec ses camarades, vient faire sa déposition chez un commissaire; Vestris et Laurent la signent comme témoins. L'affaire était grave; on l'assoupit à force d'argent. Elle fit assez de bruit pour arriver aux oreilles du roi, qui exila Clugny, et lui ordonna de vendre sa charge de maître des requêtes. Amelot et Sartines reçurent une vigoureuse semonce de leurs pères. Le parlement ne dit rien, il aurait eu trop à faire; soixante de ses membres n'avaient pas une conduite plus régulière.

Persée, de Quinault, réduit en trois actes par Marmontel, remis en musique par Philidor, tombe le 28 octobre 1780.

Mlle Durancy, chargée du rôle de Méduse, se livre à de tels emportemens, fait des efforts tellement exagérés, qu'elle meurt âgée à peine de vingt-un ans; on l'enterre le 30 décembre. Fille de Mme Darimatel, virtuose des théâtres de la Foire, Mlle Durancy était fort laide, sa voix était désagréable; elle ne dut ses succès qu'à son talent de tragédienne. Lekain voulait la retenir à la Comédie-Française.

Le Seigneur bienfaisant, opéra en trois actes de Rochon de Cha-

bannes, musique de Floquet, ouvrage d'une étrange platitude sous tous les rapports, réussit parfaitement, le 18 décembre suivant. La seule chose à remarquer à l'occasion de cet opéra, c'est que Lays s'y montra dans le rôle du bailli, que Durand avait fort mal chanté à la première représentation. Lays assura le succès de la pièce; il avait débuté l'année précédente avec assez d'éclat pour mériter tout d'abord la confiance des auteurs. Lays avait alors vingt-deux ans; sa voix était un baryton d'une richesse, d'une sonorité prodigieuses; il se signala bientôt en exécutant la partie d'Oreste, de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck.

Mme Saint-Huberti créa le rôle de Lise dans le nouvel opéra de Floquet, et mit tant de chaleur et d'expression dans la scène du désespoir, qu'elle donna des inquiétudes pour sa santé.

On fit cette épigramme à propos du *Seigneur bienfaisant* :

Vit-on jamais opéra si méchant?
Musique et vers, tout en est détestable,
Disait tout haut un critique tranchant.
Mais comme en tout il faut être équitable,
Pour moi, j'y trouve un tableau très touchant,
De beaux habits, un ballet agréable ;
Bref, retranchez le poème et le chant,
On en peut faire un opéra passable.

Le 23 janvier 1781, première représentation d'*Iphigénie en Tauride*, opéra en trois actes, paroles de Dubreuil, musique de Piccinni, dont j'ai déjà parlé. On voit que ce musicien avait retardé le plus possible l'exhibition de cet ouvrage; qu'il avait même fait marcher *Atys* avant cette *Iphigénie en Tauride*, destinée à lutter contre sa formidable rivale. Mlle Laguerre jouait le rôle d'Iphigénie. A la seconde représentation de cet opéra, la cantatrice, voulant donner aux discours de la prêtresse de Diane toute l'énergie qu'ils réclamaient, s'abreuva plus largement qu'à l'ordinaire. Le vin mousseux était la colophane qu'elle passait à son gosier avant d'attaquer chaque scène. Le public s'aperçut que la prêtresse n'était pas ferme sur ses jambes, et Sophie Arnould dit à ses voisins du balcon : « Ce n'est pas Iphigénie en Tauride que vous voyez, c'est Iphigénie en Champagne. » L'ivresse de Mlle Laguerre fit de tels progrès d'un acte à l'autre, que la prêtresse finit par balbutier

et tomba dans les bras de ses confidentes. Le scandale fut grand. Mlle Laguerre reçut l'ordre de se rendre au For-l'Évêque pour y passer quinze jours en expiation du mauvais exemple qu'elle avait donné aux basses des chœurs, aux trombonistes de l'orchestre, dont les excès en beuverie étaient l'objet de réprimandes quotidiennes.

La prison de l'actrice n'était pas gardée avec une sévérité trop cruelle. Billets doux y pouvaient entrer: il était loisible aux galans de s'y rendre pour consoler la charmante Érigone; mais tous paniers d'osier, toutes caisses fermées étaient consignés à la porte, et ces mêmes galans se voyaient forcés de vider leurs poches en entrant. L'amour rend ingénieux, et deux bouteilles de tisane champenoise eussent admirablement attendri le cœur de la prêtresse captive. Cette contrebande devait être empêchée; une surveillance active déjoua les complots des fraudeurs. Le service de l'Opéra n'était point interrompu; l'oiseau sortait de sa cage pour aller chanter, on l'y ramenait après. Deux jours d'abstinence avaient dissipé les fumées de la liqueur traîtresse. Mlle Laguerre, à jeun, fut rendue à la scène pour la troisième représentation d'*Iphigénie en Tauride*. Le public l'accueillit avec amour; quand elle dit ces vers :

> O jour fatal que je voulais en vain
> Ne pas compter parmi ceux de ma vie!

des applaudissemens frénétiques éclatèrent,

> Tout Paris pour Chimène eut le cœur de Rodrigue;

les mouchoirs blancs s'agitèrent de toutes parts; et tandis que l'assemblée entière demandait grace pour son actrice chérie, des princes sollicitaient la même faveur auprès du ministre. Mlle Laguerre fut ramenée en triomphe à son hôtel; un souper magnifique s'y trouva servi comme par enchantement. La virtuose en fit les honneurs avec une grace charmante, une grace à rendre Hébé jalouse, à faire crever de dépit Ganymède et tous les échansons du souverain des dieux de l'Olympe et de l'Opéra. Sa mésaventure était trop récente pour qu'elle n'en gardât point un cruel souvenir. Comme don Juan, Mlle Laguerre songeait à s'amender; aussi or-

donna-t-elle impérieusement à ses convives de suivre le régime qu'elle s'était imposé : treize verres de vin de Champagne, pas davantage, treize verres en l'honneur des treize jours de prison dont le zèle de ses admirateurs venait de la sauver.

Les deux Vestris étaient à Londres en congé. Le 22 février l'affiche annonçait une représentation au bénéfice d'Auguste Vestris, qui devait y danser les pas que le public affectionnait le plus. Le célèbre orateur Burke devait faire ce jour-là au parlement lecture de son fameux bill économique. Lord Nugent, fou de musique et de danse, proposa de remettre cette lecture; et, pour ne pas donner un motif aussi futile que celui qu'il avait en tête, il représenta que c'était un jour de jeûne pour le royaume. Burke ne fut pas dupe de son excuse, et, pour la faire rejeter, en dévoila l'objet. Cette révélation eut un résultat tout différent de celui qu'il en attendait. Beaucoup de lords, qui n'aimaient pas moins le talent de Vestris, et qui ne se doutaient pas de la coïncidence de sa représentation avec la séance du parlement, furent charmés d'en être avertis, et se rangèrent sur-le-champ du côté du lord *dilettante*. La remise proposée par Nugent passa à la pluralité de trente-trois voix. Ainsi les séances du parlement furent suspendues pour voir danser Vestris, et cela, pendant la crise la plus importante où le peuple anglais se fût trouvé depuis deux siècles. Le père Vestris, qui se plaçait au premier rang des plus grands hommes de l'époque, et ne voyait à sa suite que Voltaire et le roi de Prusse, revint à Paris tout fier de se voir revivre dans un rejeton déjà si précieux à l'Europe.

Durand, seconde basse, et Mlle Beaumesnil quittent l'Opéra en avril 1781. Mlle Allard, grosse, courte et tant soit peu vieille, reçoit son congé, pour faire place aux jeunes postulantes. Début de Mlle Buret cadette dans *le Devin du village*. On applaudit sa voix légère et flexible dans l'air de Bertoni, que l'on a substitué à celui de J.-J. Rousseau. Mlle Buret est engagée, et l'Opéra lui donne 4,000 livres d'appointemens.

La révolution que Gluck opéra dans la musique française frappa de mort tous les anciens ouvrages; le dépôt immense des partitions qui composaient la bibliothèque de l'Académie royale devint tout-à-fait inutile. Il fallut songer à former un nouveau répertoire;

pour y parvenir d'une manière plus prompte et plus certaine dans ses résultats, on augmenta les encouragemens accordés aux auteurs.

Déjà, par un réglement du 30 mars 1776, le roi accordait, soit au poète, soit au musicien, ayant composé un ouvrage qui remplissait la durée du spectacle :

200 livres pour chacune des vingt premières représentations;

150 livres pour chacune des dix suivantes;

100 livres pour chacune des autres, jusques et compris la quarantième; et dans le cas où le nombre des représentations excéderait *sans interruption* celui de quarante, une gratification de 500 livres était la récompense de ce succès.

Les auteurs recevaient chacun, pour une pièce en un acte :

80 livres pour chacune des vingt premières représentations;

60 pour chacune des dix suivantes;

50 pour dix autres qui avaient lieu sans interruption jusqu'à la quarantième. Ce nombre fatal une fois passé, tout appartenait à l'Académie royale de Musique, et les auteurs n'avaient plus rien à prétendre.

Le roi laissait à l'administration la faculté d'interrompre les représentations de chaque ouvrage quand elle le jugeait à propos. Ces interruptions, faites avec perfidie, privaient bien souvent les auteurs d'une bonne part de leurs droits.

L'édition du livret, qui auparavant appartenait à l'Académie, devient la propriété de l'auteur, pour la première mise au théâtre seulement, à la charge par lui de fournir gratis cinq cents exemplaires à l'administration pour les distributions ordinaires.

Les auteurs qui auront écrit trois grands ouvrages, dont le succès aura été assez grand pour les faire remettre au théâtre, jouiront l'un et l'autre d'une pension viagère de 1000 livres, qui sera augmentée de 500 livres après les deux ouvrages suivans, et de 100 livres pour le sixième.

Trois actes séparés seront comptés pour un grand ouvrage.

De plus, le roi accorde aux auteurs, pour les trois grands opéras nouveaux qu'ils donneront, à compter du 1er mai 1781, sans que cela puisse avoir d'effet rétroactif pour ceux déjà joués, une rétribution de 60 livres, toute leur vie durant, à toutes les repré-

sentations qui en seraient données passé la quarantième, et 20 livres de même pour ceux en un acte.

Mon père était à Paris depuis peu de temps; amateur passionné de musique, il suivait assiduement les représentations de l'Opéra. Le 8 juin 1781, il sort de ce théâtre, après avoir vu jouer *Orphée*, et rentre à l'hôtel du baron d'Oppède, chez lequel il logeait, rue Rousselet, près des Invalides. Quand il a conté dans le plus grand détail ce qu'il a vu, quand il a parlé avec transport des beautés de l'œuvre de Gluck et des jouissances qu'il lui a fait éprouver, il dit bonsoir à la compagnie et monte pour se coucher. En ouvrant la porte de sa chambre, il voit une clarté brillante; le flambeau qu'il tenait en main est complètement effacé par l'éclat des rayons lumineux qui venaient du dehors. Mon père descend avec rapidité, rentre au salon, tout joyeux de la découverte qu'il venait de faire, et se hâte d'inviter la famille d'Oppède à monter pour jouir d'un spectacle magnifique, pour admirer une aurore boréale, plus belle encore que celle qui naguère avait émerveillé Paris. Tout le monde accourt, et le baron dit à l'instant : « Ce n'est point une aurore boréale, mais un incendie; le faisceau de lumière vient du côté du Palais-Royal; c'est l'Opéra qui brûle. » La violence du feu était si grande, et la clarté si vive, qu'à cette distance on pouvait lire une lettre, dans l'intérieur des appartemens, à la lueur de l'incendie.

L'acte de *Coronis* terminait le spectacle. A la fin du divertissement, qui était fort long, un des chefs de la danse s'étant aperçu qu'une toile brûlait, eut la présence d'esprit de faire baisser le rideau sans attendre que le ballet fût achevé. Le public trouva le ballet un peu court, et, fort heureusement, ne fit aucune observation sur cette fin précipitée. Les spectateurs sortirent sans effroi, sans obstacle et sans désordre; ils ignoraient ce qui se passait sur la scène. Cette toile enflammée était une frise. On demanda de l'eau, il n'y en avait pas; on cria de couper les cordes qui tenaient à cette frise, on ne le fit que d'un côté. La toile alors, prenant la position perpendiculaire, donna plus d'aliment à la flamme, qui, embrasant le rideau du fond, parvint au centre, et se communiqua à toutes les frises avec une incroyable vitesse. Tout secours devint alors inutile, et les gens de service, les acteurs,

témoins de cette scène de désolation, repoussés par la fumée, cherchèrent leur salut dans la fuite.

Les flammes gagnèrent toute la salle; à une vapeur épaisse et noire succéda une colonne de feu de trois cents pieds de haut. La charpente de l'édifice ne tomba que vers neuf heures et demie; en s'affaissant, elle vint redoubler encore la violence de l'incendie. Par bonheur, il pleuvait, le vent était très faible; et bien que le feu eût pris plus d'une fois au comble des bâtimens de la cour des Fontaines et à ceux du grand escalier du Palais-Royal, les pompiers parvinrent à l'éteindre. C'était un horrible spectacle : dans les rues adjacentes, et même un peu éloignées, ce fut une grêle de brandons, de flammèches, d'étincelles, pendant plusieurs heures. Vingt-un cadavres furent trouvés dans les décombres. Le feu brûlait encore dans les dessous sept jours après; et c'était un objet de terreur pour tout le voisinage : on s'imaginait que la provision de poudre, destinée aux effets de pyrotechnie, était déposée dans ces cavités profondes, et devait à chaque instant s'enflammer et faire sauter le quartier.

Les bustes de Rameau, de Quinault, placés dans le grand escalier, tombèrent et furent brisés; ceux de Gluck et de Lulli restèrent debout. Cette salle, bâtie sur l'emplacemeut de l'ancienne, brûlée en 1763, n'a servi que pendant onze ans. Comme c'est toujours après le mal que l'on songe au remède, on essaya sur les bâtimens de la Comédie-Italienne la manœuvre d'une pompe que l'on regardait comme infaillible en pareille circonstance.

La salle des Tuileries ne pouvait recevoir l'Opéra sans être à peu près reconstruite. Les concerts exécutés par l'Académie royale de Musique, les représentations qu'elle donna dans la salle des Menus-Plaisirs, beaucoup trop étroite, ne convenaient pas plus à l'administration qu'au public. Des actes d'opéra, de petits ballets, y furent essayés; c'est là que l'on représenta *l'Inconnue persécutée*, opéra traduit de l'italien, musique d'Anfossi. Le programme d'un de ces concerts annonçait un air italien de Gluck. Au moment où l'orchestre en attaquait la ritournelle, tous les piccinnistes désertèrent la salle. Les partisans de Gluck avaient le champ libre; ils applaudirent avec fureur l'air italien, le firent répéter, et coururent au foyer jouir de leur triomphe. Il fut de courte durée, et

s'évanouit au bruit des éclats de rire de leurs adversaires : l'air était de Jomelli. Le rédacteur de l'affiche avait substitué le nom de Gluck à celui du maître italien pour amener ce débat dramatique, dont l'influence présentait quelque avantage pour la recette.

On se souvenait qu'il avait fallu plusieurs années pour construire la salle qui venait d'être brûlée; priver la capitale de son théâtre favori pendant l'hiver, était un grave inconvénient sous plus d'un rapport ; il fut décidé que l'on bâtirait une salle provisoire sur le boulevart, à droite de la Porte-Saint-Martin. L'architecte Lenoir s'engagea, pour 200,000 livres, à construire, sur ce terrain qui lui appartenait, une salle à quatre rangs de loges, avec les dimensions prescrites qui permettaient d'y faire manœuvrer les décors du magasin, et de la livrer terminée de manière que l'on y pût donner la première représentation le 5 octobre suivant.

Iphigénie en Tauride de Gluck est exécutée à Trianon ; ce spectacle fait partie d'une des fêtes données à l'empereur Joseph II. La reine dressait la liste des personnes admises à ces représentations, elle les recevait à la porte et les faisait placer. Après l'opéra, il y eut bal et illumination générale. Un autre personnage de distinction, bien plus intéressant pour nous qu'un empereur d'Allemagne, Sacchini, assistait à cette fête. Gluck avait été mis hors de combat par sa première attaque d'apoplexie ; Sacchini profita de cette circonstance, et vint à Paris dans l'espoir d'y remplacer ce compositeur. *L'Olympiade* et *la Colonie*, opéras traduits, avaient déjà obtenu de brillans succès à la Comédie-Italienne et fait connaître le talent de Sacchini de la manière la plus avantageuse. A son arrivée à Versailles, ce maître témoigna le désir d'assister aux fêtes de Trianon et surtout à la représentation d'*Iphigénie en Tauride*. Il y fut introduit avec distinction ; la reine et l'empereur voulurent l'avoir auprès d'eux; ils le questionnèrent pour connaître son avis sur l'ouvrage de Gluck.

— Avez-vous jamais vu d'opéra français? lui demanda l'empereur.

— Non, sire.

— Eh bien ! vous allez en voir un.

Ce dialogue n'avait rien de spirituel, ni de malin. Les ennemis de Gluck en conclurent que l'empereur faisait bien peu de cas de

sa musique, puisqu'il l'assimilait à la nôtre. D'autres, plus judicieux, ne donnèrent pas à ce propos une interprétation si forcée, et le prirent tout naturellement.

Marie-Antoinette résolut de fixer en France le maître italien, et chargea Amelot de lui en faire la proposition. Ce ministre, pour le mieux déterminer, le prit du côté de la gloire, et lui déclara que la sienne ne serait pas complète, s'il n'obtenait le suffrage des Parisiens. Piqué de ce discours, l'Italien lui repartit qu'il croyait être déjà assez connu, même dans cette capitale. On se rapprocha pourtant, Sacchini fit ses propositions, et le secrétaire d'état en rendit compte à la reine. 30,000 livres furent accordées à Sacchini pour la composition de trois opéras.

La nouvelle salle n'est livrée au public que le 27 octobre, vingt-deux jours plus tard que l'engagement ne portait; ce retard est causé par la construction d'un mur latéral établi pour donner plus de solidité à cet édifice. La reine était accouchée le 22; la naissance du dauphin fit éclater des transports de joie; des fêtes superbes signalèrent cet évènement, et l'Opéra fit son ouverture par *Adèle de Ponthieu*, opéra remis en musique par Piccinni. Cette première représentation est donnée gratis, et la solidité de la salle est éprouvée de manière à rassurer les plus timides.

Pour les Renauds, pour les Rolands,
Créer des demeures pareilles,
Trouver moyen, en aussi peu de temps,
Que tout y plaise aux yeux comme aux oreilles,
Du pays des enchantemens,
C'est réaliser les merveilles.

Ce madrigal fabriqué en l'honneur de la salle de la Porte-Saint-Martin, prouve que nos anciens n'étaient pas difficiles.

Adèle de Ponthieu, de Saint-Marc, jouée d'abord en trois actes, mise ensuite en cinq actes pour Piccinni, fut bientôt réduite en trois actes, afin d'abréger l'ennui qu'elle faisait éprouver au public. Après quelques représentations, le malencontreux opéra fut réduit à rien. Un amateur curieux de voir la nouvelle salle et qui redoutait *Adèle de Ponthieu*, vint prendre un billet. On le lui donne en le prévenant que les deux premiers actes sont déjà joués. — « Tant

mieux, répond-il au grand étonnement du distributeur de billets, tant mieux, c'est toujours autant de gagné. »

Rey, second chef d'orchestre, passe au premier rang après la retraite de Francœur l'aîné; Francœur avait pris le bâton de mesure des mains de Granier, successeur de Berton.

La troupe italienne avait été congédiée avant l'incendie. Le public n'était pas encore assez musicien pour goûter ce genre de spectacle; des chanteurs d'un talent très ordinaire ne pouvaient pas l'entraîner à leurs représentations. Viganoni, qui fit des merveilles ensuite, figurait pourtant parmi ces acteurs italiens; mais ce ténor débutait alors dans la carrière, et ne tenait que le second rang après Caribaldi.

Colinette à la cour, imitation de *Bertodo in corte*, opéra italien, réussit en janvier 1782. Lourdet de Santerre est l'auteur du livret français; la musique est de Grétry. C'est le premier succès que ce compositeur obtient à l'Académie royale de Musique. Grétry avait eu le bon esprit d'abandonner la tragédie pour revenir à l'opéra comique.

Gossec remet en musique le *Thésée* de Quinault, arrangé par Morel, et l'on applaudit sa nouvelle partition. Par respect pour Lulli, son prédécesseur, il conserve l'ancien air d'Égée, *Faites grâce à mon âge;* ce morceau, très bien chanté par Larrivée qui en connaissait la tradition, est généralement admiré, le public lui donne une préférence marquée sur tout le reste. On dit que si les paroles de Quinault avaient été traitées fort légèrement par Morel, elles l'avaient été en revanche très lourdement par le musicien.

Noverre passe en Angleterre, et son ballet de *Renaud et Armide* fait fureur à Londres.

Encore un triomphateur à l'Opéra : le marquis de La Fayette y parait le 8 février 1782, à son retour d'Amérique ; on l'applaudit de la manière la plus éclatante, et Mlle Dorlé, qui jouait dans *Iphigénie en Aulide*, lui présente une couronne de laurier.

Viotti se fait entendre à Paris dans une petite réunion d'artistes, et charme son auditoire au point que l'archet tombe des mains de ses accompagnateurs. Ce virtuose soutient sa haute réputation au concert spirituel. Un journaliste du temps, après avoir parlé de l'exécution brillante du nouveau maître, du fini précieux de ses

traits, de la suavité de ses sons dans l'*adagio*, ajoute cet éloge burlesque : « On prétend que depuis le fameux Lulli, il n'a pas paru de violon de sa force. » Mme Mara fait une explosion foudroyante en exécutant l'air de Naumann, *Tu m'intendi*. Cette cantatrice allemande excellait dans les airs de bravoure, elle mettait beaucoup de charme et d'expression dans les morceaux d'un caractère tendre et gracieux. Elle chantait d'une manière également supérieure en allemand, en français, en italien et en anglais. C'était la Malibran de cette époque. Les amateurs parisiens formèrent bientôt deux sectes en faveur de Mme Mara et de Mme Todi, sa très digne rivale. Elles faisaient l'ornement du concert spirituel. — Quelle est la meilleure des deux? — C'est la Mara. — C'est bien Todi (c'est bientôt dit). On rapporte ce dialogue de trois habitués du concert spirituel que Legros dirigeait alors. Une ode sacrée de J.-B. Rousseau, mise en musique par Méhul, et le *Beatus vir* de Lesueur y sont fort applaudis après le *Stabat* de Haydn, 20 mars 1782. Legros donnait dix louis par soirée à Mme Mara. Mme Saint-Huberti chanta un duo d'Anfossi avec cette virtuose, et fut très applaudie. L'épreuve était périlleuse; elle fit beaucoup d'honneur à l'actrice française, dont le crédit et la faveur augmentaient chaque jour.

C'était un parti pris, et nos faiseurs de livrets s'applaudissaient d'avoir accoutumé le public à se contenter de vieilles pièces qu'on métamorphosait en opéras. Les uns rajustaient Quinault, les autres arrangeaient Racine, Corneille, Voltaire, Crébillon. Cette pitoyable industrie faisait que l'on retrouvait sans cesse à l'Académie royale de Musique les mêmes pièces que l'on représentait à la Comédie-Française, et l'Opéra perdait ainsi tout intérêt de curiosité dramatique. Voici ce que La Harpe dit à ce sujet après avoir parlé des livrets d'*Iphigénie* et d'*Alceste* :

« Je ne finirai pas cet article sans déplorer, du moins pour l'honneur de la France, cette misérable ressource imaginée de nos jours, de livrer impitoyablement nos chefs-d'œuvre tragiques au ciseau de nos tailleurs d'opéras. Cette mode, accréditée sans réclamation, est la honte de notre littérature; et rien n'accusera plus hautement dans l'avenir la stérilité réelle de talens, mal déguisée sous la vaine abondance de tant de rapsodies, que ce dernier expédient de l'impuissance, qui trouve tout simple de s'em-

parer de nos plus belles tragédies, pour les réduire à des croquis informes, aussi éloignés du lyrique de Quinault que du tragique de Racine et de Corneille. Est-ce là, dira-t-on, le respect qu'avait cette nation pour les ouvrages dont elle paraissait si fière, pour des monumens du génie qui étaient uniques dans le monde, pour son *Andromaque* et sa *Phèdre*, pour son *Cid* et ses *Horaces?* Elle les laissait découper en ariettes, pour en faire un objet de trafic entre des rimailleurs qui les barbouillaient de leurs mauvais vers, et des musiciens qui les chargeaient de leurs notes. Quelle turpitude! Eh! si tu veux être auteur, ne peux-tu pas, du moins, faire tout seul un mauvais opéra? Te faut-il absolument une bonne tragédie à dépecer? On reprochait à Marmontel, fort aigrement et fort mal à propos, de coudre quelques airs aux scènes de Quinault, et ces scènes n'étaient point mutilées, ni mêmes déparées par les airs que Marmontel tournait fort bien. »

Lemoine débute par *Électre* le 8 juillet 1782. Guillard en avait écrit le livret; ce sujet, éminemment tragique et d'une couleur vigoureuse et sombre, était trop au-dessus des forces de Lemoine, l'un des plus pauvres musiciens qui aient travaillé pour notre Académie royale. On remet en scène *Castor et Pollux*, *Aline, reine de Golconde*, et l'on s'aperçoit alors seulement que le théâtre n'a pas assez de profondeur pour le déploiement des décors. La salle est prolongée en arrière aux dépens de la rue de Bondy.

Les fragmens reprennent faveur; le 26 septembre, on joue trois actes dont chacun forme une pièce entière : *Le Feu*, acte pris au ballet des *Élémens* de Roy, *Ariane dans l'île de Naxos, Apollon et Daphné*. Edelmann compose la musique des deux premiers, et Mayer celle du troisième, qui est trouvée pitoyable. Un seul de ces actes échappe au naufrage; celui d'*Ariane*, grace au talent de Mme Saint-Huberti. Cette virtuose se montre pour la première fois dans un rôle important et nouveau, elle s'élève au-dessus de toutes ses rivales. Sa voix puissante, mélodieuse, expressive, son jeu dramatique, vérifièrent la prédiction de Gluck. Des éclairs de ce beau talent avaient déjà brillé à la reprise de *Roland*, en août 1782.

L'Embarras des Richesses, de Lourdet de Santerre, musique de Grétry, n'obtient aucun succès. Les auteurs attribuent leur mésaventure aux costumes grecs adoptés pour cette pièce comique;

on la joue avec des habits français, et le résultat n'en est pas plus heureux. Mme Saint-Huberti y représente un personnage comique. Rosette, et prouve qu'elle peut réussir dans tous les genres.

Embarras d'intérêt,
Embarras dans les rôles,
Embarras de ballet,
Embarras des paroles,
Des embarras, de sorte
Que tout est embarras;
Mais venez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

Garat avait chanté dans quelques salons de la capitale; sa voix charmante, son talent tout d'instinct, avaient excité des transports unanimes. La reine voulut l'entendre, et le 12 janvier 1783, un carrosse à six chevaux vint le prendre chez lui, d'après l'invitation qu'il en avait reçue. Après avoir relayé à Sèvres, il arrive à Versailles, descend chez Mme de Polignac. Il y trouve dans l'antichambre toute la musique prête à recevoir les ordres de sa majesté; Garat au contraire est introduit sur-le-champ. La reine était déjà arrivée et l'attendait avec le comte d'Artois, et une foule de seigneurs et de dames. Le virtuose français accompagna d'abord la reine et son frère l'empereur, qui essayèrent un duo; il chanta seul ensuite, et quand il eut ravi cette brillante assemblée par l'expression, la vivacité, la fougue de son exécution, Marie-Antoinette lui demanda quelques facéties musicales. Garat contrefit admirablement les différentes voix de l'Opéra, celle de Legros surtout, et ce nouveau succès valut au moins le premier. Le chanteur enthousiasmé, tremblant peut-être du rôle qu'il jouait, de la bouffonnerie à laquelle il venait de se livrer, s'écria d'une manière très naïve : — « Ah! si mon père me voyait ici, qu'est-ce qu'il dirait? — Monsieur, on fera en sorte qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir, répliqua le maréchal de Duras. » M. de Vaudreuil avait mis toute sorte de délicatesse dans son invitation, jusqu'à lui écrire que la reine l'autorisait à choisir le jour et l'heure qui lui conviendraient. Le père de Garat, célèbre avocat au parlement de Bordeaux, s'opposait de tout son pouvoir à ce que son fils

suivît la carrière musicale. Son oncle le sénateur, sous l'empire, vint encore l'arrêter au moment de ses triomphes les plus brillans.

Sacchini débute à l'Académie royale de Musique par *Renaud*, ouvrage assez médiocre. C'était la vieille pièce de l'abbé Pellegrin que l'on avait rajustée. On fut si peu satisfait de cette première partition, qu'il fut question de compter 10,000 livres au musicien, et de résilier le contrat fait avec lui. Ses amis prirent sa défense avec chaleur, et Sacchini travailla sur-le-champ pour prendre sa revanche. Mlle Levasseur, chargée du rôle d'Armide, ne s'en acquitta pas mal comme actrice; mais elle laissait beaucoup à désirer sous le rapport du chant, et sa voix aigre déplaisait au public. Mlle Levasseur abandonna le rôle d'Armide après la quatrième représentation. Mme Saint-Huberti le prit, et fit accueillir avec plus de faveur l'œuvre de Sacchini. Mlle Maillard, qui a chanté à l'Opéra, se fait connaître en jouant le rôle d'Antiope dans *Renaud*. Mlle Laguerre mourut à l'âge de vingt-huit ans; elle s'était signalée dans *Atys*; la partie de Sangaride fut donnée à Mlle Maillard lors de la reprise de cet opéra de Piccinni.

Et de quoi mourut-elle, cette pauvre Laguerre? Est-ce d'amour? non; elle était bonne, très bonne et très compatissante; mais elle savait se tenir en garde contre les sentimens qui brûlent à petit feu d'abord, et finissent par dévorer, consumer un cœur trop tendre, trop naïf dans ses affections. Le vin de Champagne aurait-il causé sa ruine? eh non! ce gentil breuvage n'a jamais tué personne. Un mal, épidémique alors chez les demoiselles de l'Opéra, mal qui mit en sépulture la jolie, l'opulente Cléophile, que La Harpe assiégeait de ses vers amoureux, mal qu'un ténor fameux appelait anti-social, et qui rendait les femmes misanthropes, vint la frapper dans toute la force de son âge et de son talent. La séduisante Laguerre perdit les roses de son teint, les formes gracieuses de sa taille, le feu scintillant de son regard. Une mélancolie affreuse s'empare de son ame; adieu talens, beauté, jours de plaisir et de brillante folie! Elle expire l'infortunée! et de tous ses trésors prodigués, gaspillés avec un inconcevable délire, il ne reste que deux millions, abandonnés à des cousins qui pleurent sur sa tombe!

Le bel état que celui d'actrice de l'Académie royale de Musique en 1780! Cette même Académie se montrait cependant bien peu

libérale envers ses premiers sujets. Mille écus d'appointemens, c'est peu de chose, dira-t-on, mais avec de l'ordre et de l'économie... oui de l'économie, et ce que je viens de conter ne me fera pas rayer ce mot. Mlle Laguerre était partie de bien bas; comme plusieurs de ses rivales, c'est à la lueur peu brillante des réverbères qu'elle fit ses premières armes; c'est au coin d'une borne qu'elle déploya d'abord les séductions de sa voix mélodieuse et persuasive. Elle savait le prix de l'argent alors, et le savait si bien, qu'elle avait horreur d'en donner. Jamais elle ne délia sa bourse pour payer le cocher de fiacre chargé de voiturer sa personne. Farinelli, qui depuis fut ministre, acquittait les mémoires de son tailleur avec une cavatine; Mlle Laguerre ne connaissait pas encore cette monnaie, et pourtant ses cochers, exerçant pour elle en amateurs, étaient enchantés, ravis, et ne réclamaient pas même le pour-boire.

En juillet 1783, l'administration de l'Opéra voulut mettre à profit les jours de la semaine où ses acteurs se reposaient; elle imagina de donner des *après-soupers*, fêtes composées de sérénades exécutées dans la salle et d'un bal où l'on pouvait aller masqué. Une pauvre musique, point de voix, une atmosphère brûlante, empestée, au lieu de l'air frais et pur que semblait annoncer le mot sérénade, voilà ce que le public trouva et ce qu'il ne fut plus tenté d'aller chercher à l'Opéra. Ce divertissement ne coûtait que 3 livres.

La Rosière, ballet pantomime de Gardel, réussit complètement; Vestris et Mlle Guimard y font des prodiges.

Alexandre aux Indes, opéra de Morel, musique de Méreaux, n'a de remarquable que les évolutions exécutées sur la scène par cent cinquante soldats du régiment de Biron. Un amateur, après avoir fait remarquer la platitude des paroles et les plagiats du musicien, dit que la pièce était d'*Inde*, et la musique en *Macédoine*.

Le 1er décembre 1783, triomphe de Piccinni; son opéra de *Didon*, qui avait déjà fait fureur à la cour, est accueilli avec enthousiasme par le public parisien. Mme Saint-Huberti joue et chante à merveille le rôle de Didon, si touchant et si passionné, et se place au rang suprême qu'elle a tenu trop peu de temps à l'Opéra. Cette cantatrice était allée faire une tournée en Provence, on l'accueillit

avec transport. Le congé de la virtuose favorite de Piccinni, son absence, n'avaient pas interrompu les répétitions de *Didon*, qui était à l'étude lors de son départ; une autre actrice y figurait et chantait la partie à sa place. A son retour à Paris, Mme Saint-Huberti écrivit la lettre suivante à M. Grégoire, à Aix. Je la copie sur l'autographe, portant la date du 18 novembre 1783.

« Enchantée de votre souvenir; vous ne pouvez me flatter davantage qu'en me faisant accroire que l'on peut désirer de me revoir à Aix et à Marseille. Jugez combien je suis sensible au succès que j'ai obtenu dans votre pays, puisque je désire d'y retourner.

« La chaleur de votre aimable pays m'a occasioné un rhume si violent, que je m'en ressens encore. Mais il m'a fallu aller à Fontainebleau jouer *Didon*, qui a eu un succès fou. Le roi a bien voulu penser lui-même à augmenter ma pension d'après la satisfaction qu'il a témoignée en me voyant jouer le rôle (1).

« On donne aujourd'hui *le Cid* de Sacchini; c'est une musique enchanteresse. Vous qui la cultivez et qui l'aimez, vous allez achever de devenir fou (de la musique s'entend), j'y joue ce soir.

« Le rôle de Didon étant fait pour moi, pour mes moyens, et étant le seul rôle très intéressant dans cette pièce, il sera impossible de la donner sans l'avoir vue représenter (2). Cela a l'air de l'amour-propre; mais je vais vous expliquer ce qui en est. Le rôle de Didon *est tout jeu;* le récitatif en est si bien fait, qu'il est impossible de le chanter.

« Un monde infini avait entendu les répétitions générales de *Didon*, et avait jugé que c'était un des plus mauvais ouvrages de Piccinni. Cet homme se consolait en disant : Laissez arriver ma Didon. A la première répétition que j'en ai faite, on dit : Ah! ah! mais il a refait la majeure partie de son opéra (et il n'y avait que quatre jours d'intervalle). Piccinni entendit cela et dit : Non, messieurs, je n'ai rien changé au rôle, mais on jouait *Didon* sans Didon. Enfin, c'est la seule pièce jusqu'à présent, à Fontainebleau, qui ait fait plaisir au roi. Il l'a fait jouer trois fois, lui qui avait l'opéra en horreur.

(1) Cette pension de 1,000 livres est portée à 1,500 livres ; Louis XVI accorde en outre à Mme Saint-Huberti 500 livres de pension sur sa cassette.

(2) De l'exécuter en province sans l'avoir vu représenter à Paris.

« Je répondrais presque que *Chimène* fera aussi grand plaisir. Le poème n'est pas aussi intéressant, vu que la chevalerie française n'est plus à grand degré d'enthousiasme; mais la musique est délicieuse en général.

« J'écris cette lettre pour vous ; j'espère qu'on n'en saura que ce que votre prudence vous dictera. Vous savez qu'il ne m'est pas permis de juger, ou plutôt que je ne me le permets que très rarement.

« A propos, vous avez un frère qui peint comme un ange; rappelez-moi à son souvenir, vous obligerez

« Votre très humble servante,

« De Saint-Huberti. »

« Le talent de cette sublime actrice, dit Ginguené, prenait sa source dans son extrême sensibilité. On peut mieux chanter un air, mais on ne saurait donner aux airs ni au récitatif un accent plus vrai, plus passionné ; on ne peut avoir une action plus dramatique, un silence plus éloquent. On se rappelle encore son terrible jeu muet, son immobilité tragique, et l'effrayante expression de son visage, pendant la longue ritournelle du chœur des prêtres, dans l'opéra de *Didon*, vers la fin du troisième acte, et pendant la durée de ce chœur même. Elle ne fit aux représentations que se replacer dans la position où elle s'était trouvée naturellement à la première répétition générale. Quelqu'un lui parlait de cette impression qu'elle avait paru éprouver, et qu'elle avait communiquée à tous les spectateurs.—Je l'ai réellement éprouvée, répondit-elle; dès la dixième mesure, je me suis sentie morte. »

« Il est impossible, dit Grimm, de réunir à un plus haut degré la sensibilité la plus exquise, un goût de chant plus soigné, une attention à la scène plus profonde et plus réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, un jeu plus attachant et plus digne du superbe rôle de Didon. C'est la voix de Todi, c'est le jeu de Clairon; c'est un modèle qu'on n'a point eu sur ce théâtre, et qui en servira long-temps. » Grimm a toujours raison; en effet, aucune actrice de l'Opéra n'a encore atteint ce degré de perfection.

C'est à Mme Saint-Huberti que l'Opéra doit la réforme des habillemens ridicules en usage à ce théâtre depuis son origine.

Mlle Clairon avait fait d'inutiles efforts pour l'établir à la Comédie-Française. Nulle actrice ne se montra plus zélée pour la sévérité du costume que Mme Saint-Huberti ; elle sacrifiait à l'amour de la vérité jusqu'aux avantages de la coquetterie. Son costume de Didon fut fait d'après un dessin envoyé de Rome. C'est sous cet habit qu'elle est représentée dans les *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, par Lewacher de Charnois. Elle y fait une singulière disparate avec les grotesques accoutremens de la plupart des acteurs de cette époque.

Le livret de Marmontel, calqué sur la *Didone* de Métastase, avait les formes italiennes, et Piccinni, plein de confiance en sa cantatrice, se livra sans crainte aux inspirations de son génie. Il écrivit pour Mme Saint-Huberti un rôle de *prima donna* complet dans toutes ses parties. On y remarque cinq airs principaux d'un grand mérite : *Vaines frayeurs, sombres présages; Ni l'amante ni la reine; Ah! que je fus bien inspirée*, morceau d'un seul mouvement lent, dont l'exécution difficile faisait apprécier le talent d'une cantatrice. *Ah! prends pitié de ma faiblesse!* est un air plein de charme et de mélancolie. *Hélas! pour nous il s'expose* est un *agitato* d'un beau caractère. Je crois que l'effet en aurait été meilleur, si le musicien avait donné plus de suite à son mouvement d'orchestre, au rhythme qu'il attaque d'abord avec tant de franchise. Le trio est bien coupé, l'ensemble en est dramatique. *Dieu de l'oubli, dieu du repos*, chœur des prêtres de Pluton, est d'une couleur sombre et sévère, et pourtant a beaucoup de charme et de douceur. Les formes et les motifs de ce morceau rappellent un peu le songe d'*Atys*. Si j'avais été journaliste à cette époque, j'aurais été gluckiste; mais je conçois fort bien que les belles mélodies de Piccinni, ses airs aux tours élégans, à l'expression noble et touchante, dussent avoir de chauds partisans, de fanatiques admirateurs. La guerre était finie, la retraite de Gluck avait fait signer la paix, lorsque Piccinni remporta sa plus belle victoire. Il restait maître du champ de bataille; mais non, Sacchini s'apprêtait à le lui disputer.

CASTIL-BLAZE.

LE DERNIER

SOUPER DE NÉRON.

I.

Il y avait plus de douze ans qu'OEnobarbus Néron gouvernait la terre. Domitius, son père, avait dit de lui au moment de sa naissance : « Il ne peut naître qu'un monstre d'Agrippine et de moi. »

Dans sa première jeunesse, Néron fut tenté de donner un démenti au présage paternel. Mais l'hypocrisie est un labeur incessant, et le fils d'Agrippine et de Domitius n'eut pas la force de garder un masque de vertu qu'adorait déjà le crédule univers.

Néron avait tué sa mère, Burrhus et Sénèque, Britannicus, son frère, Octavie, sa femme ; il avait violé des vestales; il avait mutilé le jeune Sporus, et l'avait épousé; il s'était marié lui-même plus tard, en qualité de femme, avec Doriphore, son affranchi; il avait brûlé la moitié de la ville de Rome; il avait dévoré de l'or; il avait bu du sang à loisir; il décimait le sénat ; il lâchait les bêtes du cirque sur la foule. Un de ses vœux les plus ardens était celui de Caïus Caligula ; il pesait sur l'humanité de tout le poids de son vice; il fallait qu'il mourût.

Néron était un cocher habile, un danseur intrépide; il jouait la tragédie et la comédie avec beaucoup d'art. Il était d'une taille médiocre, mais qui ne manquait pas d'élégance; il avait les traits réguliers, le cou un peu fort, les yeux bleus, la physionomie ordinairement douce, les cheveux très beaux; il les portait frisés en étage, et retombant en boucles

derrière la tête; ses jambes, bien faites, étaient pourtant un peu grêles; il avait la voix sonore; il la travaillait et la ménageait avec un soin extrême; sa parole était facile; sa méthode pour dire des vers excellente. Il avait étudié la philosophie, la poésie, l'art oratoire, la peinture et la sculpture; mais la musique fut sa passion dominante, la musique qui adoucit les mœurs, qui élève l'ame, et qui la purifie; il vécut pour elle, et n'estima que les triomphes qui lui venaient d'elle.

Oh! c'était un grand musicien que le fils d'Agrippine, OEnobarbus Néron!

Il y avait donc plus de douze années qu'il enchantait la terre par la mélodie de sa voix et par la magie de son jeu sur la cithare, lorsqu'il voulut mettre le comble à sa gloire en allant conquérir des couronnes à Corinthe, à Élis, à Pise, à Olympie, à Cassiopé. Et quand il revint en Italie, ce fut à Naples qu'il aborda; il fit abattre un pan des murailles pour entrer sur un char à huit chevaux blancs attelés de front. C'est ainsi qu'il traversa la Campanie, Albe, Antium, et qu'il parut aux portes de Rome. Là il monta sur le char qui avait servi au triomphe d'Auguste; il était vêtu d'une robe de pourpre et d'un manteau parsemé d'étoiles; il avait sur la tête la couronne des jeux olympiques; dans sa main droite, celle des jeux pythiens. D'autres couronnes, au nombre de deux cents, étaient portées devant lui sur de riches carreaux; ses *applaudisseurs* les montraient au peuple, et lui expliquaient les sujets chantés par le triomphateur. On démolit, pour son passage, le portique du grand cirque; il le traversa, ainsi que le Forum, pour se rendre au temple d'Apollon Palatin. Pendant sa marche, les victimaires immolaient des taureaux et des béliers; les thuriféraires embaumaient les airs d'une vapeur suave; la voie Sacrée était jonchée de poudre d'or et de fleurs; des milliers d'oiseaux recevaient la liberté, et s'envolaient, frémissant de joie. Arrivé à la *Maison dorée*, le vainqueur fit suspendre toutes ses couronnes autour de son lit impérial. Il ordonna qu'on revêtît sa statue du même costume qu'il portait en Achaïe le jour où il chantait. Il sacrifia aux dieux pour le salut de sa voix, et il donna une fête immense à ses amis.

Oh! c'était un grand artiste que le fils d'Agrippine, OEnobarbus Néron! c'était le divin amant de la musique... de la musique qui adoucit les mœurs, qui élève l'ame et qui la purifie.

II.

Voici que, pendant les heures oisives qui suivirent le jour de son dernier triomphe, il se promenait à pas lens dans ses jardins, respirant

avec volupté la brise, amie des grands ombrages. Le Palatin était beau, le soleil de midi le couvrait d'un réseau lumineux. Le fils d'Agrippine contemplait à loisir cette immense étendue de portiques, de bois sacrés, de lacs et de prairies, qu'il avait ajoutés à sa demeure; il s'applaudissait d'en avoir reculé les bornes jusqu'au mont Esquilin, et même au-delà des jardins de Mécènes; il souriait d'orgueil et de joie, le grand artiste empereur, et, de temps en temps, il s'arrêtait pour tracer quelques lignes sur le sable avec la baguette qu'il tenait à la main. Bientôt il vit venir à lui sa nourrice Alexandra, qui toujours le chérissait comme au temps où l'enfant de Domitius était suspendu à ses mamelles. Alexandra était belle encore, malgré ses quarante-huit années; elle se plaisait à dire souvent qu'elle avait de plus que son cher nourrisson dix-huit moissons d'expérience.

— Ah ! s'écria-t-il en la voyant dans les jardins, voici la femme à qui l'univers doit des autels : elle a nourri le plus mélodieux des oiseaux, car on dit que je chantais au berceau. Que me veux-tu, Alexandra? Tu parais tout effarée !... Ne crains rien pour mon gosier, il est à l'abri de la chaleur sous le lin et les feuilles de roses dont je l'ai entouré.

— Mon cher fils, répondit la nourrice, ne songe pas à chanter aujourd'hui; mais plutôt convoque le sénat et les consuls, et songe à expédier des ordres aux légions des Espagnes et des Gaules; on les dit travaillées par la révolte... On dit même que Vindex, le propréteur, a quitté son commandement, et qu'il est revenu secrètement à Rome. Tu connais l'audacieux !...

— Je suis certain, reprit Néron, qu'il est au-delà des Alpes en ce moment. J'ai reçu un message de lui.

— Et s'il l'avait apporté lui-même, ô mon fils!

— Quelle folie ! ajouta César. Et comptes-tu pour rien cette armée de délateurs que je paie si largement? Jour et nuit Rome est sous ma main divine; je sais le nombre de ses soupirs et des battemens de son cœur. La délation est un vaste écho qui absorbe le plus petit bruit et qui me le transmet; la délation est un lynx toujours rôdant et dont l'œil perce les murs, sonde les souterrains. Si Vindex, le propréteur, avait eu la pensée de quitter la Gaule, cette pensée elle-même me serait déjà parvenue comme apportée sur les ailes du vent. On voit bien que ma chère Alexandra ignore les traditions de Tibère, qui tant de fois me furent expliquées par Agrippine.

— Oh! la digne mère que nous avions là, César !

— Je la pleure tous les jours. La mort est impitoyable... Voit-elle un enfant pieux et tendre ? vite elle en fait un orphelin.

— Et il est des pervers qui osent accuser Néron!

— Laisse-les dire, Alexandra. J'aime encore mieux cent mille oisifs qui parlent, qu'un seul homme agissant.

— Ton génie se révèle tous les jours. Je commence à me rassurer au sujet de Vindex... Mais on m'a parlé aussi de Galba...

— Ah! le vieillard Galba! lui à qui j'ai donné le gouvernement de l'Espagne Tarragonaise, et qui, dans ce moment, raconte sans doute à ses familiers quelques bons mots de la vieille Livie Augusta, sa tante... cette femme de vertu!... Allons donc, avant que le gros ventre de Galba conspire contre moi, les éléphans du cirque joueront de la flûte.

— Ton esprit est trop enjoué. Songe que tu es l'empereur.

— Je suis artiste, Alexandra.

— Mais, cependant, faut-il se rire des présages? on m'en a raconté de funestes. On dit que le cheval asturien que tu montes de préférence s'est échappé à travers la campagne en jetant des clameurs humaines.

— Voilà qui est étrange! répondit Néron.

— Et ce matin même, les dieux Lares sont tombés dans le *Sacrarium* au moment où nous les ornions d'offrandes...

— Voilà qui est fatal! s'écria le fils d'Agrippine en baissant la tête.

— Toutefois, reprit-il, ma douce nourrice, il faut que je chante ce soir avec Ménécrate et que je danse une pyrrhique avec Spicillus le gladiateur. Je l'ai promis à mes amis, et, avant tout, je suis un artiste dévoué.

— Quelle douleur est la mienne!...

— Tu veux dire : Quelle gloire est la tienne d'avoir allaité un tel enfant!...

— Oui, un enfant délicieux! il ne pleurait qu'en chantant! ses cris étaient harmonieux. Et son sourire? c'était un rayon de l'aurore. Il était si beau, ce Néron, que les dames romaines, en me voyant avec lui, faisaient arrêter leur litière et me priaient de le leur donner à baiser.

— Continue, Alexandra, tu me réjouis le cœur.

— Il est si tendre, ton cœur...

— Mais, je le crois. Hier encore j'ai fait grace de la vie à un vieux sénateur qui s'est pris à tousser pendant que je disais des vers homériques.

— Ce n'est pas moi qui doute de ta magnanimité.

— Il en est assez d'autres qui en doutent, n'est-ce pas? mais les méchans sont en si grand nombre! Dis-moi, Alexandra, que penses-tu de mon dernier édit contre les chrétiens? Ne me flatte point; sois sincère.

— Ton édit est juste. Les chrétiens renient les dieux immortels.

— Tu n'y es pas. Pourquoi les ai-je tous dévoués aux bêtes?...

— Parce qu'ils célèbrent des mystères occultes.

— Tu n'as pas saisi ma pensée. Tu ne vois donc pas, Alexandra, que mon édit est une nouvelle preuve d'amour que je donne au peuple romain : tous les gladiateurs qui nous viennent des Gaules ou de la Thrace n'égalent pas un seul chrétien en audace et en dignité dans le cirque aux lions. Les jeunes chrétiennes surtout meurent avec une grace inimitable. On dirait de belles fleurs de lotus brisées par un coup de vent, et qui penchent la tête avec langueur. Comprends-tu ?

— O mon amour ! tu es les délices du monde. Tes moindres actions ont des délicatesses impossibles à imiter. Qui donc t'a doué de cette sensibilité exquise ?

— Qui ?... tu le demandes, Alexandra ?... C'est la musique. Je suis musicien ; voilà le secret de ma sagesse, de ma bonté et de ma gloire.

— Que ta cithare soit donc mise au nombre des constellations ! que ta voix émeuve les tigres et les amène à tes pieds !...

— Je pourrai donc me passer d'envoyer des chasseurs en Afrique.

— Que ta parole pacifie l'univers !

— Magnifique idée, j'ai horreur de la guerre... Le sang versé m'épouvante. A propos, Alexandra, as-tu vu Locuste ? m'apportera-t-elle les fioles et les boîtes que je lui ai demandées ?

— Tu les auras, César. Pourquoi ces médicamens ?

— Pour les maux de gorge. J'ai plusieurs de mes amis qui en souffrent, je les veux soulager. Je suis un peu médecin ; Locuste est mon laborieux magicien ; son génie devine le mien ; j'indique le mal, elle compose à l'instant le remède. Oh ! c'est une matrone digne des honneurs consulaires. J'ai toujours regretté qu'elle ne fût pas musicienne... Quel essor l'harmonie eût donné à sa pensée !... Mais elle a la voix fausse ; il n'y a pas moyen de réparer un si grand malheur. — Viendra-t-elle cette nuit, Alexandra ?

—Elle viendra. Je te quitte, Néron, pour aller sacrifier à Junon Lucine. Je t'ai mis sous sa garde. De grace, mon amour, ne néglige pas mes avis. Songe à Vindex, à Galba, aux légions des Gaules et des Espagnes ; il court des bruits sinistres...

— Va, ma douce nourrice ; Rome et le monde ont besoin de Néron. Et d'ailleurs, qu'importe heur ou malheur ?... *L'artiste vit partout* (1).

Alexandra, la nourrice, quitta le Palatin. Néron continua sa promenade solitaire.

(1) τὸ τέχνιον πᾶσα γαῖα τρέφει.
(NÉRON.)

III.

Il y avait alors à Rome une jeune fille, nommée Apollonie, célèbre par sa beauté. Sa mère Flavia l'avait élevée dans la retraite, loin des mœurs corrompues de la ville. Flavia Metella, craignant d'être encore trop voisine de Néron dans son domaine aux extrémités de la Campanie, s'était décidée à chercher un asile plus sûr pour Apollonie et pour elle dans l'île Pandataire; elle y avait vécu deux ans perdue pour l'Italie. Le seul homme qui fût dans la confidence de sa retraite était Vindex, propréteur dans la Gaule, jeune homme allié à la famille des Metellus. Il avait visité les deux dames romaines dans leur maison isolée, et la dernière fois qu'il les avait quittées, de sinistres présages étaient venus l'affliger. Avant de se séparer, Vindex et Flavia firent des sacrifices expiatoires pour le bonheur d'Apollonie. La jeune Romaine, confiante comme on l'est toujours à la dix-huitième année de la vie, allait souvent rêver au bord de la mer, cherchant des retraites abritées où elle pût chanter, aux ondes murmurantes, des vers du divin Virgile. Qui l'eût rencontrée, assise sur un *tumulus* ombragé de palmiers, se serait arrêté d'admiration devant ce front majestueux que Flavia Metella se plaisait à couronner d'olivier ou de verveine. Semblable à la muse, Apollonie avait le regard animé d'un chaste rayon. Au moindre bruit, ses joues se coloraient de carmin, et le sein de sa molle tunique se gonflait d'émotion. Virgile l'éliséen était l'amant de cette vestale rêveuse. Plusieurs fois la jeune Apollonie avait cru voir passer dans les nuages ou sous la feuillée l'ombre pâle du chantre de Didon; plusieurs fois elle s'était arrêtée devant un cygne qui fréquentait les parages de l'île, incertaine si l'oiseau solitaire n'était pas l'ame du poète, errante sur les eaux. Or, il y avait quelque ressemblance entre le visage mélancolique de Vindex et celui de l'enfant de Mantoue. D'ailleurs, Vindex était rêveur aussi; il était de nature tendre et héroïque à la fois. Ses yeux mouraient de langueur en regardant le front pudique de la fille de Flavia, mais ils s'animaient tout à coup d'une flamme étincelante si le moindre accident rappelait Néron et la patrie égorgée. C'est pourquoi la belle Apollonie aimait le propréteur. Celui-ci, avant de repartir pour la Gaule, lui avait laissé deviner que de grandes commotions pouvaient bientôt ébranler l'empire, et il lui avait juré qu'à tout évènement il la rejoindrait à l'île Pandataire. Vindex était puissant à Rome et aux armées.

Un soir, Apollonie, éprise de la beauté du coucher du soleil, était restée plus tard que de coutume à regarder les dauphins se jouer à la surface des eaux purpurines. Elle riait de leur folle joie; elle suivait des yeux les

cercles qu'ils traçaient sur le clair élément. Les dauphins rapides changeaient de couleurs selon que les rayons obliques frappaient leurs écailles. Bientôt la tête poétique d'Apollonie se perdit dans des illusions étranges; la jeune fille crut voir sortir des eaux le cortége des dieux du soir; des conques navales glissaient sur l'onde, des chevaux marins soulevaient des gerbes d'écume autour d'eux avec leurs croupes sinueuses et leurs pieds aux larges nageoires. Hélas! Apollonie vit même la blanche Galatée, nue et pudique, portée sur son char de nacre et de corail. La longue chevelure de Galatée retombait sur une de ses épaules; on eût dit une écharpe d'or sur de la neige; ses beaux pieds foulaient des mousses verdoyantes, d'où s'élevait une fleur de lotus qui caressait la déesse. Les vents harmonieux murmuraient autour d'elle comme des harpes; la mer soupirait d'amour, et l'étoile du Vesper souriait à l'horizon.

— O toi! s'écria la poétique Apollonie, déesse blanche et légère, déesse des amours pudiques, prends pitié de moi, mortelle, et fais que ma vie s'écoule dans l'ombre, aussi douce qu'ignorée!

— Voilà des vœux bien modestes pour tant de beauté! répondit une voix mystérieuse et qui n'était pas celle de Galatée.

Apollonie se retourna avec saisissement. Elle vit un jeune homme aussi beau que Ganimède et qui lui tendait les bras. Le prenant pour un Dieu, elle allait se prosterner, lorsque celui-ci la releva aussitôt, et, souriant de son respect, il ajouta ces paroles :

— Que fais-tu, belle Apollonie? Ce serait à moi de baiser tes pieds; mais va, la divinité marine que tu implores vient d'exaucer ton vœu, car elle m'envoie pour t'inviter à venir la trouver dans son palais de roches brillantes; voici la nacelle de cette grande déesse dont je suis le messager. Te plairait-il de suivre ton esclave, ô la plus belle des filles de la Campanie?

La barque touchait à la rive. Croyant obéir aux dieux, la jeune Apollonie suivit le messager inconnu qui prit les rames et dirigea l'esquif, non pas vers la conque navale de Galatée, mais vers une galère de l'empereur romain, une galère partie de Baïa, et revenant au port d'Ostie. Le navire atteignit la hauteur de l'embouchure du Tibre; il entra dans les eaux du fleuve, et vint jeter l'ancre à un mille de Rome, le même jour où Néron l'Olympien devait, après un souper familier, chanter avec Ménécrate, et danser avec Spicillus.

IV.

Les premières étoiles de la nuit étaient venues se mirer dans l'eau cristalline des immenses bassins. La maison de Néron, toute blanche de

marbre, s'élevait du milieu des massifs de verdure comme un vase de parfum. Le maître attendait ses meilleurs amis; il leur donnait une fête privée, un souper intime. L'ivresse devait ce soir-là donner la main à la confiance chez l'empereur romain. Le peuple avait eu ses jeux; trois cents gladiateurs s'étaient égorgés dans l'arène; des galères avaient combattu des galères à la grande naumachie; des lions et des tigres étaient morts en grand nombre sous la corne des rhinocéros et sous la trompe des éléphans. Il s'était fait un grand carnage d'hommes et de bêtes dans la ville impériale. Le peuple romain était content; les largesses du prince avaient suivi les jeux.

Il était juste que le fils d'Agrippine goûtât les délices des plaisirs privés; il avait consulté Phaon, son affranchi, le successeur de Tigillin. Le beau Phaon lui avait répondu : « Ta fantaisie sera notre loi; l'univers n'est-il pas le domaine de Néron? »

Et lui, souriant à Phaon, avait ajouté : « Ce que j'aime surtout de toi, ô mon jeune Messénien, c'est ton aversion pour la flatterie. Ton conseil a autant d'austérité que ta parole a de grace. »

Le Messénien avait ordonné un souper somptueux, tel qu'il en fallait à Néron convié chez Néron. Les salles secrètes étaient gardées par les soldats du prétoire et par ceux de la cohorte de Germanie, si dévouée. Parmi les convives, il en était plusieurs que l'invitation de César avait étrangement surpris; ils n'étaient pas de ses familiers, et même ils l'avaient blâmé dans plusieurs occasions. De ce nombre était Thraséa, vieillard austère, admiré du peuple et du sénat romain; Cassius Longinus, le jurisconsulte; Isidore, philosophe cynique; le jeune Aulus Plautius, allié aux Césars, et qu'Agrippine avait aimé tendrement; enfin, le noble Taurus, sénateur, et honoré deux fois du consulat et du triomphe. Néron les avait conviés par des messages, où il était dit que le nouvel Orphée voulait adoucir les cœurs irrités contre lui. — En voyant ces visages étrangers au Palatin, les amis de César furent saisis d'étonnement, et plusieurs d'entre eux dirent à Phaon qui allait et venait dans les salles :

— As-tu bien marqué les amphores?... Nous ne boirons que du vin dont boira Néron.

Et le bel affranchi, s'amusant de leur terreur, ne laissait pas que de les embarrasser beaucoup quand il leur répondait :

— Les coupes amies et les coupes ennemies seront remplies ce soir aux mêmes sources. Locuste doit verser à boire à tous les convives sans exception.

La salle où les amis de César se rassemblaient était une de celles que le maître de la *Maison dorée* affectionnait particulièrement. Elle était

voisine des salles de bain. Des peintures lascives couvraient le plafond, soutenu par des colonnes de marbre d'Afrique. On y voyait Pasiphaë poursuivie par le taureau; Diane et Endymion sous les grands ombrages; Achille folâtrant avec les belles jeunes filles ses compagnes à Scyros; Bacchus au milieu des nymphes, et mille autres sujets suaves dus au pinceau d'Amulius, cet Apelle romain, aimé de Néron.

Les lampes d'or répandaient leurs magiques clartés; le pavé de mosaïque brillait de mille couleurs, semblable à un tapis de Syrie; des brises parfumées voltigeaient dans l'atmosphère, et de temps en temps, au fond des galeries, on entendait de longs accords de harpe, comme des voix célestes qui auraient passé sur la demeure de César.

Il parut bientôt, lui, le maître de la terre. Sa tunique, de la blancheur de la neige, était un tissu merveilleux arrivé de Canuse; elle avait pour agrafes sur les épaules deux grosses perles orientales entourées de rubis. Le fils d'Agrippine portait autour de ses beaux cheveux bouclés une simple bandelette de pourpre, dont les bouts retombaient derrière la tête. Ses cothurnes étaient blancs comme sa tunique, sans un seul filet d'or et sans une seule pierre précieuse. Néron, ce soir-là, avait toute la grace et toute la majesté d'une vestale.

Quand il entra, les familiers voulurent se jeter sur ses mains augustes pour les baiser; mais lui, la rougeur au front et adoucissant le son de sa voix, les supplia de lui épargner ces marques de respect. Il les embrassait en les appelant ses amis. Il vit Thrasea qui se drapait de sa toge, et il marcha vers lui, affable et souriant. Les paroles qu'ils échangèrent furent conciliantes; l'austère vieillard espéra un moment pour Rome et l'univers.

— Eh quoi! se demandait-il, est-ce un retour de vertu?

Néron donna des saluts de réconciliation à Longinus, à Isidore et à Taurus le sénateur; et puis, s'arrêtant devant le jeune Aulus, allié de sa famille :

— Quand ma mère, lui dit-il, voulait m'effrayer, elle te désignait comme mon successeur à l'empire; elle me menaçait même de soulever les légions en ta faveur. Je dois te haïr... et je me venge, tu le vois, car je t'oblige à m'aimer.

Et le prenant par la main, il passa avec lui dans la salle des festins, suivi de tous les convives, qui applaudissaient.

Plusieurs tables d'ivoire étaient placées en demi-cercle devant des lits de pourpre milésienne. Il tombait du plafond de la salle des gouttes d'essence odorante qui se dissolvaient dans l'air fluide sans mouiller les convives. Une piscine de porphyre, située au centre de l'hémicycle, con-

tenait une onde cristalline où nageaient des poissons du Gange. Les flammifères, comme autant de soleils, répandaient leur ondoyante clarté; l'un était un Prométhée tenant dans sa main le feu ravi au ciel; l'autre, la déesse Aurora soulevant son voile, d'où s'échappait la lumière pure du matin; un autre était Mercure ailé, précédant les ames, un flambeau à la main. Tous ces magnifiques candélabres, variés de forme et projetant des clartés diverses, avaient été travaillés par des mains grecques. Plusieurs d'entre eux venaient des temples des dieux, et ils n'avaient fait que changer de sanctuaire, au dire de Néron.

Avant de se placer sur les lits, on éleva les coupes et on but à l'éternité de César. Il remercia par un sourire, et se tournant vers le grave Thraséa, il lui dit :

— Ne fera-t-on pas des vœux aussi pour l'éternité de ma voix? Si je la perdais! Ah! que les grands dieux préservent Rome et l'empire de ce malheur!

Puis il continua à parler à ses amis, le souper étant commencé.

— Vous voyez comme la vie est douce chez Néron. Vous voyez l'injustice de mes ennemis, qui s'en vont semant des bruits sinistres dans la ville, et me font passer aux yeux des honnêtes gens pour un nouveau Saturne dévorant ses enfans. Que les dieux immortels frappent de paralysie ces langues vipérines! Pour moi, mes amis, je renonce à me venger. La musique conciliatrice me ramènera tous les cœurs..... Voulez-vous que je vous dise des vers grecs sur la lyre thébaine, ou bien un chant d'Homère sur la cithare aux sept voix? Peut-être aimeriez-vous mieux une marche barbare accompagnée par le *tympanum*, avec un grand bruit d'armes et de cimbales? Et même je pourrais imiter, pour vous plaire, les cris des Thraces au moment où, la hache levée, ils fondent sur les aigles romaines... Mais non; voici une chanson satirique dont le rhythme est nouveau; elle vous ravira de joie. Je l'ai composée contre les sénateurs moroses et les épouses entêtées de fidélité... Laissons tout cela. Il faut que je vous parle des affaires du monde. Je vois Thraséa qui s'inquiète et qui m'interroge du regard; je vois le sénateur Taurus qui craint pour mes jours menacés. O les dignes amis que j'ai là! Ils ont dit de moi beaucoup de mal; et c'est pour cela que je les regarde comme les plus sincères de mes amis. Thrasea, je te remercie! Taurus, je te rends grace! Et toi, Isidore le cynique, qui, dans les carrefours de la ville, vas cracher sur mes statues, je te salue et je te jure une reconnaissance éternelle! Quant à notre allié, le jeune Aulus, que ma mère voulait me donner pour successeur de mon vivant, qu'il vienne dans mes bras; je veux qu'il sente les battemens de mon cœur... Mais je perds encore le fil

de mes discours. Je voulais vous parler des affaires de l'empire. Vous savez que je possède le monde tout entier, moins les pays inconnus appelés les Indes et quelques îles qui doivent se trouver au milieu de l'Océan extérieur ; à part cela, la terre est à moi. Si jamais je manque d'argent, je puis la vendre à Jupiter...

— Est-ce que César a déjà vidé une coupe de trop ? demanda secrètement un convive à Phaon, l'affranchi.

— Non, non, répondit celui-ci ; mais il a commencé le souper par parler de lui-même, et il n'est pas de vin plus capiteux pour Néron.

— César, dit Thraséa, on dit que nous avons essuyé une défaite dans l'Arménie, envahie par le Parthe.

— Bon ! dit Néron. Voilà Thrasea qui fait comme le vautour ; il rêve cadavre.

— On prétend, ajouta Isidore, un peu échauffé par le vin, qu'au lieu de navires chargés de blé, si impatiemment attendus par le peuple, il arrive d'Alexandrie des galères remplies de sable pour l'entretien des cirques et des jardins du Palatin.

— Vraiment ! reprit Néron ; on dit cela ?... Eh bien ! Isidore, si nous remplissions de sable les bouches affamées ?..... et si nous commencions par la tienne ?. .

— Quant à moi, dit le sénateur Taurus, je n'ai qu'à me louer des bontés de César en ma faveur. Mais puisqu'il nous traite ce soir en ami sincère, je lui demanderai la grace de deux hommes consulaires condamnés à la *saignée* par son ordre.

— Ah ! reprit Néron, tes deux amis ? ceux qui siégent à tes côtés au sénat ?.... J'entends ! tu as raison. Ce sont deux hommes de bien. Je retracte la saignée... on les étranglera.

A ces mots, les familiers de César se prirent à rire aux éclats, et Néron de se livrer avec eux à la folle joie. Phaon était occupé à réparer le désordre des cheveux de l'empereur, qui se roulait sur la pourpre. L'affranchi, au milieu de l'ivresse générale, lui disait :

— Est-il temps de faire entrer Hébé ?

— Agis, dit Néron.

— Convives heureux, s'écria Phaon, le divin maître de la terre remplace son Ganimède, qui est moi-même, par une Hébé, jeune et suave de beauté.

Alors on vit le rideau d'un portique se soulever et la vieille Locuste parut, hideuse et couronnée de roses. Sa tunique, courte et ouverte sur le côté, laissait voir des jambes décharnées, tachetées de cicatrices ; ses bras, grêles et longs, s'arrondissaient autour d'une amphore ; ses yeux caves

lançaient une petite flamme verdâtre; ses lèvres, pâles et minces, se contractaient et laissaient voir de longues dents irrégulières, qui armaient une bouche immense. Locuste souriait en regardant Néron; il la montrait du doigt à l'assemblée.

— Dieux immortels ! s'écrièrent les convives.

Et plusieurs voulurent sauter de leur lit et s'enfuir. Mais un geste du maître les retint sur la pourpre.

— Ah ! César..... cria le jeune Aulus en se jetant dans ses bras.

— Pauvre enfant! dit Néron. Comment aurais-tu lutté contre les spectres qui assiégent la couche impériale, si tu ne peux envisager ma bonne Locuste?.. Rassure-toi, Aulus. Celle-ci est un grand médecin; ses remèdes guérissent tous les maux.

— Allons, dit-il à Locuste, allons, ma jeune Hébé, fais le tour des lits et verse à tous ces convives mortels l'oubli des chagrins. Pour moi qui suis dieu, n'ayant rien dont je doive être consolé, je ne boirai pas de ton vin magique.

Locuste s'avança d'un pas lent et grave; elle s'aprocha de chaque convive pâlissant, et elle remplit toutes les coupes jusqu'au bord. Le silence morne dans la salle du festin n'était interrompu que par le bruit métallique de l'amphore infernale, à mesure qu'elle touchait les cratères d'or. En ce moment Néron demanda sa grande cithare, et il entonna une hymne, avant de donner le signal de boire le breuvage de Locuste. Ce fut au jeune Aulus qu'il s'adressa, et il chanta ces paroles :

Va, mon enfant, la douce vie
Ne vaut pas le sommeil des morts;
Beauté de laideur est suivie....
L'âge après lui traîne un remords.
Va, mon enfant, bois ton calice;
L'art de Locuste est merveilleux;
Clos ta paupière avec délice...
Les morts peut-être sont des dieux !

Enfant, précède mes convives;
Sois le Mercure de Néron;
Mets à tes pieds des ailes vives,
Conduis les ames à Caron.
Dis-lui qu'à la *Maison dorée*
La Mort est belle tous les soirs;
Qu'elle est tantôt vierge adorée,
Tantôt jeune homme aux cheveux noirs.

J'ai revêtu le vieux squelette
Et de jeunesse et de beauté;
J'ai mis des myrthes sur sa tête,
J'ai mis ma harpe à son côté.
Va, mon enfant, bois le calice;
L'art de Locuste est merveilleux.
Clos ta paupière avec délice;
Les morts peut-être sont des dieux.

Le chant finissait, et la grande cithare mugit encore long-temps sous la main de Néron. Enfin il donna le signal, le maître divin, et toutes les coupes furent vidées. De longs gémissemens suivirent; quelques convives se cachaient la tête dans les carreaux de pourpre, et versaient des larmes, songeant aux délices de la vie qu'ils allaient quitter. D'autres injuriaient les dieux immortels, et frappaient du poing la table d'ivoire; d'autres, déjà plus pâles que des ombres, regardaient de tous côtés pour voir si la Mort n'entrait pas dans la salle; le jeune Aulus, le pauvre enfant, ne pouvait quitter les bras de l'homicide César, et il le suppliait de le rappeler à la vie. Trois visages seulement étaient calmes et graves; Taurus, Longinus et Thrasea se regardaient comme pour s'exhorter à mourir sans faiblesse. Isidore le cynique lançait à César, à Locuste et à Phaon tout ce que sa bile avait de plus amer : on voyait sa langue qui frémissait et qui sifflait entre ses dents, tellement étaient rapides ses imprécations et ses blasphèmes. Le festin était lugubre, et pourtant il pleuvait du plafond de la salle des fleurs et des essences aromatiques; les flammifères jetaient une clarté plus vive, et on entendait au loin, sous les immenses galeries, les chœurs harmonieux des harpes éoliennes.

Cependant Phaon se pencha vers son maître et il lui dit :

— Veux-tu que nous changions tout à coup la scène?

— Agis! répondit Néron.

Phaon reprit la parole.

— Convives heureux! s'écria-t-il, pour adoucir vos derniers momens, une belle divinité va venir s'asseoir à cette fête. Ainsi le veut César le magnanime.

Alors l'affranchi sortit un moment; et quand il rentra, il tenait par la main la plus suave des jeunes filles : on l'eût prise pour la Pudeur venant consoler la terre.

César la fit placer entre lui et le jeune Aulus, déjà défaillant; la belle nymphe était blanche comme le marbre de Paros. Elle portait autour de ses cheveux d'ébène une couronne de feuilles vertes; elle était semblable à

la muse Calliope. Ses yeux humides et tendres regardèrent l'assemblée; son sein se gonflait et s'abaissait; elle tremblait, la jeune fille. Néron dit aux convives :

— Félicitez-moi avant de mourir; voici une colombe que l'on m'a apportée de l'île Pandataire.

Et en même temps il leva sa coupe en regardant Phaon, qui lui versait un vin de la Cyrénaïque, un vin choisi et marqué pour lui seul, César. Mais voilà qu'une main furtive s'avança et toucha rapidement le bord de la coupe impériale. Phaon se retourna vivement. L'apparition avait disparu.

Phaon arrêta le bras du maître, et celui-ci, pâle et agité d'un tremblement nerveux, cherchait du regard autour de la salle *l'impie* qui venait de jeter du poison dans son breuvage. Ce fut en ce moment qu'il vit passer, comme un spectre, sur la muraille, la figure menaçante de Vindex.

— Ah! s'écria Néron, le propréteur de la Gaule!...

— Grace! répondit la suppliante Apollonie.

Et comme pour expier le crime de Vindex, elle saisit le cratère impérial et but à cette coupe empoisonnée. Des cris s'élevèrent. Il n'était plus temps; la fille de Flavia Metella, la belle vierge, tombait défaillante sur la pourpre du festin comme autrefois Britannicus. Sa couronne s'était détachée, et ses beaux cheveux roulèrent en boucles noires sur ses épaules.

Comme les premières clameurs de l'ouragan, des imprécations s'élevèrent; la garde du prétoire murmurait, soulevée par la voix tonnante de Vindex; des bruits d'armes faisaient vibrer les échos de marbre. La peur toucha de sa main glacée le cœur de César. Pour apaiser le tumulte, il fit signe à Phaon, qui déclara aux convives que leur terreur était vaine, que l'empoisonnement de leurs coupes avait été simulé; que c'était un jeu de Néron.

Mais des poignards avaient étincelé dans les profondeurs de la salle, et un grand éclair ouvrit tout à coup le ciel orageux à l'occident. César se leva épouvanté; il s'enfuit avec Phaon, et courut s'enfermer dans les chambres secrètes du Palatin. Bientôt le silence et la nuit envahirent la Maison dorée.

V.

Les premières clartés de l'aube étaient encore bien loin, au-delà des monts Sabins; Néron, couché sur son lit, et la main posée sur deux poignards, écoutait la lecture que Phaon lui faisait de divers messages venus d'Espagne. De temps en temps il bondissait de colère et mordait le man-

teau de pourpre qui le couvrait; ces messages annonçaient la révolte des légions et de Galba.

— Ah! s'écria-t-il, jusqu'à ce vieillard ivrogne! jusqu'à ce ventre monstrueux!...

Mais Phaon continuait la lecture sans rien changer à la dure vérité. Une seule lampe veillait auprès du lit de César. Elle était d'or massif et représentait un lion terrassé; la flamme s'élevait de la gueule comme une langue ardente; elle parut un moment verdâtre à Néron, qui la regardait avec inquiétude. Il fut troublé du présage, et, détournant les yeux, il soupira profondément. Cependant, au milieu des ténèbres, on entendit marcher dans les chambres voisines. César se dressa sur son lit.

— Vois! dit-il à Phaon. Est-ce qu'ils viendraient déjà pour m'égorger?...

— Qui donc? répondit l'affranchi. De qui veut parler César?

Néron ne nomma point les prétoriens, et il fit signe de garder la porte du *cubiculum*. Mais l'affranchi reconnut une voix amie, et il ouvrit à Locuste.

César troublé ne la reconnut pas d'abord. Il pâlit, croyant voir entrer le squelette immortel, qui venait le chercher. Mais la voix de la magicienne le rassura. Locuste avait encore sa couronne de rose sur sa tête grisâtre; elle était ceinte encore de sa tunique grecque, ouverte à la hanche droite. Ces habits de fête lui plaisaient. Elle avait à la main une petite boîte d'or appelée *pixide*, contenant un poison violent comme la foudre. Elle l'apportait au maître, jugeant le péril extrême.

— Eh! quoi? dit Néron. L'heure est-elle donc si fatale?...

Alors Locuste lui raconta comment les prétoriens s'étaient soulevés dans leur camp, comment tout citoyen dans la ville fermait sa maison, et comment la garde de Germanie avait quitté le Palatin.

César vit que le moment approchait. Il serra la main de Locuste, dont le visage décharné se pencha pour laisser tomber une larme. Locuste pleurait sur Néron! Cependant elle prit congé du maître, et on entendit long-temps le traînement de ses pas dans les chambres sonores. Le ciel était toujours chargé d'orage; de fréquens éclairs illuminaient subitement l'étendue de la ville éternelle, que les ténèbres recouvraient aussitôt. A ces lueurs célestes, Néron épiait Rome, comme un condamné collé à ses barreaux. Phaon soulevait un rideau épais et lui montrait la cité morne et déserte. Pas un feu ne brûlait; le grand cirque, le temple de Jules César, ceux de la Fortune et de Jupiter, les arcs triomphaux, tout était noir. Il vint de l'occident un éclair immense, l'éclair le plus étonnant qui jamais eût embrassé l'espace. Néron recula; Rome venait de lui appa-

raître livide comme un vaste linceul, et puis, tout à coup, rouge de sang. Il voulut s'échapper du Palatin et chercher asile chez ses amis (1). Phaon le revêtit d'un large *cucullum* qui lui couvrait aussi la tête. Ainsi caché sous ce vêtement, César quitta la *Maison dorée ;* il suivit les longues galeries, elles étaient ouvertes et solitaires; il passa dans les jardins de Servilius; il gagna les abords du Forum et frappa à plusieurs portes, se guidant aux clartés de l'orage. Personne n'ouvrit à César. Ce fut alors qu'il maudit le jour de sa naissance, et que, frappant du pied, il adjura la terre de l'engloutir. Lassé de supplier en vain, épuisé de fatigue, épouvanté par les spectres, il voulut regagner le Palatin. A mesure qu'il traversait les arcades du grand cirque, voilà que les bêtes se prirent à rugir dans leurs caves profondes. L'édifice colossal en était ému; les échos aux larges voix se renvoyaient les plaintes effroyables. Néron s'appuya de terreur contre une borne de l'arène, et son pied glissa dans le sang. Les mugissemens des lions et des panthères ressemblaient à des pleurs; on aurait dit qu'ils se lamentaient, prévoyant la fin de leur maître magnifique. César se souvint en ce moment de la dernière fête impériale; il chercha des yeux la loge d'où il donnait le signal des jeux, et il crut voir l'ombre blanche d'un chrétien errante sur les gradins du podium. Il détourna la face et sortit à pas précipités.

L'Orient se teignait à peine d'une clarté grisâtre, quand le maître du monde rentra seul au palais. Phaon, qu'il trouva sous un portique extérieur, lui dit que des soldats du prétoire étaient venus armés jusqu'au lit impérial. Ils avaient emporté la boîte d'or contenant le poison. Phaon remit à Néron les deux poignards, et il lui proposa de sortir de Rome. Un esclave passait fortuitement. César le reconnut et lui dit :

— Va chercher le gladiateur Spicillus pour qu'il me donne la mort.

L'esclave revint en toute hâte, annonçant que Spicillus refusait d'obéir.

— Eh ! quoi ! s'écria Néron, n'ai-je donc ni amis ni ennemis?...

Mais Phaon le détermina à se réfugier dans une petite maison de campagne que lui, l'affranchi, possédait à quatre milles de la ville, entre la voie Salaria et la voie Nomentana. Ils partirent suivis de l'esclave et du jeune Sporus qui les avait découverts. Néron, le vainqueur des jeux olympiques, était monté sur un mauvais cheval de laboureur, le premier venu que Sporus avait trouvé. Néron se couvrait le visage avec un voile de peur d'être reconnu. Ils gagnèrent les jardins extérieurs sans rencontrer un seul homme. Quand ils eurent pris la voie Nomentana, à un mille de Rome, ils entendirent des cris confus. Ces clameurs venaient du camp

(1) Suétone.

des légions. Bientôt ils furent forcés de traverser des bandes de soldats, éparses dans la campagne. César reconnut un tribun du prétoire à la haute crinière de son casque; et celui-ci, voyant des voyageurs qui marchaient à pas précipités, se prit à dire :

— Voilà des gens qui poursuivent Néron, ce mauvais musicien !...

L'artiste impérial en mordit son voile de rage, et il toucha ses poignards. Au soleil levé, on atteignit la petite maison de l'affranchi. Phaon cacha son maître dans une grotte sablonneuse. La chaleur devenait étouffante; il n'y avait là qu'une eau saumâtre et corrompue. Néron se pencha sur la mare et but avidement.

Un esclave *cursor* arriva apportant des tablettes; César les saisit. Il lut que le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie, et avait décrété contre lui le supplice *en usage sous les aïeux*. On dit à Néron que ce supplice consistait à battre de verges le condamné jusqu'au dernier soupir. Épouvanté, il saisit ses deux fers et en essaya les pointes. Tantôt il exhortait le jeune Sporus à pleurer et à se lamenter; tantôt il voulait que quelqu'un lui donnât l'exemple de mourir. Puis rougissant de honte, il s'écriait :

— Ce que je fais est indigne de Néron. — Allons, Néron, anime-toi !

Des cavaliers accouraient à toute bride, espérant le prendre vivant. Il les vit de loin, et il prononça un vers grec :

« D'un grand bruit de chevaux mon oreille est frappée. »

Puis il ajouta : « Quel grand artiste meurt en moi (1) ! »

En même temps il s'enfonça un fer dans la gorge, aidé par son affranchi.

Ainsi périt Néron l'Olympien. Les soldats du prétoire livrèrent son corps à sa concubine Acté et à Alexandra, sa nourrice, qui étaient accourues. Aidées de Phaon, elles brûlèrent ce corps après l'avoir lavé et l'avoir enveloppé d'une étoffe brochée d'or, que l'empereur avait portée le jour des calendes de janvier. Son urne cinéraire fut mise dans le tombeau de Domitius que l'on apercevait du Champ-de-Mars. Elle fut placée sur un autel de marbre thasien.

Néron était mort. Rome en soupira de joie; des citoyens parurent dans les rues la tête couverte du *pileus* des hommes libres. La race des Césars s'éteignait avec la vie du fils d'Agrippine. La fortune était belle pour la liberté; mais Rome, sans vertu, laissa faire les prétoriens et l'or corrupteur.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

(1) Qualis artifex pereo !

Critique Littéraire.

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN (1).

Il faut bien le reconnaître, la critique en France n'est souvent qu'un vain mot, dont le sens s'égare et se perd tous les jours. La critique ne manque point de plumes exercées, habiles, impartiales; mais peut-être manque-t-elle de public. En effet, les lumières sont assez répandues aujourd'hui, l'instruction même est assez commune pour que chacun s'érige en censeur des ouvrages qu'il lit à sa guise, sans s'influencer d'une opinion étrangère. Quant à moi, qui ne suis pas de profession souverain arbitre du talent de mes confrères, je ne me permets de formuler mon opinion à l'égard de leurs œuvres que dans le cas plus ou moins rare où toutes mes sympathies littéraires sont acquises aux productions dont je me fais le cicerone bénévole. Ainsi, depuis plusieurs mois, j'attends impatiemment la fin de l'*Histoire de la Marine française*, par Eugène Sue; je m'intéresse à ce beau monument comme si j'en étais l'architecte, j'énumère en silence les richesses historiques qu'il renferme, et je me prépare à témoigner hautement la reconnaissance que nous devons à l'auteur de ces patientes recherches et de ces émouvantes relations; ainsi, lorsque dernièrement dans cette *Revue*, un homme d'esprit et de goût a eu le tort d'envelopper M. de Reiffenberg dans la question de la contrefaçon belge, j'ai souffert de voir tomber des paroles dures et injustes sur un des savans les plus estimables, non-seulement de la Belgique, mais encore de l'Europe.

(1) Deux vol. in-8°, librairie de Ladvocat.

C'est donc avec plaisir, avec empressement, que je viens ici, sans brevet ni patente d'aristarque, juger ou plutôt louer à cœur ouvert un nouveau roman de M. Arnaud, qui cette fois nous a révélé son véritable nom : Mme Charles Reybaud. Nous avions pressenti, en nous attachant au merveilleux récit des *Aventures d'un Renégat*, en nous électrisant aux scènes touchantes de *Pierre*, que le sexe de M. H. Arnaud n'était pas étranger à cette sensibilité exquise, à cette délicatesse de pensée, à cette grace d'expression, à cette douce mélancolie, à cette intuition de l'ame, toutes qualités naturelles aux femmes. Enfin, puisque M. H. Arnaud, encouragé peut-être par nos éloges vifs et sincères, a quitté l'anonyme en publiant *le Château de Saint-Germain*, nous sommes presque embarrassés à présent pour réitérer ces éloges plus vifs et non moins sincères, après la lecture d'un troisième ouvrage qui est égal, sinon supérieur, aux deux premiers que nous ne nous lassons pas de relire. La critique, ou, pour mieux dire, l'appréciation littéraire peut, à l'égard d'une femme, emprunter des formes laudatives qui conservent quelque chose de nos habitudes de galanterie, mais nous tâcherons d'oublier la métamorphose de M. H. Arnaud, afin de garder plus d'indépendance dans nos jugemens et plus d'austérité dans la manière de les prononcer.

Le Château de Saint-Germain est un roman historique dans le système de Walter Scott et d'après le type de *la Prison d'Édimbourg*. L'histoire ne sert qu'à jeter un reflet sur une fable sortie tout entière de l'imagination du poète; les personnages fournis par l'histoire apparaissent avec leur physionomie caractéristique, au milieu des créations ingénieusement disposées par le romancier sur le théâtre qu'il a choisi; l'histoire, en un mot, n'est là qu'un prétexte pour faire sonner des noms familiers à tout le monde, pour évoquer des souvenirs bien connus, pour apprivoiser le lecteur avec la fiction, en sorte que celle-ci se confonde dans l'histoire et ne laisse pas même deviner les soudures des deux parties hétérogènes. Voilà ce que les historiens de collége regardent comme un sacrilége digne du feu; voilà ce que les partisans du roman historique regardent au contraire comme le triomphe du genre. Certains rhéteurs ne veulent pas que la vérité s'enveloppe de mensonge ni que le fleuve de l'histoire coule à travers l'océan du roman; car l'histoire ne ressemble point à la fontaine Aréthuse qui restait pure et calme parmi les flots salés de la mer.

Le roman de Mme Reybaud est composé de plusieurs drames différens, qui sont liés l'un à l'autre par l'intervention des deux personnages principaux, lesquels représentent le roman et l'histoire face à face : Mazarin et Laure de Novès. Chacun de ces drames forme un livre, divisé en

chapitres qui sont autant de scènes, et précédé d'une description chaudement colorée qui sert de décoration à chaque acte. Ce n'est pas un sujet conçu, exécuté d'un seul jet, comme une statue taillée dans un bloc de marbre; c'est la succession rapide des évènemens variés, extraordinaires et pathétiques, qui accompagnent leurs destinées, réunies un moment et ensuite violemment séparées pour toujours; il n'y a pas unité de temps ni d'action, de même que dans l'admirable roman de *la Prison d'Édimbourg*. Tel est le moule que Mme Reybaud a employé aussi heureusement que son maître, notre maître à tous; elle avait besoin d'un cadre de seize ou dix-sept ans pour y dérouler un vaste tableau qui nous montrât tour à tour les épisodes de la jeunesse et de la vieillesse de Mazarin; elle voulait relier ensemble les existences aventureuses de la mère et de la fille, à des époques distinctes et dans des situations opposées; elle se proposait sans doute d'étudier et de peindre les transfigurations de l'ame humaine modifiée par les vicissitudes du sort.

On trouvera dans ce livre, tout autant d'histoire vraie et vivante qu'il en faut dans un roman pour le rendre instructif et intéressant à la fois. Les portraits historiques ont plus d'éclat et de relief en présence des portraits de fantaisie. Mme Reybaud n'a pas affecté de charger la couleur locale qu'on fait trop consister maintenant dans la maladroite et fatigante répétition de quelques lieux communs, qui souvent ne sont pas même puisés aux sources de l'histoire; elle se contente de couvrir d'un vernis historique soigneusement étendu, la toile où sa riche imagination s'abandonne aux caprices de son pinceau et déploie largement les ressources de sa palette. Elle n'exagère rien, ni les idées, ni les sentimens, ni le style; elle n'a d'autre but que d'atteindre la plus grande vérité possible: rarement elle reste en arrière de ce but qu'elle ne dépasse jamais.

Ce qu'on remarque, sous cette élocution claire, précise et poétique, dans ces simples et gracieuses descriptions, dans ce dialogue mobile savamment coupé, dans ces ressorts dramatiques si adroitement mis en jeu; c'est un savoir réel qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer chez les femmes, même les plus distinguées par leur esprit. Les femmes écrivent ordinairement d'instinct, de sentiment, sans apprêt et sans effort; elles sont ignorantes en général, si nous osons adresser ce reproche à leur éducation frivole ou nulle plutôt qu'à elles-mêmes. Mais les ouvrages de Mme Reybaud nous prouvent qu'elle a beaucoup appris dans les livres et par l'observation; elle n'a jamais cet air gêné et emprunté, qui annonce des connaissances incomplètes et superficielles; elle ne fait nulle part ostentation de ce qu'elle sait, mais à chaque instant elle le laisse paraître, sans y prendre garde; son vocabulaire est nombreux; elle n'est pas en

peine du mot propre; elle aborde franchement le mot technique; elle exprime avec abondance et netteté les nuances les plus métaphysiques, jusqu'aux traits les plus matériels; elle n'a pas recours à ce placage d'érudition et de technologie, qu'on applique sur l'œuvre la plus médiocre, à coups de dictionnaires et d'encyclopédies; elle use sagement, modérément, des fruits mûrs de ses études, et s'il est permis de se servir d'une expression chère aux grands écrivains de l'antiquité, on sent dans ses écrits l'huile de la lampe qui veillait pour éclairer de longs et consciencieux travaux.

Quant à l'analyse de ce roman, si rempli de faits et de péripéties, nous ne l'entreprendrons point en détail, de peur de déflorer la nouveauté des moyens scéniques que l'auteur a inventés pour soutenir l'édifice de cette haute composition; nous ne ferons point de ce beau corps un squelette; mais nous tracerons seulement l'esquisse du tableau. Nous dirons en peu de mots la donnée que Mme Reybaud a développée avec tant d'art et d'intelligence.

Mazarin, qui n'est encore qu'un prêtre intrigant à l'école du cardinal Richelieu, est envoyé par son patron au château de Cadenet pour épier les desseins du comte, ancien auxiliaire de la révolte du duc de Montmorenci, et pour enlever des mains de ce vieux noble un papier important. Mazarin ne réussit pas à s'emparer de ce papier d'état; mais il séduit la nièce du comte de Cadenet. Ensuite il se rend à Rome, et revient en France légat du pape. La pauvre fille qu'il a trompée, Laure de Novès, le suit à Paris sans le connaître, et consent à vivre dans une obscure retraite au milieu de la forêt de Saint-Germain, avec l'enfant qui lui est né. Son mystérieux amant, devenu cardinal et premier ministre, la visite quelquefois, pendant qu'on la croit morte au château de son oncle. Mais Laure est jalouse et inquiète des absences continuelles de Mazarin : elle découvre successivement qu'elle a une rivale, que cette rivale est la reine de France, et que l'infidèle gentilhomme n'est autre que le cardinal Mazarin. Alors elle s'enfuit encore une fois; elle se retire aux Carmelites, et se consacre à la pénitence. Sa fille est élevée en secret par une amie dévouée, qui ne la quitte qu'en mourant. La jeune Christine, seule dans le monde, n'a plus d'appui que les conseils de sa mère. Le hasard l'introduit à la cour d'Anne d'Autriche, et la Providence l'empêche de succomber aux piéges que l'amour tend à sa vertu. C'est son père, c'est Mazarin qui la sauve; il la remet lui-même entre les mains du fils d'un marchand, honnête bourgeois, qui l'aime et qui l'épouse sous les yeux de la pieuse carmelite, dont les prières demandent incessamment au ciel de protéger et de bénir l'innocence de sa fille.

Ce canevas a été brodé avec un luxe prodigieux d'ornemens; l'action marche d'un pas ferme dans mille chemins qui mènent au dénouement sans se rompre ni s'embrouiller. On s'étonne de l'expérience consommée du romancier qui se joue des difficultés et qui tient d'une main active tous les fils de cette trame industrieusement ourdie. Le caractère de Mazarin qui domine l'ouvrage et y brille partout, lors même qu'il ne s'avance pas sur le premier plan, est achevé : l'histoire peut opposer le modèle à la copie. Dans un bref aperçu du sujet, je n'ai pu signaler une charmante figure de femme, la Carducha, animée des chaudes inspirations de la nature méridionale, personnification d'un tendre dévouement que Mme Reybaud a déjà évoquée dans *Pierre;* les autres caractères ne sont pas moins neufs et surtout bien observés : ils ne se démentent ni dans leur conduite ni dans leur langage, ce qui est un mérite qu'on ne saurait trop apprécier aujourd'hui où nous voyons les héros et héroïnes de tant de romans physiologiques changer trois ou quatre fois dans le cours d'un volume.

Enfin (*pour finir par un trait de satire*), nous ne blâmerons dans ces deux volumes que certaines mauvaises habitudes de style, certaines locutions vicieuses, certains tours de phrase lourds ou pénibles; mais où n'y a-t-il pas des taches? PAUL L. JACOB, bibliophile.

CHRISTOPHE SAUVAL (1).

Christophe Sauval n'est pas, comme on pourrait le croire, le début de M. Emile de Bonnechose. A ceux qui l'auraient oublié, il serait généreux de rappeler une tragédie de *Rosemonde*, représentée sur le premier Théâtre-Français, une Histoire de France adoptée par l'Université, et un poème couronné par l'Académie. M. de Bonnechose, avant d'écrire *Christophe Sauval*, s'est donc essayé dans trois genres différens. Faut-il voir dans ces tentatives variées le fait d'une aptitude réelle ou d'une fantaisie téméraire? La réponse à cette question n'est point douteuse. Il n'y a, au fond de cette diversité de travaux, que de l'indécision et de la faiblesse. Nous ne saurions prendre au sérieux ni *Rosemonde*, ni le travail historique, ni la *Mort de Bailly*. La raison en est simple : M. de Bonnechose n'est ni un historien, ni un poète, ni un écrivain dramatique. Le spectacle imposant des faits qui se préparent et qui s'ordonnent n'a jamais été pour lui que ce qu'il est pour la foule, un divertissement puéril

(1) 2 vol. in-8o, librairie de Dupont.

qui émeut et qui intéresse, mais qui ne fait point réfléchir. La partie élevée de la tâche n'a pu être comprise; il n'y avait pour cela, dans l'auteur, ni assez de curiosité, ni assez de sympathie; en un mot, il n'y avait point de vocation. L'instinct dramatique lui a de même manqué dans le drame, et la poésie dans le poème. Le roman qu'a publié récemment M. de Bonnechose ne prouve pas mieux qu'il est un romancier. Toutefois, cette œuvre peut répondre au reproche d'indécision, de tâtonnement. D'après une annonce de la couverture, il nous est permis de croire que M. de Bonnechose a choisi sa route, et qu'il n'hésitera plus. Il a sans doute abandonné le projet de lutter sur la scène d'emphase glaciale et de fadeur avec la tragédie de l'empire; les succès de collége et d'académie ne suffisent plus à cette ambition croissante. Il aspire désormais à des triomphes plus durables; il veut se frayer des voies nouvelles, et c'est avec une pleine confiance dans ses forces que M. de Bonnechose aborde aujourd'hui le roman politique.

Jusqu'à présent les mœurs politiques ont manqué en France d'un peintre éloquent et hardi, qui sortît un peu des allusions et se plaçât franchement sur le terrain de l'histoire, prêt à blâmer et à rire à son aise. Il faut être à la vérité bien sûr de soi pour entreprendre une pareile tâche, et pour accorder heureusement dans un même livre l'histoire avec l'imagination, arriver enfin à faire pour le présent ce que Scott a fait pour le passé, avec plus de chaleur et d'ironie, bien entendu, la date de l'œuvre étant comptée pour quelque chose, et la réflexion se plaçant partout à côté du fait. Nous ne possédons, à vrai dire, aucune richesse dans ce genre, car l'on ne peut compter pour richesses quelques romans où le style est partout aussi nul que la pensée, et dont tout le sel consiste dans d'innombrables facéties sur les élections, les parvenus et les sous-préfets. On pourrait, à la rigueur, faire entrer dans ce genre les nombreux mémoires apocryphes qui se publient encore tous les jours. Mais tous les volumes que nous pourrions citer à ce sujet feraient une collection de romans politiques assez pitoyables. Nous nous garderions bien d'y placer *Christophe Sauval*, qui ressort d'une inspiration toute différente. Malgré l'évidente prétention du livre à être une satire dialoguée des partis et de leurs excès, l'observation des choses politiques y tient assez peu de place. Le roman de M. de Bonnechose n'est point, comme l'ont dit en style barbare quelques réclames, *une œuvre toute palpitante d'actualité*. Il nous a été impossible d'y voir autre chose qu'un récit romanesque, une fable peu intéressante et mal écrite. Il y a bien derrière chaque passion et chaque caractère une opinion qui se meut péniblement; chacun des personnages est bien, si l'on veut, homme de parti; mais l'étude po-

litique est si effacée sous le roman d'intrigue, que le livre pourrait fort bien s'en passer sans que l'ensemble de la composition en souffrît beaucoup. C'est là un tort grave, assurément mais qu'on excuserait volontiers, si les passions, à défaut des opinions, étaient analysées d'une facon supérieure. Cette partie du livre est malheureusement traitée comme l'autre, avec négligence. L'action marche lourdement; les faits se mêlent et se dénouent avec embarras; partout, enfin, la vulgarité du thème est dépassée par celle de la mise en œuvre.

Ce qui nous frappe dans ce livre, c'est l'ambition d'une part et la trivialité de l'autre. L'auteur ne se ménage point les difficultés; il aborde à la fois l'histoire, la satire, la philosophie; il ne se fait point faute de nous expliquer le présent, et porte sur l'avenir un regard plein d'assurance. Toute manière lui est bonne, tout genre lui est familier; il moralise, il critique, il raconte, il prophétise. C'est avec une hardiesse inouie qu'il va guerroyer dans des pays inconnus, et grace au lieu commun, il se tire sain et sauf de toutes les campagnes. Les plans sont magnifiques; peu lui importe que la réalisation en soit vulgaire. On dirait un enfant qui veut bâtir un palais et qui ramasse des cailloux. Partout, dans *Christophe Sauval*, éclate cet orgueil de la conception, et cette pauvreté du développement. L'amplification de collége serpente avec une admirable promptitude à travers tous les détours qui lui sont marqués; en vain les obstacles paraissent-ils insurmontables et les remparts bien solides. Elle se joue de toutes les barrières; elle entraîne toutes les digues avec une égale facilité.

Nous ne voulons pas faire ici un examen détaillé de *Christophe Sauval*. Mais quelques personnages, par la négligence avec laquelle ils sont tracés, nous ont paru mériter une attention particulière. Christophe, par exemple, est-il une personnification de l'égoïsme ou de l'indécision? Le caractère d'Alice ne se fait-il point remarquer par une insignifiance déplorable? Le dévouement romanesque de Geneviève ne choque-t-il pas le goût et la raison? Ces deux créations de femmes relèvent évidemment du vieux mélodrame, et les lecteurs ingénus pourront s'apitoyer sur ces victimes intéressantes; mais la critique est peu sensible à ce genre de beautés: nous n'y voyons pour notre part qu'un fâcheux anachronisme.

Tout écolier, n'ayant même jamais lu ni brochures ni journaux de la restauration, pouvait nous tracer aussi correctement que l'a fait M. de Bonnechose, et avec moins de confusion peut-être, des figures telles que le marquis de Kérolais, Pierre Renaud, et Christophe lui-même. Lorsqu'on s'attaque à des types aussi usés en France que le marquis légitimiste, le plébéien démagogue et le journaliste ambitieux, il serait bon

d'éviter autant que possible la déclamation et la tirade, de ne pas transporter à chaque page la prétention dans la trivialité. Les vaudevilles de M. Scribe nous ont présenté cent fois les mêmes portraits. Quant aux figures comiques, telles que le baron Plumet, Louchet, Bertrand, etc., M. de Bonnechose n'a eu que la peine de puiser dans les plus vieilles farces qui nous divertissaient il y a vingt ans. Si Ducray-Duménil et Anne Radcliff ont quelque droit de seigneur sur Geneviève et sur Alice, le vaudeville des boulevarts peut hardiment réclamer son bien dans le valet de chambre, l'épicier et le baron de l'empire.

Il nous est impossible de passer sous silence le singulier personnage qui joue dans ce roman le rôle de la Sagesse antique, ne parlant que par énigmes et n'apparaissant qu'à de rares intervalles pour rendre un arrêt mystérieux. Comme M. de Bonnechose ne se donne guère la peine d'inventer, nous présumons que ce pèlerin funèbre appartient à quelque roman de M. d'Arlincourt. Le *Voyant de Grand-lieu*, pour l'appeler par son nom, joue dans le roman un rôle à peu près semblable à celui du chœur dans la tragédie antique. C'est à lui qu'est confiée la tâche austère de proclamer la vérité au milieu de l'erreur; il mêle des prophéties bibliques à ses déclamations sur la tolérance. Partisan d'ailleurs de tous les systèmes, il ne prêche que sur des thèmes bien connus, et s'entend à discuter avec abondance toutes les questions déjà éclaircies. La découverte qu'il a faite d'un moyen pour concilier tous les partis est admirable d'à-propos; son grand remède, c'est le temps. Nous ne savons de quel ordre sont de pareilles vérités; mais il n'était pas nécessaire de les entourer d'un appareil de terreur Les maximes du Voyant sont toutes pacifiques; un honnête paysan qui commence à lire peut se faire à lui-même tous ces raisonnemens, et découvrir ces précieux remèdes.

L'indécision éclate à chaque page du livre. L'auteur a écrit son introduction moitié avec Berquin, moitié avec Auguste La Fontaine. Dans le second volume, le roman de l'empire est exhumé avec son intrigue larmoyante, ses prêtres vertueux, ses femmes immolées; il ne manquait à cette partie du livre qu'une scène de brigands. Mais les troubles de la Vendée ont comblé cette lacune, et tout amateur des situations lugubres, des petites frayeurs et des larmes puériles, se retrouvera, en lisant les dernières pages, dans ses émotions accoutumées.

Au moins ce livre apprend-il quelque chose? C'est encore là une de ses prétentions malheureuses. Dans quelques chapitres, l'auteur a voulu faire de l'histoire. On a même assuré que *Christophe Sauval* contenait sur la révolution de 1830 des révélations piquantes et des renseignemens d'une haute importance. Nous avons cherché avec soin ces révélations et ces

renseignemens. Toute notre curiosité patiente n'a pas réussi à les découvrir. A défaut de choses nouvelles, nous avons remarqué un portrait de Charles X, où l'auteur prend à tâche de reproduire tous les jugemens de badauds portés depuis six ans sur le caractère et les préjugés du prince. Dans un autre chapitre, M. de Bonnechose s'amuse à nous raconter la révolution de juillet. Les métaphores et les comparaisons fournies par les brochures et les *premiers Paris* abondent sous la plume du romancier-historien. Ainsi, *la ville bourdonne comme une ruche d'abeilles à l'approche de l'ennemi ; le peuple souverain essuie ses bras sanglans sur le velours du trône*. L'insurrection vendéenne est décrite avec non moins de poésie et dans un style aussi nouveau.

Quant aux conclusions du livre, elles sont d'une telle simplicité, que long-temps nous avions douté de notre clairvoyance. La donnée principale n'est, en effet, ni l'ambition châtiée, ni l'égoïsme impuissant, ni les préjugés inguérissables. *Christophe Sauval* est une démonstration sérieuse de la vanité de nos querelles, du néant où toute haine aboutit. Nous avons lu attentivement les derniers chapitres du livre; c'est, en effet, la mort qui est chargée du dénouement, comme dans les tragédies anglaises; c'est la vanité des choses humaines qui ressort trivialement du plus lamentable des récits. Dans *Christophe Sauval*, tous les partis qui s'agitent aujourd'hui en France se précipitent également vers un abîme. Le sage, le *Voyant*, survit seul; il médite sur leurs débris, et le roman est clos par une prophétie lugubre.

Pour nous, une seule vérité ressort bien nettement de ce livre, c'est l'ambition qui avorte. En écrivant *Christophe Sauval*, M. de Bonnechose avait-il pleine conscience des difficultés de sa tâche? nous ne le croyons pas. Sa témérité naïve n'a point tenu compte des obstacles; il s'est élancé dans une route inconnue avec une complète assurance; il ne s'est effrayé ni de l'éloignement du but ni des ténèbres du chemin. Tout dans son livre atteste une facilité déplorable. Il répugne sans doute à une critique grave mais bienveillante de formuler certains arrêts et de traduire en langage poli certaines vérités fâcheuses; mais, si malséante que paraisse notre franchise, nous la croyons plus convenable que d'inutiles ménagemens. Nous ne pensons donc pas que M. de Bonnechose soit appelé à écrire le roman. Après s'être essayé tant de fois il ne saurait reculer devant une nouvelle épreuve. Si vraiment il y a en lui une nature littéraire, si de rares facultés attendent pour paraître une tâche plus heureuse et un moment plus favorable, nous souhaitons de grand cœur que cette nature se déploie et que ces facultés précieuses se montrent enfin au grand jour. Mais à vrai dire nous craignons que M. de Bonnechose n'ait abordé

le roman, comme il a abordé le drame et la poésie, sans préparation, sans motifs sérieux, en un mot sans puissance et sans vocation. Aujourd'hui le nombre des gens qui écrivent pour satisfaire un caprice d'amour-propre, est incalculable. La confiance naïve qu'ont en eux-mêmes quelques auteurs serait d'ailleurs pour nous un sujet de profond étonnement si nous n'admirions encore plus l'indulgence inouie de ceux qui les lisent et qui les admirent.

D. M.

LIVRES ILLUSTRÉS.

Décidément nous voguons à pleines voiles dans la littérature pittoresque et enluminée. La prose s'est inclinée devant la lithographie; la poésie a crié au secours, et la gravure est venue la protéger. L'in-octavo s'est agrandi pour ne pas gêner les caprices du fleuron. La lettre ornée enclave toute une page dans son repli tortueux, et le cul-de-lampe en réclame une autre. Une grande usurpation se trame. Prenons-y garde, une autre royauté menace notre pauvre royauté littéraire. A qui le trône? à qui la palme? Hélas! le public lit bien encore les douces élégies et les dramatiques nouvelles qu'on lui adresse; mais il s'arrête avec une sorte de complaisance barbare sur les gravures qui décorent nécessairement toute nouvelle publication. L'ingrat! je suis sûr que, dans ce moment, il médite quelque horrible trahison, et si on ne l'arrête, il mettra la littérature dans un véritable état de vasselage. Alors pour seigneur suzerain nous aurons le dessin gravé sur acier; pour châtelaine dame vignette, et pour damoiselle la légère arabesque. Notre domaine sera resserré entre les filets de l'encadrement, et nous remercierons Tony Johannot, Roqueplan, de vouloir bien nous laisser un peu de place au soleil et un peu de vie.

Ce qui m'indigne le plus, c'est que, moi qui vous parle, j'en suis à me laisser prendre à toutes ces charmantes tromperies. J'ai beau m'adresser des reproches et soutenir éloquemment le parti de la littérature; je vois bien que, malgré moi, je deviens infidèle à ma propre cause, et que toutes ces folles images l'emportent. Je ne traverse pas une fois le péristyle de l'Odéon sans regarder, avec une cupidité coupable, ces livres de toute sorte et de toute couleur qui tombent là chaque semaine comme autant de feuilles d'arbre, comme autant de fleurs. Si grande envie que j'aie de passer outre, je m'arrête pourtant, et je soulève, l'une après l'autre, chacune de ces mystérieuses enveloppes, qui revêtent si élégamment la livraison hebdomadaire; je contemple chaque titre, chaque encadrement, chaque portrait. Autrefois, quand je m'en allais ainsi bouquinant par quelque vagabonde matinée, je parcourais une page au vol, je lisais une phrase, je retenais un mot. Maintenant, je ne lis et je ne retiens que ces titres d'images, dont le souvenir me poursuit encore de par-delà le

classique jardin du Luxembourg. Enfin, vous l'avouerai-je à ma grande honte? la prose de Bernardin de Saint-Pierre m'apparaît plus limpide et plus belle à travers les riches ornemens dont M. Curmer l'a entourée, et Molière me semble plus spirituel encore et plus charmant avec son escorte d'illustrations.

Nous devions déjà à M. Paulin une magnifique édition de *Gil Blas*. Celle de Molière est faite avec le même luxe. Rien ne manque à cet ouvrage, ni l'élégance typographique, ni la correction la plus scrupuleuse, ni les ornemens nombreux, variés et toujours de bon goût, ni les tableaux d'intérieur, les costumes du temps, et les bonnes scènes de Molière étudiées par le peintre, commentées par le crayon du dessinateur, mieux qu'elles n'eussent pu l'être par la plume de l'érudit (1).

En tête du premier volume, M. Sainte-Beuve a placé une biographie de Molière, digne d'être mise à côté de ses meilleures. Je ne saurais vous dire tout ce qu'il y a d'aperçus ingénieux, de détails charmans dans ce travail. Un auteur économe pourrait en parsemer tout un livre. Le portrait de Molière est tracé avec une rare finesse, et deux ou trois points de vue tout-à-fait neufs se révèlent ici dans sa pensée et dans ses écrits. L'histoire de ses œuvres est habilement liée à l'histoire de sa vie; et le tableau de la littérature, au milieu de laquelle Molière vient prendre une si belle place, est jeté d'un seul trait, et enlevé.

Le Constitutionnel a ouvert dernièrement une souscription pour ériger un monument à la mémoire de Molière. Avec l'excellent travail de M. Sainte-Beuve, avec les spirituelles compositions de M. Johannot, cette édition est elle-même un monument.

Un autre livre à illustrations, qui s'achèvera en même temps que Molière, mérite aussi d'être mentionné : c'est l'*Histoire d'Angleterre*, par M. le baron de Roujoux (2). Ici le peintre, chargé de jeter son coup de pinceau à travers toutes ces pages de chroniques et tous ces récits de batailles, avait à remplir une tâche plus grave. Il remonte, pour les vestiges de l'art, jusqu'aux temps les plus anciens. Il s'empare de la vieille armure, de l'effigie de médaille, du bas-relief sculpté sur les édifices, de la tente du guerrier, de l'idole du prêtre. Il poursuit ainsi son histoire à côté d'une autre histoire. Il place ses tableaux en regard des faits. Toute cette partie du livre publié par M. de Roujoux est curieuse et intéressante. On y trouve plusieurs gravures d'anciens monumens fort peu connus, plusieurs copies de dessins disséminés dans divers manuscrits anglais et anglo-saxons encore inédits. On y trouve toute cette célèbre tapisserie de Bayeux, bien rétrécie, il est vrai, mais complète. C'est là, comme on le sait, l'un des travaux les plus précieux du moyen-âge. C'est l'œuvre d'une femme, d'une reine, qui retraça à l'aiguille, sur une toile de douze cents pieds de longueur, les aventures d'un guerrier, et ce guerrier était Guillaume-le-Conquérant. En prenant ainsi, l'une après l'autre, ces vignettes,

(1) 2 vol. in-8°, librairie de Paulin, rue de Seine, 33.

(2) 3 vol. in-8°, librairie de Mainguet, rue Jacob, 19.

ces médaillons, ces ébauches d'armes, de costumes, d'édifices, on peut suivre le développement continu de l'art anglais, depuis la hache grossière des Bretons jusqu'au glaive ciselé des temps modernes, depuis la hutte sauvage des Anglo-Saxons jusqu'au palais de Saint-James, depuis le dolmen des druides jusqu'aux autels sculptés de Westminster.

Toutes ces *Illustrations* de l'histoire d'Angleterre sont faites avec soin et intelligence, mais le texte laisse beaucoup à désirer. L'auteur, M. de Roujoux, semble n'avoir voulu écrire qu'un livre attrayant et facile à lire. Mais il ne lui eût rien ôté de son attrait en creusant davantage son sujet, en s'entourant de citations, et en corroborant son récit de quelques notes. D'ailleurs la première qualité pour rendre agréable la lecture d'un livre, c'est le style, et celui de M. de Roujoux est lourd, embarrassé, tombant à faux, et très souvent, nous devons le dire, fort peu correct. Puis, en cherchant à rendre son œuvre aussi populaire, aussi intéressante que possible, M. de Roujoux a précisément négligé les époques de l'histoire d'Angleterre les moins connues et les plus curieuses. Ainsi il a dessiné fort nonchalamment l'invasion des Anglo-Saxons, et il n'a rien dit ni de leur langue, ni de leur littérature. Le sujet en valait pourtant bien la peine, et la tâche était facile. Il n'avait qu'à prendre l'histoire de Turner, la dissertation d'Ingram, de Conybeare, et traduire. Un autre reproche que nous adresserons encore à M. de Roujoux, c'est d'estropier impitoyablement les noms danois, des noms consacrés comme celui de Ragnar Lodbrok, comme l'étendart danois qui n'a jamais pu s'appeler que *Hrafn* ou *Ravn*, et que M. de Roujoux écrit invariablement *Réafan*, en le stigmatisant d'un accent aigu, chose aussi peu connue dans les langues du Nord, que le petit *o* suédois servant de tréma dans la nôtre. L'orthographe des noms historiques est une chose plus essentielle qu'on ne pense. Il n'en faut souvent pas davantage pour constater une étymologie, pour déterminer une origine, et ce n'est pas sans de bonnes raisons que notre savant M. Thierry a tant insisté sur ce point.

Une fois arrivé à la bataille de Hastings, M. de Roujoux est plus à son aise. Les documens sont là en abondance, et il n'a qu'à y puiser. Il est juste de dire que son récit devient alors plus clair et plus animé; mais son style garde toujours à certains endroits les mêmes taches. A la fin de l'ouvrage, une main plus habile a repris le récit des évènemens. Un homme qui connaît l'Angleterre, qui l'a décrite avec charme et qui nous a donné sur une de ses révolutions, puis sur ses artistes et ses poètes, deux livres pleins d'intérêt; M. Amédée Pichot a raconté avec netteté et précision l'histoire des guerres d'Angleterre dans les derniers temps, et la longue question du bill de réforme.

Ainsi l'ouvrage est complet, et même en tenant compte des défauts que nous y avons remarqués, il supplée en partie à tout ce qui nous manque encore sur l'Histoire d'Angleterre. Il mérite d'avoir du succès, et il en aura, nous le croyons.

BULLETIN.

Un nouvel attentat sur la personne du roi a été commis cette semaine. C'est au moment où tous les esprits se préparaient à la discussion grave et modérée des principales questions politiques soulevées dans ces derniers temps ; c'est le jour même de l'ouverture de la session, qu'un crime odieux, qu'un assassinat brutal vient jeter l'effroi dans le pays, réveiller des craintes assoupies, et substituer à l'étude du présent et à l'intérêt des débats parlementaires, des réflexions fâcheuses sur l'incertitude de l'avenir. Mais quel est cet homme qui consent à ajouter un nouveau nom à la liste des régicides? Est-ce le représentant d'un parti politique? A-t-il agi d'après des doctrines arrêtées? Non : L'assassin est âgé de 22 ans, profondément ignorant; sa raison débile obéit à toutes les influences, et il est presque sujet à des accès de folie. Voilà l'homme qui jette le gant à la société par un meurtre. Peut-on croire que Meunier ait des complices? Non, ce crime est isolé, il faut l'espérer. Il n'y a point de parti qui puisse accepter la solidarité de l'assassinat, car les partis entretiennent toujours l'espoir de triompher dans l'avenir, et jamais l'assassinat n'a assuré le triomphe d'aucune idée. Nous ne pensons pas non plus qu'on puisse voir dans ce crime le fruit des doctrines de telle ou telle opinion ; c'est une pensée solitaire, produit d'une exaltation déplorable.

Mais que l'assassin ait ou non des complices, son crime n'en a pas moins une double influence intérieure et extérieure. Au dehors, il fait tache sur le nom de la France, car on apprend la nouvelle du crime sans être témoin de la profonde indignation et de la douleur universelle qu'il soulève. A l'intérieur, ce n'est pas le gouvernement qu'atteignent les poignards des assassins, mais la liberté elle-même; le développement des institutions, qui demande, avant tout, la sécurité et la stabilité, est plus ou moins arrêté, suspendu, quelquefois détourné de sa route par ces guet apens monstrueux. Bien loin de perdre de vue ce but sacré, il faut donc au contraire, en face de ces tentatives réitérées de meurtre, asseoir sur une base inébranlable les libertés du pays. Si grand que soit le mal, il ne faut pas désespérer de le guérir. S'abandonner en aveugle dans la circonstance actuelle à ceux qui s'appellent fièrement *les hommes forts,* c'est subir l'influence des évènemens extérieurs et leur subordonner les véritables intérêts du pays.

Cette semaine, la chambre a procédé à la nomination de son bureau. M. Dupin a obtenu cent quatre-vingt-huit voix pour la présidence; Les quatre vice-président sont : MM. Calmon, Benjamin Delessert, Jacqueminot et Cunin-Gridaine; les secrétaires sont : MM. Boissy d'Anglas, Félix Réal, Jaubert et Piscatory. Lundi commencera dans les bureaux la discussion de l'adresse.

L'Académie française, de son côté, a procédé le 29 à une élection plus pacifique, celle du successeur de M. Raynouard. Ainsi que nous l'avions prévu, M. Mignet a été élu à une majorité de seize voix; le candidat qui en a obtenu le plus grand nombre, après lui a été M. Bonjour. Voici l'Académie au complet. Le talent de M. Mignet l'appelait au fauteuil d'académicien, et l'Académie, en le nommant, a ratifié le choix du public: mais n'est-il pas triste de penser qu'il se soit trouvé onze voix qui aient voulu porter M. Casimir Bonjour, onze voix pour l'auteur de comédies qui ne sont que de pâles contrefaçons d'Andrieux et de Collin d'Harleville! ou bien serait-ce le sermon in-8° où M. Casimir Bonjour a démontré *le malheur du riche et le bonheur du pauvre* qui aurait séduit les mêmes membres qui n'avaient pu rester insensibles aux charmes de la *Leçon de botanique* de M. Dupaty? Il est des mémoires plus rebelles qui n'ont jamais pu parvenir à se rappeler les titres académiques de M. Casimir Bonjour. De ce nombre a été et est encore l'illustre auteur du *Génie du Christianisme.* — Mais, monsieur, je suis l'auteur de plusieurs comédies soit de mœurs, soit politiques, fort applaudies en leur temps. — Je ne doute pas un seul moment de vos succès, monsieur, mais je ne vais plus au théâtre depuis plusieurs années. — Alors, monsieur, permettez-moi de vous lire un fragment d'une pièce inédite.... Et le candidat tire de sa poche le manuscrit d'une comédie politique inédite sur M. de Villèle; M. de Châteaubriand n'est pas homme à se laisser prendre à pareil piège. — C'est à la fois trop ou trop peu, répondit-il, trop si vous supposez que la réputation des *Deux Cousines* est venue jusqu'à moi, trop peu si j'en ignore complètement l'existence. Quelques-uns prétendent que M. de Châteaubriand poussa le stoïcisme jusqu à entendre les vers de M. Casimir Bonjour; de toute façon la voix de M. de Châteaubriand n'était certainement pas des onze qui ont préféré M. Casimir Bonjour à l'auteur de *Notre-Dame de Paris.* M. Victor Hugo a eu six voix au premier tour de scrutin; puis cinq qui lui sont restées fidèles. Quelle était cette sixième voix qui s'est si vite empressée de le quitter après avoir fait acte de présence? Serait-ce celle du ministre de l'instruction publique?

Nous ne reviendrons point sur le discours de réception de M. Guizot, mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer avec quelle avidité et quelle adresse M. Guizot s'empare des circonstances les plus indifférentes au profit de son amour-propre ou de sa politique. La reine fait demander à M. Guizot de lui lire son discours; assurément, c'était là de sa part une pure politesse, puisque, dès le lendemain, ce discours avait reçu la publicité des cent voix de la presse quotidienne. Sans perdre un instant, M. Guizot donne à cette bonté de la reine une publicité presque officielle et un caractère tout particulier. M. Guizot n'est cependant pas le pre-

mier pour lequel la reine ait montré cette bienveillance. M. Thiers obtint la même faveur, mais il eut le bon goût de ne point s'en faire un titre politico-littéraire.

Les politesses de la reine ne sont pas les seuls évènemens qui aident à la fortune de M. Guizot, tous ses amis sont mis à contribution. M. H. Fonfrède, ce turbulent apologiste du *statu quo*, ce défenseur révolutionnaire du juste-milieu, ce Cincinnatus du journalisme; qui quitte la plume pour la bêche, et la rame pour la plume, M. H. Fonfrède, l'ermite de la Gironde, le fougueux et infatigable rédacteur en chef du *Mémorial Bordelais* est à Paris. Vite, un journal de M. Guizot annonce que M. Fonfrède sera visible tel jour, à telle heure, dans le salon de M. Guizot. Qu'est-ce qui voudrait manquer l'occasion de voir M. Fonfrède? Un journal a demandé assez malignement par quel bout de la rue de Grenelle il faudrait prendre la queue. M. Fonfrède, à l'humeur sauvage et indomptée, aura-t-il été bien satisfait d'être l'objet d'une sorte de *montre* publique, comme on disait au moyen-âge? Nous ne savons, mais ne faut-il pas que hommes et faits viennent s'encadrer bon gré mal gré et remplir chacun leur rôle dans les plans de M. Guizot?

L'Académie des sciences morales et politiques a tenu sa séance annuelle jeudi dernier. Trois morceaux ont été lus : un éloge de Malthus, par M. Ch. Comte, lu par M. Naudet; des Notes sur un voyage en Hollande, par M. Cousin, et une biographie de Sieyes, par M. Mignet. Nous ne voulons pas récriminer contre la mémoire de Malthus, et il est juste qu'il soit fait son éloge au moins une fois après, sa mort; mais il faut reconnaître que la réprobation universelle qu'ont soulevée ses doctrines était légitime, et qu'on ne brave jamais impunément la conscience de l'humanité. Il n'y a rien d'inexorable comme un sophiste ou un penseur livré à ses propres méditations, et déduisant son système géométriquement, sans se soucier si ces lignes droites, si ces principes abstraits ne blessent pas et ne font pas saigner la chair même des peuples. C'est ce qui est arrivé à Malthus.

M. Cousin a parlé tout à la fois de Rotterdam, de l'instruction primaire, d'Erasme, des salles d'asile, entremêlant la discussion des faits de descriptions pittoresques. M. Cousin a soulevé récemment contre lui de vives réclamations de la part des défenseurs de l'enseignement mutuel. M. Cousin n'a cependant pas attaqué l'enseignement mutuel, il a demandé que le peuple, les pauvres, tous ceux, enfin, qui reçoivent l'enseignement gratuit, fussent confiés de préférence aux frères. L'enseignement mutuel continuerait d'être appliqué à ceux qui peuvent payer une somme quelconque. Mais peut-être M. Cousin, en démontrant la supériorité morale de l'enseignement des frères sur l'enseignement mutuel, supériorité qu'on ne peut nier, n'a-t-il pas assez réfléchi qu'en France la religion est loin, malheureusement, d'être nationale comme en Belgique, en Hollande, en Ecosse, partout enfin où l'éducation du peuple est confiée au bas-clergé; que ses ministres, nourris dans une obéissance passive et une humilité absolue, n'ont rien du libre arbitre et de la libre pensée des *dominies*, ni même des prêtres catholiques de Louvain ou de Fribourg.

Avant donc de confier aux frères l'éducation du peuple, il s'agirait de rendre la religion nationale et les frères citoyens.

La Notice que M. Mignet a consacrée à Sieyes se fait remarquer par une grande élévation de pensées, une majestueuse harmonie de détails, et une appréciation philosophique des travaux de ce grand penseur et de ce grand publiciste. En vérité, s'il ne se trouvait encore dans ce pays quelques hommes jeunes ayant le sentiment des gloires de la révolution française, et qui, les uns par devoir, les autres par respect humain, entretiennent la France de ce qu'ont fait nos pères, tout nom illustre tomberait bientôt dans l'oubli. Un grand citoyen, le père même de la révolution, un homme dont, en 1790, Mirabeau dénonçait le silence comme une calamité publique, Sieyes enfin, meurt un jour au milieu de nous; et aucun honneur national, aucune démonstration publique ne vient orner ses funérailles. Il semble que ce nom nous soit inconnu, cet évènement passe inaperçu. Sieyes s'était, il est vrai, renfermé dans une retraite absolue. Mais n'avait-il pas le droit d'être seul chez lui, cet homme dont la pensée et la parole sont ciselées en caractères ineffaçables dans notre constitution, dans notre division départementale, dans notre centralisation, dans toute la France enfin.

Théatre-Français. — *Le Maréchal de l'empire*, par M. Merville. Ce maréchal de l'empire est ingambe, enveloppé dans une douillette, et, quoique sa femme nous apprenne qu'il est *beau* à la tête de son régiment, on le jugerait plus propre à commander les invalides qu'à faire les terribles guerres d'Espagne, de Russie et de France. Il n'a cependant encore que cinquante-six ans. Mais nous croyons que le maréchal Soult, qui en a aujourd'hui quatre-vingts, ou tout autre officier aussi jeune, rougirait d'être aussi peu solide sur ses jambes que ce maréchal de l'empire de 1810. Tout d'ailleurs dans cette comédie est un peu vieux et fané; le chauvinisme de la restauration y coule à pleins bords, et l'on s'attend à chaque instant à entendre détonner un refrain patriotique de Béranger. Aujourd'hui, les évènemens dépassent en rapidité et en à propos les œuvres d'art; le drame, qui court les rues, est cent fois plus varié et arrive plus vite à son dénouement que le drame que l'on joue entre quatre murs de carton peint. La petite comédie de M. Merville, qui a mis heureusement en opposition les ridicules de la vieille et de la nouvelle noblesse sous le règne de Napoléon, a trouvé des auditeurs indulgens; et le déguisement du maréchal de l'empire en sergent au régiment de Bretagne infanterie 1778, pour recevoir chez lui son ancien colonel, vieux émigré qui, de son côté, avait repris ses épaulettes pour faire pièce au maréchal; ce déguisement, dis-je, a entraîné les plus indifférens. Cette pièce est le développement d'un vers quelque peu connu de M. de Voltaire :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

ÉTUDES HISTORIQUES.

HENRI IV.

(Cette notice avait été faite pour une publication qui s'annonce comme purement littéraire et historique. L'auteur avait cru pouvoir dans ce cadre étroit, mais avec l'allure libre et familière de la biographie, rajeunir un sujet usé par toutes les sortes d'adulations, mais neuf encore pour la vérité. Quelques observations, présentées sous des formes extrêmement louangeuses, lui ayant appris qu'on attendait de lui un peu plus de complaisance pour une des opinions qui se disputent le temps présent et prétendent exploiter à leur profit le passé, il a compris qu'un homme ayant un peu de sincérité dans l'esprit ne devait jamais s'adresser qu'au public, et il lui rend ici ce qu'il avait écrit pour lui.)

Ce fut une grande joie dans la principauté de Béarn, dans le comté de Bigorre, et dans ce morceau de terre montagneuse qui conservait encore, en deçà des Pyrénées, le nom de Navarre, lorsque, le 13 décembre 1553, Jeanne d'Albret, femme d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme et de Beaumont, mit au monde un fils dans le château de Pau. Son père, Henri d'Albret, roi titulaire de la Navarre au-delà des monts, que la couronne d'Espagne avait réunie depuis quarante ans à ses domaines, du reste seigneur

réel du Béarn, duc de Nemours, sire d'Albret, comte de Foix, d'Armagnac, de Bigorre, de Penthièvre, de Périgord, vicomte de Limoges, de Castelbon, de Marsan et autres lieux, vivait en bon gentilhomme dans ses terres et seigneuries, sans souci de conquête et sans crainte d'invasion, s'inquiétant assez peu de son royaume héréditaire, et ne voulant plus se risquer à pareille fortune qu'il avait courue autrefois, lorsque, fait prisonnier à Pavie, il eut le bonheur de s'échapper. Il s'approcha du lit de sa fille, emporta son petit-fils dans un pan de sa robe, lui frotta les lèvres d'ail, lui fit avaler quelques gouttes de vin, et se chargea de l'élever, non pas avec ces funestes délicatesses qui avaient déjà fait mourir deux enfans nés de ce mariage, mais « à la béarnaise, pieds nus et tête nue. » Ce fut là, sans aucun doute, la plus belle action de sa vie, qui ne compte guère dans l'histoire que par le nom de sa femme, la spirituelle et bonne Marguerite de Valois, sœur de François 1er, laquelle encore il avait traitée fort rudement.

Si cette naissance mettait le pays en liesse au pied des Pyrénées, c'était chose peu considérable en France, et il eût fallu certes une grande témérité d'astrologue pour prédire à ce jeune nourrisson des montagnes béarnaises qu'il porterait un jour la couronne de saint Louis. Il descendait pourtant de ce roi en ligne directe et masculine par le cinquième de ses fils, Robert, comte de Clermont, qui, ayant épousé l'héritière de Bourbon, prit le titre de cette baronie, et garda prudemment les fleurs de lis sur son écusson. Mais encore bien que neuf branches du sang royal, issues du saint roi, se fussent successivement éteintes, que la lignée même de Robert eût failli trois fois au profit des puînés; encore bien qu'Antoine de Bourbon fût alors et sans conteste premier prince du sang de France, il ne semblait certainement pas que la famille régnante dût si tôt manquer et faire place à ce vieux rameau, dont le représentant actuel se rattachait à elle par dix-neuf degrés de parenté. Henri II régnait, âgé de trente-quatre ans, père de cinq enfans mâles, et marié à Catherine de Médicis, dont la tardive fécondité paraissait vouloir réparer sans relâche les dix années de mariage qu'elle avait perdues. Il y avait là de quoi faire souche d'une longue race, et rejeter peut-être la maison de Bourbon dans la même obscurité où se perdait humblement la branche de Courte-

nay, issue de Louis-le-Gros : aussi voit-on que Henri de Béarn fut reçu comme né uniquement pour l'héritage maternel, et que son grand-père s'en empara bien vite, afin de lui apprendre à vivre la vie de son pays, pendant qu'Antoine de Bourbon, qui n'avait rien à lui laisser, faisait tranquillement sa charge de gouverneur en Picardie.

Le fils de Jeanne d'Albret n'était pas encore âgé de dix-huit mois, partant il avait eu peu d'occasions « de réjouir son vieux grand-père, » qui du reste ne comptait que cinquante-trois ans, quand ce prince mourut (25 mai 1555) en ordonnant, comme il convenait à un roi dépossédé, que son corps fût porté à Pampelune, capitale de son royaume, dès qu'on pourrait la reprendre. Sa mère recueillit toute la succession qui était restée de ses ancêtres, et Antoine de Bourbon s'appela le roi de Navarre. Ce n'était pas encore là un mauvais partage pour un pauvre cadet de race royale, qui n'avait apporté au monde que sa généalogie, et qu'on avait vu en ses jeunes ans « fort petit et bas de fortune. » Il est probable qu'il aurait passé honnêtement sa vie, comme son beau-père, à visiter ses châteaux, à cultiver ses terres, à faire exécuter « los fors et costumas du Bearn, reformatz et metutz en lengoadge intelligible per le rey Henric en 1552, » comme aussi à courtiser les dames de son voisinage (car il était grandement adonné à l'amour), si le coup imprévu qui frappa Henri II (1559) ne l'eût appelé à jouer un rôle politique dans les troubles de France. Il l'accepta d'abord à regret, avec peine, en reculant le plus qu'il lui fut possible ; mais enfin, après plusieurs expériences maladroites et fâcheuses, il s'y forma de telle façon et y devint si habile, qu'ayant débuté dans un parti, on le vit bientôt figurer à la tête du parti contraire. D'abord partisan de la réforme et protecteur du prêche, il devint en peu de temps le plus violent ennemi de ces nouveautés, rattaché subitement à la foi catholique par l'espoir qu'on lui donna d'y gagner le royaume de Sardaigne. Quand les huguenots prirent les armes pour la première fois, sous la conduite du prince de Condé, son frère (1562), il conduisit l'armée du roi contre les casaques blanches, et « s'y montra fort animé, brave, vaillant, courageux, aussi prompt d'ailleurs que personne à faire pendre les hérétiques. » Mais il fut arrêté tout court dans cette

bonne voie par une arquebusade tirée des murs de Rouen, et dont il mourut un mois après, en un bateau, sur la rivière de Seine (17 novembre 1562).

Par sa mort, Jeanne d'Albret restait reine de Navarre, et son fils devenait premier prince du sang. Henri avait alors neuf ans, et peut-être serait-ce assez mal employer le temps que de chercher comment s'était passée sa première enfance. Quelques historiens le font venir vers l'âge de cinq ans à la cour de France, « où chacun, disent-ils, fut émerveillé de sa gentillesse. » Ce qui est certain, c'est qu'en sortant des mains de son grand-père il fut élevé au château de Coaraze, en Béarn, par Suzanne de Bourbon-Busset, femme de Jean d'Albret, baron de Miossens; que là il apprit à gravir les rochers, à mesurer les précipices, à supporter le froid et le chaud, à lutter de force et d'agilité avec les jeunes paysans, et qu'ensuite il accompagna ses père et mère en France, lorsque Antoine de Bourbon vint s'y faire reconnaître lieutenant-général du royaume pour le roi mineur Charles IX. C'était en 1561, et, en supposant vrai le voyage de l'an 1558, son éducation montagnarde, interrompue par cet épisode, aurait duré huit années. Dans ce dangereux séjour de la famille béarnaise auprès de Catherine de Médicis, Antoine de Bourbon n'avait pas seulement trahi sa religion et son parti, il avait aussi manqué d'amour et de fidélité pour sa femme, qui, fuyant les rudesses d'un mari, et voulant au moins sauver ses états, retourna promptement en Béarn. Henri resta en France avec le baron de Beauvoir, son gouverneur, et son précepteur, nommé La Gaucherie. Là, comme tous les princes, il apprit le latin et le grec, pour oublier l'un et l'autre; comme tous les princes, il traduisit les Commentaires de César, il lut avec transport les Vies de Plutarque, se passionna pour le Romain Camille et s'indigna contre Coriolan. En même temps il faisait amitié avec les jeunes gens de son âge, non plus bergers et villageois comme au pays maternel, mais fils de France, princes et seigneurs. Au mois de septembre 1563, on le vit, en son rang, assister à la déclaration de la majorité du roi Charles IX, qui se fit dans la ville de Rouen.

Peu de temps après, sa mère obtint la permission de le ramener en Béarn, où il trouva la réforme établie; car Jeanne d'Albret,

qui, avant son dernier voyage de France, voulait se maintenir catholique et avait envoyé une ambassade d'obédience au pape, s'était subitement éprise d'un zèle ardent pour la religion reniée par son mari. A peine était-elle de retour chez elle avec ses enfans, qu'il fut bruit d'une conspiration découverte, laquelle avait pour but de les livrer tous ensemble à l'Espagnol. Jeanne trouva plus sûr alors de se tenir sur la terre de France qu'au lieu où elle était souveraine. Elle se rendit donc à Nérac, et son fils revint auprès du roi Charles, qui se préparait alors (1564) à visiter son royaume. Le prince de Navarre partit avec lui; il parut avec magnificence à cette célèbre entrevue de Bayonne où la reine d'Espagne, Élisabeth, vint embrasser sa mère Catherine, et où l'on croit que les deux cours arrêtèrent, au milieu des fêtes et des jeux, le plan d'une politique cruelle pour la destruction de l'hérésie. On lui attribue même la découverte et la révélation de ces projets. Comme c'était chose naturelle qu'un prince de douze ans pénétrât étourdiment ou demeurât inaperçu dans le cabinet où l'on discutait les affaires les plus sérieuses et les plus secrètes, il entendit un jour le duc d'Albe formuler ainsi son avis : « Une tête de saumon vaut mieux que cent têtes de grenouilles. » Il comprit aussitôt le sens caché de ce proverbe, et les chefs des huguenots se tinrent dès lors pour avertis. Sa mère rejoignit la cour à Bordeaux, la reçut à Nérac, la suivit à Blois, à Moulins et enfin à Paris, où elle reprit son fils pour l'emmener dans ses états (octobre 1566). Là se termina la seconde éducation de Henri, son apprentissage de cour. Ce qu'on en rapporte de plus intéressant, c'est qu'un jour, ayant voulu, dans une partie de jeu, soutenir son droit contre Charles IX, celui-ci dirigea son arc tendu sur le jeune prince, qui se mit aussitôt en même posture. Il fut impitoyablement fouetté pour cette hardiesse.

Alors commença sous la conduite de Jeanne d'Albret son instruction politique. Elle n'avait à lui montrer qu'un petit état, mais aussi troublé d'ambitions et d'opinions ennemies que pouvait l'être un grand royaume. Elle le réconcilia d'abord avec la religion protestante, contre laquelle on l'avait fort prévenu; elle lui apprit comment on déjouait les complots, comment on résistait aux violences, comment on s'accommodait avec les passions, enfin, ce

qu'au milieu de tous ces soins pour la défense de son droit, on pouvait faire encore pour le bonheur des peuples. Quand elle le crut en état de se produire, elle lui fit passer quelque temps dans son gouvernement de Guyenne et dans ses domaines qui en faisaient partie. Il y réussit beaucoup et s'y endetta fortement. Lorsqu'il manquait d'argent, il en demandait sans façon par écrit, à ce qu'on raconte, aux seigneurs et dames du pays, priant qu'on lui renvoyât en réponse ou la somme ou son billet, et c'était toujours sa signature qu'on voulait garder : « car deux astrologues gascons avaient prédit qu'il deviendrait un grand prince. » Il y eut ensuite une seconde guerre civile en France (1567) où la reine de Navarre ne prit aucune part. Mais, au troisième soulèvement des huguenots, elle pensa qu'il n'y avait plus d'abri pour elle que dans un camp, que le sort de ce qu'elle appelait son royaume était désormais remis aux chances de la lutte entre Français, où elle avait en quelque sorte son rang de bataille. Elle se rendit donc à La Rochelle (septembre 1568), avec son fils, que le prince Louis de Condé se chargea de former à la guerre. Après la mort de ce prince, tué à Jarnac (mars 1569), toute l'armée déféra le titre de général à Henri de Navarre, en partage avec Henri de Condé, son cousin, et la présence des deux jeunes gens devint nécessaire, moyennant les précautions convenables, à l'amiral de Coligny, qui commandait réellement sous leur nom. Ce fut une rude école de la vie des combats ; car des deux côtés on ne s'y portait pas avec mollesse et courtoisie, pas même avec humanité ; une cruelle suite de défaites fit connaître au général novice tout ce que ce métier avait de fatigues, de périls et de soucis. Battus à Moncontour comme ils l'avaient été à Jarnac, les huguenots furent obligés d'aller chercher bien loin un lieu où rassembler leurs débris et attendre des secours. Leur chemin fut vers le Béarn, que le comte de Montgommery venait de reconquérir pour Jeanne d'Albret, puis par le Languedoc, les Cévennes, le voisinage de Lyon, d'où, traversant la Bourgogne, et victorieuse « à la demi-bataille » d'Arnay-le-Duc, leur armée sembla prête à s'abattre sur Paris. Dans cette longue marche, pleine de souffrances et de privations, pleine aussi de vengeances et de cruelles représailles, les deux cousins furent constamment à la suite de l'amiral, préservés de

péril, mais privés aussi de gloire, par sa grande autorité. Les catholiques disaient avec mépris qu'ils étaient devenus « ses pages. » Plus tard les historiens de Henri devenu grand capitaine et roi puissant lui ont attribué une sagacité précoce, une expérience improvisée, qui avait aperçu du premier coup toutes les fautes commises par les généraux et constatées par des revers. Enfin la paix se fit (août 1570). Le prince de Navarre alla visiter les états de sa mère, qui l'y rejoignit ensuite, après avoir assuré autant qu'il était en elle, et comme véritable chef du parti, l'exécution des promesses faites aux siens par le traité.

Catherine de Médicis la tira bientôt de son Béarn par la proposition d'un mariage entre le prince de Navarre et la sœur de Charles IX ; Marguerite. Jeanne d'Albret partit elle-même pour aller régler les conditions de cette alliance (26 novembre 1571), ne voulant pas livrer son fils à la foi de la cour, ne voulant pas aussi hasarder sa jeunesse, déjà très friande de plaisirs, dans un lieu « où, écrivait-elle, ce ne sont pas les hommes qui prient les femmes, mais les femmes qui prient les hommes. » Henri, qui était de nature à se laisser tenter plutôt qu'effrayer de pareille chose, eut cependant le mérite d'obéir ponctuellement à la prudence maternelle. Il ne se mit en route que lorsque le mariage fut conclu, arrêté, quand tous les préparatifs en étaient faits par les soins de Jeanne d'Albret. A peine était-il en France, qu'il apprit la mort de sa mère (juin 1572). Deux mois après, il arrivait à Paris avec son cousin le prince de Condé, et il déposait son habit de deuil pour épouser, le 18 août, Marguerite de Valois, âgée de vingt ans, belle, vive, spirituelle, plus vive peut-être qu'il ne convenait au mariage, du reste dotée pour tous droits successifs de 67,500 livres de rente sur l'Hôtel-de-Ville. La cinquième nuit qui suivit celle de leurs noces vit s'exécuter, au signal du tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois et à la lueur des torches, le massacre de la Saint-Barthélemy, œuvre de fureur populaire, autorisée ou acceptée par un roi. Le Louvre et Marguerite protégèrent le nouveau marié, mais on ne lui fit grace que de la mort. Appelé dans la chambre de Charles IX, on lui enjoignit de quitter sa religion. Jeanne d'Albret eût refusé sans doute, car les femmes ont du courage pour le martyre. Henri se soumit et demanda le temps de

s'éclairer. Il n'en accompagna pas moins son beau-frère au parlement (2 septembre) quand il alla s'y déclarer l'auteur de ce grand meurtre; il l'entendit publier que Coligny avait été justement puni pour avoir conspiré contre le roi de France et « contre lui-même, roi de Navarre. » Ensuite il abjura la croyance de sa mère (11 septembre), sur le simple discours d'un ministre protestant que la peur avait converti; il écrivit au pape (3 octobre) pour implorer sa miséricorde; il défendit l'exercice de la religion réformée dans ses états souverains (16 octobre); il assista avec le roi Charles, caché derrière le rideau d'une fenêtre de l'Hôtel-de-Ville, au supplice exécuté par arrêt du parlement (27 octobre) sur l'effigie de l'amiral; enfin il le suivit au siége de La Rochelle, qu'il eut du moins le bonheur de trouver imprenable (1573).

Les quatre années qui suivirent le massacre furent, pour le roi de Navarre, une de ces époques fâcheuses que le panégyrique omet à dessein, où l'histoire, qui a bien autre chose à faire, ne se met pas en peine de chercher, et que la biographie elle-même, avec cette exactitude qui est son seul mérite, ne saurait fouiller sans se donner un air de médisance. Il est bien certain qu'une surveillance menaçante le retenait dans la résidence royale, ou le traînait à la suite des voyages du roi, et difficilement pourrait-on lui reprocher de n'avoir pas su plus tôt s'y soustraire. Mais sa liberté n'était pas tellement gênée qu'il ne se mît fort au large pour le plaisir. Si les princes et seigneurs catholiques traitaient avec mépris « ce petit prisonnier de roitelet qu'on galopait à tout propos de paroles et de brocards, et qui avait, disait-on, plus de nez que de royaume, » il savait très bien rétablir l'égalité, voire même reprendre son rang dans les joyeuses luttes de la débauche, et on était sûr de le trouver mêlé aux plus insolentes prouesses de cette jeune cour. Les mémoires du temps le nomment comme un de ceux qui exécutèrent en riant ce que nos gens du roi appelleraient un vol à main armée, dans le logis du prévôt de Paris (septembre 1573). Mari infidèle et trompé, sa position s'empirait encore de ce mauvais relief que donne toujours la honte du ménage. Les velléités qui lui venaient de se créer une importance politique n'avaient pas d'inspiration plus haute et d'autre portée qu'une intrigue de femmes, qu'une liaison d'intérêts avec un

jeune étourdi, son beau-frère d'Alençon, et tout cela était à la disposition d'une coquette qui se jouait des deux princes, à la fois ou tour à tour. La mort de Charles IX le trouva tout-à-fait prisonnier (mai 1574), tenu sous bonne garde par Catherine. En cet état, la reine-mère le conduisit à Lyon au-devant de Henri III, qui s'était échappé de la Pologne, son royaume électif, pour venir prendre possession de sa couronne héréditaire. Après que le roi de Navarre se fut mis aux genoux du nouveau roi et lui eut juré, sur l'hostie qu'il venait de recevoir, une éternelle fidélité, Henri III lui ôta ses gardes, reprit avec lui cette ancienne communauté de vie folâtre qui les avait unis, et on les vit côte à côte figurer dans Avignon « à la procession des battus. » Pendant la première année de ce règne, le roi de Navarre ne fut encore à la cour de France qu'un gai compagnon dont on redisait les bons mots, dont on racontait les disgrâces conjugales. Cependant il y avait en France un parti ardent, inquiet, qui respirait la guerre et demandait un chef. Le prince de Condé s'enfuit heureusement de Paris, et alla porter dans le camp des réformés le nom si aimé de son père. Le duc d'Alençon, frère du roi, qui avait besoin de faire une paix pour augmenter ses apanages, s'échappa aussi. Le roi de Navarre restait seul, se leurrant de l'espoir qu'on allait le proclamer lieutenant-général du royaume. C'était absolument la situation où s'était trouvé son père treize ans auparavant; et la même cause, l'amour d'une femme qui n'était pas la sienne, le retenait là où il pouvait perdre de même sa réputation, son influence, son avenir, pendant qu'un prince de sa famille allait encore prendre le poste qui lui appartenait dans la guerre civile. Enfin ses amis, parmi lesquels se place au premier rang d'Aubigné, lui remontrèrent le tort qu'il faisait à sa gloire, et son départ fut résolu. Sous prétexte d'aller à la chasse vers Senlis, il franchit les limites du cercle où on le renfermait (février 1576), courut à travers pays, et se rendit dans la province d'Anjou, « ne laissant à Paris, disait-il, que deux choses dont il se souciait peu, sa femme et la messe. »

Cette démarche pourtant ne lui assurait pas sur-le-champ un grand crédit, ni du côté de la cour, ni parmi les réformés. Le duc d'Alençon, avec ses catholiques unis, et le prince de Condé,

à la tête des huguenots, étaient plus à considérer que lui, qui ne savait trop où se ranger, suspect aux uns et aux autres, tellement que sa petite escorte, mêlée de gens des deux religions, « fut trois mois sans ouïr messe ni prêche. » Avant qu'il se fût décidé, la paix se fit (mai 1576), et le duc d'Alençon en eut tout l'honneur, sans compter le profit. L'édit de cette paix était le plus avantageux qu'eussent encore obtenu les réformés : aussi se préparèrent-ils à le voir révoquer. Ce fut alors (juin 1576), que le roi de Navarre retourna publiquement à leur religion, sans laquelle il n'y avait pas de porte ouverte pour lui à La Rochelle. Il y fut reçu, mais moins bien que son cousin de Condé, tant la défiance était grande contre ce fils de renégat, renégat lui-même (les réformés ne ménageaient pas les termes), marié en famille ennemie, et le dernier venu de cette cour où s'était tramé l'assassinat de leurs frères. Il fallut tout ce qu'il y avait d'humeur aimable et facile, d'engageante bonté, de loyauté naïve dans son caractère, pour lui réconcilier des esprits farouches, qui, avec toutes ces causes de répugnance, se scandalisaient encore de ses amours ; car il y a dans la vie de ce prince cette singularité que chaque phase en est marquée par le nom d'une maîtresse. Durant la captivité de Paris, c'était Mme de Sauve. A son entrée dans le maniement des affaires, ce fut la jeune Tignonville « qui résista, dit-on, vertueusement à ses poursuites tant qu'elle demeura fille. » Enfin le besoin que les réformés avaient de son autorité, et la généreuse conduite de son cousin, qui s'effaçait de son mieux devant lui, le firent reconnaître de tous « pour protecteur général des églises de France. »

Il avait ce titre quand les états-généraux convoqués à Blois désavouèrent le traité de paix accordé par le roi, et, sous l'influence de la ligue, qui s'était formée dans les provinces, convièrent de nouveau le royaume à la guerre. Henri de Condé s'y jeta le premier, en publiant qu'il agissait par le commandement du roi de Navarre ; celui-ci se partagea entre quelques tentatives d'exploits militaires et la négociation d'une paix nouvelle, qui fut conclue (septembre 1577) après sept mois seulement d'hostilités. Les plus belliqueux de ses amis trouvèrent qu'il s'était bien hâté ; mais c'était vraiment un acte de haute sagesse politique que de faire un traité en son nom, à la tête d'un parti, en acquérant ainsi le droit

d'en demander l'exécution ou d'en proclamer la rupture. Aussi de ce moment date l'importance du roi de Navarre, non pas par la grandeur de ses états et la richesse de ses revenus, mais parce que son nom était arrivé à représenter une cause, un intérêt, une passion. Il ne paraît pas pourtant qu'il ait compris sur-le-champ tout le sérieux de son rôle; car, dès les premiers mois de 1578, une folie lui fit perdre la ville la plus considérable qui l'eût reçu dans son gouvernement de Guyenne. Les jeunes seigneurs de la cour qu'il tenait dans Agen, jaloux de lui montrer qu'ils en savaient autant que les courtisans de Paris, s'avisèrent au milieu d'un bal d'éteindre les chandelles pour faire main basse sur les belles dames gasconnes. Irrités de cette insulte, les habitans d'Agen, pères, maris, amans et frères, appelèrent dans leurs murs les troupes du roi, et la cour de Navarre perdit « son Paris. » Elle s'établit alors à Nérac, où la reine Catherine vint trouver son gendre, lui ramenant Marguerite, dont, à vrai dire, il savait fort bien se passer. Le rapprochement des deux époux se fit pourtant de meilleure amitié qu'on n'aurait pu croire, grâce à la tolérance mutuelle dont ils semblaient être convenus : le mari permettant à sa femme tout exercice de sa beauté, pourvu que ce fût à bonne fin, en lui gagnant des amis; la femme ne témoignant aucune jalousie de l'amour que montrait son seigneur, d'abord « à la jolie Dayelle Cypriote » (ainsi parlent les Mémoires), qui avait accompagné la reine-mère, puis à la douce et naïve demoiselle de Fosseuse, jeune fille de quatorze ans que Marguerite lui donna de sa main. Le résultat politique de ce voyage fut une série d'articles ajoutés au dernier traité (février 1579), dans la rédaction desquels on assure que Catherine de Médicis fut trompée à son tour, son conseiller tenant la plume, le vieux seigneur de Pibrac, s'étant laissé charmer par le doux regard de Marguerite. Le roi de Navarre conduisit ensuite sa femme à Pau, et la princesse catholique trouva un assez mauvais accueil « dans cette petite Genève; » puis ils revinrent tenir à Nérac une cour si leste et si galante « qu'il n'y avait pas à envier celle de France. » Maximilien de Béthune, seigneur de Rosny, se fait raconter gravement par ses secrétaires « qu'il y prit une maîtresse comme les autres. »

En cette cour on désirait la guerre, bien plus que dans les

châteaux et dans les villes qui devaient la faire et la payer. L'amour y parlait prise d'armes, exploits militaires et retour glorieux. La reine Marguerite, qui gardait rancune à son frère pour quelques railleries sur sa conduite; le roi de Navarre, qu'on traitait en France de mari aveugle et benin; les jeunes femmes, qui détestaient à bon escient Henri III; les jeunes seigneurs, qui voulaient plaire aux jeunes femmes : tout cela demandait à combattre. On se mit donc aux champs encore une fois (avril 1580), et ceci s'appela « la guerre des amoureux. » Le roi de Navarre, dès les premières entreprises, s'y révéla tout à coup un héros, « son honneur et sa vertu guerrière commençant dès-lors à se dénouer. » A la prise de Cahors, on le vit diriger les attaques avec sang-froid, avec courage, et combattre vaillamment de sa main, cinq jours durant, dans les rues de la ville. En toutes les rencontres qui suivirent il gagna beaucoup de gloire, mais peu de profit. Il lui arriva bien à point que le duc d'Alençon, ayant besoin de soldats et d'argent pour aller prendre les Pays-Bas sous sa protection, s'entremit de rétablir la paix : ce qu'il vint faire lui-même en Gascogne (décembre 1580), ravi de se retrouver avec sa bonne sœur Marguerite, et recrutant pour son expédition ce qu'il y avait de meilleurs gens d'armes à la suite de son beau-frère.

Quatre ans de repos suivirent cette affaire d'honneur engagée, vidée et arrangée en quelques mois. Pendant que le duc d'Alençon allait manquer un mariage à Londres et une conquête en Flandre, le roi de Navarre reprit le cours de sa vie paisible, dont il ne reste guère de notable souvenir, sinon qu'en 1581, la jeune Fosseuse fut délivrée d'un enfant mort, la reine Marguerite faisant office de matrone; qu'en 1582, cette princesse alla visiter la cour de son frère, emmenant avec elle la nouvelle accouchée; que son mari remplaça femme et maîtresse absentes par la veuve du comte de Gramont, Diane d'Andouins; qu'enfin Marguerite fut, en 1583, outrageusement renvoyée de la cour de France pour la mauvaise conduite qu'elle y avait tenue, et dont il existait, disait-on, une preuve vivante au sein de quelque nourrice, ce qui ne put dispenser son mari de la recevoir. Ainsi cette renommée brillante, qui s'était si noblement produite à Cahors, risquait fort de se ternir, si un évènement inattendu n'était venu lui fournir une nouvelle oc-

casion d'éclat. Le duc d'Alençon était mort à trente ans (11 juin 1584), et il ne restait plus que la vie de Henri III, libertin efféminé dont le mariage et les amours étaient également stériles, pour séparer du trône l'aîné des Bourbons. Mais déjà on disputait ce titre au roi de Navarre. La ligue catholique plusieurs fois formée et rompue, se renouant alors, essayait de prouver par argumens et par textes que le cardinal Charles de Bourbon, oncle de Henri, devait exclure son neveu de ce qui n'était encore qu'une espérance. Le droit du roi de Navarre fut soutenu en d'autres écrits, et chacun prépara ses armes à l'appui. Le temps était venu pour l'héritier du trône de France de réformer sa vie et de suivre le conseil des gens graves. Henri prit un terme moyen : il employa Duplessis-Mornay et garda sa maîtresse.

Il faut rendre cette justice à Henri III, qu'il ne craignit pas de songer à son successeur, et qu'il le voulut comme la justice et l'intérêt de l'état le demandaient. Dès les premières atteintes du mal qui emporta son frère, il envoya un de ses favoris au roi de Navarre pour l'engager à se faire catholique, afin qu'il se trouvât tout prêt à recueillir sa couronne : c'est plus que n'auraient fait peut-être des caractères mieux famés. Le roi de Navarre crut sans doute qu'il n'en serait jamais réduit à la nécessité de se convertir; il refusa hautement, et son parti applaudit; le parti contraire se leva : car c'était vraiment un beau procès à juger par bataille. Cependant, quoiqu'il parût s'agir surtout de son intérêt, le roi de Navarre ne fut pas le premier sous le harnais; le prince de Condé le devança. Mais lorsque Henri III « se couchant, comme dit un historien du temps, pour n'être pas abattu, » eut accepté la ligue et révoqué ses édits (juillet 1585); lorsque deux mois après le pape Sixte-Quint excommunia le roi de Navarre, Henri en appela tout-à-fait du roi et du pape à son épée. La moitié de ses amis venait d'être mise en déroute à la suite du prince de Condé, dont on avait cruellement blâmé la fougue et raillé la défaite; le reste tremblait, et « il y avait parmi les réformés un tel naufrage des courages et des volontés » que qui eût pu choisir n'aurait pas porté là sa fortune. Celle du roi de Navarre y était tout entière. Il s'y jeta bravement, « affriandé au travail par la beauté de sa besogne, et recevant du péril une nouvelle hautesse de cœur. » En même

temps son excommunication lui rapporta celà de bon qu'elle le délivra de sa femme. Marguerite le quitta pour se jeter dans Agen, d'où elle fut bientôt chassée, et elle alla enfermer les licences de sa vie dans un château d'Auvergne. Le roi de Navarre dit adieu à la comtesse de Gramont, revint lui raconter son premier exploit, et enfin s'achemina heureusement jusqu'à La Rochelle (juin 1580). Là, il eut à conduire quelques entreprises hardies dans le voisinage ; à se démêler d'une négociation où l'avait entraîné Catherine, escortée de ses filles d'honneur ; à s'excuser d'un enfant que lui donna, dans la ville même, la fille d'un homme de robe longue, ce qui causa grand scandale parmi les ministres réformés. Cependant il ne s'était encore montré qu'en des attaques de places et rencontres de cavalerie, où il avait galamment fait le coup de pistolet, quand une armée royale, toute neuve et toute dorée, vint arrêter auprès de Coutras l'armée huguenote qui allait joindre ses auxiliaires allemands. Le roi de Navarre lui livra bataille sans marchander, et s'y fit reconnaître grand capitaine (octobre 1587). Après la victoire, il prit à peine le temps d'essuyer la poussière qui le couvrait (car ce n'était guère son habitude), et il courut jusqu'à Pau porter aux pieds de la comtesse de Gramont les drapeaux conquis sur l'ennemi.

Il avait repris son poste à La Rochelle, et la mort du prince de Condé, en le soulageant d'une rivalité, venait de lui laisser sur les bras toute la conduite du parti (1588), quand un caprice des Parisiens mit le roi de France presque en même état que son héritier. Chassé de sa capitale, Henri III s'humilia, fit un traité, assembla les états-généraux, ensanglanta le château de Blois par un meurtre, puis fut forcé d'appeler à son secours celui qu'il avait exclu de sa succession. L'autre Henri s'était tenu tout ce temps l'épée au poing ; il avait eu aussi son assemblée à La Rochelle, où on l'avait assez rudement traité sur ses amours, sur ses complaisances pour les catholiques, sur la misère de ses serviteurs, toutes choses qu'il entendit patiemment, comme prince qui savait sa condition. Profitant alors du soulèvement de la ligue, qui prenait des villes au roi de France, il se fit également sa part, tellement qu'il étendit ses limites jusqu'au lieu où Henri III était acculé. Là, c'est-à-dire à Tours, les deux rois se joignirent, s'embrassèrent (30 avril 1589)

et marchèrent ensemble pour assiéger Paris; Paris, siége d'une république catholique comme La Rochelle l'était d'une république protestante; le Paris de la ligue, tout semblable au Paris de nos révolutions, avec ses bourgeois armés et ses orateurs populaires, ses meneurs de faubourgs et ses agitations de la place publique, ses emportemens aveugles et ses rumeurs soupçonneuses, ses crédulités forcenées et ses affections mobiles. Par-dessus tout cela, il s'y trouvait du fanatisme. Cette passion en fit sortir un moine jacobin qui vint à Saint-Cloud, enfoncer son poignard dans le ventre de Henri III, et mourut aussitôt percé de plusieurs coups. Le 2 août 1589, Henri de Bourbon, entrant dans la chambre de son beau-frère au lever du jour, y vit un cadavre au pied duquel priaient deux minimes; ce triste spectacle lui apprit qu'il était maintenant roi de France. « En quatre heures on lui fit un habit de deuil violet » avec lequel il alla recevoir le serment de l'armée.

Mais ce n'était là qu'un simulacre d'avénement, à tel point que dès le premier jour il y eut des courtisans qui lui tournèrent le dos. C'est tout au plus s'il lui restait une armée; car une partie de sa noblesse reprit incontinent le chemin de ses châteaux. Force lui fut de lever le siége et de conduire son infanterie jusques auprès de Dieppe. C'était chose piteuse que de voir l'héritier du grand empire de France se plaçant, dans le premier mois de son règne, à la frontière la plus prochaine de ses états, avec la mer ouverte derrière lui pour la retraite. Le duc de Mayenne alla l'y chercher avec une armée formidable; il en reçut le choc sans s'ébranler, au poste d'Arques (21 septembre), et un mois après, il était revenu aux portes de Paris, dont il occupa les faubourgs tout une journée; puis reprenant sa course, il se rendit maître tour à tour de Vendôme, du Mans, d'Alençon, de Falaise, tout cela en sept semaines, par une marche de cent cinquante lieues; après quoi, il vint se présenter à la rencontre du duc de Mayenne, qu'il battit complètement dans la plaine d'Ivry (14 mars 1590). C'était le cas de redevenir amoureux, puisque la comtesse de Gramont était trop loin : aussi le devint-il, à La Roche-Guyon, d'une noble veuve, dame du lieu, qui fit bonne défense et ne se rendit pas.

Il avait encore une forte passion pour la ville de Paris, se plaignant, dans son langage cavalier, « de n'avoir pu que baiser cette

belle maîtresse sans lui mettre la main au sein. » Aussi vint-il l'assiéger une troisième fois (25 avril), dans le dessein de la réduire par famine. A Montmartre il trouva quelque chose comme ce qu'il cherchait, une fille de bonne maison, Marie de Beauvilliers, ayant titre d'abbesse et habit de religieuse, ce qui ne la déparait pas, laquelle lui fut moins cruelle que la grande ville fermée de murs et souffrant dure disette. Cette agréable distraction ne lui servit pas médiocrement pendant quatre mortels mois qu'il se tint en vue de sa capitale, rôdant autour des remparts, menaçant les portes, attaquant les faubourgs, donnant la chasse aux habitans affamés qui en sortaient et dont il eut enfin pitié, jusqu'à ce que l'arrivée du duc de Parme le contraignit à se retirer, emmenant avec lui cette abbesse dont il avait par trop soulevé le voile. Il fallut donc recommencer la guerre à travers pays en suivant le duc de Parme, qui, satisfait d'avoir délivré Paris, retournait vers la Flandre. Au mois de janvier 1591, il reparut sous les murs de Paris pour y tenter un coup de main. Puis, désespérant d'y entrer, il chercha du moins à s'élargir dans les provinces voisines, en Picardie, en Normandie, en Champagne. Il prit Chartres, Louviers, Noyon; mais il manqua Rouen, que le duc de Parme vint encore une fois lui ôter des mains (1592). Pendant que ces expéditions l'appelaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours assez loin et avec grande chance d'y recevoir quelque mousquetade, comme il lui arriva au combat d'Aumale, il s'était fait dans la jolie ville de Mantes une sorte de capitale au petit pied, où il tenait, dans l'intervalle des siéges et des entreprises, sa cour, son conseil, tout ce qu'il avait d'appareil royal, sauf sa justice, qui était à Tours. Ce fut en ce lieu de Mantes qu'un de ses courtisans, l'ayant entretenu souvent d'une sienne maîtresse dont la beauté défiait toute comparaison, lui fit venir l'envie de la voir. Henri IV fut tellement de son avis qu'il la prit pour lui, d'abord en partage, puis, à ce qu'il crut, en toute propriété. Elle se nommait Gabrielle, fille du seigneur d'Estrées.

Mais pour toute la peine qu'il se donnait, et tout le chemin qu'il lui fallait faire, et tous les combats qu'il avait à livrer, ses affaires n'avançaient pas, et il sentait bien que son casque n'était pas une couronne. Succès et défaites servaient également à l'embarrasser; car, dans la mauvaise fortune, il trouvait les divisions de son parti

plus irritées et plus défiantes; dans la bonne, il se heurtait aussitôt contre cette nécessité prévue dès le premier jour, écartée tant qu'il n'y avait eu qu'à combattre, mais vers laquelle le ramenait chaque progrès de ses armes. Il y avait en effet cette bizarrerie dans sa position, qu'il n'était jamais plus libre de sa conscience que lorsqu'il n'avait rien à espérer, sinon des arquebusades et des coups d'épée. Dès qu'il avait fait un pas vers la possession de son trône, il retombait sous l'obligation de se convertir, d'abjurer, de renier la religion de sa mère, la croyance de sa jeunesse, celle qu'il avait choisie plus tard hautement et sans contrainte, celle enfin qui lui avait donné une armée et sa gloire. Et pourtant c'était une condition qu'il fallait subir; car de conquérir toute la France pièce à pièce, c'était une entreprise à user plus que la vie d'un homme, plus surtout que la patience des gens qui le servaient. S'il est vrai qu'en pareille matière une conviction profonde, sincère, fondée sur l'assurance du salut dans la voie qu'on suit et de la damnation dans l'autre, doive persister jusqu'à la ruine et à la mort, il faudra dire seulement que cette conviction n'existait pas tout-à-fait chez le roi de Navarre, ou s'était fort affaiblie chez le roi de France. En tout cas, après avoir fait pour son honneur tout ce qu'on pouvait demander au courage humain, il se crut autorisé à faire bon marché de sa foi. Sept années de guerre ne l'avaient conduit qu'à la possibilité d'une transaction, et c'était comme vainqueur qu'on l'y recevait. Il y entra huguenot chancelant, pour en sortir tiède catholique. Un excellent trait de son caractère, et qu'il est bon de remarquer, c'est que, s'étant réservé deux mois pour s'instruire, il employa tout ce temps à prendre une ville. Reconforté par cette victoire, il se trouva en état de faire, tête levée, ce qu'il appelait « le saut périlleux, » et il entendit la messe à Saint-Denis, le 25 juillet 1593.

Cependant Paris n'ouvrait pas ses portes : on convint seulement d'une trève, pendant laquelle tous les curieux de la ville venaient se donner le spectacle du Béarnais hérétique et relaps, s'agenouillant dévotement à l'église ou suivant à pas lents la procession; puis ils retournaient se quereller chez eux. Ce ne fut qu'au bout de huit mois, qu'ayant traité avec le gouverneur de Meaux, s'étant fait sacrer à Chartres, faute de Reims, pour contenter la fantaisie

des plus scrupuleux, ayant réduit Orléans, Bourges et Rouen, à son obéissance, moyennant bonne condition à ceux qui les tenaient, il trouva les intelligences pratiquées à Paris assez mûres pour s'y présenter de nouveau, non pas à force ouverte, non pas aussi en façon d'entrée solennelle; mais par surprise et de connivence avec les officiers et le gouverneur de la ville : ce qui s'exécuta le matin avant l'aube (22 mars 1594), sans bruit ni autre résistance que celle de quelques lansquenets qu'on jeta dans la Seine, les Espagnols, du reste, gardant leurs quartiers, d'où ils sortirent ensuite par composition. Mais ce n'était pas encore là le repos. Il s'était passé moins de deux mois que déjà le roi marchait vers la frontière de Picardie pour repousser les Espagnols, conduisant avec lui sa maîtresse enceinte jusqu'au château de Coucy, où elle mit au monde un fils nommé César, dont il se laissa persuader qu'il était le père. Après avoir pris Laon, il revint à Paris, où, un jour qu'il était dans la chambre de Mme de Liancourt (car Gabrielle avait gagné ce nom par mariage), un jeune écolier, appelé Jean Châtel, se glissant dans la foule, leva sur le roi son couteau, et l'atteignit à la bouche (25 décembre 1594). Sur quoi le huguenot d'Aubigné dit ce bon mot, qui, selon lui, a couru toute la France : « Vous n'avez renié Dieu que des lèvres, et il vous les a percées. Si vous le reniez de cœur, il vous le percera aussi. » Un homme de sens, et qui connaissait les partis, avait dit mieux lors de l'abjuration de Henri IV : « C'est maintenant qu'il y a péril pour la vie du roi, car il est devenu tuable : auparavant il n'était qu'ennemi. » Du reste, l'attentat de Jean Châtel n'était pas le premier. Dès le mois d'août 1593, un Orléanais, parti de Lyon tout exprès pour tuer le roi, avait été arrêté aux portes de Melun, porteur d'un couteau, qui servit de preuve à le faire pendre. Celui-là se nommait Pierre Barrière.

Le roi n'avait encore racheté que la moitié de ses villes, lorsqu'il déclara la guerre à l'Espagne (1595), hautement, ouvertement, et de royaume à royaume. La gloire ne lui manqua pas dès l'abord; car il fit des prodiges de valeur en Bourgogne, au combat de Fontaine-Française (30 juin). Mais les Espagnols prirent leur revanche en Picardie. Il accourut de Lyon, où lui était parvenue l'absolution du pape, pour venir au secours de cette province, ayant alors à ses côtés le duc de Mayenne, le chef de la ligue, qui

s'était réconcilié avec lui, et qui resta jusqu'à la fin serviteur fidèle, comme il avait été, tant qu'il l'avait pu, brave et loyal adversaire. Malgré toute son activité, Henri IV ne put sauver Calais (avril 1596); mais il réussit à prendre La Fère, dont il donna le gouvernement à son fils César, âgé de deux ans. Aussi Gabrielle, qu'il avait faite marquise de Monceaux, et qui plus est, démariée, était-elle auprès de lui, où Rosny l'avait amenée, « faisant, comme il le dit lui-même, le bon valet auprès de la dame. » Alors le roi, qui se voyait fort court d'argent, car en ce temps (c'est lui qui parle) « ses chemises étaient toutes déchirées, ses pourpoints troués au coude, et sa marmite souvent renversée, » imagina de convoquer une assemblée des notables de Rouen, sachant bien que les assemblées sont surtout bonnes à fournir des écus. Il adressa aux notables (novembre 1596) un excellent discours, où il leur promettait toute liberté d'avis et de paroles, allant jusqu'à dire qu'il se mettait sous leur tutelle, mais en ayant soin d'ajouter « que cette envie prenait rarement aux barbes grises et aux victorieux. » Pendant que l'assemblée votait des impôts, à côté d'elle la marquise de Monceaux accouchait d'une fille, et les notables en virent le baptême. Tout cela rendit la joie au cœur du roi, qui se donna enfin la douceur d'un hiver passé à Paris dans les fêtes. Elles duraient encore, quand la nouvelle arriva de la prise d'Amiens par l'Espagnol (mars 1597). Le roi y courut avec tout ce qu'il put ramasser de troupes, et en compagnie de sa maîtresse. Il ne quitta le siége que pour venir à Paris presser de ses ordres, souvent aigres et sévères, le recouvrement des deniers que le parlement lui marchandait. Amiens, repris à la vue de l'armée espagnole, et toute la province rassurée (septembre 1597), il y eut à s'occuper de la Bretagne, dernier asile du parti catholique. Le duc de Mercœur, qui s'était réservé l'honneur d'enterrer la ligue, fit sa soumission, et le roi, réglant ses comptes un peu arriérés avec ses anciens amis, data de Nantes un édit en faveur des réformés (avril 1598). Presqu'en même temps la paix avec l'Espagne était conclue à Vervins (mai 1598), et Henri IV se vit enfin arrivé au terme de ses longues traverses, possesseur de tout son héritage, aimé de ses sujets, absous du pape, n'ayant d'autre embarras que de contenter tous ses serviteurs anciens et nouveaux.

En cet état, Gabrielle, qui était devenue duchesse de Beaufort, lui donna un second fils, dont le nom fut Alexandre. La naissance de cet enfant rendit plus vif un désir qu'il essayait de temps à autre dans l'oreille de ses plus intimes confidens, et qu'il avait grand dépit de voir partout repoussé. Il lui semblait qu'ayant une femme toute trouvée et des héritiers tout faits, ce n'était qu'affaire de bonne amitié avec le saint-siége d'annuler son mariage, d'en contracter un nouveau et de légitimer ses enfans déjà nés; car il faut noter le profit qui lui était survenu d'être catholique. Huguenot, il n'aurait eu personne par qui faire consacrer la rupture d'un lien librement et publiquement formé; catholique, il avait cette ressource du démariage par autorité pontificale, que les papes, lui semblait-il, ne pouvaient plus refuser depuis l'exemple de Henri VIII. La reine Marguerite, toujours retirée en Auvergne, ne demandait pas mieux que de prêter les mains au divorce, pourvu qu'on mît en sa place quelque chose de mieux que Gabrielle; car encore son mari devait-il gagner au change. Celui-ci cependant vivait en bonne espérance d'y réussir, sans se rebuter des mauvais propos, traitant sa maîtresse comme il eût fait sa femme, et voyant croître avec plaisir une quatrième grossesse, toujours à-compte sur le mariage futur, lorsque la duchesse de Beaufort fut frappée à Paris de mort subite (10 avril 1599). Le roi s'abandonna au plus profond désespoir, s'habilla de deuil, écrivit à sa sœur « que la racine de son amour était morte, » et au bout de quelques semaines prit une autre maîtresse. Celle-ci était fille du seigneur d'Entragues et d'une Marie Touchet, dont Charles IX avait eu un fils; elle ne se rendit que moyennant une somme de cent mille écus, avec promesse de mariage pour le cas où elle accoucherait dans l'année d'un enfant mâle. Pendant qu'il jouissait de sa nouvelle conquête, on s'occupait à Rome de faire dissoudre son mariage avec Marguerite, ce qui lui fut accordé bien volontiers (novembre 1599); mais en même temps on négociait pour lui une nouvelle expérience du lien conjugal avec la nièce du grand-duc de Toscane, et, la chose étant conclue, il n'y eut plus à s'en dédire.

De cette longue guerre qui avait coûté tant de sang, il restait une petite contestation avec le duc de Savoie, que l'on croyait avoir

réglée à Paris, lorsqu'il vint y visiter le roi (1599). Comme il tardait à tenir parole, le roi se mit en route pour l'y contraindre (juin 1600), laissant à Paris Henriette d'Entragues, maintenant marquise de Verneuil, sur le point d'accoucher, ce qu'elle fit avant terme, et d'un enfant mort. La Savoie, hardiment conquise en quelques mois, força le duc à s'accommoder; alors le roi, se trouvant tout porté au-devant de sa nouvelle épouse, congédia la marquise qui était venue le rejoindre à Chambéry, et courut à Lyon surprendre Marie de Médicis le soir dans son logis, où, comme il n'y avait pas de lit préparé pour lui, il la pria de le recevoir sans façon dans le sien (9 décembre 1600). Après la cérémonie qui suivit la consommation, toute la cour revint à Paris, et le roi présenta sa maîtresse à sa femme, voulant qu'elles vécussent toutes deux en bon ménage, ensemble et avec lui. L'année 1601 se passa en soins domestiques, et ne fut remarquable que par un voyage du roi à Calais, voyage qui mit près l'un de l'autre, séparés seulement par un bras de mer, les souverains d'Angleterre et de France, sans les amener à se voir et à s'entendre. Ce qu'il y eut en cela de particulier, c'est que des deux têtes couronnées, celle qui était sur un corps de femme parut la plus désireuse d'embrasser l'autre, et que Henri IV, qui n'avait peur de rien, ce nous semble, recula devant les caresses d'Élisabeth. Il revint en hâte de Calais pour assister à la naissance de son premier enfant légitime, qui naquit neuf mois et dix-huit jours après la soirée de Lyon (27 septembre 1601), et fut depuis le roi Louis XIII. La marquise accoucha le mois suivant d'un fils qui devint évêque. Le roi partagea ses attentions avec une égalité fort touchante aux deux mères et aux deux enfans.

Henri IV avait vu presque toute sa vie la guerre civile, puis le poignard s'était approché de son cœur; il lui restait à connaître une autre épreuve de la paix et de la royauté, les conspirations. Il s'en découvrit une dont le chef était un de ses meilleurs généraux, de ses plus fidèles serviteurs au temps des combats, son compagnon d'Arques, d'Ivry, d'Aumale, de Fontaine-Française, Charles de Gontaut, maréchal de Biron, celui qu'il avait publiquement appelé « le plus tranchant instrument de ses victoires. » Ce qu'on lui reprochait ne pouvait guère se nommer que menées,

intelligences, projets, vanteries, rêves d'indépendance et de souveraineté, sans effet ni exécution : tout cela révélé par le méprisable agent qui avait excité son orgueil. Le roi commença par s'assurer des provinces où quelques mécontentemens d'un ordre matériel pouvaient tenter les ambitions. Sa présence à Poitiers suffit pour rétablir l'obéissance; puis il manda le maréchal de Biron à Fontainebleau. Là, il le pressa d'avouer sa faute; Biron rappela fièrement ses services : et il fut arrêté aussitôt, conduit à la Bastille, livré au parlement où les pairs ne voulurent pas siéger, condamné à mort et exécuté par la main du bourreau (31 juillet 1602). Le roi n'intervint au procès que pour faire grace au coupable de l'échafaud dressé en place de Grève : on lui coupa la tête, par faveur, entre quatre murs et sans témoins. Le comte d'Auvergne, fils naturel de Charles IX, avait été mis en prison comme son complice; mais il n'y eut pas de rigueur pour le frère de la marquise de Verneuil.

C'est le moins sans doute que l'on compte la mort de ce brave capitaine, quoi qu'ait pu exiger la raison d'état, parmi les chagrins de Henri IV, puisque l'histoire, ordinairement si tendre pour les victimes, ne fait pas reproche de celle-ci à sa mémoire. Mais dans le même temps il avait d'autres sujets de tristesse. Moins heureux avec Marie qu'il ne l'avait été avec Marguerite, il la trouvait jalouse, et s'avisa aussi d'être jaloux : c'est assez de la moitié pour troubler la vie. Cependant les choses se passèrent aussi régulièrement la seconde année que la précédente. La reine et la marquise mirent chacune au monde une fille, à deux mois de distance (novembre 1602 et janvier 1603). Peu de temps après, le roi mena sa femme à Metz où il était survenu quelque désordre, et au retour sa première visite fut pour la marquise. Le double ménage reprit son cours, et les querelles recommencèrent à ce point qu'il s'y forma le germe d'une conspiration nouvelle. Le duc de Bouillon, soupçonné d'intelligence avec Biron et qui s'était mis prudemment hors de portée, continuait, disait-on, ses intrigues où étaient entrés le père, le frère de la marquise, et cette dame elle-même. Parmi les instrumens dont on voulait se servir contre le repos de l'état, se trouvait cette promesse de mariage à laquelle la jeune Henriette s'était rendue, que Rosny avait brutalement déchirée, et dont le

roi avait fait, sans mot dire, une seconde copie. Il fallut la racheter des mains du père (juillet 1604), qui n'en fut pas moins arrêté quelques mois après, ainsi que le comte d'Auvergne, la marquise restant sous bonne garde en son logis. Par suite, le sieur d'Entragues et le comte d'Auvergne furent condamnés à mort, et la marquise à la réclusion dans un couvent (février 1605). Le roi fit grace au père, laissa le frère en prison, et retourna chez la fille. Mais pendant sa disgrace il lui avait donné une rivale : Jacqueline de Bueil, qu'il avait faite comtesse de Moret, et mariée pour plus de sûreté, était maintenant en tiers dans ses bonnes graces, et bientôt la famille devint complète par l'arrivée à Paris de la reine Marguerite, qui eut charge sans doute d'enseigner la complaisance à la reine Marie.

Tous ces tracas d'intérieur n'empêchaient pas Henri IV de veiller avec zèle et prudence, avec une haute connaissance des hommes et des choses, aux intérêts de son royaume. Mais les temps de calme ont cela de désobligeant pour les rois, que leurs actes s'enregistrent froidement dans l'histoire sous le titre des établissemens qu'ils ont fondés, des réformes qu'ils ont opérées, des bâtimens qu'ils ont élevés, et que la curiosité, peu excitée à les suivre dans les fonctions du gouvernement, se reporte tout naturellement sur leur personne. Ainsi, quoi qu'on veuille faire, en l'absence des grands évènemens et pendant le silence des sages projets qui mûrissent et produisent sans bruit, la dernière partie de la vie de Henri IV est tout entière dans sa maison. On voit bien qu'en 1605 il partit pour rétablir l'ordre dans quelques provinces toujours travaillées par un sourd esprit de sédition; qu'en 1606 il alla, suivi d'une armée, demander au duc de Bouillon compte de sa conduite et assurance de sa fidélité dans sa ville souveraine de Sédan; que, la même année, il établit une chambre de justice pour la recherche des vols commis en finances; qu'il se porta ensuite médiateur puissant entre le pape et Venise pour la conciliation de leurs différends (1607), entre l'Espagne et les Provinces-Unies pour la conclusion d'une trève (1608), ce qui le fit nommer l'arbitre de la chrétienté; mais tout cela tient encore moins de place, même dans les relations sérieuses, que ses querelles sans cesse renaissantes avec la reine sa femme; que les

bouderies, les pleurs et les colères du lit conjugal; que le coup de poing surtout destiné par la reine à son mari, et intercepté par le bras du duc de Sully. Pendant tout ce temps néanmoins l'heureuse fécondité de la princesse florentine ne se démentit pas. En février 1606, elle mit au monde une seconde fille; en avril 1607, un second fils; en avril 1608, un autre fils; et en novembre 1609, une autre fille. A tous ces dons du ciel, la comtesse de Moret joignit celui d'un fils, né en 1607, et Charlotte Des Essars, comtesse de Romorantin, augmenta de deux filles cette nombreuse postérité.

A travers tout cela, peut-être à cause de tout cela, Henri IV avait vieilli plus vite que son âge ne le voulait. Son admirable activité était entravée souvent par des infirmités et des maladies. Plusieurs fois il avait été averti de songer à la mort, et le péril passé, il s'était aussitôt rejeté gaiement dans ces passe-temps joyeux qui remplaçaient pour lui le travail des camps. A l'âge de cinquante-six ans, on le vit tout à coup entreprendre une nouvelle guerre et un nouvel amour. La guerre était contre l'Espagne, sa vieille ennemie. Quant à l'amour, une jeune fille de seize ans lui avait apparu dans un ballet, sous le costume de Diane, sa main gentille armée du dard des chasseresses. C'était la fille du connétable de Montmorency. Le roi en fut épris sur-le-champ, et, pour la garder auprès de lui, il la maria, non pas au beau comte de Bassompierre, qui la désirait trop, mais au prince de Condé, pauvre hère, d'une légitimité assez suspecte, sans biens, sans amis, sans crédit, qui n'était plus rien dans le royaume, pas même huguenot, et à qui l'on payait une pension (mai 1609). Au bout de six mois, le jeune marié, ennuyé de voir trop souvent son vieux cousin à la poursuite de sa femme, la fit monter à cheval et l'emmena en Flandre. C'était en Flandre aussi que devaient se porter les armes du roi, et il n'en fut que plus prompt à faire les préparatifs de son départ. Tout était disposé, et il allait quitter Paris pour se retrouver encore une fois à la tête de sa noblesse, de ses régimens, de ses bons et fidèles Suisses, de sa belle artillerie tout nouvellement fondue par les soins de Sully. Il avait de grands desseins dans la pensée et une vive passion au cœur, mi-partie de colère et d'amour. La reine, sa femme, venait d'être couronnée à

Saint-Denis; il ne lui restait plus qu'un jour à passer dans Paris, un jour de fête et d'entrée solennelle, pour lequel les échafauds étaient dressés, les tapisseries tendues, les canons chargés, toute la ville en attente, lorsque, la veille de cette cérémonie, le 14 mai 1610, un de ces hommes sombres et retirés, qui ramassent dans leur cerveau toutes les préventions, toutes les crédulités de leur temps, et les convertissent en désir de meurtre, un homme de la même trempe que le moine Jacques Clément et notre contemporain Pierre Louvel, suivit le carrosse du roi, et trouvant l'occasion belle, lui plongea froidement à deux reprises son couteau dans le cœur. Avant qu'on l'eût ramené au Louvre, Henri IV était mort.

A. Bazin.

L'AVOCAT LOUBET.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

IV.

Le palais de justice de la ville d'Aix était un vieil édifice dont la plus moderne partie datait de plusieurs siècles. Trois tours antiques dominaient ses sombres murailles; la plus haute, qu'on appelait la tour de l'Horloge, était un magnifique mausolée élevé à la mémoire de quelque patricien romain, mort dans la colonie que fonda Caïus Sextius. Les anciens comtes avaient enclavé dans l'enceinte de leur palais ce monument que laissèrent debout les hordes barbares, dont l'invasion effaça les dernières traces de la civilisation antique. Mais toutes les splendeurs de ce séjour qu'élevèrent les Bérenger, et qui fut habité par le roi René d'Anjou, avaient fini depuis long-temps; et dans ces mêmes lieux où les cours d'amour rendirent leurs galans arrêts, le parlement de Provence tenait ses séances.

Les diverses juridictions avaient leurs prisons dans l'intérieur du palais, sous ces fortes murailles élevées pendant la domination romaine; la moins horrible était située au second étage de la tour de l'Horloge; le soleil y pénétrait un moment vers midi, et l'on y entendait sonner les heures au sommet de la tour.

Depuis longues années, les araignées filaient en paix leurs toiles impal-

(1) Voyez la dernière livraison de décembre.

pables aux murs noirâtres de cette chambre; une hirondelle faisait son nid au-dedans de la fenêtre, que défendait un mince grillage, et entre les pierres disjointes croissait une grêle touffe de giroflier jaune.

C'est là que Catherine Loubet venait d'être enfermée après une première nuit passée dans les terribles cachots d'en-bas. Cette prison avait été arrangée pour elle. Le lit, dressé dans un coin, ressemblait à une bière posée sur deux tréteaux; un bénitier et un crucifix étaient attachés au chevet; plus loin, devant la fenêtre, il y avait une table vermoulue, et dessus une cruche de terre, du pain et quelques livres de piété.

La prisonnière était assise au milieu de cette chambre fraîche et sombre comme un caveau; un rayon de soleil tombait obliquement sur elle et l'environnait d'une lumineuse auréole. Il y avait dans son attitude un mélancolique recueillement; son front calme et pâle s'appuyait sur une de ses mains; ses lèvres remuaient sans bruit; elle lisait tout bas un livre posé sur ses genoux : c'était la *Vie des Saints*.

Catherine demeura long-temps tout occupée de sa lecture; ensuite son regard s'éleva vers le ciel à travers la grille de sa prison. L'hirondelle avançait hors de son nid d'argile sa petite tête noire et son corsage blanc et lustré; elle se balançait mollement et balayait le mur de sa queue fourchue; puis elle se glissa entre les barreaux, ouvrit ses ailes, et se mit à voleter sous les rayons du soleil. L'humble giroflier étendait au dehors de la fenêtre cintrée ses rameaux parés de quelques fleurs tardives; le vent du matin secoua leurs légers parfums et embauma la prison. Alors une larme voila le regard que Catherine levait au ciel.

Un moment après, la porte s'ouvrit avec ce terrible bruit de clés et de verroux qui retentit si douloureusement à l'oreille des prisonniers. La jeune fille détourna la tête avec un mouvement d'effroi, et demeura immobile dans une cruelle attente. Elle crut qu'on venait la chercher pour comparaître devant ses juges.

Quelqu'un entra en disant d'une voix grave :

— Que Dieu soit avec vous, Catherine Loubet!

— Père Athanase! c'est vous! vous êtes venu! votre charité ne m'a pas abandonnée! s'écria-t-elle en se levant toute tremblante et les mains jointes; hélas! je croyais que personne, pas même mon confesseur, ne pouvait pénétrer dans cette prison.

Le père Anathase était un vieux trinitaire d'un esprit simple et pieux. Il n'avait pas grande éloquence ni beaucoup de savoir; mais on le respectait pour la sainteté de sa vie.

— Ma fille, dit-il en arrêtant sur Catherine un regard plein de tristesse et de compassion, je savais que vous aviez besoin de moi; j'ai obtenu de M. le premier président la permission de vous voir avant le jugement.

Je viens pour vous confesser. Lorsque vous aurez ouvert votre conscience au tribunal de la pénitence, vous irez plus tranquille devant le tribunal des hommes. Ils n'ont en leurs mains que votre vie; mais votre salut éternel dépend de Dieu.

— Cette pensée est toute ma consolation et tout mon espoir, mon père. Vous êtes venu pour m'entendre en confession; je suis prête. Hélas! j'ai eu le temps ici de faire un long examen de conscience.

Le moine s'assit sur l'unique escabeau qu'il y eût dans la prison; Catherine s'agenouilla près de lui, et, après s'être recueillie un moment, elle récita tout bas le *Confiteor*. Le père Athanase priait aussi les mains croisées sur son scapulaire blanc; ses yeux restaient fixés sur la prisonnière dans une attente douloureuse. Il l'encourageait d'un geste muet, en lui montrant le crucifix suspendu à son chapelet d'ébène; mais elle se taisait après avoir fini le *Confiteor*.

Alors le moine détourna la vue, et dit avec douceur :

— Ma fille, vous êtes aux pieds d'un Dieu plein de miséricorde : le repentir des plus grands criminels a trouvé grace devant lui.

— Mon père, répondit-elle d'une voix humble, voici tantôt un mois que je reçus de vous l'absolution; c'était le dimanche avant la Saint-Jean. Depuis, je crois n'avoir commis aucun péché mortel.

Le moine la regarde en face, et dit avec une sorte d'indignation : Ma fille, vous parlez à votre confesseur, et non à vos juges; Dieu voit le fond de votre conscience; rien n'est caché pour lui!

— Je le crois fermement, mon père, et j'ai mis tout mon espoir en son secours; car, devant lui, je suis sans péché. On m'accuse d'un crime horrible, on me couvre de honte, d'ignominie; la justice humaine est près de me condamner; mais, coupable au tribunal des hommes, je suis innocente devant celui de Dieu.

La jeune fille éleva vers le ciel un regard calme et doux; elle sembla l'implorer dans une prière mentale. La sérénité d'une conscience pure et fière éclatait sur son front. Il y eut un moment de silence. Le père Athanase avait frémi; l'accent, les paroles de Catherine venaient de changer tout à coup sa conviction, et il oublia son rôle de confesseur pour celui de conseil et d'avocat.

— Mon enfant, dit-il en forçant Catherine à se relever, il y a contre vous de terribles charges, des preuves.... Au nom du Sauveur, ne me cachez rien! Répondez sans dissimulation et sans crainte à toutes mes questions! Où étiez-vous le soir de la Saint-Jean?

— J'étais dans notre maison avec ma pauvre tante Loubet, je ne l'ai pas quittée.

— Pourtant, vous savez ce qu'a dit Marius Magis?...

— Oui, je l'ai su quand on m'a confrontée avec lui, répondit-elle en rougissant d'indignation, mais que pouvais-je répondre à cet effroyable mensonge qui me déshonore et m'envoie à la mort? La vérité? Je l'ai dite sans pouvoir en donner aucune preuve.

— N'y a-t-il pas quelque témoin qui puisse affirmer que vous êtes restée chez vous le soir de la Saint-Jean?

— Il y en avait! Mais lequel peut élever la voix aujourd'hui pour ma défense? Ma tante est morte; Véronique, notre vieille servante, n'a plus sa tête, elle est comme folle depuis notre malheur; et mon cousin, Jacques Loubet, a fui hors du royaume.

— Mais cette mitaine, Catherine, cette mitaine toute tachée de sang et pareille à celle qu'on a trouvée près du corps de votre malheureuse sœur?... On vous en avait vu de semblables.

— Hélas! Ma bonne tante les avait faites pour moi! Mais celle qu'on a trouvée dans le tiroir du bureau ne m'appartenait pas : Qui l'avait mise là? Je l'ignore; il y a dans tout ceci quelque terrible mystère; on le découvrira un jour, quand il ne sera plus temps.

Elle mit ses deux mains sur son front et s'adossa contre le mur dans une attitude accablée. Le père Athanase leva les bras et les yeux au ciel.

— Je me souviens bien que le soir de Saint-Jean on a frappé à notre porte, reprit Catherine; Jacques courut ouvrir, je vins après lui, et il me renvoya aussitôt. Sans doute alors une femme est entrée dans notre maison. Comment en est-elle sortie? Qui est-elle? Jacques seul le sait et pourrait le dire.

— Il faut que son témoignage vienne éclairer cette terrible affaire! s'écria le père Athanase; j'irai chez M. le premier président, chez tous vos juges, vous obtiendrez un sursis....

— Mais Jacques ne peut revenir sous peine de mort; il s'est battu en duel, il a tué un homme...

— C'est un grand malheur, c'est un énorme péché devant Dieu, et il faudra, pour le racheter, toute une vie de pénitence et de bonnes œuvres. Mais Jacques Loubet ne risquerait peut-être pas la vie en venant vous défendre : il s'est battu en terre papale, et les ordonnances du roi ne punissent le duel de la peine de mort que sur les terres de France. Si la famille de M. de Lansac ne fait pas de poursuites, cette affaire s'assoupira. Nous obtiendrons un sursis : comme témoin, comme avocat, Jacques Loubet peut vous sauver.

— S'il n'y a pour moi que ce moyen de salut, je le refuse, mon père.

— Mais c'est être homicide de vous-même, mon enfant; c'est une grande faute devant Dieu de ne vouloir pas employer tous les moyens qui peuvent sauver votre vie.

— Et celle de Jacques, mon père, Dieu peut-il commander que je l'expose pour sauver la mienne? Mon pauvre cousin! si vous saviez comme il est généreux, dévoué pour ceux qu'il aime! A la première nouvelle de mon malheur, il reviendrait sans s'inquiéter s'il y a sûreté pour lui, si la famille de Lansac ne le poursuivra pas comme le meurtrier de ce malheureux homme qui a déshonoré ma sœur, et causé sa mort... Et moi, sous le coup de la justice humaine, près de subir ses jugemens aveugles, je lui livrerais encore la tête de Jacques!... Jamais, jamais, mon père... Je dirai la vérité devant mes juges comme je la dis devant vous, devant Dieu... Ensuite, j'attendrai mon sort.

— Malheureuse enfant! mais la question, la torture!

— Je le sais, répondit Catherine en pâlissant, je le sais, et j'en ai plus de frayeur que de la mort. Sainte Vierge! Notre-Dame! donnez-moi la force de supporter cette terrible épreuve, et de dire jusqu'à la fin que je meurs innocente!

— Dieu ne permettra pas qu'une si grande iniquité s'accomplisse, il sauvera votre vie, mon enfant, s'écria le vieux moine en essuyant ses yeux pleins de larmes,

Catherine vint s'agenouiller auprès de lui.

— Mon père, dit-elle, ce n'est pas la mort qui me fait peur, la vie me semble à présent si triste et si misérable!... Quand je considère ma situation, je sens une ardente impatience de m'en aller vers ce monde meilleur, dont mon supplice doit m'ouvrir la porte. Je bénis Dieu qui me rappelle à lui par cette voie! Au milieu des effroyables malheurs qui ont frappé ma famille, je ne suis pas la plus à plaindre. Ma malheureuse sœur! c'est pour elle qu'il faut prier! Morte sans confession! morte sans avoir eu un moment pour se repentir! Pauvre ame! dans quel état aura-t-elle paru devant Dieu! Et Jacques Loubet, lui si bon, si juste, si honoré, il a tué un homme, à présent, il n'y a plus de repos dans sa conscience; nuit et jour une voix lui crie : Meurtrier!... Mais moi, mon père, je suis sans remords. Eh! qu'importe la prison, le supplice, l'ignominie! là-haut est mon refuge. Je mourrai innocente devant Dieu, devant vous, qui recevrez ma dernière confession. Je ne sens en mon ame aucune crainte, aucune haine; en mourant, je pardonnerai de bon cœur à mes ennemis, à mes juges, à mes bourreaux!

En achevant ces mots, Catherine tourna son regard vers le ciel avec une calme résignation; il n'y avait point d'ostentation dans son courage, ni d'orgueil dans sa fermeté; une douleur secrète lui rendait facile ce détachement complet de la vie.

— Mon enfant, dit le moine touché d'une immense compassion en pré-

sence d'une telle infortune, vous trouvez donc que rien n'est digne de vos regrets ici-bas ?

— Rien, mon père.

— Et pourtant vous étiez une heureuse jeune fille avant cet épouvantable malheur?

Elle secoua tristement la tête, et répondit après un silence :

— Tout mon bonheur était fini depuis long-temps; j'ai éprouvé de grandes peines que personne n'a dû connaître.

Le père Athanase la regarda d'un air surpris.

— Oui, reprit-elle, j'ai bien souffert, j'ai bien pleuré en secret, tandis qu'on me croyait si tranquille et si heureuse. Déjà je voulais renoncer au monde, et j'étais décidée à entrer en religion avant la fin de l'année.

— Avant la fin de l'année! Mais vous étiez fiancée à Jacques Loubet?

— Notre mariage ne devait pas s'accomplir; Jacques m'eût épousée malgré lui, pour obéir à sa mère. J'avais bien vu au fond de son ame : il m'aimait comme une sœur, mais il ne me voulait plus pour sa femme; je lui aurais rendu sa liberté en entrant au couvent.

— Ainsi vous n'eussiez pas reculé devant le sacrifice de toutes vos affections en ce monde, et maintenant vous renoncez à défendre votre vie pour ne pas exposer celle de Jacques Loubet? Ma fille, vous l'aimez donc par-dessus tout et plus que vous-même?

— Oui, mon père, répondit-elle avec simplicité, je me sacrifierais mille fois pour son salut; ma dernière prière sera pour lui...

Le moine se leva.

— Ma fille, dit-il avec l'autorité que lui donnaient son âge et son caractère, Dieu vous défend un tel dévouement; il ne veut pas que vous abandonniez le soin de votre vie et de votre honneur : il faut que le témoignage de Jacques Loubet sauve l'une et l'autre; une déclaration, écrite et signée de sa main, peut arriver à temps. Vous savez où il est ?

Catherine ne répondit pas.

— Dites-moi seulement en quel lieu je dois adresser la lettre qui l'instruira de votre situation.

Elle hésitait et baissait la vue, n'osant exprimer un refus.

— Point de vains scrupules, ma fille, reprit le moine; parlez, je vous l'ordonne.

— Eh bien! mon père, j'obéis; je fie le soin de tout ce qui regarde Jacques Loubet à votre charité, à votre prudence. C'est à Gênes, chez un négociant nommé Pietro Filomarini, qu'il faut adresser votre lettre, si vous jugez à propos d'écrire. Mais arrivera-t-elle aux mains de Jacques! Qui sait s'il a pu passer la frontière?

— Après ce malheureux duel il est revenu ici? Vous l'avez vu?

Elle fit un geste affirmatif.

— Et pouvez-vous me dire quel jour?

— L'avant-veille de mon arrestation.

— Il y a de cela cinq jours seulement; la maréchaussée n'est pas à sa poursuite; il n'y a pas de mandat d'amener lancé contre lui; j'en suis assuré. Peut-être n'est-il pas si loin que vous le pensez. Il a pu se cacher d'abord aux environs d'Aix, et, n'étant pas inquiété, attendre là que son affaire fût assoupie.

— En quel lieu qu'il soit, mon père, commandez-lui surtout de ne pas revenir : sa liberté, sa vie avant tout!

— Ma fille, je vous réponds de l'une et de l'autre; on agira en sa faveur près de messieurs les conseillers au parlement. Bien que je ne sois qu'un pauvre moine, le dernier entre les serviteurs de Dieu, j'ai quelque influence sur des gens puissans. J'irai supplier une grande dame, pleine de vertu et de piété, d'intercéder pour vous. Elle obtiendra un sursis à votre jugement. Que le temps ne nous manque pas, et la vérité ressortira des ténèbres qui la couvrent! Ayez bon courage; chaque jour je reviendrai vous voir.

Le guichetier venait de rouvrir la porte : il attendait debout sur le seuil.

— Je vous laisse en présence de Dieu, continua le père Athanase en étendant sa main vers Catherine pour lui donner sa bénédiction; priez, mon enfant, pour rassurer votre pauvre ame. Tous les jours je dirai la messe à votre intention.

— Mon père, que Dieu vous rende tout ce que votre charité fait pour moi!

Quand le moine fut sorti, la triste prisonnière s'assit anéantie au chevet de son lit et pleura long-temps. L'espoir de vivre ne ranimait pas cette ame brisée par la perte de tout ce qu'elle avait aimé. Elle se détournait avec une sorte de dédain et d'effroi de ce monde où elle se voyait pour toujours séparée de l'unique objet de son amour.

En traversant la place pour se rendre chez le premier président, le père Athanase rencontra Marius Magis, le cadet Beauregard et quelques autres, qui se promenaient en attendant l'heure des audiences; tous ces gens-là parlaient de Catherine Loubet; depuis trois jours il n'était question d'autre chose dans toute la ville. Le basochien formulait, pour la centième fois peut-être, son opinion sur cette affaire, où son témoignage allait jouer un rôle si important. Il éprouvait une certaine satisfaction de se trouver mêlé dans cette terrible procédure, dont on ferait des livres et

des complaintes : pourtant il n'avait dans l'ame ni haine ni méchanceté; c'était tout simplement un homme bavard, malicieux, brouillon, et livré à de tracassières habitudes. Il ne se passait rien dans la ville qu'il n'y fût pour quelque chose. S'il survenait une dispute, on était sûr de le voir tomber au milieu comme des nues; s'agissait-il d'un scandale, il en savait de première main tous les détails; incessamment il colportait, commentait, répandait les nouvelles, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, qu'il découvrait en furetant, pour ainsi dire, nuit et jour, la bonne ville d'Aix.

— Messieurs, dit-il en s'arrêtant au milieu du groupe qui le suivait, tout ce que vous venez d'entendre est consigné dans ma déposition, écrite sur le lieu même où le crime a été commis, et signée de ma main. Dieu m'est témoin de ce qu'il m'en a coûté pour accuser cette malheureuse fille!.... Mais ma conscience ne pouvait garder un tel poids. Pas une de mes paroles n'a été dite légèrement; en matière criminelle, il ne faut rien affirmer que *de visu.*

— Et encore qui peut nous répondre que notre vue faible et bornée ne nous a pas trompés! interrompit le père Athanase en touchant l'épaule de Marius Magis. Je viens de voir Catherine Loubet dans sa prison; elle persiste à dire qu'il y a dans les faits de votre déposition une effroyable méprise.

Pour toute réponse, Marius Magis leva deux doigts à la hauteur de ses yeux, et fit un geste de triste conviction. Un murmure s'éleva parmi le groupe réuni autour de lui; l'indignation publique voulait une victime; elle criait vengeance contre l'assassin de la belle Loubette; et Catherine, que de si formidables preuves accusaient, était déjà condamnée dans l'opinion de tous.

Le moine s'éloigna tristement; cette manifestation l'avait épouvanté; il trembla de la retrouver en abordant les juges, et au lieu de se rendre directement chez le premier président, il résolut d'aller solliciter l'appui de la marquise d'Argevilliers.

Au moment où il entrait à l'hôtel, Geneviève, la première femme de la marquise, arrivait du Pavillon.

— Mon révérend père, dit-elle en s'approchant du moine, la Providence vous envoie ici pour me donner conseil; je me trouve dans un très grand souci.

— Si c'est chose qui doive être dite en confession, allez m'attendre à l'église, j'y serai dans une demi-heure.

— Non, mon révérend père, il ne s'agit pas de moi, mais d'une personne que je sers depuis long-temps, d'une personne pour laquelle je suis pleine d'affection, de respect, et dont vous êtes le directeur.

— Alors je suis prêt à vous entendre ici.

— Si votre révérence voulait entrer un moment dans le jardin, je lui parlerais plus en sûreté que dans cette salle, où quelque laquais pourrait écouter aux portes. Les choses que j'ai à dire sont secrètes.

Le père Athanase, fort étonné de l'air triste et mystérieux de cette femme, la suivit dans le jardin. Quand elle se fut bien assurée que personne ne pouvait la voir ni l'entendre, elle se prit à pleurer en disant: Mon révérend père, ma maîtresse, Mme la marquise d'Argevilliers, est devenue comme folle, et je ne sais plus comment cacher ce malheur.

— Sainte mère de Dieu! Que dites-vous là, Geneviève!

— Tout le monde l'ignore encore, même M. le premier président, et je n'ose le déclarer.

— Mais que s'est-il passé? il fallait me faire appeler; Mme la marquise ne m'a-t-elle pas demandé?

— Hélas! non, mon révérend père, elle ne veut voir personne, elle pleure nuit et jour; il y a presque une semaine entière que ceci dure; mais je crois que son mal vient encore de plus loin. Depuis la mort de M. le marquis, madame décline visiblement. Elle se mourait ici dans sa grande chambre tendue de noir. M. le premier président voulait qu'elle reçût toutes les visites d'étiquette; depuis le matin jusqu'au soir, madame était entourée de figures en grand deuil qui ne l'entretenaient que de son malheur; cela la tuait. Je crus qu'elle pourrait se remettre quand elle eut la permission d'aller passer un mois au Pavillon. Là, elle ne reçoit plus personne, et même M. son beau-père se contente d'envoyer savoir de ses nouvelles sans venir la visiter. Madame commençait à reprendre un peu de courage; elle se trouvait beaucoup mieux, lorsque, dimanche dernier, l'avocat Loubet est venu...

— L'avocat Loubet! dimanche! chez Mme d'Argevilliers.

— Lui-même. Il avait l'air fort troublé, et je jugeai tout de suite qu'il lui était arrivé quelque méchante affaire. Madame le reçut dans le grand salon; il ne resta pas seulement un quart d'heure, et je ne sais ce qui s'est passé, mais quand je retournai près de madame, je la trouvai dans un état pitoyable, toute en larmes et gémissant à haute voix. Je fermai les portes pour que personne ne la vît ainsi; j'essayai de la consoler...

— Et que disait-elle?

— Rien. Je n'en obtins pas une parole; tantôt elle pleurait à en perdre connaissance, tantôt elle restait immobile, avec des regards qui me faisaient peur. Enfin il lui prit une pamoison, et elle tomba comme morte entre mes bras. J'appelai alors ses autres femmes qui m'aidèrent à la coucher. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle nous défendit d'envoyer

chercher les médecins et d'avertir M. le premier président; depuis elle n'a parlé que pour renouveler cet ordre. Elle veille toute la nuit et ne veut d'aucune nourriture; on dirait que son parti est pris de se laisser mourir. Si ceci dure, je ne crois pas qu'il se passe seulement quinze jours avant qu'elle soit près de M. le marquis dans les caveaux de Saint-Sauveur. Il y a dans cette grande affliction quelque chose d'extraordinaire, je ne doute pas que l'avocat Loubet n'ait annoncé à Mme la marquise une mauvaise nouvelle, un malheur....

— En tout cas, cela ne pouvait regarder que lui, et, malgré sa grande bonté, Mme la marquise n'a pas pu prendre la chose tant à cœur... Sait-elle tout ce qu'on a découvert depuis?

— La mort de la belle Loubette et le crime de Catherine Loubet?... Non, mon révérend père, je n'ai pas voulu lui parler de toutes ces choses; dans l'état où elle est, cela lui aurait noirci davantage l'imagination. J'ai essayé, au contraire, de la distraire par des contes, par des histoires gaies; mais rien ne m'a réussi. Cette mélancolie qui ronge Mme la marquise ne peut plus se cacher; il viendra du monde au Pavillon, et, alors, comment faire? Madame ne pourra pas rester ainsi enfermée et ne parlant à ame qui vive. Malgré ses ordres, je venais avertir M. le premier président. Que me conseillez-vous, mon révérend père?

— Je ne puis rien dire avant d'avoir vu Mme la marquise, répondit le moine après un moment de réflexion: on m'attend au confessionnal; mais n'importe, je vais aller sur l'heure au Pavillon.

Toutes les fenêtres du salon à l'italienne étaient fermées; une obscurité à peu près complète régnait dans cette vaste pièce, où l'on n'entendait rien que le balancier de la grande horloge de cuivre placée sur la cheminée. La marquise d'Argevilliers reposait sur sa chaise longue, les yeux fermés, les mains ramenées sur sa poitrine. Il y avait dans son attitude une sorte de raideur accompagnée de légers soubresauts, elle décelait que l'ame veillait encore au milieu de ce sommeil apparent; de douloureuses pensées passaient sur son front endormi, comme ces nuages dont les ombres rapides fuient à travers les campagnes, par un temps orageux; elle avait prié, car son chapelet de nacre était entortillé à un de ses bras.

— Madame, dit Geneviève en s'approchant doucement, le révérend père Athanase demande à vous parler.

— Le père Athanase! s'écria la marquise avec un brusque mouvement; il veut peut-être de l'argent pour ses pauvres: fais-le entrer et donne-moi ma bourse, Geneviève.

Le moine s'avança conduit par la femme de chambre; ses yeux ne pou-

vaient rien distinguer dans l'obscurité de ce vaste appartement; il vint s'asseoir à tâtons près de Mme d'Argevilliers? et dit sans la voir : Que Dieu soit avec vous, madame la marquise! le séjour de la campagne vous a-t-il été salutaire, comme je l'espérais ?

— Oui, mon révérend père, je m'y trouve très bien, et je pense y demeurer long-temps.

— Cependant, madame, il ne faudrait pas vous tenir dans une solitude absolue; l'isolement engendre la plupart des maladies de l'ame; il n'y a que des saints qui aient pu vivre au désert. Je me reproche de n'être pas venu plus tôt vous visiter; mais les obligations de mon état me laissent si peu de loisir!.. Toujours des malades à confesser, des malheureux à secourir. Les gens du monde ont du temps de reste pour leurs satisfactions; mais il n'y a pas un moment de repos pour quiconque se dévoue au soulagement des misérables!...

— Les misérables! les pauvres! interrompit la marquise, on dit que Dieu les aime et qu'ils trouvent plutôt que les riches grace devant lui. Je vais vous donner de l'argent pour eux, mon révérend père; j'ai résolu de consacrer la plus grande partie de mon bien aux bonnes œuvres. Dieu m'en tiendra compte, peut-être! Il faut songer à son salut, même quand on est encore si loin de la mort.

Comme elle achevait ces mots, Geneviève poussa le volet d'une fenêtre; le jour pénétra tout à coup dans le salon, et un clair rayon de soleil illumina en plein le visage de la marquise. Elle était d'une pâleur livide, de légères teintes verdâtres s'étendaient autour de ses lèvres décolorées, et sans le feu sombre qui étincelait dans ses yeux fauves, on eût pu la croire morte. Il y avait dans son aspect quelque chose d'effrayant. La maladie, en effaçant sa fraîcheur, sa beauté de vingt ans, creusait plus profondément cette ride qui séparait les sourcils et découvrait une charpente osseuse forte et carrée; on retrouvait quelque chose de la physionomie du lion dans cette tête, autour de laquelle retombait, en boucles épaisses, une chevelure d'un blond ardent. Le père Athanase fut saisi d'une vague frayeur à la vue d'un changement si prompt et si affreux.

— Jésus, mon Dieu! s'écria-t-il, votre santé ne me paraît pas bonne, madame la marquise; vous devez avoir beaucoup souffert!

—J'ai été un peu malade ces jours derniers, répondit-elle froidement; Geneviève m'a fait garder le lit : cela va mieux à présent; je suis bien.

— La résignation aux volontés de Dieu est le seul remède aux peines de cette vie; il ne veut pas que l'affliction qui vous a frappée vous fasse regarder avec indifférence le soin de votre santé. Il faut consulter les médecins, madame la marquise.

Elle secoua la tête, et donnant au moine la bourse que venait d'apporter Geneviève, elle lui dit :

— Ceci est pour les pauvres : qu'ils prient pour moi. Ne leur ménagez pas ces secours, mon révérend père, et chaque fois que l'occasion de faire une bonne œuvre se présentera, venez me trouver; les pauvres sont les membres de Jésus-Christ, on fait son salut en les soulageant.

D'après un propos si chrétien, le père Athanase jugea que Mme d'Argevilliers avait toute la plénitude de sa raison, mais que sa vie s'éteignait dans une affliction dont il fallait la consoler et la distraire par la pratique des bonnes œuvres. La Providence semblait lui montrer un infaillible secours pour la pauvre Catherine, et il dit pieusement :

— Si votre charité veut venir à mon aide, madame, elle sauvera la vie d'une malheureuse jeune fille...

La marquise leva la tête pour écouter.

— Il s'agit d'un crime, d'un évènement terrible que peut-être vous ne savez pas encore, reprit le moine; il est arrivé de grands malheurs dans une des plus respectables familles de la bourgeoisie d'Aix, dans la famille Loubet : Claire Loubet est morte assassinée, et c'est sa sœur Catherine qu'on accuse...

La marquise s'affaissa sur elle-même; sa tête retomba sur les coussins; elle ne bougea plus tandis que le moine racontait, sans omettre aucun détail, la découverte du crime et l'accusation qui pesait sur Catherine Loubet.

La marquise ne prononça pas une parole pendant ce long récit; ses yeux entr'ouverts regardaient sans voir ses mains serrées comprimaient sa poitrine; une sueur froide luisait à ses tempes, dont l'artère battait avec une violence inégale; mais son attitude resta calme, impassible.

— Eh bien! madame, dit le moine en achevant cette lugubre relation; votre crédit tout puissant viendra-t-il au secours de cette pauvre fille? Elle est innocente; vous le croiriez comme moi si vous l'aviez vue dans sa prison : elle est tranquille, résignée; ses sentimens sont ceux d'une sainte; cependant il y a contre elle des preuves qui sembleront évidentes à la justice humaine; elle sera condamnée si on la juge avant que Jacques Loubet ait pu venir la défendre. Lui seul au monde connaît l'assassin; lui seul peut dire la vérité; pour qu'il la découvre à tous, il faut un sursis; si Catherine l'obtient, elle est sauvée; la sauverez-vous, madame?

La marquise releva la tête; cette terrible situation lui rendit un moment toute sa présence d'esprit, toute la netteté de son jugement et de sa volonté.

— Oui, mon père, dit-elle avec force, oui; mais le moyen que vous

proposez est incertain, peut-être impossible. Où êtes-vous sûr de trouver Jacques Loubet? Reviendra-t-il jamais? Il y va de sa tête... Non, non, ce n'est pas son témoignage qui sauvera Catherine... Qu'elle avoue, et je réponds de sa vie sur la mienne, sur ma vie! entendez-vous, mon père? Si une évasion était impossible, j'obtiendrais des lettres de grace.

— Par ce moyen, la vie est sauvée, madame, mais l'honneur!..

— Un sursis ne sauverait ni l'une ni l'autre.

— Seigneur mon Dieu! soyez en aide à cette pauvre innocente! s'écria le moine consterné.

Il y eut un long silence. La marquise, le regard fixe, la tête appuyée sur sa main, semblait retombée dans son anéantissement; on eût dit qu'elle avait oublié la présence du père Athanase. Enfin, il se leva en disant :

— Je reviendrai demain, madame la marquise, lorsque j'aurai instruit Catherine Loubet de ce que votre charité veut faire pour elle.

Mme d'Argevilliers ne répondit que par un signe de tête. Au moment de sortir, le moine revint sur ses pas; l'état où il laissait la marquise lui inspirait beaucoup d'inquiétude, et sa piété ne voyait qu'un moyen d'y remédier promptement.

— Ma fille, dit-il avec simplicité, il y a long-temps que vous ne vous êtes confessée; peut-être votre ame a-t-elle besoin des secours spirituels; vous savez quelles efficaces consolations on trouve au tribunal de la pénitence.

Mme d'Argevilliers frissonna, et répondit d'une voix tremblante : Je me confesserai un de ces jours, mon père; j'ai besoin de faire d'abord un examen de conscience.

Geneviève attendait dans l'antichambre.

— Eh bien! mon révérend père, dit-elle, que pensez-vous de la situation de Mme la marquise? elle a parlé enfin en vous voyant!

— Elle me paraît saine d'esprit, quoique fort abattue et changée par la maladie.

— Faut-il, malgré ses ordres, avertir M. le premier président et les médecins?

— Attendez à demain, Geneviève, je veux la revoir auparavant.

Vers le soir, Mme d'Argevilliers fit mettre sa chaise longue devant une fenêtre qui donnait sur le jardin. La journée avait été ardente; mais la brise qui se levait au coucher du soleil soufflait par intervalles une molle fraîcheur et murmurait dans les grands marronniers de la terrasse. Les fleurs que fait éclore si belles le soleil du midi, exhalaient de suaves odeurs; le jasmin double, l'héliotrope, l'œillet couleur de feu, secouaient dans les

airs leurs pétales embaumés. Il y a dans le calme d'une belle nuit, dans les vagues harmonies qui résonnent au ciel, le long des eaux, sous le feuillage, de mystérieuses influences qui enchantent les plus profondes douleurs, qui endorment la peur et même le remords; Mme d'Argevilliers l'éprouva : penchée sur la fenêtre, elle tourna son visage à la brise et en respira les parfums. Un moment sa pensée s'éteignit; elle s'isola du passé, de l'avenir; elle oublia les inquiétudes dévorantes du présent; elle se reposa hors des souvenirs qui la tuaient. Un soupir profond s'échappa de sa poitrine ardente; elle se laissait aller à ce bien-être, à ce temps de répit, comme le malheureux dont la torture est un instant suspendue. Elle étendit ses bras amaigris, sa tête s'inclina dans un complet repos, et elle dit tout bas : La belle nuit!...

Geneviève, la voyant ainsi immobile, couvrit la lampe et s'assit à l'écart. Toutes les portes étaient ouvertes; il n'y avait personne dans l'antichambre; les domestiques faisaient la veillée dans la maison du fermier à cent pas du pavillon.

Un silence profond régnait dans la salle; les clartés de la lampe tombaient obliquement sur les carreaux de marbre blanc et noir; les figures peintes en grisaille ressortaient comme des fantômes entre les panneaux; un faible bruit résonnait au dehors; c'était celui du vent et des eaux qui couraient sous le feuillage.

Tout à coup une figure d'homme se dressa comme une ombre à la porte du salon, Geneviève se leva avec un mouvement d'effroi et cria aussitôt : Qui va là?...

C'était l'avocat Loubet. Ses habits en désordre, sa barbe hérisées, ses souliers poudreux lui donnaient l'apparence d'un voleur ou d'un mendiant; son visage fatigué, bruni par le soleil, semblait vieilli de dix années. Il s'avança sans rien dire jusque devant la chaise longue. La marquise resta immobile; ses cheveux se dressaient à son front, il lui sembla qu'une main de fer la saisissait au cou. Au bout d'un moment, elle dit : Sortez, Geneviève.

L'avocat alla fermer la porte; puis il revint vers Mme d'Argevilliers, les bras croisés, le regard morne et terrible. Alors elle se souleva, et passant les deux mains sur sa tête, comme pour la garantir, elle dit :

— Vous venez me dénoncer!... Mais il n'y a point de preuves. Qui vous croira?

— Personne, je le sais. Aussi ce n'est pas vous, c'est moi que je viens livrer. Moi aussi j'ai un meurtre sur la conscience! car j'ai tué votre amant, madame, j'ai tué Hector de Lansac! Il fallait son sang pour venger votre honneur!... Misérable fou! je vous aimais, je vous adorais

comme une femme chaste, pure, grande entre toutes les autres femmes! et vous êtes un monstre d'impudicité, de cruauté!...

Elle retomba défaillante en murmurant :

— Loubet, ayez pitié de moi! ne me parlez pas avec injure, avec menace... Mon crime a été involontaire, et je donnerais ma fortune, mon sang, tout, hormis ma réputation, pour l'expier... Vous ne me croyez pas?

— Non! répondit-il en détournant la vue. Je vais donner ma vie pour racheter celle de cette innocente que votre crime envoyait à l'échafaud. Béni soit Dieu, qui a fait arriver jusqu'à moi cette terrible nouvelle!... J'aurais pu ne pas revenir à temps.

— Catherine ne mourra pas; sa vie est sauve, quel que soit le jugement. Je lui donnerai les moyens de s'évader... et plus tard elle aura des lettres de grace...

— Des lettres de grace! elles abolissent le supplice; mais le déshonneur! l'infamie!... Non, non; c'est une éclatante justification qui doit sauver la tête innocente de Catherine! Je viens me dévouer pour elle. L'homicide subira le châtiment dû à l'assassin; c'est un arrêt de la justice de Dieu, madame. Elle vous épargne aujourd'hui; mais plus tard il vous faudra comparaître à son tribunal... Vous souvenez-vous des taches de sang que vous aviez aux bras le soir de la Saint-Jean? elles reparaîtront alors!...

La marquise cacha instinctivement ses bras sous son mantelet blanc, et répondit d'une voix creuse, brisée :

— Dieu aura peut-être pitié de moi, Jacques Loubet. S'il me condamne, les tourmens de l'enfer ne me seront pas plus douloureux que ceux de cette vie. Ma conscience est mon bourreau; et Dieu me punit par la mort de celui que j'ai tant aimé... Vos mains aussi sont tachées de ce sang pour lequel j'aurais avec joie donné tout le mien... Lansac est couché sous la terre!... Jamais, jamais je ne le reverrai!... Ce beau visage n'est plus qu'une tête de mort, et moi, je vis encore; je vis rongée nuit et jour par cette effroyable douleur!

Elle pleura en achevant ces mots.

— Vous l'aimiez bien, cet homme qui vous était infidèle! dit l'avocat avec une dédaigneuse pitié; lui ne vous aimait plus, madame.

Elle serra convulsivement les mains; ces paroles réveillaient encore en son ame des sentimens de jalousie et de vengeance.

— Il faut vous confesser à moi, maintenant, continua l'avocat; il faut me dire toute la vérité. Ce meurtre était prémédité! Vous êtes allée au jardin de M. de Lansac pour tuer votre rivale!...

— Non, non, interrompit-elle, je le jure devant Dieu qui m'entend !... Je croyais être la seule femme qui fût jamais entrée en ce lieu quand j'y trouvai la belle Loubette.... Elle s'arrêta : ce nom sortit à peine de ses lèvres.

— Achevez ! dit impérieusement l'avocat.

— Eh bien ! cette fille me reconnut, elle m'insulta, elle osa me menacer... Mon secret, ma réputation, étaient entre ses mains.... La malheureuse me dit que, dès le lendemain, on saurait notre rencontre.... La marquise d'Argevilliers au même rendez-vous que la belle Loubette !... J'eus peur d'elle.... Un couteau se trouva sur la cheminée, je le pris.... Loubette cria... Je ne sais, j'étais comme folle.... Je frappai au hasard... c'est ainsi que je l'ai tuée....

La marquise se tut; la voix et la respiration lui manquaient; elle porta son mouchoir à sa bouche et le retira aussitôt rempli d'un sang écumeux. L'avocat, saisi d'une profonde horreur, détournait la tête.

— Depuis ce jour, reprit la marquise d'une voix plaintive, je n'ai plus dormi ! Quelles terreurs ! quel supplice que ma vie! J'espère qu'elle finira bientôt.... Mais au-delà que trouverai-je?... Mon Dieu ! faites-moi miséricorde !...

— Qu'il pardonne à tous, dit Jacques Loubet avec une sombre résignation; puisse mon supplice expier votre crime! Demain j'aurai pris la place de Catherine. Pauvre ange! elle va rester sans appui en ce monde; que deviendra-t-elle ? Quel homme voudrait l'épouser ? Dans quelle communauté religieuse serait-elle reçue ? Chacun s'éloignera de la proche parente d'un homme roué en place publique....

Mme d'Argevilliers tomba à genoux en s'écriant la terreur au front : Jacques Loubet, vous ne persisterez pas, vous me dénoncerez !...

— Non, non ! ne savez-vous pas que je n'ai point de preuves ?... En allant à l'échafaud, madame la marquise, je saluerai de loin la porte de votre hôtel.... Ne serez-vous pas là pour vous assurer que la mort vous a délivrée du seul témoin qui puisse dire : Louise d'Argevilliers, la noble veuve d'un mestre-de-camp du roi, a tué à coups de couteau la belle Loubette !...

La marquise cacha sa tête dans les coussins en poussant de profonds gémissemens, et fit signe à l'avocat de s'éloigner. Alors il la saisit au bras et lui dit : Je vais à votre place en prison, à l'échafaud.... Pour que Dieu vous pardonne au jour de votre mort, réhabilitez la mémoire du pauvre Jacques Loubet !...

V.

En ce temps-là, les formes judiciaires étaient expéditives en matière criminelle ; le procès de l'avocat Loubet ne pouvait traîner en longueur : il s'était constitué prisonnier, et ses aveux avaient fait marcher rapidement l'instruction de cette affaire, dont la fatale issue ne semblait pas douteuse. Les étranges incidens de ce drame avaient causé une profonde sensation dans la ville d'Aix. Le jour du jugement, la foule encombrait, dès le matin, les avenues du palais de justice. Marius Magis pérorait sur la place au milieu de nombreux auditeurs. Ce n'était pas sans une sorte de regret qu'il se voyait privé du rôle important dont les aveux de l'avocat Loubet l'avaient obligé de se désister et qu'il ne jouait plus qu'un personnage très secondaire dans cette nouvelle procédure, où son témoignage ne pouvait condamner ni sauver personne. Mais son esprit ingénieux s'attachait à une supposition, qui trouvait quelque créance dans le public.

— Messieurs, disait-il à une vingtaine de procureurs et d'avocats assemblés autour de lui, je persiste à croire que Jacques Loubet est une victime héroïque de l'amour; il se dévoue pour sauver la vie de Catherine... Que signifie, je vous le demande, cette circonstance qu'il n'a pu expliquer, et de laquelle j'ai rendu, moi, un témoignage si clair et si positif? Quelle est cette femme que j'ai vue sortir du jardin où le crime a été commis, et se réfugier dans la maison des Loubet?... Lui-même l'a nommée; la découverte était singulière, et j'en ai sur-le-champ fait part à plusieurs d'entre vous. Et cette mitaine?... Messieurs, il faudrait n'avoir aucune habitude des débats judiciaires pour ne pas voir clair dans cette affaire-ci. Je me résume : Catherine Loubet a commis le crime pour lequel elle fut d'abord incarcérée; l'instruction marchait dans les voies de la vérité, lorsque l'avocat, par un dévouement sans exemple, est venu se mettre sous le coup de la loi; la procédure entamée contre lui s'appuie sur des faits qui n'ont aucune vraisemblance, et sa non-culpabilité me paraît démontrée : il sera condamné cependant; mais la vérité se fera jour plus tard, et au lieu d'un procès criminel, nous en verrons deux. Retenez mes paroles, messieurs : bientôt, peut-être, on réhabilitera la mémoire du pauvre avocat Loubet !

Un murmure d'approbation accueillit la fin de cette tirade embrouillée. Marius Magis, triomphant, reprit, en promenant son regard louche sur l'auditoire :

— Ce n'est pas tout, messieurs! je sais encore quelques détails, je vous les gardais pour la bonne bouche...

Le cercle se rétrécit; tous ces visages béants s'avancèrent.

— J'ai vu, ce matin, le paysan chez lequel l'avocat Loubet s'était arrêté de l'autre côté de la Durance; c'est un brave homme, un ancien client des Loubet; il m'a raconté comment l'avocat a appris que Catherine était en prison : un colporteur en donna la nouvelle, et les bergers en parlèrent le soir à la veillée; il y aura de cela demain huit jours. Aussitôt l'avocat tomba comme en pamoison ; il voulut partir sur-le-champ ; il criait comme un homme hors de sens : « Je la sauverai!... je donnerai ma vie!... » et cent autres propos semblables.

Un grand mouvement à la porte du palais de justice coupa la parole à Marius Magis; tout le monde courut de ce côté. L'arrêt allait être prononcé publiquement. Le basochien ne se souciait pas d'entrer avec la plèbe dans cette étroite enceinte, où les mieux placés s'élevaient sur les épaules de leurs voisins; il préféra rester au frais sous les arbres. Une douzaine de cadets, race bavarde et fainéante, se groupa autour de lui pour entendre une fois de plus le récit de la procédure commencée contre Catherine Loubet.

Au bout d'un quart d'heure environ, un murmure sourd annonça la fin de la séance. Le cadet Beauregard sortit le premier, et derrière lui la foule émue et bruyante.

— Condamné tout d'une voix, dit-il, condamné à mort!... On dit que c'est pour demain matin.

A ces paroles, Marius Magis leva les bras au ciel, et se mit à parcourir la place en gesticulant.

— On ne me fermera pas la bouche! s'écria-t-il, je témoignerai hautement que j'ai vu l'avocat Loubet sur ce lieu même le soir de la Saint-Jean; il applaudissait aux beaux faits d'armes de la basoche, le pauvre homme! pas un seul cheveu de sa tête ne songeait à aller là-haut, vers le rempart, tuer la belle Loubette!... Il est innocent! et voilà la coupable!...

A ces mots, il désigna Catherine, qui venait par la petite rue du Portalet, conduite par le père Athanase; elle se rendait aux prisons. La pauvre fille était comme morte; elle n'entendait pas les murmures qui s'élevaient autour d'elle, les menaces qui la suivaient; on l'eût lapidée sans qu'elle détournât la tête.

Le moine, effrayé, l'entoura d'un de ses bras, et de l'autre il écarta la foule en disant :

— Messieurs, messieurs! au nom de Dieu!...

— Que me veulent-ils? demanda Catherine arrêtée par ce tumulte.

Alors une voix cria près d'elle : « Justice ! l'avocat est innocent ! Voilà la coupable !... »

Le père Athanase entraîna Catherine aux prisons, dont la porte formidable se referma aussitôt sur eux.

L'avocat venait d'entendre son arrêt de mort : il avait aussitôt demandé son confesseur et Catherine ; il pouvait les voir librement, la loi accordait cette consolation au condamné.

La jeune fille se jeta à genoux devant Jacques Loubet, et lui prit les mains. Le père Athanase, tout pâle et troublé, dit à voix basse :

— On crie là dehors ; Marius Magis a ameuté les cadets ; ils disent que vous êtes innocent... ils ont menacé Catherine...

— Pauvre fille ! s'écria douloureusement l'avocat en la serrant dans ses bras, je n'aurai sauvé que sa vie !... Catherine, soumettez-vous à la volonté de Dieu ! priez-le pour le salut de mon ame ! Je ne veux pas quitter ce monde sans vous dire, pour votre consolation, que je suis innocent comme vous du crime dont vous étiez accusée !...

— Il fallait me laisser mourir ! interrompit-elle avec véhémence. Jacques, ils vous ont cru ; je ne vous croyais pas, moi !

Le moine, frappé d'un douloureux étonnement, s'écria :

— Vous avez avoué pour sauver cette enfant !... Vous aussi, vous êtes innocent !... Mais quel est donc le coupable ?

— Je vais vous le dire en confession, mon père, répondit Jacques Loubet avec calme ; quand j'aurai fait mes derniers adieux à Catherine, je vous donnerai ce peu de temps qui me reste.

Il se tourna vers la jeune fille, et lui parla bas long-temps, une main passée entre les boucles de sa longue chevelure. Elle l'écoutait à genoux, les mains jointes, les yeux baissés, comme aux pieds de Dieu.

Un moment il la retint serrée contre son cœur en lui disant :

— Catherine, adieu !.. il faut nous quitter ; ta présence m'ôte mon courage... près de toi, je regrette la vie... Nous eussions pu être si heureux ! j'avais méconnu mon bonheur ! Oh ! s'il pouvait m'être rendu !

Elle releva la tête à ces mots ; un éclair de joie passa dans son regard ; elle sourit faiblement et murmura :

— Je mourrai ! je t'irai trouver là-haut avant la fin de l'année... En la mort comme en la vie, ne suis-je pas ta fiancée ?

Jacques Loubet la baisa au front ; puis, la remettant aux mains du moine, il dit :

— Adieu, adieu, Catherine ! Mon père, qu'elle s'éloigne !.. Il faut que nous restions seuls pour me préparer à mourir.

L'avocat n'était point dévot, mais il avait une foi simple et pieuse. Sa

confession fut sincère, entière; il dit toute la vérité avant de demander l'absolution au père Athanase.

Le moine l'écouta dans une attention profonde; des larmes coulaient le long de ses joues ridées; il joignait les mains dans un étonnement plein d'horreur et de pitié. Quand il eut tout entendu, il donna l'absolution *in articulo mortis* à Jacques Loubet.

— Mon fils, lui dit-il ensuite, je vais maintenant solliciter pour vous un sursis.

— Hélas! dans quel dessein, mon père?

— La Providence ne nous donnât-elle qu'un jour, qu'une heure, ce court délai peut suffire au repentir d'une ame criminelle. Le secret de votre confession est sacré; mais je vais veiller sur les remords de cette malheureuse femme; sa vie s'éteint.

L'avocat secoua tristement la tête.

— Mon sacrifice devait s'accomplir, dit-il, je suis sans espoir.

Le père Athanase obtint un sursis de trois jours à l'exécution. Dès qu'il en fut assuré, il courut au Pavillon. A moitié chemin, il vit venir une litière entourée de beaucoup de monde; le carrosse du premier président suivait; les domestiques étaient à pied. Le père Athanase frémit en reconnaissant cette livrée noire; il crut que Mme d'Argevilliers était morte. Le triste cortége avançait lentement; quatre hommes portaient la litière; le premier président était dans le carrosse. Il fit arrêter en voyant le moine haletant, et la tête nue, au bord du chemin.

— Montez, mon révérend père, dit-il en mettant la tête à la portière; je ramène à la ville Mme la marquise d'Argevilliers : elle est au plus mal, et j'allais vous envoyer chercher.

En achevant ces paroles, le premier président se renfonça dans le carrosse, et fit signe au père Athanase de se mettre à son côté. La chaleur était accablante, il ne faisait pas un souffle de vent; il n'y avait pas un nuage au ciel embrasé; un silence profond régnait dans les campagnes; la cigale seule chantait au soleil, sur les branches immobiles.

— Quelle Thébaïde! s'écria le moine; monsieur le premier président; cette ardente chaleur peut faire mourir en chemin Mme la marquise!

— Que Dieu t'assiste! Il fallait absolument la ramener; dans l'état où elle est, comment la laisser au Pavillon? sa chambre y est trop petite pour recevoir; demain, aujourd'hui même, dès qu'on saura son danger, toute la ville viendra la visiter. Je vais faire demander pour elle les prières de quarante heures; l'église les doit à une personne si éminente par son rang et ses vertus.

Une heure après, la marquise était couchée dans sa grande chambre

tendue de velours noir; il faisait sombre sous les rideaux, au-delà desquels un grand christ d'ivoire s'élevait entre un bénitier de cristal et un reliquaire. Cinq ou six dames faisaient cercle devant le lit et parlaient à voix basse. Le père Athanase et Geneviève étaient au chevet de la marquise, qui tenait son visage tourné vers la muraille. Elle ne parlait pas, elle ne se plaignait point; on entendait seulement son souffle inégal et parfois une toux sèche.

Le moine lui dit à voix basse : Vous souffrez beaucoup, ma fille; prenez courage, la miséricorde de Dieu est grande, il m'envoie pour vous assister, si sa volonté est que vous franchissiez ce terrible passage de la vie à la mort... Ne pensez-vous pas recevoir bientôt vos sacremens?

La marquise ne répondit rien; alors il renouvela sa question deux ou trois fois, et elle finit par lui dire avec impatience : — J'ai encore le temps, mon révérend père, demain...

— Quand vous voudrez, ma fille; je ne vous quitte plus.

Geneviève éplorée emmena le moine dans un cabinet voisin : Madame se meurt, dit-elle, les médecins ont déclaré qu'elle n'avait peut-être pas deux jours à vivre; d'un moment à l'autre, elle peut rendre l'ame dans nos bras, et elle ne s'est pas confessée! c'est une sainte cependant...

— Dieu veuille qu'elle ne fasse pas la mort d'une impie!...

Geneviève se signa.

— Mon révérend père, dit-elle, c'est la dernière visite de l'avocat Loubet qui coûte la vie à Mme la marquise, il l'a comme ensorcelée, j'en suis sûre! On dit qu'il sera roué pour les crimes qu'il a avoués! Si on le brûlait en place publique, ce serait une justice de Dieu!

— Paix! Geneviève, paix! vous blasphémez, interrompit le moine, et il retourna s'asseoir au chevet de la marquise.

Que de puériles et vaines démonstrations autour de ce lit de mort! Cette chambre était comme une chapelle mortuaire où la foule venait jeter en passant un regard curieux; toute la noblesse de la ville y fut reçue.

La marquise était environnée du lugubre appareil que le culte catholique a pour les agonisans. Des cierges bénits brûlaient nuit et jour autour d'elle; on lui apporta les reliques de saint Mitre et de sainte Madelaine; un autel fut dressé dans sa chambre pour y réciter les prières; elle devait mourir en représentation comme elle avait vécu, pour donner un dernier exemple de la grandeur et de la piété de sa maison; son beau-père mettait un sentiment d'orgueil à rendre publique cette fin édifiante. Mme d'Argevilliers n'avait point d'enfans, point de proches parens, point d'autre famille que celle de son défunt mari; personne dans ce monde, où

elle avait tenu une place si haute, si enviée, ne la pleurait sincèrement. Les médecins l'avaient condamnée. Elle figurait déjà comme un corps mort au milieu de ces lugubres pratiques de dévotion, et l'on ne comptait pour rien les souffrances de ses derniers momens. Elle subissait, impassible, ce spectacle terrible, ces cérémonies inhumaines. Étendue sur son lit, les yeux fermés, les mains jointes, elle ne parlait plus, et laissait faire autour d'elle. Il semblait que les facultés de son ame s'étaient éteintes, et que l'agonie ne disputait plus à la mort qu'un corps déjà glacé. Cependant, une fois au milieu de la nuit, la marquise ouvrit les yeux, et promena autour d'elle un regard encore vivant et lucide; mais ce fut comme la durée d'un éclair, et elle retomba aussitôt dans son anéantissement et son immobilité.

Le père Athanase ne quitta pas ce lit mortuaire; il exhortait incessamment la marquise; il attendait dans une effroyable anxiété un geste, une parole, mais rien, jamais rien que de sourdes plaintes et de douloureux frémissemens.

La dernière nuit, deux prêtres disaient les prières des agonisans dans la chambre de la marquise; ses femmes veillaient autour d'elle; le père Athanase, agenouillé sous les rideaux, murmurait machinalement le *Miserere;* ses yeux se fermaient, il sommeillait vaincu par ses fatigues. Les cierges allumés aux bras de la cheminée jetaient de pâles clartés sur toutes ces figures accablées; les fenêtres étaient entr'ouvertes; il faisait doux au dehors; les premiers rayons du jour blanchissaient au ciel; le vent du matin bruissait dans les ormes de la place des Prêcheurs.

Geneviève arrangea les couvertures de soie qui retombaient autour du lit, et avançant la main, elle toucha les pieds de la marquise; ils étaient froids et déjà insensibles. Au même instant Mme d'Argevilliers fit un grand mouvement; des flots de sang baignèrent ses lèvres; ses bras se raidirent.

— Elle trépasse! s'écria Geneviève, faites-lui baiser le crucifix!...

Tout à coup la marquise se souleva, les yeux ouverts, les mains étendues, et elle dit d'une voix rauque et coupée par le râle: — Je vais mourir!.. il faut me confesser!.. M. le premier président! qu'il vienne!.. des notaires!... des témoins!... il en faut! appelez du monde!... le temps presse!... mon Dieu!.., donnez-moi encore un moment!...

— Des témoins! cria le père Athanase, ma fille, il est temps... parlez; soulagez votre conscience!...

Les femmes de la marquise avaient couru vers la porte en appelant du monde; on alla éveiller le premier président; en un moment tous les gens de l'hôtel furent sur pied. Le père Athanase exhortait Mme d'Argevilliers et lui présentait à chaque moment le crucifix.

— Ma fille, lui dit-il, courage!... Dieu vous montre la voie pour arriver à lui...

Au bout de quelques minutes, le premier président accourut, suivi de plusieurs personnes du dehors; ces cris avaient attiré du monde; l'épouvante était sur tous les visages.

— Un notaire! répéta la marquise avec force, quelqu'un qui puisse écrire mes dernières paroles... le temps presse!...

— Est-ce pour votre testament, madame? dit le premier président en regardant froidement sa belle-fille; mais vous n'avez rien à donner; tous vos biens sont substitués.

— Non! c'est ma dernière confession! soyez-en tous témoins!...

Elle se tourna vers le moine, et ajouta avec un accent plus ferme, au milieu du profond silence de tous les assistans: — Mon père, je déclare devant vous, devant ceux qui sont ici présens, que Jacques Loubet n'est pas coupable... C'est moi qui ai tué la belle Loubette...

Un cri sortit de toutes les bouches: le père Athanase étendit la main sur Mme d'Argevilliers, et prononça la formule de l'absolution.

— Ma fille, s'écria-t-il, votre repentir sauve une tête innocente... quelques heures encore, et il n'était plus temps...

Elle retomba, et dit d'une voix si faible, que le moine penché vers elle l'entendit à peine: — Je ne pouvais parler qu'à l'heure de ma mort!... Béni soit Dieu!... elle est enfin venue!...

H. Arnaud.

REVUE DRAMATIQUE.

DU THÉATRE EN 1836.

Quelle est aujourd'hui l'importance du théâtre? A quel degré d'illustration la littérature dramatique doit-elle s'élever de notre temps? La forme scénique convient-elle parfaitement à notre époque, et lui empruntera-t-elle un éclat pareil à celui qu'elle eut sous le ministère de Richelieu et sous le règne de Louis XIV? Il y a une relation secrète et nécessaire entre certains genres littéraires et certaines époques. Rabelais n'est guère possible qu'au XVIe siècle; la satire ne saurait venir qu'au moment où toutes les grandeurs chancellent, et où la vénération du passé s'abolit dans l'esprit des hommes. La monarchie du XVIIe siècle, qui couvrit tous les progrès de la nation sous le manteau de sa gloire, souffla un héroïsme nouveau dans la poésie, et l'éleva de l'ode à la tragédie. La philosophie du XVIIIe siècle, cette majesté qui conduisit le convoi de toutes les autres puissances, ramena les regards de la société sur elle-même, les fixa sur la réalité, et fit passer la littérature de la comédie au roman. Quelle est la destinée littéraire de notre siècle? S'affranchira-t-il de la domination d'une forme déterminée? Fera-t-il consister son originalité à employer toutes les formes tour à tour, ou en même temps? Mais soit qu'il penche vers un genre, soit qu'il en embrasse plusieurs à la fois, est-il à croire que le genre dramatique obtiendra, dans son estime, sinon la première place, au moins une des meilleures?

Qu'est-ce donc que le théâtre? Et quelles sont les conditions particulières de sa prospérité? Il semble d'abord que le drame soit par lui-même plus puissant et plus libre que le roman. Quel cas fait-on des livres ordinaires? On les prend dans sa main, on les tourne, on les agite sans pitié; on les tient à sa discrétion; on les tutoie; on est familier et impertinent avec eux dès la première entrevue. Et la pensée, qui était si tendrement caressée et si fière, lorsque l'auteur la berçait encore dans son esprit, elle est là sans honneur, sans défense, sans indignation, cachant honteusement sa tête sous ses deux ailes de papier, et s'enveloppant dans la couverture du livre, comme en un linceul! L'auteur est si chatouilleux et si superbe! mais son livre est sans parole, sans mouvement; et le lecteur y voit moins qu'une idée, moins qu'une image, quelque chose d'inerte et d'incomplet, qui agrée un instant, qui déplaira tout-à-l'heure, et à quoi il faut ajouter sa propre intelligence, si l'on y veut trouver un sens!

Il n'en est point de même des représentations dramatiques. Les plus vulgaires ont un meilleur sort. L'auteur dramatique n'a pas à subir ce terrible tête-à-tête du lecteur, où le romancier perd presque toujours sa partie; il ne va pas dans la maison de son juge, comme faisait le livre tout-à-l'heure, et n'a point à dévorer l'humiliation de sa familiarité; il convie, au contraire, la foule à sortir de ses maisons, et à venir s'asseoir dans celle que sa pensée a choisie; il la place selon son gré, l'éclaire à sa fantaisie, la mène d'un sentiment à l'autre, sans avoir à redouter d'autres interruptions que celles que lui-même a prévues; et puis il la prend par tous les sens à la fois! et pour traduire ses idées, il a, au lieu de signes impassibles et décolorés, des hommes qui vont, qui s'agitent, qui parlent, qui souffrent, qui sont heureux, qui peuvent, si la foule est distraite, faire des efforts inattendus pour ramener son attention! Et voilà la pensée du poète qui a le mouvement, qui a la voix, qui a la vie!

Mais ce qui fait la supériorité du théâtre, ce ne sont point tant les priviléges qu'il donne que les devoirs qu'il impose. Le roman est assujetti à moins de règles; il est plus affranchi de l'opinion générale; il est plus personnel et plus accessible au caprice. Adressé au lecteur isolé, il peut être le cri d'une conscience solitaire, le rêve d'une imagination fantasque, le vœu d'un cœur indépendant. Un romancier peut vivre au fond des bois, si cela lui plaît; son originalité fait son mérite; son étrangeté fait quelquefois son succès. Jean-Paul est le type du romancier que j'ai en vue; il vivait aux champs, dans une solitude qui ne fut jamais envahie, auprès de sa vieille mère, dont il couvrait les genoux des fleurs qu'il cueillait en rêvant, tout le long du jour. Jean-Paul a peint le monde à travers son imagination, et sans l'avoir jamais observé ailleurs que dans son propre

cœur. Ses livres sont venus dans les villes; ils y ont trouvé des douleurs à consoler, des oisivetés à charmer, des esprits à creuser, des ames à agrandir; et l'on peut dire d'eux qu'ils y ont plus éveillé de sentimens nouveaux qu'ils n'en ont rencontré d'analogues à ceux qu'ils peignaient.

Cette initiative toute personnelle n'appartient point au théâtre. Si le drame permet à l'individualité de l'auteur de se montrer, ce n'est qu'à la condition qu'elle se mettra complétement au service des opinions reçues, et des idées communes. Tandis que les romans sont ouverts aux façons de penser ou de sentir, qui percent à peine, qui sont nées hier dans la solitude, et qui ont besoin d'y mûrir, le drame, au contraire, n'admet que les sentimens partagés par tous, et doit avoir le genou plié devant les dieux que la raison générale adore. Le drame est la partie publique et, pour ainsi dire, parlementaire d'une littérature; il appartient autant au parterre qu'au poète. Comme la loi, il est l'expression de la volonté de tous. On ne doit pas songer à écrire pour le théâtre, si l'on n'est plein de respect pour les croyances et pour les besoins de la multitude, et si l'on ne sent une fibre docile remuer en soi, au moindre bruit qui se fait dans le monde.

Que faut-il donc pour que le théâtre soit florissant? Il ne suffit pas d'avoir des imaginations vives, ni d'habiles esprits qui sachent mêler dans une proportion heureuse les artifices de la scène et les déductions de la raison. Il faut qu'il y ait, dans la multitude à qui les poètes dramatiques s'adresseront, une conformité de pensées et de sentimens qui leur puisse servir de base. C'est l'unité du public qui fait la puissance du théâtre. Ne cherchez pas une autre raison pour expliquer la gloire que le théâtre a eue au XVIIe siècle, alors que toutes les intelligences étaient tournées vers les mêmes recherches, et que l'uniformité des mœurs était imposée par Louis XIV à sa cour, et transmise par la cour au reste de la nation!

On répète tous les jours que le niveau, passé par la révolution sur les différentes classes de la société française, est cause de l'abaissement dans lequel notre théâtre est tombé. Nous ne saurions être de cet avis; nous croyons que la révolution, en resserrant l'unité politique de notre pays, y a semé les germes d'une nouvelle unité morale qui doit assurer au théâtre de nouvelles prospérités; nous ne lui ferons donc pas un crime d'avoir effacé les distinctions sociales; nous ne nous plaindrons pas de l'égalité qu'elle a consacrée dans la nation; nous déplorerons au contraire que l'unité qu'elle y avait apportée ait été rompue depuis lors, et nous accuserons les réactions successives qui ont jeté la discorde dans les esprits. Ce qui fait aujourd'hui la faiblesse du théâtre, ce n'est pas la monotonie de la société; c'est au contraire la division complète de toutes les idées

et de tous les sentimens. Le public se défait tous les jours et se décompose; j'allais même dire qu'il n'y a plus de public susceptible d'éprouver des émotions communes. Aussi voit-on cette foule sans lien, qui court aux théâtres non plus pour juger, comme autrefois, mais pour s'oublier elle-même, tatonner partout, chercher en aveugle, marcher sottement sur des œuvres originales qui sont peut-être venues trop tôt, applaudir des médiocrités qui se greffent à point sur ses habitudes, et, une fois certaine coutume prise, repousser tout ce qui s'éloigne un peu de l'ornière où elle s'est arrêtée. Croyez-le bien, ce n'est pas le talent dramatique qui manque à notre époque, c'est un public uni par une foi morale sur laquelle on puisse s'appuyer avec assurance!

Quel parti le théâtre a-t-il pris en face de ces dissensions intestines du public? Les auteurs se sont, en général, partagés en deux écoles; chacune d'elles a cru tourner la difficulté, et n'a guère fait, selon nous, qu'agraver le danger. Toutes les deux se sont réunies en ce point qu'elles ont négligé de s'adresser aux opinions et aux sentimens du public, pour ne solliciter que ses yeux. L'une de ces écoles est réaliste à l'excès; elle n'aime que les modes du jour, que les mots du jour, que les habitudes du jour; elle ne saurait faire le drame qu'avec le frac moderne. Elle veut s'assujétir à peindre fidèlement le costume de notre société, et simule, autant que possible, les apparences de l'existence ordinaire; elle sait parfaitement la dernière manière d'ouvrir les portes, de servir une table; elle est toujours au courant du joaillier le plus en vogue; elle connaît le nom de la lingère qui, hier soir, détrôna dans l'opinion des boudoirs les plus élégans, la lingère accréditée par la fashion. Prenant pour une tendance définitive de notre époque le matérialisme transitoire qui pèse sur nous, elle a cru faire fortune en l'établissant au théâtre. Ce n'est plus la vraisemblance des passions qui la préoccupe, c'est l'imitation des habitudes extérieures; et son ambition se borne à produire une illusion satisfaisante sur cette scène où Corneille a fait retentir tant de grandes idées, où Racine a exprimé de si délicates passions.

Cette école s'est essayée au Gymnase sous les ailes de M. Scribe; elle y mourait faute d'air, lorsqu'un talent nerveux et énergique la transporta sur une scène et sur des proportions plus vastes. Acceptant la méthode de M. Scribe comme point de départ, M. Alexandre Dumas s'efforça de mettre le plus de sentimens qu'il put, sous le costume actuel et sous tout ce détail de la vie réelle qui encombrait le théâtre. Cette ambition méritait les encouragemens de la critique; les trois drames d'*Antony*, de *Térésa*, d'*Angèle*, doivent être comptés au nombre des choses les plus hardies et les plus vigoureuses qu'on ait tentées de nos jours. La passion venait s'y

mêler à la réalité d'une façon nouvelle; et M. Dumas aurait pu, en s'étudiant à avoir plus de raison et plus de finesse, donner à la forme, qu'il avait presque créée, la perfection dont elle est susceptible. Mais il semble que M. Dumas ait bien vite désespéré de lui-même; il a abandonné le genre auquel il doit ses meilleurs succès, pour imiter les chefs d'une école rivale, et pour demander à l'imagination des triomphes, dont il nous sera permis de douter.

L'imagination est en effet le point de départ d'une autre école dramatique. Celle-ci ne cherche point à captiver le public par le tableau de la réalité actuelle; elle veut au contraire le frapper, le séduire, l'enlever par le spectacle d'une réalité imaginaire et fantastique; elle étonne le regard par la résurrection des costumes oubliés d'autrefois; elle tourmente le rêve de certaines formes splendides et absolues; elle est peu française; elle relève à la fois de Shakspeare et de Calderon; elle a fait un mélange de la profonde tristesse anglaise et de la fantaisie espagnole. M. Hugo, qui est à la tête de cette école, a entrepris une tâche impossible, celle de faire que l'imagination, au lieu de servir d'enveloppe à la vérité, soit son propre but à elle-même; engagé dans une voie qui n'a pas d'issue, pliant sous le poids de la fatalité qu'il s'est imposée de ses propres mains, depuis un an il garde le silence.

M. Dumas n'a point dès l'abord réussi davantage dans cette voie difficile. *Catherine Howard* et *Don Juan de Marana* ont dû lui apprendre qu'il avait peu de fonds à faire sur les spectres et sur les orgies. Un des jeunes gens les plus vigoureux qui se sont élevés après lui, M. Félicien Mallefille, a pu compléter cette démonstration pour son esprit, et lui faire voir, par le succès douteux des *Sept infans de Lara*, que l'imagination, eût-elle même plus de sensibilité à son aide, ne saurait avoir au théâtre une puissance assurée, si elle n'est soumise au frein et aux inspirations de la raison. Nous aimons à croire que tous ces exemples ne seront pas perdus pour l'avenir de M. Alexandre Dumas. Déjà le drame animé et biographique de *Kean* a montré une alliance mieux entendue des éclats de l'imagination et des mouvemens du cœur; il est à souhaiter que l'auteur d'*Antony* poursuive avec soin la réforme de lui-même, et ajoute aux qualités distinctives de son talent, des facultés que le travail peut développer, et sans lesquelles il n'y a pas de succès durable.

Toutefois, par un inexplicable caprice du public, la méthode qui a mal réussi aux mains audacieuses de M. Hugo et de M. Dumas, a fait la fortune d'un homme moins puissant et plus timide. Quelle autre origine pourrions-nous trouver aux succès de M. Casimir Delavigne? Serait-ce pour avoir emprunté *le Paria* à *la Chaumière Indienne* de Bernardin de

Saint-Pierre, *l'Ecole des Vieillards* à *l'École des Femmes* de Molière, *Marino Faliero* à lord Byron, *Louis XI* à Walter Scott, *les Enfans d'Edouard* à Shakspeare, que M. Delavigne serait aujourd'hui si fort applaudi? ou bien l'attention et les suffrages de la foule voudraient-ils le récompenser d'avoir traîné, au travers de toutes ses pièces, le même vieillard aigre et impuissant: Procida, qui est le plus vert de tous, et qui conspire dans l'exil; Faliero, qui est déjà plus affaissé et qui conspire sur le trône; Louis XI, qui ne peut plus conspirer contre personne, et contre qui tout le monde conspire; Glocester, qui semble un moment rajeunir ce vieux type âcre et tyrannique; puis enfin, Charles-Quint qui glisse sur le bord de la tombe, et qui attend ses funérailles en jouant avec un moinillon? Pensez-vous que ce soit un objet bien digne d'entretenir les loisirs de notre siècle qui vient de naître, que le spectacle de toutes ces colères en cheveux blancs, de toutes ces caducités frémissantes de haine ou tremblantes de peur? Pensez-vous que ce soit pour le remercier d'avoir peint cette galerie de sombres octogénaires, que la faveur s'attache à M. Casimir Delavigne? Non. S'il a rencontré des succès, c'est que, voulant rivaliser avec les romantiques, et faire de l'imagination comme eux, il a eu le bonheur d'être trahi par ses forces, et de rester en arrière à une certaine distance convenable aux esprits vulgaires; c'est qu'au lieu de replier les spectateurs sur eux-mêmes, il a cherché à les distraire de leurs préoccupations habituelles par le prestige peu dangereux d'une sorte de couleur factice, nouvelle et modeste.

Il resterait une troisième tentative à faire; celles dont nous venons de parler peuvent amuser le public, mais sont impuissantes à le rallier et à le reconstituer. La méthode que nous proposerions ne réussirait peut-être pas du premier coup, et pourrait soulever de grandes dissensions avant de ramener l'unité que nous désirons; en tout cas, elle serait plus hardie et plus digne du génie intellectuel de notre nation. En présentant au public des images inconnues et des possibilités étranges, on peut le frapper, mais on ne saurait l'enthousiasmer; en lui offrant les peintures extérieures de son existence, les faits matériels de sa vie, les habitudes superficielles de sa civilisation, on peut solliciter son intérêt, piquer sa curiosité; mais on ne saurait encore le fixer, et surtout on ne réussit ni à l'éclairer ni à perfectionner son éducation morale. Au lieu donc de respecter les dissentimens du public, au lieu de se refuser l'accès de se esprits divisés, il serait à désirer que les auteurs abordassent de front son intelligence, et provoquassent directement toutes ses passions et toutes ses idées; au lieu d'accepter son scepticisme, il faudrait qu'on l'osât heurter et attaquer; au lieu de laisser en paix la raison du parterre, partagée

sur les moindres questions, il faudrait qu'on la réveillât, qu'on l'excitât, et qu'on ne craignît point de chercher à mettre un terme à toutes ces indécisions dans lesquelles la moralité publique perd peu à peu son énergie, et la littérature française le seul ressort véritable de sa prospérité.

Qui donc entreprendra cette réforme, et qui donnera à nos auteurs l'exemple de la hardiesse extrême de professer, en face du public, une opinion morale quelconque? Il ne semble pas que le théâtre soit disposé à prendre l'initiative. Est-ce donc à la presse de s'en saisir? Mais la souveraineté de la presse est restreinte; sa puissance est bornée, quoi qu'on ait dit; et nous avons fait au théâtre, pendant l'année qui vient de s'écouler, de singulières expériences de son pouvoir.

La critique a beaucoup fait pour le Théâtre-Français; elle s'est informée de tous ses desseins, et a applaudi ses moindres succès; elle a, par un heureux accord, secondé les tentatives qu'il a faites pour sortir de l'obscurité où la mort de Talma l'avait laissé plongé, et que l'éclat rival des fusées romantiques avait accrue. Il y a peu de temps encore qu'on parlait de son ennui comme d'une chose proverbiale. Aujourd'hui, il est tout-à-fait de mode d'y aller rire. Souvent Molière paraît seul sur la scène, et tient en haleine toute la salle pendant cinq grandes heures. Parfois aussi, le grand Corneille fait sentir toute sa puissance et toute sa vigueur, malgré la désespérante faiblesse des acteurs qui sont chargés de le traduire. Qui aurait pensé cela, il y a six ans? Et même l'hiver dernier, on avait peine à se garantir du froid qui circulait dans l'enceinte presque vide. Quelques jeunes gens, qui gardaient ensemble le pieux souvenir des œuvres du passé, et une espérance raisonnable de l'avenir, se regardaient et se remarquaient dans cette solitude. Chacun s'en retournait chez soi pensif, rêvant aux gloires d'autrefois, aux fragiles idoles du présent, aux possibilités futures, s'affermissant de plus en plus dans la comparaison de la littérature et de l'histoire, et se disant qu'après tout une réaction en faveur des deux derniers siècles pourrait bien souffler sous les couleurs éclatantes des novateurs le mouvement de la pensée, et cette intelligence du cœur qui leur manquent complètement.

Aujourd'hui la chose est faite; elle était naturelle; elle a été entreprise; elle a été accomplie. La réaction est flagrante; il s'agit de savoir à quoi on la fera servir. Car les jeunes gens qui l'ont enhardie n'étaient pas seulement poussés par la piété due aux chefs-d'œuvre des siècles passés, que de stupides audaces voulaient fouler aux pieds; s'ils ont eu la pensée de favoriser la résurrection de tous ces morts glorieux, ce n'était pas pour dire aux vivans de se faire pareils à leurs fantômes; ils voulaient, sans

doute, que notre siècle tirât d'utiles enseignemens de leurs ouvrages; mais ils désiraient surtout qu'on les admirât pour apprendre d'eux à faire, après eux, autrement qu'eux.

Le *Chatterton* de M. Alfred de Vigny est venu prendre place au théâtre avant que le retour à une méthode dramatique plus sévère fût déterminé. Le public a eu quelque peine à s'habituer à ce drame, qui était si heureusement étranger aux violences ordinaires de la scène. La critique a repris le public dans cette occasion; elle l'a éclairé et réchauffé. Elle lui a dit qu'effectivement la lutte du poète Chatterton contre la société n'avait été ni entourée d'observations assez impartiales, ni couronnée par une moralité suffisante, mais qu'enfin elle présentait le spectacle et l'idéal d'une affliction fréquente aujourd'hui, et qu'elle annonçait la renaissance d'un sentiment plus sérieux de l'art. Le public a écouté ces remontrances, et il est venu voir *Chatterton;* plus on jouera cette pièce, plus le public sera nombreux et empressé. Voilà un succès où la presse peut s'attribuer quelque part : il a été lent; il est sûr.

Après avoir montré l'influence de la presse, hâtons-nous, pour être juste, de faire voir aussi le côté de son impuissance. M. Empis a donné déjà une série de comédies qui s'attaquent aux vices de notre époque; ces comédies sont l'expression d'une conscience honnête, mais qui n'a pas toujours assez de vigueur pour faire ressortir vivement ce qu'elle sent. Ainsi elles ont l'air de se contenter de peindre nos mœurs sans éprouver ni indignation ni joie à leur sujet, et elles poussent trop souvent leur impartialité jusqu'à l'indifférence. Elles pleurent aussi beaucoup, mais non pas comme les comédies du XVIIIe siècle, qui se prenaient de leurs larmes à toute la terre et au ciel; elles pleurent dans des angoisses sans issue, dans des encombremens qui semblent venir plus de l'imprudence de l'auteur que de quelque grande fatalité sociale ou religieuse. Décidées à la difficile entreprise de peindre des caractères entièrement pervers, elles n'ont point su les faire excuser par la vivacité, la variété, l'imprévu de l'invention; les coquins qu'elles nous ont montrés ont beaucoup moins paru dignes de châtiment à cause de leur scélératesse que pour le peu d'amusement qu'ils procurent. Leur esprit est moindre que leur vertu, et ils n'ont pas ces ressources soudaines, ces coups merveilleux, ces intrigues nouées et dénouées habilement, qui sont le seul attrait qu'un homme de talent puisse donner à de semblables conceptions. Mais enfin les comédies de M. Empis ont, sur toutes celles de notre temps, cette incontestable supériorité, qu'elles sont sérieuses et qu'elles veulent reproduire les taches de notre figure. Le public a semblé ne pas se ranger à cet avis; et si *Lord Novart* est une pièce indécise pour le fond et pour la forme, on y

trouvait pourtant des qualités, et, au quatrième acte, deux scènes qui méritaient que le public s'y arrêtât davantage.

Les encouragemens du public, qui n'ont pas voulu se prononcer de ce côté, se sont violemment déclarés pour *le Procès criminel*, comédie sans élégance, qui joue grossièrement sur une surface sans profondeur. Mais la faveur qui avait accueilli la pièce de M. Rosier n'est rien auprès de l'engouement qu'a rencontré celle que Mme Ancelot a fait représenter plus récemment sous le titre de *Marie*. Il semble qu'un sexe tout entier, contre lequel on ne saurait protester sans témérité, ait pris cette sorte de comédie sous sa protection, et la veuille mettre au rang des meilleures choses. On a même répété à cette occasion que Mme Ancelot avait voulu ajouter son nom à celui des femmes célèbres qui ont tenté, par différentes voies, d'accroître l'importance de leur sexe et d'étendre ses priviléges. A croire ces bruits, Marie serait une héroïne de la famille de Corine et de Lélia; comme ses deux sœurs aînées, elle aurait aussi son Oswald et son Sténio, son faible amant, impuissant à prendre de grandes résolutions et à persévérer dans l'amour. Nous avons vainement cherché cette similitude; il nous a semblé que Marie était faible comme les plus faibles femmes, et que, quelque inférieurs et indignes que nous soyons, nous autres hommes, nous ne saurions agir avec plus de mollesse et d'incertitude. Comment Marie n'a-t-elle pas d'un regard sondé le caractère de Charles d'Arbelle? Comment ne l'a-t-elle pas dédaigné dès le premier ou au moins dès le second jour? Sitôt que cette femme héroïque revoit ce pâle amant qu'elle a sacrifié, elle sent défaillir son courage et sa raison. Comment cet amour, si bien éteint par la vertu, se rallume-t-il si souvent sous un souffle si débile? Pourquoi ce papillon, si raisonnable et si puissant, vient-il trois fois brûler ses ailes à la même flamme? Le succès de *Marie*, comme celui du *Procès criminel*, est l'ouvrage de Mlle Mars, qui a brodé, sur le canevas qu'on lui avait donné, toutes sortes de sentimens, de figures et de fleurs exquises, qu'on ne saurait voir sans admiration, et qu'on voudrait pouvoir louer dignement.

Nous ne reprocherons pas au directeur de la Comédie-Française d'avoir admis les pièces que nous critiquons. Il faut qu'il y ait place au soleil pour tout le monde; Diogène y a autant de droits qu'Alexandre; et il n'est pas, Dieu merci! nécessaire d'être un homme de génie pour faire jouer une comédie. Mais nous ne saurions concevoir l'obstination qu'on semble mettre à combler le répertoire de chaque semaine avec les pièces de M. Casimir Delavigne. *Les Vêpres siciliennes, les Comédiens, l'École des Vieillards, Marino Faliero, les Enfans d'Édouard, Don Juan d'Autriche, Louis XI*, toutes ces tristes et vieilles physionomies, dont nous par-

lions tout-à-l'heure, apparaissent chaque soir sur les planches comme des spectres menaçans, et mettent en fuite toutes les joyeuses figures que la comédie du XVIIIe siècle a laissées dans les coulisses du Théâtre-Français. C'est ici que la presse devrait avoir quelque autorité, et pourtant c'est ici qu'elle est surtout impuissante. *La Famille de Luther*, que M. Delavigne avait envoyée au secours de son répertoire, ne lui a pas prêté une défense bien opiniâtre; elle est tombée sous les efforts de la critique. Remarquez bien qu'il en a été à peu près ainsi de la plupart des ouvrages de M. Casimir Delavigne; depuis la représentation de *l'École des Vieillards*, l'enthousiasme a successivement diminué autour de lui; mais toutes ses pièces, meurtries par la critique, durent néanmoins dans l'estime d'une sorte d'esprits dont on ne devrait pas encourager l'erreur, et reparaissent sans cesse sur la scène comme pour narguer la raison et le goût qui les ont condamnées. La souveraineté que M. Casimir Delavigne exerce au Théâtre-Francais est inexplicable, et nous ne prêterons pas l'oreille aux bruits par lesquels on voudrait se donner le plaisir d'éclaircir cet impénétrable mystère.

Cependant M. Hugo, que le besoin de la souveraineté travaille plus vivement, et qui, nous assure-t-on, est arrivé au point où il ne peut plus contenir le despotisme de son génie, veut éclater enfin dans tout son orgueil et dans toute sa majesté. Il aspire à réunir en ses mains les grandeurs de toute espèce; cherchant en même temps la voie de la fortune, celle du pouvoir et celle de la gloire, il a déclaré solennellement qu'il ne pouvait plus entrer en partage avec aucun de ses contemporains, ni se hasarder à rencontrer des rivaux sur une scène où il ne voyait que des infériorités; il a donc rompu la trève qu'il avait accordée au Théâtre-Français, comme s'il lui répugnait désormais de coudoyer les morts illustres et les vivans déjà célèbres qui en gardent l'entrée. Il a décidé dans sa haute prévoyance que son nom seul pouvait, dans la balance de la faveur publique, servir de contrepoids à tous les grands noms dramatiques des deux derniers siècles, et à tous ceux que l'inépuisable fécondité de la France pourra, de nos jours, ajouter à ces gloires immortelles. Voilà donc un nouveau monopole et une autre dictature qui vont s'élever, sous le prétexte de servir la cause de l'innovation et de la jeunesse! Mais pourquoi redouter ce qui est impossible? Les doctrinaires ont bien pu délivrer un privilége; mais céderont-ils un ministère pour qu'on y construise un théâtre? Céderont-ils toutes les marionnettes politiques dont ils disposent, pour qu'on en fasse des comédiens? Céderont-ils leurs traitemens pour réaliser une subvention nécessaire? Délaisseront-ils eux-mêmes les graves travaux de leur cabinet, pour apporter à M. Hugo

des collaborateurs dignes de lui, dont il ne saurait pourtant se passer? Jamais il n'y eut plus de raison de rappeler cet axiome fondamental de l'ontologie, qu'on ne fait rien avec rien.

Du reste, en admettant la supposition qu'il serait donné à M. Hugo de rivaliser avec la toute puissance de Dieu, et de tirer, à son exemple, quelque chose du néant, on pourrait prédire le sort du second Théâtre-Français sans risquer de se tromper beaucoup. La Comédie-Française est dans un mouvement ascendant de prospérité, dont les progrès, plus manifestes chaque jour, ne sauraient être si tôt arrêtés; elle ne doit point son succès à des moyens factices, mais au retour véritable que le public fait de lui-même vers l'esprit de la comédie, et au pressentiment d'une nouvelle ère de production qu'il nous semble apercevoir partout. Les autres centres, étrangers au genre de la comédie, s'effacent peu à peu; M. Alexandre Dumas a mené le deuil du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les succès d'argent que M. de Rougemont a eus sur cette scène ne sauraient intéresser en rien la critique, si ce n'est qu'ils semblent montrer aussi, dans leur sphère inférieure, l'inévitable retour du théâtre à des mœurs simples, à des tableaux de la vie bourgeoise, et aux caractères comiques.

Le Vaudeville lui-même, autrefois si joyeux, si couru, si puissant, a perdu ses grelots et sa faveur. Le Gymnase a mené un train de prince dans les voitures de la duchesse de Berry. L'ardente princesse favorisait ce théâtre, où l'aristocratie bourgeoise et l'aristocratie nobiliaire se sont rencontrées pour la première fois. Les jeunes gens s'y formaient à une certaine grace sceptique; les jeunes femmes y apprenaient à parer leurs fautes. L'esprit et le plaisir ne manquaient pas aux représentations qu'on y donnait. Les désirs y étaient aiguillonnés par de fines réticences, et contenus pourtant par une raillerie perpétuelle du délire divin des passions. Le théâtre était petit; il était vite plein, on se regardait sourire; on montrait ses larmes. Le public était content; les auteurs étaient ravis; les acteurs eux-mêmes, ces artistes si inconnus à la foule qui les voit tous les jours, avaient quelques-unes des douceurs de l'enchantement général. Cela dura plus de dix ans! Tout cela n'est plus. Bouffé a fait tourner la toupie du *Gamin de Paris*, sur les planches que les grandes dames d'autrefois et les colonels de la restauration effleuraient à peine du pied! La démocratie a envahi le théâtre de Madame de Berry! M. Scribe, proscrit par cette révolution inattendue, s'est réfugié au Théâtre-Français. Alors le Vaudeville, resté sans maître et sans direction, a flotté au hasard des feseurs subalternes. La confusion la plus étrange s'est mise dans son empire. On a vu Odry jouer des farces à la Porte-Saint-Martin, et Fré-

dérick Lemaître jouer le drame de *Kean* aux Variétés. Toutes choses ont été troublées, dérangées, dispersées. Vainement le Vaudeville a appelé à son secours tous les admirables romans du XVIIIe siècle, ceux de Lesage et ceux de l'abbé Prévôt; il n'a point su rétablir son ancienne domination, et, au sommet de toutes ses illusions perdues, de toutes ses gloires éteintes, il a élevé deux hommes nouveaux, M. Bayard, qui pleure toujours, et M. Duvert, qui rit toujours; comme s'il voulait, en un dernier instant, résumer toute sa gaieté passée et toute la tristesse de son présent.

Qu'avons-nous donc à annoncer à la nouvelle année? Assistera-t-elle à la décadence du théâtre, ou à sa glorieuse transfiguration? Rien ne se fait si vite dans le monde; le progrès est latent et insensible, et c'est pour cette cause que les esprits, qui ne savent pas embrasser une grande étendue de temps, sont toujours prêts à le nier. L'année qui commence fera son œuvre partielle dans la grande œuvre de la civilisation et de l'art modernes; mais je ne pense pas qu'elle voie la foudre descendre du ciel, pour réduire tout à coup en poussière les idoles grossières, et pour montrer à la terre étonnée et tremblante le Messie qui doit réparer toutes nos faiblesses, et surpasser toutes nos gloires. Les choses suivront leur cours naturel, et les hommes continueront, les uns à mourir, les autres à naître, sans qu'on y fasse grande attention.

Cependant les avancemens insensibles de la raison publique ne doivent pas tarder de porter leurs fruits, et nous croyons que, pour peu qu'on veuille patienter, on verra le théâtre atteindre une prospérité qu'il n'a pas connue depuis long-temps. La marche des générations et des idées nous conduit directement à cette conclusion; et si, comme nous l'avons dit en commençant, la littérature emprunte ses formes aux nécessités extérieures de l'époque où elle se produit, nous pouvons assurer que le temps reviendra où la forme dramatique dominera toutes les autres.

La restauration portait dans son sein les inconciliables disputes du passé et de l'avenir; mais le passé n'avouait pas toutes ses inimitiés, et c'était en cachette que l'avenir poursuivait ses projets et ses conquêtes. Les formes littéraires de cette époque-là se modelèrent parfaitement sur son esprit. Peu de romans, parce que la lassitude des esprits s'y serait trahie tout entière; pas de drame, parce que le drame est une rencontre publique et sincère de deux idées. Mais des odes, des méditations, des chansons, tout ce qui a le caractère de la solitude, de l'isolement, de la précaution.

Après la restauration, qu'est-il arrivé? On a senti le besoin de s'aborder. On a été curieux de savoir par quels chemins chacun avait passé

pendant ce temps de conspirations clandestines. On s'est ennuyé de l'à-parté. On pouvait désormais avouer les fantaisies les plus audacieuses et les plus étranges. On a demandé à chacun son histoire, et les conteurs se sont peu fait prier; ils en ont conté de toutes les couleurs. Le récit a fait une violente réaction contre le monologue; le roman a remplacé l'ode. Depuis six ans, on donne cours à ces confidences, et nous en sommes encore aux confessions. Quand on aura épuisé les biographies, quelqu'un s'apercevra qu'il faut à toutes ces abstractions une scène où, placées les unes en face des autres, elles puissent recevoir une vie plus complète du jeu de leurs antithèses et de leurs analogies. Pour opérer ce rapprochement, pour organiser cette lutte, il faut savoir discerner l'élément général dans la biographie individuelle, le bien dans le vrai, l'infini dans le fini. Jusqu'à présent nos artistes n'ont pas fait preuve de cette puissance; leurs souffrances et leurs joies particulières empêchent qu'ils ne comprennent les plaisirs et les douleurs de tous. Nous leur souhaitons bien sincèrement de pouvoir s'élever à ce désintéressement de soi-même qui permet de s'intéresser aux sensations de la multitude et aux destinées de l'humanité. Nous leur souhaitons surtout de rencontrer enfin, parmi toutes les pensées qui traversent sans doute leurs méditations, celle qui pourra parvenir à faire vibrer dans la foule la corde des impressions morales, et à reconstituer ainsi l'unité du public, seule et puissante base de la prospérité du théâtre.

H. Fortoul.

LETTRES

A un Architecte Anglais.

I.

MONSIEUR,

Fidèle à la promesse que je vous ai faite en partant de Falmouth, je vais essayer de vous retracer quelques-unes des impressions que m'a fait éprouver votre grande cité.

Je suis arrivée presque sans m'en douter : je me figurais que Londres me serait annoncé de loin par des avenues, des monumens en rapport avec ses proportions colossales et la hauteur de sa fortune. J'ai été très étonnée d'y arriver par des chemins nus, étroits, et de me trouver dans la ville lorsque je croyais traverser encore un des villages de la route. Les limites indécises des villes privées d'enceinte préparent au voyageur de pareilles déceptions. Je savais que je me rendais dans une ville ouverte; mais qui eût pensé que les approches de Londres ne se distingueraient pas de celles du plus humble des villages? Si les villes fortifiées effraient les citoyens sur la sûreté de leurs priviléges, elles offrent au voyageur bien plus de poésie par les souvenirs qu'elles réveillent. Qui peut entrer dans Vienne sans que ses remparts ne lui rappellent Jean Sobieski et Napoléon? Quel étranger peut voir les murs de Berlin sans penser au grand Frédéric, dont l'ombre gigantesque semble encore défendre la capitale et le royaume mieux que les remparts et les soldats? Paris n'est plus une ville de guerre; mais son périmètre est déterminé par un mur d'enceinte, tandis que les larges routes plantées d'arbres par lesquelles on y arrive, et les monumens qui décorent ses entrées, annoncent au voyageur, longtemps d'avance, que la ville européenne va se développer à ses regards.

Il était encore jour lorsque nous arrivâmes à Londres. Le temps était beau et très clair. Voyant beaucoup de jolies maisons, je demandai à un vieil officier de marine, assis à mes côtés, si nous étions à Londres? — Non, me dit-il, nous en sommes encore à plus de quatre milles. — Alors ceci est le faubourg? — Non, c'est le commencement des maisons qui le précèdent. Enfin nous parvînmes à ce faubourg, et il fallut qu'on me l'apprît, car les maisons ne se distinguaient en rien de celles que nous venions de quitter. Ce soi-disant faubourg a deux milles de long. Londres ne se révèle que par l'odeur du charbon, qui va toujours croissant à mesure qu'on en approche. Il peut paraître bizarre de donner des faubourgs à une ville qui n'a pas d'enceinte; et personne n'a pu me dire à quels caractères extérieurs on reconnaît ces faubourgs.

Je suis descendue à Sablonière-Hôtel, ainsi que vous m'en aviez donné le conseil. Dès le lendemain de mon arrivée, je me suis mise à courir la ville avec une aimable demoiselle anglaise, pour laquelle j'avais une lettre de recommandation, et qui m'offrit, de la manière la plus obligeante, d'être mon cicerone. Je ne suis pas encore assez revenue de l'étonnement que m'a causé la vue de la capitale de l'Angleterre pour entrer avec vous dans l'examen spécial d'aucun de ses monumens. Je vais donc me borner, pour aujourd'hui, à vous exposer quelques observations générales sur votre art, qui s'adressent autant à l'architecture du continent qu'à celle de l'Angleterre. Quant à l'effet que Londres a produit sur moi, je vous dirai que je considère cette ville comme devant servir de modèle à toutes celles du continent, sous le rapport des commodités matérielles de la vie. La beauté des rues, des trottoirs, des squares, des parcs, l'admirable distribution des eaux, de l'éclairage, rien de tout cela n'a été égalé dans aucun temps, ni dans aucun pays. Mais après ce premier tribut d'éloge, qu'il me soit permis de parler de la lassitude qu'on ressent en présence de l'uniformité de toutes vos constructions. Les alvéoles d'une ruche n'ont pas entre elles plus de ressemblance. Le génie de vos architectes et la simplicité de goût de vos concitoyens paraissent sortir du même moule. Le beau même fatiguerait par sa constante répétition, et vos architectes ne sont sortis de l'insipide modèle anglais que pour se traîner à la suite de l'école italienne.

L'architecture, depuis la renaissance, a rarement pris ses inspirations dans la nature. Elle a presque constamment emprunté ses formes et ses ornemens à l'art des anciens: elle continue toujours dans la même voie, où, sans cesser d'être copiste, elle grimace le gothique ou mêle les deux styles de la manière la plus burlesque. Les architectures grecque et gothique ont existé par elles-mêmes: chacune d'elles exprimait par ses formes et

ses ornemens un ordre d'idées qui régnait dans leur temps. Mais nos idées ne sont pas celles des Grecs; peu de celles du moyen-âge ont survécu, et nous n'attachons pas aux choses et aux formes le même sens.

Le croissant, image de la lune à son premier quartier, qui surmonte les dômes des mosquées; ces innombrables lampes qui, dans l'intérieur des temples de l'islamisme, pendent de ces mêmes dômes comme autant d'étoiles, rendent présente aux yeux des Musulmans la fuite d'Agar et d'Ismaël, ce grand évènement de leur foi religieuse qui eut lieu dans la nuit; les colonnes dont les fûts partent immédiatement du sol, dont les chapiteaux sont formés par quatre saillies recourbées imitant parfaitement cette partie de la feuille du palmier qui reste adhérente à la tige quand la feuille desséchée en est tombée, rappellent l'arbre du désert, tandis que ces dômes nombreux figurent autant de tentes. Les formes et les ornemens de ces mosquées me représentent l'ordre d'idées qui a présidé à leur construction.

Je n'ai pas de même aperçu dans vos églises modernes la réalisation d'aucune des idées religieuses du christianisme. Je n'y ai vu aucun symbole qui affecte ces édifices plus spécialement au culte qu'à tout autre usage. Il semble que vos architectes aient craint d'écrire une croyance qui pouvait ne pas subsister aussi long-temps que les édifices qu'ils construisaient. Vos églises protestantes sont des salles commodes où l'on va entendre un professeur de morale : tout est convenablement disposé pour le comfort des auditeurs; mais elles ne portent aucune empreinte, et ne sont pas plus des temples chrétiens que toute autre chose. Ce n'est pas que dans celles de vos églises récemment construites, les décorations architecturales aient été négligées. Les porches de plusieurs sont supportés par des colonnes d'ordre corinthien, et ne représentent pas mal de petits temples grecs. Il en est de même à Paris, et le classique, si vivement repoussé de la littérature, se maintient plus ferme que jamais dans l'architecture. Qui verra jamais dans la Madeleine une église catholique? Je conçois très bien que des idées de convenance, de commodité, prises dans les usages de la vie, la nature du climat, président aux constructions, mais pourquoi, dans les parties ornementales, copions-nous toujours les anciens? Pourquoi, comme eux, ne prendrions-nous pas nos ornemens architecturaux dans les objets qui nous environnent? La tige du sapin, dont la tête au milieu des nues défie les orages, ne serait-elle pas tout aussi gracieuse en architecture que celle du palmier? Les feuilles de chêne, de gui, de houx, ne feraient-elles pas un aussi bel effet que les feuilles d'acanthe? Et les segmens de voûte que présente l'intérieur de nos forêts, et que réalisait l'art gothique, ne seraient-ils pas pour nous bien autrement poétiques que

les pleins-cintres ou les dômes dont la tente de l'Arabe semble avoir été le modèle primitif? Nous nous traînons servilement sur les traces des anciens; cependant nous ne saurions espérer, en copiant leurs monumens, de produire les impressions qu'ils en obtenaient. Nous ne sommes pas initiés au sens symbolique ou hiéroglyphique de leurs ornemens, nous ne connaissons pas les idées accessoires, dérivant de leurs usages ou de leurs croyances, qu'ils attachaient à toutes ces représentations d'objets que l'on voit sur les ruines de leurs temples, de leurs palais, de leurs tombeaux. Lors même que nous acquerrions l'intelligence de quelques-uns de ces ornemens, nous ne pourrions en faire usage, parce que nos mœurs, notre religion, notre organisation sociale, diffèrent entièrement. C'est cette immense et inépuisable langue graphique qui se compose de tout ce que Dieu a créé, de tout ce que l'industrie de l'homme a transformé, qui de temps immémorial a été usitée en Orient. Les Indiens, les Chinois, s'en servent encore, et les hiéroglyphes égyptiens en forment un dialecte. Les objets sont employés soit par l'identité du son de leurs noms avec ceux des mots usuels de la langue parlée, soit à cause des idées dont ils sont les symboles, soit enfin par les souvenirs qu'ils réveillent. C'est à cette langue d'images que les hommes reviennent constamment : leurs langues parlées n'en sont que de pâles reflets, et ce n'est pas par des inscriptions qu'on peut remplacer les poétiques symboles de cette écriture primitive. C'est en portant une observation attentive sur les souvenirs que les divers êtres des trois règnes de la nature et les créations de l'industrie humaine rappellent, que l'artiste trouvera des formes et des couleurs pour rendre les inspirations de son ame.

Ce ne sont pas seulement les peintres et les architectes qui trouveront dans cette étude à réaliser l'idéal de leurs conceptions : tout art quelconque, dont l'utile n'est pas l'unique but, y trouvera des moyens de plaire.

L'artiste découvrira dans les mœurs des animaux, dans les usages auxquels nous les appliquons, ceux dont l'image doit réveiller les idées ou les souvenirs qu'il voudra reproduire. Il reconnaîtra également par l'observation des sites spéciaux aux diverses plantes, des parfums qu'elles exhalent, des fruits qu'elles portent, quelles sont les idées accessoires que leur représentation fera naître dans notre esprit.

Le nouvel hôtel des Postes m'a paru un très bel édifice, mais sa destination n'est indiquée ni par ses formes, ni par ses décorations architecturales. Croyez-vous que la représentation de vos élégantes voitures, de vos coursiers impatiens du frein, eût gâté le fronton? On a écrit sur le beau temple grec qui sert de bourse à la ville de Paris : *Bourse et tri-*

bunal de commerce; cette inscription, qui accuse l'impuissance de l'artiste, ne rappelle-t-elle pas le peintre qui fut obligé d'écrire au bas de son tableau le nom de l'animal qu'il avait voulu représenter?

La bourse de Londres est surmontée d'une sauterelle, et cette chanteuse des prairies rappelle à l'instant que celui qui primitivement fit construire cet édifice de ses deniers, avait, à sa naissance, été abandonné dans un pré. Quelle inscription plus éloquente eût pu remplacer cette sauterelle qui dit toute la vie de sir Thomas Gresham, élevé par la charité, parvenu à la fortune par le travail, et couronnant son honorable carrière par le don qu'il fit à sa ville de ce monument? Cependant la destination de cet édifice exigeait d'autres ornemens que ceux qui le décorent. Je voudrais y voir des cannes à sucre, des gerbes de blé, la vigne enlaçant le cotonier, le chêne à côté du poivrier; le Chinois, le Nègre, le Caraïbe, s'entretenant avec l'Européen; je préférerais y rencontrer les statues en pied de Christophe Colomb, de Newton, de Cook, de Watt, de Fulton, au lieu de celles des rois et reines que l'esprit de servilisme y a placées. On m'assure qu'à la réédification de ce monument qui eut lieu après l'incendie du règne de Charles II, de grands changemens ont été faits au dessin primitif. Je crains que, sous le rapport de l'art, ces changemens n'aient pas été des améliorations. A la simplicité anglaise, on a substitué des formes et des ornemens étrangers qui ne s'harmonient nullement avec l'ensemble.

De la Bourse nous sommes allés voir les docks; le plus bel éloge que l'on puisse en faire est de dire qu'ils répondent parfaitement aux deux objets qu'on a dû avoir en vue en les construisant : ils facilitent la surveillance de la douane et rapprochent de la ville les magasins du commerce maritime. Tout ce que l'industrie humaine a pu inventer d'ingénieux pour diminuer le travail dans le chargement et le déchargement des navires, dans le pesage et l'emmagasinage des marchandises, se rencontre dans ces enceintes. Mais après le premier étonnement que m'ont causé ces vastes constructions, je vais, dans toute ma franchise, vous faire part des impressions qu'elles m'ont fait éprouver. L'élévation des murs d'enceinte, inutile pour la sûreté des marchandises, lorsque les magasins qui les contiennent sont aussi solidement fermés; les guichets par lesquels on pénètre dans les docks, et l'examen que souvent il faut subir du guichetier avant que d'y entrer ou d'en sortir; les portes s'ouvrant et se refermant rigoureusement à l'entrée et à la sortie des voitures, tout me rappelait les dures exigences du fisc, l'insupportable inquisition des lois de douane, et j'étais parfois tentée de croire que vous aviez abandonné à l'autorité plus de liberté que vous n'en aviez retenu. Il me

semblait que si, en construisant de vastes bassins sur l'une et l'autre rive pour suppléer à l'insuffisance de l'espace qu'offre la rivière à votre immense marine marchande, on eût laissé les négocians bâtir à leur fantaisie leurs magasins et maisons d'habitation sur les bords de ces bassins, sans autre obligation que d'observer l'alignement, je pensais, dis-je, que ces bassins auraient eu un aspect beaucoup plus pittoresque ; et les bassins du Hâvre se représentant à mon imagination, je voyais dans leurs cadres plus de variété, j'y sentais une atmosphère de liberté à laquelle les grands murs rouges à portes de geôle semblent interdire l'entrée de vos docks.

Les renseignemens me manquent pour pouvoir affirmer d'une manière positive lequel de ces deux modes est le plus avantageux au commerce, si celui adopté dans la construction des bassins du Hâvre n'est pas préférable à celui qui a été suivi pour les docks de Londres; mais je crois qu'*à priori* on peut dire que le mode le plus libre est aussi le plus économique, et que les soins qu'apporterait chaque négociant à la conservation de ses marchandises seraient moins dispendieux et plus efficaces que ceux que donnent les compagnies des docks aux marchandises qui y sont déposées.

J'ai trouvé les maisons de Londres bien distribuées relativement aux usages du pays : pour la vie parisienne, elles seraient fort incommodes. Leur extérieur n'a aucun caractère : il faut multiplier les écriteaux, les noms, les numéros et les affiches partout, pour qu'on puisse se reconnaître. Le voyageur né sur les rives du Bosphore, dans les champs d'Athènes, ou sous le ciel qui inspira Michel-Ange, qui arriverait pendant une belle nuit dans une ville anglaise, s'imaginerait, à voir cette uniformité de constructions, que la cité où il se trouve est une création fantastique de quelque génie morose et mathématicien, et qu'elle est habitée par des automates.

Je suis bien loin de vouloir préconiser la prodigalité des ornemens; je crois au contraire qu'on doit en faire un usage fort sobre. En cela, comme en toute chose, il faut prendre pour guide la nature, dont les plus beaux ornemens ont un but ostensible d'utilité. Mais entre la surcharge gothique et l'aride nudité anglaise, il existe, dans l'imagination de l'artiste, des créations complètes qui, comme celles de Dieu, plaisent à l'œil et révèlent elles-mêmes leur destination.

J'ai cru, monsieur, devoir vous faire connaître de quel point de vue je considère les arts, avant de vous donner mon opinion sur les principaux édifices de Londres. Je termine ma lettre, de crainte, en la prolongeant, de fatiguer votre attention : je continuerai dans la prochaine à vous communiquer mes observations sur cette ville.

Mme FLORA TRISTAN.

BULLETIN.

Le siége de Bilbao est levé! Dans le drame moitié sanglant, moitié plaisant, qui se joue au-delà des Pyrénées, au milieu de ces généraux traîtres ou impuissans, poursuivant sans relâche un ennemi qu'ils n'atteignent jamais, et se vantant sans cesse d'avoir anéanti les rebelles que l'on voit bientôt reparaître plus terribles et menaçans, Bilbao seul donnait à l'Espagne et à l'Europe le spectacle du dévouement le plus héroïque, du courage le plus opiniâtre. Décidés à s'enterrer sous les ruines de leur ville, les habitans voyaient cependant s'approcher, malgré tous leurs efforts, le jour de la capitulation; le siége durait depuis soixante-quatre jours, le chauffage manquait absolument, et la saison devenait de plus en plus rigoureuse. La terre était couverte à vingt lieues à la ronde de deux pieds de neige; les vivres diminuaient sensiblement; dans les derniers jours, la viande de cheval se vendait cinquante-quatre sous la livre; un œuf, vingt-sept sous; une volaille, vingt-six francs. Sur six cents hommes de la garde nationale, deux cents avaient été mis hors de combat. Les positions occupées par les carlistes étaient formidables. Bilbao ne pouvait plus tenir que deux jours, et l'entrée des carlistes devait être le signal du pillage. Les femmes et les enfans des soldats de l'armée carliste accouraient déjà avec des paniers et des mules, afin d'emporter chez eux les dépouilles de la riche cité. Une fois à Bilbao, don Carlos agissait en roi d'Espagne, contractait des emprunts, et peut-être même parvenait à se faire reconnaître par quelques puissances du second ordre. La question était grave. Cependant Espartero hésitait, il voulait retourner à Balmaceda; mais ses propres soldats demandant le combat à grands cris, et le colonel Wylde, commissaire anglais près l'armée de la reine, ayant offert la coopération des soldats de la marine anglaise pour enlever le pont de Luchana, Espartero s'écria: « Avec de pareilles dispositions la victoire est assurée. »

Dans l'après-midi du 24 décembre, les soldats du 1er régiment de la garde, stationnés sur les points les plus rapprochés de l'ennemi, commencèrent l'attaque. En même temps, deux mille cinq cents hommes d'élite de l'armée de la reine, montés sur des trains de bois remorqués

par les chaloupes anglaises et sous le commandement d'officiers de la marine anglaise, étaient transportés au-delà du pont brisé de Luchana, en remontant l'Asua, à l'embouchure de laquelle on établit un pont flottant qui ne put être terminé qu'à six heures du soir. Cette manœuvre hardie, exécutée sous les yeux et sous le canon de l'ennemi, eut un plein succès. Les troupes descendirent à terre et s'emparèrent facilement du mont Cabras. Restaient les hauteurs de Luchana et de Las Bandeiras, occupées par l'ennemi. A dix heures du soir, l'attaque commença contre la position de Luchana plus particulièrement. Espartero, quoique malade, se mit à la tête de sa colonne et chargea avec vigueur. La mêlée fut très meurtrière : trois fois les christinos furent repoussés, et c'est en marchant sur les cadavres de leurs camarades qu'ils parvinrent à débusquer les carlistes. Dans un moment critique, on entendit la voix d'Espartero crier : « Mes enfans, suivez-moi, la liberté ou la mort; » et, après quelque hésitation, le combat recommença aux cris de : *Vive Espartero*. Le 25, à cinq heures du matin, les postes de Las Bandeiras furent enlevés, et l'ennemi se retira aussitôt, laissant derrière lui vingt-cinq pièces de canon dont plusieurs de gros calibre, et deux cents prisonniers. Les pertes sont à peu près égales des deux côtés : mille à huit cents hommes ont été mis hors de combat.

Espartero est entré dans Bilbao délivré, au bruit des acclamations des habitans. Toutes les rues qui avoisinent les remparts ne sont qu'un monceau de ruines. Le vaste couvent des Augustins a été incendié par les habitans eux-mêmes, afin d'en expulser les carlistes qui s'y étaient introduits par surprise. Le général vainqueur saura-t-il profiter de sa victoire et du découragement des carlistes pour prendre à son tour l'offensive? L'activité dans les mouvemens n'est pas précisément la qualité qui distingue Espartero. Déjà, dit-on, les bagages et les archives du prétendant ont été transportés de Durango à Villafranca. L'héroïque résistance de Bilbao doit devenir pour la malheureuse Espagne, rongée par la guerre civile, le commencement d'une ère nouvelle.

La commission de l'adresse, qui a nommé M. Saint-Marc Girardin son rapporteur, n'a pas encore achevé son travail, et déjà le ministère a présenté à la chambre une suite de projets de lois et le budget des dépenses et des recettes de 1838. Rien de plus louable en lui-même que cet empressement, quoique, pour lui trouver un précédent dans les annales parlementaires, il faille remonter à l'époque agitée et turbulente de 1831; rien de plus utile et de plus opportun que la loi sur l'organisation du conseil d'état, et la proposition faite par M. Duchâtel de créer, pour les travaux publics, un fonds extraordinaire de 60,000,000, composé de l'excédant des recettes et de prélèvemens sur la caisse d'amortissement, laquelle recevrait, en échange, des rentes sur le grand-livre. Mais tout l'honneur de ces beaux projets de lois ne revient pas à M. Persil et à M. Duchâtel, et le *sic vos non vobis* n'a jamais été plus vrai qu'en cette occasion. Que MM. Persil et Duchâtel se soient faits les exécuteurs testamentaires du 22 février, qu'ils aient regardé comme de bonne guerre de s'approprier les idées de leurs prédécesseurs, en même temps que

leurs portefeuilles, soit; pour des hommes qui se vantent d'avoir des idées qui leur appartiennent en propre, cela peut paraître singulier; mais ce qui est plus contraire aux lois de la guerre politique, c'est de s'emparer des idées de ses adversaires sans les nommer. Déjà M. Persil avait trouvé, dans les bureaux du ministère de la justice, un travail tout fait sur les prisonniers politiques, et une proposition de graces sur une bien plus grande échelle que ne l'a réalisée le ministère du 6 septembre; le projet de loi sur le conseil d'état ne lui appartient pas davantage, il a été patiemment élaboré par une commission présidée par M. Sauzet; enfin le projet de M. Duchâtel, qui a excité à un si haut degré l'enthousiasme et l'admiration des amis du ministère, projet dont nous sommes les premiers à reconnaître l'importance et l'utilité, existait à peu près tout formulé dans les cartons du 22 février : seulement ce n'était pas 60,000,000 que l'on consacrait à ce fonds de réserve, mais 100,000,000.

Le rapport de M. Duchâtel a révélé de notables améliorations dans l'état de nos finances. Le mouvement général du commerce extérieur de l'année 1835 offre, sur les résultats de l'année 1829, plus brillante elle-même que toutes les années précédentes, un excédant de 372,000,000 fr.; M. Duchâtel annonce 35,000,000 d'excédant sur les recettes de 1837; mais, d'un autre côté, les caisses de retraite du ministère des finances, les pensions militaires, les armemens de la marine, les primes, les ponts-et-chaussées, la police, absorbant une somme supplémentaire de 19,000,000 fr., reste 16,000,000 fr. d'excédant disponible. En six ans les taxes indirectes offrent une augmentation de 90,000,000 fr. au budget des recettes.

M. Duchâtel a ensuite abordé la question de la réduction des rentes, dont il a ajourné la solution à un moment plus favorable, se fondant sur le resserrement des capitaux et l'élévation subite de l'intérêt de l'argent dans les principales places commerciales de l'Europe et des États-Unis. L'impôt sur le sucre indigène a été également ajourné; M. Duchâtel a proposé, en attendant, une réduction sur les droits d'entrée qu'ont à supporter les sucres des colonies et les sucres étrangers. Le droit sur le sucre colonial est abaissé à 25 francs, et le droit sur le sucre étranger à 40 francs.

Pendant que le ministère redouble d'activité, la presse doctrinaire se jette en enfant perdu dans des voies que ne peuvent ni ne veulent autoriser les membres sérieux et modérés du cabinet: elle a quitté la discussion pour se faire pamphlétaire. L'ancien président du conseil est surtout en butte aux plus violentes attaques; il semble que plus on s'applique à le représenter comme un homme impossible, plus on est saisi de terreur à la moindre de ses démarches. Une discussion des plus modérées s'étant engagée entre M. Molé et M. Thiers dans le sein de la commission de l'adresse, au sujet de l'expédition de Constantine, M. Thiers montra, dit-on, une lettre qui lui avait été écrite, il y a quelques jours, et dans laquelle il était fait mention de l'existence au ministère de la guerre d'un état des forces promises par le ministère du 22 février au maréchal Clausel. C'est cette lettre, toute personnelle, qui a été transformée, par un journal doctrinaire, en une soustraction de pièces officielles. L'aveuglement des haines politiques peut-

il donc aller jusqu'à imputer à un homme public, qui a été revêtu des plus hautes fonctions de l'état, des faits aussi graves, et qui se détruisent par leur exagération même? M. Molé, qui est plus capable que qui que ce soit d'apprécier tout ce qu'il y a de mesuré dans l'opposition d'un adversaire comme M. Thiers, désapprouve hautement la polémique de certains organes de la presse doctrinaire. Cette guerre de noms propres et d'insinuations calomnieuses ne saurait, en effet, convenir à des hommes qui peuvent différer sur certains points de politique extérieure, mais qui ont toujours eu pour but commun la grandeur et la tranquillité du pays.

— Jusqu'ici, on a pu acheter des électeurs ou en corrompre pour se faire nommer député, mais il a été impossible de s'en passer. C'est l'axiome de Brillat-Savarin appliqué à la politique. Pour avoir un député, prenez des électeurs. Un nom fameux dans notre bourgeoisie d'élite pensait tristement à cette vérité, en songeant aussi combien il était plus difficile de faire sortir un électeur de dessous terre que de faire descendre un dieu des frises de l'Opéra, quand l'idée lumineuse, spontanée, lui vint de créer des électeurs, faute de pouvoir en acheter dans un pays où la mine en a été épuisée. Qu'a-t-il fait? ou plutôt que fait-il? Il achète un emplacement désert, au bord de la mer, pour se proclamer un jour protecteur spécial du commerce; il entoure ce lieu d'un mur de clôture, badigeonne de vieilles huttes de pêcheurs auxquelles il donne un faux air de maisons, afin de prendre à cœur, comme il le dira plus tard, les intérêts de la bourgeoisie; il fait déblayer des bains qui datent de Charlemagne et de Philippe-Auguste, toujours pour se poser à la tribune comme un défenseur des antiquités et un restaurateur de monumens; et puis, ce grand restaurateur manquant d'hommes, comme en manqua Pierre-le-Grand, comme en manque aujourd'hui l'Amérique, il appelle à lui la population suédoise du ballet de *Gustave*, la population si nombreuse et si intéressante de *la Muette de Portici*, toutes les populations enfin de la rue Lepelletier; il fait plus, il ajoute des monumens de carton aux monumens absens de sa ville nouvelle, de cette ville qui le nommera député quand elle sera une ville, quand elle aura les habitans qu'il lui aura amenés. Des fontaines, des statues, celles de *don Juan;* des escaliers de marbre, ceux des *Huguenots;* des édifices orientaux, ceux de la *Bayadère* et de *la Révolte au Sérail*, viennent peupler cette ville sans population. Aussi sa ville sera bientôt bâtie, peuplée, vivante. Les machinistes et les comparses ne feront pas défaut à l'œuvre. Quel aspect aura cette ville au printemps! Des rues peintes par Ciceri! Une ville gorgée d'électeurs en pantalons collans, abondante en droits politiques et en recettes, hospitalière aux baigneurs et aux habitués du balcon! Une ville qui aura un député dans un directeur, un directeur dans un député!

Enfin le secret est trouvé : pour être député, bâtissez une ville et faites-vous-en nommer ensuite le représentant.

— Il manquait une édition complète des œuvres de George Sand; cet écrivain, qui s'est placé si vite au premier rang de nos romanciers, avait droit à voir cette suite de beaux livres qui sont tombés de sa plume

féconde, réunis en une collection qui pût être placée dans toutes les bibliothèques. Cette nouvelle édition est non-seulement la première édition complète des œuvres de George Sand; mais elle est digne, sous le rapport du luxe typographique, de la popularité de l'auteur et de l'immense succès qu'elle est destinée à obtenir. Tous les détails de l'exécution ont été soignés avec un goût extrême. La première livraison des œuvres complètes de George Sand (1) comprend *André* et les petits romans : *la Marquise, Mattea, Lavinia, Metella.* On ne pouvait mieux ouvrir cette belle collection que par ce joli roman d'*André*, où l'auteur semble avoir voulu montrer que la grace et la naïveté ne lui étaient pas moins familières que la force et l'éclat. *André* se distingue surtout par la finesse d'observation, par la vérité des scènes champêtres, par la délicatesse des nuances. *La Marquise* nous transporte dans un monde tout différent, et la même plume qui a décrit les pudiques douleurs de Geneviève, trouve une énergie terrible pour peindre la vie aventureuse de *la Marquise*. Les deux volumes suivans contiendront les *Lettres d'un voyageur*. En résumé, cette édition n'a besoin que d'être signalée à l'attention publique pour prendre aussitôt sa place parmi les éditions les plus soignées, les plus correctes et les plus élégantes qu'on ait jamais faites de nos bons écrivains.

— Aujourd'hui que la parole a pris un si grand empire au milieu de nos mœurs, qu'elle a passé de la chaire religieuse, où elle endoctrinait les rois, à la tribune politique où elle parle aux peuples, son influence s'est étendue à toutes les ramifications de l'enseignement, un peu au désavantage des livres. Quel livre pourrait instruire autant que la conversation savante de nos professeurs renommés? A côté de ces éloquens dissertateurs vient de se placer un jeune littérateur, M. Ottavi, dont les leçons sont attentivement suivies depuis trois ans par les auditeurs studieux du lycée polymatique de M. Rivail, rue de Sèvres. Cette affluence est méritée. Dans son cours de littérature, M. Ottavi démontre, avec une conviction pleine de logique, les causes qui constituent la base de toute œuvre supérieure. Abandonnant à Laharpe sa procédure grammaticale, il cherche dans *la passion,* dans *l'observation* ou dans *le raisonnement,* le principe et la source éternelle du beau et du sublime. Esprit fin autant qu'homme de parole chaleureuse, M. Ottavi complète ses appréciations par la biographie des écrivains qui lui fournissent des modèles et des exemples. Ses excellentes leçons sont à beaucoup d'égards l'anatomie comparée de la littérature.

— M. Panseron nous a donné cette année un nouvel album; douze compositions de divers caractères, romances, barcarolles, nocturnes, forment ce joli recueil, orné de lithographies charmantes. M. Panseron, compositeur d'un grand talent, a su donner aux pièces fugitives de ce genre, un mérite qu'elles n'avaient point avant lui. Ses romances, d'une mélodie élégante et distinguée, sont écrites avec une exquise pureté.

(1) 2 vol. in-8°. Chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

LES
BALS A DOMICILE,

OU

BON SANG NE PEUT MENTIR.

PERSONNAGES.

M. DUPONT. — Mme DUPONT. — Mme DE MAROY, leur fille.
— LA MARQUISE DE CHAMERLAT.

(La scène se passe à Paris chez M. Dupont. —
Le théâtre représente un salon.)

SCÈNE PREMIÈRE.
MONSIEUR ET MADAME DUPONT.

MONSIEUR DUPONT.

Laisse-moi donc tranquille, ma femme, avec tes aristocrates et ton aristocratie.

MADAME DUPONT.

Qui te parle d'aristocrates et d'aristocratie, monsieur Dupont?

MONSIEUR DUPONT.

Crois-tu que je ne te voie pas venir quand tu me répètes sans cesse que par notre fortune, et surtout par le mariage que nous avons fait faire à Augustine, nous pourrions compter aujourd'hui parmi la première société de Paris? Je ne veux compter parmi rien, moi. D'anciens chaudronniers, des aristocrates! Pour quoi faire? Voudrais-tu aussi aller à la cour, toi, par hasard?

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

MONSIEUR DUPONT.

Vas un peu demander aux familiers des Tuileries le cas qu'ils font de cette cohue de bourgeois qui encombrent le château les jours de réception; s'ils osaient te répondre, tu verrais. Le moindre freluquet de l'ancien régime, la dernière des péronnelles d'autrefois leur paraîtraient cent fois préférables à nous autres s'ils pouvaient s'en procurer une quantité suffisante; ils ne le peuvent pas encore, ils sont bien obligés de se rabattre sur ce qu'ils trouvent.

MADAME DUPONT.

Tu es donc dans leur secret?

MONSIEUR DUPONT.

Beau secret! C'est le secret de Polichinelle. J'admire ta fille et toute sa coterie qui s'imaginent que la cour est charmée de les recevoir, et qu'elle n'a pas de plus grand plaisir que de leur donner des fêtes. Des filles de chaudronniers, de marchands de vin, bien dorées, il est vrai, bien empanachées, bien brillantes, bien reluisantes; qui font bien les belles, les imposantes, les Pompadour! (il rit aux éclats.) Ah! les Pompadour! On n'a rien trouvé de mieux que cela pour avoir l'air comme il faut. Ce sont des têtes sans cervelle qui n'auront que ce qu'elles méritent le jour où on leur fermera la porte au nez.

MADAME DUPONT.

Tu ne te mets pas souvent en frais d'éloquence, monsieur Dupont; mais aussi quand cela t'arrive....

MONSIEUR DUPONT.

Ce n'est pas pour faire de l'éloquence, ma bonne Catherine; mais j'ai toujours trouvé stupide de prendre des manières postiches quand il est si simple de rester ce qu'on est. Après tout, pour peu que ça t'amuse, fais-toi présenter; je crois que c'est comme ça qu'on dit; ah! mon dieu, fais-toi présenter à la cour; je ne m'y oppose pas; tu es bien aussi noble que ta fille qu'ils invitent à toutes leurs cérémonies. Je ne serais pas fâché, pour mon compte, de te voir aussi déguisée en Pompadour. Pauvre bonne femme! en Pompadour!

MADAME DUPONT.

Ris, monsieur Dupont; donne-t'en tout à ton aise; pourvu que tu sois gai, je suis toujours contente.

MONSIEUR DUPONT.

A la bonne heure, Catherine; mais sois bien sûre que tout ce qui t'é-

blouit pour le moment n'est que de la singerie. Il n'y a plus de cour; il n'y a plus moyen qu'il y ait de cour; ce qui, à tout prendre, n'est pas un malheur; il y a un grand endroit où l'on entasse pêle-mêle, le moins souvent qu'on peut, les gens en place de toute espèce, d'autres gens dont on craindrait les clabauderies, et les intrigans qui se fourrent partout: il n'y a pas autre chose. Ta fille et tous les siens ne sont là que comme les mannequins que les dévaliseurs de diligences placent au bord des routes pour faire illusion sur leur nombre. Je voudrais qu'on fût raisonnable et qu'on sût se contenter des bals qu'on peut se donner entre soi; il y aurait de quoi rire alors en voyant les danseurs qui resteraient au gouvernement.

MADAME DUPONT.

Tu me parles toujours comme si je voulais aller aux bals des Tuileries; tu sais bien que non; mais pourquoi te moquer d'Augustine parce qu'elle y va? A ne regarder le château que comme un lieu public où on ne paie pas pour entrer....

MONSIEUR DUPONT.

Diable! où on ne paie pas.

MADAME DUPONT.

Enfin, on ne paie pas à la porte. A l'âge d'Augustine, elle a raison de profiter des billets qu'on lui envoie.

MONSIEUR DUPONT.

Je n'ai jamais dit qu'elle eût tort. Ce que je voudrais seulement, c'est qu'elle ne nous en étourdît pas, et qu'elle fît moins de contorsions quand je m'amuse à rappeler que j'ai été chaudronnier.

MADAME DUPONT.

Mais aussi, mon ami, c'est que c'est une exagération. Tu as été un industriel qui avait des intérêts dans une manufacture de Villedieu.

MONSIEUR DUPONT.

Là, là, quand je le disais; voilà l'aristocratie qui revient sur l'eau. Et dans cette manufacture de Villedieu, pourrais tu bien me faire l'amitié de me dire ce qu'on fabriquait? n'étaient-ce pas des casseroles, des chaudrons?

MADAME DUPONT.

En gros, mon ami.

MONSIEUR DUPONT.

C'est assez pour m'intituler chaudronnier quand la vanité m'en prend.

MADAME DUPONT.

Alors les fournisseurs de l'armée, les munitionnaires pourraient dire

aussi qu'ils ne sont que des marchands de pain, des marchands de viande, des marchands de souliers et des marchands d'habits.

MONSIEUR DUPONT.

Je ne les en empêche pas.

MADAME DUPONT.

Si on se met comme cela à appeler tout par son nom, on finira par trouver qu'il n'y a plus rien. On ne respecte déjà pas grand'chose.

MONSIEUR DUPONT.

Tu es vraiment étonnante avec ton besoin de respecter, tu choisis bien ton temps surtout. Tiens, voici ta fille.

SCÈNE II.

MONSIEUR ET MADAME DUPONT, MADAME DE MAROY.

MADAME DE MAROY.

Bonjour, mon père; bonjour, maman.

MONSIEUR DUPONT.

Bonjour, petite.

MADAME DUPONT bas à son mari.

Tâche d'être un peu aimable.

MONSIEUR DUPONT.

Augustine, ta mère me recommande d'être aimable avec toi; est-ce que je ne le suis pas toujours?

MADAME DE MAROY.

Toujours, mon père.

MONSIEUR DUPONT.

Tu vois bien, madame Dupont; tu ne cherches qu'à me dénigrer. Je vous laisse ensemble; j'ai une lettre à écrire.

MADAME DE MAROY.

Vous reviendrez, mon père?

MONSIEUR DUPONT.

Est-ce une question à faire quand tu es ici?

SCÈNE III.

MADAME DUPONT, MADAME DE MAROY.

MADAME DE MAROY.

Je veux lui parler de ce que je vous disais l'autre jour.

MADAME DUPONT.

Ah! je t'en prie, Augustine, ne va pas t'aviser de lever ce lièvre-là aujourd'hui. Pour quelques mots que je lui en ai touché, nous venons d'avoir une discussion à perte de vue.

MADAME DE MAROY.

Bast, bast, maman, vous êtes trop poltronne.

MADAME DUPONT.

Tu vas encore t'attirer quelque bourrasque.

MADAME DE MAROY.

J'y suis faite depuis long-temps.

MADAME DUPONT.

Espérer que ton père consente à donner chez lui des bals à tout le faubourg Saint-Germain!

MADAME DE MAROY.

Mon thème est fait, et tellement fait que j'ai indiqué pour deux heures un rendez-vous ici, à cette marquise de si bonne volonté qui se charge de vous fournir des glaciers, des traiteurs, des décorateurs, des pâtissiers, et de plus une société d'élite aussi nombreuse qu'on le désire.

MADAME DUPONT.

Ta marquise est une folle.

MADAME DE MAROY.

Ce n'est pas elle qui a inventé cela; c'est déjà une vieille industrie. Au fait, savez-vous qu'il doit être assez agréable pour ces dames-là de donner à leurs intimes des fêtes qui ne leur coûtent rien à elles, et même au contraire, si on en croit la médisance.....

MADAME DUPONT.

Fi donc!

MADAME DE MAROY.

Je n'y crois pas, moi; mais vous jugez que dans le monde désœuvré où cela se passe, il y a matière à propos.

MADAME DUPONT.

Ainsi ton père livrerait sa maison, paierait tous les mémoires qu'on lui présenterait, et cela pour avoir l'embarras de recevoir un monde qu'il ne connaît pas.

MADAME DE MAROY.

Oui.

MADAME DUPONT.

Et on trouve des gens qui consentent à être dupes à ce point-là?

MADAME DE MAROY.

Je vous en réponds.

MADAME DUPONT.

Qui ça peut-il être?

MADAME DE MAROY.

Pour la plupart, des étrangers qui tombent des nues, que personne ne connaît, qui ne connaissent personne; il faut même qu'il y ait du vague sur l'origine de leur fortune, qu'elle soit susceptible de mille interprétations; cela ajoute au merveilleux et stimule la curiosité. Mon père n'est pas tout-à-fait dans les conditions requises, je le sais bien; sa position est trop nette, trop claire, elle n'est pas assez pittoresque. Mais si ses fêtes sont bien données, la marquise et moi, nous avons toute raison de croire qu'on passera par là-dessus.

MADAME DUPONT.

Tu veux te moquer de moi, n'est-ce pas?

MADAME DE MAROY.

Non vraiment.

MADAME DUPONT.

Alors tu m'inquiètes; car je commence à craindre que tu n'aies perdu la tête.

MADAME DE MAROY.

Jamais je ne l'ai eue meilleure. Vous allez me demander où est mon bénéfice là dedans; d'abord d'avoir de beaux bals où je pourrai amener des personnes triées parmi mes connaissances, auprès desquelles cela me fera un grand honneur; ensuite de m'ouvrir plus de maisons que celles où je vais et d'un ordre infiniment plus élevé.

MADAME DUPONT.

Ce sera la moindre considération pour ton père.

MADAME DE MAROY.

Aussi en ai-je un autre en réserve, et qui, à ce que j'imagine, lui paraîtra un peu plus solide. Il veut toujours se défaire de cet hôtel?

MADAME DUPONT.

Si nous rencontrions sous la main.....

MADAME DE MAROY.

Vous répondez juste à ma question. Vous ne voulez pas d'affiches; vous ne voulez pas d'annonces; vous ne voulez pas de visiteurs qui viendraient

vous déranger à tout instant; vous avez raison. Mais si mon père trouvait à se débarrasser d'une habitation qui lui a toujours paru trop considérable pour vos habitudes.....

MADAME DUPONT.

Tu sais comme nous l'avons eue; c'était par arrangement, pour éviter un procès que nous ne pouvions pas perdre; mais c'était un procès.

MADAME DE MAROY.

En donnant des bals, en attirant ici des personnes riches, qui aiment la représentation.... Vous devez me voir venir.

MADAME DUPONT.

Tu sais que je ne suis pas fine.

MADAME DE MAROY.

Quoi! maman, vous ne devinez pas toutes les chances que cela vous donne pour trouver un acquéreur? mon père va me comprendre tout de suite.

SCÈNE IV.

MONSIEUR ET MADAME DUPONT, MADAME DE MAROY.

MADAME DE MAROY.

Mon cher petit papa, commencez avec moi comme vous commencez toujours; répétez-moi bien que je ne suis que la fille d'un chaudronnier, le petite-fille d'un homme qui a débuté à Paris, n'ayant pour toute fortune que des sabots à ses pieds et quelques méchans couverts d'étain à vendre; que toute baronne que je suis, le grand-père du mari qui m'a faite baronne, n'était pourtant qu'un fermier de la Beauce, par conséquent un paysan. Attendez, attendez.

MADAME DUPONT.

Augustine, tais-toi donc.

MONSIEUR DUPONT.

Bien! Continue, Augustine. Très bien, très bien!

MADAME DE MAROY.

Que rien n'est plus ridicule que de me voir affecter des airs de princesse, parce que je vais à une cour où tout le monde va... J'ai peur d'oublier quelque chose.

MONSIEUR DUPONT.

Jusqu'ici, tu es en assez bon chemin.

MADAME DE MAROY.

Aidez-moi un peu, mon père.

MONSIEUR DUPONT.

Tu ne nous parles pas, ce me semble, du dépit que tu dois souvent éprouver d'avoir des parens aussi obscurs.

MADAME DE MAROY.

Je ne voulais être que gaie, vous devenez méchant; c'est mal.

MONSIEUR DUPONT.

Moi, méchant! et avec toi.

MADAME DUPONT.

Ton père t'aime beaucoup, va.

MONSIEUR DUPONT.

C'est bien, ce que tu dis là, ma femme.

MADAME DE MAROY.

Il n'y a peut-être pas d'enfant plus fier que je ne le suis de ma famille. Ce que je vous reproche seulement, c'est de ne pas me mettre à même de justifier les éloges que je fais de vous.

MONSIEUR DUPONT.

Comment l'entends-tu?

MADAME DE MAROY.

Sans doute, je ne puis vous montrer à personne, vous qui êtes si naturellement bien.

MONSIEUR DUPONT.

Prends donc garde, Augustine, tu vas me faire rougir.

MADAME DE MAROY.

Je m'en rapporte à maman.

MADAME DUPONT.

J'ai toujours trouvé à M. Dupont l'air on ne peut pas plus comme il faut.

MONSIEUR DUPONT.

Il y a une conspiration ourdie entre vous deux pour m'amener à quelque sottise.

MADAME DE MAROY.

Non vraiment, mon bon petit papa. Ce que j'ai à vous demander, si vous voulez m'écouter, finira, j'en suis sûre, par vous paraître raisonnable.

MONSIEUR DUPONT.

Enfin, je ne me suis pas trompé sur le motif de tes cajoleries; tu as quelque chose à me demander.

MADAME DUPONT.

Et dont elle ne te parlerait pas si elle voulait m'en croire.

MONSIEUR DUPONT.

Pourquoi cela? Je ne suis pas un ogre.

MADAME DUPONT.

Je t'avertis, monsieur Dupont, que je ne suis pour rien là-dedans. C'est à propos de cette marquise.

M. DUPONT, se frottant les mains en riant.

Ah! ah! de cette fameuse marquise qui se charge de transporter des bals à domicile.

MADAME DE MAROY.

C'est Mme la marquise de Chamerlat, mon père, une des plus anciennes familles de l'Anjou.

MONSIEUR DUPONT.

Peste!

MADAME DUPONT.

Cela prouve au moins que ce n'est pas une aventurière.

MONSIEUR DUPONT.

La preuve est sans réplique. Eh bien! cette marquise de Chamerlat voudrait donc m'amener ici sa bande joyeuse?

MADAME DE MAROY.

Elle ne le voulait pas du tout; c'est moi, au contraire, qui l'en ai tourmentée. Vous désirez vendre cet hôtel; c'est un moyen de le faire voir.

MONSIEUR DUPONT.

Moyen très ingénieux.

MADAME DE MAROY.

Ne badinez pas, mon père. Est-ce que cela au moins ne vous paraît pas une idée?

MADAME DUPONT.

Elle ne te dit pas de l'adopter.

MADAME DE MAROY.

Mais en quoi vous paraît-elle ridicule?

MONSIEUR DUPONT.

Laissez-moi donc m'y accoutumer. Je ne vais pas si vite que cela.

MADAME DUPONT.

Ne tourmente pas ton père, ma petite.

MONSIEUR DUPONT.

Combien crois-tu, à peu près, qu'il me faudra donner de bals pour que cet hôtel soit assez vu ?

MADAME DE MAROY.

Je ne peux pas dire.

MONSIEUR DUPONT.

Mettons quatre. Je les évalue à cinq mille francs chacun.

MADAME DE MAROY.

Vous évaluez trop haut, mon père.

MONSIEUR DUPONT.

Je n'ai jamais aimé à faire les choses à demi.

MADAME DUPONT.

C'est une justice qu'il faut rendre à M. Dupont.

MONSIEUR DUPONT.

Voilà donc vingt mille francs prélevés sur le prix que j'en veux avoir.

MADAME DE MAROY.

Aussitôt qu'on calcule, on ne fait rien.

MONSIEUR DUPONT.

Si je n'avais jamais calculé cependant, je n'aurais pas grand'chose.

MADAME DE MAROY.

Vous feriez payer ces vingt mille francs de plus à votre acquéreur.

MONSIEUR DUPONT.

Rien ne souffre de difficulté avec toi.

MADAME DE MAROY.

Les personnes que vous amènera Mme de Chamerlat, ne sont pas des personnes qui regardent à quelques mille francs de plus ou de moins.

MONSIEUR DUPONT.

Elle fera donc faire ces personnes-là exprès? A moins qu'elle n'aille les chercher dans quelque comédie nouvelle. Des gens qui donnent vingt mille francs de plus ou de moins! Aujourd'hui! Pauvre enfant!

MADAME DE MAROY.

Dans ces classes-là, mon père....

MONSIEUR DUPONT.

Dans ces classes-là, on tripote, on agiote comme dans les autres classes. Si tu crois encore à des classes désintéressées, ça t'avance beaucoup de vivre dans le monde.

MADAME DE MAROY.

Par conséquent, vous ne voulez pas de bals?

MONSIEUR DUPONT.

Est-ce que j'ai dit un mot de cela, madame Dupont? Ce que je veux, c'est de prouver qu'en faisant une sottise, je la fais au moins en toute connaissance de cause.

MADAME DE MAROY.

Vous ferez donc la sottise, mon père?

MONSIEUR DUPONT.

Je ne peux rien promettre avant d'avoir vu Mme de Chamerlat.

MADAME DE MAROY.

Elle vous conviendra, je vous en réponds. Elle parle très volontiers, il faut vous y attendre; mais elle est originale; sa position de grande dame lui donne une assurance qui est amusante. C'est par hasard que nous nous sommes rencontrées; elle ne va pas où je vais; c'est une récalcitrante pure, de ces opinions qui ne transigent sur rien.

MONSIEUR DUPONT.

Ou qui ont la prétention de ne transiger qu'à très haut prix.

MADAME DE MAROY.

C'est son secret, comme bien vous croyez. Mais avouez qu'il vous paraîtra drôle de recevoir chez vous, et amenée par moi, une société qui pour rien au monde ne voudrait mettre les pieds aux Tuileries, par exemple.

MONSIEUR DUPONT.

Ne dis donc pas pour rien au monde.

MADAME DE MAROY.

Jusqu'ici ils s'en vantent.

MONSIEUR DUPONT.

Mais pour m'octroyer une aussi grande faveur, on va sans doute me faire des conditions bien rigoureuses.

MADAME DE MAROY.

Je ne vous cache pas qu'il faut vous y attendre.

MONSIEUR DUPONT.

Je te dirai plus, j'y compte.

MADAME DE MAROY.

Ce qui me fait de la peine, c'est que mon oncle, ma tante, mes cou-

sines, quand ils apprendront que vous donnez des bals, s'imagineront peut-être qu'ils doivent y être invités.

MONSIEUR DUPONT.

Ils s'imagineront ce qu'ils voudront.

MADAME DUPONT.

Ah! mon ami.

MONSIEUR DUPONT.

Crois-tu bonnement que ces gens-là pourraient figurer avec ceux que nous recevrons?

MADAME DE MAROY.

Je trouverai bien d'ailleurs le moyen de les calmer, en leur disant que la marquise elle-même ne reçoit pas son frère les jours où elle a du monde chez elle.

MONSIEUR DUPONT.

Est-ce qu'il n'est pas d'une assez haute naissance...

MADAME DE MAROY.

Ils sont frère et sœur, ce n'est pas cela; mais le comte de Saint-Clet a un éloignement invincible pour tous ces Russes qui, sous différens prétextes, n'ont d'autre mission pourtant que de recruter des admirateurs pour leur maître.

MONSIEUR DUPONT.

Il y en a donc chez la marquise?

MADAME DE MAROY.

Vous en aurez aussi, bien sûr.

MONSIEUR DUPONT, en riant.

S'ils allaient me recruter?

MADAME DE MAROY, de même.

C'est à vous de vous défendre.

MONSIEUR DUPONT.

Conduis-moi chez ta marquise.

MADAME DE MAROY.

J'avais prévu vos désirs; je lui ai laissé ma voiture pour faire une visite; elle va venir me chercher.

MONSIEUR DUPONT.

Elle nous comble.

MADAME DE MAROY, bas à sa mère.

Mon père est adorable.

MADAME DUPONT.

Trop adorable. Je ne sais pas... mais...

MADAME DE MAROY.

J'entends une voiture; ce doit être cela. Je vais aller au devant d'elle. Vous permettez.

MONSIEUR DUPONT.

Tu connais l'étiquette mieux que moi, mon enfant; fais ce qu'il y a à faire.

MADAME DE MAROY.

Je ne serai pas fâchée de lui faire voir la maison pour qu'elle puisse prendre ses mesures. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR ET MADAME DUPONT.

MADAME DUPONT.

Ah! ça, dis-moi donc un peu, mon ami, est-ce de bonne foi que tu consens à ces bals?

MONSIEUR DUPONT.

Que veux-tu, madame Dupont? je suis las de batailler. Être raisonnable aujourd'hui, c'est une folie; on ne vous comprend pas; on suppose que vous jouez le misanthrope par quelque motif que vous n'oseriez pas avouer, et je parierais qu'il est passé cent fois par la tête de ta fille que je ne me moquais de tout son beau monde que parce que je craignais d'y être déplacé. Eh bien! je vais recevoir un monde qui, de son aveu, est encore plus beau que le sien; elle verra.

MADAME DUPONT.

Elle n'a pas besoin de voir. Augustine a assez d'esprit pour être sûre que si tu aimais à faire de l'embarras, tu saurais aussi bien t'y prendre que ceux qui n'ont fait que cela toute leur vie.

MONSIEUR DUPONT.

Elle n'en est pas persuadée.

MADAME DUPONT.

Et c'est pour cela que tu vas donner des bals?

MONSIEUR DUPONT.

Absolument pour cela.

MADAME DUPONT.

Je n'en reviens pas, surtout après ta conversation de tantôt.

MONSIEUR DUPONT.

Est-ce que cela te fait de la peine?

MADAME DUPONT.

De la peine? non; au contraire.

MONSIEUR DUPONT.

Tu vois bien.

MADAME DUPONT.

Cette marquise se chargeant de faire les honneurs, je ne suis plus censée chez moi; je serai comme au spectacle; ça m'amusera. Quant à Augustine, tu ne peux pas lui faire une plus grande joie. Dame, c'est un fier relief pour elle auprès de toutes les personnes qu'elle nous amènera.

MONSIEUR DUPONT.

Je me mets à sa place; c'est à en perdre la tête.

MADAME DUPONT.

N'est-ce pas, donc? Pauvre petite! Nous n'avons qu'elle d'enfant; je pense pourtant à une chose; si on allait nous inviter, à notre tour?

MONSIEUR DUPONT.

Il faut nous y attendre.

MADAME DUPONT.

Tu crois, monsieur Dupont?

MONSIEUR DUPONT.

A moins d'être les gens les plus grossiers du monde, ils ne peuvent pas faire autrement.

MADAME DUPONT.

Ah! mon Dieu!

MONSIEUR DUPONT.

Qu'est-ce donc que tu as?

MADAME DUPONT.

Tu ne seras pas embarrassé, toi; tu ferais un roi, s'il le fallait; mais moi, avec mes manières toutes rondes.

MONSIEUR DUPONT.

Tu t'en tireras comme tu pourras.

MADAME DUPONT.

Ma foi! je dirai que je suis malade.

MONSIEUR DUPONT.

Si on t'invitait vingt fois, tu ne pourrais pas dire vingt fois que tu es malade, tu te condamnerais à ne plus sortir de tout l'hiver.

MADAME DUPONT.

J'aimerais mieux ne plus sortir ; j'attendrais le printemps.

MONSIEUR DUPONT.

Où vas-tu donc?

MADAME DUPONT.

Je crois entendre la marquise ; je ne veux pas encore la voir. Si tu me faisais demander, je ne viendrais pas. Ainsi ne me fais pas demander, ce serait peine perdue. (Elle sort par une porte de côté.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR DUPONT, MADAME DE MAROY, LA MARQUISE DE CHAMERLAT.

MONSIEUR DUPONT, regardant sortir sa femme.

Pauvre Catherine ! elle ne me paraît plus aussi enchantée !

MADAME DE MAROY.

Mon père, j'ai l'honneur de vous présenter madame la marquise de Chamerlat.

LA MARQUISE.

Monsieur Dupont, à ce que vous me voyez faire, vous devez juger de l'empire que votre fille a sur moi. Elle est charmante ; je ne vous apprends pas grand'chose.

MONSIEUR DUPONT.

Madame, je n'ai jamais eu à m'en louer autant que dans ce moment-ci.

LA MARQUISE.

Parfait. Je connaissais votre hôtel ; j'y suis venue je ne sais combien de fois, dans les premiers temps de mon mariage, à des fêtes délicieuses que donnait un général dont je n'ai jamais pu retenir le nom.

MADAME DE MAROY.

Mon père, Mme la marquise trouverait à propos de faire fermer le vestibule.

LA MARQUISE.

Elle grille d'en venir au fait. Vous aimez donc bien les bals, mon enfant ?

MADAME DE MAROY.

D'abord oui, madame ; ensuite, il est certain qu'un vestibule fermé est bien plus commode pour y mettre la livrée.

MONSIEUR DUPONT.

Jusqu'ici, la livrée qui est venue pour moi tenait grandement à l'aise dans mon antichambre.

MADAME DE MAROY.

Je sais bien, mon père; mais pour des fêtes, ce n'est plus cela.

LA MARQUISE.

C'est un des grands inconvéniens des réunions nombreuses aujourd'hui. Au dernier bal que j'ai donné à Auteuil, chez un Anglais, les portes des remises ont été enfoncées parce que, à la moindre pluie, à présent, ces messieurs-là ont la prétention d'être à couvert.

MONSIEUR DUPONT.

Ce n'est pas une prétention trop exagérée.

LA MARQUISE.

Si vous voulez; mais c'est fort ennuyeux. Avant de s'occuper des maîtres, il faudrait songer aux domestiques.

MADAME DE MAROY.

D'un autre côté, ne leur donnez pas d'abri, ils vont traîner dans les cabarets nos pelisses, nos fourrures, et Dieu sait ce que cela devient. Enfin nous avons un vestibule; nous sommes sauvés.

LA MARQUISE.

Pas tout-à-fait encore, mon cœur; votre père ne sait pas combien je suis exigeante.

MADAME DE MAROY.

Je compte bien que vous le ménagerez un peu, madame; il faut songer que c'est un nouveau converti.

MONSIEUR DUPONT.

Je prie au contraire madame la marquise de ne me faire aucune grâce; c'est par une entière soumission à ses ordres que je veux reconnaître les bontés qu'elle a pour nous.

LA MARQUISE.

Sur ce pied-là, monsieur Dupont, je ne vois plus rien qui nous empêche de poser les bases de notre traité.

MONSIEUR DUPONT.

Si tu nous laissais, Augustine. Ta mère est un peu souffrante; je ne serais pas fâché de te savoir auprès d'elle

MADAME DE MAROY.

J'y vais, mon père. (Bas à la marquise.) Je ne vous avais pas trompée; il est bien aimable, n'est-ce pas? (Elle sort.)

SCÈNE VII.

MONSIEUR DUPONT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Monsieur Dupont, vous devez chercher d'où peut me venir, à mon âge, ce zèle de propagande que je montre pour les bals; rien n'est plus naturel. La société, comme on veut nous la faire, est pitoyable. C'est un composé de petites femmes qui n'ont de rapport ensemble que par les affaires de bourse ou d'autres spéculations qui rapprochent leurs pères ou leurs maris; elles ne se connaissent que de la veille; il n'y a entre elles aucune liaison ni d'enfance, ni de famille. Mais elles ont de l'argent; elles ont des salons; beaucoup d'étrangers y vont, croyant que c'est là ce qui continue ce qu'on appelait autrefois les salons de Paris. C'est humiliant pour nous. La France deviendra ce qu'elle pourra; mais il est essentiel de lui conserver ces traditions de bonne compagnie qui sont sa véritable gloire, et d'empêcher l'Europe de se fourvoyer en cherchant à copier les manières mesquines de nos parvenus. Pour cela, il faut nous montrer beaucoup. Les évènemens politiques qui enrichissent toutes ces belles dames, nous ont ruinés, nous autres; nous pouvons bien encore donner quelques fêtes, mais nous ne pouvons pas les donner toutes : c'est ce qui nous a fait imaginer le moyen que j'emploie avec vous.

MONSIEUR DUPONT.

Et vous ne craignez pas, madame, que moi, Dupont, ancien chaudronnier, je ne paraisse un peu ridicule de m'associer?...

LA MARQUISE.

Vous ne vous associez pas; vous avez un hotel vaste, commode; on vous témoigne le désir de s'y rassembler; vous ne demandez pas mieux, et comme vous êtes honorable, vous faites les choses honorablement.

MONSIEUR DUPONT.

Je conçois.

LA MARQUISE.

Ce n'est que cela. Ensuite, vous répondre qu'en vous voyant davantage, nous ne finirons pas par vous aimer à la folie, c'est ce que je ne puis pas prendre sur moi; car vous me répéteriez jusqu'à la fin du monde que vous êtes un ancien chaudronnier, je ne le croirais pas.

MONSIEUR DUPONT.

C'est pourtant la vérité.

LA MARQUISE.

Oui; votre fille m'avait prévenue; je sais que c'est votre prétention; mais ne parlez plus de cela, voyez-vous? Il y a beaucoup de petitesses parmi nous, beaucoup de préjugés que je blâme, mais qu'il faut respecter. Vous n'êtes plus rien; vous êtes riche; on n'a pas besoin d'en savoir davantage. Vous n'avez plus été chaudronnier, n'est-ce pas?

MONSIEUR DUPONT.

Comme vous voudrez, madame la marquise.

LA MARQUISE.

J'y pense; vous feriez un excellent trésorier pour quelque association pieuse. Auriez-vous de l'éloignement pour cela?

MONSIEUR DUPONT.

Comment donc! Je m'en regarderais, au contraire, comme fort honoré.

LA MARQUISE.

Oh! oui; vous êtes d'un temps où l'éducation était encore sérieuse; vous avez dû jouer à la chapelle, étant petit. A présent, c'est au soldat; c'est à l'émeute que jouent les enfans. L'autre jour, j'en voyais un de quatre ans, tout au plus, qui essayait déjà à prendre les allures d'un tambour de régiment; la hanche saillante, la tête de côté, l'air capable, et tapant sur son ventre avec deux petits bâtons. Ça fait trembler pour l'avenir. Combien comptez-vous faire d'invitations?

MONSIEUR DUPONT.

Tout autant qu'il vous plaira.

LA MARQUISE.

Pour commencer, deux cents; est-ce trop?

MONSIEUR DUPONT.

Va pour deux cents.

LA MARQUISE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce sera l'élite de la France.

MONSIEUR DUPONT.

Et de l'étranger.

LA MARQUISE.

C'est la même chose. Aussi, monsieur Dupont, vous prierai-je de ne vous mêler de rien du tout. Vous allez me comprendre; pour vous faire honneur, il faut que les personnes que je vous amènerai trouvent chez vous ce qu'elles ont coutume de trouver partout où elles vont.

MONSIEUR DUPONT.

C'est vrai.

LA MARQUISE.

D'abord, il vous faut attendre que tout sera remarqué.

MONSIEUR DUPONT.

Ah!

LA MARQUISE.

Et que la moindre chose qui choquerait ferait le plus mauvais effet du monde.

MONSIEUR DUPONT.

J'aurais compté sur plus d'indulgence.

LA MARQUISE.

Alors vous auriez compté sans vos hôtes. Mais je veux m'y prendre de façon que la critique la plus clairvoyante ne trouve que des complimens à vous faire.

MONSIEUR DUPONT.

Je serai très reconnaissant.

LA MARQUISE.

Vous sentez de quelle conséquence il est que tout soit dirigé par la même main, et que si Mme Dupont, que je suppose être une femme entendue pour la conduite habituelle de sa maison, s'imaginait devoir intervenir dans quelques détails, tout serait perdu.

MONSIEUR DUPONT.

Ma femme n'y pensera pas.

LA MARQUISE.

J'ai mes gens, et surtout un tapissier parfait qui vous déguisera votre hôtel à ce que vous ne le reconnaîtrez pas vous-même.

MONSIEUR DUPONT.

Vous me donnez une impatience que je ne peux pas dire.

LA MARQUISE.

C'est si agréable, n'est-ce pas? de voir des appartemens dont on a l'habitude, auxquels on ne prend plus garde, quelque beaux qu'ils soient, transformés tout-à-coup en un endroit de fête. Cette quantité de lumières, toutes ces portes ouvertes, ces fleurs, ces draperies.. Il semble que ce soit une existence nouvelle qu'on se crée; on se promène au milieu de tout cela, en attendant son monde, et rien ne vous empêche de vous croire un souverain. Quant à moi, c'est mon élément, c'est ma vie; je me priverais de tout pour cela.

MONSIEUR DUPONT.

On le devine aisément à la manière dont vous en parlez.

LA MARQUISE.

Je ne voudrais pas vous faire languir, et pourtant j'ai deux malheureux engagemens qui vont me forcer de vous remettre à quinze jours.

MONSIEUR DUPONT.

Tant pis.

LA MARQUISE.

Ne craignez rien; je m'arrangerai pour que vous ne vous ennuyiez pas trop pendant ce temps-là. Je vous enverrai des ouvriers dont vous pourrez surveiller les travaux, et qui vous donneront un avant-goût des merveilles que je vous prépare.

MONSIEUR DUPONT.

Vous êtes vraiment une providence, madame.

LA MARQUISE.

Ah! ah! ne chantez pas encore victoire; toute médaille a son revers; vous n'avez encore vu que le beau côté.

MONSIEUR DUPONT.

Voyons donc ce mauvais côté.

LA MARQUISE.

Dans vos réunions ordinaires, ce sont vos parens, vos amis que vous invitez les premiers.

MONSIEUR DUPONT.

C'est assez naturel.

LA MARQUISE.

Je ne dis pas; mais pour nos bals, il n'y faut pas penser; je vous le répète, monsieur Dupont, il n'y faut pas penser; autrement il n'y aurait rien de fait. Je conviens que c'est dur; mais c'est comme cela.

MONSIEUR DUPONT.

Si c'est la condition.

LA MARQUISE.

La condition invariable. Auprès de quelqu'un qui a autant d'intelligence, je n'ai pas besoin d'appuyer sur la responsabilité dont je me charge en amenant chez vous des personnes qui ne vous connaissent pas. Pour les déterminer, pour les tranquilliser, pour les engager à revenir, le seul moyen que je puisse employer, c'est de leur assurer que la fête se donnera pour elles seules, et qu'elles seules feront la fête.

MONSIEUR DUPONT.

Alors vous êtes bien sûre qu'elles n'opposeront plus de difficultés?

LA MARQUISE.

Elles vont partout comme cela.

MONSIEUR DUPONT.

Me voilà tranquille.

LA MARQUISE.

Ainsi, vous, votre femme, votre fille, son mari, et c'est tout?

MONSIEUR DUPONT.

Pas d'autres?

LA MARQUISE.

Qui que ce soit au monde? Voyez, réfléchissez; cela vous convient-il?

MONSIEUR DUPONT.

Plus que vous ne pouvez croire.

LA MARQUISE.

J'en suis charmée.

MONSIEUR DUPONT.

Mais, à ce compte-là, si j'allais être déplacé moi-même dans mon bal?

LA MARQUISE.

Vous, monsieur Dupont! vous, déplacé quelque part! vous ne le croyez pas.

MONSIEUR DUPONT.

Mais ma femme; je vous préviens qu'elle est terriblement farouche.

LA MARQUISE.

On l'apprivoisera, n'ayez pas d'inquiétude. Nous la ferons asseoir dans un coin du salon; là, pour la forme, je lui présenterai les personnes qui arriveront les premières, on lui balbutiera quelques niaiseries, auxquelles elle répondra des balivernes en se soulevant un peu de dessus son siége; et quand elle en aura assez, tout sera dit, on ne s'occupera plus d'elle.

MONSIEUR DUPONT.

Ce n'est donc que cette pauvre Augustine qui va m'embarrasser à présent. Dans son étourderie, elle s'était figuré que son père donnant des bals, elle aurait droit d'y amener une députation de sa société.

LA MARQUISE.

Impossible, monsieur Dupont, tout-à-fait impossible. Je connais à peu près le genre de femmes qu'elle voit; cela ne signifierait rien du tout: elles sont si raides, si guindées! il semble qu'elles craignent d'avoir un moment de naturel, de peur de trahir leur origine. Nous qui n'avons rien à trahir, nous allons tête levée, nous parlons haut; nos manières sont pleines d'aisance. Une fois nommées, on sait qui nous sommes; au lieu qu'il reste tant de choses à demander quand on vous a dit que telle

femme s'appelle la baronne Martin ou la comtesse Nicolas. Non, non; croyez-moi, ce serait un triste plaisir que votre fille procurerait à ses amies.

MONSIEUR DUPONT.

Je n'ai nulle envie de réclamer. Ce que vous venez de me dire me paraît de la dernière justesse; ce que je désirerais seulement, c'est que nous fissions un petit mot d'écrit qui me servirait de bouclier contre toutes les doléances dont je prévois que je vais être accablé.

LA MARQUISE.

Qu'à cela ne tienne. Faites, et je signerai. Il ne faut pas renier ses œuvres.

MONSIEUR DUPONT.

Je vais rédiger cela, comme s'il était question de l'affaire la plus sérieuse. (Il s'assied devant une table.)

LA MARQUISE, tandis que M. Dupont écrit.

Rédigez cela comme une affaire où vous avez fait preuve de la plus adorable loyauté. Mais fiez-vous à nous, monsieur Dupont; nous ne serons point ingrats. Je vous promets, dès à présent, qu'il ne se fera pas à Paris un sacre d'évêque, la plus petite prise d'habit, dans un couvent de filles, que vous ne receviez une invitation personnelle à votre nom, à monsieur Dupont, de la même manière que cela se passe pour nous; c'est trop juste. Comme aussi je veux vous faire autoriser à participer à toutes nos souscriptions.

MONSIEUR DUPONT, lui remettant l'écrit qu'il vient de faire.

Voyez, madame.

LA MARQUISE.

Vous avez soigné votre bouclier. Je ne crois pas, avec une arme pareille, que personne ose vous solliciter pour introduire de la contrebande dans nos bals. C'est très bien, monsieur Dupont, et je n'ai jamais rien signé avec autant de satisfaction. (Elle signe.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE MAROY.

MADAME DE MAROY, entr'ouvrant la porte.

Puis-je entrer? est-ce fini?

LA MARQUISE.

Oui, ma belle; tout est fini, tout est achevé; tout est parfait. Vous avez un père délicieux.

MADAME DE MAROY.

Je suis tout étonnée que cela ait été aussi vite.

LA MARQUISE.

Parce que vous ne connaissez pas M. Dupont. Je le connais mieux que vous; aussi nous sommes-nous entendus dès le premier mot. (Elle regarde la pendule). O ciel! quatre heures! il faut que je m'en aille. Je garde votre voiture, mon cœur; mais je vous la renverrai tout de suite. Dites bien à votre mère que je brûle du désir de faire sa connaissance et que je ne serai pas long-temps sans me satisfaire. Adieu. (A Mme de Maroy qui s'apprête à la reconduire.) Que faites-vous donc? Restez; ne vous dérangez pas. Je le veux. (Elle sort.)

SCÈNE DERNIÈRE.

MONSIEUR DUPONT, MADAME DE MAROY, ENSUITE MADAME DUPONT.

MADAME DE MAROY.

Eh bien! comment la trouvez-vous, mon père?

MONSIEUR DUPONT.

Laisse-moi le temps de respirer.

MADAME DE MAROY.

N'est-ce pas qu'il est impossible de lui résister? C'est une des femmes les plus séduisantes que je connaisse.

MONSIEUR DUPONT.

Ça fait l'éloge des autres.

MADAME DE MAROY, à Mme Dupont qui entre.

Maman, maman, nous aurons des bals.

MADAME DUPONT.

Ne crie donc pas si haut. Des bals, à la bonne heure; mais ton père s'est-il informé de ce que ça coûtera?

MADAME DE MAROY.

Ce que ça coûtera! En vérité, maman, vous êtes un peu trop...

MONSIEUR DUPONT.

Bourgeoise, n'est-ce pas?

MADAME DUPONT.

Je suis ce que je suis; mais quand nous ne faisons pas faire la moindre chose sans demander d'abord un devis à nos ouvriers...

MADAME DE MAROY.

Je ne crois pas que, parmi vos ouvriers, vous ayez jamais eu de marquise.

MADAME DUPONT.

Ta marquise, ta marquise, est peut-être une extravagante. Dans le lointain, je l'avoue, ces bals m'avaient un peu séduite, mais, en y regardant de près, j'ai peur que ce ne soit de l'embarras bien cher.

MADAME DE MAROY.

Maman qui devient avare.

MADAME DUPONT.

Mais non, ma petite, ce n'est pas de l'avarice; c'est de la prudence. M. Dupont a déjà parlé de cinq mille francs par bal.

MONSIEUR DUPONT.

D'après les idées de la marquise, ça peut aller au double.

MADAME DUPONT.

Vois donc, ma petite, dix mille francs pour se faire moquer de soi!

MADAME DE MAROY.

Bien. Continuez, maman, jusqu'à ce que vous ayez fait changer d'avis à mon père.

MONSIEUR DUPONT.

Je suis lié; il n'y a plus à se dédire.

MADAME DUPONT.

Comment donc lié, monsieur Dupont?

MONSIEUR DUPONT.

Nous avons fait un écrit.

MADAME DE MAROY.

Que je suis contente! Pardon, maman; mais, c'est que sans être sûre que cela réussirait, j'en avais déjà parlé à beaucoup de personnes de ma connaissance; songez comme j'aurais été sotte s'il avait fallu les déprier.

MADAME DUPONT.

Faire un écrit pour des bals, sans être convenu du prix qui, ce me semble, devait être l'essentiel! Qu'avez-vous donc mis dans cet écrit?

MONSIEUR DUPONT.

Il est là; on peut le lire.

MADAME DE MAROY, le prenant avec vivacité.

Et bien en règle, signé par la marquise.

(Elle le parcourt des yeux, et change tout à coup de visage. M. Dupont, qui l'examine avec attention, retient sa femme qui voudrait se rapprocher de Mme de Maroy).

MONSIEUR DUPONT.

Un peu de patience, ma femme; tu le liras tout à l'heure.

MADAME DE MAROY, avec un dépit marqué.

C'est d'une impudence qui passe toute expression.

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce donc qui est impudent?

MADAME DE MAROY.

Voyez, maman, si vous aurez le courage d'aller jusqu'au bout.... Et que mon père ait poussé....

MONSIEUR DUPONT.

Quoi! poussé! Penserais-tu, par hasard, que ta marquise avait besoin d'être poussée? Elle y allait, parbleu! bien de tout son cœur. Je lui ai donné de grandes facilités, s'il faut le dire; je n'ai chicané sur rien; je me suis conduit juste comme je devais le faire pour qu'elle pût me traiter en toute assurance comme un franc imbécile. Ai-je manqué mon coup?

MADAME DUPONT.

Ou j'ai mal lu, ou il paraîtrait que nous ne pourrons inviter personne.

MONSIEUR DUPONT.

Tu as parfaitement lu, ma bonne Catherine.

MADAME DUPONT.

Par quelle raison?

MONSIEUR DUPONT.

Je te la dirai plus tard; mais tu seras long-temps à la comprendre.

MADAME DUPONT.

Pour notre famille, encore passe; cette belle dame aurait pu craindre qu'elle ne tranchât un peu avec son monde; mais la société d'Augustine qui est une société si distinguée!

MONSIEUR DUPONT.

Une jolie société que la société d'Augustine! C'est moins que rien. De petites parvenues bien raides, bien guindées, qui n'oseraient pas avoir un moment de naturel de peur de trahir leur origine. Vous croyez bien que ce n'est pas moi qui parle.

MADAME DE MAROY.

Croit-elle donc qu'on ne connaisse pas la sienne? Ce sont des parvenus d'une autre date, et parvenus par combien de moyens! Il y a une sotte tolérance pour ces gens-là, qu'ils regardent comme un assentiment général. Cette marquise, elle-même, qui fait tant sa précieuse, si je voulais parler; mais, par respect pour ma mère, je me tais.

MADAME DUPONT.

Te voilà donc brouillée avec elle?

MADAME DE MAROY.

Je ne l'ai jamais aimée.

MADAME DUPONT.

Vois comme tu nous tirailles. C'était à cause d'elle qu'il fallait donner des bals; c'est à cause d'elle qu'il n'en faut plus donner; comment allons-nous faire?

MONSIEUR DUPONT.

J'avais prévu tout cela, ma bonne Catherine; ne sois pas embarrassée.

MADAME DUPONT.

Mais cet écrit?

MONSIEUR DUPONT.

Je ne m'y suis prêté que pour montrer à Augustine jusqu'à quel point la vanité pouvait devenir absurde quand on lui laissait les coudées franches.

MADAME DE MAROY.

Et quelle vanité! une vanité d'antiquailles, qu'eux-mêmes ne pourraient pas justifier. Je mets bien au-dessus de toutes leurs vieilleries nos illustrations modernes.

MONSIEUR DUPONT.

Te voilà encore mettant quelque chose au-dessus de quelque chose. A quoi bon? C'est comme cela qu'on fait des orgueilleux. Si on ne peut pas justifier les antiquailles, dis-moi à quoi servent les illustrations modernes? Tout cela est trop coûteux, c'est encore une invention qui ne durera pas.

MADAME DE MAROY.

S'il vous fallait choisir pourtant, soyez de bonne foi, que choisiriez-vous?

MONSIEUR DUPONT.

Ce que j'ai; une bonne femme, une bonne fille, un bon gendre et une grande réputation parmi les chaudronniers.

MADAME DE MAROY, en riant.

J'attendais cela.

MONSIEUR DUPONT.

Mais dame, que veux-tu?

MADAME DE MAROY, prenant la main de M. Dupont.

Pauvre bon père! faut-il vous dire ce que je veux? Un bal d'Auvergnats, avec la bourrée, et pour orchestre des cornemuses.

MADAME DUPONT.

Tu plaisantes; mais si tu parlais sérieusement, tu ferais bien plaisir à M. Dupont.

MADAME DE MAROY.

Non, maman, je ne plaisante pas; je parle très sérieusement. Je sens que j'ai besoin d'une leçon; je devenais trop princesse; il faut que je me retrempe; un bal d'Auvergnats m'est nécessaire. Vous m'accorderez seulement que je serai une petite Auvergnate assez distinguée.

MONSIEUR DUPONT.

Tu seras la reine des Auvergnats; c'est bien mieux qu'une marquise. Je te donne un pouvoir absolu; tu tailleras, tu rogneras, tu inviteras qui tu voudras; entre honnêtes gens, je ne vois pas d'exclusion raisonnable.

MADAME DE MAROY.

Alfred va être enchanté; il sait, aussi bien que moi, toutes les danses du pays; je lui ai donné tant de leçons depuis notre mariage! Vous verrez, vous verrez.

MONSIEUR DUPONT.

C'est toujours Augustine; on a beau faire, on ne peut pas lui en vouloir long-temps. Quand on la croirait perdue dans les nuages, on est tout étonné de la voir revenir d'elle-même, aussi gentille, aussi naturelle que si elle ne nous avait jamais quittés.

MADAME DUPONT.

J'y suis faite, je n'y prends pas garde. C'est notre enfant.

Bon sang ne peut mentir.

THÉODORE LECLERCQ.

PONCE PILATE

A VIENNE.

Il est des villes dont le nom semble porter avec lui quelque chose de mystérieux. De ce nombre, Palerme, en Sicile; Venise, en Italie; Cologne, en Allemagne. Nous avons, en France, Vienne la Dauphinoise, qui a aussi sa physionomie à part, et qui emprunte à de vagues et singulières traditions un intérêt que le voyageur ressent et qu'il ne peut définir. Vienne est la Cologne française. Cologne a une cathédrale bâtie par le démon : sombre église qui regarde passer le Rhin, et dans laquelle ont été inhumés les trois rois adorateurs de Jésus enfant. Cela suffirait déjà pour donner à cette ville un caractère merveilleux. Vienne a sa cathédrale aussi ; l'église chrétienne a remplacé un temple que Brennus avait élevé à Teutatès. Le Rhône coule devant, avec son impétuosité si gracieuse. Sur sa rive gauche, on voit un tombeau sans nom et d'une architecture étrange. C'est le tombeau de Pilate, dit la tradition; Pilate, sous lequel Jésus-Christ a souffert. *Passus est sub Pontio Pilato*. On montre aussi, tout près de Vienne, le mont *Pilat; mons Pilatus*. Ce qui est certain, c'est que le gouverneur de la Judée est mort à Vienne sous l'empereur Caligula (1). L'auteur de la légende

(1) On trouve en Suisse un autre mont Pilat; c'est ce qui a pu accréditer chez les Suisses que Pilate était mort dans leur pays. Rome n'aurait jamais désigné la Suisse pour lieu

du Juif errant fait passer Isaac Laquedem à Vienne, en Dauphiné, en 1777 ; il a choisi cette ville de préférence à une autre, par inspiration de localité.

Il passa par la ville
De Vienne en Dauphiné.....
Jamais on n'avait vu
Un homme si barbu,

dit la légende. Il fallait, en effet, que le Juif errant se révélât dans la ville où Pilate est mort.

Ce court préambule était nécessaire pour arriver à la chronique suivante, qui m'a été inspirée par un vieux manuscrit latin que j'ai lu au château de M. V.-S***, entre Vienne et le Péage, au mois de septembre dernier.

Caligula régnant, et C. Marcio étant préteur de Vienne, on vit arriver, par la porte triomphale, dans cette métropole de la Gaule une litière escortée de plusieurs cavaliers. Il y eut un grand concours de peuple. La litière s'arrêta devant une maison d'humble apparence et presque contiguë au temple de Mars. Le nom de F. Albinus était écrit en lettres rouges sur la porte de cette maison. Un vieillard d'une taille haute et courbée, *proceritate curvâ*, descendit assez lestement de la litière, malgré son âge, et entra, précédé de deux esclaves hébreux, dans le salon de réception, *essedra*, où sans doute il était attendu par le maître, dont il était l'ami.

L'esclave du bain conduisit le vieillard à la *nymphée*, pour le baigner et l'oindre d'essences. Ensuite on alluma les lampes du cénacle, et on servit le repas du soir.

Albinus était seul au *triclinium* avec l'étranger. A peine eut-on servi le plat d'œufs frais, que l'entretien commença entre les deux convives.

— Bien des années se sont écoulées depuis notre séparation, dit Albinus; vidons une coupe du vin du Rhône à ton retour.

— Oui, bien des années, dit le vieillard; et maudit soit le jour où j'ai succédé à Valerius Gratus dans le gouvernement de Judée!

d'exil à un vieillard qui avait passé toute sa vie sous les plus chaudes latitudes de l'empire. C'est incontestablement à Vienne que Pilate est mort.

Mon nom est malheureux; il y a une fatalité attachée à qui le porte. Un de mes aïeux, le consul Pontius, imprima sur le front de Rome une note d'infamie; il passa sous les fourches caudines, dans la guerre des Samnites. Un autre a péri chez les Parthes, dans la guerre contre Arminius; et moi, moi!!!

La coupe s'arrêta sur les lèvres du vieillard, et des larmes tombèrent dans le vin.

— Eh bien! toi, qu'as-tu fait?... L'injustice de Caligula t'exile à Vienne; et pour quel crime? J'ai lu ton affaire au *tabularium*. Tu as été dénoncé à l'empereur par Vitellius, préfet de Syrie, qui est ton ennemi; tu as châtié des Hébreux rebelles qui avaient égorgé des Samaritains de noble famille, et s'étaient retranchés ensuite sur le mont Garizim. On t'accuse d'avoir agi ainsi en haine des Juifs...

— Non, non, Albinus; par tous les dieux, ce n'est point cette injustice de César qui m'afflige.

— As-tu commis des exactions en Judée?

— Jamais.

— As-tu enlevé de belles Juives à leurs maris?

— Jamais.

— As-tu mis au gibet des citoyens romains, comme Verrès en Sicile.

Pilate ne répondit pas.

— Je t'ai toujours connu bon et sensé, poursuivit Albinus; aussi ai-je crié tout haut dans la Cité qu'on avait agi contre toi royalement, *regiè*, en te dépossédant. Il n'en a pas été référé au sénat. Tu es victime d'un caprice de Vitellius.

— Albinus, mettons l'entretien sur un autre sujet. Je suis fatigué, j'arrive de Rome. Remettons à demain les choses sérieuses, comme dit le sage. Ce vin du Rhône est exquis.

— Garde-toi du vin du Rhône, Pilate, il trouble la raison.

— Tant mieux! mais je ne le crains pas; je suis habitué au vin de la vigne d'Engaddi; c'est un puissant Bacchus!

— Fais à ta liberté. Dis-moi, toi qui viens de Rome, quelle chose publique avons-nous?

— Les augures sont mauvais. Je n'ai pas reconnu Rome; elle ne monte plus, elle descend.

— Que dis-tu?

— Je dis ce qui est. Tu n'entends pas, toi, d'ici, ce bruit souterrain qui gronde. Il y a une puissance invisible et supérieure qui pousse l'empire à sa ruine. Nos dieux sont vaincus ; nos dieux s'en vont. Écoute, Albinus ; laisse-moi, ce soir encore, donner un sourire à tes pénates. Ne parlons pas de ce qui afflige. La nuit est mère de la tristesse, mais le triclinium conseille la gaieté. Dis à l'enfant de verser du vin de Crète, et à l'esclave cubiculaire de m'apporter mes sandales et de préparer mon lit. Je n'aime pas la nuit sombre ; ayons hâte de dormir pour faire avancer le jour.

Albinus s'inclina, et il fut fait selon les désirs de Pilate.

Et comme l'esclave s'approchait avec une aiguière d'argent, pour servir à l'ablution des mains, et la présentait à Pilate, on vit sur la figure du vieillard une grande pâleur, et dans ses yeux un reflet infernal.

Le lendemain, c'était la veille des calendes d'auguste. Pilate se promenait, avec Albinus, dans la cité romaine de Vienne, et il écoutait, avec distraction, les paroles de son ami, qui se plaisait à lui montrer les divers quartiers, et les monumens superbes qui s'y élevaient de toutes parts.

— Il ne reste déjà plus de trace, ici, de la domination des Allobroges, disait Albinus. Depuis la mort de Jules-César, les Allobroges ont cessé d'inquiéter cette ville. La vie est douce et paisible à Vienne, et tu peux y passer avec sécurité les jours que te laisseront les dieux.

Voilà devant nous le palais des empereurs ; il n'est pas aussi grand, aussi somptueux que celui du Palatin, mais il peut suffire à des maîtres qui ne l'habitent pas. Si tu regardes à gauche, tu reconnaîtras le temple d'Auguste et de Livie : si tes yeux ne sont pas affaiblis par le soleil de Judée, tu peux lire d'ici l'inscription, *Divo Augusto et Liviæ*. Plus loin est le temple dédié aux cent Dieux. Si nous allons au promenoir de Rome, nous trouverons l'étang qui sert de naumachie, et nous descendrons du côté du fleuve, pour respirer un peu de fraîcheur sur le pont. Vienne, comme tu peux déjà le remarquer toi-même, est une résidence fort agréable ; le climat y est doux ; les montagnes qui l'entourent et la dominent de près, l'abritent aussi contre la violence des vents. Nous sommes à quinze milles de Lyon ; le Rhône nous abrége le

chemin de Marseille et d'Arles. Ces trois importantes cités sont sous la dépendance de Vienne, ainsi que Tibère l'a décrété. Remercie donc le destin qui t'a donné Vienne pour lieu d'exil.

Albinus remarqua du trouble sur le visage du vieillard.

Pilate avait les yeux fixés sur un nuage de poussière qui s'élevait de la rive du Rhône, et à travers lequel on voyait luire des armes et galoper des cavaliers.

— C'est le préteur, dit Albinus; il vient de visiter les travaux de l'amphithéâtre; c'est sa promenade de tous les jours.

— Évitons le préteur, dit Pilate; que mon visage ne lui soit jamais connu.

Ils gagnèrent la rue Quirinale pour rentrer chez eux, mais la foule des oisifs, attirée par le bruit des clairons, descendait vers la rive, pour voir passer le préteur et l'escorte. Pilate se trouva environné par le flot de populace, et sa précipitation fut remarquée, comme il arrive toujours lorsqu'un homme seul marche avec hâte dans une direction opposée à un attroupement de curieux.

Son costume aurait suffi d'ailleurs pour lui attirer quelques brocards. Pilate, dans un long séjour en Judée, avait pris des habitudes hébraïques de corps, de gestes, de tournure, de vêtemens. Sa figure même, ses cheveux noirs et crépus, son teint brun (il était Espagnol d'origine), décelaient plutôt l'Hébreu que le Romain.

Des voix disaient à côté de lui : —Laissez passer le Juif, il va au sabbat.

D'autres voix : — Petites mères (*matercultæ*), gardez bien vos enfans, le loup est descendu du Quirinal.

Un sculpteur s'écria : — Il faut le prendre et le mettre en croix.

Ces menaces n'eurent pas de suite; Pilate, la tête basse et le geste suppliant, traversa la foule et parvint au haut de la rue Quirinale. Là une autre scène l'attendait.

Une porte était ouverte; il crut reconnaître la maison d'Albinus, elle ressemblait à toutes les maisons voisines, et il entra précipitamment, fermant la porte derrière lui.

Un cri foudroyant le glaça de terreur; il entendit son nom prononcé devant lui, et il se boucha les oreilles avec ses mains.

Le maître et sa famille travaillaient à des ouvrages de vannerie

sous le péristyle intérieur appelé *impluvium*. En voyant entrer Pilate, le maître l'avait reconnu, car il savait le nom trop célèbre de l'étranger arrivé la veille en exil dans la cité de Vienne. Pilate! Pilate! s'était-il écrié; et les femmes et les enfans, laissant tomber leurs tresses d'osier, avaient répété ce nom formidable tout couvert du sang de Dieu. C'était une famille chrétienne.

Pilate leur demandait asile, mais on ne le comprenait pas; il parlait un latin mêlé d'hébreu à des Gaulois allobroges. Cependant, comme le nom d'Albinus revenait souvent dans sa supplique, le père de famille fit signe aux femmes et aux enfans de s'asseoir, et comme s'il se fût souvenu de quelque divin précepte recueilli la veille dans un lieu secret de prédication, il s'approcha de Pilate avec une physionomie calme, ouvrit la porte de sa maison, et lui désigna du doigt la demeure de son voisin Albinus. Pilate traversa la rue et rentra chez son ami.

Albinus avait été séparé violemment par la foule de son compagnon de promenade; peut-être même avait-il été ravi de trouver une favorable occasion de s'écarter d'un homme dont l'intimité pouvait le compromettre en public. Quoi qu'il en soit, le prudent Albinus regarda passer le préteur, fit bonne contenance de courtisan, cria *vivat imperator*, et loua la rare magnificence de l'escorte prétorienne et la beauté des chevaux. Après il s'achemina vers sa maison, où il trouva son ami dans les convulsions du désespoir.

—Je suis reconnu, s'écria Pilate en voyant Albinus; les petits enfans me désignent du doigt sur le chemin. O Albinus! souviens-toi que nos lèvres d'adolescens se sont murmuré des paroles d'amitié; souviens-toi que nous avons joué ensemble sur l'arène du Tibre, que nous nous sommes assis aux mêmes banquets, que nos coupes se sont unies dans les mêmes libations. Souviens-toi de tout cela, et protége-moi de l'ombre inviolable de ton laurier domestique; je me réfugie sous les ailes de ta sainte hospitalité.

Albinus fut ému; il bégaya quelques mots; il prit une des mains de Pilate et la serra.

— Il y a donc des chrétiens à Vienne? demanda Pilate en tordant ses bras au-dessus de son front.

— Oh! n'y en a-t-il pas partout? dit Albinus, excepté dans nos temples; tu redoutes donc bien ces gens-là?

— Oh! oui, oui, je les redoute; je redoute tout le monde, Juifs, Romains, païens, tous me sont terribles et odieux. Les Romains voient en moi un homme criminel tombé dans la disgrâce de César, les Juifs le proconsul sévère qui les a persécutés, les chrétiens le bourreau de leur Dieu.

— De leur Dieu! de leur Dieu! les impies!

— Albinus! garde-toi de ta langue.

— Ils adorent comme un Dieu ce Jésus le Nazaréen, né dans une étable, et mis à mort sur une croix.

— Ils ne l'adoreraient pas s'il eût vécu sur des tapis de pourpre, et s'il eût respiré sous des poutres d'or..... Albinus, je vais soumettre ma vie au tribunal de ton amitié; tu vas voir si je suis digne de l'hospitalité que tu me donnes.

Pilate s'assit sur une estrade, et dit : —Ordonne, Albinus, qu'on ferme les portes, et que l'esclave veille sur le seuil, comme si la jeune vierge venait de recevoir le fruit de l'arbre de coing des mains de son époux. L'oreille de César est ouverte partout..... Ecoute, maintenant, Albinus; tous mes malheurs viennent de la mort de cet homme, le Nazaréen : Tibère m'a maudit à cause de lui; Caligula m'exile encore à cause de lui; car cette audace des chrétiens qui menacent l'empire a commencé au pied du Calvaire. Si Jésus n'eût pas été mis à mort, la secte de ses disciples n'eût pas franchi la mer de Césarée et l'eau du Jourdain. C'est la mort d'un homme qui a fait tant de martyrs. Mais la pouvais-je empêcher, moi, cette mort? Lorsque je partis pour succéder à Valerius Gratus, Séjan me fit appeler au Palatin, et me donna ses instructions. « La politique romaine, me dit-il, est connue de toi; peu de paroles te suffiront. La Judée est un beau pays; après l'avoir conquise par les armes, il faut en achever la conquête par une paternelle administration. Applique tes soins à faire bénir le nom romain. Nous avons laissé aux Juifs un roi de leur race; nous leur avons laissé leur temple, leurs lois, leur religion. C'est un peuple fier et brave; il a des annales héroïques, et il s'en souvient : gouverne-les avec sagesse, afin qu'ils te regardent comme un étranger qui les visite, et non comme un maître qui les tient sous le joug. »

Je partis avec ma femme et mes serviteurs. Arrivé au bourg de

Tres Tabernæ, je rencontrai Tibère qui s'en revenait de la Pannonie. En reconnaissant la litière impériale, je descendis de la mienne, pour saluer César. Il avait connu, à Brindes, ma nomination, et l'avait sanctionnée; il me tendit la main avec bienveillance, et me dit : « Pontius, vous avez un beau gouvernement; ayez une main forte et une parole douce. Agissez pour la chose publique, selon votre bon sens, et n'oubliez pas l'éternelle maxime du peuple romain,

Parcere subjectis et debellare superbos.

Allez, et soyez heureux. »

Les augures étaient favorables, tu le vois.

J'arrivai à Jérusalem, je pris possession du prétoire avec solennité, j'ordonnai les préparatifs d'un festin splendide auquel j'invitai le tétrarque de Judée, le pontife et les princes des prêtres. A l'heure fixée aucun de mes convives ne parut; c'était un affront sanglant. Quelques jours après, le tétrarque daigna m'honorer de sa visite : il fut grave et dissimulé. Il prétendit que la religion leur défendait de s'asseoir à nos tables et de faire des libations avec les gentils. Je crus devoir accepter gracieusement cette excuse; mais dès ce jour les vaincus se déclarèrent en hostilité avec les vainqueurs.

En ce temps-là Jérusalem était la cité conquise la plus difficile à gouverner qui fût au monde; le peuple était d'une telle turbulence que je m'attendais chaque jour à voir éclater une sédition. Je n'avais pour la réprimer qu'un centurion et une poignée de soldats. J'écrivis au préfet de Syrie de m'envoyer un renfort de troupes; il me répondit qu'il en avait à peine assez pour lui. Ah! c'est un malheur que l'empire soit si grand; nous avons plus de conquêtes que de soldats.

Entre tous les bruits qui circulaient chaque jour autour de mon prétoire il y en eut un auquel je prêtai quelque attention. La rumeur publique et mes agens secrets disaient qu'un jeune homme avait paru en Galilée avec un charme onctueux de paroles et une noble austérité de mœurs, et qu'il s'en allait par la ville et les bords du lac prêchant une loi nouvelle au nom du Dieu qui l'avait envoyé. Je crus d'abord que cet homme avait l'intention d'ameuter

le peuple contre nous, et que ses discours préparaient la révolte. Mes craintes furent bientôt dissipées; Jésus le Nazaréen parlait plutôt en ami des Romains qu'en ami des Juifs. Un jour je passais en litière sur la grande place publique de Siloë; il y avait un grand concours de peuple, et je remarquai au centre des groupes un jeune homme, le dos appuyé contre un arbre, qui parlait avec calme à la foule. On me dit que c'était Jésus; je l'aurais deviné sans peine, tant il était différent des autres hommes qui l'écoutaient. Il paraissait âgé de trente ans; ses cheveux et sa barbe, d'un blond de feu, donnaient à sa figure dorée une teinte lumineuse. Je n'ai jamais vu un regard plus doux, une face plus sereine; quel contraste il faisait à côté de ses auditeurs aux barbes noires, au teint brun! De peur de gêner par ma présence la liberté de sa parole, je continuai ma promenade et je fis signe à mon secrétaire de se mêler aux groupes et d'écouter. Mon secrétaire se nommait Manlius; il était petit-fils de ce chef de conjurés qui campait en Etrurie en attendant Catilina. Manlius habitait depuis long-temps la Judée; il connaissait à fond la langue hébraïque; il m'était dévoué, je pouvais me fier à lui. Rentré au prétoire, je trouvai Manlius qui me rapporta les paroles que Jésus avait prononcées à Siloë. Je n'ai jamais entendu au *Portique*, je n'ai jamais lu dans les livres des sages quelque chose de comparable aux maximes qui étaient arrivées aux oreilles de Manlius. Un de ces Juifs rebelles, qui abondent à Jérusalem, ayant demandé à Jésus s'il fallait payer l'impôt à César, Jésus lui répondit : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.*

De là vint cette grande liberté que je fis accorder au Nazaréen; il était en mon pouvoir sans doute de le faire arrêter à son premier discours, de l'embarquer sur une galère et de l'envoyer dans le Pont; mais j'aurais cru agir contre la justice et le bon sens romain. Cet homme n'était ni séditieux ni rebelle; je le couvris, à son insu peut-être, de ma protection; il put agir, parler, assembler le peuple, remplir toute une place de ses auditeurs, se créer une légion de disciples, s'en faire suivre au lac, au désert, à la montagne; jamais un ordre du prétoire n'est venu troubler ni l'auditoire, ni l'orateur. Si quelque jour, que les dieux écartent ce présage! si quelque jour la religion de nos pères tombe devant la religion de

Jésus, c'est à sa noble tolérance que Rome devra de précoces funérailles; et moi, malheureux! moi, j'aurai été l'instrument de ce que les chrétiens nomment la providence, de ce que nous nommons le destin.

Mais cette liberté infinie que Jésus tenait de ma protection révoltait les Juifs, non pas ceux de la populace, mais les riches et les puissans. Ceux-là, il est vrai, Jésus ne les ménageait point, et c'était pour moi une raison politique de plus de laisser la parole libre au Nazaréen. *Scribes et pharisiens,* leur disait-il, *vous êtes des races de vipères, vous êtes des sépulchres blanchis.* D'autres fois, il raillait amèrement l'orgueilleuse aumône du publicain, et lui disait que l'obole secrètement déposée par la pauvre femme, était plus précieuse devant Dieu. Chaque jour, de nouvelles plaintes arrivaient au prétoire contre l'insolence de Jésus. Je recevais des députations qui venaient faire leurs doléances au pied de mon tribunal. On me disait qu'il arriverait malheur à Jésus; que ce ne serait pas la première fois que Jérusalem aurait lapidé ceux qui se disent prophètes, et que si le prétoire refusait justice on en référerait à l'empereur.

J'avais pris les devans, moi. J'avais fait des lettres à César, et la galère de Ptolémaïs les avait portées à Rome. Ma conduite était approuvée par le sénat; mais on me refusait le renfort de troupes que je demandais, ou du moins on me faisait espérer que la guerre des Parthes terminée, on augmenterait la garnison de Jérusalem. C'était me renvoyer bien loin, car les guerres des Parthes ne finissent jamais chez nous.

Étant trop faible pour prévenir une sédition, je résolus de prendre un parti qui devait ramener le calme dans la cité, sans faire descendre la fierté du prétoire à d'humiliantes concessions. Je mandai auprès de moi Jésus le Nazaréen.

Il s'inclina devant le porteur de ma missive, et se rendit au prétoire sur-le-champ.

O Albinus, aujourd'hui que l'âge a brisé les ressorts de mon corps, et que mes muscles demandent en vain un peu de force virile à mon sang refroidi, je ne m'étonne point si quelquefois Pilate tremble; mais alors, j'étais jeune, et j'avais au cœur un sang espagnol mêlé de sang romain, à l'épreuve de toute puérile émo-

tion. En voyant entrer le Nazaréen dans ma *basilique*, où je me promenais, il me sembla qu'une main de fer me clouait sur le pavé de marbre : je crus entendre gémir, aux colonnes, les boucliers de bronze doré, consacrés à César. Le Nazaréen, lui, était calme comme l'innocence ; il s'arrêta devant moi, et par un geste simple, il eut l'air de me dire : Me voici. Je considérai quelque temps, avec une admiration mêlée de terreur, ce type extraordinaire d'homme inconnu chez nos innombrables sculpteurs qui ont donné une forme et un visage à tous les dieux, à tous les héros. « Jésus, lui dis-je enfin, et ma langue était émue, Jésus de Nazareth, depuis trois ans environ, je vous ai laissé librement discourir sur la place publique, et je ne m'en repens pas. Vos paroles ont toujours été d'un sage ; je ne sais si vous avez lu Socrate et Platon, mais il y a dans vos discours une simplicité majestueuse qui vous élève même au-dessus de ces grands philosophes ; l'empereur le sait, et moi, son humble représentant à Jérusalem, je me félicite d'avoir appelé sur vous la tolérance dont vous êtes digne. Il ne faut point vous cacher, cependant, que vos paroles ont excité autour de vous des haines terribles et puissantes ; ne vous étonnez point d'avoir des ennemis ; Socrate a eu les siens qui l'ont tué : les vôtres sont doublement irrités contre vous et contre moi ; contre vous, à cause de vos discours ; contre moi, à cause de la liberté que je vous accorde ; ils m'accusent même sourdement d'être de complicité avec vous, pour ruiner le peu de puissance civile que Rome a laissée aux Hébreux. Je ne vous intime point d'ordre, je vous engage seulement à ménager davantage l'orgueil de vos ennemis, afin qu'ils n'ameutent point contre vous une populace stupide, et que je ne sois point obligé de détacher de ces trophées la hache et les faisceaux, qui ne doivent être ici qu'un ornement, et jamais un épouvantail. »

Le Nazaréen me répondit :

« Prince de la terre, vos paroles viennent d'une fausse sagesse. Dites au torrent de s'arrêter au milieu de la montagne, parce qu'il va déraciner l'arbre des vallées. Le torrent vous répondra qu'il obéit à l'ordre de Dieu. Il n'y a que Dieu qui sache où va l'eau du torrent. En vérité, je vous le dis : avant que les rosiers de Sârons aient fleuri, le sang du juste sera répandu. »

« Je ne veux point que votre sang soit répandu, m'écriai-je vivement. Vous êtes plus précieux devant moi, à cause de votre sagesse, que tous ces turbulens et orgueilleux pharisiens, qui abusent de la tolérance romaine, conspirent contre César, et prennent notre bonté pour de la crainte. Malheureux! qui ne savent pas que la louve du Tibre se revêt quelquefois d'une toison de brebis! moi, je vous défendrai contre eux; mon prétoire vous est ouvert comme lieu de refuge; c'est un asile sacré. »

Il secoua nonchalamment la tête avec un sourire d'une grace divine, et me dit :

« Quand le jour sera venu, il n'y aura point d'asile pour le fils de l'homme ni sur la terre, ni dans les lieux profonds. L'asile du juste est là-haut. Il faut que ce qui a été écrit dans les livres des prophètes soit accompli. »

« Jeune homme, lui dis-je, je viens de vous adresser une prière; je vous intime un ordre, maintenant. La sécurité de la province confiée à ma vigilance l'exige; je veux que la modération rentre dans vos discours; prenez garde d'enfreindre mes volontés. Vous connaissez mes intentions. Allez et soyez heureux. »

En disant cela, ma voix descendit de la sévérité au ton de la douceur. Une parole acerbe ne trouvait pas d'issue pour s'exhaler devant cet homme extraordinaire, qui apaisait les tempêtes du lac, d'un signe de tête, ainsi que ses disciples le témoignaient.

« Prince de la terre, me dit-il, ce n'est point la guerre que j'apporte aux nations, mais l'amour et la charité. Je suis né le jour où César Auguste donnait la paix au monde romain. La persécution ne peut venir de moi; je l'attends des autres et je ne la fuis pas. Je vais au devant d'elle, pour obéir à la volonté de mon père, qui m'a tracé ma route. Gardez votre prudence insensée. Il n'est pas en votre pouvoir d'arrêter la victime, au pied du tabernacle d'expiation. »

Après avoir dit ces choses, il disparut comme une ombre lumineuse derrière le rideau de la basilique.

Que pouvais-je de plus? Il fallait subir le destin. Le tétrarque qui régnait alors en Judée, et qui est mort dévoré par les vers, était un homme imbécille et méchant. Les chefs de la loi avaient choisi cet Hérode pour en faire l'instrument de leurs haines. Ce

fut à lui que toute la cohorte ennemie s'adressa pour tirer vengeance du Nazaréen.

Si Hérode n'eût consulté que sa passion, il aurait fait mettre à mort Jésus sur-le-champ; mais, quoiqu'il prît sa débile royauté au sérieux, dans les petites circonstances, il recula cette fois devant un acte qui pouvait le desservir auprès de César.

Quelques jours après, je le vis arriver au prétoire; il entama l'entretien, avec moi, sur des choses indifférentes, pour cacher le but véritable de sa visite, et comme il se levait de son siége pour sortir, il me demanda, avec une parole nonchalante, quelle était mon opinion sur le Nazaréen.

Je lui répondis que Jésus me paraissait un de ces philosophes graves, comme les grandes nations en produisent quelquefois; que sa parole n'était nullement dangereuse, et que l'intention de Rome était de laisser à ce sage, sa liberté d'action et de discours.

Hérode me sourit avec malignité, et, me saluant avec un respect ironique, il partit.

La grande fête des Juifs approchait. On voulut mettre à profit l'exaltation populaire qui se manifestait toujours aux solennités de Pâques. La ville était inondée d'une populace tumultueuse qui vomissait des cris de mort contre le Nazaréen. Mes émissaires me rapportaient que le trésor du temple avait été employé à soudoyer le peuple. Le danger était pressant. Un centurion venait d'être insulté; on lui avait brisé son cep de vigne; on avait couvert sa figure de crachats.

J'écrivis à Ptolémaïs, où résidait le préfet de Syrie, et je lui demandai cent fantassins et autant de cavaliers. Le préfet persista dans son premier refus. J'étais seul avec quelques vétérans dans une ville mutinée; trop faible pour comprimer le désordre, et n'ayant d'autre parti à prendre que de le tolérer.

On s'était emparé de Jésus, et la populace triomphante, qui, non-seulement savait qu'elle n'avait rien à craindre du prétoire, mais qui croyait, sur la foi de ses meneurs, que je donnais une adhésion tacite à la sédition, la populace se ruait sur les pas du Nazaréen en criant : Qu'on le saisisse et qu'il soit mis en croix. Trois castes puissantes s'étaient coalisées contre Jésus; les hérodiens et les saducéens d'abord; ceux-là paraissaient agir, dans la

sédition, par un double motif; ils haïssaient le Nazaréen, et ils étaient impatiens du joug romain. Ils ne m'avaient jamais pardonné d'être entré dans leur ville sainte avec des drapeaux à l'image de l'empereur; et, bien que dans cette circonstance je leur eusse fait une fatale concession, le sacrilége n'en avait pas moins été commis à leurs yeux. Ils se souvenaient encore d'un autre grief. J'avais voulu faire contribuer le trésor du temple à des monumens d'utilité publique, ce qui m'avait été brutalement refusé. Les pharisiens étaient les ennemis directs de Jésus; ceux-là ne songeaient point au gouverneur; ils avaient supporté trois ans avec aigreur les discours sévères que le Nazaréen allait semant contre eux partout. Trop faibles et trop pusillanimes pour agir isolés, ils avaient embrassé avec ardeur la querelle des hérodiens et des saducéens. En dehors de ces trois partis, j'avais encore à lutter contre cette foule d'hommes perdus, qui sont toujours prêts à se jeter dans une sédition pour jouir du désordre et boire du sang.

Jésus fut traîné au conseil des prêtres et condamné à mort. Le grand-prêtre Caïphe fit alors un acte dérisoire de subordination; il m'envoya le condamné pour que j'eusse à prononcer le jugement et le faire exécuter. Je fis répondre que Jésus étant Galiléen, cela ne me concernait point, et je renvoyai Jésus à Hérode. Le rusé tétrarque se fit humble; il protesta de sa déférence envers le lieutenant de César, et remit entre mes mains le sort de l'homme. Bientôt mon palais ressembla à une citadelle assiégée par une armée; car à chaque instant la sédition recevait de nouveaux renforts; il en était venu des montagnes de Nazareth, des villes de Galilée, des plaines d'Esdrelon. Toute la Judée inondait Jérusalem.

J'avais pour femme une Gauloise qui tenait, des filles de sa nation, le don surnaturel de lire dans l'avenir. Elle vint se jeter, pleurante, à mes pieds, et me dit : « Garde-toi de porter sur cet homme des mains violentes. Cet homme est sacré. Cette nuit je l'ai vu en songe; il marchait sur les eaux, il volait sur l'aile des vents, il parlait à la tempête, aux palmiers du désert, aux poissons du lac, et on lui répondait. Le torrent de Cédron a roulé du sang; les images de César m'ont paru souillées par la fange des gémonies; les colonnes du prétoire se sont écroulées; le soleil s'est voilé de noir comme une vestale au tombeau. Il y a du malheur dans

l'air, ô Pilate! et si tu ne crois pas aux paroles de la Gauloise, écoute dans l'avenir les malédictions du sénat et de César contre le lâche proconsul. »

En ce moment, mon escalier de marbre tremblait sous les pas de la multitude. On me ramenait le Nazaréen. J'entrai dans la salle du tribunal, suivi de mes gardes, et je dis, d'une voix sévère à la foule : « Que voulez-vous? »

« Nous voulons la mort du Nazaréen, criait le peuple. »

« Quel est le crime du Nazaréen? »

« Il a blasphémé, il a prédit la ruine du temple; il se dit le fils de Dieu, il se dit le Messiah, il se dit le roi des Juifs. »

« La justice romaine ne punit pas ces crimes par la mort. »

« Qu'on le saisisse, qu'il soit mis en croix! »

Le palais était ébranlé jusqu'en ses fondemens, par ces cris épouvantables. Un homme seul était calme au milieu de cette scène, le Nazaréen. On l'aurait pris pour la statue de l'Innocence dans le temple des Euménides.

Après bien des efforts, tentés inutilement pour l'arracher au pouvoir de cette multitude qui s'était fait souveraine, j'eus la faiblesse damnable de prendre une résolution, la seule, selon mes idées du moment, qui pût au moins sauver sa vie. J'ordonnai qu'il fût battu de verges, et demandant une aiguière, je me lavai les mains, aux yeux de la foule, qui n'écoutait pas ma voix, mais qui pouvait du moins saisir le sens allégorique de mon action.

C'était sa vie qu'ils voulaient, les malheureux! Bien des fois, dans nos troubles civils, j'ai vu ce que peut l'acharnement de la foule; mais tous mes tableaux de souvenir étaient effacés par ce que je voyais en ce moment. On aurait dit qu'une puissance infernale avait peuplé Jérusalem de tous les fantômes du Ténare; ces visages, qui défilaient devant moi, étaient rouges d'une sueur de sang, et illuminés d'un reflet sulfureux. Ces hommes ne marchaient pas, ils étaient emportés comme dans un tourbillon d'étincelles; ils roulaient comme des ondes vivantes, du seuil du prétoire à la montagne de Sion, avec des hurlemens, des cris, des râles, tels que nous n'en avons jamais entendus, ni dans les séditions de la Pannonie, ni dans les tempêtes du Forum.

Par degrés, le jour s'était fait sombre, comme un crépuscule

d'hiver, tel qu'on l'avait vu, à la mort du grand Jules; c'était aussi vers les ides de mars. Moi, gouverneur avili d'une province impunément rebelle, je m'étais appuyé contre une colonne de ma basilique, et, à travers ce jour livide, je suivis long-temps du regard cette Théorie du Tartare, qui entraînait au supplice l'innocent Nazaréen. Autour de moi la ville se fit déserte. Tout Jérusalem avait franchi la porte funèbre qui mène aux gémonies. Un air de désolation, une teinte de deuil, m'environnaient; mes gardes s'étaient mêlés aux cavaliers; et le centurion, pour affecter encore une ombre de pouvoir, régularisait le désordre. J'étais resté seul; et, au brisement de mon cœur, je compris que la chose qui se passait en ce moment rentrait plutôt dans l'histoire des dieux que dans celle des hommes. J'entendais de grands bruits qui venaient de Golgotha, et qui, portés par le vent, semblaient m'annoncer une agonie qu'aucune oreille humaine n'avait encore entendue. Des nuages de plomb couvraient le pinacle du temple, et leurs larges déchiremens s'abaissaient sur la ville, pour la couvrir comme d'un voile. Des signes d'épouvante se manifestaient ainsi, avec tant d'accord prodigieux, sur la terre, et dans l'air, que Denis l'Aréopagite, m'a-t-on rapporté, s'écria: *Ou l'auteur de la nature souffre, ou toute la machine du monde se dissout.*

A la première heure de la nuit, je m'enveloppai d'un manteau, et je descendis dans la ville, du côté de la porte de Golgotha. Le sacrifice était consommé. L'attitude du peuple n'était plus la même. La foule rentrait à Jérusalem, toujours orageuse, mais triste, taciturne, honteuse, désespérée. Ce qu'elle avait vu lui donnait des peurs et des remords. Je vis aussi passer devant moi ma petite cohorte romaine, silencieuse comme le peuple; le vexillaire avait voilé son aigle en signe de deuil, et j'entendis, dans les derniers rangs, quelques soldats qui se murmuraient des paroles qui me parurent étranges, et dont je ne compris pas le sens. D'autres racontaient des prodiges à peu près semblables à ceux qui ont souvent épouvanté Rome, par la volonté des dieux. Par intervalles, des groupes d'hommes et de femmes éplorés s'arrêtaient sur cette voie douloureuse, et se retournaient vers le mont du supplice comme pour y chercher quelque nouveau prodige attendu.

Je rentrai au prétoire, rapportant dans le sein toute la désola-

tion de cette foule. En montant l'escalier, je vis, à la lueur d'un éclair, le marbre des degrés, encore couvert du sang du Nazaréen. Là, un vieillard m'attendait dans l'attitude des supplians; derrière lui se groupaient quelques femmes, dont je n'entendais que les sanglots, car l'ombre voilait leurs figures. Le vieillard se jeta à mes pieds et pleura abondamment; c'est affreux à voir un vieillard qui pleure. « Que demandez-vous, mon père? » lui dis-je avec douceur. Il me répondit : « Je suis Joseph, natif d'Arimathia; je viens vous demander, à genoux, la faveur d'ensevelir Jésus de Nazareth. » Je fis relever le vieillard, et je lui dis : « Il sera fait selon vos vœux. » En même temps j'appelai Manlius, qui partit avec quelques soldats pour surveiller l'inhumation, et placer des sentinelles sur le lieu de la sépulture, de peur qu'elle ne fût profanée. Quelques jours après, ce sépulcre était vide. Les disciples de Jésus publiaient partout que leur maître était ressuscité, ainsi qu'il l'avait prédit.

Il me restait un dernier devoir à remplir : j'avais à instruire César de toute cette histoire extraordinaire; je le fis dans les plus grands détails, et je ne lui cachai rien. J'écrivis cette lettre dans la nuit même qui suivit le jour fatal. L'aube me surprit le stylet à la main.

Je quittai mes tablettes en entendant les clairons qui sonnaient l'air de Diane; et, comme je jetais un coup d'œil du côté de la porte de Césarée, je vis un grand mouvement de sentinelles et de soldats, et j'entendis, dans le lointain, d'autres clairons qui jouaient la marche de César; c'était mon renfort de troupes, deux mille hommes d'élite qui m'arrivaient, et qui, pour faire diligence, avaient fait une marche de nuit. « Oh! il fallait donc que la grande iniquité s'accomplît! m'écriai-je en tordant mes bras sur ma tête; c'est le lendemain qu'ils arrivent pour sauver l'homme immolé la veille! O cruelle ironie des destins! Hélas! comme l'avait dit le Nazaréen sur la croix : *Tout était consommé!* »

Dès ce moment, investi d'un pouvoir redoutable, je ne mis plus de bornes à ma haine contre ce peuple qui m'avait fait lâche et criminel. Je frappai de terreur Jérusalem. Bientôt, comme pour donner une plus forte excitation à mes vengeances, l'empereur me fit une lettre où il blâmait sévèrement ma conduite. Mon *procès*-

verbal de la mort de Jésus, lu en plein sénat, y avait excité une émotion profonde. L'image du Nazaréen, honoré comme un dieu, venait d'être placée dans le lieu sacré du palais impérial. Les courtisans, qui m'étaient contraires, prirent de là prétexte pour commencer cette longue série d'accusations, qui, bien des annés après Tibère, m'ont enfin amené dans cette ville d'exil, où ma vie doit s'achever dans les angoisses et les remords. Je t'ai tout dit, ô Albinus; mon discours t'a fait descendre dans mon ame; et tu me rendras au moins cette justice de dire que Pilate fut plus malheureux que méchant. »

Le vieillard se tut; des larmes coulaient le long de ses joues ridées; ses yeux fixes et ternes semblaient regarder avec effroi un tableau invisible pour tout autre que pour lui, lugubre fantasmagorie d'un passé toujours présent. Albinus était en proie à une inquiétude sombre, et il cherchait des paroles adroites pour donner quelque consolation à son redoutable ami.

— Pontius, lui dit-il, tes malheurs ne sont pas ordinaires, mais le baume peut encore être versé sur les ulcères de ton cœur; il faut invoquer les Prières, ces filles boiteuses qui désarment la colère des dieux.

Pilate fit un sourire mêlé de larmes qui épouvanta le prudent Albinus.

— La ville est mauvaise pour toi, poursuivit Albinus, la haine habite les places publiques, et Janus, qui veille au seuil des maisons, ne protége pas le foyer domestique contre les orages du dehors. Que ne vas-tu demander à nos montagnes un peu de cette quiétude qui te sera refusée ici! l'air des champs invite au repos et conseille l'oubli des soucis cuisans.

— Je crains de te comprendre, dit Pilate l'émotion sur les lèvres et la pâleur aux joues, oui, je crains de te comprendre : tu fais, comme le serpent, un long détour pour atteindre ton but; tu veux fermer au vieillard la porte de ta maison.

— Les dieux qui m'écoutent et que j'atteste, dit Albinus, savent si j'ai jamais violé les saintes lois de l'hospitalité, mais.....

— Oui, interrompit le vieillard, oui, envers les autres, mais envers moi tu vas t'excuser de les violer; je te comprends encore, n'achève pas, il faut sauver à un ami l'embarras des paroles qui

répugnent aux lèvres. Albinus, le vieux stoïcien se réveille en moi, la torche de cire éblouit les yeux avant de s'éteindre; écoute, Albinus, je vais saluer tes pénates, je vais partir.

Albinus baissa les yeux et se tut.

— Bien! bien! ton silence crie, comme dit Marcus Tullius. Je vais appeler mes serviteurs.

— Tes serviteurs, dit Albinus à Pilate, qui se levait de son siége, tes serviteurs, tu n'en as plus, ils ont fui leur maître.

— C'est bien! dit Pilate.

— Un seul t'est resté fidèle, c'est un vieux soldat.

— Ah! c'est Longinus! je le reconnais. Dis à l'enfant d'appeler Longinus, permets-moi de souffler sur ta lampe, elle n'a plus d'huile; voici l'aube.

— Oh! ne m'accuse pas, Pontius! que ton adieu n'insulte pas à mes pénates!

— Moi, t'accuser! non, je te plains. Le sang de Rome s'appauvrit dans toutes les veines, il n'y a plus de Romains; qu'on institue partout des autels à la Peur : la maison d'Albinus est bâtie sur le parvis du temple de Mars!

Pilate poussa un grand éclat de rire qui ne cessa qu'à l'arrivée de Longinus.

— Ah! que ta fidélité soit bénie, Longinus! Tu n'as pas suivi, toi, les pas des déserteurs. Albinus, savez-vous ce qu'il a fait, ce soldat? Il servait dans les *hastati;* il était sur le Golgotha, au pied du gibet, le jour que le Nazaréen mourut; il eut pitié des souffrances de l'homme agonisant; il lui perça le cœur d'un coup de lance. Longinus mourra chrétien. As-tu ceint ton épée, vieux soldat, mon dernier ami?

Le soldat fit un signe affirmatif.

— Tout est donc prêt. Pilate salue Albinus.

Une heure après, ces deux hommes étaient arrivés à mi-côte d'une montagne qui domine la cité de Vienne. Le soleil se levait, avec cet éclat tranquille des belles aurores de l'été; sa lumière resplendissait sur la coupole de bronze doré du temple de la Victoire, et sur l'attique de marbre du temple des Cent Dieux. Une nuit mystérieuse régnait encore dans les bois sacrés qui couronnent la demeure des immortels. La ville, penchée sur le Rhône,

semblait écouter les harmonies du fleuve, et prolongeait le silence de la nuit. Les collines flottaient dans une limpide atmosphère d'or; une fraîcheur suave, des bruits de cascades, des chants d'oiseaux, des mélodies sans nom, montaient de la vallée à la montagne, et faisaient bénir la vie à ceux qui la portent légèrement.

Pilate tenait les yeux fixés sur un gouffre noir qui était ouvert à ses côtés. Une eau sombre se roulait au fond ; on l'entendait mugir, on ne la voyait pas; des touffes, entremêlées de chênes nains et de figuiers sauvages, avaient tissu leur réseau sur l'épouvantable abîme; et le bloc de rocher, lancé au gouffre, se débattait longtemps avec les plantes avant d'arriver à l'eau sourde qu'il faisait jaillir avec d'horribles échos. Pilate souriait au gouffre; puis il contemplait l'immense et sublime paysage qui entourait si gaiement son agonie de désespoir; il songeait à la mort du Nazaréen, à cette mort qui fut si calme au milieu de la nature bouleversée, et il pleurait amèrement.—Longinus, dit-il, remets ton épée au fourreau, je n'en ai pas besoin ; je saurai mourir sans toi ; je ne veux pas souiller tes mains de mon sang; car tu es encore couvert d'un autre sang qui ne s'effacera jamais. Oui, Longinus, ce sage du Golgotha descendait des esprits supérieurs; conserve cette croyance. Tous ceux qui ont trempé leurs mains dans son sang ont péri d'une mort misérable; songe à Hérode et à Caïphe. Tibère même a été étouffé sur son lit de Caprée : je leur survis encore, moi. Tu vas voir comment je vais les imiter.

Et il s'élança dans l'abîme. Longinus entendit craquer les branches entrelacées, et ne vit plus que les lambeaux de la toge accrochés aux plantes épineuses du gouffre. Il entendit aussi les sourds ricochets du corps et un cri suprême agrandi par l'écho, et qui se mêlait à un fracas d'eau brisée dont l'écume vint étinceler au soleil.

Ainsi mourut celui sous lequel le Christ avait souffert.

Après dix-huit siècles, cette mort, cet homme, ce souvenir, semblent encore planer sur la vieille cité romaine. L'aspect de Vienne met le voyageur en rêverie ; tout lui dit qu'il s'est passé là quelque chose de mystérieux et d'inouï. Ses îles de maisons basses et noires sont coupées par intervalles de grandes lignes d'architecture. Ses hôtelleries sont pleines de vastes et sombres salles, em-

preintes d'un caractère antique, et qui semblent veuves d'un peuple colossal, mort la veille. On trouve cela dans toutes les villes que les Romains ont aimées, et qu'ils ornèrent de leurs monumens, modèles éternels de grandeur et d'exécution puissante. Quand vous passez devant cette noble Vienne, en vous abandonnant au torrent du Rhône, la ville se révèle, en masse, dans son étrange physionomie : elle semble se retirer, et s'incruster dans ses collines, pour laisser passer le fleuve. Tout-à-coup elle brise son prolongement de maisons indigentes, et découvre, en respirant, sa magnifique cathédrale, héritière du temple païen. La façade du saint édifice est couverte, comme sa sœur de Pise, de cette belle teinte dorée qui ressemble à un voile oriental tissu de rayons de soleil. On comprend que l'on est arrivé sur les limites du nord, et que le midi commence. Vienne appartient au premier par ses maisons, au second par son temple ; et cette double nature de climat, insaisissable au premier aspect, donne le dernier coup de pinceau à la robe de la cité mystérieuse, et complète le rêve du voyageur.

MÉRY.

EXPÉDITION

DE CONSTANTINE.

L'expédition de Constantine est terminée ; elle n'a pas été heureuse. Les Français ont vu la ville promise, mais seulement du haut de la montagne et sans y mettre les pieds. Le gouvernement avait cru pouvoir jouer la réussite de l'entreprise à un jeu de hasard, et il a perdu ; c'est dans l'ordre naturel des choses. Quelques centaines de têtes françaises avaient été mises pour enjeu et la mort en a fait rafle ; il n'y a encore rien là qui ne soit logiquement fort simple. Cependant il s'en est fallu de peu que dans cet audacieux coup de main, le courage de l'armée ne prévalût contre l'incurie et l'insouciance qui avaient présidé à l'organisation du mouvement expéditionnaire. Il eût été beau, mais aussi peut-être d'un dangereux exemple, qu'un faible corps de troupes, lancé à plus de quarante lieues de sa base d'opération, armé à la légère et tout dépourvu, à qui le temps même de la lutte était rigoureusement mesuré par la quantité de ses munitions, et qui devait avoir triomphé à une heure donnée ou renoncer au triomphe, pût épuiser victorieusement, comme Hercule enfant, une série de labeurs préparatoires, et conquérir sur des obstacles toujours renaissans le droit d'accomplir sa tâche finale. Certes, l'armée avait bien mérité un pareil bonheur, et elle l'aurait obtenu, s'il avait pu l'être. Mais quand les difficultés se précipitent sans fin l'une sur l'autre, avec quelque

énergie qu'on les comprime, tôt ou tard il en arrive une qui comble la mesure du possible.

La chaîne de calamités, qui a enlacé les troupes françaises pendant toute la durée de leur triste voyage, s'est nouée à Bône même et dès avant le départ. On était hors de l'époque des fièvres; mais par fatalité elles eurent, presque au moment du départ, comme une arrière-saison. Alors elles ne firent, il est vrai, que passer; mais, dans ce vol rapide, si elles frappèrent peu, elles marquèrent de leur signe funeste un grand nombre d'hommes que plus tard elles surent bien ressaisir, lorsque par l'intempérie du climat tout pouvoir leur eut été rendu sur eux. Cependant on s'applaudit d'abord de la rapidité des guérisons. Le désir des choses nouvelles dont chacun était agité, et peut-être aussi le zèle imprudent des chefs de corps à regarnir les rangs des soldats, sollicitèrent les forces des convalescens et les ravivèrent pour un temps. Lorsque la trompette du départ sonna, on vit autour des hôpitaux un tableau semblable à celui de la vallée de Josaphat; une foule de figures pâles s'agitaient comme sortant de leurs tombeaux et recherchaient leurs forces. Parmi celles-là bien peu ont revu Bône.

L'armée se mit en marche le 13 novembre, dès le matin. Deux ou trois belles journées avaient enfin dissipé les sinistres présages qu'avait fait naître toute une semaine de tempêtes. On croyait au beau temps. Cependant, dès le soir même, la pluie commença et dura pendant quatorze ou quinze heures. Le convoi, arrêté dans sa marche par le ramollissement des terres, ne put parvenir jusqu'au bivouac, avec le reste de l'armée, il ne la rallia qu'au troisième campement. Le second jour fut assez beau et suffit pour essuyer cette rouille dont la pluie, dans les opérations militaires, recouvre toute chose, même les courages. Le 15, on gravit la première des terrasses par lesquelles on s'élève successivement de Bône jusqu'à Constantine, et on s'arrêta de bonne heure à Guëlma sur des ruines romaines : pendant deux jours encore on chemina lentement à travers des pentes raides et boisées, toutes coupées de ravins et de rochers, zône de séparation entre deux pays à aspects bien divers et bien nettement tranchés, celui qu'on venait de traverser et celui que l'on eut à parcourir de là jusqu'au terme du voyage. Le premier est comme la région de Bône, et l'autre celle de Constantine. Entre Bône et ce second ressaut de montagnes, l'on se sent dans une contrée méridionale; la plaine, quoique nue, paraît chaude et vivante; les collines foisonnent de ces arbres d'Afrique à feuilles légères, découpées et pour ainsi dire scintillantes; les mouvemens de terrain se serrent et s'entassent les uns sur les autres, comme formés sous le souffle d'une existence ardente à se produire et à

se multiplier sous mille aspects. Au-delà de cette ligne au contraire, ce sont de grandes terres hautes et froides, ossifiées à leurs parties supérieures, et qui semblent, sous le poids d'un ciel du nord, s'écraser et s'aplatir en ondulations vagues et molles. Le sol, très abondant en terre végétale et humecté par un grand nombre de sources et de fontaines, ne produit pas une seule plante un peu consistante. On a beau fouiller du regard tout l'espace que l'œil peut embrasser et s'avancer d'horizon en horizon; aussi loin que l'on puisse étendre sa vue, aussi loin que l'on puisse dans un certain rayon porter ses pas, l'on n'aperçoit pas un arbrisseau, pas une broussaille, pas le plus frêle jet ligneux. Un tapis serré d'une herbe fine, rase et veloutée, enveloppe tout ce qui n'est pas pierre et n'est percé que par les tiges droites et menues de nombreux chardons. C'est là le roi, le chêne de cette végétation. Quand on entre dans ces espaces dépouillés, mornes, immobiles, on se sent comme saisi par la puissance inattendue du nord; on se trouve tout à coup face à face d'un ennemi qu'on croyait bien loin de là et contre lequel on ne s'est pas armé; on éprouve le même frisson que si l'on tombait dans une embuscade.

Ce fut le 17 que l'armée entra ainsi des régions du midi dans celles du nord. Dès le 19, un vent froid et desséchant s'éleva, qui semblait avoir passé sur des cimes chargées de glaces et de neige. Le paysage devint de pierre; les hommes aussi changèrent d'attitude. Jusque-là la population n'avait pas fui à notre approche; chose merveilleuse pour les Arabes, qui habituellement refluent avec leurs troupeaux à une grande distance de part et d'autre de nos colonnes, quelles que soient nos intentions, et font sur notre passage une vaste solitude. Ici les nombreux villages, semés sur la route de l'armée, avaient conservé leurs habitans. Les troupeaux paissaient dans les champs que nous traversions; les hommes regardaient avec gravité et indifférence; les femmes et les enfans saluaient de leurs cris de fêtes. Nous n'étions pas absolument en pays ennemi. Le 19, pour la première fois, des cavaliers qui paraissaient hostiles se montrèrent dès le matin sur le flanc de la colonne. Ils l'observaient, mais sans tirer un seul coup de fusil. Plus tard, au fond d'une vallée étroite, coupée par une barre de crêtes rocheuses et dans des pentes perpendiculaires à la ligne que suivaient nos troupes, des bandes d'Arabes à cheval s'étaient posées avec une sorte de symétrie et d'entente du terrain; on crut au combat; mais les seules dispositions que prit le maréchal Clauzel pour forcer le passage, firent reculer cet ennemi, pour qui l'heure de la résistance n'était pas encore venue. Le soir on campa au pied d'une butte, sur laquelle reste debout le soubassement d'un monument romain. De là, on aperçut, pour la première fois, Constantine blanchissant à l'horizon. Pen-

dant toute la journée, on avait été assailli d'ondées mêlées de grêle que poussaient de fréquentes raffales. A la tombée de la nuit, la pluie devint continue et abondante.

Le lendemain devait être la dernière journée de marche. Le temps était affreux. Une pluie froide, pluie des pays de montagnes, tombait sans relâche depuis la veille, et gelait les hommes jusqu'à la moelle des os. Il fallut traverser à gué deux rivières. Le premier passage fut difficile; les eaux étaient hautes, rapides comme celles d'un torrent, glaciales comme de la neige fondue. Beaucoup de soldats, saisis par le froid, frappés de vertige par le mouvement tumultueux du courant, ivres de bruit et de péril, se seraient noyés sans le secours et le dévouement des plus forts et des plus énergiques. Mais, au sortir de ce danger, hagards et livides, ils tombaient déjà sous l'action de la fièvre. Il fallait traverser un terrain gras et amolli par les pluies, collant et tenace comme de la glu. L'infanterie elle-même ne se tira qu'avec peine de ce mauvais passage; les hommes, à chaque pas, avaient à arracher laborieusement leurs pieds de la glaise qui les retenait. Les malades achevaient de s'épuiser par tant d'efforts. Les prolonges du convoi s'ensevelirent dans ces abîmes de boue. Il fallut les abandonner; elles portaient pour cinq jours de vivres. On aurait pu sauver ces précieuses ressources en les faisant transporter au quartier-général par les mulets de l'armée, qui avaient déjà déposé au camp leurs chargemens, et en les distribuant aux corps envoyés exprès sur les lieux pour recevoir chacun sa part. Mais le 62e de ligne, resté en arrière avec les voitures, à la garde desquelles il était préposé, dès qu'on eut déclaré l'impossibilité de les emmener, regarda sa mission comme accomplie, et, sans attendre d'autres ordres, rejoignit le reste de l'armée après avoir enlevé tumultueusement du convoi tout ce qu'il put en arracher. Ainsi furent gaspillées ou jetées dans la fange ces munitions, qui, dans la balance de nos destins, pesaient plus que l'épée.

Constantine est située sur un des mamelons extrêmes du massif de montagnes que nos troupes venaient de traverser. Elle regarde par une de ses faces une plaine riante, dit-on, et bien boisée, qu'il ne fut pas donné aux Français d'apercevoir. Au point de vue où ils étaient placés, la ville, dans son aspect général, présente la forme d'un triangle dont le plan est fortement incliné du sommet à la base. L'espace est limité à gauche par un mur sans fossés; à droite, par un rempart qui se dérobe derrière un horizon de maisons et de toits, et à la base, par des constructions posées sur une terrasse naturelle que porte un haut escarpement de rochers. Au pied coule une rivière, engouffrée dans une profonde coupure, qui semble taillée dans le roc vif, avec escarpe et contrescarpe verticales. Ce large

torrent, décrivant dans son cours une courbe à peu près fermée, y tient enlacés les trois quarts de la ville dont il défend et assure l'enceinte presque de toutes parts. Constantine est une grande cité sombre, avec des rues étroites et fuyantes; quelques édifices assez vastes, mais sans beauté; un grand nombre de minarets sans caractère, et des flots de toitures en tuiles d'un ton noirâtre. Le plateau, par lequel nos troupes étaient arrivées et qu'elles occupèrent aussitôt, est sur la rive gauche de la rivière, en regard et à demi-portée de canon de la place. Élevé à peu près à la même hauteur que la région moyenne de la ville, il domine beaucoup sa partie inférieure. La seule communication qui existe sur ce point entre la place et la rive gauche, est une porte double à l'extrémité d'un pont en pierres long et étroit.

Dès que les Français parurent au-dessus de la ville, un coup de canon partit d'une des batteries de l'intérieur comme pour leur annoncer qu'ici les hommes s'alliaient contre eux avec les élémens. Bientôt l'étendard de Mahomet s'éleva au-dessus d'une mosquée, et de ses plis rouges laissa tomber la guerre. Le maréchal Clauzel envoya la brigade d'avant-garde s'emparer sur l'autre rive d'une position, d'où l'on pouvait observer deux portes situées aux parties les plus élevées et sur le flanc gauche de la ville. Au moment où les premiers tirailleurs de ce corps allaient couronner les crêtes, les assiégés firent avec de grandes clameurs une sortie tumultueuse et assez vive; ils étaient environ un millier. Ils furent repoussés par un seul bataillon aidé de quelque cavalerie. Cependant, le maréchal Clauzel restait sur la rive gauche avec le gros de l'armée; car il fallait attendre l'artillerie de campagne qui ne rejoignit qu'à la nuit close, et le convoi contre lequel l'arrêt d'abandon n'avait pas encore été prononcé. La brigade d'avant-garde n'avait avec elle que deux pièces de montagnes et les restes d'une journée de vivres. La nuit arriva, nuit de froid et de misère; nuit de mort pour plusieurs. La pluie s'était changée en neige, et, lorsque le jour parut, on vit autour des campemens, et surtout dans les environs de l'ambulance, les cadavres d'hommes morts de froid.

Pendant la nuit les eaux de la rivière, enflées par cette pluie continue et par les neiges de la montagne, avaient haussé de niveau et rendu le gué impraticable. On ne put pas ravitailler la brigade jetée sur la rive droite ni la pourvoir des moyens d'action, que sa position exigeait. De ce côté, il y avait possibilité de faire brèche; mais le canon manquait et la communication était interrompue. Sur la rive gauche, c'était au granit et au torrent que l'on avait affaire; la masse de rochers et le profond cours d'eau, qui s'interposaient entre la ville et les Français, semblaient interdire toute agression. Il n'existait qu'un seul point attaquable, mais

bien couvert et cuirassé : c'était la porte du pont. On l'assaillit à coups de boulets; elle fut entamée de manière à donner passage à un homme. Mais en arrière, la seconde porte fut par l'artillerie même mise à l'abri de l'artillerie. Car les débris qu'avait faits le canon s'étaient entassés devant elle, et la rendaient invulnérable.

Du côté de la campagne, l'ennemi commençait à sourdre de toutes parts. Des troupes de cavaliers se montraient sur tous les points, blanchissaient toutes les cimes à l'horizon. Des cris de guerre partaient de toutes les directions. Les Français n'avaient à eux qu'une étroite zone comprise entre deux cercles d'hostilités. Sur la rive droite, l'ennemi du dehors attaqua assez vivement la brigade isolée, et fut repoussé par de brillantes charges de cavalerie. Mais l'armée n'avait pas le temps de guerroyer à tout propos. Le soir, le maréchal Clauzel voulut faire reconnaître à la faveur de la nuit la porte inférieure et la faire enlever par une attaque de vive force, si ce moyen était praticable. Les troupes furent disposées pour cette opération; les compagnies, placées en tête et qui étaient dérobées aux coups de la place dans un chemin creux, n'attendaient que le signal pour s'élancer vers la porte. Mais le génie militaire, chargé d'examiner l'état des choses, s'assura de l'existence de la seconde porte, qu'il fallait faire sauter, avant de rien tenter. D'ailleurs, il n'était pas prêt à mettre immédiatement la main à l'œuvre, et cette nuit fut encore perdue.

Il fallait agir, les ressources de l'armée disparaissaient, et tout était permis, même les essais hasardeux, plutôt que l'inaction. Il fut résolu que dans la nuit suivante, celle du 22 au 23, on attaquerait à la fois la porte du pont et une des portes supérieures avec le pétard, et que la hache et ensuite la baïonnette achèveraient l'œuvre. Cet ordre fut porté sur la rive droite à la brigade d'avant-garde par un intrépide soldat du 2e léger, qui passa à la nage le torrent encore inguéable et seul, à travers un espace fréquemment parcouru par l'ennemi, gagna les hauteurs qu'occupaient nos troupes. Dans cette journée du 22, les cavaliers arabes s'étaient montrés plus nombreux et plus actifs que la veille. Attirés par l'appât d'une prolonge qui était restée dans les boues à un quart de lieue de nos postes, ils s'étaient abattus autour, comme des corbeaux sur une proie. Quelques troupes accoururent pour empêcher que cette voiture ne fût pillée sous nos yeux, et on parvint en effet à l'emmener à force de chevaux, et après l'avoir allégée d'nne grande partie de son chargement. Mais cette cavalerie, comprimée d'un côté, réagissait d'un autre, et ce jour-là, il n'y eut pas un point du cercle de nos avant-postes, contre lequel l'ennemi n'eût fait effort.

Vers onze heures du soir tout était prêt pour l'attaque. A la porte inférieure, les troupes qui devaient faire tête de colonne étaient placées au débouché du pont derrière un talus en terre, véritable tranchée naturelle sur le bord même du ravin. Les sapeurs du génie étaient seuls sur le pont et contre la porte. Nos hommes étaient donc aussi à couvert qu'on pouvait l'être dans une pareille circonstance, et de ce côté nos pertes ne furent pas considérables. Mais sur la rive droite l'attaque rencontra des conditions beaucoup moins favorables. La porte supérieure est située au fond d'un rentrant presque semblable à une cour, et entouré de murs crénelés. On commença sur un autre point un feu assez vif pour détourner l'attention des assiégés, et on se rua sur la porte, les sapeurs du génie en tête, portant les sacs de poudre, les haches et les leviers. Le capitaine du génie Grand, qui dirigeait l'opération, fut blessé mortellement. La plupart de ses hommes, en arrivant dans ce piége de feu, tombèrent tués ou blessés. Les sacs de poudre se perdirent, et les compagnies du bataillon d'Afrique, qui s'élançaient au pas de course sur la trace des sapeurs, au lieu de trouver la porte entamée, vinrent se briser contre ces parois intactes, et tout hérissées de canons de fusils. En un instant, cinq officiers et cent trente hommes de ce corps furent mis hors de combat; le lieutenant-colonel Duvivier, qui les commandait, blessé de trois coups de feu, et le chef d'escadron Richepanse, qui était là comme volontaire, percé de trois balles. Ce dernier expira le lendemain. Cette attaque avait commencé à minuit. Vers une heure du matin, le feu se ralentit, puis cessa; l'affaire était manquée. A la porte inférieure, le pétard qu'avait disposé le génie resta sans effet. De ce côté aussi la tentative n'avait point eu de résultat, et vers trois heures, on sut que tout était à recommencer ou à abandonner.

Il ne restait plus à l'armée que pour un jour de vivres. On était donc pressé entre les deux termes d'un dilemme cruel : partir, ou bien accepter le *vaincre ou mourir*. Qu'on se livrât de nouveau aux hasards d'une attaque de vive force ou que l'on comptât sur l'abaissement des eaux pour faire passer sur la rive gauche le canon et des renforts, et y établir des batteries de brèche, on ne pouvait plus faire un seul pas, si ce n'est vers Bône, sans s'avancer jusqu'au bord même de l'abîme. Un chef moins familiarisé que le maréchal Clauzel avec la responsabilité des chances de la guerre, aurait peut-être hésité davantage devant l'idée d'une retraite; car pour celui qui n'a pas manié et pratiqué le commandement, jusqu'à le regarder comme une chose simple et naturelle et nullement en dehors des règles ordinaires de conduite, une mesure extrême est plus facile à prendre qu'une mesure raisonnable, lorsque celle-ci est contraire aux

sentimens égoïstes. C'était une terrible détermination à adopter que celle du départ. Cependant le maréchal Clauzel y arriva sans oscillations, sans efforts, de premier mouvement, et avec l'aisance d'un homme sûr de lui-même et accoutumé à tomber d'aplomb sur le meilleur parti. Plus d'un officier pensait que le signal du départ serait le commencement d'une série de désastres. Le mot de retraite, la pénurie de vivres et de munitions, l'image des hommes morts de froid ou ayant des membres gelés, enfin, différens détails de tableau, trompaient bien des esprits et leur jetaient, au lieu d'inductions tirées des circonstances actuelles, des souvenirs de la campagne de Russie. Plusieurs ne parlaient de leur retour à Bône que comme d'une chance fort incertaine, et félicitaient ceux qui étaient bien montés des probabilités de salut que leur donnaient les qualités de leurs chevaux. Heureusement, les soldats virent les choses plus simplement et plus sainement. Il se pourrait même qu'ils eussent eu un élément de joie mêlé à leurs autres sentimens, en s'éloignant de ces lieux funestes, et le soleil, qui reparut enfin ce jour-là, comme pour bénir notre départ, les confirma dans leurs bonnes dispositions.

La brigade d'avant-garde, dès que le jour parut, traversa la rivière, dont le gué commençait à être praticable, et rejoignit l'armée. Quand son mouvement rétrograde eut été compris des assiégés, ce fut une avalanche d'Arabes à pied et à cheval, qui se précipita sur les pas de nos troupes: douze ou quinze hommes du 2e léger, restés sur la rive droite jusqu'à ce que le dernier bataillon eût entièrement passé sur l'autre bord, continrent seuls tout ce débordement. Lorsque tous les corps furent réunis et disposés, l'armée s'ébranla; le convoi, chargé de malades et de blessés, formait une colonne centrale comprise entre deux colonnes de troupes. Un bataillon du 2e léger d'environ deux cent cinquante hommes, et sous les ordres du commandant Changarnier, était à l'extrême arrière-garde, et seul reçut et repoussa le choc d'une masse de quatre ou cinq mille ennemis lancés avec toute la vitesse accélérée que donne le triomphe. Dès lors la question, en tant qu'elle eût jamais été incertaine, était décidée, et l'opération, dès son premier instant, laissait apercevoir sa fin tout éclairée de l'évidence de la réussite. Les esprits, qui avaient pu rester voilés de doutes, se rassérénèrent, et il fut ressenti comme électriquement une impression de soulagement assez semblable à celle qu'éprouvent des voyageurs partis au matin sous un ciel menaçant, lorsqu'ils voient le soleil déchirer tout à coup les nuages et illuminer d'une vive clarté l'horizon vers lequel ils s'avancent.

Malgré l'ordre parfait dans lequel la retraite s'effectuait, malgré la satisfaction qu'on éprouvait à voir ces troupes frappées à coups redoublés

par le temps et le non-succès, marcher encore avec tant de calme et de fierté à travers une cohue d'ennemis infatigables, l'on avait au cœur une plaie bien saignante. Des agonisans, des moribonds, tombaient de distance en distance sur la route, et ne pouvaient être relevés. Les voitures regorgeaient de malades; une partie de la cavalerie avait mis pied à terre pour donner ses chevaux aux fantassins qui ne pouvaient plus marcher, beaucoup de soldats, quoique en état de suivre, étaient faibles eux-mêmes et chancelans; les autres combattaient. Tous les moyens de transport étaient employés. Le nombre possible des ressources que pouvaient créer un dévouement actif et une prévoyance ingénieuse, était épuisé. Ceux à qui les secours et l'appui de leurs camarades ne suffisaient plus, et que la maladie tenait complètement garottés, étaient des hommes perdus, comme le sont, et en bien plus grand nombre, dans les campagnes meurtrières d'Europe, tous ces militaires que le hasard de leur mission voue aux balles et aux boulets. Heureusement pour les spectateurs de pareilles scènes que la faculté de sentir ne se trouve pas alors chez eux dans ses conditions ordinaires. Il y a l'idée de la nécessité, qui vient sans cesse s'appliquer sur de telles blessures, comme le fer rouge sur une plaie vive.

Le soir de cette première journée de marche, on campa au milieu de silos d'où l'on tira en abondance du fourrage pour les chevaux et du blé pour les hommes. On avait emmené un parc de bestiaux vivans, qui fut accru quelques jours après par la prise d'un grand troupeau de bœufs. Les soldats reçurent assez de viande et de blé pour s'alimenter pendant tout le voyage. Les corps qui surent user convenablement de ces ressources, n'eurent pas à souffrir par défaut de nourriture. Pendant la seconde journée et celles qui suivirent, les évènemens furent assez semblables à ceux qui avaient marqué le jour du départ; seulement l'épreuve, à mesure qu'elle allait se reproduisant, perdait en netteté de dessin et en intensité de ton; le nombre et l'ardeur des ennemis diminuaient de jour en jour. Tous les matins, au moment où nos derniers tirailleurs quittaient le camp, les Arabes emplissaient à grand bruit l'espace qu'on venait d'évacuer, comme les eaux arrivant dans un bassin vide. Ils bouillonnaient sur ce terrain; ils le fouillaient dans toutes ses parties avec rumeur et tumulte; puis, lorsqu'ils s'étaient bien convaincus qu'il ne restait pas le moindre butin à piller, pas un seul Français à égorger, ils se mettaient à suivre nos colonnes, mais avec circonspection et comme on attaque un blessé qui a conservé ses armes et peut encore s'en servir. Cependant, le convoi cheminait dans les sinuosités des vallées et des parties basses, tandis que les bataillons, conduits par le maréchal Clauzel avec un art merveilleux,

placés un à un et comme avec la main sur toutes les hauteurs, disposés chacun pour la sûreté de tous, et tous pour la sûreté de chacun, formaient, de part et d'autre de la route suivie par l'ambulance et les bagages, des lignes savantes de fortification mobile, d'ouvrages détachés et vivans, qui se construisaient instantanément et comme d'eux-mêmes sur tous les passages par où l'ennemi pouvait déboucher, et le contenaient bien loin du convoi, dont il cherchait à s'approcher sans cesse, sans pouvoir jamais l'atteindre. Le quatrième jour, l'on eut à parcourir la grande pente toute encadrée de rochers et labourée des ravins, par laquelle on redescend à la Seybous; véritable chaos de pierres, de broussailles et de défilés. Encouragés par la nature du terrain, des Arabes s'étaient jetés au-devant des colonnes dans des ravins perpendiculaires à la direction qu'elles suivaient. Ils furent culbutés, et là s'arrêtèrent leurs efforts. Le lendemain ils laissèrent les Français effectuer paisiblement un passage de rivière fort difficile. Quand ils les virent établis sur le bord opposé, ils vinrent encore tirer de loin quelques coups de fusil sans traverser la Seybous; comme si, par une convention tacite, ils reconnaissaient notre souveraineté sur les territoires de la rive droite, mais en se réservant tout droit sur les pays de la rive gauche du fleuve. A partir de cette limite, l'armée ne fut plus inquiétée. Ce fut le 29 novembre qu'elle rentra dans Bône. Elle était diminuée de quatre cent soixante-quinze hommes, et ramenait deux cent cinquante blessés.

UN OFFICIER DE L'ARMÉE D'AFRIQUE.

BULLETIN.

Voici une semaine à moitié perdue pour ceux qui aiment les émotions et les faits décisifs. Le télégraphe ne nous a plus rien appris de Constantine ni d'Alger. Les nouvelles étrangères ont rempli tout doucement le colonnes des journaux, et M. Saint-Marc Girardin a pu méditer dans un repos parfait les contours ingénieux des paragraphes de l'adresse. Aussi a-t-il employé à son travail de rapporteur sept grands jours, autant qu'il en a fallu.... Mais nous allions faire une citation par trop biblique.

La chambre des pairs, qui n'avait point confié la rédaction de son adresse à un professeur de belles-lettres, a pris les devans. Les premières phrases ont été adoptées très rapidement et sans discussion, mais quand on en est venu à la question d'Espagne, il est arrivé une singulière chose. Nous ne savons par quelle révolution d'idées tous les rôles alors ont été intervertis. Ceux dont le métier est de faire la guerre étaient d'une mansuétude de cœur étonnante; ceux qui n'ont jamais manié un fleuret semblaient vouloir respirer l'odeur de la poudre. M. Cousin, le philosophe, a parlé de l'intervention avec l'énergie d'un vieux soldat, et M. le maréchal Soult en a parlé avec les précautions d'un philosophe.... Non, noos nous trompons. Un philosophe qui connaît la valeur des mots n'eût pas appliqué l'épithète de *honteuse* à notre coopération en Espagne, et c'est ce que M. le maréchal Soult a fait. Nous espérons que par le prochain courrier la société fondée à Genève pour le maintien de la paix universelle, enverra un diplôme à M. le maréchal. Il l'a vraiment bien mérité. De mémoire d'homme on n'a pas vu un maréchal de France aussi pacifique.

Le lendemain du jour où cette singulière discussion avait lieu au Luxem-

bourg, on commençait à discuter le projet d'adresse à la chambre des députés. M. Havin a prononcé un discours ferme et mesuré qui formait un contraste assez remarquable avec l'emphase théâtrale de M. Liadières. Si nous avons bonne mémoire, M. Liadières n'a pas toujours été aussi intrépidement ministériel. Il fut un temps où il tenait à grand honneur d'occuper une petite place dans le parti légitimiste. Alors il cherchait des sujets de drame dans l'histoire des Hohenstaufen, et il dédiait ses tragédies à M. le duc de Guiche. Bien plus, M. Liadières, qui aspire évidemment à occuper le premier fauteuil vacant dans le cercle des doctrinaires, M. Liadières a été dans l'opposition violente, dans l'extrême gauche, et si bien dans l'extrême gauche, qu'un jour M. Casimir Périer défendit formellement à un fonctionnaire de le fréquenter. Comment de cette extrémité de la chambre, l'honorable député s'est-il tant rapproché du banc des ministres? En vérité, ce sont de ces évolutions parlementaires où toutes nos connaissances stratégiques sont en défaut. Il est vrai qu'il a été *labouré par d'infatigables ambitions*, et de ce travail de labour il est résulté de singuliers fruits.

Malgré ces phrases sonores, cette éloquence montée au diapason du dithyrambe, un autre député, M. Roul, a cru pouvoir enchérir encore sur le dévouement de M. Liadières, et il a prononcé un discours qui n'était pas long, mais qui allait assez droit au but. Il nous a semblé que les partisans du ministère n'étaient pas très enthousiastes de cette harangue. A notre avis, ils ont tort. On pourrait peut-être dire à M. Roul de mettre moins de négligence dans son style; on pourrait lui faire observer que si nous avons beaucoup de libertés, nous n'en *regorgeons* pourtant pas. Mais il est monté courageusement à l'assaut, et s'il n'a pu nous persuader tout-à-fait que nous devions un arc-de-triomphe à certains hommes, ma foi, ce n'est pas sa faute.

Après lui est apparu M. Duvergier de Hauranne, portant un énorme manuscrit sous le bras. C'est le tome premier des oraisons qu'il compose à la campagne. Ce tome premier, nous le savons par cœur. L'auteur le reproduit chaque année en y faisant seulement quelques modifications. C'est toujours le résumé des derniers évènemens, le tableau de ce qui s'est passé depuis la session précédente, joint à quelques phrases dorées sur l'avenir. La chambre a écouté cette lecture avec le silence de la résignation. Elle sait que c'est là ce qui l'attend périodiquement, et il est juste de dire que M. Duvergier de Hauranne, par affection pour ses collègues, cherche à mettre dans ses discours assez de grace et d'élégance pour les faire paraître moins longs. Mais ne voilà-t-il pas un cruel incident? Ce discours était achevé, corrigé, copié et collationné; l'auteur le

rapportait avec orgueil de son voyage, et, dans les circonstances ordinaires, il n'y avait pas une rature à faire, pas un mot à changer. C'était le nº 1. M. Duvergier de Hauranne n'avait qu'à le prendre en tête de ceux qui attendent leur jour d'exhibition. Pendant ce temps, un misérable attente encore à la vie du roi, M. Duvergier veut joindre au discours qu'il a paisiblement et longuement élaboré un appendice sur cette odieuse tentative dont toute la France s'afflige, et il y laisse tomber une phrase imprudente qui excite une rumeur subite dans la chambre. Désormais quand M. Duvergier de Hauranne voudra improviser une harangue sur un fait qui aura moins de six semaines de date, il sera obligé d'aller la méditer à la campagne. Il y a bien sûr par là-bas quelque nymphe Égérie qui l'inspire mieux que les salons parisiens.

La discussion continue le lendemain avec les mêmes argumens pour et contre. Nous devions avoir encore un discours de M. Viennet; mais au moment où l'honorable député se disposait à monter à la tribune, la chambre demande la clôture : la chambre est quelquefois bien cruelle.

Les premiers paragraphes sont adoptés avec un amendement de M. Odilon Barrot, amendement honorable. Puisse-t-il être utile!

Ce paragraphe admis, une discussion assez vive s'élève sur la question suisse. M. Thiers, qui, en sa qualité d'ancien président du conseil, était appelé à répondre au discours de M. Odilon Barrot, M. Thiers est monté aussitôt à la tribune, et avec l'énergie de l'homme d'honneur, avec l'accent de la vérité, il a montré en quelques mots la loyauté de sa conduite, dans tout ce qui s'est passé à l'égard de Conseil. Les interpellations retombaient par là sur M. de Gasparin qui était alors sous-secrétaire d'état du ministère de l'intérieur, et qui a demandé l'extradition de Conseil. M. de Gasparin a refusé de répondre, et plusieurs journaux lui ont assez durement reproché son silence. Pour nous, dont la mission est de défendre les intérêts de l'art et de la littérature, nous regrettons de voir M. le ministre de l'intérieur engagé sans cesse dans des questions difficiles. Si l'opposition continue à le harceler ainsi, c'en est fait de ses opéras comiques. C'en est fait de ses joies de musicien et des concerts qu'il se donne à lui-même avec son basson. Qui sait? C'en est fait peut-être des voyages pittoresques et matrimoniaux que M. de Gasparin fils entreprend en Suisse, sous le prétexte d'aller étudier à Genève et à Bâle le système pénitentiaire. Le moyen, je vous le demande, de faire de la musique, s'il faut le lendemain à heure dite répondre aux attaques directes d'un député éloquent de la gauche? Le moyen pour un fils de ministre d'écrire ses impressions de voyage, s'il est à chaque instant distrait de ses paisibles souvenirs par des coups de vent politiques?

Tandis que ces choses se passent, les générations se renouvellent. Si les vieux rois s'en vont, les vieux amis des rois ne tardent pas à les suivre. M. le duc de Maillé, ancien capitaine des gardes de Charles X, vient de mourir peu après lui et de terminer à soixante-neuf ans une carrière toute d'honneur, d'obligeance et de bienfaits.

Nous ne terminerons pas ce résumé de la semaine sans mentionner un fait qui intéresse la *Revue de Paris*. Les ministres, qui songent à tout, ont bien voulu songer à elle. Quand la *Revue* s'occupera de ses armoiries, elle pourra y mettre une croix d'honneur. M. Guizot vient de la donner à son fondateur.

Il est bien vrai que le nouveau membre de la Légion-d'Honneur a joint à ses titres d'homme de lettres un titre plus sonore et plus lucratif. Il est bien vrai qu'il aspire maintenant à devenir un des représentans du pays. Mais nous savons combien M. Guizot aime les lettres, combien il se plaît à les honorer chaque fois qu'il en trouve l'occasion. Nous croyons qu'en accordant au nouveau chevalier la décoration de la Légion-d'Honneur, M. le ministre de l'instruction publique n'a songé ni à l'ancien directeur de l'Opéra, ni au futur député, mais au fondateur de la *Revue de Paris*. C'est une attention délicate dont la *Revue* le remercie.

— M. Gérard, l'auteur de l'*Entrée de Henri IV dans Paris* et de la *Bataille d'Austerlitz*, vient de mourir. M. Gérard, qui avait survécu à Gros et Girodet, ses amis et ses rivaux, procédait comme eux de l'école de David. Homme de manières affables et bienveillantes, la perte de M. Gérard sera doublement sentie et par ses amis et par ses admirateurs.

— L'année 1837 ne s'est pas montrée très féconde, jusqu'ici, sous le rapport dramatique : elle a été inaugurée par une chute complète au Vaudeville. *Madame Brémont* a ramené les beaux jours de l'indépendance du parterre ; les auteurs ont gardé prudemment l'anonyme. La responsabilité de cet infortuné vaudeville doit, dit-on, remonter plus haut qu'aux fournisseurs ordinaires de la scène de la rue de Chartres : on a imputé ce péché à l'auteur de *Clarisse Harlowe* et au poète des *morts bizarres*. C'est certainement là une mort des plus bizarres. Le lendemain, le Vaudeville, pour réparer cet échec, donnait *le Secret de mon oncle*, bleuette assez gaie et assez spirituelle. — Le Palais-Royal vit du succès de *Madame Favart*. Mlle Dejazet, qui a tour à tour représenté Bonaparte et Voltaire, qui manie également bien l'épée et l'épigramme, avait tout-à-fait perdu l'usage des jupons ; elle n'a consenti à les reprendre qu'à la condition de garder sous ce costume, vraiment nouveau pour elle, quelque chose de belliqueux et de littéraire, et elle a adopté Mme Favart.

Mme Favart, en effet, par le maréchal de Saxe d'un côté, par son mari de l'autre, touche à la bataille de Fontenoy et à l'Opéra-Comique.

Les *Revues* satyriques, comiques, critiques, sur l'année 1836 : *Paris dans la lune, Paris sur la sellette, Paris à Constantinople*, ont déjà disparu de toutes les affiches de théâtre. La dernière de ces pièces a même été défendue par *ordre supérieur*. Rien ne vieillit vite, en vérité, comme ces épigrammes sur des ridicules ou des vices qoi déjà eux-mêmes ont cessé d'exister. Le calendrier républicain avait consacré les cinq jours supplémentaires de chaque année de trois-cent-soixante jours à des fêtes et à des réjouissances publiques. Il semble que nous ayons voulu de même clore notre année grégorienne par quelque réjouissance publique ; seulement cette joie est amère, ce rire grimace, le couplet déchire. Ménandre cède le pas à Aristophane, si toutefois ce n'est pas profaner les noms de Ménandre et d'Aristophane que de les appliquer au théâtre de nos jours. — Le Théâtre-Français nous donnera, à la fin du mois, *la Camaraderie*, de M. Scribe. C'est Mme Volnys qui jouera le rôle de la femme du pair de France. Le Vaudeville nous montrera la *Champmêlé* sous les traits de Mme Albert. Certes, Mme Albert sera là dans son rôle ; il ne s'agit que de faire répandre des larmes.

— Un jeune artiste, M. Antoine Bessems, qui a déjà donné plusieurs fois des preuves d'un vrai talent, vient de publier un album de six romances (1) dédié à S. A. R. la princesse Marie. Sur un chant d'amour de M. V. Hugo, sur une élégie de Mme Desbordes-Valmore, sur des vers de Dovalle, sur une chanson de Béranger, M. Bessems a composé une musique pleine de sentiment et d'esprit. Les romances ne peuvent qu'ajouter à la réputation que ce jeune compositeur s'est déjà acquise dans le monde musical. Elles seront chantées cet hiver par toutes les jeunes femmes, et applaudies par tous les artistes.

— La société du Conservatoire de Musique commence aujourd'hui ses séances. Ces brillans concerts feront encore cette annee l'admiration des gens du monde et des connaisseurs.

— Le docteur Cerise, auteur du *Médecin des salles d'asile, ou Manuel d'hygiène et d'éducation physique de l'enfance*, vient de publier un nouvel ouvrage, intitulé : *Exposé et examen critique du système phrénologique considéré dans ses principes, dans sa méthode, dans sa théorie et dans ses conséquences*. Ce livre contient une exposition fidèle des doctrines de l'école phrénologique, en même temps qu'une réfutation savante et cons-

(2) Chez Gambaro, place des Victoires, 18.

ciencieuse des erreurs propagées par cette science. Le docteur Cerise a ait preuve dans cette nouvelle production d'une dialectique puissante. Il ne se borne pas à lutter contre les assertions phrénologiques, il entre dans une discussion approfondie des conséquences sociales qui émanent logiquement de tout système matérialiste. Dans cette partie de son livre, il apprécie avec une grande fermeté de vues la portée politique des diverses doctrines philosophiques qui ont régné dans le monde. Les disciples de Gall ne peuvent laisser sans réponse un livre qui leur reproche d'avoir méconnu le passé et le présent de la psychologie.

— Il a paru dernièrement une collection de livres élémentaires que nous nous plaisons à recommander (1). Cette collection a pour titre : *la Science populaire de Claudius*. L'auteur a choisi pour composer sa première livraison une série de sujets variés et intéressans. Après avoir expliqué en bon physicien, et avec la plus grande clarté, la théorie de l'électricité, la composition de l'air, il a raconté les variations de l'histoire, l'histoire de la Bible, histoire érudite, piquante, et il a décrit d'une manière charmante le caractère opiniâtre et aventureux, les voyages, la mort de Christophe Colomb. Enfin, on ne lira pas sans un vrai plaisir le *Voyage à Tombouctou* et *les Espagnols en Amérique*. Plus heureux que la plupart de ceux qui ont publié des livres de ce genre, l'auteur de cette nouvelle collection joint à ses qualités d'homme laborieux un mérite réel de style. Il a d'ailleurs travaillé à ce recueil avec une rare conscience; et cette première série donnera, à tous ceux qui la connaîtront, le désir d'en voir bientôt paraître une autre.

— *La Reine d'un Jour,* par M. Édouard l'Hôte, est un roman court, gracieux, d'une lecture facile et séduisante. Les paysages ont de la fraîcheur, et les principaux héros du livre, de la naïveté. Après ces éloges, on ne s'étonnera pas de nous entendre ajouter que l'auteur montre souvent, en revanche, peu de connaissance du monde réel et une grande inexpérience de style.

— Dans un de nos derniers numéros, nous avons indiqué M. Pichot comme ayant terminé l'*Histoire d'Angleterre* de M. le baron de Roujoux. Il est de notre devoir de mieux préciser ce fait. M. Pichot n'a écrit que quelques pages à la fin du troisième voulume. Tout le reste de l'ouvrage appartient à M. le baron de Roujoux.

(1) Chez Renouard, rue de Tournon, 8.

LES MÉMOIRES DU DIABLE.[1]

LE

CHATEAU DE RONQUEROLLES.

Le 1er janvier 18.., le baron François Armand de Luizzi était assis au coin de son feu, dans son château de Ronquerolles. Quoique je n'aie pas vu ce château depuis plus de vingt ans, je me le rappelle parfaitement. Contre l'ordinaire des châteaux féodaux, il était situé au fond d'une vallée; il consistait alors en quatre tours liées ensemble par quatre corps de bâtimens, les tours et les bâtimens surmontés de toits aigus en ardoise, chose rare dans les Pyrénées.

Ainsi, quand on apercevait ce château du haut des collines qui l'entouraient, il paraissait plutôt une habitation du XVIe ou du XVIIe siècle, qu'une forteresse de l'an 1327, époque à laquelle il avait été bâti.

Dans mon enfance, j'ai souvent visité l'intérieur de ce château, et je me souviens que j'admirais surtout les larges dalles dont

(1) Voyez la livraison du 11 septembre 1836.

étaient pavés les greniers où nous jouions. Ces dalles, qui faisaient honte aux misérables carreaux de ma maison, avaient défendu les plates-formes de Ronquerolles, quand c'était un château-fort; plus tard on les avait recouvertes de toits pointus, comme ceux qu'on voit sur la porte de Vincennes, mais sans toucher à la construction primitive.

Aujourd'hui que nous savons que de tous les matériaux durables le fer est celui qui dure le moins, je me garderai bien de dire que Ronquerolles semblait être bâti de fer, tant l'action des siècles l'avait respecté; mais ce que je dois affirmer, c'est que l'état de conservation de ce vaste bâtiment était véritablement très remarquable. On eût dit que c'était quelque caprice d'un riche amateur du gothique, qui avait élevé la veille ces murs intacts dont pas une pierre n'était dégradée, qui avait dessiné ces arabesques fleuries dont pas une ligne n'était rompue, dont aucun détail n'était mutilé. Cependant, de mémoire d'homme, on n'avait vu personne travailler à l'entretien ou à la réparation de ce château.

Il avait pourtant subi plusieurs changemens depuis le jour de sa construction, et le plus singulier était celui qu'on remarquait lorsqu'on approchait Ronquerolles du côté du midi. Aucune des six fenêtres qui occupaient la façade de ce côté n'était semblable aux autres. La première à gauche, lorsqu'on regardait le château, était une fenêtre en ogive, portant une croix de pierre à arêtes tranchées qui la partageaient en quatre compartimens garnis de vitraux à demeure. Celle qui suivait était pareille à la première, à l'exception des vitraux qu'on avait remplacés par un vitrage blanc à lozanges de plomb porté dans des cadres de fer mobiles. La troisième avait perdu son ogive et sa croix de pierre. L'ogive semblait avoir été fermée par des briques, et une épaisse menuiserie, où se mouvaient ce que nous avons appelé depuis des croisées à guillotines, tenait la place de vitrage à cadres de fer. La quatrième, ornée de deux croisées, l'une intérieure, l'autre extérieure, toutes deux à espagnolettes et à petites vitres, était en outre défendue par un contrevent peint en rouge. La cinquième n'avait qu'une croisée à grands carreaux, plus une persienne peinte en vert. Enfin, la sixième était ornée d'une vaste glace sans tain, derrière laquelle on voyait un store peint des plus vives couleurs. Cette dernière fenêtre était

en outre fermée par des contrevens rembourrés. Le mur uni continuait après ces six fenêtres, dont la dernière avait paru aux regards des habitans de Ronquerolles, le lendemain de la mort du baron Hugues-François de Luizzi, père du baron Armand-François de Luizzi, et le matin du 1er janvier 18.., sans qu'on pût dire qui l'avait percée et arrangée comme elle l'était.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la tradition racontait que toutes les autres croisées s'étaient ouvertes de la même façon et dans une circonstance pareille, c'est-à-dire sans qu'on eût vu exécuter les moindres travaux, et toujours le lendemain de la mort de chaque propriétaire successif du château. Un fait certain, c'est que chacune de ces croisées était celle d'une chambre à coucher qui avait été fermée pour ne plus se rouvrir, du moment que celui qui eût dû l'occuper toute sa vie avait cessé d'exister.

Probablement, si Ronquerolles avait été constamment habité par ses propriétaires, tout cet étrange mystère eût grandement agité la population; mais depuis plus de deux siècles, chaque nouvel héritier des Luizzi n'avait paru que durant vingt-quatre heures dans ce château, et l'avait quitté pour n'y plus revenir. Il en avait été ainsi pour le baron Hugues-François de Luizzi; et son fils François-Armand de Luizzi, arrivé le 1er janvier 18.., avait annoncé son départ pour le lendemain.

Le concierge n'avait appris l'arrivée de son maître qu'en le voyant entrer dans le château; et l'étonnement de ce brave homme s'était changé en terreur, lorsque, voulant faire préparer un appartement au nouveau venu, il vit celui-ci se diriger vers le corridor où étaient situées les chambres mystérieuses dont nous avons parlé, et ouvrir avec une clé qu'il tira de sa poche, une porte que le concierge ne connaissait pas encore, et qui s'était ouverte sur le corridor intérieur comme la croisée s'était ouverte sur la façade. La même variété se remarquait pour les portes comme pour les croisées. Chacune était d'un style différent, et la dernière était en bois de pallissandre incrustée de cuivre. Le mur continuait après les portes dans le corridor, comme il continuait à l'extérieur, après les croisées sur la façade. Entre ces deux murs nus et impénétrables, il se trouvait probablement d'autres chambres. Mais destinées sans doute aux héritiers futurs des Luizzi,

elles demeuraient, comme l'avenir auquel elles appartenaient, inaccessibles et fermées. Celles que nous pourrions appeler les chambres du passé étaient de même closes et inconnues, mais elles avaient cependant gardé les ouvertures par lesquelles on y pouvait pénétrer; la nouvelle chambre, la chambre du présent si vous voulez, était seule ouverte; et durant toute la journée du 1er janvier, tous ceux qui le voulurent y pénétrèrent librement.

Ce corridor, qui en vérité nous paraît un peu sentir l'allégorie, ne parut sentir, à Armand de Luizzi, que l'humidité et le froid, et il ordonna qu'on allumât un grand feu dans la cheminée en marbre blanc de sa nouvelle chambre. Il y resta toute la journée pour régler les comptes de la propriété de Ronquerolles; en ce qui concernait le château, ils ne furent pas longs. Ronquerolles ne rapportait rien et ne coûtait rien. Mais Armand de Luizzi possédait aux environs quelques fermes dont les baux étaient expirés et qu'il voulait renouveler.

D'autres gens que les fermiers qui furent introduits dans la chambre d'Armand, auraient été fort surpris de sa moderne élégance. Cette chambre était complètement *Louis quinze*, c'est-à-dire que le grotesque et l'incommode avaient présidé à l'ameublement. Quelques vieilles maisons des environs ayant gardé des souvenirs originaux de cette époque, il arriva que la nouveauté de l'élégant Luizzi passa pour une vieillerie chez nos bonnes gens de la campagne, et qu'ils mirent toute la rocaille et tout le rococo de la chambre neuve bien au-dessous de la commode et du secrétaire d'acajou de la femme du notaire.

Du reste, la journée entière se passa à discuter et à arrêter les bases des nouveaux contrats, et ce ne fut que le soir venu qu'Armand de Luizzi se trouva seul. Comme nous l'avons dit, il était assis au coin de son feu; une table sur laquelle brûlait une seule bougie était près de lui. Pendant qu'Armand restait plongé dans ses réflexions, la pendule sonna successivement minuit, minuit et demie, une heure et une heure et demie. Au coup qui annonça cette dernière heure, Luizzi se leva et se mit à se promener avec agitation. Armand était un homme d'une taille élevée; l'allure naturelle de son corps dénotait la force, et l'expression habituelle de ses traits annonçait la résolution. Cependant il tremblait, et son agitation

augmentait à mesure que l'aiguille approchait de deux heures. Quelquefois il s'arrêtait pour écouter si un bruit extérieur ne se faisait pas entendre, mais rien ne troublait le silence solennel dont il était entouré. Enfin Armand entendit ce petit choc produit par l'échappement de la pendule et qui précède l'heure qui va sonner. Une pâleur subite et profonde se répandit sur le visage d'Armand, il demeura un moment immobile, et ferma les yeux comme un homme qui va se trouver mal. A ce moment, le premier coup de deux heures résonna dans le silence. Ce bruit sembla réveiller Armand de son affaissement; et avant que le second coup ne fût sonné, il avait saisi lui-même une petite clochette d'argent posée sur sa table et l'avait violemment agitée en disant ce seul mot : VIENS.

Tout le monde peut avoir une clochette d'argent, tout le monde peut l'agiter à deux heures précises du matin et en disant ce mot : VIENS ! mais très probablement il n'arrivera à personne ce qui arriva à Armand de Luizzi. La clochette qu'il avait secouée vivement ne rendit qu'un son faible, et ne frappa qu'un coup unique qui vibra tristement et sans éclat. Lorsqu'il prononça le mot, viens! Armand y mit tout l'effort d'un homme qui crie pour être entendu de loin, et cependant sa voix chassée avec vigueur de sa poitrine ne put arriver à ce ton résolu et impératif qu'il avait voulu lui donner; il sembla que ce fut une timide supplication qui s'échappât de sa bouche, et lui-même s'étonnait de cet étrange résultat, lorsqu'il aperçut à la place qu'il venait de quitter un être, qui pouvait être un homme, car il en avait l'air assuré; qui pouvait être une femme, car il en avait le visage et les membres délicats, et qui était assurément le diable, car il n'était entré par nulle part, et avait simplement paru. Son costume consistait en une robe de chambre, à manches plates, qui ne disait rien du sexe de l'individu qui le portait.

Armand de Luizzi observa en silence ce singulier personnage, tandis qu'il se casait commodément dans le fauteuil à la Voltaire qui était près du feu. Le diable, car c'était lui-même, se pencha négligemment en arrière et dirigea vers le feu l'index et le pouce de sa main blanche et effilée; ces deux doigts s'allongèrent indéfiniment comme une paire de pincettes et prirent un charbon dans

le feu. Le diable, car c'était le diable en personne, y alluma un cigarre qu'il prit sur la table. A peine en eut-il aspiré une bouffée qu'il rejeta le cigarre avec dégoût, et dit à Armand de Luizzi :

— Est-ce que vous n'avez pas de tabac de contrebande?

Armand ne répondit pas.

— En ce cas, acceptez du mien, reprit le diable.

Et il tira de la poche de sa robe de chambre un petit porte-cigarres d'un goût exquis. Il prit deux cigarettes, en alluma un au charbon qu'il tenait toujours, et le présenta à Luizzi. Celui-ci le repoussa du geste, et le diable lui dit d'un ton fort naturel :

— Ah! vous êtes bégueule, mon cher, tant pis.

Puis il se mit à fumer, sans cracher, le corps penché en arrière et en sifflotant de temps en temps un air de contredanse, qu'il accompagnait d'un petit mouvement de tête tout-à-fait impertinent.....

Armand demeurait toujours immobile devant ce diable étrange. Enfin il rompit le silence; et s'armant de cette voix vibrante et saccadée qui constitue la mélopée du drame moderne, il dit :

— Fils de l'enfer, je t'ai appelé....

— D'abord, mon cher, dit le diable en l'interrompant, je ne sais pas pourquoi vous me tutoyez. C'est de fort mauvais goût. C'est une habitude qu'ont prise entre eux ce que vous appelez les artistes. Faux semblant d'amitié qui ne les empêche pas de s'envier, de se haïr et de se mépriser. C'est une forme de langage que vos romanciers et vos dramaturges ont affectée à l'expression des passions poussées à leur plus haut degré, et dont les gens bien nés ne se servent jamais. Vous qui n'êtes ni homme de lettres ni artiste, je vous serai fort obligé de me parler comme au premier venu, ce qui sera beaucoup plus convenable. Je vous ferai observer aussi qu'en m'appelant fils de l'enfer, vous dites une de ces bêtises qui ont cours dans toutes les langues connues. Je ne suis pas plus le fils de l'enfer que vous n'êtes le fils de votre chambre, parce que vous l'habitez.

— Tu es pourtant celui que j'ai appelé, répondit Armand en affectant une grande puissance dramatique.

Le diable regarda Armand de travers et répliqua avec une supériorité marquée :

— Vous êtes un faquin. Est-ce que vous croyez parler à votre groom?

— Je parle à celui qui est mon esclave, s'écria Luizzi en posant la main sur la clochette qui était devant lui.

— Comme il vous plaira, monsieur le baron, reprit le diable. Mais, par ma foi, vous êtes bien un véritable jeune homme de notre époque, ridicule et butor. Puisque vous êtes si sûr de vous faire obéir, vous pourriez bien me parler avec politesse, cela vous coûterait peu. D'ailleurs, ces manières-là sont bonnes pour les manans parvenus qui, parce qu'ils se vautrent dans le fond de leur calèche, s'imaginent qu'ils ont l'air d'y être habitués. Vous êtes de vieille famille, vous portez un assez beau nom, vous avez très bon air, et vous pourriez vous passer de ridicules pour vous faire remarquer.

— Le diable fait de la morale! c'est étrange, et...

— Ne faisons pas de la discussion, comme des ministres; ne me prêtez pas des mots stupides pour avoir la gloire de les réfuter victorieusement. Je ne fais pas de morale en paroles, c'est un délassement que j'abandonne aux fripons et aux femmes entretenues; je hais et je blâme les ridicules. Si le ciel m'avait fait la grace de m'accorder des enfans, je leur aurais donné deux vices plutôt qu'un ridicule.

— Tu dois être en fonds pour cela?

— Beaucoup moins que le plus vertueux bourgeois de Paris. Profiter des vices, ce n'est pas les avoir. Prétendre que le diable a des vices, ce serait avancer que le médecin qui vit de vos infirmités est malade, que l'avoué qui s'engraisse de vos procès est un plaideur, et que le juge qu'on appointe pour punir les crimes est un assassin.

Ce dialogue avait eu lieu entre ce personnage surnaturel et Armand de Luizzi, sans que l'un ou l'autre eût changé de place. Jusqu'à ce moment Luizzi avait parlé plutôt pour ne point paraître interdit que pour dire ce qu'il voulait. Il s'était remis peu à peu de son trouble et de l'étonnement que lui avaient causé la figure et les manières de son interlocuteur, et il résolut d'aborder un autre sujet de conversation, sans doute plus important pour lui. Il prit donc un second fauteuil, s'assit de l'autre côté de la chemi-

née, et examina le diable de plus près. Armand put alors mieux admirer l'élégante ténuité des traits et des formes de son hôte. Cependant, si ce n'eût été le diable, on n'eût pu décider aisément si ce visage pâle et beau, si ce corps frêle et nerveux, appartenaient à un jeune homme de dix-huit ans que dévorent des désirs inconnus, ou à une femme de trente ans que les plaisirs ont épuisée. Quant à la voix, elle eût paru trop grave pour une femme si nous n'avions pas inventé le contralto, cette basse-taille féminine qui promet plus qu'elle ne donne. Le regard, cet organe qui trahit notre pensée toutes les fois qu'il ne nous sert pas à plonger dans celle des autres, le regard ne disait rien. L'œil du diable ne parlait pas, il voyait. Armand acheva son inspection en silence, et, persuadé qu'une lutte d'esprit ne lui réussirait pas avec cet être inexplicable, il prit sa clochette d'argent et la fit sonner encore une fois.

A ce commandement, car c'en était un, le diable se leva et se tint debout devant Armand de Luizzi dans l'attitude d'un domestique qui attend les ordres de son maître. Ce mouvement, qui n'avait duré qu'un dixième de seconde, avait apporté un changement complet dans la physionomie et le costume du diable. L'être fantastique de tout à l'heure avait disparu, et Armand vit à sa place un rustre en livrée avec des mains de bœuf dans des gants de coton blanc, une trogne avinée sur un gilet rouge, des pieds plats dans ses gros souliers, et point de mollets dans ses guêtres.

— Voilà, m'sieur, dit le nouveau paru.

— Qui es-tu? s'écria Armand blessé de cet air de bassesse insolente et brute, caractère universel du domestique français.

— Je ne suis pas le valet du diable, je n'en fais pas plus qu'on ne m'en dit, mais je fais ce qu'on me dit.

— Et que viens-tu faire ici?

— J'attends les ordres de m'sieur.

— Ne sais-tu pas pourquoi je t'ai appelé?

— Non, m'sieur.

— Tu mens?

— Oui, m'sieur.

— Comment te nommes-tu?

— Comme voudra m'sieur.

— N'as-tu pas un nom de baptême?

Le diable ne bougea pas; mais tout le château se mit à rire depuis la girouette jusqu'à la cave. Armand eut peur, et pour ne pas le laisser voir, il se mit en colère. C'est un moyen aussi connu que celui de chanter.

— Enfin, réponds, n'as-tu pas un nom?

— J'en ai tant qu'il vous plaira. J'ai servi sous toute espèce de noms. Un gentilhomme émigré m'ayant pris à son service en 1814, il m'appela Brutus pour humilier la république en ma personne. De là j'entrai chez un académicien qui changea le nom de Pierre que j'avais en celui de *la pierre*, comme étant plus littéraire. Je fus chassé pour m'être endormi dans l'antichambre, tandis que monsieur faisait une lecture dans son salon. L'agent de change qui me prit voulut me donner à toute force le nom de Jules, parce que l'amant de sa femme se nommait Jules, et que le mari trouvait un plaisir infini à dire devant sa femme : Cet animal de Jules! ce butor de Jules! ce drôle de Jules, etc. Je m'en allai de moi-même, fatigué que j'étais de recevoir des injures en fidéicommis. J'entrai chez une danseuse qui entretenait un pair de France.

— Tu veux dire chez un pair de France qui entretenait une danseuse?

— Je veux dire ce que j'ai dit. C'est une histoire assez peu connue, mais que je vous raconterai un jour s'il vous plaît jamais de publier un traité de morale humaine.

— Te voilà encore revenu à faire de la morale?

— En ma qualité de domestique, je fais le moins de choses que je peux.

— Tu es donc mon domestique?

— Il a bien fallu. J'ai essayé de venir vers vous à un autre titre; vous m'avez parlé comme à un laquais. Ne pouvant vous forcer à être poli, je me suis soumis à être insolenté, et me voilà comme sans doute vous me désirez. M'sieur n'a-t-il rien à m'ordonner?

— Oui, vraiment. Mais j'ai aussi un conseil à te demander.

— M'sieur permettra que je lui dise que consulter son domestique c'est faire de la comédie du XVIIe siècle.

— Où as-tu appris ça?

— Dans les feuilletons des grands journaux.

— Tu les a donc lus? Eh bien! qu'en penses-tu?

— Pourquoi voulez-vous que je pense quelque chose de gens qui ne pensent pas?

Luizzi s'arrêta encore, s'apercevant qu'il n'arrivait pas plus à son but avec ce nouveau personnage qu'avec le précédent. Il saisit sa sonnette; mais avant de l'agiter, il dit au diable :

— Quoique tu sois le même esprit sous une forme différente, il me déplaît de traiter avec toi du sujet dont nous devons parler, tant que tu garderas cet aspect. En peux-tu changer?

— Je suis aux ordres de m'sieur.

— Peux-tu reprendre la forme que tu avais tout à l'heure?

— A une condition : c'est que vous me donnerez une des pièces de monnaie qui sont dans cette bourse.

Armand regarda sur la table et vit une bourse qu'il n'avait pas encore aperçue. Il l'ouvrit, et en tira une pièce. Elle était d'un métal inestimable, et portait pour toute inscription : UN MOIS DE LA VIE DU BARON FRANÇOIS-ARMAND DE LUIZZI. Armand comprit sur-le-champ le mystère de cette espèce de paiement, et remit la pièce dans la bourse, qui lui parut très lourde, ce qui le fit sourire.

— Je ne paie pas un caprice si cher.

— Vous êtes devenu avare?

— Comment cela?

— C'est que vous avez jeté beaucoup de cette monnaie pour obtenir moins que vous ne demandez.

— Je ne me le rappelle pas.

— S'il m'était permis de vous faire votre compte, vous verriez qu'il n'y a pas un mois de votre vie que vous ayez donné pour quelque chose de raisonnable.

— Cela se peut; mais du moins j'ai vécu.

— C'est selon le sens que vous attachez au mot vivre.

— Il y en a donc plusieurs?

— Deux très différens. Vivre, pour beaucoup de gens, c'est donner sa vie à toutes les exigences qui les entourent. Celui qui vit ainsi, se nomme, tant qu'il est jeune, *un bon enfant;* quand il devient mûr, on l'appelle *un brave homme,* et on le qualifie de *bon-*

homme quand il est vieux. Ces trois noms ont un synonyme commun : c'est le mot dupe.

— Et tu penses que c'est en dupe que j'ai vécu?

— Je crois que m'sieur le pense comme moi, car il n'est venu dans ce château que pour changer de façon de vivre, et prendre l'autre.

— Et celle-là, peux-tu me la définir?

— Comme c'est le sujet du marché que nous allons faire ensemble...

— Ensemble!... Non, reprit Armand en interrompant le diable; je ne veux pas traiter avec toi; cela me répugnerait trop. Ton aspect me déplaît souverainement.

— C'était pourtant une chance en votre faveur : on accorde peu à ceux qui déplaisent beaucoup. Un roi qui traite avec un ambassadeur qui lui plaît lui fait toujours quelque concession dangereuse; une femme qui traite de sa chute avec un homme qui lui plaît, perd toujours cinquante pour cent de ses conditions accoutumées; un beau-père qui traite du contrat de sa fille avec un gendre qui lui plaît, laisse le plus souvent à celui-ci le droit de ruiner sa femme. Pour ne pas être trompé, il ne faut faire d'affaire qu'avec les gens déplaisans. En ce cas, le dégoût sert de raison.

— Et il m'en servira pour te chasser, dit Armand en faisant sonner la clochette magique qui lui soumettait le diable.

Comme avait disparu l'être androgyne qui s'était montré d'abord, de même disparut, non pas le diable, mais cette seconde apparence du diable en livrée, et Armand vit à sa place un assez beau jeune homme. Celui-ci était de cette espèce d'hommes qui changent de nom à tous les quarts de siècle, et que, dans le nôtre, on appelle fashionables. Tendu comme un arc entre ses bretelles et les sous-de-pieds de son pantalon blanc, il avait posé ses pieds en bottes vernies et éperonnées sur le chambranle de la cheminée, et se tenait assis sur le dos dans le fauteuil d'Armand. Du reste, ganté avec exactitude, la manchette retroussée sur le revers de son frac à boutons brillans, le lorgnon dans l'œil et la canne à pomme d'or à la main, il avait tout-à-fait l'air d'un camarade en visite chez le baron Armand de Luizzi.

Cette illusion alla si loin, qu'Armand le regarda comme quelqu'un de connaissance.

— Il me semble vous avoir rencontré quelque part?

— Jamais! Je n'y vais pas.

— Je vous ai vu au bois à cheval.

— Jamais! Je fais courir.

— Alors c'était en calèche.

— Jamais! Je conduis.

— Ah! pardieu! j'en suis sûr, j'ai joué avec vous chez Mme ...

— Jamais! Je parie.

— Vous valsiez toujours avec elle.

— Jamais! Je galope.

— Vous ne lui faisiez pas la cour?

— Jamais! J'y vais; je ne la fais pas.

Luizzi se sentit pris de l'envie de donner à ce monsieur des coups de cravache pour lui ôter un peu de sottise. Cependant la réflexion venant à son aide, il commença à comprendre que s'il se laissait aller à discuter avec le diable, en vertu de toutes les formes qu'il plairait à celui-ci de se donner, il n'arriverait jamais au but de cet entretien. Armand prit donc la résolution d'en finir avec celui-ci aussi bien qu'avec un autre, et il s'écria en faisant encore tinter sa clochette :

— Satan, écoute-moi et obéis.

Ce mot était à peine prononcé, que l'être surnaturel qu'Armand avait appelé, se montra dans sa sinistre splendeur.

C'était bien l'ange déchu que la poésie a rêvé. Type de beauté flétri par la douleur, altéré par la haine, dégradé par la débauche, il gardait encore, tant que son visage restait immobile, une trace endormie de son origine céleste; mais dès qu'il parlait, l'action de ses traits dénotait une existence où avaient passé toutes les mauvaises passions. Cependant, de toutes les expressions repoussantes qui se montraient sur son visage, celle d'un dégoût profond dominait les autres. Au lieu d'attendre qu'Armand l'interrogeât, il lui adressa la parole le premier.

— Me voici pour accomplir le marché que j'ai fait avec ta famille et par lequel je dois donner à chacun des barons de Luizzi, de

Ronquerolles, ce qu'il me demandera; tu connais les conditions de ce marché, je suppose.

—Oui, répondit Armand; en échange de ce don, chacun de nous t'appartient, à moins qu'il ne puisse prouver qu'il a été heureux durant dix années de sa vie.

—Et chacun de tes ancêtres, reprit Satan, m'a demandé ce qu'il croyait le bonheur, afin de m'échapper à l'heure de sa mort.

—Et tous se sont trompés, n'est-ce pas?

—Tous. Ils m'ont demandé de l'argent, de la gloire, de la science, du pouvoir, et le pouvoir, la science, la gloire, l'argent, les ont tous rendus malheureux.

—C'est donc un marché tout à ton avantage, et que je devrais refuser de conclure?

—Tu le peux.

—N'y a-t-il donc aucune chose à demander, qui puisse rendre heureux?

—Il y en a une.

—Ce n'est pas à toi de me la révéler, je le sais; mais ne peux-tu pas me dire si je la connais?

—Tu la connais; elle s'est mêlée à toutes les actions de ta vie, quelquefois en toi, le plus souvent chez les autres, et je puis t'affirmer qu'il n'y a pas besoin de mon aide pour que la plupart des hommes la possèdent.

—Est-ce une qualité morale, est-ce une chose matérielle?

—Tu m'en demandes trop. As-tu fait ton choix? Parle vite : j'ai hâte d'en finir.

—Tu n'étais pas si pressé tout à l'heure,

—C'est que tout à l'heure j'étais sous une de ces mille formes qui me déguisent à moi-même, et me rendent le présent supportable. Quand j'emprisonne mon être sous les traits d'une créature humaine vicieuse ou méprisable, je me trouve à la hauteur du siècle que je mène, et je ne souffre pas du misérable rôle auquel je suis réduit. Il n'y a qu'un être de ton espèce, qui, devenu souverain du petit royaume de Sardaigne, ait l'imbécile vanité de signer encore roi de Chypre et de Jérusalem. La vanité se satisfait de grands mots, mais l'orgueil veut de grandes choses, et tu sais qu'il fut la cause de ma chute; mais jamais il ne fut soumis à une si rude épreuve.

Après avoir lutté avec Dieu, après avoir mené tant de vastes esprits, suscité de si fortes passions, fait éclater de si grandes catastrophes, je suis honteux d'en être réduit aux basses intrigues et aux sottes prétentions de l'époque actuelle, et je me cache à moi-même ce que j'ai été, pour oublier, autant que je puis, ce que je suis devenu. Cette forme que tu m'as forcé de prendre, m'est par conséquent odieuse et insupportable. Hâte-toi donc, et dis-moi ce que tu veux.

— Je ne le sais pas encore, et j'ai compté sur toi pour m'aider dans mon choix.

— Je t'ai dit que c'était impossible.

— Tu peux cependant faire pour moi ce que tu as fait pour mes ancêtres; tu peux me montrer à nu les passions des autres hommes, leurs espérances, leurs joies, leurs douleurs, le secret de leur existence, afin que je puisse tirer de cet enseignement une lumière qui me guide.

— Je puis faire tout cela, mais tu dois savoir que tes ancêtres se sont engagés à m'appartenir avant que j'aie commencé mon récit. Vois cet acte; j'ai laissé en blanc le nom de la chose que tu me demanderas, signe-le; et puis après m'avoir entendu, tu écriras toi-même ce que tu désires être, ou ce que tu désires avoir.

Armand signa et reprit.

— Maintenant je t'écoute. Parle.

— Pas ainsi. La solennité que m'imposerait à moi-même cette forme primitive, fatiguerait ta frivole attention. Écoute : mêlé à la vie humaine, j'y prends plus de part que les hommes ne pensent. Je te conterai mon histoire, ou plutôt je te conterai la leur.

— Je serai curieux de la connaître.

— Garde ce sentiment, car du moment que tu m'auras demandé une confidence, il faudra l'entendre jusqu'au bout. Cependant tu pourras refuser de l'entendre en me donnant une des pièces de monnaie de cette bourse.

— J'accepte, si toutefois ce n'est pas une condition pour moi de demeurer dans une résidence fixe.

— Va où tu voudras, je serai toujours au rendez-vous partout où tu m'appelleras. Mais songe que ce n'est qu'ici que tu peux me revoir sous ma véritable forme.

— Je te demande le droit d'écrire tout ce que tu me diras?

— Tu pourras le faire.

— Le droit de révéler tes confidences sur le présent?

— Tu les révéleras.

— De les imprimer?

— Tu les imprimeras.

— De les signer de ton nom?

— Tu les signeras de mon nom.

— Et quand commencerons-nous?

— Quand tu m'appelleras avec cette sonnette, à toute heure, en tout lieu, sur quelque place que ce soit. Souviens-toi seulement qu'à partir de ce jour, tu n'as que deux ans pour faire ton choix.

Trois heures sonnèrent et le diable disparut. Armand de Luizzi se retrouva seul. La bourse qui contenait ses jours était sur sa table. Il eut envie de l'ouvrir pour les compter, mais il ne put y parvenir, et il se coucha après l'avoir soigneusement placée sous son chevet.

. . . . . .

LES TROIS FAUTEUILS.

Cependant Luizzi s'était fait présenter par son nouvel ami Cosmes de Mareilles dans plusieurs maisons d'un renom sans tache et d'une dévotion connue. On comprend que ses fréquens entretiens avec le diable dussent obliger Luizzi à soigner sa réputation et sa conscience. Luizzi connaissait trop de choses sur tout le monde pour qu'on ne cherchât pas à en apprendre sur son compte; et Dieu sait, et le diable aussi peut-être, ce qu'il serait devenu, si on avait découvert le fameux traité du château de Ronquerolles. Luizzi supposait que, devant des relations irréprochables, les investigations s'arrêteraient à la surface de sa vie extérieure, et qu'en le voyant admis dans les salons les plus honorables de la capitale, on supposerait, sans autre examen, que, puisqu'il était bien reçu, il méritait de l'être.

Ce fut à cette époque qu'il aborda un monde assez peu connu dans Paris : c'est celui de la finance retirée. Entendons-nous bien;

il ne s'agit pas ici de la finance de la restauration, de la finance libérale, qui luttait d'argent avec les grandes fortunes nobiliaires, qui tapissait de soie et d'or ses appartemens comblés de commis d'agens de change, au jour des grandes réceptions; qui, voulant se créer des galeries historiques, se faisait peindre dans une partie de chasse, et admettait le visage de son cocher et celui de son piqueur parmi les portraits de famille; dont tous les diamans, gauchement étagés sur des femmes reiches et criardes, n'ont jamais pu atteindre à la séduction d'un grand air de tête aristocratiquement porté, ou d'un bout de ruban amoureusement lacé dans les cheveux d'une belle fille de l'Opéra. Il s'agit ici d'une autre finance. Celle dont il est question datait de plus loin que la restauration; elle avait commencé avec le Directoire, et s'était mêlée à ce pillage ravissant des fonds de l'état et des plaisirs de la vie.

En effet, la France, arrivée au Directoire, après la république et la terreur, ressemblait volontiers à une armée qui, après avoir traversé un pays hérissé de précipices, d'ennemis, de coupe-gorges, d'embuscades, où elle a laissé le meilleur de son avant-garde, atteint enfin une ville amie où il y a pour quelques heures abondance et sécurité. Alors, ma foi, c'est un charme de se revoir, de se fêter, de boire, de manger, de rire, de s'embrasser, de danser, bras dessus, bras dessous, pêle-mêle, tous à la fois, sans trop faire attention au rigorisme de la toilette, ni de la tenue, ni des actions, sans s'occuper ni des regards curieux ni des propos méchans; car tout le monde est entraîné dans le même tourbillon. On va, on court, on se rue au bruit des orchestres, au bruit de l'or des tables de jeu, au bruit des verres qui se choquent; superbe carnaval, magnifique orgie, où les souvenirs servent d'excuse et de défense contre les souvenirs; car, si un homme eût dit à un autre : — Je vous ai rencontré hier, vous étiez gris; le dernier pouvait répondre : — C'est vrai, je m'en souviens, vous étiez ivre; car si une femme eût dit à une autre : —Vous étiez bien déshabillée hier à l'Opéra; celle-ci pouvait lui répondre : — Vous étiez en chemise à Longchamps; car si la première eût ajouté : — Vous avez donc pris le petit Trénis pour amant, la seconde pouvait répliquer : — Je ne vous ai jamais rien volé, etc., etc.; et mille autres choses pleines de délire et d'ivresse, qui ont dû faire de singulières con-

sciences à la plupart de ces femmes devenues vieilles, laides, prudes et dévotes.

Et voici comment cela arriva.

Dans cette belle époque, si décolletée et si transparente, on vit revenir une foule d'émigrés; beaucoup étaient très jeunes quand ils avaient quitté la France, et la plupart avaient passé leurs belles années de dix-huit à vingt-cinq ans dans les privations, la misère, et souvent la mauvaise compagnie. Ce fut donc avec un merveilleux entraînement qu'ils se précipitèrent dans ce monde féerique qui mettait les nudités lointaines de l'Opéra à la portée de la main. Ces nouveaux venus avaient peu d'argent; leurs fortunes, ébranlées ou ruinées par la confiscation, n'étaient pas encore rétablies ou refaites. Ils empruntaient donc aux maris, donnaient aux femmes, et engageaient leur avenir pour dorer le présent. Plus tard, quand l'orgie fut passée, quand les classes commencèrent à se séparer, quand les fortunes se rassirent, la noblesse du faubourg Saint-Germain ne put rompre complètement avec cette finance, à qui elle devait beaucoup en capital et intérêts. On dépense vite les millions; on les paie lentement. Cette liquidation dura plus long-temps que l'empire. Déjà la haute finance du Directoire s'était peu à peu retirée des affaires. Elle avait habilement cédé les siennes à des commis intelligens qui furent la source de cette finance de la restauration, dont il a été parlé tout à l'heure; mais elle n'accepta ni leur monde malappris, ni leurs mœurs de boutique.

Habituée aux grands noms et aux grandes influences politiques, elle ne put se résoudre à n'admettre que des célébrités de bourse et d'écus, dans ses salons qui avaient été peuplés à la fois des hommes dont les ancêtres avaient fait l'histoire de l'ancienne France et de ceux qui venaient de faire l'histoire de la France nouvelle. Plus tard quand la restauration arriva, cette finance première se tourna complètement de son côté. De cette façon, elle garda ses intimes rapports avec le faubourg Saint-Germain, et en copia assez adroitement les grands airs, les grandes prétentions, et plus particulièrement la dévotion luxueuse et extérieure. On y rencontrait, à la vérité, peu de femmes de la très haute aristocratie; mais on y trouvait les hommes du monde le plus élevé. Beaucoup avaient

gardé des relations d'affaires ou d'affection dans cette finance. Il y avait par-ci par-là de belles filles et de beaux garçons qui avaient des figures et des mains de vieille race nobiliaire, bien que le titre de comte ou de baron de M. leur père ne datât que de l'empire, et les grands seigneurs qui prenaient intérêt à eux le faisaient avec une supériorité protectrice si bien entendue, que personne ne cherchait une raison à cette préférence.

Or, de tous les salons qui lui parurent propres à maintenir la saine réputation dont il avait besoin, Luizzi préféra surtout celui de Mme Marignon ou de Marignon, selon que ceux qui en parlaient lui faisaient l'honneur d'aller chez elle ou avaient l'honneur d'y être reçus. Mme de Marignon était à cette époque (1825) une femme de cinquante à soixante ans, d'une taille très élevée, assez élancée, passablement osseuse, les dents magnifiquement conservées, le visage parcheminé, toujours coiffée de bonnets très élégamment montés sur des cheveux gris tenus avec un soin extrême, des yeux étincelans, un nez pincé, des lèvres minces, toujours lacée, serrée, mais n'ayant d'autre parure que des douillettes de superbes étoffes toujours de la même forme; du reste ayant si franchement accepté son rôle de vieille femme, que les hommes lui en savaient un gré infini, et que les femmes de son temps la détestaient cordialement. Elles prétendaient que cet abandon de toute prétention n'était pas sincère; elles disaient que c'était une vengeance au moyen de laquelle Mme Marignon (en ces circonstances on supprimait le de) sacrifiait, grace à l'implacable épigramme des dates, des succès qui ne lui étaient plus permis, mais qui n'avaient pas encore déserté des charmes qui s'étaient mieux maintenus que les siens.

Mme de Marignon recevait beaucoup de monde, et Luizzi fit chez elle des connaissances assez précieuses pour acquérir le droit de saluer aux Italiens ou à l'Opéra ce qu'il y avait de mieux en fait d'hommes dans les meilleures loges. Du reste, les règles de la maison étaient fort sévères. On y faisait de la musique d'artiste; la musique d'amateurs paraissait trop dangereuse à Mme de Marignon, qui avait une fille d'une beauté ravissante et d'un talent supérieur. Les chanteurs payés amusaient la compagnie, mais il était interdit à la compagnie de s'y amuser elle-même. On y jouait le whist à cinq cents francs la fiche, mais Mme de Marignon n'eût pas toléré un

écarté à cent sous; on y dînait beaucoup, on y dansait rarement, on n'y soupait jamais. Tout semblait si régulier, si ordonné, si tenu dans cette maison, que Luizzi n'avait pas encore été pris de l'envie de savoir les histoires les plus secrètes de ce monde dans lequel son nom, sa fortune, son luxe, l'avaient fait accueillir à merveille, malgré sa jeunesse. Voici le petit évènement qui lui suggéra cette envie, et qui lui fit agiter la sonnette infernale qui avait mis le diable à ses ordres.

Un soir qu'il y avait concert chez Mme de Marignon, au milieu d'un morceau chanté par Mme D....., une femme de trente ans arriva jusqu'à la porte du salon, après avoir imposé silence aux domestiques qui avaient voulu l'annoncer; les hommes qui encombraient la porte se rangèrent, et elle se trouva debout à l'entrée d'un cercle immense. Il restait en face du piano un fauteuil vide; cette femme, que Luizzi ne connaissait pas, traversa le salon en faisant un signe d'excuse à Mme de Marignon, qui la salua sans se lever et avec une humeur manifeste, et alla prendre la place inoccupée. Cette entrée fit effet, quoique cette femme fût pâle et d'une beauté assez médiocre. Luizzi le remarqua, et il remarqua aussi qu'elle était parée avec une sorte de pompe pauvre et théâtrale; mais ce qui produisit un bien autre effet, c'est que les deux femmes qui occupaient les fauteuils à droite et à gauche de celui dont la nouvelle arrivée venait de s'emparer se levèrent aussitôt et disparurent dans le troisième salon, où les joueurs étaient relégués. Le morceau de chant durait toujours, par conséquent l'insulte était éclatante. Le scandale fut énorme, mais silencieux; les regards seuls s'interrogèrent et se répondirent; la chanteuse acheva son air au milieu d'une inattention universelle.

Quand ce fut fini, Mme de Marignon sortit pour rejoindre les deux personnes qui avaient si cruellement insulté la nouvelle venue. Comme maîtresse de maison, elle pouvait tout réparer en allant s'asseoir près de la victime, en causant cinq minutes avec elle; mais bien qu'elle eût paru très contrariée de ce qui venait de se passer, elle sembla même chez elle ne pas oser prendre la responsabilité de cette réparation. Luizzi connaissait les deux femmes qui venaient de faire cette étrange algarade; le fauteuil de droite était occupé par Mme la baronne du Bergh, femme de qua-

rante ans, renommée pour sa dévotion extrême et ses relations avec les hommes religieux le plus à la mode; on la citait pour sa bienfaisance, la protection qu'elle accordait aux écoles, et l'irréprochabilité de sa conduite. La seconde, celle qui occupait le fauteuil de gauche, était Mme Fantan; on la disait fille naturelle du duc de M.....; mais si d'une part on riait quelquefois de l'illégalité de sa naissance, d'une autre on s'appitoyait souvent sur la légitimité de son mariage, qui l'avait rendue fort malheureuse. C'était pour elle comme pour Mme du Bergh une admiration respectueuse pour la manière héroïque dont elles avaient supporté leurs infortunes, et pour l'excellente éducation qu'elles donnaient à leurs enfans, car Mme Fantan avait une fille comme la baronne avait un fils. Luizzi ne chercha donc pas à s'informer de ce côté, croyant n'avoir rien à apprendre, et il demanda le plus naturellement qu'il put à l'un de ses voisins quelle était cette femme qu'on laissait si honteusement isolée entre deux siéges vides.

— Pardieu, lui répondit-on, c'est la comtesse de Farkley.

— Je ne la connais pas.

— La fille du marquis d'Andeli.

— Ah! fit Luizzi de l'air d'un homme qui n'est pas plus avancé après ce renseignement.

— Eh! oui, reprit l'interlocuteur avec impatience, Laura de Farkley, celle dont on a dit si spirituellement *qui la voudra l'aura*. Vous comprenez le calembour.

— Oui, vraiment. Mais c'est son histoire qui me semble curieuse à connaître.

— Son histoire, tout le monde vous la dira.

—Vous avez bien raison de dire tout le monde, reprit un monsieur qui s'introduisit alors dans la conversation sans bouger du carcan de sa cravate blanche dressée à l'empois, élégant fort renommé à cette époque pour le cassé de ses plis et la régularité de ses nœuds; vous avez bien raison de dire tout le monde, car personne ne peut la savoir complètement.

— Mais, reprit celui auquel Luizzi s'était adressé, voilà Cosmes de Marcilles, qui a été, dit-on, son amant, qui doit avoir des renseignemens exacts à donner à M. de Luizzi.

— Bah ! fit l'autre, Cosmes est comme nous tous, il connaît celui qui l'a précédé et celui qui l'a suiv.

— Et celui qui a partagé, peut-être.

— C'est probable, mais il n'est pas homme à faire des recensemens; il faut être très habile arithméticien pour faire des additions d'une certaine longueur, et ce n'est pas là le talent de Cosmes.

— Je voudrais pourtant savoir, reprit Luizzi.

— Ah! mon cher, s'écria l'un des deux fats, j'aimerais autant vous réciter *les Mille et une Nuits*. D'ailleurs, comme je vous le disais d'abord, personne ne peut vous raconter cette histoire, si ce n'est Mme de Farkley elle-même; et encore faudrait-il, pour qu'elle fût exacte, que tous les matins elle en publiât une nouvelle édition, revue, corrigée et surtout augmentée.

Luizzi n'entendit pas cette dernière charmante plaisanterie, car lorsqu'on lui avait dit que Mme Farkley pouvait seule raconter son histoire, il avait pensé sur-le-champ qu'il pouvait l'apprendre d'une manière complète de celui qui lui en avait déjà tant conté, et il se réserva de satisfaire sa curiosité. Mais afin de rendre cette nouvelle épreuve plus profitable que les autres, il voulut d'abord connaître Mme Farkley d'elle-même. Il désira savoir quelle espèce de récit elle faisait sur son propre compte. Il supposa que jamais meilleure circonstance ne s'était présentée de mesurer le vice dans son plus haut développement, soit que cette femme portât son inconduite avec une impudence qui bravait tous les outrages, soit qu'elle prétendît la cacher sous une hypocrisie qui semblait ne pas les apercevoir. Dès qu'il eut pris ce parti, il pénétra dans le salon envahi alors par les hommes, il alla saluer quelques femmes, et, se rapprochant insensiblement de Mme Farkley, il s'assit à côté d'elle. Celle-ci ne put s'empêcher de regarder l'homme qui prenait cette place abandonnée. Ce regard de feu, rapide et profond, pénétra Luizzi d'une sorte d'effroi. Il se résolut toutefois à entamer la conversation. La musique qu'on venait d'entendre était un texte assez naturel. Luizzi commençait une phrase assez insignifiante lorsque Mme de Marignon reparut tout à coup dans le salon. En voyant Luizzi à côté de Mme Farkley, la maîtresse de la maison parut éprouver contre lui un sentiment de vif méconten-

tement. Toutefois elle s'approcha de Mme Farkley, et lui dit d'un ton parfaitement dégagé :

— Je viens vous chercher, ma chère madame Farkley, pour vous demander votre avis sur un cachemire que je veux donner à ma nièce : outre que vous avez un goût exquis, je sais que vous vous y connaissez à merveille.

— Je suis à vos ordres.

— J'abuse de votre obligeance.

— Point du tout.

— Et, à propos, comment se porte M. d'Andeli?

— Toujours bien, comme un homme heureux.

— Il ne vieillit pas.

— Si peu qu'il m'attend cette nuit au bal de l'Opéra.

— Voilà ce qu'on appelle un bon père.

— Oui, vraiment, excellent...

Ce petit dialogue avait lieu pendant que Mme Farkley prenait, sur son fauteuil, une écharpe, un éventail, un bouquet, tout l'élégant attirail d'une femme en habit de bal. Elle quitta le salon avec Mme de Marignon. Aussitôt Mme Fantan et Mme du Bergh reparurent; puis un moment après, Mme de Marignon rentra seule. On ne chasse pas une femme d'un salon plus manifestement qu'on ne venait de le faire de Mme de Farkley. Luizzi était resté à sa place; il se leva quand les deux prudes rentrèrent. Mais on le remercia si sèchement de sa politesse, qu'il devina la haute inconvenance qu'il venait de commettre. Mme de Marignon lui dit beaucoup plus explicitement ce que les regards courroucés des autres lui faisaient supposer. Comme elle passait près de Luizzi, elle se retourna d'un air d'étonnement dédaigneux, et lui dit :

— Comment, vous êtes encore ici! je croyais que vous aviez un rendez-vous au bal de l'Opéra.

A ce mot, Luizzi tomba dans une de ces étranges perplexités qui font souvent de l'homme la plus méchante bête qui existe.

Tout son cœur se révolta d'abord contre l'odieuse accusation que Mme de Marignon venait de lancer contre Mme de Farkley.

— Quoi! pensa-t-il, elle suppose que cette réponse fort indifférente, faite à une question indifférente, est un avertissement de Mme de Farkley. Cela veut me dire qu'on la trouvera cette nuit à

l'Opéra, c'est un rendez-vous! Non, c'est impossible; il n'y a pas une femme capable d'une pareille impudeur. Mme de Marignon est aveuglée par une prévention qui lui fait donner un sens détestable aux paroles les plus innocentes. La conduite de Mme de Farkley peut avoir été très légère, très coupable même; mais de là, à se jeter à la tête du premier venu, il y a très loin. Mme de Farkley est assez jeune et assez élégante pour être sûre d'être au moins désirée et recherchée. On met cette femme plus bas qu'elle ne mérite, car enfin elle ne me connaît pas. Je ne suis pour elle qu'un étranger fort insignifiant...

Ce flot de bonnes pensées qui avait envahi l'esprit de Luizzi, s'arrêta tout à coup, car il remarqua des chuchottemens dont il était l'objet; et par un retour soudain, il s'écria, toujours en lui-même :

— Ah ça, est-ce que je serais un niais? est-ce que je serais le seul à supposer à cette femme une retenue qu'elle n'a pas? Cette fois-ci, comme tant d'autres, perdrais-je l'occasion de quelques heures de plaisir par une trop bonne opinion des autres et une trop mauvaise opinion de moi-même? Voilà assez souvent que j'ai été trompé par de faux semblans de vertu pour n'être pas encore abusé par des scrupules qui ne viennent que de moi. J'en veux avoir le cœur net; allons à l'Opéra.

Que de trahisons, que de lâchetés, que de vanteries cette crainte de passer pour niais a fait commettre à des hommes qui fussent restés sans cela passablement honnêtes. En quittant le salon de Mme de Marignon, Luizzi fit une de ces lâchetés. Il prêta au méchant propos de cette femme toute l'authenticité d'une chose certaine. Le propos avait été entendu; Luizzi était observé, il fut suivi. Un des fats qui lui avaient si bien parlé de Mme de Farkley feignit de sortir en même temps que lui, le laissa passer le premier, et entendit le valet de pied crier au cocher : A l'Opéra. Il rentra tout aussitôt, et vint raconter l'aventure à quatre ou cinq intimes. On en rit assez haut pour que chacun s'informât de cette gaieté presque inconvenante. D'abord on répondit :

— Ce n'est rien, une plaisanterie! Ce pauvre Luizzi! il avait l'air d'un triomphateur.... un bon garçon au fond, mais qui ne mérite guère mieux.

— Mais, qu'est-ce donc? dit Mme de Marignon.

— Cela ne vaut pas la peine d'être répété.

— Vous parliez de M. de Luizzi.

— De lui comme d'un autre.

— Est-ce qu'il est parti?

Un monsieur fit un signe de tête affirmatif accompagné d'un sourire si fin, que tous les autres en rirent aux éclats.

— Mais, qu'est-ce donc? reprit Mme de Marignon.

— Il est au bal de l'Opéra, répondit le monsieur en appuyant sur chaque syllable, pour leur donner un sens très positif...

— Quelle horreur! s'écria Mme de Marignon avec mépris, c'est scandaleux.

— Et surtout de mauvais goût, ajouta Cosmes de Mareilles.

— Oui, reprit Mme de Marignon, je sais que vous y avez mis plus de mystère.

— Ah! vous me calomniez, dit le fat en se dandinant.

— Je vous calomnie! vous niez donc?

— Eh! non, reprit un autre; si vous le calomniez, c'est en l'accusant de mystère, il ne s'en est jamais caché.

— Ah, messieurs, messieurs! reprit Mme de Marignon de ce ton en partie composé de l'indignation extérieure et de la joie interne que procure à une prude une méchanceté bien articulée.

Puis elle s'éloigna et alla retrouver ses deux amies. Bientôt s'établit entre elles et quelques personnes qui vinrent se joindre à ce groupe un entretien, où les étonnemens affectaient les exclamations les plus cruelles, à mesure que Mme de Marignon racontait les paroles impudentes de Mme de Farkley et le départ de M. de Luizzi. Les plus sévères arrivèrent contre la malheureuse qu'on avait chassée à des mots qui ne se trouvent guère qu'au coin des rues. Si Luizzi avait pu entendre cette conversation, il aurait appris un grand secret, c'est celui de la pruderie des termes dans un certain monde. Ainsi, telle femme qui refusera d'entendre raconter l'histoire la moins égrillarde, voilée de mots élégans, acceptera, et même dira, au besoin, les paroles les plus grossières, s'il s'agit d'insulter une autre femme et de stigmatiser le vice. Dans cette circonstance, la vertu de Mme Fantan poussa ce droit aussi loin que possible.

— Oui, dit-elle à Mme de Marignon, oui, elle est venue faire ici le métier que font certaines demoiselles sur les promenades publiques.

— Oh! madame! reprit un homme assez âgé pour avoir connu Mme Fantan dans sa jeunesse.

— Oui, monsieur! s'écria Mme Fantan, irritée d'une ombre d'opposition à la justice de ses arrêts. Oui, monsieur, Mme de Farkley est venue dans ce salon pour y....

— Ho! ho! ho! ne dites pas cela, reprit encore le vieux monsieur en couvrant de ses ho! ho! ho! le mot fatal qui, s'il ne fut pas entendu, fut cependant prononcé.

L'émotion de cet évènement fut telle dans le salon de Mme Marignon, que tout le talent des chanteurs qui se succédèrent au piano ne put la dominer de long-temps. Quelle excellente musique, en effet, peut valoir une bonne médisance?

Cependant il se passa une chose bien singulière.

Au moment le plus animé des chuchottemens et des commentaires, un homme vêtu de noir, le visage maigre et anguleux, le front élevé et étroit, les yeux enfoncés sous d'épais sourcis et brillans d'une lueur fauve, la bouche mince et moqueuse, un homme se mit au piano. Dès qu'il le toucha, tous les regards se tournèrent vers lui. On eût dit que la corde, au lieu d'être frappée par le marteau de buffle de l'instrument, était pincée par une griffe de fer. Le piano criait et grinçait sous ces doigts redoutables. L'aspect de cet homme captiva l'attention que son prélude avait appelée; bientôt l'accent sinistre et railleur de sa voix fit courir un léger frémissement dans tout le cercle de ses auditeurs, et il commença l'air de la calomnie du *Barbier*. Ce mot, la *calomnie*, retentit avec un tel accent de sarcasme, que, par un mouvement soudain, tout le monde se tut. Le chanteur continua avec un éclat sauvage d'organe et un mordant d'intonation qui glacèrent l'assemblée. Tout le temps qu'il chanta, il tint ses yeux fauves fixés sur le trio principal composé de Mmes du Bergh et Fantan, qui avaient repris leurs siéges, et de Mme de Marignon, qui s'était mise à la place de Mme de Farkley comme pour réhabiliter cette place de la flétrissure qu'elle avait soufferte. C'est ainsi qu'on élève une croix à la place où a été commis un meurtre. Ce regard railleur, devenu

insultant par sa ténacité, sembla épouvanter Mme de Marignon, au point qu'elle tenait de ses mains crispées les deux bras de son fauteuil, et se reculait au fond de son siége. On eût dit qu'elle craignait qu'il ne partît de cet œil tendu sur elle un trait brûlant qui vînt l'atteindre à sa place. Enfin, quand le chanteur arriva à la péroraison de cet air dont la dernière phrase peint avec tant d'énergie le cri de douleur du calomnié et la joie du calomniateur, cet homme donna à son chant une expression si acerbe, à sa voix un éclat si puissant, que les cœurs tressaillirent, et que les cristaux vibrèrent à la fois. C'était un sentiment d'attente et d'anxiété inoui qui s'était emparé de tout ce monde. Puis, quand le chanteur eut fini, un silence glacé régna pendant quelques secondes, le chanteur salua et disparut dans le premier salon.

Aussitôt, et comme si le charme eût cessé, Mme de Marignon se leva, et s'adressant à celui des musiciens qui était chargé de l'organisation des concerts, lui demanda quel était cet homme. Celui-ci ne le connaissait pas et pensait que c'était un amateur de la société de Mme Marignon. Celle-ci s'informa si cet homme n'avait pas été amené par quelqu'un qui désirait produire un artiste encore ignoré. Personne ne le connaissait. Alors on chercha cet homme lui-même; on ne put le retrouver, les domestiques interrogés déclarèrent n'avoir vu sortir personne depuis une demi-heure. On s'inquiéta, et tandis que le salon s'entretenait en tumulte de ce singulier chanteur, les domestiques visitèrent l'appartement; on ne découvrit rien. Cependant Mme de Marignon ne cessait de dire à tout le monde :

— Mais quel peut être cet homme?

— Ma foi, dit un des fats dont nous avons déjà parlé, ce ne peut être qu'un voleur.

— A moins que ce ne soit le diable, s'écria gaiement le vieillard qui avait voulu arrêter l'élan des propos de Mme Fantan.

Ce vulgaire dicton, le plus souvent jeté et accueilli très indifféremment dans la conversation, fit pâlir Mme de Marignon, et dans son trouble, elle laissa échapper ces paroles :

— Le diable, quelle idée!...

Presque aussitôt elle se retira. Un moment après on vint annoncer qu'elle était vivement indisposée. Les salons se dépeuplè-

rent rapidement, et chacun se retira avec un sentiment pénible dans le cœur.

Cependant Luizzi s'était rendu au bal de l'Opéra, ce champ de bataille des beautés de détail; car c'est là, en effet, que triomphent les tailles fines et souples, les mains petites et effilées, les pieds menus et cambrés.

On a fait beaucoup de contes sur les passions nées de toutes ces perfections secondaires, et qui finissent par rencontrer un visage disgracieux qui désenchante tous leurs beaux rêves. Mais il y a un autre sentiment qui n'est possible qu'au bal de l'Opéra, c'est celui qu'éprouve un homme lorsqu'après avoir détourné son attention d'une femme médiocre de visage, il découvre en elle des charmes qu'il n'avait pas remarqués. Autant elle était au-dessous des autres femmes dans un salon, où l'éclat de la fraîcheur, la perfection des traits éclipsaient un teint sans pureté et un visage peu régulier, autant elle leur est supérieure quand elle se trouve dans ce bal de l'Opéra, où le regard qui ne peut percer le masque ne cherche que des beautés dédaignées ailleurs. Ce sentiment, Luizzi l'éprouva un peu. D'abord il remarqua un domino femelle qui s'arrêta soudainement à son aspect, et le considéra un moment. Ce ne fut que quelques secondes, le domino reprit sa marche, et suivit le flot des promeneurs. Luizzi était à l'entrée du foyer de l'Opéra, et ce masque se promenait dans le corridor des premières loges. Luizzi le suivit des yeux, et admira d'abord sa taille flottante et gracieuse. Il se retourna pour voir Luizzi, et ce corps élancé et flexible se tordit doucement comme une corde de soie. Luizzi attendit que ce masque repassât pour mieux l'examiner. Il regarda les pieds de cette femme : ils étaient minces et élancés, l'éclat de leur blancheur perçait le bas de soie noire dont ils étaient vêtus; ils se posaient en marchant avec une fermeté élégante; le pied était à l'aise dans son soulier de satin, et le ruban qui tournait autour de la cheville ne faisait que montrer la rondeur fuselée du bas de la jambe. Cette femme fit plusieurs tours sous l'inspection du regard avide de Luizzi. Le doux balancement de sa démarche, l'élégance de sa taille, la distinction de tout cet ensemble, le frappèrent si vivement, qu'il fit un pas vers elle pour mieux la voir. Elle s'en aperçut, et, comme si elle avait craint

d'être reconnue, elle pressa vivement de la main la barbe flottante de son masque contre son visage. Cette main était couverte d'un gant; mais ce gant, dont la blancheur se dessina sur le satin noir, révélait la main la plus élégante, la plus oisive, la plus distinguée. Luizzi s'écria en lui-même : « Quelle est donc cette femme qui est si belle? » Il restait immobile à sa place pendant qu'elle passait et qu'elle repassait. Mais déjà il comprenait le ridicule de cette attention sans but, et il s'apprêtait à quitter sa place et à chercher Mme de Farkley, lorsque cette femme quitta le bras de son promeneur et s'approcha vivement de Luizzi; elle se pencha à son oreille, et lui dit tout bas :

— Vous êtes monsieur de Luizzi, n'est-ce pas?

— Oui.

— A quatre heures sous l'horloge du foyer, j'ai à vous parler.

Luizzi n'avait pas eu le temps de répondre que cette femme s'était éloignée, et que Cosmes de Mareuilles lui disait d'un air railleur :

— Eh bien! à quelle heure votre bonheur?

— Quel bonheur?

— Et pardieu! celui que Mme Farkley compte vous donner.

— Quoi! c'est là Mme Farkley?

— Elle-même.

— Mais elle m'a paru, chez Mme de Marignon, d'une beauté plus que contestable, et ici...

— Ici elle est ravissante, n'est-ce pas? Elle le sait si bien, que c'est pour cela qu'elle donne ses rendez-vous au bal de l'Opéra; et elle vous y a pris.

— Moi!

— Allons, ne faites pas le modeste; il paraît que les avances ont été même un peu vives. Mme de Marignon est furieuse; mais enfin vous n'êtes plus dans son salon, et je vous conseille d'être exact avec Laura, elle n'aime pas à attendre; et d'ailleurs elle en vaut la peine, parole d'honneur!

— Vous le savez?

— C'est un bruit public.

Cosmes s'éloigna, et Luizzi chercha Mme de Farkley des yeux. Elle descendait un des escaliers qui conduisent dans la salle; le lustre

l'éclairait de toute sa splendeur. Quelques paroles lui furent adressées en passant : elle se retourna pour répondre ; et tout ce qu'elle avait de souplesse, d'élégance, de beau mouvement, se montra à cet instant. Luizzi s'écria encore : « Mais cette femme est admirable ! » Il regarda à sa montre ; il était à peine une heure et demie, il avait deux heures et demie d'attente. Luizzi se sentit dans le cœur une impatience qui l'étonna lui-même.

— Ah ça ! se dit-il, est-ce que je me troublerais pour cette femme ? est-ce que je la désirerais assez pour m'en occuper ? est-ce que je l'aimerais ? une femme que tout le monde a possédée, qu'il est presque honteux d'avoir eue et de ne pas avoir eue ! c'est une folie. Cependant il me reste trop long-temps à attendre pour que je reste là comme un idiot à la suivre des yeux. Cherchons une occupation.

Mme de Farkley repassa, et lui fit un signe d'intelligence. Il la trouva merveilleusement gracieuse, et le cœur lui battit.

— Allons ! reprit-il, c'est un parti pris, je suis le préféré de la soirée ; eh bien ! soit. Mais je ne veux pas être plus gauche que les autres ; je veux même qu'elle me distingue dans ses souvenirs. Tous ceux qui m'ont précédé connaissent la plupart de ses aventures ; mais il doit y en avoir dont elle seule a le secret, et ce sont celles-là que je lui veux révéler, après lui avoir laissé croire qu'elle avait trouvé une dupe.

Aussitôt il s'écarta de la foule, tira sa petite sonnette, l'agita, et un monsieur en habit noir passa près de lui..

On sait que le grand embarras de Luizzi était de reconnaître le diable quand il arrivait, attendu la variété de formes sous lesquelles il apparaissait. Cette fois, Satan ne lui laissa aucune incertitude.

— Me voici, lui dit-il, que veux-tu ?

— Je veux savoir l'histoire de cette femme qui passe là-bas.

— De celle qu'on a si ignominieusement chassée de chez Mme de Marignon ?

— Oui.

— Et dans quel but veux-tu la savoir ?

— Parce que, avant de la connaître par elle-même, je veux la

connaître par toi, pour apprendre jusqu'à quel point une femme peut pousser l'audace dans son dessein de tromper un homme.

— Tu as raison; mais l'expérience ne serait pas complète si je ne te racontais d'abord l'histoire des deux femmes qui ont fait chasser Mme de Farkley.

— Y aurait-il quelque chose à dire contre elles?

— En ma qualité de diable, je ne me permettrai pas de juger si cela leur fait honneur ou déshonneur; mais tu ne sauras ce qu'est véritablement Mme de Farkley, qui est une femme perdue selon le monde, que lorsque tu sauras ce que valent Mmes Fantan et du Bergh, qui sont des femmes honorables selon le monde.

— Soit, dit Luizzi.

Ils entrèrent tous deux dans une loge, et Cosmes de Mareuilles, qui passait en ce moment, dit à un jeune homme qui était avec lui:

— Pardieu! Mme de Marignon voulait savoir quel était le singulier chanteur de son concert, Luizzi pourra le lui dire, car les voilà ensemble dans une même loge.

— C'est sans doute lui qui l'avait amené?

— Il en est bien capable, il est si inconvenant.

Et le diable commença en ces termes:

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(*La suite au prochain numéro.*)

ÉTUDES

Sur le Théâtre Espagnol.

ALARCON.

VI.[1]

LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

. . . . . Texer
Hasta vel el hilo de la venganza.

Don Bertrand Ramirez est un de ces nobles alcades que l'Espagne a vénérés au-dessus de ses rois : bourgeois grandioses, représentans des libertés municipales, modèles de loyauté monarchique et d'attachement aux intérêts populaires, fidèles à leur souverain comme Caton l'était à Rome.

Ces hommes simples, dévoués à la patrie, esclaves du serment ; de tous les caractères que les poètes espagnols ont jetés dans leurs drames le plus beau type et le plus original ; ces Brutus de la bourgeoisie apparaissent avec une admirable grandeur dans les comédies de Lope et de Calderon. Au milieu des *galanes* et des *barbas*, qui n'ont guère d'autres mérites que d'être *galans* et *barbus*, la naïveté

(1) Voyez la livraison du 11 décembre 1836.

du langage distingue ces sublimes bourgeois : leurs mœurs modestes, leur humble et altière vénération pour la hiérarchie, leur culte du foyer domestique, leur sévérité inexorable en face du crime et du devoir, font d'eux de grands Symboles des vertus héroïques dans les classes moyennes. Voyez l'*Alcade de Zamalea*, par exemple : comme il brave l'autorité des monarques pour défendre les peuples, et la vengeance des peuples pour défendre les rois !

Au XIVe siècle, don Bertrand Ramirez, alcade de Madrid et aimé du roi, élevait sous ses yeux un fils et une fille, qui donnaient de grandes espérances. L'un se rangeait déjà parmi les guerriers célèbres. L'autre, dona Anna, était une de ces filles héroïques et tendres dont la poésie espagnole a conservé le portrait idéal, et dont la race s'est perpétuée à travers la terrible éducation de trois siècles, donnée à l'Espagne par l'ignorance, l'inquisition et l'enivrement de la fortune. Nous avons retrouvé, pendant les guerres de la Péninsule, ces mêmes femmes de Castille que lord Byron admirait, et qui, le mousquet à la main, montées sur des cadavres, vengeaient la mort d'un amant ou d'un mari. Les campagnes de Zumalacarregui les ont fait reparaître. Alarcon aime ces amazones, et elles sont belles dans ses pièces.

Le jeune Fernand, son frère, chargé par le roi d'une expédition militaire, avait été guerroyer contre les Maures. Ils tenaient encore une partie de l'Espagne : Tolède et Cordoue étaient à eux; cette grande guerre africaine, qui a long-temps nourri et soutenu l'énergie espagnole, n'était pas éteinte. Repoussés vers le midi de l'Espagne par les armes victorieuses des Castillans, les Arabes semaient la dissension parmi les chrétiens, profitaient des intrigues des cours, armaient les seigneurs contre leurs maîtres, et même, s'il faut en croire les chroniques, ils usaient de l'assassinat comme d'une dernière ressource. Souvent, les chevaliers, dont l'ambition était trompée ou mécontente, se joignaient aux ennemis de la foi, conspiraient avec eux, et leur livraient les villes chrétiennes.

A la cour de don Alphonse vivaient deux de ces ambitieux mécontens; le comte Julien et son père, le marquis *Suero Pelaez*. La faveur dont jouissait l'alcade de Madrid leur faisait ombrage. Le

fils, un de ces jeunes nobles sans mœurs que la fortune gâte de bonne heure, et qui ne cherchent dans les succès de l'ambition qu'un instrument de voluptés, s'attachait aveuglément à la politique de son père, vieilli dans le manége des palais, et auquel il ne restait plus qu'une passion, l'intrigue. Tous deux entrèrent dans le complot tramé contre la vie d'Alphonse par le roi arabe de Tolède. Il fut convenu que le roi périrait par un assassinat, que Madrid serait livré aux Maures, et que la vice-royauté resterait déléguée au marquis *Suero Pelaez*, assisté de son fils. Deux hommes du peuple, habillés comme des chrétiens, partent pour Madrid. Ils apportent les instructions secrètes d'Abderramen, contenues dans les lettres adressées au comte Julien et au marquis son père. Des domestiques gagnés introduirent les meurtriers dans l'Alcazar.

Un soir, don Alphonse voit briller deux poignards sur sa poitrine; il appelle : ses *monteros* accourent, les assassins fuient, le peuple les poursuit; ils tombent frappés de mille blessures. L'alcade don Bertrand Ramirez de Vargas ne trouve à juger que deux cadavres. On les fouille; les deux lettres, adressées à *Suero Pelaez* et au comte *Julien*, tombent dans les mains de l'alcade. Il reconnaît avec effroi le nom du marquis, auquel une vieille amitié l'unissait.

« Ah! s'écrie-t-il, la loyauté castillane enfante aujourd'hui des trahisons! Mon bras! pourquoi la vieillesse te rend-elle débile? Si j'étais jeune, je me chargerais seul de la vengeance du roi! »

Que fera-t-il, cependant? Accuser le marquis, c'est le perdre. Il découvrira le complot, mais non ses auteurs; il sauvera l'honneur de cette famille; il avertira le monarque, tout en protégeant un homme qui lui est attaché par d'anciens et d'intimes liens. Cette généreuse résolution le perd. Il remet entre les mains du marquis l'enveloppe des deux lettres :

« Prenez ces enveloppes et lisez les noms, lui dit-il; vous verrez ce dont il s'agit; vous vous répondrez à vous-même, et vous saurez ce que vous avez à faire. Je garde les lettres, gardez les enveloppes; je vous sauve la vie. »

C'est une imprudence. *Suero Pelaez* n'hésite pas; il se rend chez le roi, accuse l'alcade de conspirer avec les ennemis de l'état, et donne pour preuve du crime la correspondance secrète qui doit encore se trouver sur lui et dont les deux meurtriers étaient por-

teurs. On arrête l'alcade : on le fouille ; les lettres qui sont en effet dans sa poche semblent un terrible témoignage. En vain essaie-t-il de rejeter sur le vrai coupable le crime dont ce dernier le charge. Point de preuves en sa faveur. Tout l'accuse. La prison d'état s'ouvre pour le noble alcade de Madrid, pendant que le comte Julien, chargé des ordres royaux, va saisir les papiers de don Ramirez, investir sa maison et interroger ses domestiques.

Mais là demeure la jeune fille dont j'ai parlé, seule gardienne de la maison de l'alcade, qui, souvent forcé, par ses devoirs, d'habiter le palais, confie à dona Anna Ramirez de Vargas la surveillance du logis. Elle attend son frère Fernand, qui doit bientôt arriver de l'armée. C'est le matin ; ses jalousies sont encore abaissées, et sa femme de chambre achève de la parer. Un bruit de pas et un fracas de voix se font entendre dans la maison.

— Voilà bien du bruit, dit-elle. Voyez ce que c'est!

— Ah ! madame, je n'ose vous le dire. La maison est cernée ; on a placé des soldats à toutes les portes ; ils commencent à remplir la cour!

— Des soldats ! dans la maison de mon père ! des armes ici ! On entre dans la cour ! Cette injure à don Bertrand Ramirez !

Elle s'élance, descend, et aperçoit le comte, dont les soldats brisent toutes les portes et ouvrent les armoires. La jeune fille furieuse s'empare d'un couteau de chasse suspendu à la muraille, et, se plaçant en face de la porte du cabinet de son père :

— Ne passez pas ce seuil! dit-elle. Qui êtes-vous?

C'était un singulier spectacle que celui de la jeune fille armée, et l'œil étincelant. Le comte recula, s'étonnant de cette beauté et de cette audace.

— Mais vous-même, s'écria-t-il, qui êtes-vous? Vous, belle comme Junon courroucée, comme Pallas guerrière, comme Diane armée!

— Je ne suis ni Junon, ni Diane; je suis Anna Ramirez de Vargas. J'ai du cœur et je vaux toutes celles dont vous parlez (1). Faites reti-

(1) ANA : No soy. . . . . .
. . . . . .
Mas soy dona Ana Ramirez
De Vargas, en quien se encierra,

rer vos gens, ou je leur apprendrai à connaître le respect dû à cette maison. Vous ici! en armes! vous avec des soldats! Placer des sentinelles dans ma cour! briser ces portes! Savez-vous où vous êtes? Savez-vous que c'est ici la maison d'un homme riche de vertus, de l'alcade de Madrid? Savez-vous que son nom est adoré? Savez-vous que ces marbres, ces pierres, ces voûtes paternelles représentent l'honneur antique et la vertu vénérée de la famille? Retirez-vous donc, retirez-vous. Ne poussez pas une femme à des actions d'homme.

— Ah! continuez; vous êtes plus belle que jamais. Un déluge de roses couvre votre blanc visage (1)! et plus je vous écoute, plus je vous admire!

— Seigneur comte, ces plaisanteries ne sont pas à leur place. Faites retirer tous ceux qui sont venus avec vous, ou, vive Dieu! vous me forcerez à mal agir. J'aime mieux mourir que de vous laisser ici!

— Il le faut, madame, le roi le veut. Il me charge de visiter la maison d'un traître!

— D'un traître! La maison de mon père est le centre de la loyauté et le sanctuaire de l'honneur. Nous sommes Vargas!

— Les Vargas sont morts. Leur arrogance les a tués; leur perfidie les a perdus. Votre père est traître, vous dis-je : il est prisonnier.

— Mon père!

— Traître et prisonnier.

— Ah! tais-toi, langue menteuse! Ne tache pas le soleil! Dans un Vargas une souillure! chez un Vargas une tache! un Vargas perfide! Tout Madrid te dira que tu mens! »

Lorsque le comte montra les ordres du roi, la jeune fille se tut

Por acciones generosas,
Y por virtudes immensas,
De todas ellas la gloria,
Y el valor de todas ellas.

(1) CONDE. — Proseguid, que en el furor
Mas vestra bueldad se aumenta
Que por diluvios de rosas,
Que la colera desflucca
En provincias de cristales,
Y en monarquia de estrellas.
. . . . . .

et pleura. Le comte, qui l'avait trouvée belle, la fit garder à vue dans la maison de son père, proie réservée à ses plaisirs. Cependant Madrid retentissait de cris de joie; le frère d'Anna, don Fernand, revenait triomphant de Grenade. Ignorant et les doubles trahisons de Suero Pelaez et les infortunes de sa famille, il espère tout de la faveur du monarque. Il traverse Madrid, à la tête de ses troupes victorieuses et des Maures qu'il a faits prisonniers, va droit au palais, se présente au roi, et lui fait hommage de sa victoire.

« C'est bien, dit froidement Alphonse; assez. »

Le roi est prêt à se retirer.

« Sans m'écouter! s'écrie Fernand.

— Je sais ce que vous avez à me dire.

— Ah! permettez que je vous retienne un moment et que je vous parle de mes victoires, qui sont les vôtres. J'ai pris Truxillo, Cacerès, Corin, Calisteo, Alcantara! Ces places sont à vous.

— Vous savez bien faire, mais vous parlez bien hautement de ce que vous faites (1).

— Je fais ce que je dis.

— Et moi je vous dis de regarder, continue le roi. »

Un rideau intérieur, s'ouvrant à ses ordres, laisse apercevoir, sur un lit, le cadavre de l'alcade don Bertrand Ramirez, et sa tête tranchée. Le fils éperdu se jette sur le cadavre de son père. On veut le saisir; il se relève; il se bat en désespéré. Son ami, son lieutenant Garceran l'aide de son épée; enfin, accompagné de Bermudo, son valet, et de ce fidèle Garceran, il se sauve de rue en rue et se réfugie, tout sanglant, dans la vieille église de Saint-Martin, qui jouit du droit d'asile, et où il se barricade.

Ce sont là de ces actes, dont toutes les annales espagnoles sont remplies. Ici le dévouement au monarque et la royauté divinisée; là, l'indépendance humaine reprenant son empire, et s'élevant à une sauvage liberté. Il s'agit de prendre vivans le jeune Fernand et ses amis. On cerne l'église où le fils de l'alcade s'est retranché avec Bermudo et Garceran. Le peuple d'accourir; tous les bal-

(1) Rey. — Si ben obrais, mas bien sabrio decillo.

cons de Madrid se couvrent de spectateurs. Fernand monte au clocher et contemple d'un œil calme le comte Julien, le marquis Suero, les soldats et les ouvriers dont l'église est entourée. On s'injurie, on parlemente.

« Vous ne voulez pas descendre?

— Non.

— Eh bien! détruisez le clocher; faites-le tomber!

— Je sais, lui crie Ferdinand, que tu rêves ma chute. Il y a longtemps! Mais nous verrons.

— Oui, nous verrons!

— Abattez le clocher!

— Je suis sous la protection de saint Martin. Vos efforts seront inutiles. D'ailleurs, ces pierres de taille vous résisteront.

— Ici des pioches!

— Bah! dit Bermudo, elles ne mordront pas sur la pierre dure; ce clocher est bien bâti. A vous (en leur jetant des pierres), à vous les reliques de saint Martin.

— Donnez-moi des briques!

— Ne les ménageons pas!

— A vous, chiens! cria Bermudo.

— A vous cette brique!

— A vous cette pierre! »

Et les assiégés se défendaient comme beaux diables.

Il faut avoir vécu en Espagne ou avoir entendu nos soldats raconter leurs campagnes, pour savoir combien ces détails sont caractéristiques. La guerre, ou plutôt les mille petites guerres de l'Espagne actuelle, ont vu plus de cent siéges de clochers, mêlés de ces injures homériques et de ces résistances forcenées. Cent fois les troupes de don Carlos et celles de la reine Christine ont livré ou soutenu de telles attaques, presque toujours couronnées par l'incendie de la sainte église. Le populaire contemplait depuis trois jours cet inutile blocus qui intéressait toute la ville de Madrid, et dont la prolongation l'étonnait.

« Cet homme est-il de bronze? demanda le marquis. Rien ne l'abat, pas même la faim.

— Bermudo! criait le jeune homme. Encore des briques! Je vise à ce marquis infâme.

— Nous mettrons le feu à la tour! disaient les assiégeans.

— Vive saint Martin! Comme vous voudrez.

— Non. Qu'il meure de faim et de rage.

— Bah! Nous vivons d'air, nous autres; nourriture saine, cria Bermudo.

Le marquis prit la parole :

— Traîtres et fous que vous êtes, vous voyez bien qu'il n'y a pas d'espoir pour vous!... (Au peuple.) Retournez dans vos maisons, et que la ville s'apaise. Que les sentinelles restent seules à leur poste.

— Il faut qu'ils se rendent!

— J'avalerai la mort, plutôt que de me rendre!

— Crois-tu donc que la mort soit si douce?

— J'aime mieux mourir ici que de vivre traître comme toi.

— Mais tu es déshonoré.

— Mon honneur renaîtra.

— Je vous le répète, dit le marquis à ceux qui l'entouraient; sous peine de la vie, que nul ne leur donne à boire ou à manger. »

Le peuple se retirait, non sans admirer le courage et la résolution du fils de son alcade. C'était un miracle, qu'on attribuait volontiers à la protection spéciale du bienheureux Martin. Des bourgeois avaient vu de beaux anges, traversant les airs, apporter aux héros de ces trois journées des corbeilles d'or chargées de pain blanc et des vases de cristal pleins d'un vin généreux :

. . . . Por el viento
En cestas de oro y vasos cristallinos
Con pan dava Martin su vino puro (1).

On ne parlait que de cela dans Madrid, et la bravoure héroïque déployée par le jeune homme était le sujet de l'enthousiasme des bourgeois, surtout des femmes.

Pendant que, du haut de sa citadelle improvisée, Fernand répondait par une volée de briques, « reliques de saint Martin, » aux injures qu'on lui adressait et aux sommations qui lui étaient faites, il y avait sur le balcon d'une rue assez voisine deux personnes qui le

(1) Jornada segunda. Primera parte.

contemplaient curieusement. C'étaient dona Maria de Luxan et sa femme de chambre. Tout le cœur de Marie s'émut à ce singulier spectacle; son héroïsme espagnol parla en faveur de don Fernand. Elle savait que les caveaux de sa maison (chose commune à Madrid) correspondaient avec les caveaux de l'église Saint-Martin. Ne pourrait-elle sauver le jeune homme? Elle fait placer dans une corbeille du vin, des fruits, du pain, *des fleurs*, charge un vieux domestique de la famille de se procurer une pioche, et descend dans le caveau. La partie qui communique avec l'église est murée. Le serviteur abat cette partie. Téodora, la suivante, porte la corbeille, le repas, une torche : la petite armée s'engage bravement dans le souterrain.

Pendant que la jeune fille continue son voyage de découverte, les assiégés vont mourir. Fernand, vaincu par la faim, descend du clocher et se trouve dans l'église solitaire et sombre, dont ses ennemis ont fait murer les fenêtres. Il tombe sur le marbre d'un sépulcre. Sa douleur n'a rien de pusillanime; c'est un soldat qui périt à son poste. Garceran, son ami fidèle, se tait et souffre avec lui. Ils font ensemble une brève prière au pied de cette croix, sur laquelle brille un rayon égaré de la lune. Bermudo, valet robuste, se traîne à peine en s'appuyant sur les grilles des chapelles. La nuit est venue. Quelques lueurs pâles tombent des vitraux colorés. Les grandes figures des saints qui entourent le chœur se dessinent comme des vapeurs blanches, et paraissent prendre en pitié ces trois misérables prêts à périr.

« Fernand! je vais mourir! s'écria Garceran.

— Meurs dans mes bras, ami! Le ciel nous réclame! Partons ensemble.

— Cher compagnon!

— Malheureux cavalier...

— Mais toi, Bermudo, où es-tu? »

Bermudo était un mauvais plaisant, que la mort n'arrachait pas à ses habitudes goguenardes; un loustic de la race de Sancho. Cet immortel ami de don Quichotte n'est qu'un Gracioso espagnol, arrangé par le génie.

« Où je suis? dit le pauvre homme. Apprenez-le-moi? Je ne vois plus, je n'entends plus; je ne peux plus parler; j'ai faim, et je dé-

vore ma faim; j'ai soif et n'ose pas remuer ces pauvres lèvres, auxquelles un peu d'eau ferait tant de bien! D'ailleurs, si je parlais, je commettrais quelque sacrilége; je ne pourrais que maudire ce grand *saint Antoine* avec son porc, et ce bon *saint Nicolas* avec sa perdrix. O bon saint Antoine! ô cher saint Nicolas, cachez-moi votre perdrix! ne montrez plus votre cochon, je vous en prie! Et vous, bienheureux saint Martin, au lieu de partager ce manteau avec un pauvre, donnez-moi une bouchée de pain, par charité. »

Cependant un bruit léger se fit entendre, et Bermudo, qui venait de prononcer des paroles hardies, crut que tous les saints du paradis allaient se lever en masse pour le punir!

« Mon Dieu! s'écria-t-il, quelque chose a remué dans ces tombeaux. Saint Gilles, saint Côme, saint Braulio, saint Pantaléon, saint Lesme, saint Agapit, saint Fabio! ah! grands saints, ne me frappez pas!... Dieu! comme la peur rassasie un homme!

— Qu'as-tu donc?

— Sentez-vous cette odeur?

— Tu dis que...

— Que je viens d'entendre et de voir un million, au moins, d'ames du purgatoire.

— La faim te rend fou!

— Pas du tout... j'ai bien entendu! A moins que ce ne soient des rats ecclésiastiques (1). »

Assurément ces hommes assiégés et mourans, cette église sombre, cette situation désespérée, ces superstitions populaires, ce mélange de fantastique naturel, d'héroïsme impétueux et de tragédie bourgeoise, composaient une scène fort curieuse; elle se compliqua davantage encore, lorsque je ne sais quelle ombre voilée de blanc apparut dans la demi-obscurité du lieu saint.

Fernand tira son épée, d'une main qui la soutenait avec peine.

« Qui va là? dit-il, qui es-tu? et que cherches-tu?

— C'est une ame que tu as mise en peine (2).

— En peine? Que veux-tu dire?

— Elle attend de toi bonheur et repos.

(1) Eclesiasticos ratones.

(2) MARIA. — Alma soy, que estoy penando
En tu pecho.

— Corps ou ame, vive Dieu! n'avance pas, ou je te tue.

— Je ne bouge plus.

— Voyons! qui es-tu?

— Tu vas le savoir, dit Maria de Luxan, qui s'était avancée la première, et dont les deux acolytes se montrèrent bientôt. »

Le vieux Pedro Alonzo, qui était resté derrière les tombes avec sa torche, éclaira la scène; Fernand aperçut la corbeille, les fleurs, le repas, la suivante, et sous un voile blanc, une des plus jolies personnes de Madrid.

« Jeune et brave gentilhomme, lui dit-elle, si votre courage m'a fait faire ce que je fais, ne vous en étonnez point! Je veux vous délivrer. Mangez d'abord: voici du pain, de la volaille, des fruits; je sais que depuis trois jours vous n'avez pas fait un repas..... Nous nous reverrons; je dois me hâter de vous quitter. J'ai une famille à craindre, un frère qui me surveille, mon honneur à garder et des ennemis domestiques, c'est-à-dire des valets (1). »

Si la démarche de la jeune fille était hasardeuse, si elle était *bizarra*, comme on dit en Espagne, il n'appartenait pas à Fernand de lui reprocher une témérité héroïque. Elle se retire chargée des bénédictions des captifs, et en leur montrant le chemin de la liberté. Cependant la nappe est mise sur un autel, et Bermudo s'adresse avec enthousiasme aux consolations solides que Téodora vient d'apporter. On allume une bougie; de vives et bruyantes santés sont portées par Garceran et Bermudo. Les morts sont salués tour à tour, et les toasts des saints ne sont pas oubliés; festin singulier, joyeuse orgie au milieu des sépulcres, près des vases sacrés et des autels.

Ce repas rend au jeune homme toute sa force; il renaît, il pense, il se souvient. Avec le sentiment de la vie renaissent en lui la colère et le désespoir. Son père vient de périr ignominieusement; sa sœur, dona Anna, se trouve entre les mains du comte, comme le lui apprend Bermudo. Va-t-il fuir sans vengeance? Va-t-il consentir à ce que sa sœur, livrée au seigneur le plus libertin de la cour, soit à son tour déshonorée? Va-t-il profiter lâchement du secours

(1) MARIA. . . . . .
. . . . . .
Yal fin, enemigos, que es
Decir, que tengo criados.

opportun que vient de lui apporter la jeune Luxan? Non; il demande à son père pardon de n'avoir pu le venger encore. Mais il y parviendra; il ne profitera de la liberté que pour rentrer, la nuit, dans la maison paternelle, où dona Anna est gardée à vue; il saura bien, par quelque ruse, tromper les satellites du comte; il saura bien l'arracher à la captivité et aux embrassemens de don Julien: il la tuera; car c'est sa résolution, et il la confie à Garceran, son ami, confident et compagnon de tous ses malheurs.

« C'est une action féroce, lui dit Garceran; c'est agir en païen!

— Eh bien! je serai Romain cette nuit-là! ma sœur ne sera pas le jouet des passions d'un ennemi! Elle mourra!

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est ma sœur.

— Ah! don Fernand! quelle barbarie! vous ne l'oserez pas.

— Vive Dieu! je déchire en lambeaux quiconque voudrait me l'arracher. Êtes-vous mon ami...? Et vous?... et vous?...

— Certes; mais je vous désapprouve.

— Si vous m'aimez, aidez-moi!

Enfin, épouvanté d'une détermination si invariable, Garceran lui propose un moyen moins violent de se défaire de dona Anna: c'est le poison. Garceran le préparera lui-même; le frère se chargera du reste.

Tout est donc convenu, et cette action terrible va s'accomplir; on sort par le souterrain. Garceran se procure le poison, et don Fernand, enveloppé de son manteau, suivi de Bermudo, heurte à minuit le seuil de la maison de son père.

— Qui êtes-vous? leur dit la sentinelle.

— Qui nous sommes? répond Bermudo, quoi! imbéciles! vous ne reconnaissez pas le comte don Julien?

— Ah! que sa seigneurie nous pardonne!

— Vous êtes pardonnés, dit Fernand, qui entre et passe devant les soldats.

— Eh bien! dit tout bas l'une des sentinelles, c'est cette nuit, apparemment; le comte est bien amoureux!

— Pauvre jeune fille!

— Pauvre honneur (1)!

(1) Pobre honor.

— Taisons-nous ! l'affaire est grave.

Le jeune homme s'avance dans les corridors de la maison paternelle, où tout est silencieux et triste. Il parcourt ces galeries, qui ne lui offrent plus que des pensées de mort et de deuil. Voici enfin l'alcôve où repose dona Anna. Il n'ose arrêter les yeux sur sa sœur endormie.

— Bermudo, dit-il, fermez ces rideaux ! Je n'aurais pas le courage qu'il me faut. Cette beauté est trop pure. Le corps est un vase de cristal dans lequel brille une lumière qu'on appelle l'ame ; et quand cette lumière est pure, c'est la beauté (1) !

Depuis la mort de l'Alcade, sa maison, naguère si honorée et si paisible, est devenue le théâtre d'un autre drame pathétique et ignoré. Dona Anna s'y trouve prisonnière. Le comte, épris de cette jeune fille qui lui a si bravement résisté, lui donne mille preuves d'amour, et la traite avec courtoisie. Ses mœurs sont corrompues et ses manières agréables. Il est beau, jeune, aimable ; et la vanité d'Anna est flattée : elle a vaincu son ennemi. Un nouveau sentiment dont elle s'effraie pénètre dans le cœur de la fille de l'Alcade ; elle s'interroge avec crainte. Aimera-t-elle donc le persécuteur de sa famille ? Ce commencement de passion, cette première étincelle qui annonce l'orage, lui inspirent un remords précoce. Elle écrit à son frère ; elle espère qu'il vit encore, qu'elle pourra lui faire parvenir sa lettre, et qu'il saura, par audace ou par adresse, l'arracher au péril qu'elle est impuissante à écarter. La lettre est écrite, et elle s'est endormie.

« Ah ! seigneur, dit Bermudo à son maître, lorsqu'ils entrèrent, elle écrivait, voyez ! Des plumes, du papier, une lettre ; je crois que cette lettre vous est adressée. »

Fernand prit la lettre, et y trouva ce qui suit :

— « Mon frère, nous sommes tous désunis et misérables. Le mauvais destin qui a frappé notre glorieux père vous bannit de

(1) Fenn. . . .

. . . . . .

Los cuerpos son unos vasos
De cristal, y esta diciendo
La punera de las almas
La hermozura de los cuerpos.

notre maison. Il expose aujourd'hui votre sœur à d'autres dangers. Venez! car mon honneur est en péril. Je le défends; mais je suis femme... C'est vous dire assez. »

Il achevait la lecture de ce billet, lorsque la jeune fille s'éveilla

« Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, qui vient ici? Qui êtes-vous? Comment pénétrez-vous dans ma retraite?

— Nous sommes vos amis.

— Ah! mon frère! Fernand, protecteur de mon ame, sauveur de mon honneur, seul conseiller d'une orpheline misérable, seul ami qui me reste au monde, vous voilà! c'est vous! Couvrez-moi de votre poitrine, défendez-moi de vos bras! Est-ce bien vous? est-ce bien vous?

— C'est bien moi, ma sœur.

— Venez m'embrasser, frère! Non! vous ne l'êtes plus; vous êtes le père que le ciel me donne. Venez! Ah! comment donc avez-vous osé pénétrer jusqu'ici? Vous êtes pris, vous êtes perdu. Le comte laisse toujours ici cent hommes au moins.

— Je suis venu, déterminé à mourir et à tuer (1). Que m'importe?

— Ah! mon frère, dois-je vous perdre ainsi?

— Vous perdrez votre frère et la vie!

— Moi, la vie? et qui me l'ôtera?

— Le vengeur de votre honneur.

— Par quelles mains?

— Par les miennes.

— Vous venez donc me tuer?

— Oui, vous d'abord. Ils me tueront ensuite. »

Elle est debout sur son lit, et elle écoute son frère. Elle voit d'un coup d'œil le déshonneur de la famille, la ruine de toutes les espérances des Vargas, et surtout sa honte assurée, si elle cède au sentiment que lui inspire déjà le comte don Julien. Elle boit le poison; et son frère, qui le lui a présenté d'une main ferme, pousse de longs et douloureux gémissemens sur le corps de sa sœur empoisonnée. On accourt.

« Je vous ai trompés, dit-il aux soldats; je suis don Fernand. Tuez-moi! »

(1) Resuelto
Vengo a morir y a matar.

Garceran, qui est resté dans la rue et qui connaît les risques courus par son ami, vient le défendre. On se bat. Don Fernand blessé se réfugie dans l'église qui l'a déjà protégé. Mais que deviendra-t-il? que fera-t-il? où aller? En Aragon? Le roi de cette province est cousin du roi de Castille. Chez les Maures? Ce serait une tache infame. Dans le tombeau? son offense n'est pas lavée.

« Eh bien! mon cœur, se demande-t-il, où irons-nous? Don Fernand, à la vengeance! Où la trouver? Comment? par quelles voies? Je ne sais, mais peu importe; l'espoir me soutiendra, et le ciel me donnera des ressources. A la vengeance, don Fernand, à la vengeance! »

Assis au pied d'un autel de l'église, il rêve aux moyens de cette vengeance, lorsque Maria de Luxan vient le trouver. Leur premier entretien d'amour a lieu dans l'église obscure, à l'ombre de toutes les tombes de marbre et de toutes les images des saints.

« J'ai beaucoup de choses à vous confier, dit Fernand.

— Je vous écoute, répond Marie, avec vénération et en silence.

— Mes secrets ne sont pas des secrets d'amour, mais des secrets de vengeance. Il faut que vous sachiez quelle est l'ame que je vous donne. L'honneur de mon père a été souillé. Il était plus pur que ce rayon de lumière qui brille là haut. Ma sœur innocente a péri. Ces douleurs et ces offenses demandent à être vengées; sans cela je demeure livré à une éternelle infamie. J'ai résolu, senora, de me rendre à Ségovie. La cour s'y trouve; ma vengeance ne peut se trouver que là. Je passerai les monts de Guadarrama; je franchirai les têtes de leurs géants de glace. Je resterai déguisé dans la ville; j'attendrai le moment, l'occasion et le hasard. Ils en ont servi bien d'autres : ils me serviront aussi. Je sais que je vais à la mort; je sais que je vais au couteau (1). Mais je me vengerai : on parlera de moi. L'entreprise est difficile; donnez-moi conseil.

— Soyez mon époux, je vous promets le succès.

— J'y consens. Prenez ma main, recevez ma foi. Notre généreuse union sera bénie.

— Ah! je suis donc à vous!

— Que les saints de marbre qui nous entourent, senora, soient

(1) Al cuchillo!

témoins du mariage que je contracte et bénissent sa chaîne sacrée. Ils ont vu ce que je vous dois; ils voient combien profondément mon cœur ressent vos bienfaits. De plus, en ajoutant à l'honneur des Vargas l'honneur du sang des Luxan, je m'oblige à la vengeance et je la rends plus sainte. »

Je ne vous eusse pas raconté toute cette histoire, et j'aurais laissé les grands coups d'épée dont elle est semée aux mélodrames anciens que nos boulevards ont empruntés à l'Espagne, si la passion, la poésie, le drame, l'éloquence dans leur plus énergique beauté, n'y éclataient à tout moment, comme vous venez de le voir, par des explosions que l'on peut nommer sublimes. Le jeune homme n'est pas sauvé : il faut sortir de Madrid, se marier, s'établir à Ségovie, tromper une foule d'ennemis, et effacer les traces d'une vie persécutée et d'une tête mise à prix. Marie de Luxan se charge de parer à tous les hasards et de prévoir les chances. Voici l'intrigue assez habile, inventée par elle pour servir les projets et la vengeance de Fernand. L'un de ces vieux domestiques de famille pour lesquels on a du respect en Espagne, était, dans sa jeunesse, tisserand à Ségovie; ce sera lui qui, confident des époux, ira louer, dans le quartier des tisserands de cette ville, une petite maison qu'il habitera avec sa bru. Cette dernière sera Marie de Luxan, femme de Fernand, et passera pour une simple ouvrière dont elle portera le costume. On dira que le mari de la jeune femme est à l'armée. Il arrivera enfin sous les vêtemens d'un simple soldat, et viendra demeurer chez son prétendu père. De là il observera ce qui se passe dans Ségovie, et cherchera l'occasion qu'il veut saisir. Personne ne sera instruit de son déguisement. « Ce secret restera écrit dans nos ames, dit Marie; il y demeurera jusqu'au jour où nous serons vengés.

— Mais comment m'appellerai-je, lui demande Fernand?

— Pedro Alonzo.

— Que ferai-je à Ségovie?

— Vous *tisserez* le chanvre en attendant la trame de la vengeance (1).

(1) . . . Que hè de hazer en Segovia?
— Texer, hasta ver el hilo de la venganza!

Marie et le vieux domestique partent les premiers à cheval et vont préparer le logis du tisserand. Quant à Fernand, qui doit sortir de Madrid sans être aperçu, il a recours à un expédient hardi. On sait que les cathédrales espagnoles ont long-temps conservé leurs priviléges du moyen-âge, et qu'elles possèdent dans leurs caveaux, dans leurs souterrains, même au sein de leurs murailles, toute une population de morts. Fernand ouvre un sépulcre où l'on vient d'enterrer un gentilhomme encore jeune : sans craindre ce qu'il appelle, dans son langage oriental, *les parfums de la mort* (1), il en tire le cadavre, développe le linceul qui le recouvre, et échange ses vêtemens contre le drap mortuaire dont il s'empare. Au défunt appartiennent désormais les habits, la dague, la bourse, les diamans, les joyaux de don Fernand, fils de l'alcade. Enfin, il complète le travestissement en frappant le visage du mort, qu'il défigure à coups de dague.

— Ah ! s'écrie-t-il, les vivans me persécutent? Que les morts me défendent. Le don Fernand de Madrid a disparu, c'est le tour du tisserand de Ségovie. Je ne suis plus gentilhomme. Je n'ai plus qu'une navette, mais elle tisse des espérances (2). Elles sont immenses.

Il part à peu près nu, et va frapper en se lamentant, à la première maison qu'il rencontre : « des voleurs l'ont dépouillé, dit-il ! » Un bon curé lui donne quelques vêtemens en haillons. Il sort paisiblement des portes de la ville et salue de loin la cime des monts neigeux dont il va traverser les défilés sauvages.

« Solitudes stériles, et roches affreuses, leur dit-il, me voici pauvre, nu et sans espoir ; je vais vous demander asile et passage; protégez-moi, afin que je puisse me venger ! ou si la vengeance ne m'est pas permise, anéantissez-moi sous les neiges de vos fronts. »

Ce fut une grande fête dans le quartier des tisserands à Ségovie, lorsque le jeune époux de Téodora, Pedro, revint de l'armée. On l'attendait avec impatience; personne ne le connaissait encore; mais son père Pedro Alonzo, ou du moins celui qui se donnait pour son père, était du pays ; et Téodora, la bru du vieillard, s'était

(1) Los perfumen de la muerte.
(2) Texiendo esperanzas largas.

fait aimer de tous. Les tables furent dressées, les danses commencèrent ; chaque ouvrier quitta un moment sa navette, et fêta l'arrivée du jeune homme. C'était Fernand. Pour ne pas attirer le soupçon des voisins, il adopta leur genre de vie, travailla comme eux, habita la modeste maison de son père adoptif, et devint, après deux mois de séjour, l'un des notables de cette petite république du *Sitio de los Texedores.*

Je n'ai voulu jeter l'ombre d'aucune réflexion dans ce roman espagnol, dont la complication est à la fois intéressante et lumineuse, et dont le style clair et fort, l'invention féconde, l'intrigue rapide, sont les moindres mérites. On a cherché le drame romantique : le voilà tout accompli. Le lieu commun des coups d'épée et des aventures galantes et nocturnes que l'on a usés depuis *Alarcon* ne fera méconnaître à personne cette naïveté de dialogue, cette facilité d'exécution, cette énergie dans la simplicité, ces traits de passion si âpres et si vrais, qui jaillissent par étincelles nombreuses, à mesure qu'une situation s'anime et devient brûlante.

Ici s'arrête la première partie du *Texedor* d'Alarcon. La seconde le montrera *tissant le fil de sa vengeance.*

PHILARÈTE CHASLES.

(*La fin au numéro prochain.*)

THÉATRE-FRANÇAIS.

LA CAMARADERIE,

Comédie en cinq actes.

Le sujet choisi par M. Scribe n'est point aussi heureux qu'il pourrait sembler au premier regard. Il manque de généralité et de profondeur. La camaraderie n'est point un travers qui soit commun à toutes les classes de la société; on ne la rencontre guère que dans la vie littéraire. Les hommes qui courent à la fortune emploient le moins qu'ils peuvent le secours d'autrui, pour que la reconnaissance ne la puisse pas entamer, si jamais ils peuvent l'atteindre. Quant à ceux qui montent à l'assaut du pouvoir, on sait assez ce qu'on aura à espérer de leur prospérité, pour ne leur pas prêter un appui volontaire. La cupidité et l'ambition marchent solitaires dans ce monde; si elles prennent des instrumens partout, elles ne rencontrent pas souvent l'amitié sur leur passage. La vanité est au contraire un des défauts les plus sociables de l'espèce humaine; elle s'estime trop elle-même pour craindre sérieusement aucune rivale. Bien persuadée qu'elle ne saurait rien perdre en aucun cas, elle ne voit dans une association qu'un moyen de gagner encore et de se répandre. Son aveuglement lui fait prendre ses amis pour des serviteurs, leurs complaisances pour une admiration sincère, et les siennes pour de la grandeur d'ame.

La vanité littéraire est, sans contredit, la plus robuste de toutes les vanités; et c'est pour cette raison qu'elle consent, plus facilement que

toute autre, à se grouper et à être bonne camarade. Mais les travers de la vie littéraire sont-ils d'un intérêt général? Les peut-on observer ailleurs qu'à Paris? Et dans Paris même, que d'honnêtes familles n'ont jamais vu de ridicule semblable? Si dans quelques salons de nouvelle date, dix ou douze fatuités aveugles passent le temps à s'adorer, qu'importe au reste de la société? Paris est le pays des choses excentriques; les frottemens de toute espèce qui s'y font dans tous les sens, déterminent, çà et là, d'étranges anomalies; mais que font-elles à la foule, et pourquoi fixeraient-elles ses regards? Ce ne sont pas les caractères singuliers, mais au contraire les caractères généraux qui doivent défrayer la comédie. Les anciens maîtres l'entendaient bien ainsi; au lieu de présenter au public des physionomies bizarres qu'il ignorait, ils lui offraient des portraits dont chacun avait eu les originaux sous ses yeux, et dont le moindre des spectateurs pouvait juger la fidélité.

Une fois décidé à peindre une particularité qu'on ne trouve guère que dans le cercle borné de la vie littéraire, M. Scribe a été forcé d'exagérer son tableau, et d'en charger les couleurs. Au lieu de pauvres gens qui mettent en commun leur impuissance et leurs ridicules, il a été conduit, par le vice de son sujet, à nous montrer des intrigans qui ont fait une coalition impudente, et qui se poussent si effrontément, qu'ils finissent par se culbuter. M. Scribe a fait l'hypothèse gratuite qu'il y a quelque part, au milieu de nous, dix ou douze hommes, formés tous par les lettres, au par les arts ou par les sciences, et qu'une honnête obscurité ne satisfait point. M. de Montlucar, le profond économiste, M. Oscar Rigaud, l'éloquent avocat, M. Bernardet, le célèbre docteur, M. Saint-Estève, le grand romancier, M. Desrouseaux, le grand peintre, M. Dutillez, le grand éditeur, et quelques autres grands personnages de cette façon, se donnent la main pour se soutenir et s'entassent pour s'élever; ils se proposent d'envahir les meilleures positions de la société; pour eux la réputation n'est qu'un moyen, et ils ne veulent s'en servir que comme d'un marchepied pour arriver au pouvoir et à la fortune. Ainsi M. Scribe met l'odieux à la place du comique, et il fait un vice de ce qui n'est vraiment qu'un travers.

Mais pour compenser la désagréable surprise qu'on éprouve en voyant les camarades changés tout à coup en intrigans infâmes, et pour reposer l'esprit que leur corruption ne manque pas de fatiguer, l'auteur a jeté, au travers de leur ligue effrontée, un jeune homme, Edmond de Varennes, cœur désintéressé, ame candide, mérite solide et modeste, qui trouve des entraves à chaque pas; orphelin, qui n'a d'autre amitié dans ce monde que celle de deux jeunes femmes, amies de

pension de sa sœur, le dernier parent qu'il ait pleuré. Mais ces deux jeunes femmes sont deux protecteurs puissans. L'une, Agathe, qu'Edmond aime en secret, est fille de M. de Miremont, pair de France, principal actionnaire d'un journal, qui a ouvert ses salons à la coterie des illustres camarades; l'autre, Zoé, a épousé depuis peu M. de Montlucar, l'un des membres les plus importans de cette toute-puissante confrérie. Résolu à ne point parvenir par l'intrigue, et à ne rien devoir qu'à son talent, Edmond refuse l'appui que ses deux jeunes amies lui offrent pour mettre fin à son obscurité et à son désespoir.

Cependant Agathe lui laisse deviner son amour avant qu'il ne lui ait avoué le sien; pour obtenir la main d'Agathe, il faut qu'Edmond soit député; il le veut être! le premier saisissement de la joie sert à prolonger ses illusions; il espère encore que son mérite lui suffira, et il repousse tout secours étranger. Mais bientôt son ivresse se dissipe en face d'un nouvel obstacle auquel il va se heurter. M. de Montlucar, à qui il s'adresse d'abord, et dont il demande la voix, le traite de façon à justifier ses découragemens habituels. Il ne sait plus alors que faire, et, comme déjà il songe à mourir, il rencontre, par hasard, Oscar Rigaud, son ancien camarade de collége, sottise aveugle et épanouie qui n'a pas conscience d'elle-même, et qui, grace à l'emploi d'amphitryon de la camaraderie qui lui a été départi, jouit de la double célébrité d'avocat et de poète élégiaque. Oscar, à qui tout réussit sans qu'il se donne la peine d'y songer, s'étonne qu'Edmond travaille tant pour n'être que malheureux. Il propose à son ami de le présenter à une réunion de camarades qui vont tout à l'heure tenir séance autour de sa table.

Edmond, qui pense n'avoir plus d'autre espoir, cède à cette invitation; il se laisse conduire au déjeuner que donne Oscar. Il y rencontre tout d'abord le docteur Bernardet, qui, gesticulant et enflant la voix, l'accable d'éloges sans le connaître, et s'extasie devant sa célébrité sans même savoir son nom. Les coryphées de la coterie ne tardent pas d'arriver; Oscar est absorbé par les préparatifs du déjeuner, et charge Bernardet de présenter aux camarades le nouvel ami qu'il ne nomme pas encore. Bernardet juge, cette fois, qu'il est plus facile de vanter les médiocrités qu'il connaît que de continuer à parler d'un talent qu'il ne connaît pas; il présente donc à Edmond, M. Dutillez, le génie de la librairie, qui conduit tous ses amis à l'immortalité, en y allant lui-même; M. Desrouseaux, le génie de la peinture, qui ne s'est pas assujetti à copier la nature, et qui en a inventé une qu'on ne rencontre nulle autre part; M. Saint-Estève, le génie du roman, qui s'est posé dans la littérature comme l'obélisque avec sa masse imposante. Cependant la réunion se complète, et alors, en at-

tendant le déjeuner, le docteur Bernardet expose le but de la réunion; il s'agit de s'entendre sur le candidat qu'on doit présenter, le jour même, au collége électoral de Saint-Denis. Ici les trames indignes de la coterie se mettent à découvert; les égoïsmes se déclarent, les perversités éclatent; la honte vient au point qu'Edmond ne peut plus en accepter le partage; il élève la voix; il flétrit hautement l'infamie de toutes ces manœuvres; les camarades s'écrient qu'il y a un traître parmi eux. Edmond n'en soutient pas moins son indignation; et quand il a assez protesté contre les intrigues de la cabale, il sort et la laisse poursuivre le cours de ses iniquités.

Que fera-t-il désormais? et à qui aura-t-il recours? Il désespère de pouvoir survivre à tous les malheurs conjurés contre lui, et il écrit à Zoé qu'avant la fin du jour il aura cessé de souffrir. Zoé lui répond aussitôt pour lui donner rendez-vous chez M. de Miremont. Que pense-t-elle faire pour lui? Elle veut opposer la camaraderie des femmes à celle des hommes, et contraindre la cabale à obéir une fois au moins à la justice. Mais quels moyens emploiera-t-elle? comment atteindra-t-elle ce but si difficile à toucher? Arrivé là, M. Scribe a senti que ce n'était pas assez d'avoir exagéré son sujet, et qu'il fallait encore qu'il l'élargît. A la vanité littéraire, qui était l'objet direct de sa satire, il a déjà été contraint de mêler d'odieuses intrigues; il va être obligé d'étendre son champ, et de se donner carrière sur le terrain de la politique, pour compléter l'intérêt de sa comédie qui n'est pas encore suffisant.

Nous ne voulons pas trop blâmer M. Scribe d'avoir eu recours à des moyens comiques étrangers au fond même de son sujet; car cette partie accessoire nous semble être la meilleure. M. Scribe avait déjà montré qu'il ne perdait rien de son esprit en abordant la politique; cette fois, il a fait voir qu'il pouvait, en y revenant, gagner en audace. On n'avait point fait encore une satire aussi franche de toutes les prospérités qui oublient aujourd'hui l'abîme d'où elles sont sorties, et qu'elles pourraient voir se rouvrir encore sous leurs pieds. Aucune des hautes fonctions de la constitution actuelle n'est épargnée par M. Scribe; il est vrai qu'il ne s'est pas donné grande peine pour les fronder; il s'est contenté de se faire l'écho des épigrammes ordinaires qu'on répand à leur sujet. Il représente M. de Miremont avec sa perruque traditionnelle et son indispensable douillette; il le suspend au bras d'une jeune femme, qui l'a su si bien captiver, qu'elle le conduit et le traîne comme un enfant; il règle sa santé sur ses intérêts politiques; et, bientôt, au gré des intrigues de sa femme, il le cloue dans un fauteuil de malade : cette chaise, où M. de Miremont rappelle toutes les farces du *Malade imaginaire*, ressemble beaucoup à

une sellette où M. Scribe aurait fait asseoir la pairie, et où il lui répéterait des choses qu'on a déjà répétées en plusieurs endroits.

Césarine Rigaud, qui a commencé par être sous-maîtresse dans le pensionnat où Agathe était élevée, a eu tant de bonté pour la jeune pensionnaire, qu'elle a fini par devenir sa belle-mère. Cette jeune femme, parvenue ainsi tout à coup au plus haut rang de la société, ne s'y trouve satisfaite qu'à la condition de pouvoir déployer librement le génie de l'intrigue qui la possède. Une autre passion cependant avait trouvé place dans son cœur; elle aimait Edmond de Varennes, qui n'a jamais eu de regard pour elle, et qui ne cesse au contraire de blâmer partout les manœuvres de son ambition. Blessée sur ce point, Césarine a besoin de s'étourdir; et, pour se distraire de cet amer souvenir, elle s'abandonne plus que jamais à son mauvais démon. Rien ne lui coûte; elle est la confidente et l'instrument de toutes les menées politiques; elle vend et achète des voix pour le compte des ministres, et fait sa part dans les majorités. Elle a pris pour son agent immédiat le docteur Bernardet, homme habile à tout deviner, à tout embrouiller, à tout éclaircir, et à s'abaisser à toutes les ignominies. Matérialiste plus qu'aucun de ses confrères, Bernardet n'a d'autre but que le succès, et prend toujours les moyens les plus courts pour y arriver. Devant lui, Césarine n'a pas à dissimuler ni à rougir; elle lui donne les ordres les plus impertinens, et en reçoit les questions les plus impudentes qu'on puisse imaginer. Il semble que, dans les conversations de ces deux personnages, M. Scribe ait voulu formuler, d'une manière claire, la morale secrète qu'on se forge aujourd'hui dans une certaine société élégante et élevée. Mais pour compléter le tableau, c'est à faire réussir la médiocrité et à introniser la sottise, qu'il emploie la conspiration de ces deux esprits intrigans. Césarine n'est point contente d'avoir, par son mari, un pied dans la chambre haute; elle veut tenir une main dans la chambre basse, et elle désire que Bernardet fasse nommer député Oscar Rigaud, son cousin. M. Scribe profite de l'occasion que cette candidature lui fournit; il s'arrange de façon à ce que le Palais-Bourbon n'ait pas à se louer de lui plus que le Luxembourg, et il a trouvé encore, parmi les médisances habituelles de l'opinion, de quoi mettre du sel dans son dialogue.

Il s'agissait de mêler habilement ce comique accessoire avec le comique du sujet lui-même; M. Scribe a d'abord attaqué hardiment cette difficulté. Zoé, qui à la pension observait mieux qu'Agathe, a surpris l'amour de la sous-maîtresse pour Édmond; voulant servir son malheureux protégé, elle ne voit d'autre moyen que de réveiller la passion de Césarine. Elle va à elle, elle pique d'abord sa curiosité; elle s'adresse ensuite à ses souvenirs, elle les trouve vivans encore; alors, elle prend la lettre où

Edmond parle de mourir; elle supplie Césarine d'empêcher ce malheur; si Edmond a pu la haïr, c'est par jalousie et par dépit; il faut qu'elle cesse d'être contraire à tous ses projets, il faut qu'elle lui rende l'espérance, il faut qu'aujourd'hui même elle appuie sa candidature au collége de Saint-Denis. Oscar Rigaud est un imbécile; mérite-t-il cette distinction? Césarine se laisse facilement persuader; mais que faire? M. de Miremont s'est engagé à présenter Oscar aux électeurs; les voici tous deux qui viennent et qui demandent si la voiture est prête. Il ne faut pas plus de temps à Césarine pour faire changer d'opinion à son mari, qu'à son palefrenier pour atteler ses chevaux; elle accable Oscar de caresses; elle rappelle les amitiés d'enfance, les projets de mariage formés par les parens, l'affection qui a survécu. La jalousie de M. de Miremont s'éveille; la perspicacité de Bernardet, qui est présent, est mise en déroute. Césarine pousse les choses encore plus loin; elle parle d'un rêve qu'elle a fait la nuit dernière et auquel Oscar était mêlé; Oscar rougit; le valet annonce que la voiture est prête. M. de Miremont se lève, et déclare qu'il ne veut pas partir; il prend une grosse colère que sa femme conduit à point, et rentre dans ses appartemens. Le docteur Bernardet reste étourdi du coup; mais sans lui rien expliquer, et sans le laisser reprendre haleine, Césarine lui communique son changement de plan, lui ordonne de substituer la candature d'Edmond de Varennes à celle d'Oscar Rigaud, et lui fait entrevoir, comme récompense, la dot de la fille de M. de Miremont. Toutes ces scènes, qui remplissent le troisième acte, sont bien trouvées et déroulées avec art; elles ont produit tout l'effet que l'auteur pouvait en attendre.

Mais il semble qu'après cela, M. Scribe ait perdu pied au milieu de tous les faits qu'il avait inventés et qui l'entraînaient malgré lui; car, dès ce moment, ce qui n'était entré dans sa comédie que comme accessoire, y occupe le premier plan, tandis que la camaraderie, qui en est le motif fondamental, s'efface et se laisse oublier. Voilà le défaut le plus saillant de cet ouvrage. M. Scribe ne s'est pas contenté d'exposer son sujet dans les deux premiers actes; il l'y a épuisé. Le nouveau ressort que nous voyons jouer au troisième acte déplace tout l'intérêt de la pièce; désormais, la passion de Césarine envahit toutes les scènes, et ne laisse plus qu'une place étroite au développement du thème principal. Molière, dont l'exemple est bon à citer dans tous les cas, ne faisait pas ainsi lorsqu'il avait à fondre deux idées en une seule pièce; il jetait la moins importante d'abord pour laisser à l'autre le temps de grandir; mais à mesure qu'il approchait de la fin, il écartait toutes les situations accessoires pour faire dominer entièrement la pensée vers laquelle il n'avait cessé de marcher. Voyez le *Tartuffe!* Voilà un sujet qui se ménage, qui entoure ses com-

mencemens de détails finement observés et de poésie, puis qui se dégage peu à peu, qui éclate ensuite, et finit par remplir l'esprit de la force qui lui est propre et de sa seule évidence! M. Scribe a pris le contre-pied de cette méthode; et, selon nous, il a commencé par où il aurait dû finir.

Le quatrième acte de *la Camaraderie* ne manque pourtant pas de situations ingénieuses. Césarine met ses soins à se ménager au plus vite une explication avec Edmond. Zoé, qui sait bien que c'est perdre son protégé que de le laisser seul avec Césarine, use de toutes ses ressources pour empêcher cette entrevue. Elle n'y parvient point. Césarine est un moment abusée; mais son illusion ne dure pas long-temps. Edmond lui apprend que tout son bonheur dépend de l'amour et de la main d'Agathe. Césarine a peine à contenir son dépit; elle pense qu'il est temps encore de revenir sur tous les ordres que les ruses de Zoé lui ont arrachés; mais déjà il est trop tard : elle ne peut plus arrêter le mouvement qu'elle a donné. Bernardet a trop bien réussi à opposer la candidature d'Edmond de Varennes à celle d'Oscar Rigaud. Les camarades se sont désunis à ce sujet; la dissension éclate parmi eux; les récriminations s'échangent avec vivacité. Bernardet lui-même, pour prix de son trop rapide succès, se voit frustré par Césarine de la dot d'Agathe, et M. de Miremont se montre amenant son gendre, le nouvel élu, Edmond de Varennes, qui rend grace au ciel d'être parvenu sans le secours de l'intrigue, et qui conserve, au milieu des plus indignes cabales, toutes les illusions de sa vertu.

Tout ce que M. Scribe a mis d'esprit dans ces deux actes n'a point satisfait nos exigences; bien que l'attention se soutînt encore, il nous a semblé que l'intérêt diminuait. Que manque-t-il donc à la comédie de M. Scribe? Ce n'est assurément ni la verve des mots, ni le piquant des situations, ni l'audace de la satire. Qu'est-ce donc? C'est tout simplement une chose qui peut bien ne pas sembler d'abord très nécessaire à la comédie, quoiqu'elle lui soit au fond indispensable : c'est la logique. Nous persistons à croire qu'il n'y a pas de véritable succès possible pour un auteur comique, s'il ne sait point former dans son esprit, et insinuer dans celui de ses auditeurs, un raisonnement serré qui résume toute sa pièce; nous cherchons vainement cette faculté dans M. Scribe, et tout, dans sa pièce nouvelle, nous fait penser qu'il n'a point une volonté assez ferme pour pousser à toutes ses conséquences une idée nette et arrêtée.

Il ne manque pas, je le sais, d'objections à faire contre cette opinion. On pourra dire que la division extrême des convictions et des partis a rendu désormais impossible la comédie raisonneuse et logique, et qu'une pièce d'intrigue, qui provoque la curiosité et la tient en haleine, est tout ce que le public d'aujourd'hui peut supporter. Nous ne désespérons point

tant de notre siècle. Aristophane, le maître de tous les comiques, brilla dans l'époque qui suivit celle de Périclès et qui n'eut qu'Alcibiade pour remplacer ce grand homme. Les sophistes avaient divisé tous les esprits; et la place publique n'offrait plus que le déplorable écho des dissensions de toutes les intelligences. Eh bien! dans ce temps de mollesse, de doute et de dispersion, Aristophane se leva, avec un jugement net, avec un bon sens opiniâtre; et il imposa sa raison à une des époques les moins raisonnables de la vie athénienne. Et c'est ainsi que nous comprenons le rôle des auteurs comiques: plus l'opinion du peuple est affaissée, plus il faut que la leur soit vive et affermie; plus le découragement se répand, plus il faut que leur conscience soit inexorable. M. Scribe ne se sent point fait pour tant de vertu. Plus que tout autre, il cherche l'esprit pour la seule satisfaction de le trouver, et il la doit éprouver souvent. Mais la foi qui anime les poètes, mais l'inflexible logique qu'Aristophane déployait à travers tous les caprices de son imagination, mais le sérieux qui possédait Molière au milieu même de ses inventions les plus grotesques, il ne lui a pas été donné de soupçonner tout cela. Après avoir absous dans *Bertrand et Raton* les déceptions qui se succèdent depuis quelques années, il a retourné, dans *la Camaraderie,* les traits de son esprit contre ceux qui les ont tramées. Tout l'homme est là. Picard avait borné la comédie à une observation naïve et ingénieuse; en pensant lui donner plus de mordant, M. Scribe lui a ôté la sincérité qui lui restait.

J'aime mieux attribuer au peu de mémoire des comédiens qu'à la plume de M. Scrlbe, quelques solécismes qui se sont glissés dans le dialogue. Du reste, les acteurs ont eu les qualités et les défauts de la pièce; ils ont beaucoup plus cherché l'effet que le naturel. Samson a bien dessiné la silhouette de M. de Miremont; Monrose a donné au personnage de Bernardet la verve et l'aplomb qu'il a emprunté aux valets de l'ancienne comédie; Regnier et Provost se sont fait remarquer dans les rôles d'Oscar, de Rigaud et de M. de Montlucar; Mme Volnys, qui a convenablement rempli le rôle de Césarine, n'a point encore assez oublié quelques habitudes que lui a laissées un personnage tout-à-fait semblable de la dernière comédie de M. Empis. Quant au public, dont nous n'avons pas encore parlé, l'amusement qu'il a pris à la nouvelle pièce de M. Scribe ne l'a point empêché de songer qu'il avait ri déjà, pour un sujet tout semblable, à la représentation d'un vaudeville qu'on appelle *le Charlatanisme.*

H. Fortoul.

BULLETIN.

Une adresse mémorable, une discussion longue et pénible, une mêlée oratoire ardente et meurtrière, peu de morts, mais beaucoup de blessés, tel est le bulletin historique de la semaine. Après tout, de quel côté est la victoire? Vraiment c'est ce que nous ne pouvons dire. Mais il nous semble qu'elle n'est point tout entière du côté de ceux qui se l'attribuent. Les hommes du ministère l'enregistrent dans leurs annales; mais leurs adversaires pourraient en réclamer une bonne part.

L'ensemble de l'adresse a été adopté, voilà le succès. Mais cent cinquante-sept voix ont protesté contre ce vote définitif. Cent cinquante-sept voix d'opposition dans un projet d'adresse! jamais on n'en avait tant vu! On en aurait peut-être compté un plus grand nombre encore sans l'influence sensible qu'a exercée sur la chambre M. Molé, qui s'est montré dans cette discussion plus habile tacticien que M. Guizot.

Quelques orateurs ont joué un rôle brillant. Le discours de M. Odilon Barrot a été écouté avec cette attention qui s'attache toujours à son langage mesuré, à ses opinions consciencieuses. Le discours de M. Thiers a produit une grande émotion. Il était impossible d'expliquer plus nettement que M. Thiers ne l'a fait, en répondant à M. Molé, la marche politique suivie par le ministère du 22 février, et la véritable situation de la France à l'égard de l'Espagne. La chambre l'a senti, et a manifesté, à différentes reprises, son approbation.

D'un autre côté, M. de Salvandy, heureusement moins prolixe à la tribune que dans ses livres, a prononcé quelques paroles insignifiantes. M. Saint-Marc Girardin a défendu en bon père un des paragraphes de l'adresse procréée par lui. Mais M. Guizot est monté deux fois de suite à la tribune, et ç'a été chose assez curieuse de le voir, pressé par la redoutable logique de M. Berryer, exprimer, dans un si court espace de temps, deux opinions qui ne se ressemblaient guère; parler la pre-

mière fois pour don Carlos, et la seconde fois pour Isabelle. C'est là, il faut le dire, un de ces éclectismes politiques auxquels nous ne sommes pas encore habitués. M. de Rémusat a pourtant tâché de l'expliquer, et M. Hervé n'a pas craint de fatiguer la chambre, en répétant, phrase pour phrase, mot pour mot, tous les argumens mis au rebut depuis huit jours. M. Hervé n'a eu qu'un beau mouvement d'innovation, c'est quand il a parlé des *Navarrins*. Pour apporter ce singulier néologisme à la tribune, l'honorable député avait quitté la cour de cassation. Il venait à la tribune par ordre de son chef suprême, M. Persil. Une autre fois, quand M. Persil mandera ainsi ses avocats-généraux, il ferait bien de leur envoyer un dictionnaire géographique. Désormais le nom de Navarrin restera à M. Hervé, il l'a conquis ; il le portera comme Scipion portait celui d'Africain.

Le plus malheureux dans toute cette discussion de l'adresse, c'est M. de Gasparin. M. de Gasparin, poussé à bout par le discours de M. Odilon Barrot, a quitté son rôle de ministre pour chercher un refuge dans ses attributions d'ancien sous-secrétaire d'état. Il en a appelé à M. de Montalivet, qui l'a couvert de son manteau. Mais cette générosité de M. de Montalivet n'a pu le sauver. On dit que M. de Gasparin a donné sa démission; on dit qu'il a consenti à attendre encore quinze jours un remplaçant. Après cela, l'ancien sous-secrétaire d'état, l'ancien préfet de Lyon, l'ancien secrétaire-général de préfecture abdiquera sa couronne administrative. Nous ne doutons pas qu'il ne trouve dans ses goûts littéraires un remède à ses déceptions. Les muses ont consolé de plus grands hommes et adouci de plus grandes infortunes. Mais que vont devenir ses protégés de Lyon, qu'il poussait d'une main si active aux emplois de finance et de police? Et que va devenir M. Agénor de Gasparin, qui, au début de sa carrière, sortant à peine d'achever un thème et de polir une version, occupait juste la même place qui fut donnée à M. Mérimée après ses meilleures œuvres?

Tandis que les révolutions ministérielles suivent leur cours, et que l'adresse enfante, après les efforts de M. Guizot et de ses amis, cent cinquante-sept voix d'opposition, le télégraphe annonce l'acquittement des prévenus de Strasbourg. Ce n'est peut-être pas le résultat qu'on attendait de ce procès. Mais qu'y faire? Le jury alsacien a fait preuve d'un bon esprit. On lui avait donné l'exemple de la clémence; il l'a suivi. On avait renvoyé sans l'entendre le prince Bonaparte, et le jury a renvoyé les autres accusés après avoir entendu les dépositions des témoins, le réquisitoire du procureur-général, et le plaidoyer des avocats. M. Persil doit se féliciter de voir le jury suivre aussi docilement les voies judiciaires qu'il lui indique.

Ce sont là des évènemens, mais des évènemens publics connus de tout le monde. Il en est un autre dont le *Moniteur* ne dit rien, dont le télégraphe ne s'émeut pas, et qui pourtant menace d'avoir un jour ou l'autre les plus graves conséquences. Mais devinez : je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. C'est l'évènement le plus extraordinaire, le plus incroyable, enfin j'y mets toute la série d'épithètes que vous avez vues dans une lettre de Mme de Sévigné. Eh bien! vous ne devinez pas? Imaginez donc que deux puissans doctrinaires, deux doctrinaires pur sang, sont amoureux! oui, amoureux sérieusement, au milieu de toutes leurs anxiétés politiques, et tous deux rivaux! C'est un fait grave, comme je vous le dis, et qui peut avoir de terribles résultats. Vous vous souvenez de cette charmante fable de La Fontaine :

> Deux coqs vivaient en paix. Une poule survint.
> Voilà la guerre allumée.
> Amour, tu perdis Troie.

Et de cette autre :

> Amour, amour, quand tu nous tiens,
> On peut bien dire : Adieu prudence.

Nous avons bien peur de voir appliquer quelque jour ces sentences du fabuliste aux hommes qui.... Nous allions écrire leurs noms. Dieu nous en garde! Ils sont trop haut placés pour nous permettre une telle indiscrétion. Vous saurez seulement que les doctrinaires ne sont pas heureux en amour. Que voulez-vous? il est des occasions où l'érudition ne sert à rien, où la robe de savant embarrasse ; et puis, les doctrinaires ont appris tant de choses, qu'ils n'ont pas eu le temps d'apprendre à se faire aimer. Nous en avons connu un qui était passionnément épris d'une belle dame de province. Il avait pour rival un pauvre jeune homme qu'il prenait en grande pitié, et il s'en allait chaque jour porter à sa bien-aimée l'hommage d'une citation latine ou d'une étymologie grecque. Quand il était dans ses belles heures d'espoir, il abordait la dissertation historique, et pour les jours de fêtes, il composait un bouquet des plus fines fleurs de rhétorique. Il n'y avait rien à y reprendre; la métaphore brillait de tout son éclat, l'hyperbole étalait à l'aise ses plus riches couleurs. La jeune femme comprenait assez mal toutes ces galanteries et les recevait d'un air singulièrement préoccupé. Mais lui ne s'en apercevait pas, et il continuait son plan de conquête avec une admirable égalité d'esprit. Un soir, qu'il se sentait plus hardi que de coutume, il crut le moment décisif arrivé, et il laissa tomber l'aveu de son amour entre un magnifique discours sur les caisses de prévoyance, et une analyse parfaitement raisonnée de

la poétique d'Aristote. Pendant ce temps, son rival, qui n'avait pas tant de science à dépenser, disait tout simplement ce qui lui venait au cœur ou à l'esprit; et voyez, la jeune femme y prit goût. Le pauvre doctrinaire chercha long-temps à se faire illusion sur sa défaite, mais elle devint évidente, et il fut bien forcé de s'avouer qu'il avait été vaincu par un ignorant de vingt ans.

Les deux hauts seigneurs de la doctrine dont on conte maintenant l'histoire dans plusieurs salons de Paris seront-ils plus heureux? Jusqu'à présent ils ont tous deux vainement prié et soupiré. Enfin leurs rêves d'amour approchent, dit-on, du dénouement. Si l'on en croit la dernière chronique, l'un d'eux menace de l'emporter sur l'autre; et ce n'est ni le plus jeune, ni le plus séduisant. Les femmes ont quelquefois de singuliers goûts. Dieu sait à quelle rupture éclatante cette histoire d'amour nous expose. Les journaux feront toutes sortes de conjectures, les ambassadeurs expédieront des estafettes à leurs cours. On voudra connaître la cause de cette crise inattendue, et l'on dira : C'est la question d'intervention, c'est un projet de loi, c'est une émeute, une bataille perdue. — Eh ! bien, non, ce n'est ni ceci, ni cela. C'est tout simplement une jolie petite tête blonde qui a divisé deux fortes têtes de la doctrine. Et puis fiez-vous à l'histoire !

Si les doctrinaires ne sont pas très heureux dans leurs amours, ils sont habiles à rallier autour d'eux des partisans. Voici du moins pour eux une nouvelle conquête, et une grande, M. Madier de Montjau. Il n'y a pas long-temps que nous avons vu M. Madier de Montjau en adoration devant M. Thiers. Il ne connaissait au monde que M. Thiers, il n'aimait que M. Thiers, il ne jurait que par M. Thiers. Dans ce temps-là, M. Thiers était président du conseil. Le jour où, pour obéir à ses convictions politiques, il abdiqua son pouvoir; le jour où, de ministre des affaires étrangères, il redevint simple député, nous ne savons en vérité comment cela se fit, mais M. Madier de Montjau s'aperçut tout à coup qu'il avait été le jouet d'une illusion; ses yeux se dessillèrent, et il reconnut en M. Thiers mille imperfections qu'il n'avait jamais soupçonnées auparavant. En même temps que sa première idole perdait ainsi son prestige, M. Madier de Montjau comprit, par le même miracle, les grandes qualités de M. Guizot. Il s'étonna de ne pas les avoir appréciées plus tôt, et pour se mettre en règle avec le sentiment de son devoir, il s'en alla rue de Grenelle faire amende honorable. Depuis ce temps, M. Guizot grandit sans cesse à ses yeux, et quand M. Madier de Montjau aperçoit de loin M. Thiers, ou un de ses amis, il se sauve. Les méchans disent qu'il se sauve parce qu'il a honte de paraître devant ceux qu'il a reniés. — Nous, nous croyons que c'est pour échapper au souvenir de ces jours d'égarement où il encensait M. Thiers. Mais chacune de ces fuites précipitées

lui cause de cuisantes douleurs, car il n'opère sa retraite qu'à l'aide d'une béquille, et les gens qui le voient ainsi courir, et qui ont pitié de toutes les souffrances, lui souhaitent une conscience moins timorée ou de meilleures jambes.

— Décidément la contrefaçon belge a perdu toute pudeur. La voilà devenue insolente comme une parvenue; la voilà qui lève la tête et nous dit de la regarder. Elle a pris la poste, elle a passé la frontière. Son domaine de Bruxelles ne lui suffit plus. Il lui faut l'espace, le mouvement, la publicité de Paris. Naguère encore elle se tenait timidement cachée derrière les allées du Parc, dans la rue de la Montagne. Un écrivain français la faisait rougir; un douanier lui faisait peur. Maintenant elle s'en va fièrement devant les douaniers, et demande à nos écrivains s'ils ne lui livreront pas bientôt quelque nouvelle œuvre. Jusqu'à présent, elle avait profité des annonces faites par nos libraires; maintenant elle entre en concurrence avec eux, elle s'annonce elle-même. Est-ce pour braver le projet de loi de M. Guizot qu'elle s'avance ainsi? Vraiment, nous serions disposés à le croire, car elle a choisi, pour faire son entrée à Paris, le plus grand et le plus pompeux des journaux doctrinaires. *La Paix* contenait avant-hier une annonce de contrefaçon belge. Si une telle impudence nous étonne, nous ne sommes pas moins étonnés qu'il se trouve parmi nous un journal où elle ait pu s'afficher ainsi tout à son aise; et nous pensons que cette annonce n'a passé que par inadvertance dans les colonnes de *la Paix*, sans la participation de son gérant.

Théatre-Italien. — *Malek-Adel*, musique de Costa. — Matilde, sœur de Richard-Cœur-de-Lion, est recherchée en mariage par Lusignan, roi de Chypre, qui veut l'épouser par politique; par Montmorency, qui soupire tendrement pour elle; par Malek-Adel, l'un des chefs sarrasins. Celui-ci n'en est pas plus malheureux pour arriver en troisième, Matilde l'aime. Les princesses européennes avaient un goût décidé pour les Arabes et les Turcs, témoin Éléonore de Guyenne, reine de France, dont le mari avait passé les mers pour aller faire la conquête du croissant. Matilde est assez heureuse pour être tombée en la puissance de Malek-Adel : elle dort sous la tente du musulman, et s'y trouve fort bien; où peut-on être mieux qu'auprès de ce qu'on aime? Mais, par je ne sais quelle bizarrerie, Matilde veut rentrer au camp des chrétiens, et Malek-Adel la laisse faire. Qu'il renvoie Guillaume de Tyr et Montmorency, je le conçois, un musulman n'a pas besoin d'évêque; il peut aussi montrer sa générosité en donnant la liberté à un ennemi; mais renvoyer Matilde, c'est manquer aux lois de la galanterie, et la cour d'Amour ne l'aurait point absous de ce méfait.

Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance;

Tes chevaliers français et tous leurs souverains
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.

Voilà comment Orosmane répond à Nérestan; voilà comment Malek devrait agir. Il se repent bientôt de sa folie, et court après sa prisonnière; il vient la demander en mariage à Richard d'Angleterre, au moment où celui-ci l'accorde à Lusignan. Furieux de sa mésaventure et d'un refus auquel il devait bien s'attendre, Malek s'introduit, on ne sait trop comment, dans l'oratoire de Matilde, qu'il veut enlever; mais l'évêque de Tyr l'en empêche. La princesse anglaise prend alors une résolution qui la délivre des importunités du traître Lusignan et du langoureux Montmorency; elle prend l'habit religieux au monastère du mont Carmel. La voilà carmélite. Malek n'a pas abandonné tout espoir, et se flatte qu'en recevant le baptême, il pourra devenir l'époux de Matilde. Le chef arabe frappe à la porte du couvent; mais il est trop tard, les vœux sont prononcés. Malek se désespère, il veut mourir; Lusignan va l'aider; ses affidés sont postés en embuscade pour l'occire.

L'auteur de ce livret a voulu réunir toute la troupe chantante dans un même cadre, et ménager à chaque virtuose une somme de cavatines, de duos suffisante; préoccupé de cette idée, il a négligé l'action scénique. Certes, le drame était chose fort inutile quand il était chanté par des automates tels que Crivelli, Angrisani, Mmes Barilli, Catalani; il était curieux de voir ces acteurs impassibles dire les scènes pathétiques de *la Distruzione di Jierusalemme*, de *Semiramide*, de *Gli Orazi*, sans faire aucun mouvement, et les yeux attachés sur le trou du souffleur. Mais Lablache, Rubini, Tamburini, n'appartiennent point à cette école; s'ils sont les premiers chanteurs du monde, ils sont aussi des comédiens habiles qu'on peut faire manœuvrer. Leurs plus grands succès, ils les attendent des faiseurs de livrets. M. le comte Pepoli le sait bien, il aurait dû mettre en pratique les préceptes qu'il donne dans ses ouvrages didactiques, et, au lieu d'ajuster une collection de cavatines bien versifiées pour Malek et ses compagnons, tracer un drame vigoureux dans lequel tous ces personnages eussent agi selon leur caractère. Le talent merveilleux de Lablache, sa stature, son organe, appellent des rôles tels que ceux de Zampa, de Bertram, de l'opéra français. Assur était déjà digne de lui. J'en dirai autant de Rubini, de Tamburini. Mettre tous ces acteurs ensemble, dans une pièce commencée avec l'intention de leur en distribuer les compartimens, c'est s'exposer à ce qu'il n'y ait de rôle pour personne; l'ensemble plaira sans doute, et cela doit être, mais cet intérêt dramatique affaibli, cette force d'exécution disséminée, nuisent à la partition. Chaque chanteur exige que ses morceaux aient les trois mouvemens de rigueur, il veut briller à son tour dans *l'allegro giusto, l'adagio, l'agitato*, avoir ses cabalettes franchement isolées sur un *pizzicato* de violons, accompagné des cors en tierces; il veut que le chœur soit là présent pour japper sur les milieux de cavatines. Avec de telles obligations imposées, il n'y a pas de drame possible; prendre six virtuoses pour exécuter un opéra, c'est multiplier à l'infini le retour des mêmes cadres, des mêmes

formes, et si le nombre des personnages introduit la variété des costumes, il amène l'uniformité de la musique.

L'Opéra italien a fait des prodiges; une autre période de succès lui est promise, elle commencera quand les faiseurs de livrets voudront bien penser aux acteurs excellens qu'ils ont à leur disposition. Il faut aussi que ces virtuoses se liguent pour l'intérêt commun et laissent à l'auteur la pleine licence de faire primer tel ou tel, lorsque l'action dramatique l'exige. Aujourd'hui Lablache commandera, demain le premier rang sera donné à Rubini, à Tamburini, à tous les deux peut-être. La symétrie ne saurait être admise dans les scènes d'un opéra.

M. Costa n'en est point à son début, il a déjà donné trois opéras à Naples, et la partition de *Malek-Adel* lui fait beaucoup d'honneur. C'est un musicien de talent, et plusieurs morceaux tels que la fin de son introduction, l'*andante* du grand finale et le chœur religieux soutenu par l'orgue, prouvent qu'il a fait d'excellentes études. Il s'abandonne un peu trop à son goût pour la modulation. Les transitions, qu'il multiplie dans le cours de son ouvrage, paraissent d'autant plus étranges, qu'elles se trouvent dans des phrases formulées à l'italienne, dont l'allure demanderait plus de simplicité dans l'harmonie. Les diverses attaques en différens sons qui terminent l'introduction de l'opéra sont échelonnées avec beaucoup d'artifice, et le motif revient au point du départ après avoir parcouru un cercle de modulations très ingénieuses. Le public n'a fait aucune attention à ce morceau, l'un des plus remarquables de l'ouvrage.

Les cavatines de Matilde, celle de Guillaume de Tyr, le duo de Lusignan et de Montmorency, le trio, les chœurs du troisième acte, et celui des Arabes du premier, sont des morceaux dignes d'être remarqués. M. Costa s'est signalé dans le trio qui termine le second acte, dont le dessin, la mélodie, la conduite, annoncent un talent exercé. Je n'aime pas le solo de clarinette et ses fusées en arpéges. Des traits de ce genre n'expriment aucun sentiment, c'est un jeu du clarinettiste préludant pour essayer son instrument. M. Landel exécute fort bien ce solo. Si je dis que la scène reste vide pendant ce solo, on verra que cette fantaisie du musicien n'est point justifiée. M. Costa n'a pu se défendre de reproduire quelquefois les formes adoptées par ses prédécesseurs : la critique peut attaquer certaines parties de son ouvrage; mais lorsque, dans un opéra nouveau, sept morceaux obtiennent les suffrages du public, certes le maître qui les a composés a des droits incontestables au succès qu'il vient d'obtenir.

L'exécution est admirable et quelquefois merveilleuse. Lablache est parfait de noblesse, d'expression, de costume; il dit sa cavatine avec une majesté dramatique et musicale qui lui appartient et qui était sans exemple avant lui. Tamburini met beaucoup de chaleur dans son air de fureur et le duo qui le suit, il y déploie son exécution rapide, vigoureuse et pleine de charme; Mme Albertazzi le seconde très bien. Mlle Grisi est fort belle dans le personnage de Matilde. Ivanoff ajoute la puissance de sa voix à cet ensemble ravissant, et Rubini, ce rossignol de Bergame, chante

comme un lion du désert; il semblait impossible d'élever la musique à ce degré suprême d'expression, de faire éclater la fureur, le désespoir avec tant de vigueur, sans arriver aux cris, sans altérer le son de sa voix vibrante. Je ne puis décrire ici les moyens qu'il emploie, les résultats qu'il en obtient; je dirai seulement que parmi ses traits d'expression les plus remarquables se rencontre un *mi bémol* suraigu attaqué à toute force, tenu et traîné ensuite sur le *ré bémol* inférieur d'une neuvième; trois trilles successifs et de trois temps chacun, sur le *sol*, le *la bémol* et le *la naturel*, arrivant sur le *si bémol* qu'il tient pour former sa cadence; toutes ces notes lancées à plein gosier de manière à couvrir l'orchestre. La salle entière s'est levée, elle a voulu entendre une seconde fois la colère de cet Achille rugissant avec tant de mélodie; un tonnerre d'applaudissemens s'est fait entendre, des bravos sans fin l'ont suivi.

— Les séances de musique instrumentale que vont donner dans les salons de M. Erard MM. Listz, Urhan et Batta, peuvent être considérées comme un véritable service rendu par ces artistes distingués à l'art musical en France. Les trios et les sonates de Beethoven réclamaient depuis long-temps une place sur le programme de nos concerts; les nouvelles compositions de MM. Urhan et Listz sont aussi de nature à piquer vivement la curiosité des artistes. La première séance aura lieu le samedi 28 janvier.

— Le beau succès que vient d'obtenir M. Léon Gozlan avec *le Notaire de Chantilly*, ne devait être qu'un stimulant pour cet écrivain si fécond et si habile. *Les Méandres*, en effet, six mois tout au plus après le début de l'auteur, viennent consolider la brillante réputation de romancier qu'il s'est acquise. Ce nouveau livre, plus varié, plus amusant, dans le sens léger du mot, aussi plein d'intérêt que le premier, ne saurait manquer de fixer vivement l'attention. Le style ardent et rapide de M. Léon Gozlan n'a plus sa réputation à faire. Tout le monde sait que ce style partage, avec celui de trois ou quatre écrivains de notre temps, l'honneur d'une individualité particulière, d'un cachet. Or, dans *les Méandres*, le style est presque une des qualités les moins apparentes, tant les nouvelles dont ce livre se compose sont pleines d'action, d'intérêt, de mouvement! tant le drame et l'élégie s'y marient avec grâce! tant l'ensemble est harmonieux et complet!—Aussi, nous n'hésitons pas un instant à croire que *les Méandres* sont au moins appelés à un aussi beau succès que *le Notaire de Chantilly*.

ROBERT BURNS.

Le peuple de l'Europe chez lequel l'instruction se répartit le plus également dans toutes les classes est sans contredit le peuple écossais. Depuis près de deux cents ans, il possède, pour la diffusion des connaissances premières, des institutions telles que nous pouvons les envier encore aujourd'hui.

En 1646, un acte du parlement ordonna qu'une école, destinée spécialement à l'éducation des pauvres, serait établie dans chaque paroisse. En 1660, cette disposition législative fut à la vérité annulée par Charles II, de même que toutes les lois républicaines; mais après la deuxième révolution, en 1696, elle fut rétablie par le parlement, et n'a plus cessé d'être en vigueur.

Le clergé ne tarda pas à jalouser l'influence envahissante des modestes *dominies* de village, et comprit que pour la combattre le meilleur moyen était d'emprunter leurs propres armes. Il se fit donc maître d'école à son tour, et trouva dans les principes religieux, dont l'empire avait été maintenu par de nombreuses et irritantes controverses, un moyen puissant de soutenir cette utile concurrence.

Le double résultat de cette lutte intelligente est d'abord qu'aujourd'hui, moyennant six shellings par an (sept francs dix sous), un paysan d'Ecosse apprend à lire, à écrire, à compter et un peu d'anglais. Pour six shellings de plus (quinze francs), on lui enseigne en outre le latin. Cet accroissement de lumière n'altère point les croyances ni les habitudes morales du peuple; c'est dans le catéchisme de Westminster qu'il apprend à lire; ses premiers chants sont des hymnes pieux, que dirige dans chaque village l'un des habitans, appelé le *præcentor*. Enfin, il n'est que deux de ses passions que le clergé n'a pu encore transformer en tendances saintes et vertueuses, celle de la danse et celle des liqueurs fortes. Graves et pensifs dans la vie ordinaire, les paysans écossais ne peuvent entendre sans entraînement une cornemuse les inviter à un *reel* ou un *strathpey*. La séduction devient irrésistible si on leur promet en outre quelques verres d'*ale* ou d'*usquebaugh*.

Joignez à ces goûts une ténacité qui s'applique également au mal et au bien, une grande bravoure, des amours constans, dévoués, et peut-être un peu moins grossiers que chez d'autres peuples, vous aurez les traits saillans du caractère national écossais.

Walter Scott nous avait appris ces détails; mais nous avons cru bon de les rappeler, parce que, selon nous, on ne peut juger un homme et ses œuvres, abstraction faite des circonstances qui ont dû modifier son caractère et donner une direction à son talent.

Robert Burns naquit dans une misérable chaumière de boue séchée au soleil, qu'avait construite sur les bords de l'Ayr son père, autrefois jardinier, et alors tenancier de la petite ferme de Mount-Oliphant. On a peu de détails sur l'enfance première du poète. Il a dépeint son père comme un homme rigide dans ses mœurs, entêté dans ses opinions, travaillant jour et nuit pour soutenir sa famille, mais resté pauvre à cause de son caractère indépendant et entier.

Robert lui-même avait dans ces premiers temps, à ce qu'il écrivit depuis au docteur Moore, un esprit têtu, une mémoire facile, une piété aveugle et enthousiaste. De tous ses souvenirs d'enfant, le seul qui paraisse se rattacher à cette partie de son existence est celui d'une vieille femme conteuse et bavarde qui le berçait volontiers sur ses genoux.

« Elle avait, dit-il, une ample collection de récits et de chansons où figuraient le diable, les esprits, les fées, les *brownies*, les sorcières, les *warlocks*, les *spunkies*, les *elf-candles*, les *kelpies*, les *dead-lights*, les *wraïths*, les apparitions, les *cantraips*, les géants, les tours enchantées, les dragons et autres illusions. »

A six ans il fut envoyé avec son frère aîné, Gilbert, dans une de ces écoles presque gratuites dont nous avons parlé, et les premiers ouvrages dont la lecture l'y impressionna vivement furent les vies d'Annibal et de William Wallace. Elles lui avaient été prêtées par quelques jeunes gentilshommes que son intelligence avait frappé. Ils lui donnèrent en outre des leçons de français, qui plus tard lui ont servi à saupoudrer sa prose de petites citations dans notre langue, citations assez mal choisies d'ailleurs et passablement incorrectes.

Son père cependant ayant besoin d'aide dans ses travaux rappela bientôt les deux enfans près de lui. Sa croix était devenue plus lourde à porter. Le propriétaire de la ferme étant mort, la terre dont elle faisait partie était passée aux mains d'un marchand enrichi, et son impitoyable agent harcelait les malheureux tenanciers. Cet homme, par ses lettres insolentes, désespérait la pauvre famille de Mount-Oliphant, et arrachait au poète des larmes d'indignation. Plus tard celui-ci s'en est vengé à sa manière, en traçant dans une de ses satires (*Twa Dogs*) le portrait cruellement fidèle de ce tyran subalterne.

Voici comment Burns raconte les premières aventures de sa jeunesse laborieuse :

« A seize ans, pour me dégrossir, j'allai à une école de danse malgré l'opposition de mon père; il avait la tête dure, et en conçut contre moi une aversion à laquelle je crois pouvoir attribuer la dissipation qui marqua les années suivantes. Quand je me sers de ce mot dissipation, c'est par comparaison avec la rigueur, la sobriété, la régularité de notre vie de paysans presbytériens. En effet, bien que les feux follets d'une imagination irréfléchie fussent devenus les seuls flambeaux de ma route, les préceptes de piété et de vertu dont j'étais imbu me préservèrent encore quelques années de toute action vraiment répréhensible..... Le grand mal-

heur de ma vie était de manquer de but. J'avais bien ressenti quelques accès d'ambition, mais ils ressemblaient aux tâtonnemens aveugles du cyclope d'Homère autour des parois de son antre. »

Le poète confesse ici fort en détail certaines faiblesses de son caractère.

« Mais, ajoute-t-il, mon impulsion prédominante était *un penchant à l'adorable moitié du genre humain* (ceci est en français dans le texte). Mon cœur était tout entier une substance inflammable, brûlant éternellement pour une divinité ou pour une autre. »

Il raconte ensuite qu'agile, robuste et discret, il était le confident des amours de presque tous ses jeunes camarades.

« Je prenais à ces intrigues autant de plaisir qu'un diplomate à celles des cabinets européens. La plume qui trace ces mots semble reconnaître d'instinct le sentier tant de fois parcouru par mon imagination, le thême favori de mes chants, et je peux à peine l'empêcher de vous raconter deux ou trois des aventures amoureuses dans lesquelles je jouai un rôle. Mais les graves disciples de la science, de l'ambition ou de l'avarice ont baptisé du nom de folies les souvenirs de cette nature. Pour les enfans du travail et de la pauvreté, c'est chose plus sérieuse. Pour eux, l'espérance ardente, l'entrevue dérobée, le tendre adieu, sont les plus grands et les plus délicieux plaisirs. »

L'exemple de ses camarades fut bien vite contagieux pour lui.

« Un peu avant ma seizième année, continue-t-il, je commis pour la première fois le péché de poésie (*I first committed the sin of rhyme*). Vous connaissez l'usage où l'on est dans nos campagnes d'unir un homme et une femme comme partners pour tous les travaux de la moisson. Lors de ma quinzième automne, ma compagne se trouva être une enchanteresse créature, plus jeune que moi d'un an. Mon peu d'usage de l'anglais m'empêche de la peindre ressemblante en cette langue, mais vous connaissez notre dialecte : c'était une *bonnie, sweet, sonsie lass*. Bref, sans le savoir, elle m'initia à cette délicieuse passion que je regarde, en dépit du désappointement amer, de la prudence égoïste et de la philosophie des vers de livres (*book worms*), comme la première des joies humaines, notre plus vrai bonheur ici-bas. Je ne saurais trop vous dire

comment la contagion la gagna. Vous autres médecins (1), vous parlez du même air respiré à deux, du contact, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est que je fus bien long-temps à lui dire que je l'aimais; et vraiment j'ignore moi-même pourquoi je me plaisais tant à rester en arrière avec elle, au retour de nos travaux du soir, pourquoi le son de sa voix faisait vibrer les cordes de mon cœur comme celles d'une harpe éolienne, et surtout pourquoi mon cœur battait un si furieux pas accéléré lorsque, de mes regards et de mes doigts, j'effleurais sa petite main, dont il fallait extraire l'ortie cruelle ou les pointes du chardon. Entre autres attraits, elle avait celui d'une voix remarquablement douce, et c'est pour son *reel* favori que j'essayai la première fois de composer des paroles. Ainsi commencèrent à la fois en moi la poésie et l'amour. »

Cette jeune fille venait des Highlands, et avait nom Mary Campbell. En tête de l'une des chansons de Burns s'est retrouvée la note suivante :

« Ma *lassie* des Highlands était la plus tendre et la plus charmante créature qui jamais ait répandu sur la vie d'un homme les bénédictions d'un amour généreux. Après quelques mois d'un attachement ardent et réciproque, elle me donna rendez-vous le second dimanche de mai sur les bords de l'Ayr, dans un lieu retiré. Nous y passâmes la journée en longs adieux avant qu'elle s'embarquât pour son pays, où elle allait tout disposer avec sa famille et ses amis afin de réaliser nos projets de bonheur. A la fin de l'automne suivante, elle traversa la mer pour me venir trouver à Greenock; et là, à peine débarquée, elle fut prise d'une fièvre maligne qui en trois jours emporta cette chère jeune fille au tombeau, avant qu'on eût pu m'apprendre sa maladie. »

Les adieux de Burns et de sa maîtresse durent être accompagnés de ces cérémonies simples et touchantes que les paysans écossais ont imaginées pour en prolonger la tendre émotion et frapper l'ame d'un plus long souvenir. Séparés par un petit ruisseau, et après y avoir trempé leurs mains en signe de purification, les deux amans tenant une Bible ouverte entre eux jurent par ce saint livre d'être éternellement fidèles l'un à l'autre.

(1) La lettre où ces détails sont puisés est adressée au docteur Moore.

Bien des années après, Burns, alors fermier d'Ellisland, marié, père de famille, un soir anniversaire de la mort de Mary Campbell, quitta la ferme, marcha long-temps sur les rivages de la Nith, revint errer pendant une partie de la nuit autour de son humble cottage, et enfin, comme un lutteur fatigué, il se laissa tomber sur une meule de blé. C'est là qu'il trouva la plus sentie, la plus intime, la plus noble de toutes ses inspirations : une élégie que l'auteur du *Lac* et du *Crucifix* compterait parmi ses chefs-d'œuvre. Elle est intitulée : A Mary dans le ciel (*To Mary in heaven*).

Les persécutions de l'agent dont nous avons parlé, forcèrent le père de Burns à quitter Mount Oliphant. La ferme qu'il prit ensuite était plus grande, et se nommait Lochlëa. Le bonheur sembla renaître pour lui, et pendant quatre ans, la pauvre famille n'eut plus à endurer que les privations de la misère et les fatigues du travail.

Burns saisit cet intervalle pour augmenter le cercle étroit de ses connaissances littéraires; la liste de ses lectures est intéressante, d'abord parce qu'elles durent avoir pour le poète des résultats qu'il est curieux d'apprécier, ensuite comme comparaison à faire de ces moyens d'instruction avec ceux que trouverait en France un pauvre laboureur, isolé dans une province, réduit aux livres de sa famille et de quelques voisins.

Ce que je savais d'histoire ancienne, dit Burns, était ramassé dans les grammaires géographiques de Salmon et de Guthrie; mes idées sur le monde, la littérature et la critique, puisées dans le *Spectateur*. Avec cela, les œuvres de Pope, quelques pièces de Shakspeare, Tull et Dickson sur l'agriculture, le Panthéon, l'Essai de Locke sur l'entendement humain, l'histoire de la Bible par Stackhouse, le Dictionnaire de la justice anglaise de Gardener, les Leçons de Bayles, les œuvres d'Allan Ramsay, la Doctrine du péché originel d'après l'Écriture, par Taylor, une collection de chansons anglaises, et les Méditations d'Hervey; voilà tout ce que je lus.

« La collection de chansons était mon *vade mecum*, je les étudiais en conduisant ma charette, lorsque j'allais au travail, chanson par chanson, vers par vers. »

Lorsqu'il eut atteint sa dix-neuvième année, il fut envoyé à une école d'arpentage sur une côte où la contrebande se faisait avec

beaucoup d'activité. C'est là qu'il fit vraiment son apprentissage du monde. Aimant la société et ne détestant guère le *gin* et l'*usque-baugh*, il prit souvent part aux joyeuses débauches des *Smugglers* :

« J'y appris, dit-il, à vider mon verre et à me jeter sans crainte au milieu d'une querelle d'ivrognes. Cependant ma géométrie n'en souffrait pas encore beaucoup, lorsque le soleil entra dans le signe de la Vierge. Ce mois-là est toujours un carnaval pour mon cœur; aussi *une jolie fillette* (en français), dont la maison touchait l'école, renversa de fond en comble ma trigonométrie, et m'entraîna dans une tangente hors du cercle de mes études. Quelques jours encore, je voulus résister avec mes sinus et mes co-sinus, mais un beau matin, descendu au jardin pour y prendre la hauteur du soleil, j'y trouvai mon ange :

Pareille à Proserpine et cueillant ainsi qu'elle
Des fleurs; — fleur elle-même, et certes la plus belle.

Il fut désormais inutile de songer à rien faire de bon à l'école. »

Burns s'en revint donc chez son père, ayant ajouté aux lectures dont nous avons parlé plus haut, celles de Thompson et de Shenstone, qui ne furent pas sans utilité pour lui. De plus, il avait engagé quelques-uns de ses condisciples à lui écrire, et il modelait sa correspondance avec eux sur celle des beaux esprits du siècle de la reine Anne; malheureux effort qui a laissé de bien fâcheuses traces dans la prose du poète et quelquefois même dans ses vers. On ne saurait deviner à quel point la recherche et l'afféterie ressortissent choquantes au milieu de ses créations simples et vraies.

Jusqu'à vingt-trois ans, *vive l'amour et vive la bagatelle* (en français), resta le grand mobile de ses actions. A cet âge, sa bibliothèque s'augmenta de deux ouvrages, depuis ses lectures de prédilection. C'étaient *Tristram Shandy* et *the Man of Feeling* (l'Homme Sensible) de Mackenzie.

« La poésie, poursuit-il dans sa lettre à Moore, était devenue la voie chérie où s'engageaient mes pensées; mais je ne m'y livrais que par caprices; j'avais toujours une douzaine de pièces commencées, et travaillais à l'une ou à l'autre suivant la disposition du moment; abandonnant l'ouvrage aussitôt que la fatigue se faisait pressentir. Mes passions une fois soulevées se déchaînaient comme

autant de démons jusqu'à ce qu'elles se fussent exhalées en poésie, et alors, l'effort que je faisais pour graver mes vers dans ma mémoire, comme un charme bienfaisant, me rendait le repos. »

Des pièces composées à cette époque, six seulement ont été conservées, parmi lesquelles la fameuse ballade de John Barleycorn, insérée parmi les notes qui suivent un des saynètes de Clara Gazul; l'élégie intitulée *the death and dying words of poor Maillie* (la mort et les dernières paroles de la pauvre Maillie), remonte aussi à ces premiers temps. Ce fut la mort d'une brebis qui l'inspira.

Moitié par fantaisie, moitié pour fixer enfin son existence, Burns se rendit chez un serancier du petit port d'Irvine, afin d'y apprendre le commerce du chanvre. Son existence y était celle d'un ouvrier anglais, c'est-à-dire la plus misérable qu'on puisse imaginer; logé dans un galetas qu'il payait un shelling par semaine, il vivait de gâteaux d'avoine qu'on lui envoyait de Lochlëa, et même cette grossière nourriture ne lui arrivait pas si exactement qu'il ne fût parfois obligé de l'emprunter.

Il écrivait alors à son père une lettre empreinte de la plus amère tristesse, et dont voici le *post scriptum :*

« Ma farine est presque finie; mais j'en emprunterai jusqu'à ce que j'en reçoive. »

Ce premier essai de la vie active ne fut point heureux. Le 1er janvier de l'année suivante, après un festin de jour de l'an, le magasin du sérancier fut complètement incendié, ce qui laissa le poète sans emploi et sans un sou dans sa poche.

D'un autre côté, les affaires de son père allaient de mal en pis, et le pauvre vieillard se mourait de consomption. Pour achever Burns, une *belle fille qu'il adorait* (toujours en français), et qui lui avait promis de l'épouser, le trompa d'une manière indigne.

Cette aventure et la connaissance qu'il fit d'un jeune marin très au courant des choses de la vie, le rendirent à des réflexions plus positives. Il revint guider la charrue et cessa de rimer, mais au bout de quelques mois la lecture des poèmes écossais de Fergusson rendit à sa lyre encore sauvage une nouvelle vigueur.

Sur ces entrefaites (13 février 1784), son père mourut, et tout ce qu'il possédait fut dévoré par la meute infernale qui s'agite dans le chenil de la justice, comme le dit sans façons notre poète.

Quelques parens vinrent au secours des enfans, et on leur prêta de l'argent avec lequel Gilbert et lui prirent à bail une ferme voisine nommée Mossgiel.

Voilà Burns formant les plus beaux projets du monde, s'apprêtant à lire des ouvrages d'agriculture, calculant les produits des champs, suivant les marchés, voulant enfin, en dépit du diable, du monde et de la chair (ce sont ses propres expressions), devenir un homme sage.

Entre autres preuves de sagesse, il se procura un petit cahier et mit en gros caractères sur la première page : FARMING MEMORANDUMS (Memorandum de la Ferme ou du Fermier). Voici quelques échantillons de cet agenda rustique, choisis dans le petit nombre de feuillets où le crayon a laissé des traces lisibles :

EXTEMPORE (1).

Oh! why the deuce should I repine
And be an ill foreboder?
I'm twenty three and five feet nine,
I'll go, and be sodger!
I gat some gear wi' muckle care
I held it weel thegither.
But now it's gane and something mair,
I'll go and be sodger!

Immédiatement après ce serment poétique est une chanson adressée aux belles de Mauchline (village près de Mossgiel), sur le danger de lire des romans, ce qui les livre sans défense aux séductions d'un certain Rob Mossgiel, qui n'était autre que le poète lui-même.

Viennent ensuite les notes que voici :

1° Avoir pour M. Johnson deux chansons :

Molly, Molly, my dear,

(1) Oh! pourquoi diable me chagrinerais-je et me ferais-je prophète de malheur? J'ai vingt-trois ans et cinq pieds neuf pouces. Je m'en irai; je serai soldat.

J'avais gagné quelque argent avec bien du souci; je le gardais à vue dans un petit coin. Mais à présent il est parti, et quelque chose de plus avec. Je m'en irai; je serai soldat.

Et

> The cock and the hen,
> The deer in his den.

2° *Ah Chloris!* — Si Peter Halket de Pitferran en est l'auteur.

N. B. — Il l'épousa — l'héritière de Pitferran.

3° Savoir si M. Cockburn est l'auteur de :

> I hae seen the smiling,

On sent que la ferme ne devait pas beaucoup prospérer entre les mains d'un jeune homme si préoccupé de chansonnettes, de *reels* et de *dirges*. En revanche, sa réputation poétique commençait à poindre. Deux pièces satiriques (*the Holy Fair and Holy Willie's prayer*) circulèrent anonymes, et soulevèrent contre l'auteur inconnu l'anathème de l'assemblée de l'église (*Kirk Session*) dont les membres y étaient tournés en ridicule.

Ils lui firent expier bien cruellement cette saillie de jeune homme. La fille d'un fermier, Jane Armour, entraînée par l'amour passionné de Burns, contracta avec lui une liaison qu'il fut bientôt impossible de cacher. Son amant voulut la mettre à l'abri de leur imprudence, mais il était sur le point de quitter la ferme, et sa vie, encore sans but, la misère qui pesait sur lui, ne lui permettaient guère de devenir chef de famille. Il fut convenu entre les amans qu'ils échangeraient une sorte de compromis irrégulier, que Burns irait ensuite tenter fortune à la Jamaïque, et que Jane Armour demeurerait auprès de son père jusqu'à des temps meilleurs.

Le fermier Armour, qui adorait sa fille, apprenant à la fois sa faute et le demi-mariage qui en était la suite, faillit mourir de douleur. Un époux à la Jamaïque lui paraissait, ainsi qu'à sa femme, être seulement un obstacle au mariage que leur fille pourrait encore trouver à faire. Ils exigèrent donc que le compromis dont nous avons parlé fût anéanti. Sous le poids du remords et de la honte, Jane Armour n'osa résister à des parens dont elle connaissait la tendresse pour elle. En vain Burns offrit de subvenir, autant qu'il le pourrait, par son travail de laboureur, aux besoins de sa femme et de son enfant. Les Armour, endurcis par les repré-

sentations de quelques *divines*, se montrèrent inflexibles, et il fallut se soumettre.

Burns, presque fou de chagrin, résilia sa part de bail, et se fit agréer par le docteur Douglas, qui partait alors pour l'Amérique, comme teneur des livres de son vaisseau. Mais son départ ne pouvant avoir lieu que dans un certain délai, il résolut de publier ses poésies par souscription.

« J'appréciai, dit-il, mes productions avec autant d'impartialité que je pus le faire, et je leur trouvai du mérite; ce fut pour moi une délicieuse idée qu'un jour on parlerait de moi comme d'un — *garçon d'esprit* —, dût cet éloge ne pas m'arriver au milieu des nègres que j'allais surveiller, et peut-être dans le monde des esprits que j'habiterais alors, victime d'un climat inhospitalier.

« Je puis le dire en toute vérité, pauvre inconnu que j'étais à cette époque, j'avais de mes ouvrages et de moi-même une aussi haute idée qu'après notre commune célébrité. Le suffrage du public n'y a du moins presque rien changé. »

Sur six cents exemplaires qu'on avait tirés de ses premiers poèmes, trois cent cinquante se vendirent, ce qui lui valut, produit net, à peu près 20 livres sterling. Il arrêta aussitôt son passage sur le premier vaisseau en partance et, en attendant qu'il mît à la voile, il se cachait d'asile en asile, poursuivi pour dettes, menacé de la prison et relancé chaque jour par les limiers de la loi. Enfin il avait dit adieu à ses amis, peu nombreux dans ce temps-là, à ses maîtresses, à Jane Armour, à ses confrères en franc-maçonnerie (car il était franc-maçon). Il avait écrit sa dernière chanson écossaise, son *farewell* aux *bonnies banks of Ayr* (aux belles rives de l'Ayr).

En un mot, tous ses préparatifs étaient faits lorsqu'il reçut du docteur Blacklock, l'un des plus renommés critiques d'Édimbourg, une lettre pleine d'encouragemens qui l'engageait à venir tenter fortune à Édimbourg.

Trois jours après Burns était près du docteur Blacklock.

Dugald Stewart, Mackenzie, Blair, Robertson, Gregory, Fraser Tytler, ces hommes d'une célébrité européenne que réunissait alors *Auld Reekie* (la vieille enfumée) accueillirent le paysan poète de la manière la plus flatteuse, et chose étonnante, le fermier de

l'Ayrshire ne parut point déplacé, lorsque de son bourg solitaire on le transplanta dans les salons et les tavernes savantes de la capitale d'Écosse; sa réputation fut alors décidée. Mackenzie inséra dans le recueil périodique : *the Lounger*, une notice détaillée sur ses ouvrages et sa personne. Les journaux anglais la répétèrent, et le nom de Burns prit son essor.

Présenté à un noble pair (le comte de Glencairn), le poète accepta son patronage, et l'aristocratie s'empressa de l'admettre dans ses réunions exclusives; mais par malheur le comte mourut six ou huit mois après.

Tant de succès et d'hommages auraient tourné plus d'une tête, mais Dugald Stewart, auquel nous empruntons ces détails, assure que celle de Burns résista très bien à cette épreuve. Seulement la contagion des excès de table, alors si communs en Écosse, même parmi les gens les plus éclairés et les plus illustres, gagna peu à peu le poète dont la santé s'en ressentit. Au lieu de la sobriété d'Irvine, il lui arrivait souvent d'être après dîner :

No vera foul but gaylie yet,

comme on dit aux Highlands.

Il quitta Édimbourg après l'hiver et fit plusieurs tournées dans les provinces d'Écosse, surtout dans celles du nord où l'attiraient les montagnes si belles et les souvenirs de 1745. Burns était en effet jacobite, mais par sentiment plutôt que par conviction, comme Walter Scott et Flora Mac-Ivor. *Chevalier's Lament* (la Plainte du Chevalier) est un des poèmes où Burns a inscrit le plus énergiquement l'expression de ses sympathies poétiques.

Ses voyages étaient de vrais triomphes : des banquets lui étaient offerts par les villes où il passait. Les seigneurs les plus hautains lui ouvraient leurs châteaux crénelés. Le duc d'Athol, entre autres, et la duchesse de Gordon, l'admirent à leur table, et sa parfaite mesure, la fière modestie qu'il sut garder toujours, ne sont pas les moindres preuves, à notre avis, d'une rectitude de jugement et d'une vigueur de raison peu communes.

Après une absence de dix-huit mois, il revint à Mossgiel en juin 1787. On peut juger avec quelle orgueilleuse joie l'accueillirent sa mère, ses frères, et ses sœurs. Quant à lui, maintenant placé

haut dans l'estime publique et comparativement bien riche, il n'avait point oublié sa tendresse pour eux, et ils le retrouvèrent prêt à partager en famille, jusqu'au dernier penny de sa fortune nouvelle.

Il retourna passer à Édimbourg l'hiver de 1787 à 1788. Mais il s'aperçut bientôt du peu de fonds qu'il fallait faire sur l'enthousiasme de ce monde brillant et léger ; or il était trop fier, et la mode l'avait habitué à trop de distinction, pour supporter longtemps le rôle de *lion* déchu.

Aussi, dès le mois de février 1788, il réalisa le produit de ses ouvrages, montant à plus de 500 livres sterling (plus de 12,500 fr.) après qu'il eut payé toutes ses dettes : il en envoya 200 à son frère Gilbert qui était chargé de leur vieille mère et qui soutenait avec peine le poids d'une ferme comme Mossgiel. Avec les 300 livres qui lui restaient, Burns résolut de rentrer dans la vie d'agriculteur et prit à bail la ferme d'Ellisland, sur la rivière Nith, à six milles de Dumfries.

L'unique profit qu'il tira de ses relations du monde, fut une recommandation des douanes (*Board of Excise*) qui fit placer son nom sur la liste des candidats à une place de collecteur de l'accise. Il espérait être nommé dans le district même où était sa ferme.

Alors, ses plans d'avenir étant désormais arrêtés, il revint offrir sa main à Jane Armour, et légalisant leur mariage antérieur par une déclaration expresse, il légitima son enfant.

Burns eut un moment de joie bien sentie, à son retour aux champs, lorsqu'il essaya de nouveau l'emploi de ses bras, que le séjour des villes n'avait pas énervés. Il rebâtit la ferme qui n'était pas commode, organisa son modeste ménage, et envisagea désormais l'avenir, sinon avec joie, du moins avec calme et fermeté.

Mais les vieilles habitudes de travail étaient perdues et oubliées. Bien des obstacles s'opposaient à ce qu'il les reprît : c'étaient des visites de famille, des invitations de tous les gentlemen, ses voisins, de joyeuses soirées d'auberge où le poète, tour à tour amphytrion et convive, efforçait toujours de se montrer *a boon companion;* c'étaient, par suite, des accès de paresse et de joyeuses apparitions poétiques qui le tenaient sous le charme et retrouvaient comme autrefois leur place dans son *Farming Memorandums.*

Sa nomination à l'emploi de collecteur de l'accise vint se joindre à ces distractions. De ce moment, la ferme fut abandonnée aux valets, et le jaugeur vagabond devint presque étranger aux soins de la terre et du ménage. On le voyait bien parfois sarcler une allée, battre du grain, tracer un sillon; mais ses pensées n'habitaient plus Ellisland; pendant ses longues tournées à cheval, elles prenaient une tout autre direction et s'envolaient aux lieux où dansaient les *Sonsie Lassies*, aux fêtes mystérieuses d'*Halloween* (la Toussaint), au bon temps où le *cloven foot* et le *kelpie* hantaient la chaumine et les joncs du fleuve; le collecteur rêvait drames et ballades du temps de Robert Bruce; il formait des sociétés littéraires de fermiers, afin d'acheter des livres, et composait gratuitement des chansons pour un recueil de musique publié par Johnston.

Les conséquences de tout cela sont faciles à prévoir. Au bout de trois ans et demi, Burns résilia le bail très avantageux de la ferme d'Ellisland. Contente de son exactitude, l'administration de l'accise l'avait nommé à un district plus productif que le premier; au lieu de 50 livres sterling, il en avait 70, et, croyant pouvoir avec ce faible revenu attendre un avancement qu'il supposait inévitable, il alla s'établir à Dumfries vers la fin de l'année 1791.

Mais ce qui n'avait été jusque-là que des excès accidentels, prit le caractère d'habitudes vicieuses : l'usage immodéré des liqueurs fortes détruisit en partie sa santé, et altéra, mais par degrés seulement, ses facultés vraiment extraordinaires.

L'avancement sur lequel il comptait fut différé, et quelques circonstances le lui faisaient regarder comme ne pouvant plus avoir lieu, lorsque la révolution française vint ranimer son enthousiasme. L'audace de son esprit et de son caractère comprenait et admirait celle des hardis réformateurs de la Convention. Par malheur, il ne garda point en lui cette impression dangereuse, et l'imprudent poète manifesta plus d'une fois en public l'indignation que lui causait la politique anti-libérale de Pitt et de son parti. L'éclat de son nom ne permettait pas de traiter ses déclamations comme celles d'un tribun vulgaire. L'administration ordonna une enquête. Heureusement le rapport de l'inspecteur fut favorable, et les protecteurs de Burns purent lui conserver son emploi, mais non lui évi-

ter une sévère réprimande accompagnée des menaces usitées pour le cas de récidive.

Burns ressentit alors vivement ce qu'il y avait de dépendant et de peu digne dans sa position. Les journaux racontèrent sa destitution comme une chose faite, et un gentleman, sur ce faux bruit, offrit au poète d'ouvrir une souscription pour lui. La lettre par laquelle Burns répondit à cette offre en termes dignes et mesurés, mais pleins d'une douloureuse émotion, fut le dernier écrit que traça la main du poète.

Chaque jour ses habitudes d'intempérance le dominaient davantage. Par une froide matinée de janvier 1796, à trois heures de la nuit, on le rapporta chez lui, ivre et glacé. Quelques mois de souffrances et de désorganisation suivirent. Enfin, Burns alla mourir, au mois de juillet suivant, aux bains de mer de Brow, dans l'Annandale. Il avait alors trente-six ans. Son corps fut rapporté à Dumfries, où il fut inhumé avec pompe.

Quatre biographes, Currie, Walker, Lockart, et enfin Allan Cunningham, ont essayé tour à tour de reproduire l'existence, dont, grâces à eux, nous avons esquissé les principaux traits.

Le dernier a peut-être encore moins réussi que les trois autres. Sa *Vie de Burns*, publiée en tête des œuvres de ce dernier (juillet 1834), n'est autre chose qu'un long et minutieux plaidoyer en faveur de la moralité du poète. Or, ce soin de réhabilitation, facile à concevoir dans les premiers temps qui ont suivi sa mort, alors que la renommée donnée par ses talens à ses vices pouvait nuire à la famille qu'il laissait, ce soin est, à notre gré, maintenant l'effort le plus inutile et le moins intéressant.

Pourquoi vouloir faire mentir les faits? C'est avec justice que la critique écossaise, grave, religieuse et pleine de bon sens, a semé de réflexions sévères sur le caractère privé de Burns, les éloges dont elle est prodigue pour son talent.

Il est trop vrai qu'il avait adopté pour règle de sa conduite cette insouciance de toute loi morale, ce mépris affecté du bienséant et de l'honnête, cette admiration déréglée pour tout ce qui est étrange, pour tout ce qui heurte les idées reçues et long-temps respectées, vices et malheur de l'époque actuelle.

Dans sa correspondance, Burns semble tirer un orgueil puéril

du souvenir de ses fautes et se complaire dans la malheureuse singularité de sa conduite au milieu de ses compatriotes, dont les principes inébranlables, le caractère décent et sérieux, la foi sincère et active, auraient dû le ramener à des idées plus saines.

Oublions ces lettres et leur dégradante imposture, appelons-en de la prose aride de Burns à sa belle et franche poésie. Il ne sera pas le premier chez lequel nous aurons remarqué deux ordres d'impressions, deux manières de juger, deux individualités d'écrivain tout-à-fait différentes l'une de l'autre, car, à quelques rares exceptions près, la poésie épure tout ce qu'elle touche, et nous dirions presque le contraire du style familier.

Le caractère saillant, le mérite incontestable de la poésie de Burns, c'est la vérité : il n'a évidemment jamais exprimé un sentiment qu'il ne l'ait éprouvé, jamais peint un paysage qu'il ne l'ait vu, jamais dessiné une figure grotesque dont il n'eût ri auparavant. Cette absence de fiction a pour conséquence presque inévitable une vigueur de pensée, une facilité d'images vraiment saisissantes, indépendamment même de tout autre mérite. Ainsi, par exemple, ses épigrammes, en général mauvaises et sans finesse, plaisent néanmoins encore par la colère énergique qu'elles respirent. C'est maladroit, mais fort; c'est gauche, mais il y a de l'ame. On sent que le coup, s'il eût porté juste, aurait infailliblement brisé le but qu'il n'a pas su atteindre.

De cette vérité résulte encore un mélange presque constant de sensibilité et d'*humour*, très fréquent dans nos cœurs, très rare dans nos livres. Il faut trop de peine à un écrivain de métier pour marier ainsi une larme et un sourire; il en coûte trop de peser les détails, les nuances, les mots, afin qu'une impression n'efface point l'autre, afin que la gaieté, après la tristesse, n'ait point l'air d'une raillerie, ou la tristesse, après la gaieté, d'un retour sentimental préparé de longue main. Non! cette heureuse alliance ne se fait point tête à tête avec son papier : elle est propre aux improvisateurs familiers, aux conteurs sans art, aux faiseurs de ballades, aux vieux poètes, traducteurs naïfs d'émotions naïves. De Maistre et Béranger, chez nous, ont presque seuls trouvé le secret de l'imiter : ce dernier plus rarement.

Il y a beaucoup de rapports entre Béranger et Burns. Du peuple

tous les deux, tous les deux populaires, tous les deux ennemis du pouvoir, railleurs tous deux des ministres de la religion, tous deux long-temps jeunes, insoucians, gais par boutades, rêveurs au fond, s'enivrant volontiers, l'un de porter, l'autre d'aï, amoureux l'un d'Annie et d'Eliza, l'autre de Lisette et de Margot. Seulement Burns est plus vrai, plus simple, plus paysan que Béranger; Béranger est plus spirituel, plus raffiné, plus homme du monde que Burns; il y a plus de franchise dans le premier, plus de double entente dans le second : la chanson de Béranger est élégante, légèrement ambrée et fort à son aise dans les salons; celle de Burns sent encore l'*usquebaugh*, la terre humide, quelquefois l'étable d'où elle sort.

L'Ecossais, en labourant un jour, écrase et brise une pauvre petite marguerite. Il s'arrête attristé :

« O modeste fleur à la tête violacée, tu m'as rencontré dans une mauvaise heure, dit-il, t'épargner n'est plus en mon pouvoir, ma belle perle.

« Ce n'est pas, hélas! ta douce voisine, la belle alouette, qui t'aurait ainsi écrasée, elle qui te penchait à peine sous sa tiède poitrine, lorsque, joyeuse, elle s'élançait vers l'est empourpré.

« Le nord aux âpres morsures soufflait froid lorsque tu es née. Pourtant, au milieu de l'orage, tu grandissais gaiement, montrant à peine ta tige frêle hors du sein de ta nourrice, la terre. Et maintenant voilà que le soc a déchiré ta couche... Te voilà gisante, ô pauvre fleur! »

Cherchez un sujet à peu près analogue dans Béranger : *le Violon brisé*, par exemple, ou *le Vieil Habit*. Ce sont des tableaux précieusement finis, trop achevés peut-être; mais qu'il y a plus de regret, de tristesse personnelle, dans ces vers si simples :

Thou's met me in an evil hour
. . . . . .
To spare thee now is past my pow'r,
Thou, bonnie gem!

Son laisser-aller, sa négligence apparente donnent à Burns une supériorité marquée dans tout ce qui est parole de cœur. Ainsi

vous ne trouverez dans Béranger ni une élégie comme *the chevalier's Lament*, ni une plainte comme *Winter, a dirge*, ni surtout comme le souvenir, *to Mary in Heaven*.

Mais en revanche *a Dream* (un Rêve), et toutes les autres excursions de Burns dans le domaine de la politique, sont à une distance énorme des innombrables et inimitables railleries que décocha dans le velours du trône le malin poète qui, sous les verroux de la Force, disait si bien et si juste :

Mon bon roi, vous me le paierez.

Quoi qu'il en soit, il est un terrain où Burns et Béranger peuvent être mis en regard, sans restriction gênante, où ils se sont rencontrés, pour ainsi dire, corps à corps. C'est la chanson du plébéien philosophe, du buveur qui s'égale à tout parce que tout lui est égal, et qui fait passer insolemment les hommes, les évènemens et les idées par l'étroit goulot de sa bouteille. *For a' that and a' that*, *Scotch drink*, *Adress to the De'il* sont des modèles du genre comme *les Petits coups*, *l'Oraison funèbre de Turlupin*, etc., etc.

Comparons par exemple *les Gueux* et *les Bohémiens* de notre poète aux *Jolly Beggars* du *cotter* écossais.

Tous les deux, probablement un jour que leur bourse était vide, ont voulu, narguant la fortune, enluminer de vives couleurs ce pauvre vieux paradoxe du bonheur dans la misère indépendante.

Béranger fait rire et ne prouve rien : en l'écoutant, pas un banquier parvenu ne regrettera ses haillons, pas un courtisan bourgeois ne sentira le poids de son habit brodé : et si, par hasard, son but était de consoler les pauvres diables dont il parle, ils n'auront point oublié le poète : la pensée leur reviendra des riches hospitalités qui l'ont accueilli et des vins généreux dont il s'inspire. Cela tient à des subtilités de pensées et de style, qui appartiennent exclusivement à l'écrivain, et sont invraisemblables dans la bouche des personnes qu'il fait parler.

Burns au contraire oublie sa thèse, il semble perdre de vue l'idée arrêtée d'avance, le raisonnement à suivre dans toutes ses conséquences, la comparaison à établir dans tous ses rapports.

En passant près d'une grange, celle de *Poosie Nancy*, il entend un affreux tintamare : c'est le soir, la gelée blanchit la terre et le

froid commence à être piquant. Il voit à travers les fentes de la porte une douzaine de misérables en guenilles qui boivent, trinquent, rient, hurlent, s'agitent et chantent autour d'un bon feu. Le premier qu'il remarque est un grand drôle vêtu de lambeaux rouges, entouré de sacs remplis de viandes et de pain (*mealy*); à portée de son bras, assez près pour être battue ou caressée, une malheureuse enveloppée de chaudes couvertures qu'elle vient de voler, avale de l'*usquebaugh* à plein verre. Ils se passent de gros baisers, ouvrant pour les recevoir des bouches affamées,

Just like an aumos dish,

et faisant claquer leurs lèvres comme le fouet d'un charretier.

Là dessus, le soldat, ce rouge truand qui se balance en avant et en arrière, avec une plaisante fatuité entonne au milieu du bruit une chanson de guerre, dont chaque couplet finit par ces mots :

Le son du tambour.
The sound of the drum.

Il a fait je ne sais combien de campagnes; il a laissé une jambe ci, une jambe là... Il se gratifie du nom de fils de Mars... Que son pays l'appelle, il ira se battre en boitant au son du tambour. En attendant il faut gueuser, mais n'importe : avec sa besace, sa bouteille et ce qui lui reste de membres (*wallet bottle and callet*), il ne regrette ni la discipline, ni le son du tambour; enfin, pourvu qu'il ait une bouteille de gin sur le cœur, il se battrait contre tous les diables, au son du tambour.

Lal de laudle, répètent en chœur ses camarades.

Quand il a fini, tumulte général : les pots de fer s'entrechoquent, on applaudit, on siffle à épouvanter les rats qui se sauvent de toutes parts. Un petit violon crie *bis* d'une voix aiguë, mais la maîtresse du soldat se lève et on fait silence.

Ici le parallèle va devenir complet, c'est Catin la vivandière qui va parler. Elle ne va pas leur dire comment elle se nomme, nous apprendre qu'elle rit et boit gaiement, ou raconter qu'elle *sert* le soldat depuis le *désert*. Ils savent tout cela de reste.

I once was a maid, tho' I cannot tell when,
And still my delight is in proper young men;

Some one of a troop of Dragoons was my daddie (père)
No wonder I am fond of a sodger laddie.

Tout ceci est intraduisible, et cela doit être. Les paroles d'une vivandière ivre sont quelque chose de sacré.

Lisez ensuite la chanson de la folle qui regrette son *braw John Highlandman*, celle du petit violon, déclaration d'amour sentimentale, s'il en fut, la colère du *Sturdy caird* (robuste chaudronnier), qui d'une main brandit son couteau rouillé, tandis que de l'autre il secoue le violon par sa barbe, et veut le contraindre à renoncer à sa belle : puis le choix remis au charmant objet de tant de discordes.

« La belle, dit Burns, la belle qui ne rougissait plus tomba dans les bras du chaudronnier, vaincue, moitié par son amour, moitié par le vin qu'elle avait bu. Sir Violino, avec l'air que sait prendre un homme d'esprit, leur souhaita un parfait accord et fit tinter sa bouteille.

Et lorsque vous aurez fini par cette étonnante chanson à boire, si impétueuse, si chaude, si désordonnée, qui termine *the Jolly Beggars*, dites-moi si vous ne vous sentez pas quelque velléité de passer au moins une heure en si étrange compagnie, de choquer une fois votre verre à celui du soldat boiteux, d'écouter les confessions originales de sa *doxy*, et d'attiser la querelle du *caïrd* et du *violino* pour leur Hélène avinée? Ne conçoit-on pas bien au bruit de cette étourdissante orgie l'oubli momentané de leurs maux? En d'autres termes, ne les voit-on pas heureux?

Le poète écossais a d'ailleurs des qualités à lui propres. Ainsi ses descriptions de la nature morte sont vraiment admirables. Pour voir et comprendre le ciel brumeux d'Écosse, les longues bruyères (*lanes*), les rivières descendant de la montagne, et roulant sur de larges cailloux plats, les marais argileux et malsains, les monts Grampians aux cônes aigus, les *lochs* bleuâtres des *Highlands*, le soleil passant derrière les nuages, les *glens* profonds, les *cairns* désolés, les pins sveltes, les saules en pleurs, les bouleaux rabougris, il faut les lire, lui et Walter Scott, Walter Scott qu'il vit enfant, et qu'il honora d'une bénédiction prophétique en disant : « Ce petit garçon est destiné à faire quelque chose. »

Il ne se doutait probablement pas qu'il avait, lui, Burns, préparé les voies au petit garçon ; et cependant rien n'est plus vrai. Cette observation fine et minutieuse des mœurs écossaises, qui distingue le romancier, vous en retrouvez dans les récits du poète : *Cotter's Saturday night*, *Tam o'Shanter*, *etc.*, *etc.*, le germe complet, et, pour ainsi dire, les prolégomènes. Ne pouvant, dans le cadre étroit de ses contes et de ses ballades, en détailler minutieusement les développemens, il a légué cette tâche aux faiseurs de romans ; mais il leur a donné tous leurs points de départ, indiqué toutes les routes, et ouvert enfin le premier chaque veine de cette mine si féconde.

Ainsi, à la vérité générale de ses compositions il a su joindre la vérité plus restreinte, et non moins attrayante, qui s'obtient par la peinture exacte, le réfléchissement fidèle et pur des paysages d'une contrée, des physionomies et des usages d'un peuple. C'est là, selon nous, que les poètes devraient surtout chercher leurs chances d'avenir ; c'est là ce qui a fait la popularité de Burns, popularité singulière par son étendue et sa durée.

Depuis quarante ans et plus que la mort a éteint sa voix, ses chansons sont répétées dans tous les hameaux d'Écosse : il n'est pas un pauvre étudiant, pas une pauvre fileuse, pas un fermier, pas un marchand de bestiaux, qui n'en fredonne quelqu'une. Comment les oublierait-on ? à chaque instant, le ciel et ses changeans aspects, les lieux et leur variété pittoresque, la chaumière et les mille détails de son intérieur, la vieille église et ses voûtes sombres, le ministre presbytérien et son *cant* nazillard, le berger et ses traditions fantastiques, le tartan de sa cape, le nom de sa maîtresse, celui de son chien, les sobriquets d'affection donnés à chacune de ses brebis, rappellent un refrain de Burns.

Il a, en quelque sorte, glissé son nom dans la prière du soir qu'il a traduite en vers si beaux, dans les superstitions de la Toussaint, qu'il a recueillies avec tant d'amour, dans les bavardages d'amans au clair de lune, dans les luttes de buveurs attablés. On ne peut, en Écosse, marcher sur une prairie qu'il n'ait décrite, entendre un patois qu'il n'ait imité, évoquer un souvenir vraiment national auquel il n'ait fait allusion.

Aussi, en 1834, un club, qui porte le nom de Burns, s'est, pour

la quarantième fois, rassemblé dans une taverne d'Édimbourg. On a bu à la mémoire du poète, chacune des lettres de son nom a servi de prétexte à de joyeux toasts. Il manquait un millier de livres sterling pour achever sa statue, destinée à être placée sur Carlton-Hill, en regard de la statue de Nelson. Un supplément de souscription a couvert et plus que couvert ce déficit.

Cette gloire si réelle et si méritée, plus d'un compatriote de Burns en a été la victime. En effet, à partir de lui, chaque année littéraire voit se renouveler les tentatives poétiques de quelque vaniteux paysan. De ces tentatives, quelques-unes ont réussi; quelques pauvres diables se sont vus admis comme curiosités dans les cercles de l'aristocratie. Mais ces triomphes éphémères n'ont laissé après eux aucun retentissement : la mode des *ineducated poets* a complètement disparu, et la renommée de Burns est encore là brillante et perfide, comme ces périlleuses lueurs qui errent à la surface des marécages de son pays.

E.-D. Forgues.

ÉTUDES

Sur le Théâtre Espagnol.

ALARCON.

VII.[1]

LE TISSERAND DE SÉGOVIE.

SEGUNDA PARTE.

. . . . . Texer
Hasta ver el hilo de la venganza.

Le fils de l'alcade exerce dans la ville de Ségovie son humble et nouveau métier. Comment, sous le nom et le costume du tisserand Pedro Alonzo, pourrait-on reconnaître don Fernand Ramirez de Vargas? N'a-t-on pas vu le cadavre de ce dernier, percé de coups et tout sanglant, tomber dans la fosse sépulcrale? On oublie jusqu'au souvenir du jeune homme, de son héroïsme et de ses malheurs, pendant que la lune de miel éclaire le bonheur obscur de son mariage.

Suero Pelaez et son fils don Julien triomphent. Mais qu'est devenue la sœur de Fernand, que son frère a empoisonnée par point d'honneur? Anna existe encore. Garceran, auteur de la proposition à laquelle don Fernand a cédé, n'a pas cru devoir exécuter,

(1) Voyez la livraison du 22 janvier 1837.

à la lettre, l'œuvre conseillée par lui. Après avoir bu courageusement la mort, Anna se réveille; elle se réveille entre les bras du comte. Le breuvage préparé des mains de Garceran devait entraîner une léthargie de quelques heures. Ce sommeil se dissipe; et bientôt, émue des tendres soins dont le comte Julien l'environne, heureuse de retrouver la vie, elle se livre à lui; elle se fie à ses promesses; elle l'aime.

Don Julien la conduit d'abord dans un château de plaisance voisin de Ségovie, et ne tarde pas à la reléguer dans un hameau des environs, où elle porte les vêtemens et le nom d'une villageoise. Les visites du comte sont chaque jour moins fréquentes; il cherche ailleurs des aventures nouvelles et des triomphes plus difficiles. Pendant que le père, le marquis *Suero Pelaez*, ourdit de nouvelles trames avec l'ennemi, le fils se contente de varier ses voluptés. La femme d'un artisan lui semble belle; il la possédera.

Un soir il se dirige, accompagné d'un valet, vers l'humble maison qu'elle habite. Le valet frappe, la porte s'ouvre, et déjà la jeune femme s'apprête à recevoir le cavalier, lorsque le mari revient et les arrête.

« Cavalier, que voulez-vous? que demandez-vous à cette heure-ci? Cette maison a un maître.

— Ce que nous voulons? répond le valet. Rester seuls avec une jolie femme!

— Pardieu! mes gentilshommes, vous vous trompez d'adresse. Si vous êtes hommes d'honneur, réfléchissez à ce que vous allez faire. Ne fussé-je qu'un passant, je vous en empêcherais; la loi du monde me l'ordonne. J'ai de la barbe au visage et une épée au côté. Mais si cette femme est ma femme, si elle est à moi, croyez-vous donc que je vous l'abandonnerai, moi vivant?

— Ah ça! interrompit le valet, quand une entreprise est commencée, ne faut-il pas l'achever?

— Avant tout, il faut agir en hommes et en hommes de bon sens : se vaincre. C'est une belle action. »

Ce dialogue ennuyait le comte, il prit la parole :

« Vous êtes bien sot d'argumenter avec ce tisserand! Je ne veux plus entendre vos syllogismes. Partez, continua-t-il en s'adressant

au tisserand, point de réplique; laissez-moi seul ici. » Et comme le tisserand ne bougeait point : « Pedro Alonzo, cela sera!...

— Cela ne sera pas, dit le tisserand.

— Vous êtes tisserand, vous!... Vous parlez en seigneur.

— Et vous, gentilhomme, vous agissez en infame. »

Le grand manteau noir qui cachait la tête du comte Julien s'ouvrit et laissa voir le fier visage du courtisan.

« Vilain! s'écria-t-il, il faut donc agir en maître. Pedro Alonzo, c'est moi.

— Le comte Julien!

— Je suis le comte.

— Ce que vous faites est digne de ce que vous êtes.

— Insolent! quittez cette porte.

— Regardez-moi bien, reprit Pedro Alonzo; je suis tisserand... mais je suis homme (1)!

— Me parler avec cette impertinence... vous, manant! »

Il se jeta sur le tisserand, dont il frappa le visage, et qui tira son épée.

« J'ai eu assez de patience, s'écria Pedro, mais tu verras ce que vaut ma patience! »

Le fer de Pedro Alonzo frappe le marquis au bras gauche. On l'emporte blessé, mais peu dangereusement. Le meurtrier poursuivi est jeté en prison. Le fils de l'alcade se trouve confondu avec des bandits : Camacho, Xaramillo, Cornejo, une foule d'autres. Il a frappé un grand seigneur; il est traité plus durement qu'eux tous. Bientôt, cependant, sa supériorité, sa présence d'esprit, son audace, ses ressources lui constituent une sorte d'autorité dans la prison. Cette aristocratie, fondée par Dieu, se conserve intacte sur le pont des navires, dans la bataille et dans les cachots. L'homme né pour commander commande.

« Il n'y a qu'un homme, dit Cornejo à ses camarades, qui puisse nous tirer d'ici. C'est Pedro Alonzo, le tisserand. Voilà un homme, celui-là! Il en vaut trente comme nous!

(1) FERN. — Mirad
Que soy, aunque texedor,
Tan hombre. COND. que atrevimiento!
Eso me decis, a mi?

— Parlons-lui, reprit Xaramillo, il nous sauvera des griffes de ces ministres de l'enfer, tant geôliers que juges.

Et ils allèrent vers le tisserand.

« C'est nous, dirent-ils, Xaramillo, Camacho, Cornejo, qui venons vous annoncer que nous nous gouvernerons d'après vos desseins et vos bons avis. Il faut sortir d'ici; nous sommes plus de vingt camarades disposés à vous obéir.

— Parbleu! répondit le tisserand, accablé de chaînes et relégué dans un coin, vous avez raison, camarades. Pas de succès sans audace! pas de bonheur sans liberté! Il y a danger à tenter de fuir, mais le danger où nous sommes est plus grand encore. Que diable! il ne faut pas laisser notre vie misérablement suspendue au bout de la plume d'un greffier.

— C'est ce que nous disons tous.

— Eh bien! cette nuit même nous partirons; il ne s'agit que de trouver moyen! Nous nous réunirons d'abord dans l'infirmerie, et de là je saurai vous ouvrir un passage.

— Pour les vieux prisonniers c'est assez facile, interrompit Camacho; ceux-là sont amis de l'infirmier. Quant aux autres, il faut qu'ils demandent la permission de veiller près du lit d'Alonzo Pinto, qui est agonisant.

— Mais moi? dit Fernand. Je suis un grand coquin, comme vous savez; et les ordres sont sévères pour ce qui me regarde. Je ne serai probablement pas de votre bande. Ils me laisseront ici avec ces menottes et ces fers aux pieds! Il faut cependant que je reste avec vous.... Qui a un couteau?

— Moi!... tenez!

— Xaramillo, tu vas me donner un coup de couteau là, dans la tête, sans me tuer, mais un coup solide. La blessure saignera; vous crierez que je suis tombé de cet escalier : on me conduira à l'infirmerie (1). Qu'en dites-vous?

(1) FERNANDO. — Pues en la cabeza, amigo,
Dadme una cuchillada,
Y fingiendo que he caido
De esa escalera, mi entento
Con este medio consigo,
Pues luego en la enfermeria
Me han de poner.

— Le moyen est barbare.

— Il est humain; il m'enlève au bourreau. Allons, frappe; je t'attends (1).

— Ma foi, vous le voulez! »

Ce qui fut dit fut fait. La tête de Fernand offrit une blessure assez large et saignante. Il cria; les geôliers accoururent. « Ce pauvre homme est tombé d'un étage; il s'est fendu la tête. Voyez! n'est-ce pas cruauté de lui charger ainsi les pieds et les mains. Franchement, ne vaut-il pas mieux le tuer (2)? »

On emporta Fernand à l'infirmerie; les prisonniers se disaient que le tisserand n'était pas un homme, mais un démon.

La nuit arrive, l'infirmerie se remplit. Tous les prisonniers sont rassemblés. Nouvel embarras; Pedro Alonzo, bien que couché, porte encore ses chaînes.

« Cornejo, Camacho, pouvez-vous les briser?

— Impossible, quand même nos mains seraient des tenailles!

— Malade et blessé, ils ne m'ont pas enlevé ces fers.

— Vous seriez mort qu'ils auraient peur de vous!

— On ne brisera jamais ces menottes! Autant vaudrait bâtir un mur d'acier avec des balles de laine.

— A coups de marteau, à la bonne heure. Mais les geôliers nous entendraient.

— Misère! s'écria Fernand, misère!... Eh bien! j'ai des dents, et leur secours va me suffire : deux doigts de ma main droite paieront pour mon corps tout entier (3). »

Les compagnons de Fernand le virent, non sans horreur, trancher avec ses dents le pouce et le premier doigt de sa main droite, faire tomber la menotte qui la retenait, et envelopper son poignet sanglant d'un mouchoir.

(1) Acabad, que el golpe espero,

(2) CORNEJO. — Pedro Alonzo es, que ha caido
De esta escalera : mal hagan
Tantas esposas y grillos!
No es mejor matar a un hombre?
CAMACHO. — La cabeza se ha rompido.

(3) Pese a mi! si tengo dientes,
Porque busco otro remedio?
Dos dedos han de estorbar
Que se escape todo el cuerpo!

« Les fers de mes pieds, s'écria-t-il, ne m'embarrassent pas. Pourvu que j'aie les mains libres, je suis tranquille. Un couteau!

— En voici un.

— Camarades, obéissance! Je tue le premier qui résiste!

— Nous sommes prêts à vous obéir.

— Faisons sortir de leurs lits les malades; plaçons les lits l'un sur l'autre. Nous atteindrons le toit; nous y pratiquerons aisément une ouverture. Voici des échelles de corde. Bientôt nous jouirons du ciel libre.

— Allons, commençons.

— On parlera long-temps de ce que nous allons faire, dit Fernand. Il n'y a plus de malades parmi nous, n'est-ce pas? Morts ou vivans, nous sortons tous d'ici.

— Morts ou vivans!

— Nuit obscure, s'écria le nouveau chef, couvre-nous bien, cache nos efforts, protége-nous! »

La nuit les protégea. Le tisserand, le bras en écharpe et suivi de ses camarades, retrouva son logis, où sa femme était loin de l'attendre. Il y fit entrer les vingt hommes qui l'avaient choisi pour chef.

« Mes amis, leur dit-il, le ciel nous a donné le succès; la précieuse liberté nous est conservée; comment la garderons-nous? Nous aurions beau demander asile à une église ou à la maison d'un ambassadeur : la justice plie devant les hommes puissans. Le favori du roi me poursuit avec acharnement. Il ne respectera rien. A quoi me servirait-il d'ailleurs d'avoir quitté une prison pour une autre. Mon avis est que nous sortions tous ensemble de Ségovie. Nous voici plus de vingt hommes de cœur. Pardieu! nous pourrons faire parler de nous dans les histoires (1)! Notre bande grossira chaque jour. Tous ceux qui ont peur de la justice viendront nous rejoindre. Occupons les défilés et les bois des montagnes voisines. Ce seront nos palais, nos lieux de sûreté, nos murs inexpugnables, nos créneaux de défense. Dans ces roches sauvages, qui osera nous attaquer? Personne : les voyageurs nous paieront tribut. Nous ne manquerons ni d'argent, ni de vêtemens, ni de bijoux. Nous serons

(1) Las historias.

rois. Tous nous avons des griefs contre la société ; nous les vengerons : le courage nous donnera la victoire; le hasard nous donnera les occasions. »

Ces hommes n'avaient rien de mieux à faire que de suivre les conseils de Fernand, et Camacho prit le premier la parole :

« Excellente idée !

— Tous sont prêts à vous suivre.

— Je me fie à vous, dit Fernand, et je suis à vous. Mais une mesure nous reste à prendre : il faut un capitaine reconnu de tous. Sans chef, point de discipline; sans discipline, point de succès. Tout tombe en ruine : lisez l'histoire.

— Vous seul êtes notre capitaine, dit Camacho.

— Qui oserait lui disputer ce titre?

— Tous nous vous nommons capitaine, tous !

— Approchez. Voici une croix : placez là votre main droite; jurez de m'obéir loyalement, sous peine de mort et d'infamie.

— Nous le jurons.

— Qu'on se munisse d'armes !... Tout ce que l'on trouvera ! Plus tard notre arsenal sera mieux monté. »

Téodora avait assisté à cette scène, qui se passait la nuit chez le tisserand.

« Et toi, Téodora, lui dit-il, que penses-tu de tout ceci ?

— Que je te suivrai dans les solitudes les plus désertes, heureuse à ton côté, amazone digne de toi.

—Tu me paies ce que tu me coûtes (1); et tant que ton beau visage sera près de moi, je triompherai du monde. Amis, il faut que l'aurore éclaire pour nous les sommets de Guadarrama.

— Marchons ! marchons !

Ils sortirent.

« Comte Julien ! (s'écria le tisserand, qui jetait un dernier regard sur sa maison, et que suivaient sa femme et les prisonniers devenus ses soldats), tu ne tarderas pas à savoir ce que vaut le *Tisserand de Ségovie!* »

Les voilà campés au milieu des roches de Guadarrama. Ils

(1) Lo que me cuestas me pagas.

font noblement ce métier de *salteadores*, ou de libres voleurs, que l'Espagne et l'Angleterre, comme l'Italie moderne, ont estimé à très haut prix. Dès que l'organisation de la société est incomplète, la liberté devient sauvage et s'organise elle-même pour le brigandage et le massacre. Déjà la réputation du tisserand chef de bandits se répandait en Castille, et le peuple chantait les héros de Guadarrama. On entendait le muletier répéter, en conduisant ses mules, la ballade du grand *Salteador* Pedro Alonzo et de ses trois amis.

«Ya se salen de Segovia
Quatro de la vida ayrada;
El uno era Pedro Alonzo,
Camacho el otro se llama,
El tercero es Xaramillo,
Y Cornejo es el que falta!

Todos quatro matasietes,
Valentones de la hampa,
Rompiendo los embarazos
Y quitando las trabas,
A pesar de los guardianes
Escaparon de la jaula.

Pidieron embaxador,
Y dandose buena maña,
Fueron a ser gavilanes
Del cerro de Guadarrama.

Triste de aquel que agarraren
Los pescadores de caña,
Que al son de una cuerda sola
Hara en el ayre mudanzas. »

Traduise qui pourra cette ballade populaire : la comprendre est bien assez. Ce qu'il y a d'intime et de national, dans les *Gavilanes del cerro*, les *matasietes* et les *valentones de la hampa*, expressions que la populace de Madrid vous expliquera quand vous voudrez; n'est pas plus traduisible que le sens réel du *gamin* de Paris, du *cockney*, du *swell* et du *buck* de Londres. Nos brigands firent assez bien leurs affaires. Mais tout n'est pas roses dans ce mé-

tier. Un traître se rencontre, qui livre à la justice Téodora et son mari, le tisserand de Ségovie. On les conduit à Madrid; les gardes s'arrêtent dans une auberge. Les mains de Fernand sont garrottées. Il voit tous les assistans occupés à boire, s'approche d'une lumière qui se trouve sur la table, brûle à la fois ses liens et ses deux poignets, subit cette torture avec l'héroïsme auquel vous êtes sans doute accoutumés (1), reste libre, se jette sur une épée, et fuit en se défendant.

Son épée est brisée; il est couvert de sang. Il se réfugie dans la maison de campagne la plus voisine. C'est celle du comte don Julien, son ennemi mortel. Bientôt les soldats amènent dans le château du comte, la femme du bandit, Téodora, qui a essayé de

(1) Son monologue, pendant qu'il brûle ses liens, est fort beau.

¿ Dadme favor, santos cielos,
Que mientras hablan, dispongo
Que el fuego de este candil
Me de remedio piadoso,
Aunque me abrase las manos;
Que si las desaprisiono,
Hechos ceniza los lazos,
Han de hacer del fuego propio,
En que ellos se abrasen, rayos,
En que mis contrarios todos
Fulminen mi ardiente furia!
¿Elemento poderoso,
Esfuerza la accion voraz,
Tu, que los humedos troncos,
Los aceros, los diamantes,
Sueles convertir en polvo.
¿Ah! pese a tu actividad!
Todo me abraso, y no rompo
Los lazos ¿ fuego enemigo,
Dante pasto mas sabroso
Mis manos, que estas estopas,
Que te suelen ser tan propio
Aumento? — Ya estoy libre;
Ahora si quantos mostruos
De Egypto beben las aguas,
Pacen de Hircania los sotos,
Se oponen a mi furor,
Los hare pedazos todos.

Il y a là sans doute des traces assez nombreuses d'emphase et d'exagération orientale. Mais le mouvement est admirable, la passion sincère, l'énergie irrésistible, l'éloquence réelle. Jusqu'ici, nous avons rejeté dans les notes la plupart des traits bizarres, que nous nous serions fait scrupule de supprimer, mais qui, plus rares chez Alarcon que chez ses rivaux, auraient suspendu le dialogue et distrait l'attention du lecteur. Faisons observer en passant que plusieurs fautes matérielles se sont glissées dans ces notes : *vel* pour *ver*; *bueldad* pour *beldad*, *vestra* pour *vuestra*, etc., etc.

défendre son mari. Le comte, heureux d'avoir en sa puissance la femme qu'il désire, lui promet, si elle veut l'aimer et le suivre, la grace de Pedro Alonzo.

— Comte, lui répond-elle, je ne vous ai pas découvert mon amour. Mais ne vous trompez pas sur mon silence! Votre rang m'imposait. J'ai honte, en vérité, de vous avoir préféré un pauvre tisserand; depuis bien des jours, mon cœur avait besoin de vous parler; ma bouche ne l'osait pas!

— Ah! que me dites-vous, Téodora (s'écria le comte surpris et ravi)? Je suis heureux de vous entendre, heureux si je puis vous croire; votre résistance même est un charme de plus. Tu seras donc à moi, toi que j'adore!

— N'en doute pas; je t'appartiens! »

Dans la salle basse de cette maison de campagne, salle qui donne sur le parc, se trouvent à la fois Téodora, le comte et Fernand désarmé, mais libre.

« Je l'ai entendu! s'écrie ce dernier. Femme vile! où est ton honneur?

— Ne l'outragez pas, Pedro, dit le comte; respectez-la, si vous aimez la vie!

Mais le tisserand furieux accablait Téodora de reproches.

— Quel gré te saurai-je, dis-moi, de m'avoir délivré? Quelle victoire as-tu remportée si tu effaces ta noble action par cette bassesse, et ta miséricorde par ton crime?

— Je ne t'écoute plus!

— Cette femme se place sous ma protection : respectez-la, encore une fois, dit le comte!

— Oui, comte, je suis à vous!

— Téodora, est-il possible! s'écria Fernand désespéré.

— Allons donc, dit-elle à Fernand en s'approchant de lui, c'est à vous une extrême arrogance, à vous héros de grand chemin, de penser que je vous préférerais constamment à un gentilhomme tel que le comte. Ce serait pousser l'amour jusqu'à un aveuglement trop bizarre. Vous l'avez espéré! vous! je vous ai suivi par force, et mon mauvais destin m'y a contrainte. La justice vous poursuit, le bourreau vous attend; tous vous regardent comme infâme. Voici l'homme que je préfère; c'est celui qui soutient, à lui seul, le

poids de la couronne de Castille. Ne me regardez pas avec tant de fureur; cette fureur serait votre perte. Vive le ciel! j'ai vécu en femme guerrière, et si vous dites un mot contre mon honneur, je saurai me venger, je me défendrai même contre vous (1)! Pas d'injures, ou je couvre la terre de votre sang infâme!

— Ai-je pu vivre, s'écrie Fernand, pour entendre ces paroles de sa bouche!

— Il faut se résigner, dit le comte; Pedro Alonzo! sauvez-vous; les portes sont ouvertes; j'ai répondu de vous. Allez! on vous donne la vie.

— La vie! cette femme me la fait haïr. Frappe, frappe, cœur misérable et vil; femme sans honte et sans foi; je veux t'outrager assez pour que tu te venges. Tue-moi, tue-moi, ce sera mieux!

Le comte avait laissé son épée nue sur une table. Téodora se jeta sur cette épée et s'élança vers Fernand.

— Infâme, infâme, répétait Fernand!

Téodora, au lieu de frapper le tisserand son mari, lui donna l'épée.

— Prends vite, lui dit-elle; moi je fuis : empêche le comte de me suivre, défends la porte; la nuit nous protége; je t'attends là-bas.

(1) Necio, di, que confianza
Te ha dado a entender jamas,
Que yo no quisiese mas
Cumplir la justa esperanza
Al Conde, que ser constante
A la fe de un salteador?
Tan ciega estoy de tu amor,
Que a un senor, que es el Atlante,
En que estriba justamente
El pese de la corona,
Prefiera la vil persona
De un bandido delinquente?
Conocete, presumido,
Confiado, vuelve en ti,
Que el seguirte yo hasta aqui,
No amor, sino fuerza ha sido.
Y asi, el furor que te anima,
Solo fabrica tu dano:
Goza pues del desengano,
Y como a prenda me estima
Del Conde ya, o vive el Cielo,
Si me vuelves a injuriar,
Que yo misma he de manchar
De tu infame sangre el suelo.

Elle se trouvait près de la porte. Elle disparaît; une lutte inégale s'engage entre Fernand et le comte.

— Ah! la perfide! s'écriait le comte.

— Honneur des femmes! répondait Fernand.

— Voulez-vous me tuer, moi sans armes?

— Oui, si vous criez, je vous tue!

Il le bâillonna, ferma la porte de la chambre, emporta la clé, prit la fuite, et alla retrouver ses amis.

Les exploits du *salteador* recommencent leur cours. Sa troupe bat tous les environs, et découvre enfin la retraite de dona Anna. Le comte habitait, avec un petit nombre de domestiques, cette même quinta située au pied de la Guadarrama, où nous venons de le voir tout à l'heure. Fernand prend ses mesures, entre de nuit avec ses hommes dans la quinta, fait bâillonner les domestiques, et, masqué, tenant sa sœur par la main, il se présente dans la chambre du comte.

— Hommes, que voulez-vous? que cherchez-vous? leur dit-il. Vous entrez ainsi armés, et en tumulte, chez un grand d'Espagne!

Fernand s'approcha.

— C'est une audace assez singulière en effet, seigneur; ne vous en étonnez pas; vous ne voyez en moi que l'instrument humain de la justice de Dieu. Nous ne sommes pas égaux aux yeux du monde, vous et moi; mais le plus grand seigneur, comte, c'est l'homme qui ne craint rien dans une cause juste. Connaissez-vous cette femme?

— Oui, dit le comte, je la connais (1).

— Vous savez donc que sous son vêtement de paysanne elle est noble comme vous, sinon plus noble. Vous savez aussi quelles

(1) COND. — Buen la conozco. — FERN. — Sabeis,
Que aquesta muger que veis,
En trage humilde, es dona Ana
Ramirez, cuyo linage
Es igual, si no mejor
Que el vuestro, y que vuestro amor.
La disfraza en este trage
Dando a sus prendas perdidas
Por ser en van empleadas
Esperanzas inganadas,
Y promesas mal cumplidas?

promesses mal remplies, quels sermens trompeurs l'ont forcée à prendre ce déguisement. Dona Anna s'est fiée à vos paroles, et demande justice.

— Moi ! qu'ai-je promis ?

— Je n'attends pas de vous une confession entière. Tout est jugé, tout est connu, tout est dit, mon épée est prête ; le prêtre attend, donnez-lui la main, ou, vive Dieu ! la chambre où vous êtes se va remplir d'un appareil de mort.

Don Julien cède à la force. Le mariage a lieu. Fernand revient trouver le comte.

— Qu'on nous laisse seuls maintenant, dit Fernand, j'ai à parler au comte.

Pedro Alonzo alla fermer les portes et les fenêtres. Le comte, sans armes, le contemplait d'un œil effrayé.

— Que va-t-il faire ? s'écriait-il. Mon Dieu ! qui me livrez à un bourreau de cette ignoble espèce, je vous ai donc bien irrité ?

Pedro Alonzo se plaça en face du comte.

— Me reconnaissez-vous, lui dit-il (1) ?

(1) FERN. — Conoces me, Conde ? — COND. — Si.
Y en vuestro valor osado,
Antes de haberos quitado
La mascara, os conoci.
FERN. — Quien soy ? — COND. — Sois el texedor
Pedro Alonzo, no me olvido.
FERN. — Aun no me habeis conocido,
Miradme, Conde, mejor !
COND. — Por lo que decis pensara
Si pudiera ser mirando
El retrato de Fernando
Ramirez, en vuestra cara,
Que erades el. — FERN. — Yo soy, Conde.
COND. — Valgame Dios ! si ofendido
De me el cielo, ha permitido
Que del sepulcro, que esconde
Vuestro cadaver helado,
Que yo mismo vi enterrar,
Os levanteis a vengar
Vuestra hermana ! ya he pagado
La deuda, y cobro su honor
Con la mano que la di.
Que mas pretendeis de mi ?
FERN. — No quiero que mi valor
Deslumbreis, atribuyendo
A milagro soberano
Las hazanas de esta mano :
Ya que justamente entiendo,
Que es el cielo quien ordona

— Alors même que vous portiez un masque, je vous ai reconnu à votre audace.

— Qui suis-je?

— Vous êtes le tisserand de Ségovie, je ne l'ai pas oublié.

— Vous ne me reconnaissez pas; regardez-moi mieux.

— Je vous regarde, et si don Fernand Ramirez n'était pas mort, je croirais que c'est lui.

— Comte, je suis Fernand Ramirez.

— Que Dieu me sauve! Dieu permet donc que votre cadavre sorte du sépulcre pour venger votre sœur offensée. Je vous ai vu enterrer de mes propres yeux! Que voulez-vous, que voulez-vous de moi? J'ai épousé votre sœur, j'ai payé ma dette; son honneur est sauvé : que faut-il de plus?

— Comte, je ne suis pas mort, je suis vivant : il n'y a pas de miracle ici; le ciel veut que je vous punisse, et vous serez puni.

— Mais j'ai vu s'ouvrir votre fosse; j'y ai vu tomber votre cadavre percé de coups!

— Vous vous êtes trompé; j'ai échappé à vos poursuites, j'ai pris le nom et fait le métier d'un tisserand. Après avoir défendu, contre vous, ma sœur, j'ai défendu, contre vous, ma femme; et me voici, le corps plein de vie et l'ame pleine de vengeance!

— Fernand, si vous êtes le frère de ma femme, est-il nécessaire de nous tuer?

— En vous épousant, elle a retrouvé son honneur; en vous tuant, je retrouve le mien (1).

— Je n'ai pas offensé Fernand Ramirez, mais un homme qui s'appelait Pedro Alonzo et qui était tisserand.

— Voici ma joue; c'est bien la même que vous avez frappée; la même sur laquelle votre main a gravé l'offense. Est-ce au tisse-

Que yo os castigue, no estoy
Muerto, Conde, vivo estoy,
Y de vuestra justa pena
Es mi brazo el instrumento.
COND. — Como es posible? Yo mismo
Os vi entregar al abismo
De un obscuro monumento.

(1) COND. — Si sois, Fernando, de mi esposa hermano,
El matarnos los dos es desvario.
FERN. — Ella cobro su honor con vuestra mano,
Y yo con vuestra muerte cobro el mio.

rand que vous l'avez faite? Le tisserand vous tue. Est-ce la femme du tisserand que vous avez voulu séduire? Le tisserand vous tue.

— Elle m'a résisté, vous le savez : je ne l'ai point séduite.

— Mais vous l'avez voulu, l'outrage est le même (1). Voici deux épées; battez-vous.

Il tira de son manteau deux épées. Le fils de l'alcade et le comte Julien se battirent, et le comte fut frappé à la poitrine.

— C'est fait de moi, s'écria-t-il.... Je vais mourir; écoute. J'ai porté contre ton père un faux témoignage... Mon père l'a voulu... Pardonne-moi, car tu es chrétien et noble.

— Tu meurs pardonné (2).

Ainsi marche à la vengeance, d'un pas ferme et que rien n'arrête, le fils de l'alcade, devenu cadavre, puis tisserand, puis salteador (3). Marie de Luxan ne l'a pas quitté. Sa troupe, puissante et nombreuse, maîtresse des défilés de Guadarrama, se grossit de tous les mécontens dont abonde un pays livré à la guerre civile et mal gouverné. Le marquis Suero Pelaez, ennemi secret de don Alphonse, roi de Castille, a survécu à son fils, et n'a pas renoncé au projet d'ouvrir aux Maures de Cordoue les portes de Madrid et de leur livrer le trône de Castille. Depuis la mort de l'alcade don Bertrand Ramirez, c'est Suero qui gouverne. Les citadelles restent dégarnies; le commandement des troupes appartient au marquis Suero, qui oppose des forces insuffisantes à l'invasion des ennemis de la foi. Parvenus jusqu'à un village voisin des défilés de Guadarrama, ils vont remporter une victoire facile que la défection du marquis a préparée, et déjà une partie des troupes d'Alphonse plie devant les Maures, lorsque la petite armée des bandits de Fernand, sortant de ses repaires, vient prendre part au combat et rend l'avantage aux chrétiens. Tout cède à ce renfort inattendu; les Arabes, surpris et cernés, sont mis en pièces; et, au milieu de la mêlée sanglante, Fernand pousse son cheval vers le marquis :

« Défends-toi, marquis!

(1) Almarido se ofende pretendiendo.

(2) Perdonado mueres.

(3) Voir la Primera parte.

— Qui es-tu? Pourquoi tourner contre les chrétiens l'épée qui a vaincu les Maures?

— Je la tourne contre toi seul. Je suis Fernand Ramirez de Vargas. Dieu m'a laissé la vie, pour que le monde puisse lire la loyauté de mon cœur, le châtiment que tu mérites et l'horrible crime que tu as commis envers mon père.

— Ah! ah! cria le soldat Bermudo, qui chevauchait derrière le marquis; solde ta dette, marquis : paie le tisserand.

— Paie de ta vie la vie que tu as ôtée à mon noble père!

Il le frappa au cœur.

— Je suis mort! et je confesse la vérité de ce qu'il a dit. »

Si l'on examine cette création compliquée et fougueuse, il sera impossible de ne pas admirer la hardiesse, la souplesse, la fécondité de l'invention qui a su lier tous ces évènemens, les enlacer d'une chaîne étroite, et soumettre l'ensemble à une seule idée, à un but, à un mot : *vengeance*. A travers le bouillonnement et les détours de ces incidens romanesques, mais non invraisemblables, qui se pressent à flots, toujours une raison logique et austère apparaît, déterminant l'action par le caractère et modifiant le caractère par les chances. Le héros se défend dans une église dont il fait sa citadelle. En prison, il règne. Il devient voleur et commande à des voleurs. Son énergie s'élève ou tombe jusqu'à la férocité; et les crises de sa vie le trouvent toujours au niveau des nécessités du sort. On chercherait vainement des scènes plus puissantes d'effet et plus ardentes d'éloquence que celle où Téodora le délivre par un mensonge, et celle où Fernand, après avoir forcé le comte d'épouser Anna, le contraint de se battre et le tue.

Comme étude historique, cet ouvrage est un des drames qui font ressortir, de la manière la plus vive, l'idéal ancien du type ibérique. Nous voyons son inutile énergie se débattre encore au sein de la décadence. Qui n'a pas entendu parler des atrocités de la dernière guerre; retraites dans les tourelles et dans les églises; hommes assiégés et brûlés au fond de ces repaires; indépendance et fanatisme sauvages; massacres sans pitié; des mœurs qui ne sont pas celles de l'Afrique, mais qui n'ont jamais été celles de l'Europe; qui étonnent davantage à mesure que l'on s'en occupe

davantage, et qui réunissent tous les caractères de la féodalité septentrionale, de la chevalerie du moyen-âge et de l'inexorable passion de l'Orient.

Ce qui a lieu aujourd'hui en Biscaye, vous le retrouvez dans les contes de Michel Cervantes, dans les comédies de Lope, dans tout ce beau théâtre espagnol, si remarquable par la fécondité de l'invention et la verve de l'essor lyrique. Les critiques lui ont reproché une exubérance ridicule de formes purement extérieures, des images arabes, des traits hasardés, un orientalisme absurde; ce défaut, si c'en est un, est celui du soleil et du sol. Accusez l'Afrique voisine et ces grandes haies d'aloès et de cactus dont Grenade est environnée : accusez le génie arabe qui a semé les temples mosarabes d'ornemens extraordinaires et étrangers à notre goût. Mais un accessoire exagéré ou défectueux est peu de chose, lorsque le fond est d'or et d'or pur, lorsque le travail est magnifique, lorsque les ouvriers sont artistes. Comparez donc, si vous l'osez, l'art qui compose et qui crée, avec le métier qui arrange et qui raboute; le développement d'un art dramatique naïf, versant à pleines mains les passions et les caractères, avec le labeur d'un métier qui s'apprend, qui a ses poulies et ses ressorts, ses dents d'acier et ses crochets, et qui mêlant, d'après un procédé connu, les fils usés de plusieurs inventions, les combine dans une trame plus ou moins rajeunie. Comparez ces fleurs vigoureuses, qui empruntent toute la sève d'un sol vierge et la font jaillir pure et colorée dans leurs pétales et leurs corolles; ces fleurs que le soleil, l'air et l'onde fraîche font vivre; comparez-les avec ces tristes reliques de nos herbiers dramatiques, canevas desséchés que l'on remet en lumière par je ne sais quel artifice, et qui ne doivent leur faible éclat qu'au profond ennui d'une société qui veut jouir et qui n'est pas difficile en fait de voluptés.

Il semble que l'art dramatique n'ait qu'un moment de vie réelle chez tous les peuples. La chanson héroïque berce leur enfance; le chant épique signale leur adolescence; et dans la brillante époque d'une jeunesse qui s'avance vers la maturité, le drame éclot et se développe naturellement : il redit la passion dans sa force et dans sa nouveauté. Où est le drame espagnol après les Philippe, le drame français après Louis XIV; le drame anglais après Jac-

ques Ier? Les évènemens peuvent hâter ou retarder de quelques années le développement du génie dramatique; mais un temps vient toujours où la société, qui s'est fondée et qui pressent son avenir, arrête ses idées sur les relations des hommes entre eux, sur l'emploi et le jeu des passions, sur les limites du droit et du devoir, sur le genre de moralité qu'elle adopte. De là le drame; expression animée et palpable de la vie humaine, telle qu'elle est conçue et comprise, en tel temps et sous telles conditions. Oreste tue sa mère et obéit au destin. Les héros espagnols frappent une sœur innocente, et obéissent au point d'honneur. Le bon sens pratique de la société française est résumé par Molière. Bientôt on agite dans toutes les directions, on combine de mille façons, mais toujours sous la loi du type national, le petit nombre de passions motrices que Dieu a données à l'homme. Les grands traits s'épuisent; on essaie les nuances; on veut renouveler, par la réflexion, le drame qui est action. C'est l'époque des Euripide et des Voltaire. Enfin, aux derniers momens, il arrive quelquefois que de braves et inutiles efforts tentent la régénération de cet art merveilleux et passager. A force de science, d'artifice et de déclamation éloquente, vous galvanisez le cadavre. Le drame ouvre sa prunelle rougissante; il étend ses faibles bras, et cette convulsion peut simuler la vie. Il a poussé un cri féroce, et l'on a cru qu'il allait parler; il retombe enfin dans son linceul, abandonné par ses médecins les plus habiles, et livré aux seuls spéculateurs qui ont toujours aimé les résurrections et les miracles.

Je sais que l'Angleterre, la France et l'Allemagne comptent quatre ou cinq cents théâtres; mais croyez-vous donc que le Théâtre soit l'Art dramatique? Erreur! Rien ne se ressemble moins. Il y avait bien plus d'art dramatique en Europe lorsque de misérables bouts de chandelles éclairaient la scène de Shakspeare ou de Calderon, ou lorsque les marquis encombraient la scène de Molière, qu'à l'époque où tous les prestiges du décorateur sont venus troubler, en prétendant les embellir, les voluptés de la scène, à l'époque où, pour charmer tous les sens à la fois, on a oublié le véritable but des œuvres dramatiques.

Il faut un grand courage pour s'occuper aujourd'hui du théâtre avec conscience, avec zèle, avec amour; et les observations précé-

dentes n'ont rien d'hostile aux talens qui nous restent : leur tâche est plus difficile ; voilà tout. Le Théâtre menace de nous envahir et le Drame de s'en aller. Le théâtre sans le drame, c'est un mouvement matériel et scénique, une multitude de comparses, une armée de chevaux et d'hommes, un jeu bruyant et dispendieux. Comme le théâtre peut se passer du drame véritable, le drame peut exister sans le théâtre ; et cette différence n'a été ni assez remarquée ni assez sentie.

Les deux grandes nations septentrionales modernes, l'Allemagne et l'Angleterre, malgré le mouvement qu'elles ont voulu jeter sur la scène, ont créé des drames (je parle de leurs chefs-d'œuvre) bien mieux appropriés au philosophe qu'au spectateur, et faits pour être médités plutôt que pour être représentés. La noble poésie du *Faust* de Goëthe s'évanouit sur le théâtre. Jamais le *Songe de la mi-août* (*Midsummer's night's dream*) n'a pu être compris à la scène : tandis que *le Festin de Pierre*, ou plutôt *le Convive-statue* de Tirso da Molina (Juan Tellez) a fait triompher sur tous les théâtres européens sa féerie d'invention espagnole. L'*Oreste* des anciens est une pièce infiniment meilleure *à jouer* que le *Hamlet* de Shakspeare. Le Nord cherche la pensée dans l'action ; il cherche dans la pensée la cause de la pensée, et de cette cause il étudie les nuances. Non qu'il méprise la passion, mais il est toujours prêt à la dominer par l'analyse. Quand il souffre et quand il saigne, il se regarde et s'entend souffrir. C'est là ce qui rend les drames de Shakspeare, ces drames qui ne sont pas des drames, et où l'action n'est qu'un prétexte, si chers, si précieux, si enivrans, si éternellement féconds pour toutes les intelligences méditatives et les ames rêveuses.

Je ne prétends pas que Shakspeare manque d'action ; j'affirme que ce grand homme a souvent négligé l'effet théâtral, pour le sacrifier à la méditation, à la poésie, à l'observation, aux nuances, à l'analyse, à l'étude infinie du caractère et des évènemens humains. Jamais le peuple, même en Angleterre, ne le comprendra tout entier. Il n'est pas en dehors du théâtre ; il est au-dessus. Chez les Espagnols, la conception, sans être aussi profonde que celle de Shakspeare, se prête merveilleusement aux exigences positives de la scène. Ils peignent à fresque, ils frappent les sens.

Shakspeare abonde en traits d'une délicatesse infinie qui répugne à la représentation matérielle. Les neuf dixièmes du rôle d'Hamlet se composent de recherches métaphysiques, qui descendent, comme l'a observé Lamb, dans les derniers replis de cette ame solitaire. Il se dit à lui-même, en face du public, ce que l'on ose à peine dire à Dieu. Faites apparaître Hamlet dans le silence du cabinet; qu'il s'y élève comme un fantôme représentant le mystère ineffable de la vie et des peines humaines; écoutez, en les pesant, chacune de ses paroles; prêtez l'oreille à l'écho multiple de ses douleurs; que chacun de ses vers fasse rêver; qu'après l'avoir lu cent fois, on le rouvre cent fois à toutes les pages et au hasard. Mais dans le tumulte actif de la scène, que saura-t-on d'Hamlet? que sa mère a épousé beaucoup trop tôt, selon lui, le meurtrier de son père, et qu'il en est affligé jusqu'à la folie. C'est là le canevas grossier du drame. Quant aux nuances, elles s'effacent; *Hamlet* et *Oreste* se confondent. On n'aperçoit plus au théâtre que deux choses, la passion et les faits. C'est là ce qui se comprend facilement, ce qui frappe l'auditoire; on s'intéresse à la passion parce qu'elle est de l'homme; on suit l'enchaînement des faits par curiosité. Philosophie et poésie, méditation et rêverie, tout ce qu'il faudrait étudier pendant des heures et des jours, échappe à cette masse haletante qui partage les émotions des acteurs et se laisse entraîner par leurs ardentes paroles. L'homme s'isole pour méditer; dès qu'il s'assemble, il est peuple; peuple, la sensation l'emporte et la réflexion le fuit.

Il faut donc avouer que le Drame, isolé de la méditation et de l'étude, dans son acception véritable, le drame pur et complet, le drame pour la scène, non pour le penseur, appartient au Midi; et parmi les nations modernes, c'est incontestablement à l'Espagne qu'il faut attribuer la puissance d'invention la plus énergiquement créatrice.

Le canevas espagnol se retrouve encore sur tous les théâtres du monde. A Venise, à Rome, à Paris, à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à New-York, *Don Juan* ou *le Cid*, *le Menteur* ou *le Mariage secret*, anciens caprices de quelques poètes de Madrid aujourd'hui inconnus, se maintiennent obstinément, tant il y a de véritable vie dramatique dans ces inventions. L'Arioste a demandé

sa comédie à Plaute ; Molière a beaucoup emprunté aux Italiens, aux Espagnols et aux Romains ; Shakspeare a mis à profit toutes les nouvelles et tous les contes de l'Europe. L'Espagne seule a puisé dans son propre fonds ; au lieu de procéder par assimilation ou par absorption des idées étrangères, elle a développé un génie propre et autochtone, d'autant plus curieux à observer, qu'il n'appartient pas à quelques hommes de génie, mais à tout un peuple. C'est l'accent naïf et hardi d'une nationalité fort isolée. Au premier coup d'œil, les milliers de drames espagnols qui du XVIe au XVIIe siècle ont coulé de source, se ressemblent et sont jumeaux. Pour reconnaître l'empreinte des variétés de talent qui les ont dictés, il faut y regarder de fort près. Leur originalité est celle d'un peuple, non celle d'un homme ; et le talent spécial du poète s'est comme sacrifié et perdu dans le génie dominant de la masse. Une telle tendance a de la grandeur, et peu de variété ; elle est favorable à l'énergie, non à la profondeur de la création ; elle nuit surtout à la gloire des poètes, qu'elle ne laisse guère parler en leur propre nom, mais au nom de l'esprit populaire, et qui, dépouillés de leur caractère spécial et isolé, marchent comme une armée de Bardes dramatiques, où personne n'est capitaine, où personne n'est soldat, et où des mérites réels sont obscurcis et confondus dans la foule qui les presse. Montalvan, Guilhem de Castro, don Juan Tellez, Diamante, ont jeté au hasard des pièces remplies d'invention, d'éloquence et d'esprit. Ai-je eu tort de dire que *don Ruiz Alarcon* est un grand poète inconnu ? Que ceux-là en jugent qui ont lu son *Menteur*, son *Ganar Amigos* ou son *Tisserand de Ségovie*.

Le premier j'ai tiré son nom des catacombes littéraires. En vain chercheriez-vous dans *Schlegel*, dans *Bouterweck* et dans *Sismondi* la mention la plus légère d'Alarcon. Ces écrivains, qui se sont spécialement occupés du théâtre espagnol, se taisent sur l'homme qui inspira le grand Corneille, et qui se place au premier rang des inventeurs dramatiques. Moins brillant et moins lyrique, moins catholique et moins poète que le familier du saint-office, Caldéron, Alarcon se livre moins éperdument que Lope de Vega au plaisir de créer des situations innombrables et embarrassantes. Il combine plus habilement l'action et la passion. Je doute que la métamor—

phose du roman chevaleresque en drame se soit jamais opérée sous une main plus ferme.

Le roman transporté dans le drame offre des dangers auxquels il a échappé : l'auteur d'une telle œuvre est exposé, en multipliant le jeu des chances, à ne s'attacher qu'à cette fantasmagorie rapide et à manquer de profondeur dans les motifs ou de vérité dans les passions ; trop souvent les pièces de Lope sont des ébauches, vives par le jet, fades par l'exécution : Caldéron remplace l'intensité de la passion humaine par l'élévation de l'enthousiasme lyrique. Chez Alarcon, l'émotion naïve ne manque jamais à la situation. La *Sospechosa verdad* et le *Texedor* prouvent qu'il sait arracher à un sujet tout ce qu'il renferme, tout le rire ou toutes les larmes qui s'y trouvent renfermées. Ne lui demandez pas la grande et philosophique observation de Shakspeare : comme ses rivaux, Caldéron, Montalvan et le moine *Tirso da Molina* (dont les drames ironiques seront bientôt pour nous un sujet d'études), ce poète méridional n'a que des observations toutes d'instinct, jamais de réflexion.

Si l'accord exista jamais entre la faculté de réfléchir et la faculté de se passionner, si cette harmonie s'est jamais fondue dans un art sublime, un seul peuple, les Grecs, en ont conservé le secret. De là cette idolâtrie pour la Grèce, idolâtrie bien méritée, et que la France a justifiée par des chefs-d'œuvre conçus dans le même système, sinon placés au même niveau. Il y a, dans le génie de la Gaule, un penchant septentrional assez prononcé qui lui fait comprendre, sinon admirer pleinement, la puissance métaphysique émanée du septentrion. Malgré sa longue éducation grecque, elle s'est prononcée récemment en faveur de ces méditations sur la passion, et de ces profonds retours de l'ame sur elle-même, qui selon nous sont essentiellement contraires à la nature du drame. Dans le chaos intellectuel où elle se trouve aujourd'hui, on la voit graviter tour à tour vers le nord et vers le midi, vers l'antiquité dominée par la Grèce, et vers le moyen-âge dominé par la Germanie; situation confuse, mêlée d'éclairs et de ténèbres ; où l'on ne sait ni où l'on va, ni ce que l'on voit ; où il y a plus d'éblouissemens que de clartés, plus de cris aigus que de

voix sonores, plus de guides volontaires que d'hommes qui veulent être guidés, plus de professeurs que de malades, plus de parleurs que d'écouteurs, et plus de remèdes que de guérisons. C'est dans un tel combat de tous les élémens contraires, avec des ébauches de connaissances si étendues et si vagues, une diffusion de lumières si impuissantes et si stériles; tant de repentirs qui ne se résolvent pas en actes, tant de doutes qui simulent la foi, tant de réformateurs qui cachent leur méfiance sous une apparence de témérité; c'est dans ce vaste carnaval de toutes les choses humaines qu'il semble excellent et utile, courageux même, de revenir à une étude sincère, à une science modeste, à une appréciation exacte de tout ce qui est resté vague, inconnu ou inexploré.

PHILARÈTE CHASLES.

MÉMOIRES DU DIABLE.

LE

PREMIER FAUTEUIL.[1]

Et le diable commença en ces termes :

Mme du Bergh s'appelait, il y a vingt-cinq ans, Mlle Nathalie Firion. Elle était la fille de M. Firion, fournisseur, riche d'une fortune princière, élégant, d'un parler distingué, et qui possédait au suprême degré l'art de faire accepter son argent. C'est l'homme que j'ai vu acheter le plus de femmes en leur laissant la liberté de croire qu'elles ne s'étaient pas vendues. Des magistrats, des généraux d'armée, des administrateurs, ont reçu de lui des millions qu'ils croyaient légitimement gagnés, et lui ont, en retour, rendu des services qu'ils disaient gratuits, parce que le mode de paiement n'avait pas été direct. C'est qu'il ne faut pas vous imaginer, mon cher Luizzi, que la corruption de l'argent soit une chose facile. On achète un laquais, un espion de police, une fille entretenue pour une somme dont on convient et qu'on accepte de quelque ma-

(1) Voyez la dernière livraison.

nière qu'elle soit offerte; mais un député, un écrivain, une femme du monde, il y faut des façons infinies; cela demande du tact, de l'adresse, et surtout une grande volonté. Si jamais vous allez dans le monde des princesses impériales, je vous raconterai l'histoire d'une tête couronnée qui s'est vendue à un marchand de modes. C'est ce que je connais de mieux dans ce genre.

— Plus tard, dit Luizzi, mais à cette heure, je désire surtout savoir l'histoire de Mme du Bergh.

— Pour arriver plus vite à Mme Farkley, soit. Comme je vous le disais, M. Firion était l'homme de France qui savait le mieux faire accepter ses marchés; et de tous ceux qui prétendant qu'on a tout ce qu'on veut avec de l'argent, il était peut-être le seul qui eût le droit de le dire sans fatuité. Il en était résulté pour lui une étrange facilité à promettre et à donner tout ce qu'on lui demandait. Quelque chose que désirât sa fille unique Nathalie, elle n'éprouvait jamais de refus. A toutes ses demandes, M. Firion répondait : *Je te l'achèterai*, soit que ce fût une parure, une robe, un tableau, une maison, ou même un objet appartenant à une personne étrangère. On avait souvent fait la guerre à M. Firion sur sa facilité, sans s'apercevoir que c'était une manie. A mesure qu'il s'était engagé dans cette espèce de lutte, et qu'il avait trouvé plus de difficultés à tenir ses promesses, il s'y était intéressé. Il en était résulté que cet homme, qui n'avait presque jamais trouvé d'obstacles à l'accomplissement de ses désirs, s'était fait une occupation des peines que les caprices de sa fille lui suscitaient. Il aimait à raconter comment il les avait surmontées, à dire tout ce qu'il lui avait fallu d'habileté, d'esprit, de ruses, pour parvenir à se procurer ce qu'on avait exigé de lui. Il citait comme son chef-d'œuvre d'avoir enlevé à une vieille baronne allemande un carlin dont elle faisait ses délices. Un prince illustre, ayant appris cette négociation, lui fit offrir l'ambassade de Saint-Pétersbourg; Firion refusa. Dites à son altesse, répondit-il, que je ne suis ni assez noble, ni assez pauvre, ni assez bête, pour faire un bon ambassadeur. La carrière politique de Firion n'alla pas plus loin.

Cependant, tandis qu'il s'endormait dans le ravissement que lui faisaient éprouver ses triomphes, Nathalie devenait pensive et triste. A la place de ces bizarres désirs qu'elle exprimait à tout

propos, comme pour mettre en jeu l'obéissance de son père, elle ne lui répondait plus que par de longs soupirs jetés au vent, de longs regards jetés au ciel, de longs hélas jetés au hasard : Nathalie avait seize ans.

M. Firion s'alarmait et se réjouissait de cette préoccupation. Il s'en alarmait parce que sa fille s'alanguissait ; on voyait dans ses yeux des traces de larmes, dans sa pâleur des traces d'insomnie. Pour la première fois, il y avait un chagrin dans cette ame jusque-là si innocemment tyrannique et volontaire. Était-ce un désir de mariage? M. Firion l'espérait; il s'attendait à voir sortir de cette tristesse une exigence bien extraordinaire qu'il se faisait fête de satisfaire. Sa fille eût-elle été éprise d'un prince, il calculait qu'il possédait assez de millions pour le lui donner. Eût-elle jeté ses vues sur un homme marié, il arrangeait un divorce qui pût rendre libre l'homme qu'elle avait choisi. Je te l'ai dit, c'était une manie qui s'était emparée de Firion, et il en était venu à ce point, de donner à sa fille ce qu'elle voulait, bien plus pour sa propre satisfaction que pour celle de Nathalie. Firion attendait donc et se préparait en silence. Il connaissait assez sa fille pour supposer qu'il n'aurait à vaincre que des obstacles de position. Nathalie était belle, grande, distinguée; elle était faite pour exciter de l'amour et des désirs, mais elle n'était pas faite pour en éprouver. Une tête d'enfant sur un corps largement développé ne laissait aucune chance ni à ces pensées dévorantes qui égarent la raison et la vertu, ni à ces accès de fièvre nerveuse qui ont le même résultat. Un égoïsme profond la défendait contre ces tendresses de cœur qui fondent les natures les plus dures, et font plier les volontés les plus absolues. Firion se croyait donc assuré de n'avoir à satisfaire que des désirs d'ambition et de vanité.

Toutes les prévisions de ce bon père furent renversées par une chose à laquelle il n'avait pas du tout pensé, par l'influence littéraire de l'époque où il vivait.

— Comment cela? dit Luizzi.

— Tu vas voir, repartit le diable en souriant joyeusement, car il venait d'apercevoir un filou qui enlevait la montre d'un dandy, pendant que celui-ci lorgnait un masque des secondes loges ; tu vas voir.

Il toussa, puis il continua :

— Une des plus merveilleuses niaiseries de l'humanité est enfermée dans cette phrase : *Je veux être aimé pour moi-même!* Si l'on demande, à ceux qui la prononcent d'un ton pénétré, ce qu'ils entendent par *moi-même*, ils arrivent, pour peu qu'on les pousse, à une suite d'absurdités inouies.

Je ne voudrais pas, disent-ils, être aimé parce que je suis riche : c'est un amour intéressé.

Je ne voudrais pas être aimé parce que je suis beau : c'est un sot amour.

Je ne voudrais pas être aimé parce que j'ai de l'esprit : c'est un amour de tête.

Oh! s'écrient-ils dans leur enthousiasme d'amour pur, je voudrais être aimé pour moi-même! Oui! fussé-je laid, bête et pauvre, je voudrais être aimé; car le seul amour véritable est celui qui ne s'adresse ni à la fortune, ni à la beauté, ni à l'esprit, mais seulement au cœur.

Les hommes étaient, surtout à cette époque, empoisonnés de cette manie d'eux-mêmes; ce qui n'eût pas empêché que si une femme se fût avisée de préférer à l'un de ces messieurs un malotru fait comme ils auraient voulu l'être, ils eussent souverainement méprisé cette femme.

Cette manie avait produit, en outre, de sots propos de salons, où être aimé pour soi-même était la prétention à la mode; cette manie, dis-je, avait produit une foule de romances, de contes et d'opéras-comiques, avec force princes et princesses déguisés en bergers et bergères. Il en était résulté une action du monde sur la littérature, et de la littérature sur le monde, qui avait fait de cette manie une rage, un délire, une fureur.

Cependant la tristesse de Nathalie augmentait de jour en jour; elle devint même si alarmante, que M. Firion s'en occupa très sérieusement. S'il s'était fait une loi de satisfaire les moindres désirs de Nathalie dès qu'elle les avait exprimés, il y avait mis la précaution de ne jamais les deviner. Cette fois, cependant, il s'écarta de son système : un soir, dans une fête splendide où Nathalie, étincelante de beauté et de parures, était entourée des hommages les plus soumis et les plus flatteurs, elle se laissa aller à éclater

subitement en larmes et en sanglots; puis elle se précipita dans les bras de son père en lui criant :

— Emmenez-moi d'ici; sortons, sortons; j'étouffe, je me meurs.

Cette esclandre épouvanta M. Firion; il craignit un amour violent excité par la jalousie : il enleva sa fille et la porta à moitié évanouie dans sa voiture. Mais à peine Nathalie fut-elle seule avec son père, qu'elle se mit à arracher violemment sa couronne de fleurs; elle détacha ses bijoux de jeune fille, déchira sa robe de mousseline de l'Inde, parure fort rare dans ce temps de blocus continental, et les foula aux pieds en répétant :

— O malheureuse! malheureuse que je suis!

— Mais qu'as-tu? que veux-tu? lui dit son père, vivement alarmé.

— Je veux ce que vous ne pourrez me donner.

— Qu'est-ce donc?

— Je veux être aimée pour moi-même! s'écria Nathalie en regardant son père d'un air triomphant.

Cette réponse abasourdit M. Firion; elle dérangeait tous ses calculs. Il est difficile d'acheter un cœur qui aime sans intérêt. On ne paie pas ce qui n'existerait plus du moment que cela se serait vendu. La diplomatie financière de M. Firion demeura sans présence d'esprit, et il tomba dans les lieux communs les plus ordinaires.

— Comment peux-tu croire qu'on ne t'aime pas pour toi-même? Tu es jeune et belle, tu as de l'esprit, de la fortune.

— Et voilà ce qui fait que je suis si malheureuse, répliqua Nathalie. Le fils du duc de.... m'accable de ses soins; mais il n'aime en moi que les millions avec lesquels il pourra redorer son blason moisi. Le colonel V.... m'adore. Je le crois désintéressé; mais il promènera sa femme avec le même sentiment d'orgueil que son uniforme de hussards; pourvu qu'elle soit plus belle que la femme du général B...., qu'il déteste, il sera satisfait. Mille autres me font une cour assidue, dont je rougis pour moi et pour eux, car aucun n'éprouve ce véritable amour qui part du cœur pour s'adresser au cœur; il y a chez tous une raison honteuse ou frivole de m'aimer. Mais si j'étais une pauvre fille sans fortune, alors

sans doute je rencontrerais un homme qui ne serait touché que de moi seule. Oh! que les misérables sont heureux! ils sont sûrs de l'affection qu'ils inspirent.

Nathalie continua long-temps sur ce ton, et, pour la première fois, Firion, désarçonné par le caprice de sa fille, ne put pas lui répondre : Je te l'achèterai.

Toutefois il espéra que ce caprice passerait comme la plupart de ceux qu'il avait satisfaits. Mais c'était une nouveauté pour Nathalie que de désirer long-temps quelque chose; elle s'entêta donc dans sa manie, et bientôt elle fut sérieusement prise d'un véritable dégoût du monde. Sa santé s'altéra, et sa vie fut un moment en danger. M. Firion, qui avait mis en elle toutes ses espérances, tout l'avenir de sa richesse, Firion qui avait caressé pour sa fille des rêves de grande dame, oublia tout pour la sauver; et pour la sauver, il se prêta autant que possible à sa manie de se faire aimer pour elle-même.

En conséquence, il la conduisit secrètement aux eaux de B...., et là, sous le nom de Bernard, il se logea dans une modeste maison. Ils n'avaient ni chevaux ni livrée. Une seule femme servait le père et la fille; ils sortaient à pied, modestement vêtus, et si quelque élégant de Paris les eût rencontrés, il eût hésité à les reconnaître; du reste, personne ne les remarquait, et ce que Firion avait cru très propre à guérir sa fille ne fit qu'aggraver son mal.

— Voyez, lui disait-elle; vous avez sous les yeux la preuve de la fausseté de tous ceux qui me poursuivaient de leurs hommages. Je ne suis ni moins belle, ni moins bonne que je l'étais à Paris, et personne ne me fait plus la cour, parce que je ne suis plus riche. Oh! que c'est un affreux malheur d'avoir un cœur fait pour aimer et de ne trouver personne pour le comprendre!

Firion ne savait trop que répondre, car sa fille, cette fois, avait cruellement raison. Cependant il guettait toutes les occasions de la produire, et dès qu'un homme jetait un regard sur Nathalie, il en éprouvait une vive reconnaissance; il le saluait, lui souriait, l'agaçait. A la fin, il joua ce jeu si maladroitement, qu'il fit dire sur son compte les choses les plus singulières. Cela alla si loin qu'on les évitait comme des intrigans de bas étage. Le père et la fille en étaient venus au point de douter d'eux-mêmes; Firion n'avait plus

d'esprit, Nathalie devenait gauche et laide. Il faut que vous sachiez, mon cher Luizzi, que le succès est comme l'ivresse, il donne une portée réelle à certains esprits et à certaines beautés. Il y a des hommes qui ne savent que réussir et des femmes qui ne savent qu'être heureuses; la moindre résistance annule les uns, et l'abandon enlaidit les autres. Il en est de ces gens-là comme des chevaux de course : du moment qu'ils ne peuvent plus faire le tour du Champ-de-Mars en moins de trois minutes, les meilleurs coureurs deviennent des rosses.

Cependant la saison se passait, et aucun homme n'avait encore adressé la parole à Nathalie, lorsque le baron du Bergh parut à B... Le baron du Bergh était un gentilhomme du Querci qui venait user aux eaux les restes d'une belle fortune et d'une pauvre santé. Orphelin, il avait livré aux émotions du jeu et de la débauche une nature frêle et délicate. Bien jeune encore, il avait à peine vingt-cinq ans, il en était arrivé à aborder une friponnerie et une femme sans émotion ; le cœur ne lui battait plus ni de honte ni d'amour : c'était le vice dans sa perfection ; c'était aussi un homme supérieur. Il le fut assez du moins pour distinguer Nathalie dès qu'il la rencontra. La connaissance n'était pas difficile à faire; il se présenta, et il fut accueilli. Cette jeune belle fille, souffrante et pauvre, était la seule conquête qu'il pût espérer en sa qualité d'homme ruiné. Il s'attacha donc à elle avec assiduité : il l'entoura de soins, d'hommages; et bientôt Nathalie crut avoir trouvé ce qu'elle avait si long-temps espéré : elle se crut aimée pour elle-même ; elle redevenait belle, joyeuse, sémillante; elle faisait peur à son père de son exaltation. Du Bergh était de toutes les promenades, de tous les projets; il était de toutes les conversations. Elle arrangeait à part son mariage avec lui : elle s'en faisait un bonheur, une gloire, un triomphe. Firion, qui connaissait la valeur morale, physique et pécuniaire de du Berg, faisait la sourde oreille. Mais comme il n'était pas dans le secret de la sécheresse morale et physique de sa fille, il ne savait jusqu'où pouvait aller cette exaltation. Le bon homme s'alarmait à tort. Avec un caractère comme celui de Nathalie, être aimée pour soi-même voulait dire être aimée pour rien. Elle prétendait inspirer une passion bien absolue, bien désintéressée : elle supportait à peine que du Berg lui dît

qu'elle était belle. Toutefois, ne se sentant aucune envie de se défigurer pour éprouver la sincérité de l'amour de du Berg, elle se donnait tous les torts possibles de caractère pour bien établir cet empire excessif que toutes les femmes prétendent plus ou moins exercer. Il est inutile de te dire que du Bergh ne se soumit pas long-temps à ce régime, et bientôt il montra par des absences fréquentes qu'il aimait les femmes pour quelque chose. Cet abandon causa à Nathalie une véritable rechute; elle aimait du Bergh par vanité, et surtout comme expédient.

— Hein! fit Luizzi à ce mot du diable, elle l'aimait comme expédient?

— Assurément. Nathalie s'était fourvoyée dans une fausse route, et, grâce à l'entêtement particulier à tous les petits esprits, elle y persévérait comme un enfant mutin; mais elle avait été ravie de rencontrer un homme qui l'aidât à en sortir Elle éprouva donc une rage indicible lorsque du Bergh parut s'éloigner d'elle. C'était une chute d'orgueil : rien n'est plus dangereux pour les femmes, et Nathalie en tomba sérieusement malade. Firion alla chercher un médecin.

— Pour sa fille? dit Luizzi en bâillant.

— Non, pour du Bergh.

— Pour du Bergh?

— Oui! Il alla chez une espèce de bourreau très connu pour les soins mortels qu'il donnait à ses malades.

Firion aborda le médecin en lui racontant naïvement la vérité, en lui disant tout simplement combien il avait de millions et par quel caprice de sa fille il les dissimulait. Firion retrouva tout son esprit en cette circonstance; car c'est chose difficile de mentir avec la vérité. Puis, sans laisser au médecin le temps de se reconnaître, il lui apprit que sa fille avait rencontré enfin l'homme qu'elle désirait, et que cet homme était le baron du Bergh.

— Du Bergh! dit le médecin stupéfait.

— Oui, reprit Firion sans se déconcerter, et je donnerai cent mille francs à l'homme qui le guérira de la maladie mortelle dont il est atteint.

— Comment, maladie mortelle! reprit le docteur, dont l'oreille et l'intelligence s'ouvrirent à la fois au mot cent mille francs. Com-

ment, reprit-il, maladie mortelle ! Une légère irritation de poitrine, voilà tout. Mais, s'il veut écouter mes avis, en deux mois il sera aussi bien portant que vous et moi.

— Eh bien! dit Firion, voyez-le, guérissez-le, mais gardez-moi le secret. Je mets en vous toute ma confiance.

— Elle ne sera point trompée.

— Je l'espère.

Firion avait eu raison; la confiance qu'il avait dans le docteur ne fut point trompée. A peine l'avait-il quitté que le discret médecin s'empressa de se rendre chez du Bergh et de lui raconter ce qu'il venait d'apprendre de ce prétendu M. Bernard.

A ce moment, le diable s'arrêta, et considérant Luizzi avec attention, il sembla tout à coup abandonner son récit, et reprit :

— Vous êtes un homme sensé, mon cher Luizzi; mais, ainsi que tous les hommes sensés, vous n'admettez comme chose possible que ce qui s'explique. Le grand secret des intuitions vous est inconnu; vous rejetez dans les rêves de la littérature fantastique les merveilleuses découvertes faites par un sens qui vous manque, et qui ne peut s'appeler que l'instinct. Ainsi vous comprendrez difficilement la manière dont du Bergh reçut cette nouvelle.

— Elle devait tout au moins lui sembler invraisemblable, dit Luizzi. Un millionnaire de plusieurs millions qui se cache, cela mérite explication, et du Bergh nia sans doute....

— Pas le moins du monde, fit le diable en interrompant Luizzi.

— Il dut s'étonner cependant qu'un homme riche et puissant comme Firion consentît à lui donner sa fille.

— Ceci n'est pas mal observé. Et puis?

— Et puis! Il supposa sans doute que la tendresse paternelle l'aveuglait assez pour la sacrifier, et....

— Mauvais! reprit le diable, très mauvais?

— Après tout, repartit Luizzi, je t'ai appelé pour me raconter une histoire et non pour me proposer une énigme. Qu'est-ce que fit du Bergh?

— Il devina tout de suite (je t'ai dit que l'instinct du vice était merveilleux en lui); il devina tout de suite que Firion ne cherchait à le faire guérir par le docteur en question que pour se défaire de lui plus sûrement.

— Quelle horreur! s'écria Luizzi.

— Du Bergh trouva la chose très spirituelle, repartit le diable, et il dressa ses batteries en conséquence. Il revint près de Nathalie, et averti du rôle qu'il devait jouer, il finit par lui persuader, aussi complètement que possible, qu'il l'aimait pour elle-même. Nathalie d'autant plus heureuse de ce triomphe qu'elle avait craint un moment de le perdre, Nathalie voulut absolument récompenser cet amour si désintéressé, si puissant, si vrai; elle déclara donc à son père que M. du Bergh était le seul homme qu'elle consentît à épouser.

Contre toute espèce de raison, Firion ne refusa point et remit à deux mois la célébration de ce mariage. Il avait calculé que du Bergh, grace aux soins du médecin qu'il lui avait choisi, ne pouvait aller plus loin. En effet, du Bergh devenait plus pâle et plus faible de jour en jour, et malgré tous ses efforts il ne put cacher à Nathalie le véritable état de sa santé. La pauvre fille s'en désespéra sincèrement; elle accusa le sort, elle inventa une foule de phrases très ridicules contre le destin qui semblait s'acharner à la poursuivre, en lui enlevant la seule espérance qui lui restât en ce monde.

Du reste, reprit le diable en prenant une prise de tabac, vous autres hommes, vous avez une foule de mots inouis qui n'ont aucune espèce de sens, et dont vous usez avec une confiance admirable! Tel est le mot destin, par exemple. Eh bien! moi, je déclare que s'il existe dans l'univers quelqu'un qui puisse me dire ce que l'humanité entend par le destin, je m'engage à lui servir de domestique, n'en eût-il jamais eu ou l'eût-il été lui-même, deux chances immanquables d'être traité comme un nègre.

Le diable devint pensif, et Luizzi, auquel cette histoire n'avait pas jusque-là inspiré un grand intérêt, lui dit d'un air assez méprisant :

— Tu n'es pas en verve ce soir, maître Satan, et je ne sais quelle instruction je pourrai jamais tirer de la sotte histoire que tu me racontes.

Le diable attacha sur Luizzi son plus cruel regard, et reprit en ricanant :

— Crois-tu à la vertu de Mme du Bergh?

— Tu ne m'as rien dit, jusqu'à présent, qui puisse m'en faire douter.

— Crois-tu qu'une femme qui a si insolemment traité ce soir une autre femme, puisse être empoisonneuse et adultère?

— C'est impossible! s'écria Luizzi, Mme du Bergh empoisonneuse et adultère!

— Oh! la chose ne s'est pas faite d'une façon ordinaire. C'est un secret entre elle et moi, et c'est pour cela que j'ai voulu te le conter.

— Mais il n'y a donc rien de vrai dans ce monde?

— Il y a de vrai, la vérité.

— Et qui la sait, mon Dieu!

— Moi, s'écria le diable, et je vais te la dire. Écoute-moi bien, et ne perds pas une parole de mon récit.

Or, Nathalie se désespérait, du Bergh se mourait, et Firion se félicitait; mais un nouveau caprice de Nathalie vint mettre le couteau sur la gorge à son père. Nathalie se trouva un sentiment tout fait dans une phrase de roman. Voici cette phrase de roman: « Oh! si je ne puis être à lui, je veux du moins porter son nom! Son nom, je ne l'entendrai jamais prononcer sans qu'il résonne saintement à mon oreille. Toutes les fois que je m'en entendrai appeler, il me dira le cœur que j'ai perdu et le bonheur que j'aurais pu espérer. »

Il n'en fallait point tant à Nathalie pour se fabriquer une volonté contre laquelle toutes les remontrances de son père ne purent rien.

— S'il meurt sans que je l'épouse, je me tue sur sa tombe.... Je veux son nom.... Je le veux.... Que ce soit le gage d'un amour digne de moi.

Nathalie s'était tellement exaltée dans cette idée, qu'elle s'était procuré du poison pour la mettre à exécution. Firion se consulta d'abord, et consulta ensuite un médecin assez renommé et assez habile, un autre que celui auquel il avait confié du Bergh. Celui-ci, qui avait appris chez le pharmacien du lieu les ordonnances de son confrère, n'hésita pas à dire à Firion que du Bergh était un homme mort.

Firion sortit la joie dans le cœur et les larmes dans les yeux, niaise perfidie dont il eût pu se dispenser, et il courut annoncer à Nathalie qu'il consentait à tout.

— Pardieu! s'était-il dit, une femme veuve deux jours après son mariage, une veuve vierge, ce sera assez extraordinaire pour donner à Nathalie cet attrait supérieur qui lui manque.

Le jour du mariage fut donc fixé, et du Bergh, qui avait été informé du vrai nom de Firion, mais qui était censé ignorer sa fortune, fut transporté à la chapelle dans une chaise à porteur. Il en sortit mourant pour s'asseoir sur le fauteuil nuptial, et reçut la bénédiction du prêtre au moment même où on le croyait près d'expirer. Il eut cependant assez de force pour être ramené chez Firion, et déposé sur *cette couche d'hyménée* (style de l'époque) qui devait être une couche de mort.

Aux yeux de Nathalie tout cela ne manquait pas d'une certaine poésie à laquelle elle se laissait aller d'assez bonne foi, pour que son père crût devoir l'enlever de la chambre où du Bergh allait bientôt expirer. Il craignait sur l'esprit de sa fille l'effet de cette mort, quoiqu'elle fût certaine et prévue. Mais dès que Nathalie s'aperçut de l'intention dans laquelle on venait de la faire sortir, elle se mit à pousser de tels cris, qu'il jugea moins dangereux de la laisser retourner près de son mari malade.

Dès que Nathalie fut libre, elle marcha gravement vers cette chambre fatale, où elle déclara vouloir entrer et veiller seule. La nuit était venue. C'était une belle scène que celle qui allait se passer. Comprends-tu cette jeune fille en présence de ce premier et saint amour prêt à remonter vers le ciel! La vois-tu à genoux à côté de ce moribond qui adore et qui exhale son dernier soupir, en lui disant : Nathalie, je t'aime! Sens-tu quel bel et déchirant spectacle que la douleur de cet homme, à côté de cette jeune et belle femme qui vient se donner à lui, et qui lui adoucira les derniers momens de sa vie en lui apprenant qu'elle était riche, que s'il pouvait vivre, ils auraient une vie de luxe et de délices! Y a-t-il beaucoup de choses plus dramatiques que de faire lever de joyeuses espérances autour d'un mourant, à mesure qu'il perd le pouvoir de les réaliser? Par l'enfer, dont je suis le roi, c'était une belle situation que celle où Nathalie allait se trouver! Il y avait là de quoi faire un merveilleux effet à son retour à Paris; et cette scène, elle était là, derrière la porte qui la séparait de du Bergh. Cette insatiable soif du cœur féminin d'extraire d'une position tout ce qu'elle a d'émotions terribles et funestes poussa Nathalie. Elle ouvrit la porte et la ferma derrière elle. Du Bergh!...

— Du Bergh était mort, s'écria Luizzi.

Le diable le regarda d'un air de pitié.

— Du Bergh, reprit-il, était dans une bergère, un verre de vin de Bordeaux à la main, un cigarre à la bouche, et fredonnant l'air : *Enfant chéri des dames.*

— Quelle imprudence! s'écria Nathalie à l'aspect du vin...

— Excellent, ma chère, dit du Bergh en se levant et en jetant son cigarre par la fenêtre. C'est, après vous et ses millions, ce que ce cher beau-père possède de mieux.

A cet aspect de du Bergh leste et bien portant, Nathalie recula; elle resta dans un état de stupéfaction indicible, pendant que du Bergh, lui prenant insolemment la taille, lui disait :

— C'est une surprise que je te ménageais, cher ange. Allons, ne sois donc pas bégueule, mon amour. Je ne suis pas ton mari pour être traité moins bien qu'un amant. Ne fais donc pas l'enfant.

— Ah! s'écria Nathalie, c'est une trahison de mon père...

— Une trahison de votre père, chère amie, qu'entendez-vous par là? est-ce que vous lui aviez formellement demandé un mari défunt? reprit du Bergh. Est-ce que vous étiez du complot?

— De quel complot?

— Ah! voici, reprit du Bergh en se versant un second verre de vin; je vais tout vous dire, afin que nous sachions à quoi nous en tenir sur notre compte respectif à tous trois. D'abord, monsieur votre père, qui est un homme fort distingué, ne s'est pas décidé à donner sa fille à un homme comme moi sans une raison péremptoire. Or, qu'est-ce qu'un homme comme moi : un libertin, un joueur, un faussaire!

— Un faussaire! s'écria Nathalie.

— Pour une bagatelle de 2,000 guinées; et votre père tiendra trop à l'honneur de son gendre pour ne pas étouffer cette affaire. Nous avons le temps, la lettre de change ne se présentera chez E.....au que dans un mois, et le papa Firion fera taire toutes les réclamations en la payant...

— Un faussaire! répéta Nathalie, dont la pensée avait peine à rester droite sous le choc des étranges paroles qu'elle entendait.

— Je ne pense pas que votre père fût précisément instruit de cette circonstance; mais, en tout cas, il en savait assez sur mon compte

pour ne pas vouloir vous donner à moi, s'il n'avait espéré que ma mort le débarrasserait bientôt de son gendre.

— Mon père avait prévu votre mort! dit Nathalie toujours immobile.

— Il avait mieux fait, le vieux rusé, il y avait aidé.

— Mon père a voulu vous assassiner!

— Non, non, je ne dis pas cela. Il est trop du monde pour commettre de ces vilenies; mais il m'avait choisi un médecin qui devait s'en charger. J'ai encore chez moi l'assortiment complet des drogues que le drôle a voulu me faire prendre. Je crois même que le pharmacien m'a fait remettre son mémoire. J'espère que M. Firion a trop d'honneur pour refuser de l'acquitter.

— Ainsi, dit Nathalie, cette maladie, cette faiblesse, ce dépérissement...

— Bien joué! n'est-ce pas? ma Nathalie.

— Ainsi vous saviez qui j'étais?

— A peu près, mon ange.

— Que j'étais riche?

— Immensément riche, mon idole!

— Et vous avez osé!...

— Hein! fit du Bergh; madame ma femme?

Nathalie se détourna et cacha sa tête dans ses mains. Du Bergh les écarta violemment et la regarda. Elle pleurait.

— Vous pleurez parce que je ressuscite? Oh! oh! vous auriez donc ri si j'étais mort?

Nathalie laissait échapper des sanglots étouffés.

— Ah ça! reprit du Bergh brutalement, expliquons-nous un peu. Est-ce ainsi que vous entendez aimer les gens pour eux-mêmes, vous qui demandiez cet amour à cor et à cri, ne m'aimiez-vous qu'en qualité de cadavre? Grace au ciel, je ne le suis pas, madame la baronne du Bergh. Allons, réjouissez-vous; j'ai encore assez de force pour manger toute la fortune de monsieur votre père, s'il veut me la donner. Oh! le digne scélérat! quelle figure il va faire demain matin, quand, au lieu de me trouver râlant et prêt à rendre l'ame, il me verra amoureusement couché dans les bras de sa fille! C'est une surprise que je veux lui donner.

Et du Bergh embrassa Nathalie. Il était à moitié ivre; elle recula d'horreur et de dégoût.

Du Bergh se mit en devoir de fermer les contrevents et les rideaux en marmotant :

— Ah! vieux Firion, tu voulais me faire tuer médico-légalement, mon doux père... Nous verrons, nous verrons...

Nathalie s'élança pour sortir.

— Que nenni, ma colombe, dit du Bergh en l'arrêtant.

— Monsieur, je vais appeler.

— Pourquoi? pour dire que vous êtes désolée que votre mari adoré ne soit pas mort?... O bon père! ta fille est digne de toi!...

Ce mot passa comme une lueur infernale devant Nathalie; cependant elle frissonna en détournant la tête comme pour ne pas la voir.

— Monsieur, dit-elle à du Bergh, il faut nous séparer.

— Plaît-il? Et pourquoi?

— Parce que nous ne pouvons vivre ensemble.

— C'est précisément le contraire que j'espère.

— Jamais...

— Il y a des lois qui assurent les femmes à leurs maris.

— Eh bien! monsieur, partons, fuyons la France...

— Mon enfant, dit du Bergh d'un ton outrageusement paternel, tout ce qui vous arrive vous a un peu bouleversé la tête. Nous partirons demain pour Paris. Je suis bon homme au fond; et pourvu que le beau-père nous assure deux ou trois cent mille livres de rentes, un hôtel, un château, etc., je le respecterai, et ne lui parlerai même pas de ses projets à mon égard.

— Est-ce donc un parti pris?

— Parfaitement pris. Songez donc, Nathalie, que voilà deux mois que je ne rêve pas autre chose. Allons, enfant, la nuit avance..... Ma Nathalie... m'aimes-tu?... Viens.

— Tout à l'heure, répondit Nathalie d'un air presque tendre.

— Que fais-tu là?

— Rien.., c'est une habitude que j'ai... Je renferme mes boucles d'oreilles dans ce secrétaire.

— Avec son mari, on n'a plus peur des voleurs...

— Sans doute, dit Nathalie en souriant et en présentant son

front à du Bergh, tandis que sa main prenait dans le secrétaire un flacon imperceptible.

— A la bonne heure, cher cœur, dit du Bergh, voilà comme je t'aime. Et il porta la main sur le blanc fichu de Nathalie.

— Oh! lui dit-elle, regarde si personne n'est à cette porte...

— Enfant!

— Je t'en prie.

Il alla vers la porte, l'entr'ouvrit, et revint vers Nathalie; elle était près de la table, pâle et tremblante...

— Qu'as-tu?

— Je souffre, je voudrais un verre d'eau.

— Prends ce verre de vin de Bordeaux, il te remettra.

— Le vin me fait mal, dit Nathalie; mais comme il n'y a pas d'autre verre ici, je vais jeter ce vin, et puis après...

— Inutile, mon amour, dit du Bergh, je suis économe quand je m'en mêle, je ne gaspille rien qu'à mon profit.

Il prit le verre de vin et l'avala d'un trait.

— Et maintenant?

— Maintenant je suis à toi, dit Nathalie.

« Quoi, s'écria Luizzi, elle se donna alors à cet homme, et ce jeune du Bergh qui existe, c'est le fils?

— Ce jeune du Bergh, dit le diable, c'est une autre histoire; car il y avait trois gouttes d'acide prussique dans le flacon de Nathalie, et du Bergh n'avait pas fait un pas qu'il tomba mort.

— Mort! reprit Luizzi... et après?..

— Mon bon ami, dit le diable, il est trois heures, et Mme de Farkley vous attend.

— Pourtant je veux savoir.....

— Ne savez-vous pas déjà quelque chose qui pourra vous guider dans votre amoureuse aventure. Je vous ai enseigné un peu ce qu'était la vertueuse Mme du Bergh, allez apprendre ce que c'est que la femme dépravée qui s'appelle Laura de Farkley.

Et le diable disparut, et laissa Luizzi seul dans sa loge...

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

BULLETIN.

Cette semaine a été, comme tant d'autres, perdue pour la littérature. Nous ne savons s'il faut déplorer ce calme étrange ou y applaudir. Ce n'est peut-être là qu'un repos apparent, et le travail n'en est pas moins réel pour se continuer avec moins de bruit. Si cela est, nous félicitons sincèrement les écrivains qui semblent se repentir de leur fécondité passée; dans le cas contraire, nous n'y perdons rien encore. Mieux vaut assurément l'inaction complète qu'une activité folle et insignifiante.

A défaut de nouvelles littéraires, les journaux abondent en détails lugubres. La grippe, qui vient de reparaître avec le dégel, semble en vouloir beaucoup cette fois aux gens du monde et aux diplomates. On cite à Paris comme atteints de cette maladie, M. de Kœnneritz, ministre de Saxe, M. de Kielmansegge, chargé d'affaire du Hanovre, M. de Lœvenhielm, ministre de Suède, M. de Pahlen et M. de Medem. Il est juste de dire qu'en entrant dans les salons, la contagion a dû renoncer à sa dénomination vulgaire, pour adopter le nom poétique et gracieux de l'*influenza*. La suave mélodie de ce vocable italien ne réveille que des idées riantes, et doit enlever à la maladie son plus puissant auxiliaire, la peur. Au reste, Paris n'est pas seul à souffrir des variations de la température, et plusieurs maladies contagieuses, différentes de symptômes et de gravité, sévissent en même temps dans les provinces.

C'est à Londres que l'*influenza* exerce ses plus grands ravages. La ma-

ladie a pris dans cette ville un caractère vraiment sérieux, et la capitale de l'Angleterre présente depuis quelques jours le spectacle le plus triste. Les habitans de Londres ont pu se croire reportés au temps du choléra. Dimanche dernier, le grand cimetière situé près d'Old-Church a ouvert ses portes, dans l'espace de deux heures, à quarante-sept convois. Les mêmes scènes de désolation se sont renouvelées dans d'autres cimetières de la ville et des faubourgs. Partout les fossoyeurs manquent à l'ouvrage, et l'on emploie des terrassiers et des jardiniers pour creuser les tombes. Les entrepreneurs de funérailles ne peuvent plus fournir à toutes les demandes d'habits de deuil. Ce lugubre fléau n'a pas triomphé des préoccupations politiques. Le 23 janvier a eu lieu à Drury-Lane un grand banquet réformiste, offert aux députés du comté de Middlesex, MM. Byng et Hume, et présidé par lord Russel. Plusieurs toasts à la santé du roi, à la souveraineté du peuple, ont été portés et accueillis avec enthousiasme. M. Hume s'est levé ensuite, et a exprimé avec beaucoup de franchise ses convictions politiques dans un discours dont quelques parties sont remarquables. Il a parlé des ministres avec noblesse et convenance, tout en déclarant que si le ministère mettait opposition à ses projets de réforme, il serait forcé d'obéir à sa conscience et de suivre une ligne anti-ministérielle. M. Hume s'exprimait ainsi devant onze cents personnes, qui ont couvert ses dernières paroles d'applaudissemens. Lord J. Russel, lord W. Russel, M. Grote et M. Henry Weymouth ont aussi pris la parole dans cette réunion.

En dépit des nouvelles funèbres et des préoccupations chagrines, le bal des Tuileries a été fort brillant. Les danses se sont prolongées jusqu'à plus de trois heures du matin au milieu de la sérénité la plus parfaite. Le bal s'était ouvert à neuf heures. M. le prince de Joinville a dansé la première contredanse avec Mlle de Werther, la princesse Clémentine avec M. le comte Jaubert, et la princesse Marie avec M. le comte de Beaumont. Au milieu des uniformes splendides et des charmans costumes de fantaisie, les habits noirs d'un petit nombre de députés (les seuls habits noirs qui eussent pu pénétrer au château) faisaient un singulier contraste. L'Institut, la chambre des pairs, le conseil d'état, la magistrature, avaient de nombreux représentans aux Tuileries. A une heure, un magnifique banquet a été servi aux dames. Le bal n'a cessé qu'après le départ de la reine. Les réunions du château se font remarquer de plus en plus par les habitudes aristocratiques qui y règnent et la magnificence pleine de goût qui préside à leur disposition.

Nous avons eu cette semaine de très vives craintes sur la santé politique de quelques ministres. Le *Journal des Débats* consacrait, dans son

numéro de mardi dernier, un long article à l'énumération des services signalés rendus par M. de Gasparin à la France. D'après un bruit qui avait couru, cette homélie pouvait passer pour une oraison funèbre; plusieurs honorables ministériels étaient en proie à de vives alarmes. On avait parlé de la démission de M. le ministre de l'intérieur, et d'une soudaine dislocation du cabinet. En lisant ce récit attendrissant du *Journal des Débats*, les larmes nous venaient aux yeux, et nous ne pouvions croire qu'un si grand homme et un si parfait musicien fût enlevé si tôt à l'admiration de la France. Fort heureusement, l'évènement est venu dissiper nos craintes. Nous avons ressenti une joie bien vive en apprenant que ces rumeurs sinistres étaient démenties. L'éloge de M. de Gasparin, loin d'être prononcé sur une tombe, était un encouragement, un hymne d'espérance, un chant de triomphe. Le style pompeux de cette homélie avait seul pu faire croire à la mort politique de M. le ministre de l'intérieur. Jamais M. de Gasparin n'a été plus vivant qu'aujourd'hui. C'est le cas de dire avec le proverbe : *Quitte pour la peur.*

Pourquoi, en effet, M. de Gasparin quitterait-il le ministère? Est-il donc inférieur à ses collègues? En quoi leur cède-t-il? L'orateur de l'intérieur n'est-il pas à la hauteur de ceux de la guerre, de la marine, des finances, du commerce et de la justice? Sa volonté est-elle moins ferme, son habileté moins reconnue? Tel n'est pas l'avis du *Journal des Débats*, et dans une juste colère il immole à M. de Gasparin tous les ministres de l'intérieur qui ont dirigé avant lui les affaires. Que sont auprès de M. de Gasparin MM. Thiers et de Montalivet? l'un qui a tant fait pour les routes et les travaux publics, l'autre qui a établi un ordre si admirable dans la vaste administration de l'intérieur, et à qui on doit ce travail important sur les prisons, qui a si bien profité à son successeur? Tous ces travaux sont petits, toutes ces tâches accomplies avec intelligence ne peuvent être citées auprès du programme glorieux que M. de Gasparin se propose de remplir.

C'est à nous d'ailleurs de nous applaudir si nous avons pour long-temps à l'intérieur un ministre qui nous promet de si grandes choses et qui porte un si touchant intérêt aux lettres et aux arts. C'est à nous de défendre des ministres qui nous font à la tribune de si charmantes idylles, comme M. l'amiral Rosamel. Si donc nous devons reconnaître que nous n'avons jamais eu de plus grand ministre de l'intérieur que M. de Gasparin, à plus forte raison devons-nous dire que M. Rosamel est notre plus grand ministre de la marine. N'était-ce pas un vrai tour de force que de faire d'un projet de loi le texte d'une amplification poétique, et de rivaliser avec Bernardin de Saint-Pierre à propos d'une prison à construire

à l'île Bourbon pour de malheureux déportés? Nous parlions tout-à-l'heure du silence de la littérature; ne s'est-elle pas réfugiée dans le ministère? Il serait assez plaisant que, tandis que nos romanciers font trève à leurs inventions poétiques en faveur de la vie positive, la poésie et les beaux-arts trouvassent un asile dans le cabinet d'un ministre et sur les degrés d'une tribune politique.

Depuis qu'il est question de venger l'échec de Constantine par un déploiement de forces militaires proportionné à des résistances prévues, les bureaux du ministère de la guerre sont remplis d'amis de la gloire nationale qui sollicitent l'honneur de faire partie de l'expédition. La plupart sont de braves militaires, jaloux d'échanger la vie monotone de garnison pour les éventualités pénibles, mais toujours glorieuses, de la guerre. On leur doit le privilége qu'ils demandent. Ceci est le côté grave de l'évènement; voici le côté moins sérieux.

La mode étant en France l'élément qui se mêle à tout, la mode est venue demander, elle aussi, une petite place à l'expédition. Il faut croire que cette place ne sera pas auprès de l'aide-de-camp qui traverse la ligne meurtrière des premiers rangs pour porter un ordre, ni auprès du canon qui le premier passera, avec ses rouges canonniers, sous la porte de Constantine, ni encore moins auprès du mineur chargé de glisser un pétard au pied de la fortification barbaresque; il faut croire que la mode se reléguera d'elle-même à la suite des fourgons, derrière les cantinières, derrière tous les derrières. Elle aura la perspective du combat et la perspective de la retraite. Rien n'est plus sage et plus pittoresque.

Déjà cette partie élégante de l'expédition a commandé ses souliers vernis, ses nœuds de cravates, et ses armes de luxe. Le satin est augmenté depuis cette téméraire résolution de la fashion, qui sera suivie, pendant la campagne, de coiffeurs, de quelques marchandes à la toilette, de six pédicures et de trois marchands de comestibles. Un neveu de Mme Chevet fait la campagne en chef de cuisine. Rien n'est admirablement inventé comme les fournimens portatifs de chaque volontaire de la fashion; ils se composeront d'un pot à eau, de quatre peignes à favoris, d'un matelas, d'un oreiller, d'une tente en satin rose, et de quarante flacons d'essence. Comme la fashion ne doute pas, avec raison, du succès de l'expédition dont elle fait partie, elle a déjà songé aux nécessités de la résidence. Des meubles de Boule sont en route pour les ports de mer en communication avec Bône. Les tapissiers de Paris ont dû gagner immensément; quelques-uns même sont attachés au matériel de l'armée. Ces excellens jeunes gens, dont le général Bugeaud ne peut refroidir le

zèle, sont tellement confians dans le résultat de leur coopération, qu'ils ont commandé des cartes de visite où l'on peut lire : *Marquis de...., hôtel Abdel-Kader, à Constantine; comte de...., palais d'Achmet, à Constantine.*

On parle enfin, et ceci est conseillé par une pensée prudente et amie, d'un grand achat de pâte de Regnauld, comme un adoucissant indispensable aux fatigues de la campagne.

— Un auteur estimable, une femme qui consacre sa plume à des récits utiles, à des ouvrages où une morale pratique s'enseigne par des histoires simples et naturelles, et qui s'est acquis une réputation bien méritée dans ce genre où Mme Guizot est la première, mademoiselle Ulliac de Trémadeure, a publié, il y a déjà quelque temps, un livre intitulé *la Pierre de Touche*, qui a obtenu un vrai succès, et que Béranger, pour ne citer que lui , estime un des livres les plus propres à instruire la classe inférieure et à rendre la morale populaire. Depuis lors, ce titre a paru bon et bien sonnant à un auteur de romans beaucoup moins sérieux; et une femme, qui a débuté par *Valida*, s'est emparée sans façon du titre de *la Pierre de Touche* pour un second roman, qui peut avoir son mérite, mais d'une utilité beaucoup plus douteuse que celle du livre de mademoiselle Ulliac. Aux observations et aux réclamations de celle-ci près du libraire qui préparait la publication de la nouvelle *Pierre de Touche* , il a toujours été répondu : « Qu'importe? le titre est bon, faites du bruit, et mon livre n'en ira que mieux et n'en sera que mieux annoncé. » C'est donc servir l'équité que de rappeler au public que le titre de mademoiselle Ulliac est antérieur à la nouvelle *Pierre de Touche* et n'a rien de commun que le titre avec lui.

— Sous le titre des *Deux Mères*, M. Pierre Lagache a publié, il y a quelques mois, deux nouvelles où il se rencontre, en dépit de la fadeur du style, des choses intéressantes. Dans quelques lignes de préface, l'illustre Walter Scott est invoqué par M. Pierre Lagache comme le type glorieux du grand poète et de l'écrivain moral. Les bonnes intentions de l'auteur nous étant connues, nous avons lu avec attention les deux nouvelles intitulées, l'une, *la Bague de diamant*; l'autre, *le Secret*. Dans la première de ces nouvelles, le fils d'un avocat épouse une vicomtesse, et tue en duel un grand seigneur, qui se pare insolemment d'une bague de sa femme. Dans la seconde, une jeune fille voit déshonorer sa mère par un fat sentimental qu'elle doit épouser plus tard, et meurt de chagrin quelques nuits avant ses noces. Nous n'avons pas toujours saisi la mora-

lité de ces courtes histoires. M. Pierre Lagache paraît néanmoins attacher une grande importance aux conclusions qui peuvent se tirer d'un récit; il veut, comme il le dit dans sa préface, *instruire en amusant*. Ce but, qui a été celui de tous les romanciers anciens et modernes, a été manqué, en grande partie, par l'auteur des *Deux Mères*. Rien de saillant dans son style, rien d'animé ni de précis dans sa narration. A côté de ces graves défauts, se trouvent cependant quelques qualités; au milieu de ces pages, ou froides ou vulgaires, se rencontrent des pages douces et simples; mais les bonnes fortunes de style font généralement défaut à M. Pierre Lagache; et le caractère le plus tranché de son œuvre, c'est une grande mollesse, un coloris lâche et négligé, des teintes pâles, une imperturbable assurance à amplifier des banalités. Nous conseillons aussi à M. Lagache de donner plus de soin au développement de sa pensée, de ne pas la restreindre à d'étroites dimensions, de ne pas tant étrangler ses chapitres: il se sauvera de beaucoup d'écueils par la simplicité. Le conte de la vie privée paraît être sa vocation, et il pourra réussir dans ce genre, s'il s'essaie à mieux nouer une action, à la concevoir surtout moins vulgairement, et dans des proportions plus grandes.

— La seconde livraison des *OEuvres complètes* de George Sand, qui se compose du premier volume des *Lettres d'un Voyageur* et de *Leone Leoni*, paraîtra dans les premiers jours de février. Cette belle édition sera rapidement épuisée; chaque volume, imprimé sur beau papier avec des caractères neufs, se vend 6 francs.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-SEPTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

L'Académie Royale de Musique. — 3me époque, 6me article, par M. Castil-Blaze. 5
Le dernier Souper de Néron, par M. Jules de Saint-Félix. 40
Critique littéraire. 50
Bulletin. 69
Études historiques. — Henri IV, par M. Bazin. 73
L'Avocat Loubet. — Dernière partie, par M. H. Arnaud. . . . 98
Revue dramatique. — Du Théâtre en 1836, par M. H. Fortoul. 121
Lettres à un architecte anglais. — I. — par Mme Flora Tristan. 134
Bulletin. 140
Les Bals à domicile, ou Bon sang ne peut mentir, par M. Th. Leclercq. 149
Ponce Pilate à Vienne, par M. Méry. 172
Expédition de Constantine; par Un officier de l'armée d'Afrique. 193
Bulletin. 203
Les Mémoires du Diable. — I. — Le Château de Ronquerolles. — II. — Les Trois Fauteuils, par M. Frédéric Soulié . . . 209
Études sur le Théâtre espagnol. — Alarcon. — Sixième article, par M. Philarète Chasles. 239
Théâtre-Français. — *La Camaraderie*, comédie de M. Scribe, par M. H. Fortoul. 257
Bulletin. 265
Robert Burns, par M. E. Forgues. 273
Études sur le Théâtre espagnol. — Alarcon. — Dernier article, — par M. Philarète Chasles. 295
Les Mémoires du Diable. — Histoire du Premier Fauteuil (suite), par M. Frédéric Soulié. 319
Bulletin. 334

REVUE
DE PARIS.

XXXVIII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME TRENTE-HUITIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1837.

M. DE LAMARTINE

EN 1837.

I.

Depuis qu'il a été reconnu que les écrivains ne doivent plus être jugés seulement au point de vue absolu de l'art, mais encore en regard du temps et de la société où ils ont vécu, la critique est devenue un art en quelque sorte double, participant de l'esthétique et de l'histoire. D'une part, elle doit regarder le poète dans son époque, et discerner ce qu'il en a tiré; d'autre part, elle doit comparer l'œuvre du poète aux types généraux de l'art et aux œuvres analogues des époques antérieures. Elle doit montrer ce que le poète a été pour son temps et par son temps, et fixer d'avance sa place dans la postérité. C'est par l'accomplissement de ces deux conditions, toutes deux si difficiles, car la première exige beaucoup d'observation et de sens, et l'autre un instinct très sûr et une science très complète des conditions de l'art, que la critique est devenue elle-même un art original et créateur. Je vais choquer, dès ces premiers mots, bien des amours-propres qui pensent avoir seuls le privilége de créer, parce que leurs productions portent le titre des genres auxquels on attache plus particulièrement l'idée d'une création. Mais si c'est par le fond et non par le titre que va-

lent les œuvres de l'esprit, et si la création consiste, dans le sens le plus exact, soit à imaginer des choses nouvelles, n'importe dans quel ordre d'idées, soit à reproduire sous des formes rajeunies par la force et la naïveté de la conviction, des pensées et des sentimens éternels, je répète qu'il peut y avoir plus d'originalité, au temps où nous vivons, dans celui qui juge que dans celui qui crée. Du reste, l'invention littéraire est diverse selon les époques. Tantôt elle est dans les poètes, tantôt dans les historiens, les philosophes et les critiques. Quintilien, Sénèque, Tacite, n'inventaient-ils pas plus que Stace ou Silius Italicus?

Toute critique qui s'en tiendrait aux rapports du poète avec son époque serait incomplète. Elle risquerait d'ailleurs de ressembler à ces panégyriques composés du vivant des auteurs, qui ne partagent jamais leur immortalité, comme ces arcs-de-triomphe dressés sur le passage des princes, lesquels ne survivent pas à la cérémonie. La critique qui ne quitterait pas le point de vue absolu de l'art, outre qu'elle ne serait pas plus complète, risquerait aussi de ne pas apercevoir ce que chaque époque peut ajouter d'idées vraies et durables au fonds commun, et de négliger, comme choses éphémères, des choses faites pour vivre; et comme la première critique pourrait dégénérer en apologie, celle-ci pourrait dégénérer en satire. Le milieu est difficile à tenir, car il ne s'agit de rien moins que de concilier deux dispositions qui semblent s'exclure. Il est rare que l'habitude d'apprécier les écrivains vivans dans leurs rapports avec leur époque, ne mène pas de l'extrême bienveillance pour les œuvres à la complaisance pour les personnes. Elle a d'ailleurs des avantages réels. Elle fait du critique l'ami du poète, quelquefois son commensal; elle lui donne une part dans le succès, et le relief d'une sorte de Précurseur évangélisant une sorte de Messie. De même, presque toujours une préoccupation exclusive des conditions de l'art mène à trop de rigueur; elle précipite le critique de la sévérité motivée pour l'œuvre dans les préventions contre la personne; elle s'exagère par l'attrait même de la persécution où l'on s'expose en traversant la réputation d'un auteur, et elle peut être envenimée par son succès, qui est d'une espèce très dangereuse, comme tout succès de critique. C'est surtout de notre temps que le milieu est difficile, parce que la discussion a poussé

chacun aux extrêmes limites de son sentiment particulier. Le critique du fait, des convenances contemporaines entre le poète et son époque, s'est trop hâté d'immortaliser des choses éphémères; le critique du droit, des principes absolus, a peut-être trop réduit la part des choses durables dans les œuvres du poète. Aussi, et quoiqu'il soit facile de découvrir dans le premier, sous des explications plus amicales que péremptoires, des points par où il s'entendrait avec le second, et, dans le second, au travers des sévérités, de vrais éloges qui le mettraient d'accord avec le premier, nous n'avons pas encore ce beau modèle de critique que j'ai tracé. Est-ce que ceux à qui n'aurait pas manqué l'impartialité nécessaire pour le réaliser n'en ont pas eu le talent ni le goût? ou n'est-ce pas plutôt que l'ardeur d'esprit que demande chaque point de vue en particulier pour être parcouru tout entier, avec nouveauté et profondeur, rend l'impartialité impossible?

Ces réflexions me seront peut-être comptées comme une marque de sincérité au début d'un travail sur un poète si justement aimé, qu'au moment de le critiquer je cherche à affaiblir d'avance l'autorité de ce que je vais dire. En confessant que, des deux points de vue particuliers dont la réunion ferait de la critique un art supérieur, j'incline plus particulièrement vers celui des principes absolus, j'abdique indirectement toute prétention à la gloire de cet art. Mais si c'est d'avance discréditer mes idées que de déclarer qu'elles penchent plus d'un côté que d'un autre, j'en aime mieux le risque que celui de prétendre à tenir le milieu, ne le tenant pas en effet. Il ne m'est pas donné de connaître toute la vérité; mais j'ai du moins un point fixe pour en connaître une partie considérable. Et qui peut prétendre à plus dans ce temps-ci, qu'à trouver et à déterminer, dans un ordre quelconque d'idées, une moitié seulement de la vérité?

Les deux espèces de critique sont très utiles, quoique diversement; mais je crois qu'aujourd'hui la critique qui recherche les traditions et les idées qui durent l'est beaucoup plus, et à plus de gens, que celle qui analyse les convenances réciproques du poète et de ses contemporains. Car, de même qu'en un temps de morale relâchée vous n'irez point faire une théorie des mille accommodemens de ce qu'on appelle la sociabilité, de même ce serait mal

prendre son temps, à une époque de relâchement littéraire, que d'y trop abonder dans le sens des écrivains qui en sont la cause ou l'effet. Il faut bien que je sois persuadé de cela pour m'assurer que je ne fais pas une chose nuisible à l'art en défendant la tradition et la discipline. Tout de même, pour n'avoir point de scrupule sur la dignité du genre où je me donne, il a bien fallu que je fusse persuadé de cette autre vérité, que les esprits sains, à toutes les époques, vont toujours aux genres d'ouvrages qui ont le plus de raison et de vérité durable en soi dans chaque époque, et que la plus grande dignité est toujours du côté de la vérité et de la raison. Où vont, de notre temps, les esprits sains et droits, ceux qui sont propres à l'action comme à la spéculation? A l'histoire, à la philosophie, à la politique, à la critique. La preuve, pour moi du moins, c'est que les ouvrages les plus solides de ce premier tiers de siècle, ceux où la langue est le plus saine, sont des ouvrages d'histoire, de philosophie, de politique, de critique. Or, comme je suis certain que ce n'est ni un caprice d'esprit ni un intérêt de position qui m'a porté à la critique, il faut bien que je croie que c'est ce même instinct irrésistible, dont les meilleurs esprits de notre temps sont poussés dans la voie des idées positives, qui m'entraîne moi-même à leur suite comme un homme de la foule à la suite des chefs. Qu'importe que cette explication me soit favorable, si elle est vraie?

Si, après tout, cette vocation n'était qu'un simple goût, eh bien! ce ne serait peut-être pas un mauvais goût que d'aimer mieux, maîtres pour maitres, les grands écrivains des temps passés que ceux du nôtre, que de rechercher, à travers la fumée des holocaustes, la vraie valeur des œuvres contemporaines, et que d'être innocent de ces enthousiasmes déplorables qui corrompent tous les écrivains populaires. J'ai, pour mon compte, la vanité de haïr ces habitudes de dépendance et de vasselage littéraires du critique devant l'écrivain, et ces froides adulations qui étourdissent le Dieu, et dissipent les précieuses qualités d'esprit de l'adorateur en louanges stériles. Courier l'a dit, avec l'exagération d'un esprit chagrin, mais avec la sagacité d'un esprit juste : — En France, nous aimons la livrée. — Si ce n'est pas devant une glorieuse épée que nous nous agenouillons, c'est, comme on dit, devant une lyre.

Nous sommes les hommes liges de l'auteur en renom ; nous portons ses devises; sa cause est la nôtre. En cas d'attaque un peu vive par quelque critique qui a eu la prudence de se défendre contre l'engouement, pour s'épargner les retours d'opinion, nous venons déposer aux pieds du poète notre colère généreuse; nous lui offrons nos bras pour châtier le téméraire; nous tenons conseil pour savoir s'il ne convient pas de nous couper la gorge avec lui ; nous nous vantons que, mît-il des gants de velours, nous ne lui toucherions pas la main; nos femmes renouvellent pour lui la ligue des *Précieuses;* nous consolons le pauvre poète qui est tout souriant du coup qu'il a reçu, comme cet empereur romain dont on brisait les statues et qui disait : « Je ne suis pas blessé.» Nous crions aù Zoïle, ce qui est une injure surannée, mais une flatterie toujours nouvelle. Il y a deux ou trois sortes de vanité là-dedans. Il y a la vanité du familier d'un homme à la mode, pour qui cette illustre amitié est un titre, une contenance, une valeur de salon, une cause d'être interrogé souvent et de parler beaucoup. Il y a celle d'en tirer des lettres de remerciement avec les armes et le cachet, qui sont une sorte de brevet d'esprit pour les incrédules ou pour les libraires qui résisteraient à acquérir nos œuvres. Il y a celle de n'être pas dans les rétrogrades, ce qui est la terreur de quelques esprits éminens, et la rage de tous les esprits médiocres, comme si le progrès n'était pas de remplacer une mauvaise chose par une bonne. Or, résister à ce fétichisme littéraire, à cette manie de se faire la pièce d'échafaudage d'une statue qui sera peut-être brisée du vivant du dieu, retarder enfin de sa personne ce mouvement désordonné qui entraîne toutes les bonnes disciplines, c'est une tâche qui ne peut pas être tout-à-fait stérile, ou une erreur, s'il y a erreur, qui est trop peu avantageuse pour n'être pas très honorable.

Parmi les mauvaises habitudes que nous avons retenues du XVIIIe siècle, la plus ridicule est celle de juger les critiques d'aujourd'hui, comme Voltaire jugeait Fréron. Le moindre écrivain *d'art*, s'il ne se croit pas encore un Voltaire, a déjà du moins son Fréron qu'il s'immole orgueilleusement dans sa préface. La différence est grande pourtant dans les rapports du critique avec l'auteur critiqué, au XVIIIe siècle et de notre temps. Au XVIIIe siècle,

l'auteur, quoique déjà maître des esprits, quoique assez puissant pour que la tête lui tourne, ne jouit pourtant que d'une liberté de tolérance sous un maître relâché, mais d'autant plus sujet à des retours de despotisme. La Bastille est encore debout, il y a encore un bourreau qui lacère les livres devant le Palais de Justice, et un lieutenant du roi qui appréhende au corps les écrivains. Si le critique n'est pas toujours un agent de l'autorité, payé, comme l'esclave antique, pour hurler derrière le char du triomphateur, et pour rabaisser celui qu'on n'ose pas faire taire, on peut toujours l'en soupçonner avec quelque fondement, et voir en lui un complice intéressé du pouvoir, plutôt qu'un loyal contradicteur. Aujourd'hui rien de pareil. L'auteur règne sans contestation, et, sauf qu'on ne lui permet pas de commettre le viol en plein théâtre, ni d'y traîner, comme Aristophane, les pères et les mères de fils encore vivans; il est libre de tout dire, et n'a pas besoin de privilége pour se faire imprimer. Les gouvernemens ont abandonné tout droit sur lui, et l'ont déclaré quitte de toute redevance de servitude, à titre de représentant de cette liberté de la pensée si glorieusement conquise en 89. Il n'est guère gêné que par ses propres scrupules, et rien ne lui est interdit que ce qu'un homme qui a l'honneur de tenir une plume doit s'interdire tout le premier. Quant au critique, il est placé en face de l'auteur victorieux et omnipotent, seul, sans complicité directe ni indirecte avec le pouvoir, qui croit avoir mieux à faire que de s'occuper des querelles des écrivains, sans autre auxiliaire que sa probité et son bon sens, forcé de tenir tête à la fois à l'homme applaudi et à la cohue qui bat des mains, ayant contre soi, outre le désavantage d'être seul, le préjugé de l'infériorité littéraire du juge à l'égard de celui qui produit. De son côté, la partie n'est pas même égale, et il semble qu'il est à peine généreux à ses contradicteurs de se liguer avec celui qui est défendu par une armée contre celui qui attaque tout seul. Comment donc, les rôles étant devenus si différens, les idées sur le critique sont-elles restées les mêmes?

Comme l'écrivain n'a pas proprement une puissance officielle, et que dans un gouvernement de discussion les affaires publiques passent pour être les plus grosses affaires du pays, nous ne voyons dans les débats littéraires que des querelles sur la manière la plus

propre de distraire des esprits occupés de beaucoup mieux que cela. L'illusion est grande, au jugement de quiconque a médité sur l'influence sociale des écrivains et des livres. Il est fort différent pour un pays qu'un écrivain de talent emploie sa plume à défendre le dévouement, les mœurs, le devoir, ou qu'il s'en serve pour idéaliser l'égoïsme ; qu'il analyse profondément les passions humaines afin d'en montrer la mauvaise logique et les piéges cachés, ou qu'il justifie les plus brutales et en propage l'imitation en en faisant le principal trait des caractères supérieurs; qu'il fasse aimer la vie laborieuse et pure, ou qu'il exalte la vie opulente et sans devoirs ; qu'il affermisse et contienne l'intelligence des jeunes gens par un langage sensé, ou qu'il la trouble par des manières de mal dire qui mènent trop souvent au mal faire. Et si cela est vrai, comment ne veut-on pas que le critique s'émeuve contre ces abus de la liberté de la pensée, et qu'il y ait dans cette opposition de quoi tenter un homme d'esprit et de cœur? Nous comprenons les passions politiques, nous trouvons bon qu'on se déchaîne contre des ministres parce qu'ils ont des complaisances pour la cour et qu'ils placent tous leurs cousins, et nous pardonnons à peine les convictions littéraires et l'opposition à un écrivain qui use mal du droit de tout dire. Est-ce donc parce que ceux que la politique blesse se plaignent tout haut et font du bruit, tandis que les victimes de l'écrivain, non-seulement ne se plaignent pas, mais même ne se sentent pas blessées? Est-ce parce que nous croyons qu'il n'y a de mal que celui qui fait crier, et que le mal qu'on aime n'en est pas un? Nous avons cent journaux pour faire la guerre à ce ministre qui ne le sera plus demain, et nous n'en avons pas un pour surveiller l'écrivain qui dégoûtera nos femmes de la vie de famille, et leur donnera la fantaisie des belles passions orageuses, qui instruira les fils à mépriser les pères, et soulèvera nos imaginations contre nos meilleurs instincts? Quant à moi, non-seulement j'assimile les deux oppositions, mais je regarde que, selon le talent et la direction d'idées des écrivains populaires, l'opposition littéraire pourrait être beaucoup plus utile en certains momens que l'opposition politique. Et par là, j'honore bien davantage l'écrivain dont la mauvaise influence peut, après tout, être fort innocente, que ceux qui le jugent encore sous l'empire de ce lieu com-

mun que les lettres ne sont que la décoration de toute société civilisée. Il peut paraître à ces personnes que les écrivains sont les joyaux d'une couronne, et que, de même que Racine et Molière ont été les deux *régens* de celle de Louis XIV, M. Victor Hugo et M. de Lamartine seraient les deux plus gros diamans de la couronne de Louis-Philippe. Mais moi qui les crois presque aussi rois que lui et rois de sujets aussi fidèles, et qui pense voir dans leur gouvernement des abus presque aussi graves que celui de flotter entre la *coopération* et la *translimitation*, j'ose leur faire de l'opposition constitutionnelle sans attaquer leur légitimité, et sans mettre en doute leur talent.

Ceci ne doit pas être pris pour le préambule d'une déclaration de guerre à l'illustre poète qui fait le sujet de ce travail. Outre le ridicule d'une menace de ce genre, M. de Lamartine doit attendre des scrupules humblement proposés, plutôt que des critiques vives, d'un admirateur déjà ancien qui a quelquefois réussi à le louer selon le goût de ses plus ardens amis. Ce sont de simples réflexions que j'ai cru devoir adresser à ceux que mon jugement sur M. Victor Hugo a irrités, soit parce qu'ils n'ont pas voulu y voir un fond d'admiration vraie, soit parce qu'ils ont peu réfléchi à la nature, à la gravité, aux droits et aux devoirs de la critique, à l'époque où nous vivons. Si elles n'ont pas le succès de les faire revenir à des sentimens moins sévères pour moi, elles auront du moins cet à-propos qu'elles établiront plus clairement ma responsabilité.

Il n'y a, d'ailleurs, dans M. de Lamartine, rien qui excite à la sévérité. L'illustre poète n'a pas de système; il n'a jamais écrit de préfaces offensantes pour les contradicteurs; il n'est pas chef d'école; sa réputation n'est point agressive et ne pèse pas sur ceux qui pourraient la trouver exagérée. Les ouvrages de M. de Lamartine sont attirans et bienveillans comme sa personne.

Une bienveillance immense et cosmopolite paraît être, en effet, le trait distinctif du caractère de M. de Lamartine. Ce poète n'est pas doué du sens critique. Tel il se montre, comme voyageur, pour les Turcs et les Arabes de l'Orient, tel nous le voyons en France, comme député, pour les Turcs et les Arabes de la politique. Quoique souvent de l'opposition, et quoique toujours du côté des idées nobles et des mesures conciliantes, il blâme sous une forme si générale

et si peu hostile, qu'il n'y a presque pas de différence à l'avoir contre soi qu'à l'avoir pour soi. Il faudrait imaginer pour ses votes négatifs quelque chose de moins décidé qu'une boule noire; car il y a toujours un peu de *oui* dans son *non*. Il est l'orateur d'apparat de toutes les idées généreuses qui peuvent se rattacher de près ou de loin aux questions politiques, de toutes les réserves que peut faire la philosophie morale dans ce qu'on appelle les affaires humaines. On n'attend de lui ni des éclaircissemens, ni des raisons qui fassent pencher le vote de l'assemblée d'un côté ou d'un autre, mais une déclamation honnête et à demi poétique qui laissera les choses dans le même état. Aussi M. de Lamartine est-il tout seul, non pas de son avis, car un avis affirme ou nie, mais de son impression. Il est tout à la fois le chef, l'orateur et le corps entier du parti de la morale. On dit qu'il s'en félicite, et qu'il se regarde comme le noyau d'un parti futur qui couvrira tous les bancs de la chambre. S'il plaisait à Dieu de confier un moment les affaires de la France à une majorité d'hommes ou plutôt d'anges, dont l'archange serait M. de Lamartine, j'aurais bien peur que dès la seconde séance, une troupe de diables ne les enlevât et peut-être ne les renvoyât au ciel.

Le manque de sens critique peut être pris, en politique, pour l'effet, soit d'une tolérance supérieure, soit d'une haute pudeur d'esprit, et compté au député comme une vertu. Mais, dans le poète, c'est le manque d'une qualité aussi nécessaire que l'inspiration. L'histoire littéraire ne nous offre pas d'exemple d'un seul grand poète qui n'ait eu au plus haut degré le sens critique. Le doux Virgile n'a-t-il pas dit :

> Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Plusieurs ont fait des satires; tous ont eu des préférences et des haines. Il n'est pas besoin de citer des noms : tous ceux dont on se souvient figureraient dans cette liste. Le discernement vif et énergique du bon et du mauvais est un des traits du génie; car il ne semble pas qu'on puisse chercher ardemment ni réaliser le bon sans avoir la haine du mauvais. Si quelque chose pouvait faire douter que M. de Lamartine ait du génie, ce serait que ce discernement paraît lui manquer tout-à-fait. Il en est plus intéressant

comme homme; mais n'est-ce pas ce qui l'empêche comme poète d'atteindre à cette espèce de beauté où l'on sent des écueils heureusement franchis et des imperfections évitées? Le défaut de sens critique désarme le poète de cette force dont il a tant besoin pour soutenir et régler son vol, et le livre à ce contentement de lui-même d'autant plus dangereux qu'il est plus innocent et qu'il ressemble moins à de l'orgueil. On reconnaît cette faiblesse à M. de Lamartine, lequel passe, dit-on, pour s'admirer lui-même plus que ne font tous ses amis ensemble, sans avoir précisément d'orgueil. Cette admiration n'est qu'une sorte de bon témoignage qu'il se rend à lui-même, comme un honnête homme qui a fait une bonne action. Il se loue sans vouloir se surfaire, sans artifice, sans aucun de ces calculs de l'orgueil qui refuse une partie de l'encens pour s'en faire donner quelques grains de plus. C'est, je ne le prends pas ironiquement, de la béatitude. On en cite des anecdotes qui sont répétées sans méchanceté, parce que la béatitude de M. de Lamartine n'a rien de blessant, et que le respect qu'on a pour sa noble personne adoucit toutes les médisances. Belle découverte, va-t-on dire, qu'un poète qui réussit ait de la vanité! Je ne m'alarmerais pas d'une vanité de contradiction, si cela peut se dire, dans un poète injustement contesté, dans Racine, par exemple, voyant son siècle sourd aux beautés d'*Athalie*. Mais je m'effraie d'une satisfaction de béat, de l'espèce de celle de Ronsard, le poète adoré de tous. A défaut d'une lutte avec son siècle, le grand poète doit avoir son contradicteur et son critique en lui. Celui qui s'approuve peut quelquefois se juger; mais celui qui s'admire ne se juge jamais. Que ne faut-il pas craindre d'un poète qui ne se voit que par les yeux de ses admirateurs?

Dans une satire adressée à Molière, Boileau, après avoir tracé le portrait d'un *sot*, qui « fait tout avec plaisir, »

> Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
> Ravi d'étonnement, en soi-même s'admire,

Ajoute :

> Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
> A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;

Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire.

« Voilà, disait Molière à Boileau, la plus belle vérité que vous ayez jamais dite : je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez; mais, tel que je suis, je n'ai rien fait en ma vie dont je sois véritablement content (1).» La Bruyère, commentant la pensée de Boileau, a dit : « La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues. » Ces anecdotes du XVIIe siècle sont des règles de jugement pour le critique de la tradition, lequel s'autorise non-seulement des principes et de la discipline, mais encore de la conformité des habitudes et des scrupules d'esprit dans les grands écrivains de tous les siècles. Quand on voit un Molière, un Boileau, un La Bruyère, convenir qu'ils ne peuvent *se plaire à eux-mêmes*, comment ne pas croire que la grande satisfaction de soi est incompatible avec le génie? N'ai-je pas sujet de douter qu'il soit juste d'agréger aux hommes de génie un poète qui n'a pas le sens critique de ses devanciers, ni cette précieuse impossibilité de se contenter, qui donnait des doutes douloureux à Virgile sur son *Énéide*, à Molière sur *Tartuffe* et sur *le Misanthrope*, à Boileau sur l'excellence de ses vers, à La Bruyère sur *les Caractères*, à Racine sur *Athalie?*

Dans la crainte d'être trop sévère, je cherche hors de ma conscience et de la tradition des motifs pour atténuer ce jugement. Je dirai donc que comme on peut faire honneur aux siècles de ces grands hommes d'une partie de leur attention vigoureuse sur eux-mêmes et de leur forte modestie, de même il faut rendre notre époque responsable de cette trop grande admiration de soi, qui énerve le talent de M. de Lamartine. J'ajouterai que l'illustre poète étend à tous ses contemporains la bonne opinion qu'il a de lui. C'est une de ses paroles que des cent lettres et plus qu'il reçoit chaque semaine de poètes inconnus, trente offrent de grandes beau-

(1) M. J. Taschereau, dans son excellente *Histoire de la Vie et des Ouvrages de Molière*, nie la vérité de cette anecdote. Les raisons qu'il en donne me paraissent plus ingénieuses que vraies, ce qui est d'ailleurs contre l'habitude de son livre, où il n'y a guère que des raisons vraies qui sont en même temps ingénieuses.

tés poétiques. A ce compte, la France produirait de mille à quinze cents poètes de talent bon an mal an. Mais si, à proportion qu'il s'estime, M. de Lamartine élève tout le monde autour de lui, la distance restant la même entre la foule et le poète, cette bonne opinion de soi n'est plus qu'une répartition équitable des rangs. J'admire même que M. de Lamartine soit demeuré dans cette modération. Nourri de louanges et d'encens, traduit en vignettes vaporeuses et en romances plaintives, offert en cadeau d'étrennes jusque dans les pensions de jeunes filles, centre de toutes les imaginations qui sont mélancoliques, soit naturellement, soit par imitation, critiqué avec admiration, admiré avec adoration, comparé tantôt à l'aigle qui regarde le soleil fixement, tantôt au cygne qui fend l'azur des lacs, tantôt au rossignol, tantôt à l'ange; tour à tour muse, barde, ou prophète, rêve de toutes les femmes jeunes et gracieuses qui lui ont prêté un cœur tout endolori des tristesses et des voluptés qu'il chante; père ou tout au moins parrain d'une infinité de volumes de poésies féminines, tout parfumés et tout dolens, il est presque incroyable qu'un tel homme, qui devait être conduit par tant de caresses et d'encens à une adoration indienne de soi-même, se soit arrêté dans les langueurs d'une béatitude bienveillante. Mais telle est la condition humaine que, comme il faut que tout régime de ce genre ait un mauvais résultat, si le caractère du poète n'en est pas gâté, ce sera son talent qui en portera la peine. Je voudrais bien laisser à M. de Lamartine le titre d'homme de génie, puisque aussi bien c'est le seul qui puisse contenter aujourd'hui les écrivains les plus modestes : mais si son caractère peut gagner à cette explication atténuante, comment fléchir, même en sa faveur, sur ce principe que la satisfaction de soi empêche le poète d'être parfait? Et comment avouer qu'au XIXe siècle, en France, on puisse être un poète de génie avec des ouvrages imparfaits, c'est à savoir où le mauvais à plus de place que le bon?

II.

Il pourra être question de la postérité dans cette appréciation, quoique je sache combien l'idée de la postérité a vieilli, et que le mot même dans la critique en est devenu ridicule. Je ne puis pas

croire qu'un écrivain de quelque valeur n'éprouve pour son livre ce qu'un père éprouve pour son enfant, qui est un désir naturel de se survivre. C'est une chose monstrueuse que ce mépris qu'on affecte de notre temps pour cette antique religion des poètes, pour cette force descendue du ciel, qui a soutenu les plus grands d'entre eux contre les difficultés de la vie. Jusque dans la décadence latine, je vois Stace, tout chargé de ses faciles lauriers, parler avec crainte et respect de la postérité. Laisser quelque chose de meilleur que soi est une pensée enracinée au cœur de l'homme et que le poète ne peut pas nier sans mentir à sa nature, sans se mépriser lui-même. Ceux même qui ont traité la gloire avec la rigueur chrétienne de Bossuet, et qui ont opposé par dérision l'éternité à la postérité, ceux-là ont eu au fond du cœur le désir de faire savoir aux derniers hommes leur mépris pour cette fumée, et à la postérité leur insulte ambitieuse. Je ne sache pas, pour mon compte, pouvoir faire plus d'honneur à un poète qu'en lui supposant ce noble souci de la postérité et en lui demandant ce qu'il a fait pour elle. M. de Lamartine est, de tous les poètes de ce temps, celui qu'une telle question doit le moins étonner, car, outre qu'aucun n'est plus en mesure que lui d'y bien répondre, c'est une de ses meilleurs habitudes d'esprit de se plaire à ces lieux communs qui ont ému toutes les nobles intelligences et qui survivront à ceux qui les méprisent.

Mais avant de demander au poète ce qu'il a fait pour la postérité, il convient de préciser ce que la postérité veut qu'on fasse pour elle.

Il n'y a de poésie sérieuse et durable que dans deux ordres très distincts d'idées ou de vérités éternelles. Le premier est l'ordre des idées ou des vérités pratiques. Le domaine en est immense, inépuisable; c'est l'homme sous ses traits les plus constans, tel que nous le montre l'histoire dans ses annales les plus accréditées, l'art dans ses monumens les plus populaires; tel que nous le voyons hors de nous et en nous, avec celle de nos facultés qui est la plus semblable à elle-même dans tous les pays et à toutes les époques, la raison. Ce sont le rire et les larmes, les joies et les peines, l'amour et la haine, toutes les passions humaines dans leurs formes les plus sommaires. Ce sont les motifs des actions, le jeu des ca-

ractères, tout ce qui apprend l'homme à l'homme; ce sont toutes ces beautés littéraires qui sont en même temps des règles de vie pratique, toutes ces ressemblances invariables et toutes ces différences constantes qui forment comme un fonds commun dont toutes les grandes littératures ne sont que des développemens successifs, différens par les formes extérieures des langues, mais semblables et analogues par les pensées.

Le second consiste en cette portion d'idées ou de vérités qui semblent plus appartenir à la spéculation qu'à la pratique, et à l'imagination qu'à la raison. Rapportons-y toutes ces idées sur la fin de l'homme, sur ses rapports invisibles avec Dieu et avec le monde qui lui a été donné pour demeure, sur ses espérances et ses terreurs pour tout ce qui est au-delà de la mort; sur ces vides immenses de l'ame, que toutes les religions ont tour à tour peuplés de croyances qui se sont entre-détruites sans combler ces vides; sur ces doutes qu'elles ont voulu enchaîner par des dogmes, mais qui ont toujours échappé à tous les liens, et qui obsédaient Pascal jusque dans les ardeurs d'une foi raisonnée; sur toutes ces agitations d'un être fini dans l'infini; sur cette curiosité douloureuse pour les choses invisibles, et cette impatience de deviner le mot de la mort. Je ne leur ôte pas le nom de vérités, quoiqu'elles ne soient point proprement pratiques, et que l'imagination qui s'en nourrit leur communique sa mobilité et ses caprices. Mais des incertitudes qui sont éternelles sont par là même des certitudes; et s'il est vrai que l'imagination en soit plus occupée que la raison, celle-ci, loin de les négliger, les pousse au contraire et les poursuit dans ce qu'elles offrent de constant, jusqu'au point où les ténèbres l'empêchent d'aller plus avant. Au-delà de ce point, il est bien difficile d'en tirer des beautés durables, parce qu'au moment où la raison cesse de les suivre, elles deviennent la matière de subtilités, de fantaisies ou de modes littéraires qui passent, et la proie de cette imagination qui change à toutes les époques et qui devient la première et la moins regrettable de leurs ruines.

Il ne devrait pas être nécessaire de dire que ces deux ordres d'idées veulent la même perfection de langage. Ni la clarté des idées pratiques ne les dispense de la beauté de l'expression, ni le demi-jour des idées spéculatives n'autorise la négligence et l'obscu-

rité. Il faut non-seulement que la langue du poète ne manque d'aucune des qualités générales qui sont propres à toutes les langues littéraires, mais qu'elle soit étroitement conforme au génie de sa nation. Par exemple, chez un peuple actif, pratique, d'un sens droit et rapide, peu rêveur et nullement abstrus, comme est le peuple français, elle ne doit être ni incertaine, ni vague, ni circonlocutoire, ni enveloppée de ces ténèbres que les Allemands appellent la *pénombre*.

Les poésies de M. de Lamartine n'appartiennent pas proprement à l'ordre des vérités pratiques. Ce n'est pas qu'on n'y puisse trouver des traits de la vie réelle, comme en offrent à chaque page les poètes épiques, dramatiques, philosophiques; mais ces traits sont peu arrêtés ou démesurément agrandis par l'habitude de tout idéaliser, qui est le tour d'esprit particulier de M. de Lamartine. La terre qui est le théâtre de la vie humaine, cette terre que Dante a chargée de tant de maux, semble être, pour M. de Lamartine, quelque planète habitée par des êtres plus parfaits que nous. Elle est éclairée d'un plus doux soleil, baignée de mers plus pacifiques, arrosée de ruisseaux plus murmurans, caressée et non écorchée par les vents. On dirait la demeure de créatures intermédiaires entre l'homme et l'ange. Les bergères y ont *des doigts d'ivoire;* une levrette y est douée de qualités et de graces comme l'amant le plus prévenu en prête à sa maîtresse, ou comme la mère la plus ambitieuse en désirerait pour sa fille. Une biche y a des mouvemens plus voluptueux qu'une odalisque, des regards plus tendres que ceux d'une jeune femme voyant venir de loin son mari long-temps absent, des pensées plus subtiles qu'un sonnet de Voiture. Tout grandit, tout s'épure, tout s'embellit en proportion; le moindre paysage a tous les climats et tous les soleils ensemble; les petites pièces d'eau sont des lacs, les lacs sont des mers. La langue se pare et s'attife pour peindre cette nature prodigieuse. Qui ne croirait qu'il est question d'un oiseau dans ce vers?

A surprendre en son nid le faon qui vient d'éclore.

Nid ne se dit pas des quadrupèdes; *éclore* ne se dit proprement que des petits des ovipares et surtout des oiseaux, pour qui ce gracieux mot semble avoir été fait tout exprès. Mais M. de Lamar-

tine a voulu donner au faon une demeure plus noble que le fourré d'un bois et une origine plus poétique que la délivrance de la biche après la gestation. C'est ainsi qu'il élève et transfigure toute chose, et si je cite ce vers, c'est moins pour faire une critique de mots que pour donner, entre mille autres, un exemple de la manière dont M. de Lamartine voit et exprime la réalité.

Sa gloire n'est donc pas là; elle est dans ces idées ou vérités métaphysiques dont j'ai donné le détail faute d'en pouvoir donner la définition.

Les premières poésies de M. de Lamartine, outre le charme des vers, eurent un grand attrait de nouveauté. Jusque-là le poète, n'avait été que l'interprète des sentimens généraux, et sa poésie qu'une sorte d'art public. Il restait derrière ses ouvrages tout un homme inconnu à la foule, et ne livrant de ses pensées personnelles que celles qui devaient aller au cœur ou à la raison des autres hommes. Ce doit être, du reste, le vrai caractère du poète. Les anciens l'avaient personnifié sous les traits d'Homère chantant au seuil des peuples de la Grèce des vers sur les dieux et les héros de la commune patrie. Le poète, dans l'imagination des peuples, était l'homme à qui les dieux avaient accordé le don d'exprimer la pensée de tous par des paroles passionnées et harmonieuses. Les temps modernes, dont les croyances plus austères devaient ôter au poète ses attributs antiques, sa lyre mélodieuse, sa couronne de lauriers, son commerce mystérieux avec les muses, lui laissèrent son caractère et son rôle d'homme public. Telle était encore en France l'idée commune, quand M. de Lamartine parut. Mais les poètes, ses devanciers, avaient plus ou moins diminué ce caractère et amoindri ce rôle, soit par l'humilité de leur genre, soit défaut de génie. On était las de cette sorte de poésie officielle dont les auteurs n'étaient pas les héros. On demandait un homme qui mît tout son cœur sur le papier. Ce poète fut M. de Lamartine. Toutes les imaginations se tournèrent du côté d'un jeune homme qui faisait l'histoire de quelques années d'une vie parfaitement ignorée, dont tous les incidens étaient des incertitudes sur toutes les choses du monde invisible, et dont le principal évènement était un amour.

Le succès de ce début confirmait les antiques opinions sur le

caractère et le rôle du poète. M. de Lamartine ne plut à tous que parce qu'il fut d'abord le poète de tous; son histoire était plus ou moins l'histoire de tous les esprits délicats et cultivés de son époque. Ils avaient toutes ses incertitudes; et ceux qui aimaient comme tous ceux qui voulaient aimer, ou donnaient ou devaient donner à leur amour la forme particulière des pensées de l'amant d'Elvire. M. de Lamartine n'imaginait proprement rien de nouveau. Depuis le commencement du siècle, mais surtout depuis la chute de l'empire, les imaginations étaient préparées pour ce genre de poésie. Werther ne laissait presque rien à dire sur le malaise des esprits distingués dans une société qui ne les comprend pas, et sur cette susceptibilité de cœur au fond de laquelle est le ver de l'orgueil. Lord Byron avait mis à la mode l'indépendance jalouse et le désordre intéressant du génie. M. de Châteaubriand avait décrit la maladie de Réné, devenue bientôt contagieuse, et rouvert aux imaginations le chemin de la foi. Mme de Stael avait analysé avec profondeur toutes ces influences moitié sociales, moitié littéraires, fruit naturel d'une révolution qui, en abattant toutes les générations intermédiaires, et en chargeant les jeunes gens de tout le poids du présent et de l'avenir, avait mis dans leur cœur, à côté des illusions de la jeunesse, le doute des vieillards, et un immense dégoût à côté d'un immense besoin de croire. La langue de cette métaphysique existait déjà, et il y en avait de beaux modèles en prose. On avait trouvé d'ingénieuses ou d'éloquentes formules pour le doute effronté qui s'étourdit ou qui s'enivre de sa propre sagacité, comme pour le doute triste et découragé qui aspire à la foi. On en avait pour le sombre mystère de la mort, pour la fragilité de la sagesse humaine, pour la fuite irréparable de la vie, pour les misères de la gloire. On en avait pour la nature extérieure appropriée à la sensibilité nerveuse des nouveaux auteurs, lesquels allaient la remplir de mouvemens, de murmures, de chants, d'harmonies, et en faire le Dieu visible. On en avait enfin pour cet amour particulier au XIXe siècle, amour inquiet, ennuyé, occupé d'autres affaires que les siennes, se voyant déjà fini au moment où il commence, orageux sans cause, avide de malheurs et de larmes, et, tout en se satisfaisant à la manière antique, couvrant les appétits de la matière d'un luxe extraordinaire, de susceptibilités et de dés-

espoirs. Mais la véritable invention de M. de Lamartine, ce fut de mettre le premier en beaux vers les plus délicates et les plus durables de ces idées, avec un charme particulier de douceur, de facilité, de nombre, qu'on avait pu croire jusque-là peu compatibles avec les sévères conditions de la poésie française.

Les premières *Méditations* étaient restées fidèles à ces conditions. Fort heureusement pour le jeune poète, les préfaces systématiques, les réhabilitations de la poésie du XVIe siècle, les théories de l'art pour l'art, les projets de renouvellement de la langue poétique étaient encore dans l'avenir. Ce que nous avions encore de poètes prétendus classiques, s'ils n'étaient pas à la hauteur des grandes traditions de l'art, en conservaient au moins la religion et en justifiaient l'excellence par leur impuissance même à en satisfaire les austères préceptes. Il n'était encore venu à l'idée de personne de contester que la poésie française dût être, comme la prose, exacte, précise, énergique, sans relâchement, sans incorrection. M. de Lamartine avait fait ses premiers vers sous cette discipline, et sinon avec une idée bien présente et bien soutenue de la force de durée qu'elle donne aux œuvres de l'esprit, du moins avec un instinct heureux et vraiment français, et probablement avec une bonne instruction première. Il croyait alors plus aux avantages qu'aux embarras de l'art. Il était inconnu, solitaire, sans cette espèce d'amis qui font aimer au poète ses défauts et les lui rendent plus chers que ses qualités, en s'en faisant les apologistes et les champions au dehors. On dit même qu'il avait trouvé ce que les poètes ne trouvent jamais s'ils ne le cherchent pas de très bonne foi, l'aristarque d'Horace, *l'ami prompt à vous censurer* de Boileau, un homme de goût et d'esprit, aux scrupules duquel il sacrifiait, dit-on, des vers qui pouvaient être beaux, mais qui ne l'étaient pas de la bonne manière. J'imagine que cet ami dut chercher, dès ce temps-là, à le fortifier du côté du sens critique, par où M. de Lamartine devait toujours rester faible, et à le défendre contre sa propre facilité.

M. de Lamartine eut tout d'abord deux sortes d'admirateurs, les uns partisans de la tradition classique, les autres appartenant à une génération plus jeune, qui allait bientôt exagérer et faire grimacer tous les sentimens et tous les malaises de l'époque. Les premiers, réservés et prudens, presque plus inquiets de ce qu'il

restait encore à faire au jeune poète qu'ébahis de ce qu'il avait déjà fait, accompagnaient l'admiration de conseils. Ils lui disaient de s'observer, de serrer son vers, de ne point chanter en écrivant. Les seconds, le flattant sur ses défauts comme sur le champ par où il était imitable, lui criaient de s'affranchir, de céder à la muse, de prendre la lyre d'or et d'en toucher toutes les cordes au hasard, c'est à savoir, en style pédestre, de multiplier ses défauts, afin de se rendre de plus en plus solidaire des misérables imitations qu'ils en allaient faire. C'est une tactique naturelle des imitateurs de pousser les poètes dans le sens de leurs défauts, afin qu'ils s'en couvrent eux-mêmes et s'en autorisent contre la critique. Les secondes *Méditations* renouvelèrent ce choc de conseils contradictoires. Les partisans de la tradition dirent à M. de Lamartine de se varier, des imitateurs et leurs théoriciens de s'exagérer; ceux-ci de penser plus au lecteur qu'à lui, ceux-là de penser à lui plus qu'au lecteur; les uns de rester dans la langue et dans la tradition, les autres de se faire une langue à lui, de son droit souverain de poète, et d'ouvrir une ère de traditions nouvelles; les premiers de méditer *les Géorgiques* de Virgile, *Athalie*, La Fontaine, Boileau même, dont il eût été si glorieux d'appliquer l'art austère à des idées plus poétiques et plus intéressantes; les seconds de ne pas remonter plus haut qu'André Chénier, à moins que ce ne fût pour faire quelques utiles lectures dans Ronsard, et de feuilleter beaucoup les poètes des lacs, Wordsworth, Coleridge, et je ne sais quels autres, grands maîtres en l'art de dire avec subtilité par quels points ils n'ont ressemblé à aucun de ceux qui les lisent.

Les éloges de la nouvelle école l'emportèrent sur les conseils des partisans de la tradition. Ces éloges étaient sans condition et sans réserve; ils venaient de la jeunesse et des femmes qui figurent mieux la gloire aux yeux des poètes que les visages graves et soucieux des hommes mûrs et des critiques. On couronna le poète de vers et de fleurs : les jeunes gens lui dédièrent leurs poésies, pâles échos des siennes; les jeunes femmes lui firent des déclarations d'amour, et briguèrent quelques battemens de ce cœur qui avait soupiré pour Elvire. M. de Lamartine fut entraîné; il subit les nouvelles influences; il adopta la langue de son public de choix, et commença à se sentir à l'étroit dans celle des pre-

mières *Méditations*. Il fit vite, il fit au crayon, il dicta. Déjà apparaissait la fameuse théorie *de l'art pour l'art*. M. de Lamartine y souscrivit, et il en sortit les deux volumes des *Harmonies religieuses*.

Les *Harmonies*, parues en 1830, offrent plus de beaux vers peut-être, mais moins de belles pièces que le recueil des *Méditations*, et elles sont plus marquées des défauts de l'abondance qui semblait devoir être l'écueil du talent de M. de Lamartine. Du reste, il n'y a presque plus de traces de la vie pratique. Dans les *Méditations*, le plus humble lecteur avait pu se reconnaître quelquefois dans les rêveries du poète, dans ses tristesses, dans ses plaisirs souvent très positifs. Le poète des *Harmonies* s'isolait de plus en plus, et se dérobait aux regards dans un nuage de poésie vaporeuse. Ce n'était déjà plus le poète d'une époque dont un grand prosateur, M. de Châteaubriand, avait indiqué sommairement les instincts les plus sérieux, et tous ceux de ses malaises qui s'éloignent le moins de la condition générale de l'homme. M. de Lamartine venait de s'envoler dans des mondes où nous ne pouvions plus le suivre faute d'ailes, et où il n'y avait pas un petit coin pour nous. Beaucoup qui n'osent pas le dire encore, et beaucoup qui le disent tout haut, ont quitté M. de Lamartine à ses *Harmonies*. Les uns trouvaient qu'une moitié de ce livre répétait, en les affaiblissant par des développemens, les notes les plus mélodieuses des *Méditations*. Les autres n'avaient voulu suivre le poète que jusqu'où ils avaient pu porter avec eux leur droit de critiques et de juges. Nous n'aimons que les choses où notre pensée, quoique plus humble que celle du poète, a pourtant touché.

Le titre même de ce recueil en indiquait la pensée principale, qui est de montrer toutes les harmonies qui lient le monde à Dieu.

Le poète remonte sans cesse du visible à l'invisible, et interroge toute la création sur ses rapports avec le créateur. Il demande au chêne comment, de gland qu'il était, tombé du bec de l'aigle sur quelque lande aride, il est devenu chêne et a déployé ces vastes branches, qui suffisent *à abriter contre la tempête le pasteur et le troupeau*. Il demande au matin d'où lui vient sa fraîcheur et sa grace ; qui fait tressaillir les forêts avant l'heure du bruit ; qui relève les calices de fleurs penchés par la rosée du soir ; qui éveille

les vents de leur mystérieux sommeil. Il demande à la nuit qui lui a donné ce muet langage, compris seulement des poètes, des amans et de ceux qui souffrent, et pourquoi l'homme a peur d'une nuit noire. Il demande qui a voulu que ce fût la jeune fille si frêle et si gracieuse qui mît au monde l'homme, l'homme qui embrasse l'infini dans sa pensée, l'homme qui sait en mourant qu'il est immortel; — et à chaque demande il répond : C'est Dieu.

Quelquefois il monte, de pensées en pensées, jusqu'au trône de Dieu, et là sa voix n'a plus rien d'humain. C'est un hymne mystique et inarticulé où les ames qui sont préparées par des méditations analogues peuvent seules suivre le poète. On croit entendre l'écho lointain d'un cantique d'anges auquel on s'associe sans le comprendre. Il semble que le cœur du poète se fonde aux rayons de la divine lumière, et qu'il ne sache plus que pousser de vagues et harmonieux soupirs. D'autres fois il prend de nouveau son vol vers l'empyrée, brûlant encore de voir et de connaître; mais, ce jour-là, la foi étant moins abondante, Dieu recule devant son désir : il essaie de monter encore, mais d'une aile que le doute a affaiblie, jusqu'à ce que, épuisé par ses efforts, il retombe de lassitude sur la terre, et y brise d'impuissance son aile contre la pierre.

Toute la création s'anoblit sous la plume du poète, pour être digne de ce commerce direct avec Dieu. Ses descriptions sont celles d'un monde dont le nôtre n'est qu'une grossière ébauche. Il n'est pas de contrée si aimée du ciel que M. de Lamartine ne décore et n'idéalise, soit pour la rapprocher plus de Dieu, soit pour en interdire l'accès à notre faible intelligence. L'Italie même, c'est plus que cette terre privilégiée entre toutes, où les brises sont si molles, les heures si paresseuses et l'ombre si assoupissante, que les générations y passent obscurément du sommeil à la mort, entre la plus grande histoire du passé et l'attente de quelque bon chanteur qui les aide à tuer la vie; c'est plus que ce sol merveilleux où tout est beau, même la destruction. Les brises de l'Italie de M. de Lamartine ont une voix et chantent des mélodies en glissant entre les branches des pins, innombrables cordes de ce luth immense. Les vents y deviennent des bouffées odorantes qui montent du lit des mers; les golfes, semés de voiles blanches, y sont de seconds

cieux blanchissans d'étoiles, ou de vastes miroirs d'azur, où se penche la grande ombre de Dieu. Le poète des *Harmonies* est doué de sens que nous n'avons pas. Ce qui est pour nous le silence, est pour lui un concert inoui. Il y a des sons qu'il entend et auxquels nous sommes sourds, des fleurs que nous foulons aux pieds et où il trouve des parfums qui l'enivrent. Dans vos premiers chants, ô grand poète, nous pouvions vous suivre encore dans un monde de pensées supérieures, mais analogues aux nôtres; nous venions bien loin derrière vous, mais nous voyions dans la nue votre noble visage qui nous souriait comme à des frères, et la main que vous nous tendiez pour nous montrer le chemin sur vos traces lumineuses. Mais dans les *Harmonies*, nous vous avons perdu de vue. Vous avez voilé votre face jadis amie, et vous êtes monté si haut dans l'empyrée que, de tous ceux qui vous suivaient, beaucoup se sont arrêtés de lassitude à divers degrés de l'espace, et ont lu vos *Méditations* pour se consoler de votre absence. Quant à ceux qui se vantent de vous avoir accompagné jusqu'au pied du trône de Dieu, ils ne vous y ont vu en réalité qu'avec les yeux de la foi.

Le poème de *Jocelyn* est un retour aux idées de l'ordre pratique. M. de Lamartine est descendu de l'empyrée dans les choses de la vie. *Jocelyn* est un roman en vers. Les *Harmonies* avaient été composées au temps de l'art pour l'art. Dans ce temps-là, beaucoup de poètes, dont quelques-uns sont restés des hommes de talent, avaient la passion de ne pas être compris. Les uns le voulaient de bonne foi et avec candeur, et ne négligeaient rien pour y atteindre; pour les autres, c'était un de ces mille artifices de la vanité qui rassemble à l'avance des correctifs en cas d'insuccès. Car n'était-il pas clair que, si la foule ne les comprenait pas, ils allaient ressembler aux poètes dont la gloire a été posthume? Il fallait donc s'envelopper d'assez de ténèbres pour pouvoir récuser les critiques pour défaut de compétence et pour se consoler de n'être pas admiré de son vivant. La théorie *de l'art pour l'art* ne fut qu'un paradoxe de la vanité. M. de Lamartine, mal défendu par son sens critique, ouvert d'ailleurs à toutes les idées nouvelles par sa nature bienveillante, avait été pris au piége et s'était rangé à cette négation de toute discipline. Mais comme tout esprit cultivé et fécond

qui donne dans un sophisme, il y avait porté ses qualités naturelles, et doté *l'art pour l'art* de beautés selon l'art de tous les temps et de tous les pays. Toutefois, même en tenant compte aux *Harmonies*, publiées en 1830, de l'époque où elles parurent et de la redoutable concurrence que leur firent les passions politiques d'alors, il faut reconnaître qu'elles furent moins goûtées que les *Méditations*. M. de Lamartine sentit qu'il avait été trop loin. Les poètes qui planent le plus haut par-dessus nos têtes ne peuvent pourtant se résoudre à voir leurs lecteurs diminuer ou se refroidir. Les vers selon *l'art pour l'art* les avaient éloignés. La forme romanesque, au contraire, pouvait les attirer; la popularité était de ce côté-là : M. de Lamartine fit *Jocelyn*.

Le succès de ces trois ouvrages a été inégal, mais le succès de l'ensemble a été immense.

C'est que M. de Lamartine a été le poète non-seulement des penchans sérieux de notre époque, mais encore de ses caprices d'imagination et de ses fantaisies littéraires.

Les *Méditations*, le premier et le plus pur fruit de ce talent si nouveau, sont venues au moment où la mode et l'imitation n'avaient pas encore déprécié ces penchans sérieux, ces retours de religion cachés sous des doutes tolérans, et ces indéfinissables tristesses d'esprit de nos générations nées découragées. Il manquait la vérité dernière et définitive d'une forme poétique pure, harmonieuse, et vraiment française, à ces mille souffrances douces et délicates, à ces mille plaisirs douloureux, dont M. de Lamartine devait décrire les nuances avec tant de charme, et çà et là, avec une précision qui les fixait dans la langue, et les ajoutait aux poésies consacrées. Toutes ces idées étaient sincères encore dans l'analyse timide et contenue que M. de Lamartine en fit le premier. Les théoriciens et les imitateurs n'en avaient pas fait encore une poésie factice, en en transportant l'inspiration du cœur dans la tête.

Les *Harmonies* représentent un autre penchant de l'époque encore sérieux, quoique déjà mêlé de plus de fantaisie. C'est cette croyance, hérétique à tous les degrés pour la religion établie, à un Dieu moitié biblique, comme celui des livres saints, moitié panthéistique, comme celui de Virgile et de Spinoza. Ce Dieu est à la fois le Dieu de la grande poésie scolastique de Dante, le Dieu de saint Thomas,

et le Dieu ame du monde, respirant dans les brises, murmurant dans les flots des mers, frémissant dans le brin d'herbe, s'épanouissant dans les fleurs, frissonnant dans toutes les feuilles de la forêt, parlant, chantant ou grondant par les mille bruits de la nature. C'était vraiment là le Dieu de l'époque, fruit de beaucoup d'influences plus ou moins graves, d'abord du doute à demi vaincu des *Méditations*, ensuite de la popularité rendue tout à coup aux œuvres de Dante, à la Bible et à toutes les productions du moyen-âge. Les *Harmonies* le firent aussi grand, aussi varié, aussi contradictoire dans ses attributs, que l'imaginait confusément le public. Elles devaient donc réussir par ce premier point. Elles n'avaient rien négligé non plus pour réussir par la théorie de *l'art pour l'art*, caprice littéraire qui prévalut un moment, mais qui disparut subitement dans la tempête de juillet avec beaucoup de choses qui pouvaient passer pour plus solides.

Dans *Jocelyn*, les tendances religieuses sont un peu plus nettes que dans les *Harmonies*, et de même qu'après le doute avide de foi des *Méditations* était venu le Dieu biblique et panthéistique des *Harmonies*, de même ce Dieu, encore équivoque, devait de plus en plus s'éclaircir et prendre peu à peu les traits du Dieu orthodoxe, du Dieu des chrétiens. Le Dieu de Jocelyn, prêtre catholique, c'est en effet le Dieu de l'église établie. L'époque, ou plutôt toute cette foule d'esprits impatiens et lancés qu'on résume sous ce nom, croit être revenue au Dieu de *Jocelyn*. En moins de vingt ans, ces esprits ont passé, comme M. de Lamartine, du doute à une croyance un peu plus confuse, puis de cette croyance à une certaine catholicité sans pratiques et sans œuvres. *Jocelyn* a donc réussi, d'abord parce que le héros du poème est un prêtre, un prêtre selon le rit catholique, encore que les orthodoxes aient réclamé contre les formes un peu brusques de son ordination dans le cachot du vieil évêque; ensuite parce qu'il a satisfait un caprice d'une nature beaucoup moins grave, mais décisive pour le succès, qui est le goût général pour la forme romanesque. Ainsi, de même que, par la pensée des *Harmonies*, M. de Lamartine se faisait le poète d'un penchant sérieux et élevé, et que, par le style, il caressait le caprice de *l'art pour l'art*, de même, par la création de Jocelyn et la réhabilitation du prêtre catholique, il a satisfait les croyans et ceux qui

aspirent à croire, et, par l'adoption de la forme romanesque, il s'est fait lire de tous les esprits frivoles.

C'est ainsi que M. de Lamartine a remué ses contemporains en se rencontrant avec toutes leurs tendances, sinon par la force de sa pénétration, du moins par la conformité de sa nature et de ses penchans personnels. Il a été, du reste, aussi sincère et aussi persuadé, soit qu'il en exprimât le côté sérieux et profond, soit qu'il en reproduisît dans des vers éphémères le côté frivole. Il a peu résisté à nos caprices littéraires; mais il n'a point flatté nos relâchemens, et n'a jamais cherché son succès hors de la moralité. C'est surtout par ce haut caractère qu'il a pénétré dans notre société à une plus grande profondeur qu'aucun poète contemporain. Son succès a été un succès de foyer domestique. Il a donné même à la volupté un air de pudeur et une chasteté de langage qui retiennent l'ame du lecteur dans le cercle des pensées permises, et il a peint l'amour sous des traits si mélancoliques, et en plaçant les regrets si près des plaisirs, qu'il l'a presque autant fait craindre que désirer. Il a d'ailleurs accepté toutes les traditions de famille, toutes ces bonnes et simples leçons de sagesse, de modération et de bienveillance, que la mère a reçues de l'aïeule et que la fille reçoit de sa mère. Il a rajeuni de sa plume charmante toute cette morale commune hors de laquelle il n'y a pas de bonheur pour l'homme; enfin, il a voulu être un poète à donner en cadeau de fête, un poète de jour de l'an, et il y a réussi, ainsi que pourraient l'attester ses libraires, lesquels ont vu fondre tout récemment les piles de ses œuvres dressées dans leurs magasins pour les étrennes de 1837.

III.

Il me reste à dire ce qui durera de cette popularité et ce qui périra. Il me reste à juger M. de Lamartine au point de vue absolu de l'art qui est celui de la postérité. C'est la partie la plus délicate de ma tâche, parce que, si les ménagemens y sont blâmables, les erreurs y sont de grande conséquence, pouvant être prises pour des illusions intéressées par ceux qui voudront lire un jour les pièces du procès entre la nouvelle poésie et la tradition.

Pour s'en tirer à l'honneur de son jugement, il faut pouvoir dis-

tinguer, dans les œuvres du poète, ce qui appartient aux caprices de son temps, de ce qui est de tous les temps; en d'autres termes, ce qui n'aura qu'une valeur de particularités d'histoire littéraire, de ce qui est à présent et ne cessera jamais d'être l'expression parfaite d'idées et de vérités éternelles. Ce discernement n'est pas plus arbitraire que le discernement politique, qui, de circonstances analogues dans le passé et dans le présent, conclut à des résultats analogues. C'est l'histoire qui, de part et d'autre, en fournit les élémens; car les révolutions littéraires ne sont pas plus capricieuses que les révolutions politiques, et il n'y a d'effets sans cause que pour qui ne sait ni étudier ni réfléchir.

C'est faute de ce discernement que les contemporains s'abusent si grossièrement sur la valeur réelle des ouvrages, et qu'ils fourvoient les écrivains sur leurs propres forces. Quel est le lecteur qui ne croit pas que ce qui lui plaît aujourd'hui devra plaire toujours et à tous? Les écrivains, se réglant là-dessus, au lieu de penser pour tous les temps et pour tout le monde, pensent pour toutes les imaginations avides de leur époque. Seulement, il en est parmi eux qui, doués d'un esprit plus profond, tout en ne cherchant qu'à flatter des caprices passagers, ont rencontré des choses durables; les autres, ayant tout fait pour le présent, sont morts aussitôt que le présent est devenu du passé.

La disposition du public littéraire, à toutes les époques, est inégalement mêlée de raison et d'imagination; mais l'intervention de la raison, dans les plaisirs intellectuels, est en quelque sorte passive et involontaire. Ce n'est point par la raison que nous sommes pris le plus fortement. La satisfaction qu'elle nous donne est secrète et silencieuse, et comme nous ne cherchons point à la communiquer aux autres, elle ne fait point de prosélytes. La raison n'est pas contagieuse comme l'imagination. C'est par celle-ci seulement que nous sommes saisis et entraînés, et c'est de là que nous viennent nos plus vives jouissances littéraires. Je voudrais bien n'être pas forcé de définir cette imagination dont on avait une idée si nette au XVIIe siècle, et que Bossuet et Fénelon appellent tout simplement par son nom toutes les fois qu'ils veulent parler de la source de nos illusions et de nos erreurs. Mais le critique de la tradition n'a pas seulement à soutenir les choses : il a de plus à

rappeler le sens des mots. Cette imagination sera donc, au point de vue littéraire, cette faculté inquiète, toujours blasée et toujours insatiable, aussi facilement amusée que vite ennuyée, qui pousse tout à l'extrême et épuise tout, qui ne jouit de rien avec réflexion, et que ses propres plaisirs irritent plus qu'ils ne la contentent. Elle est contagieuse en ce sens, que, comme nous en sommes possédés, qu'elle nous porte à la tête ainsi que l'ivresse, qu'elle nous donne une grande abondance de paroles et un grand besoin de les répandre, qu'elle est dans tous les intérêts de notre esprit et de notre amour-propre, nous la propageons par les entretiens, par les disputes, et nous la lions à celle d'autrui par cette espèce de traités offensifs et défensifs qui constituent les coteries littéraires. Qu'est-il besoin de dire que c'est cette imagination qui, outre ses infirmités propres, varie non-seulement d'une époque à une autre, mais encore d'un climat chaud à un climat froid, du printemps à l'hiver, d'un jour au jour suivant? Or, selon que, dans un ouvrage, la plus forte partie s'adresse à la raison ou à cette espèce d'imagination, à la faculté immuable ou à la faculté changeante, les chances de durée sont moindres ou plus grandes. J'ajoute que tout ouvrage où la part de la raison n'a pas été faite, eût-il ravi d'ailleurs toutes les imaginations et toutes les coteries, est un ouvrage mort-né.

L'histoire des lettres a fait de cette idée une certitude. Comptons les renommées fondées sur l'imagination des contemporains. Combien y en a-t-il qui ne sont aujourd'hui de lamentables ruines? Qui ne sait de quelle hauteur Ronsard a été précipité? Voiture a été si grand que, vingt ans après sa mort, Boileau n'osait pas encore ne pas l'admirer. Tous les yeux n'ont-ils pas été tournés un moment, dans les premières années du XVIIIe siècle, sur ce Lamothe-Houdard qui abrégeait Homère dans une traduction en vers français, ce dont il se faisait remercier par Homère lui-même dans une ode intitulée : *l'Ombre d'Homère*, et qui mettait en prose les tragédies de Racine? Quel poète peut se vanter d'avoir été plus populaire que Delille? *L'Ossian* de Macpherson, ce pastiche devenu ridicule, où tant d'odorats prétendus fins se laissèrent prendre à un certain haut goût de bruyères dont ses sombres fadeurs sont aujourd'hui vainement parfumées, n'a-t-il pas été mis un

moment, pour la naïveté, la grace sauvage et primitive, au niveau de l'*Iliade* et de l'*Odyssée?* Et tous ces poètes vrais ou pseudonymes ne plaisaient pas seulement aux écoliers, aux femmes, à tous ces esprits misérables qui admirent sans juger; ils plaisaient aux hommes sérieux, aux esprits positifs, à de grands hommes. Montaigne, cet ancien qui avait lu Virgile et Horace, ne défendait-il pas à la poésie française d'aller au-delà de Ronsard? Montesquieu parlait avec admiration des tragédies de Lamothe-Houdard. Napoléon s'attendrissait en lisant *Ossian.* Goëthe fait dire à Werther qu'il néglige Homère, jusque-là son poète favori, pour Ossian, et c'est à la suite et sous les fumées d'une lecture d'Ossian que Werther et Lotte mesurent l'abîme qui les sépare, et que Werther pense à se tuer. N'ai-je pas vu de graves vieillards s'enflammer en parlant des vers de Delille, et un entre autres, pleurer de grosses larmes en récitant de mémoire la description du jeu d'échecs?

La cause du succès de ces poètes a été celle de leur chute. C'est cette imagination contemporaine qu'ils ont captivée un moment, mais qui, en changeant de goût, les a laissés avec une immortalité nominale, fort différente de l'immortalité positive, qui consiste pour un livre à être toujours lu. Quand la fièvre d'érudition extérieure et d'imitation des formes antiques qui soutenait Ronsard se calma, Ronsard tomba lourdement par terre, et son énorme in-folio, touché par tant de mains parfumées, lu par tant d'yeux en larmes, feuilleté par les rois et les reines, fut biffé à jamais par Malherbe. Voiture a disparu avec la défroque de la Fronde, avec cette misérable poésie *de riens galans*, avec tous ces amours que Sarrasin nous représente suivant le convoi de Voiture,

Les amours d'obligation;
Les amours d'inclination;
Quantité d'amours idolâtres;
Une troupe d'amours folâtres;
Force cupidons insensés,
Des cupidons intéressés;
De petits amours à fleurettes,
D'autres petites amourettes,
Mêmement de vieilles amours

Qui ne laissent pas d'avoir cours
En dépit des amours nouvelles.....

Lamothe-Houdard avait réussi, même auprès de Montesquieu, par cette froide versification de raisonnement et d'analyse, qui n'était pas encore assez philosophique pour le XVIIIe siècle, et qui n'était qu'une grossière erreur en poésie. Sitôt que l'imagination du public devint plus exigeante, Lamothe-Houdard fut oublié, et les éloges de Montesquieu ni ceux de Voltaire ne purent retarder ni adoucir sa chute. Ossian a abdiqué le même jour que Napoléon. Le suffrage impérial n'a pas pu soutenir ce pastiche élevé par un caprice de poésie sauvage et nuageuse au rang de l'*Iliade*, et Werther, qui hésitait entre Macpherson et Homère, a assez à faire de se soutenir lui-même contre des retours d'imagination qui ont mis à nu ses côtés périssables. Delille, le moins mort de cette liste, après avoir contenté, avec un rare talent, cet autre caprice d'imagination qui a fait tant admirer à nos pères l'art de la périphrase, n'est-il pas tombé au-dessous de son mérite?

Mais voici des exemples plus frappans. Je les prends dans la seconde moitié du XVIIe siècle, au plus bel âge de notre poésie. Vous allez voir, jusque dans des chefs-d'œuvre, l'imagination tuer tout ce qu'elle touche, immortaliser tout ce qu'elle méprise ou néglige. Qu'est-ce qui réussit dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, dans *Bajazet?* Est-ce Mithridate, est-ce cette scène du troisième acte où se déploie cet homme immense, dont le nom a été un moment égal au nom de Rome? est-ce Agrippine? est-ce Néron? est-ce Acomat? ces caractères si vastes, si profonds, ces vies si complètes? Non. Écoutez plutôt Mme de Sévigné, l'amie du vieux Corneille, qui s'est résignée enfin à admirer quelque chose de Racine. Qu'admire-t-elle donc? C'est, dans Mithridate, l'amour de Xipharès et de Monime. Mithridate n'est qu'un vieux jaloux dont on désire cordialement la mort pour que Xipharès épouse sa maîtresse. Et quant à la fameuse scène, la charmante précieuse n'y voit sans doute qu'un hors-d'œuvre bien écrit pour faire attendre plus patiemment les situations galantes, le vif de la pièce. Ce sont, dans *Britannicus*, les tendres propos de ce jeune prince à Junie, les dangers où l'expose son amour, les *charmantes douceurs* de Junie. C'est, dans *Bajazet*, toute

la partie romanesque, admirable çà et là; ce n'est pas le premier acte que remplit Acomat. *Bérénice*, qui est devenue tant soit peu fade, faisait pleurer tout le monde. D'où vient cela? N'est-ce point parce que l'imagination contemporaine n'était sensible qu'à l'amour, ou plutôt qu'à une forme particulière de l'amour que nous appelons aujourd'hui la galanterie? N'est-ce point parce que tous les esprits occupés de lettres étaient tournés vers cette galanterie, qui au reste était aussi bien l'amour que ce mélange de sensualité très positive et de subtilité rêveuse que nous appelons de ce nom?

Imaginez donc quel malheur c'eût été pour Racine et pour nous, s'il n'eût pas eu la force de créer Mithridate, Agrippine, Néron, Acomat; s'il n'eût pas trouvé dans son cœur, plus profond et plus raisonnable que celui de ses contemporains, l'immortel amour de Phèdre; s'il n'eût pas mieux aimé être sifflé pour ce qu'il faisait qu'applaudi pour ce que faisait Pradon; s'il n'eût pas conçu et écrit *Athalie* pour Boileau et Mme de Maintenon, les austères représentans de cette raison dont le suffrage fait vivre à jamais les œuvres de l'esprit?

Quelle force n'aurait pas cette pensée, si, après avoir cité les succès qui ont tué les ouvrages ou les portions d'ouvrages inspirés par l'imagination des contemporains, je donnais des exemples des échecs suivis de réhabilitations éternelles; si je disais que de toutes les pièces de Molière, les moins applaudies ont été le *Tartuffe*, *le Misanthrope* et *les Femmes Savantes*, ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et que Boileau étonnait fort Louis XIV quand il nommait Molière comme le plus grand homme de son siècle; si je disais que le même public qui s'était pâmé d'aise à *Bérénice* ne comprit rien à *Athalie*, et que la plus forte pièce de Racine a été la moins goûtée; si, sortant de notre littérature, qui abonde en enseignemens de ce genre, j'allais compter, dans les littératures étrangères, les exemples de grands écrivains méconnus, non point parce que leur siècle était ignorant, comme on l'a dit trop légèrement, mais parce que ces écrivains n'avaient pas assez accommodé leur beau génie à l'imagination contemporaine; si j'énumérais toutes ces renommées contestées, toutes ces gloires posthumes, dont il faudrait conclure en vérité qu'un poète doit être plus épouvanté qu'étourdi de ses succès?

Tant de ruines complètes ou partielles, tant de noms surfaits d'abord qui sont tombés ensuite au-dessous de leur valeur, tant de branches mortes jusque dans les arbres les plus vigoureux, lesquelles avaient dû leur vie passagère à un caprice d'imagination, tant d'exemples de cette fortune des œuvres de l'esprit si différente dans le présent et dans l'avenir, nous avertissent assez que nous devons surveiller nos admirations les plus sincères, et ne point nous porter garans pour les choses mêmes qui nous transportent; car c'est souvent pour des branches déjà mortes ou qui vont mourir que nous avons une si forte attache, et ce sont des ruines que nous aimons. Au lieu donc de faire les braves contre le critique qui, dans l'intérêt du poète qu'il tâche d'élever de plus en plus au-dessus de lui, nous rappelle ces grands changemens de l'histoire de l'esprit humain, nous devrions l'écouter avec inquiétude; et, pourquoi ne le dirais-je pas? avec quelque respect; car le critique ne rend-il pas ses droits à tout le monde, et ne nous montre-t-il pas du respect à nous-même en soulevant contre notre imagination, laquelle égale nos pensées à des modes de coiffures et à des coupes d'habits, notre raison qui leur donne une autorité éternelle? Au reste, je ne m'étonne pas que le gros du public n'y fasse pas attention, et qu'il aime grossièrement le poète qui l'amuse; mais comment les amis du poète, pour qui l'art et la littérature sont des sujets journaliers d'entretiens, que je dois supposer pertinens, ne prennent-ils pas garde de ressembler à ces amis dont parlent toutes les histoires littéraires, lesquels ont prêté complaisamment leurs épaules pour promener un moment au-dessus des têtes de la foule une idole qui est retombée sur eux? Comment nos poètes, qui, comme tous leurs grands devanciers, devraient être les plus savans d'entre nous, ne méditent-ils pas sur les triomphes et les revers du poète? Ils parlent de la vie et de la mort, de l'amour, du temps; ils en sondent courageusement les mystères, peut-être parce qu'ils ne craignent pas d'y trouver des leçons qui ne leur soient pas communes avec tous. Que ne sondent-ils aussi le mystère de la gloire et ce qui fait vivre et mourir la pensée de l'homme? Est-ce donc parce qu'ils trouveraient dans cette étude plus de conseils que de complaisances et plus de devoirs que de droits?

Je ne reculerai pas, pour M. de Lamartine, devant la sévérité de l'application. Mais comme je m'honore d'avoir eu ma part dans la faveur d'imagination qui a porté si haut M. de Lamartine, je tâcherai de me persuader que beaucoup de choses qui, dans ses poésies, ne me paraissent plus que des vérités du moment, sont des faces nouvelles de la vérité de tous les temps, destinées à s'ajouter au fonds commun, au capital, on me passera ce mot de finances dans un siècle d'argent, des idées universelles. Ces précautions prises contre moi-même, et pour n'exagérer rien, je dirai librement ma pensée. Je compterai, dans le chêne chargé de couronnes, les branches qui doivent mourir.

Ce serait déjà une raison bien forte que de dire que je n'y aime plus certaines choses que j'y ai beaucoup aimées. Mais ne peut-on pas me répondre que c'est tant pis pour moi si cette sensibilité particulière qui me les faisait aimer s'est desséchée, et que mon cœur et mon goût sont ces branches mortes dont je parle? S'il est vrai que mon esprit plus mûr ou plus appesanti ne comprend plus ce qui le jetait dans un trouble si délicieux, pourquoi cette sensibilité qui s'est éteinte pour des choses autrefois aimées, s'est-elle si fortement et si solidement éprise pour des choses d'abord négligées ou méconnues? Pourquoi, si je n'ai pas perdu la faculté d'admirer, ne conclurais-je pas que ce que j'ai pu cesser d'admirer n'a jamais été admirable? Je regarde donc comme un commencement de mort pour les œuvres du poète que ce qui a plu à l'homme de vingt ans, plaise moins ou ne plaise plus du tout à l'homme de trente, et que l'épreuve des années ne lui soit pas favorable, dans la vie du même individu. Il reste qu'on peut contester à cet individu qu'il ait l'honneur de croître et de valoir mieux à mesure qu'il a moins à vivre, ce qui est pourtant la loi commune de tous les êtres intelligens. A cela, il n'y a rien à répondre modestement, non plus qu'à cette autre objection que le secret des choses admirables n'appartient qu'à ceux qui n'ont pas encore de barbe, ou qui, comme le bouc de La Fontaine, en ont plus que de bon sens. Je consens donc, pour ce qui me touche, à ce qu'on ne diminue pas M. de Lamartine de ce que j'ai pu lui retirer de ma première admiration. Voyons les choses plus en général.

Quand viendra pour M. de Lamartine ce que Bossuet appelle, au

sens spirituel, *le grand discernement*, c'est-à-dire quand la postérité fera le choix du bien et du mal dans ses œuvres, que de parties ne retranchera-t-elle pas, qui nous ont semblé vives et florissantes! Combien, pour entrer dans le détail, restera-t-il de ces développemens à perte de vue du sentiment individuel, de ces peintures de son propre cœur où le poète languit dans des analyses sans fin et s'évapore dans ses propres pensées, de cet état inspiré assez semblable à celui de ces docteurs dont parle Fénelon, « qui regar-« dent leur propre goût comme un attrait de grace, leurs propres « vues comme des lumières surnaturelles, leurs propres désirs « comme des volontés de Dieu, et qui s'imaginent que tout ce qu'ils « éprouvent est passif et vient de Dieu; » enfin, de tant d'endroits où le poète renchérit sur tous les penchans de son époque, met le transport où il n'y avait que la fièvre, recherche le caprice dans le goût, poursuit le singulier dans le particulier, l'exception dans l'exception? Combien de ratures je prévois que la postérité va faire dans quelques pages à la fois si subtiles et si vagues!

Mais je laisse ce que le poète a volontairement créé pour la mort, et j'examine ce qui, dans ses œuvres, est proprement le fruit de son temps. Que restera-t-il de l'amour tel que l'entendent nos poètes? Que restera-t-il de ces langueurs subtilement analysées, de cette mélancolie superbe, de cette sensualité prude où nous faisons consister aujourd'hui le fin de l'amour? Les hommes naturels, dans la postérité, n'aimeront certainement pas comme nous, et quant à ceux qui imitent en cela comme en toute autre chose, et qui aiment par leur imagination, ils ne manqueront pas d'avoir quelque autre façon d'aimer fort différente de la nôtre. S'ils lisent les sombres madrigaux de nos poètes, ce sera sans doute avec le même dédain que nous lisons les *riens galans* de Voiture et les tendresses un peu fades de Racine; car de quel droit penserions-nous avoir trouvé la forme la plus générale et la plus durable de l'amour? Pourquoi serions-nous plus heureux là-dessus que Racine? Que de choses donc qui vont mourir! Que de belles fleurs de sentiment qui se flétrissent! Que de flammes qui s'éteignent! Si quelque Somaise ne fait pas un dictionnaire pour cette langue, nos neveux se perdront dans les énigmes de ces amours. Et peut-être sera-ce un titre, pour être reçu de l'Académie des Inscriptions,

d'avoir hasardé de dire que la Laurence de M. de Lamartine et l'Inconnue pour laquelle M. Victor Hugo soupire dans les *Chants du crépuscule*, sont ou l'état de sapience, ou le souverain bien infini, voire la *politique humanitaire!*

Poussons plus loin. Que restera-t-il de cette religion tantôt panthéistique dont le Dieu a tout à la fois l'impersonnalité du Grand-Esprit de Virgile, et la forme humaine du Jéhovah de la Bible; tantôt chrétienne et catholique jusqu'à l'ordination du prêtre, le sacrifice de la messe et le curé de campagne? Ou nos descendans seront plus chrétiens que nous, et alors ils mettront Jocelyn à *l'index* comme hérétique et relaps, et se voileront les yeux pour ne pas lire la scène où un vieil évêque, chargé du dépôt des traditions de l'église, ordonne prêtre un homme qui n'est pas encore diacre, et ils rougiront qu'un poète prétendu chrétien ait fait cohabiter dans le cœur d'un prêtre l'amour d'une femme et l'amour de Dieu! Ou ils seront encore moins chrétiens que nous ne le sommes, et alors de quel œil verront-ils cette restauration qui n'est pas même orthodoxe, et ce catholicisme libre penseur, et cette foi romanesque, et ce curé de campagne qui fait le journal de toutes les pensées qu'il ne donne pas à Dieu? Ne pensez-vous pas que M. de Lamartine ait risqué, soit d'être lu avec les sentimens de quelque vrai croyant des beaux temps du paganisme lisant les subtilités du paganisme restauré, soit de ne pas être plus lu que ne l'ont été Duns Scott ou saint Thomas par les philosophes du XVIIIe siècle!

J'irai jusqu'au bout. Un des sujets les plus populaires de la poésie au XIXe siècle, la source banale où vont puiser tous ceux qui se mêlent de vers, c'est cette métaphysique de douleurs sans cause, d'ennuis inexprimables, de langueurs de gens en santé, où s'inspirent uniformément maîtres et disciples. Ce ne sont, dans leur langage métaphorique, que coupes qui se brisent dans la main au moment où l'on veut y boire, ou qui, au lieu d'un vin pur et cordial, ne contiennent que lie et poison; que fleurs qui se fanent avant de s'épanouir, que miroirs dont les éclats déchirent la main de celui qui a cru y voir un moment la vérité; ce ne sont que sueurs et défaillances, que sublimes duperies, que faux dés qui ruinent tous les joueurs, que plaisirs douloureux, que douleurs délicieuses. Eh bien! supposez des générations mieux assises que les

nôtres, ou emportées vers l'avenir d'un mouvement trop rapide pour s'attarder dans des analyses microscopiques de toutes les plaies du présent, que restera-t-il pour ces générations de notre métaphysique et de ses oisives rêveries? En quelle pitié ne nous prendront-elles pas, nous dont la pensée est malade avant que de naître, et qui, au lieu d'entrer courageusement en lutte avec les difficultés de la vie, nous croisons les bras et nous écoutons souffrir, ou nous inoculons par imitation des douleurs à la mode? Quel effet ferons-nous à ceux de ces générations occupées qui trouveront le temps de feuilleter les poètes de notre âge? Ce sont des maladies de tête, diront-ils; il faut que ces mélancolies aient été obtenues par un régime particulier de vie; ces gens-là ont dû faire du jour la nuit; ils ont écrit ces choses, à l'heure où nous dormons, à la clarté vacillante de quelque lampe du moyen-âge, bien différens des maîtres du XVIIe siècle, lesquels travaillaient à la lumière du soleil, qui est la « vraie joie des yeux, » selon l'expression du plus grand d'entre eux, de Bossuet. Ils ont dû s'enivrer de silence et de solitude nocturne, et forcer leurs corps appauvris par les fatigues de la vie contentieuse, par les longs entretiens, par les plaisirs, à rester debout et à veiller pendant qu'ils faisaient leurs vers maladifs. En tout cas, ajouteront-ils, ce n'est pas là l'homme; non, pas plus que l'épicurien grossier qui, à table jusqu'au cou, chanterait les sales voluptés du corps, et insulterait de sa santé et de sa joie ceux qui souffrent et ceux qui meurent!

Que dirai-je de cette autre forme non moins capricieuse, ni moins menacée de changemens, qu'ils ont donnée aux rapports éternellement vrais de l'homme et de la nature? Que restera-t-il de ces descriptions où tout respire, chante, rit ou pleure? Les mêmes hommes qui n'auront rien compris à nos lieux communs de souffrances raffinées, que comprendront-ils à ces concerts éternels de la nature dont les eaux sont *la basse sans repos;* à ces prairies dont *le velours enivre des fleurs qui l'émaillent le vent qui les respire;* à ces cascades qui jouent tantôt avec le vent, tantôt avec *le rayon du jour, qui modulent des sons inégaux où chaque soupir de l'ame s'articule en note*, qui sont tour à tour des harpes toujours tendues *où le vent et les eaux rendent toujours des chants nouveaux*, ou bien l'air sonore des cieux *froissé du vol des anges;* à ces vents qui sortent

du mélèze *comme un soupir à demi consolé;* à ces troncs noirs *enfermant dans leur sein comme un lac de culture;* à ces atmosphères palpables où nage la rosée,

Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour;

et, pour tout dire, à un genre descriptif qui n'a pas assez des qualités et des aspects des choses, et n'en décrit aucune dans ce qu'elle est en soi, mais qui peint un lac avec des images tirées des bois, ou un bois avec des images tirées des lacs, le ciel avec l'aide de la terre et la terre avec l'aide du ciel, et qui se sert d'une nature de supplément pour décrire la nature réelle? Que de pages, que de milliers de vers qu'un simple changement de goût va rendre inintelligibles! Quel ravage feront ces impitoyables émondeurs dans les ténébreuses forêts de la description contemporaine!

J'ai choisi parmi les goûts et les caprices d'imagination qui ont inspiré nos poètes, et le plus illustre et le plus populaire d'entre eux, M. de Lamartine, ceux qui donneront à notre poésie contemporaine sa véritable physionomie dans l'histoire de la littérature française. J'en pourrais noter bien d'autres moins généraux et plus bizarres, mais je n'aime pas plus qu'un autre à triompher des ruines, et je répugne à trop prouver quand je prouve contre des hommes dont les belles qualités honorent notre nation, et dont les défauts n'ont nui à l'art que parce qu'on a donné à ces défauts le pas sur leurs qualités. Mais je n'ai pas pu ni dû prouver moins pour la gravité de la matière et pour le crédit de ma critique.

Je ne crains pas l'objection que les littératures offrent des exemples de penchans et de goûts différens des nôtres, mais tout aussi particuliers, qui ont été décrits et chantés dans des poésies immortelles. D'abord je doute que l'analogie soit complète; mais qu'importe? M'objectera-t-on un seul exemple, dans ces littératures, d'un seul ouvrage de caprice qui ait survécu, s'il a été mal écrit? Le style a une vertu merveilleuse pour conserver les pensées les plus fragiles; c'est le coffret de cèdre qui renferme le livre favori d'Alexandre. Un style sain communique quelque chose de sa vie et de sa force de durée à des choses qui n'appartiennent pas proprement à l'ordre des idées et des vérités nécessaires. Il les y fait entrer comme de vive force, quelque prise qu'elles offrent dans le

fond à la dispute, et leur y conserve éternellement une place à la suite de celles-ci. C'est qu'il y a, dans un style sain, une certaine conformité aux lois invariables de l'esprit humain, qui ne peut pas cesser d'être vraie, et qui suffit pour faire vivre au-delà des siècles une chanson, une boutade, une rêverie, dont l'idée n'a jamais pu être que locale ou individuelle. *Le Lutrin* de Boileau, qui n'est qu'une plaisanterie, vit et vivra toujours par la perfection du style. Si M. de Lamartine était aussi français dans toutes les parties crépuscnlaires de ses poésies que l'est Racine dans *Bérénice*, la cause serait à demi gagnée; car n'est-ce pas de l'immortalité très sortable que celle de *Bérénice?* et qui ne s'en accommoderait, même au prix des restrictions qu'y mettent les admirateurs d'*Athalie?* Mais le corps du style des *Harmonies* et de *Jocelyn* est-il aussi français que celui de *Bérénice?*

Il y a une remarque générale à faire, c'est que le style n'a nulle part plus de défauts factices et ne perd plus de ses qualités naturelles que dans les choses données à l'imagination contemporaine. La raison en est toute simple. Un poète entraîné par la foule est obligé, pour la suivre et courir du même pas qu'elle, de se soulager, comme ce philosophe grec, de tout ce qui pourrait ralentir sa course, c'est à savoir de tout ce qui fait un bon style, la réflexion, la faculté de se corriger, le choix, le temps. En pensant par le caprice d'autrui, il perd son naturel, il ne se possède plus, il est l'instrument de la foule, dont il se croit le maître. Racine, si précis, si nerveux, si châtié et toutefois si libre dans celle de ses pièces qui fut d'abord le moins goûtée, dans *Athalie*, et généralement dans toute la portion historique et philosophique de son théâtre, si peu regardée de ses contemporains, est quelquefois languissant, attifé, dameret, glacé de périphrases dans la partie romanesque, la seule par où ses contemporains le crurent le rival heureux de Corneille. Molière, assez souvent relâché dans ses pièces les plus applaudies, quelquefois poète de ruelle, et taché çà et là de tours précieux que l'imagination contemporaine imposait à son goût vigoureux, Molière est serré comme Boileau, avec l'abondance et l'élan que n'eut jamais Boileau, dans les pièces beaucoup moins applaudies, où il couvre cette imagination de ridicule. Boileau, que je viens de nommer, n'est un écrivain si excellent, et

celui de tous les poètes qui a le mieux dit en vers ce qu'il voulait dire, que parce que, faisant la guerre à tous les caprices de l'imagination contemporaine, il fit de toutes les qualités qu'elle rendait impossibles, de la réflexion, du choix, du temps, les armes mêmes dont il la combattait. Cela est vrai de la prose comme de la poésie. Le style si net, si sûr, si imperturbable de Bourdaloue, et le prodigieux style de Bossuet, en qui l'art et l'instinct ne firent qu'un, ces deux styles, si diversement parfaits, ne doivent-ils pas leur solidité à ce que ces grands hommes étaient les confesseurs et les censeurs de toutes les folies de l'imagination contemporaine?

Par quel privilége M. de Lamartine aurait-il échappé à cette loi qui inflige à des pensées éphémères des formes factices et périssables? Pourquoi serait-il plus heureux que Racine et Molière? Pourquoi, seul, aurait-il pu bâtir solidement sur le sable? Hélas! nul poète n'a plus fléchi sous cette rude nécessité. Outre le désavantage des derniers venus en poésie, M. de Lamartine n'a peut-être pas reçu du ciel, au même degré qu'eux, le don des pensées qui durent, et n'a pas du tout, je le répéte, ce sens critique supérieur qui leur donnait la force de faire des pièces pour des applaudissemens qu'ils ne devaient pas entendre. Depuis les *Méditations*, M. de Lamartine est sorti des conditions organiques de la poésie française et de toute poésie qui n'est pas abandonnée à la fantaisie individuelle. Je ne lui ferai pas de chicanes de mots. Hélas! il y a long-temps que la querelle n'est plus sur ce terrain-là. Le christianisme n'en est plus à défendre les petites pratiques; c'est sa constitution même, c'est sa divinité pour laquelle il combat, Dieu seul sait avec quelles chances. Les petites pratiques ont été livrées aux incrédules pour en faire ce qu'ils voudront. De même la tradition classique n'en est plus à défendre la correction du langage. Elle s'est repliée sur la nature même de la poésie; elle dispute pour que la langue poétique de Molière, Racine, Boileau, La Fontaine, Corneille, ne soit pas à refaire. C'est sur ce terrain qu'il faudrait défendre la poésie française contre les erreurs de M. de Lamartine; c'est le corps même de la langue poétique qu'on devrait, dût-il n'en être plus temps, le prier enfin d'épargner.

Les *Harmonies* n'offraient déjà que trop d'exemples de ces périodes immenses où la phrase commence sans cesse et ne finit

jamais. *Jocelyn* a outré ce relâchement déplorable; la phrase poétique n'y existe presque plus. Où est cette variété de tours, où sont ces phrases d'inégale longueur, imitant le mouvement naturel de l'esprit, qui tantôt se précipite et tantôt se ralentit, ici s'interrompt, là se déploie, et qui est comme l'haleine de la pensée? Une période sans fond et sans limites a absorbé toutes ces formes et noyé toutes ces nuances. Rarement la pensée du poète forme un tout détaché, complet, articulé, n'ayant aucun membre languissant ni parasite. Ou bien les mots arrivent avant la pensée, ou bien ils continuent encore quand la pensée est finie. Ce sont là les deux formes qu'affecte cette habitude ou cette paresse d'esprit, qui, je le répète, est destructive de la langue poétique. Ici, la pensée, ou plutôt ce qui doit être la pensée, débute confusément sous les formes vagues d'un prélude. Peu à peu le poète s'anime; la pensée semble vouloir se dégager, les vers coulent, les images affluent; mais, chemin faisant, elles soulèvent d'autres pensées qui se substituent à la première, puis d'autres encore qui chassent celles-ci à leur tour. L'esprit, attiré à la fois par toutes ces syrènes, ne sait plus quelle est la pensée qui marque la suite du sujet et qui jalonne la route. Là, au contraire, la pensée, dès le commencement, s'annonce avec franchise, et, comme la corde bien touchée, rend le son dans toute sa plénitude. Mais peu à peu elle s'amaigrit et diminue en se développant; elle devient plus incertaine et plus vaporeuse, pareille au son qui, en s'éloignant, perd sa netteté primitive et ressemble à tous les sons qui meurent. Enfin, après que la pensée est épuisée, il reste encore des vers et du nombre qui en sont comme l'écho lointain; ainsi encore, après que le son a cessé, ce n'est pourtant pas le silence; l'oreille n'entend plus, que l'ame croit entendre encore. Mais cette comparaison du son avec la pensée ne justifie pas celle-ci. Le superflu, dans la musique, peut être du nécessaire; dans la poésie, les mots doivent commencer et finir avec la pensée. L'esprit, plus exigeant que l'oreille, ne se contente pas d'être caressé par une vaine harmonie; il veut voir le chemin jusque dans la nuit et saisir la réalité jusqu'au sein des ombres.

Aussi qu'arrive-t-il? Comme il faut bien que l'esprit conserve ses droits, il saute par-dessus les préludes de la pensée qui dé-

bute ou il glisse sur les dernières vibrations de la pensée qui est finie; il court au vif du sujet, à l'évènement. C'est sa loi, même aux époques où les théories essaient de lui donner le change sur ses habitudes naturelles. Aucune éducation ne peut le réformer là-dessus, et s'il est vrai qu'il y a des exemples d'ouvrages où l'accessoire écrasait le principal, qui pourtant ont réussi, ce ne sont point ces développemens qui les ont fait réussir, c'est peut-être que l'auteur exploitait une faveur acquise par quelque œuvre mieux proportionnée, et tirait tout simplement au volume.

Quand c'est sur des descriptions que le poète se traîne ainsi, pensant rarement et écrivant toujours, l'esprit fait comme Boileau lisant les descriptions de Scudéry :

> *Il* saute vingt feuillets pour aller à la fin.

Le plus humble lecteur, comme le plus habile, a cette rapidité de coup d'œil qui lui fait voir de loin ce qui, dans un livre, va au but. Est-ce dans le récit même que le poète languit? Alors le lecteur perd tout respect pour le poète; son instinct l'entraîne, sa curiosité le pousse en avant : malheur au poète qui, sachant d'avance son dénouement, et n'ayant pas la même impatience, a pris le plus long pour arriver! Le récit est devenu comme la propriété du lecteur; il en dispose en maître, il l'abrége et le mutile à son gré. Je suis sûr que, même parmi les admirateurs engagés de *Jocelyn* parmi ceux qui ont mouillé le livre de larmes promises d'avance, il en est peu dont l'esprit n'ait pas quelquefois devancé leurs yeux fidèles. Tant est rapide la pente où nous place un récit attachant, que nous supportons à peine d'être retardés par de grandes beautés de langage, et que, plutôt que de nous arrêter, nous aimons mieux y revenir, le livre lu, comme à un plaisir d'un ordre différent. Qu'est-ce donc, lorsque le récit ou le drame n'est ralenti que par des hors-d'œuvre négligemment écrits, envers lesquels on croit s'être assez acquitté en les lisant une première et unique fois, comme ils ont été écrits? C'est ainsi que plus de la moitié de *Jocelyn* a été lu; c'est ainsi que sont lus les romans les plus populaires. *Jocelyn* n'a eu sur eux que l'avantage d'être aussi amusant dans un art plus difficile. On l'a pris au mot; il s'intitulait épisode, on l'a traité comme un épisode dont les évènemens peu nombreux étaient éga-

rés dans les énormes développemens d'un poème. On a cherché l'épisode au milieu des développemens, et on a passé ces développemens au poète comme une licence de la popularité, à peu près comme on passe à un romancier en vogue les descriptions sans fin où il promène une toute petite pensée, parce qu'il faut que chacun vive de son talent. Est-ce donc là ce qu'on appelle un succès? N'est-ce pas plutôt la plus cruelle injure qu'ait reçue la poésie française? Le grand Condé écoutait l'un après l'autre les misérables vers de Chapelain, seulement par respect pour cette poésie!

Il faut le dire à M. de Lamartine, parce que ces erreurs-là sont de celles qui peuvent lui coûter une partie de sa gloire : de même qu'il n'y a pas de langue poétique en France, avec un corps de style dont les phrases sont des périodes de trente ou quarante vers, sans repos, de même il n'y a pas de poème possible avec des épisodes de huit mille vers. Si le poème *humanitaire* que nous promet M. de Lamartine est en rapport avec les épisodes, ce ne seront pas quarante mille vers, qui sont, dit-on, le nombre qu'il annonce, ce ne seront pas cent mille vers qui suffiront pour proportionner ce poème, lequel doit ressembler aux poèmes indiens, ajoute-t-on d'après M. de Lamartine. Si M. de Lamartine nous destine un poème indien, que ne nous fait-il reculer vers l'état apathique et contemplatif des Indiens? Il faut peu de temps pour admirer, mais il en faut beaucoup pour lire. Qu'on nous donne donc le temps et le loisir avant d'en disposer d'avance avec cette confiance vraiment orientale. Et puis l'Inde n'avait sans doute que ses poèmes, bibliothèques très sommaires et très incomplètes, malgré le nombre immense de leurs vers : nous, nous avons les chefs-d'œuvre de cinq ou six grandes littératures, et plus de choses nécessaires qu'une vie d'homme n'en pourrait lire. Or, jusqu'à ce qu'un autre Omar ait chauffé ses bains avec ces chefs-d'œuvre, ou jusqu'à ce que les libraires de M. de Lamartine obtiennent de tous les gouvernemens une loi internationale qui en commande expressément la lecture, je ne sache pas comment, dans notre époque si affairée, après avoir fait la part de l'indispensable, nous trouverons assez d'heures de reste pour la lecture du poème *humanitaire*. Il n'y aurait, dans l'état des choses, qu'un moyen de le faire lire, et encore comme on a lu *Jocelyn*, ce serait

de le publier sous la forme d'un journal quotidien; avec quelques cents vers par jour, on pourrait le finir en un an.

Quand on a de pareilles erreurs de jugement à craindre d'un poète populaire, à quoi bon le critiquer sur des défauts d'exécution? A quoi bon relever cette fausse chasteté poétique qui consiste à éviter le mot propre, pour peu qu'il soit bourgeois, et à le remplacer par de prétendus équivalens qui changent le sens; et cette habitude de tout idéaliser qui ôte aux objets leur forme et leur nature, soit en les parant si richement que l'habit se substitue à l'objet, soit en les faisant si vaporeux qu'ils perdent toute réalité? A quoi bon compter tous ces défauts de l'abondance et du manque de sens critique, ces imitations de tous les styles : tantôt la périphrase à la Delille, tantôt des trivialités à la manière de l'école nouvelle, selon que l'une des deux imitations donne moins de travail et prend moins de temps que l'autre; ces répétitions de certains tours qui reviennent sans cesse, comme dans le musicien peu penseur les rares motifs qu'il a rencontrés par hasard; et cette quantité de mots parasites et de rimes commémoratives de pensées toutes faites, et mille autres défauts qui ne peuvent plus guère nous toucher depuis que nous sommes menacés de lire un poème indien?

Que restera-t-il donc de M. de Lamartine? les *Méditations*, quelques pièces des *Harmonies religieuses*, quelques morceaux de *Jocelyn*. Il restera une foule de ces vers admirables qui n'empêchent pas les poèmes d'être médiocres, et qui sont les dernières fleurs dont se parent les poésies mourantes; il restera le souvenir de grandes facultés poétiques, très supérieures à ce qui sera sorti d'elles, et le nom harmonieux et sonore d'un poète auquel son siècle aura été trop doux et sa gloire trop facile, et en qui ses contemporains auront trop aimé leurs propres défauts.

Il pourrait rester bien davantage si mes craintes m'avaient trompé, si M. de Lamartine était doué du sens critique que ses derniers ouvrages ne me permettent pas de lui reconnaître; si, au lieu de ce *moi*, du reste nullement *haïssable*, comme celui dont parle Pascal, il avait, ainsi que tous les grands esprits, ce mécontentement fécond de leurs œuvres, qui les excite en les contenant; si, supérieur à ses succès, plus sévère pour lui-même que son

siècle, il voulait nous donner, à la place de quelque renchérissement des négligences de *Jocelyn*, des poèmes doux, tendres, profonds, comme les *Méditations*, riches de langage comme les beaux endroits des *Harmonies*, et un peu plus serrés de style que tout ce qu'il a fait jusqu'ici.

Si la bonne fortune de M. de Lamartine, ou, pour parler son langage néo-chrétien, si son bon ange le ramenait dans les premières voies qui l'ont conduit si rapidement à une gloire devenue si périlleuse, pense-t-on que ce serait un médiocre honneur pour la critique d'avoir été l'auxiliaire un peu rude de la conscience du poète? Mais s'il cède à cette popularité éphémère qui déjà lui demande des poèmes indiens, pense-t-on que ce doive être une médiocre consolation pour la critique de n'avoir pas à répondre à la postérité devant qui le poète illustre traîne toujours son humble juge, des louanges insensées qui ont retenu dans la région inférieure des talens de second ordre un poète qui avait assez d'élan naturel pour s'élever jusqu'à celle des hommes de génie?

NISARD.

ÉTUDES HISTORIQUES.

RAVAILLAC.[1]

Lorsque la première terreur causée par l'assassinat de Henri IV fut dissipée, quand on vit qu'aucun mouvement ne suivait ce coup frappé si hardiment, que ce n'était pas là, comme on avait pu le croire, le signal d'une sédition, alors les conjectures furent infinies sur l'inspiration qu'avait reçue le meurtrier, sur la passion qui avait armé son bras, sur les complices qu'on lui supposait. Paris, plus qu'aucune ville de France, était rempli de gens habitués à raisonner sur les évènemens, à déduire des conséquences et à remonter des effets aux causes. Avant que la justice eût eu le temps de rien voir, déjà il se trouvait des commentateurs mieux informés qui avaient tout deviné, tout compris, et qui, s'appuyant sur des bruits publics acceptés comme faits irrécusables, imposaient à l'opinion la vérité qu'ils avaient découverte. Seulement chacun avait la sienne; les uns voulaient que le couteau de l'assassin eût été dirigé par la vieille inimitié de l'Espagne; car, disaient-ils, on ne voyait pas que le roi catholique se mît en peine des vastes préparatifs faits contre lui par Henri IV, ce qui prouvait qu'il avait en réserve un autre moyen de salut. D'autres prétendaient que c'était là encore un monstre sorti de l'antre des Jésuites; car un religieux de cet ordre avait dit au roi, la veille de sa mort,

(1) Ce morceau forme le chapitre second d'une Histoire de France sous Louis XIII, que M. A. Bazin vient de terminer, et qu'il se dispose à publier en quatre volumes in-8°.

« qu'il serait difficile de prier Dieu pour lui, quand il allait dans un pays plein d'hérétiques exterminer le peu de catholiques qui y restaient. » Ceux-ci croyaient y reconnaître une vengeance de femme, et accusaient la marquise de Verneuil, maîtresse ambitieuse et délaissée. Ceux-là, plus hardis, faisaient monter leurs soupçons jusqu'à la reine, jalouse et outragée, pensait-on, et lui donnaient pour ministre de son ressentiment le duc d'Épernon, chef du parti catholique à la cour, ou bien Concino Concini, son domestique affidé, et plus que cela, peut-être, auprès d'elle. De toutes ces rumeurs sourdes et contradictoires, il se composait une sorte d'acclamation générale contre les magistrats trop lents à examiner, contre le gouvernement trop intéressé au mystère, et l'histoire, qui prend assez volontiers le côté odieux des choses, en a conservé le retentissement.

Le meurtrier n'avait pas essayé de fuir quoiqu'il eût pu le faire aisément. On l'avait conduit dans un hôtel voisin, sous la garde des archers du corps du roi, où l'on eut certainement le tort de le laisser presque deux jours entiers. Dans les premiers momens du désordre, il paraît que plusieurs personnes arrivèrent jusqu'à lui. Il y en eut, dit-on, qui osèrent le louer de son action et l'encouragèrent au silence. Il assura de son côté qu'un huguenot, sans mission ni autorité, l'avait torturé cruellement pour lui arracher la révélation de ses complices. Ensuite, le président Jeannin et le conseiller d'état de Bullion lui firent subir un interrogatoire juridique, après serment prêté, où ils n'obtinrent de lui que son nom, sa profession, sa demeure et de vagues renseignemens sur les gens qu'il hantait, sur le but de son voyage à Paris, sur les tentations qui l'avaient poussé, enfin sur quelques papiers dont il était porteur. D'autres personnages élevés eurent encore accès auprès de lui et le questionnèrent, mais sans caractère de justice, ce qui doit, sans doute, en bonne règle, être blâmé. A tout le monde il répondit constamment, dit-on, qu'il se félicitait d'avoir accompli son dessein, qu'il y avait été excité par l'intérêt de la religion et par une impulsion irrésistible. Ceux qui voulurent disputer avec lui sur la justice d'une pareille entreprise le trouvèrent muni d'argumens, et soigneusement instruit « de toutes les défaites et distinctions en cette matière, quoiqu'il fût, en tout autre point de théologie, complètement ignorant. » On rapporte cependant de lui une repartie assez spirituelle. Comme certaines personnes de la plus haute condition le pressaient de déclarer qui l'avait porté à son crime : « Prenez garde, leur dit-il, que je ne vous nomme. » Le parlement prit enfin sa juridiction sur le criminel, et le fit conduire à la Conciergerie où on l'enferma dans la tour dite de Montgommery. Dès-lors le procès fut régulièrement instruit par le premier président de Harlay, le président Potier et deux conseillers.

François Ravaillac, natif d'Angoulême, âgé de trente-deux ans, non marié et ne l'ayant jamais été, homme de grande taille et de forte corpulence, portant barbe rouge et cheveux noirs, les yeux gros et fort enfoncés dans la tête, les narines très ouvertes, à tout prendre « extrêmement mal enminé » prenait le titre de praticien et avait passé sa jeunesse à solliciter des procès dans Paris. Maintenant, établi dans sa ville natale, il « montrait aux enfans à prier Dieu dans la religion catholique et romaine. » Son père et sa mère vivaient encore, mais n'habitaient pas ensemble depuis six ans. L'un et l'autre n'avaient guère d'autre ressource que les aumônes; et quant à lui, qui aidait sa mère délaissée par ses sœurs, il avait quatre-vingts écoliers qui payaient ses leçons en viande, lard, blé et vin, dont il faisait argent pour venir de temps en temps à Paris. A une époque, qu'il n'est pas possible de préciser, mais qui paraît assez voisine de ce temps, il s'était fait admettre dans un couvent de Feuillans, à Paris, où il n'était resté que six semaines, à cause de certaines visions qui venaient le tourmenter dans ses méditations et qui l'avaient fait exclure de la communauté comme un objet de scandale. Le passé de son existence ne commence à s'éclaircir que depuis la fête de Noël précédente, où tous ses souvenirs semblaient se rapporter, quoique bien confusément. Alors il était en prison pour dettes dans la ville d'Angoulême et là ses visions lui étaient revenues, « comme il faisait ses méditations par la licence de son ancien principal des feuillans. » Il lui avait semblé que de son corps et de ses pieds s'exhalaient des puanteurs de soufre et de feu, « qui lui démontraient le purgatoire contre l'erreur des hérétiques. » Quelques jours après, étant hors de prison et continuant à méditer la nuit, les mains jointes et les pieds croisés, il avait senti voltiger sur sa face et sur sa bouche quelque chose qu'il ne put distinguer. Voulant chanter les cantiques de David, il lui parut que sa voix passait par une trompette dont elle rendait les sons à son oreille. Puis, à la lueur de son feu rallumé, il avait vu des hosties, comme celles qui servent à la communion des catholiques, paraître aux deux côtés de son visage. C'était là le grand évènement de sa vie, celui qui assiégeait sa mémoire et d'où il datait en quelque sorte sa mission.

Ces apparitions avaient fait naître dans son esprit la pensée qu'il était appelé de Dieu à faire régner sans partage dans le monde la religion catholique et à détruire l'hérésie; que le temps était venu de consommer cet acte triomphant de la volonté divine, dont le roi de France devait être l'instrument, et lui, pauvre maître d'école, le précurseur et le héraut. Il partit donc d'Angoulême vers la fin de l'année 1609 pour voir le roi, pour lui parler, pour l'avertir qu'il était obligé de ra-

mener les réformés à l'église romaine par tous les moyens en son pouvoir, même par la guerre; et, pour preuve de cette nécessité, il avait sur lui un petit couteau où étaient gravés un cœur et une croix, ce qui voulait dire « que le cœur du roi devait être porté à faire prévaloir par le glaive la croix de Jésus-Christ. » Arrivé à Paris après treize jours de route, au commencement de l'année 1610, il avait essayé vainement d'aborder le roi, se présentant plusieurs fois au Louvre et toujours repoussé, cherchant partout un introducteur à la suite des seigneurs ou à la porte des couvens, sans pouvoir trouver qui voulût l'entendre; et enfin il avait obtenu accès, disait-il, auprès d'un père jésuite appelé d'Aubigny, au moment où celui-ci venait de dire sa messe dans l'église de la rue Saint-Antoine. Il prétendait avoir raconté ses visions à ce prêtre, qui lui avait conseillé « de chasser tout cela de son esprit, de manger de bons potages, de retourner dans son pays, de réciter son chapelet et de prier Dieu; d'ailleurs, s'il avait quelque chose à dire au roi, de s'adresser à quelque grand pour parvenir jusqu'à sa majesté. » Un autre jour, il avait aperçu le roi passant en carrosse près des Saints-Innocens, et s'était écrié pour qu'il s'arrêtât à l'écouter. Mais on l'avait éloigné avec une baguette, et, désespéré, il avait repris le chemin de son pays.

Rentré chez lui, l'obsession de ses visions avait recommencé et le travail de ses pensées avait pris un autre tour. Puisque le roi de France ne voulait pas être l'artisan de l'œuvre sainte qu'il avait toujours devant les yeux, il en était certainement l'obstacle; et, comme tel, il devait être retranché des vivans. Pour éprouver ce qu'il y avait de vrai dans cette idée, il alla raconter à un frère cordelier d'Angoulême les inspirations que le ciel lui avait données sur la nécessité de réduire les réformés au catholicisme. Ce religieux lui répondit tout naturellement que cela n'était pas douteux. Ensuite, il consulta un autre frère du même ordre pour savoir de lui si l'aveu fait en confession « d'une tentation homicide » contre le roi obligerait le prêtre qui l'aurait reçu à la révéler, et il ne se rappelait pas bien quelle réponse on lui avait faite. Au reste, soit qu'on le lui eût dit ou non à cette fois, il s'était parfaitement convaincu lui-même que le devoir d'un prêtre était de déclarer une confession semblable, et en conséquence il avait eu soin depuis de ne s'en ouvrir à personne « de peur qu'on ne lui fît, pour l'avoir voulu, même traitement que pour l'avoir exécuté. »

Renfermant ainsi son secret en lui-même, il avait tour à tour abandonné, repris ce funeste dessein. Parmi les causes qui l'y avaient engagé de nouveau, il rapportait le bruit répandu dans son pays qu'il avait dû se faire « le jour de la fête de Noël, » un grand massacre des catholiques,

que le roi en avait eu connaissance, et n'avait pas voulu punir les huguenots, auteurs de ce damnable projet; et encore, que le nonce du pape avait menacé le roi d'excommunication s'il faisait la guerre au saint-siége, sur quoi le roi aurait dit que si le pape l'excommuniait, il le déposséderait de son trône. Il passa ainsi tout le carême, dont les dévotions ne contribuèrent pas peu sans doute à l'affermir dans sa résolution sinistre, et il partit d'Angoulême vers le temps de Pâques, sans toutefois s'approcher de la sainte table, « dont il lui semblait que sa tentation le rendait indigne, mais persuadé que sa mère, en recevant le saint-sacrement, lui en communiquerait le bienfait. » Il arriva à Paris après huit jours de marche, trois semaines environ avant le 14 mai, et se logea dans le faubourg Saint-Jacques. Ensuite ayant voulu se rapprocher du Louvre, il se présenta dans une hôtellerie près des Quinze-Vingts où il ne se trouva pas de place pour l'héberger. Ce fut là qu'il s'empara d'un couteau laissé sur la table de la salle où il attendait, « non pas, ajoutait-il, pour se venger du refus qu'on lui faisait, mais parce que cet instrument lui parut tout à-fait propre à tuer le roi. » Il trouva un gîte dans la rue Saint-Honoré devant l'église de Saint-Roch.

Cependant à peine était-il si proche de ses fins que sa volonté vint à faillir. Il quitta Paris pour s'en retourner, marcha jusqu'aux portes d'Étampes, après avoir brisé sur la route la pointe de son couteau; puis, rebroussant tout à coup chemin sans cause nouvelle, sans autre rencontre que celle d'une figure pieuse sculptée ou peinte sur la première maison du faubourg, il revint dans Paris à son premier logement. Tout ce qu'il pouvait donner d'explications de ce subit retour, c'était une réminiscence bien funeste qui lui était venue en marchant. Des soldats lui avaient dit à Paris que quand bien même la guerre, pour laquelle on les rassemblait et dont personne ne savait le dessein, serait contre le pape, ils y assisteraient volontiers leur roi, et combattraient pour lui jusqu'à la mort, au risque de se damner. C'était cette bravade de gendarme échauffé qui ramenait sur la personne de Henri IV le bras d'un meurtrier, « d'autant, disait-il, que faire la guerre au pape, c'était la faire contre Dieu. » Il aiguisa donc de nouveau son couteau rompu et se mit à chercher le roi. Cependant, il voulut attendre pour frapper son coup que le couronnement de la reine (mariée depuis dix ans et mère de six enfans) fût achevé, « estimant qu'après cette cérémonie, la mort du roi causerait moins de confusion. » Enfin, le lendemain de cette cérémonie, le vendredi 14 mai, il s'était tenu toute la matinée entre les deux portes du Louvre; il en avait vu sortir le roi dans son carrosse, et l'avait suivi jusqu'au lieu où, quelques mois auparavant, il avait essayé inutilement de lui parler;

c'était là qu'il lui avait donné un ou deux coups de son couteau dans le côté.

On avait trouvé sur lui, outre son couteau à manche de corne de cerf, d'abord des stances en rimes françaises pour un criminel allant au supplice, qu'il déclara n'avoir pas composées, mais tenir d'un sien compatriote qui les avait soumises à son jugement, « d'autant qu'il se mêlait de poésie; » puis un papier où étaient peintes les armes de France et à côté deux lions dont l'un tenait une clé et l'autre une épée, avec cette devise écrite de sa main « en témoignage, disait-il, du dessein qu'il avait conçu : »

Ne souffre pas qu'on fasse en ta présence
Au nom de Dieu la moindre irrévérence;

En troisième lieu « un cœur de coton » à lui donné par un chanoine d'Angoulême pour le guérir de la fièvre, et dans lequel il croyait pieusement tenir enfermée une parcelle de la vraie croix qui ne s'y trouva pas; enfin, un papier portant écrit en trois endroits le nom de Jésus-Christ, et un chapelet qu'il dit avoir récemment acheté dans la rue Saint-Jacques, pour faire ses prières. Au bas du second des interrogatoires qu'il subit et d'où sont tirés tous ces faits, il écrivit à la suite de son nom ces deux lignes rimées :

Que toujours dans mon cœur
Jésus soit le vainqueur.

Tel était l'homme par qui venaient d'être terminés la vie et les desseins d'un grand roi; telle était l'intelligence qui avait changé le cours des évènemens en Europe.

On lui adressa un grand nombre de questions ou directes ou détournées pour qu'il déclarât ses complices; on employa beaucoup d'instances et de raisonnemens pour lui prouver qu'il devait en avoir. Il persista toujours à soutenir que, dans Paris, il n'avait hanté personne, excepté des religieux de son pays au couvent des Jacobins où il allait entendre la messe; que ni lui ni les siens n'avaient reçu outrage du roi, que nul ne l'avait mû ni induit; que depuis plus de vingt ans il avait cessé d'apprendre sous des maîtres; que ce qu'il avait fait venait de lui seul, d'une tentation mauvaise et diabolique fondée sur les discours qu'il avait entendus; que les tourmens ne pourraient jamais lui faire dire autre chose. Il reconnut volontiers qu'il avait fait une faute dont il demandait pardon à Dieu, à la reine, au dauphin, à la cour, à tous ceux qui pourraient en recevoir préjudice; mais il ne désespérait pas « que Dieu, pour qui il l'avait commise, lui fît la grace de pouvoir demeurer jusqu'à la mort dans la foi, l'espérance et la charité, sa miséricorde étant plus grande pour le sauver

que son propre crime pour le damner. » Il ajouta qu'il se croirait indigne de cette grace et du paradis si, ayant été induit par quelqu'un de la France ou de l'étranger, il voulait mourir sans le déclarer, parce qu'il redoublerait ainsi son offense, en laissant tous ses concitoyens offenser Dieu chaque jour par leurs soupçons injustes contre les uns et les autres. Il protesta que jamais, pour autre cause que celle d'une guerre entreprise par le roi contre le pape, il n'aurait conçu un tel projet, qu'il en avait grand déplaisir et qu'il suppliait tout le monde de lui en attribuer tout le tort sans regarder personne à ce sujet, ni de l'œil, ni de l'ame, en mauvaise volonté. Son langage, assez froid et languissant, prenait de l'émotion et de la chaleur lorsqu'on revenait sur ce point à la charge. Il lui semblait que la croyance générale du monde, s'accordant à lui attribuer des complices, était pour lui non-seulement une méconnaissance inique de son caractère, mais un péché dont il aurait sa part s'il le laissait en cette incertitude. Il discutait même assez bien l'imputation qu'on lui faisait d'avoir été soudoyé par des gens ambitieux. Si cela eût été, disait-il, il ne serait pas venu de cent lieues pour parler au roi, il n'eût pas fait tant d'efforts pour l'aborder. Après cela, il ne pouvait nier qu'il eût été porté d'un propre mouvement et particulièrement contraire à la volonté de Dieu, qu'il n'avait pas su résister à cette tentation, étant hors du pouvoir des hommes de s'empêcher de mal; mais maintenant qu'il avait dit la vérité tout entière, sans en rien retenir ni cacher, il espérait que Dieu lui ferait pardon « priant la sacrée Vierge, monsieur saint Pierre, monsieur saint Paul, monsieur saint François son patron (dont il prononça le nom avec larmes), monsieur saint Bernard et toute la cour céleste du paradis, d'être ses avocats auprès de Jésus-Christ pour qu'il interposât sa croix entre le jugement de son ame et l'enfer. »

Le père d'Aubigny fut interpellé sur le rôle, assez innocent du reste, que l'assassin lui avait prêté dans son récit. Encore bien que le conseil que celui-ci disait en avoir reçu fût assurément le seul qu'un homme d'église pût donner à un visionnaire, ce religieux déclara n'avoir jamais vu Ravaillac, qui, de son côté, s'obstina fortement à le reconnaître. Pour mieux lui prouver leur rencontre, Ravaillac lui rappela qu'il lui avait fait l'aumône d'un sou, sur quoi le jésuite répliqua que jamais les religieux de leur ordre ne donnaient d'argent, et qu'ils n'en portaient pas sur eux; il ajouta que l'accusé était un méchant homme, et qu'après avoir commis un tel crime il ne devait y mêler personne, ains se contenter de ses péchés sans être cause de cent mille autres qui arriveraient. A tout ce qu'on lui objecta de la déclaration du meurtrier, il se contenta de répondre que c'étaient de fausses rêveries et d'impudens mensonges.

C'était là tout ce que, du premier abord, le procès fournissait aux juges. Les démarches de Ravaillac, faites à différentes époques pour parvenir jusqu'au roi, étaient à peu près avérées par ceux qui se souvenaient de l'avoir éconduit comme tant d'autres. Sa vie obscure et chétive ne lui avait donné d'autres rapports que ceux du logement et du repas avec quelques artisans. Cependant toutes les imaginations travaillaient sur les circonstances qui pouvaient se rattacher à son crime. On n'entendait parler que de ces prédictions et de ces présages, qui n'ont jamais manqué, même en des siècles plus éclairés, aux évènemens de quelque éclat. On citait aussi des faits étranges qui semblaient prouver qu'en divers lieux, et en même temps, l'assassinat commis sur la personne du roi avait été annoncé, proclamé, déploré, au moment de son exécution. Les magistrats suivaient de leur mieux la trace de ces indications, et n'en obtenaient aucune découverte, ce que les mal contens attribuaient « à la lâcheté de leurs procédures. » Pourtant, sans s'écarter des règles, ils n'avaient pas craint d'agir sur le cœur de l'accusé par des menaces. Le premier président lui avait dit en causant que, s'il ne voulait pas avouer la vérité, on ferait venir son père et sa mère qui seraient déchirés impitoyablement sous ses yeux jusqu'à ce qu'il parlât. Les uns disent que cette proposition le troubla, d'autres qu'il contesta très hardiment la légalité d'une pareille mesure. Il avait bien été offert, dans le commencement, un moyen d'instruction plus efficace que, dit-on, la reine avait recommandé elle-même. Un boucher de Paris avait demandé qu'on lui livrât le coupable, promettant de l'écorcher avec tant d'industrie, si lentement, et en ménageant tellement ses forces, que, même entièrement dépouillé de sa peau, il pourrait encore endurer le supplice. La terreur n'y pouvant rien, on employa les exhortations. Des religieux et des docteurs furent introduits auprès de lui pour lui faire peur des tourmens éternels, puisque ceux de la terre ne l'effrayaient pas. Ils ne purent rien en tirer que ce qu'il avait dit à la justice.

On interrogea le petit nombre de personnes qu'il avait désignées comme ayant eu quelques relations avec lui. On ne trouva que des gens grossiers ou de pauvres moines fort ignorans. Un témoin se présenta pourtant avec une particularité curieuse de sa vie. Il y avait quatre ans que ce témoin, né à Limoges et ayant nom Dubois, s'était trouvé à Paris avec l'accusé, en même logis et, disait-il, en même chambre, rue de La Harpe, à l'enseigne des Rats. Suivant lui, Ravaillac, le jugeant endormi, avait fait la nuit une conjuration pour invoquer le démon, qui, répondant à ses ordres, lui était apparu sous la forme d'un gros chien noir portant la queue retroussée, ainsi qu'il l'avait vu lui-même, dans la

chambre éclairée à moitié par une vive lumière, en entr'ouvrant les rideaux de son lit. Cette révélation importait grandement à l'accusé; car elle détruisait toute la sainteté de son erreur, et faisait venir la magie à la place de l'inspiration. Aussi mit-il beaucoup de soin à s'en défendre. Il se rappelait parfaitement ce compagnon d'hôtellerie; mais il niait avoir couché dans la même chambre. D'un grenier placé au-dessus du lieu où était Dubois, il avait entendu celui-ci l'appeler vers minuit à son secours. Deux femmes, dont le lit était auprès du sien, l'avaient retenu et empêché de descendre sur-le-champ. Plus tard, il était allé savoir ce qui avait obligé son voisin à crier si fort. Et alors celui-ci lui avait raconté qu'il avait vu un chien noir d'excessive grandeur et fort effroyable qui s'était levé de ses deux pattes sur son lit. Sur quoi Ravaillac lui aurait conseillé, pour se divertir de cette horrible vision, d'aller le matin entendre la messe, ce qu'ils avaient fait ensemble au couvent des Cordeliers.

De pareils détails avançaient fort peu la recherche qu'on voulait faire; on songea donc aux tortures. On proposa d'y employer tout ce que l'art du bourreau avait pu trouver de plus terrible. Quelques-uns désiraient qu'on se servît d'un moyen pratiqué à Genève, et dont ils vantaient l'excellence. « C'était un artifice en forme d'obélisque renversé, où le corps étant placé se coulait en bas de son propre poids, se pressait à mesure que le fourreau s'étrécissait, et s'affaissait en telle sorte que les épaules s'allaient joindre aux talons avec des douleurs lentement cruelles, sans que, pour cela, le corps perdît rien de ses forces; car, en quatre heures, il pouvait être refait et remis pour supporter le même tourment une autre fois. » D'autres trouvèrent fort étrange qu'on proposât d'emprunter aux étrangers ce dont la France était, grace à Dieu, suffisamment pourvue. Il y en eut qui repoussèrent surtout cette invention nouvelle comme venant des hérétiques. Il fut convenu qu'on s'en tiendrait « aux gênes accoutumées, » ce qui parut, aux réformés surtout, une bien honteuse faiblesse. Il y eut pourtant ceci d'exorbitant qu'encore bien que l'usage fût d'appliquer à la question, avant jugement, les accusés seulement qui déniaient leur crime, sur l'exemple d'un cas semblable tiré du règne de Louis XI, on lui en fit subir dès lors une épreuve, le 25 mai, après laquelle il fallut s'arrêter, parce qu'il n'avait aucunement varié dans ses réponses, et qu'on craignait de le trop affaiblir « pour qu'il pût satisfaire au supplice. »

Le procès paraissant suffisamment instruit, le procureur-général, malade, se fit porter au palais pour prendre ses conclusions avec les avocats du roi. On chercha encore quelque supplément de peine à requérir, qui

pût être ajouté au supplice ordinaire des plus grands crimes, lequel ne consistait que « dans le tenaillement et le démembrement du corps. » On voulut y joindre l'addition d'un mélange de matières propres à brûler cruellement les chairs entamées, et dont on avait trouvé la recette chez les anciens. Alors il parut convenable de se hâter, « de peur que la santé du criminel s'altérant, il souffrît moins qu'il ne devait. » La grand'chambre du parlement, celles de la Tournelle et de l'Édit s'assemblèrent donc, le 27 mai, pour prononcer. Amené sur la sellette, Ravaillac raconta, pour la première fois, une autre vision dont il avait été frappé en l'église de Vivonne. S'étant arrêté en ce lieu pour prier, il lui avait semblé voir la tête d'un More placée dans un triangle. Comme il voulait conserver la forme exacte de cette apparition en la traçant aussitôt sur le papier, il pria un peintre, logé avec lui, de lui prêter son écritoire qui était justement en forme de triangle, et il se trouva que ce peintre avait aussi le portrait d'un More. Étonné de cette rencontre, il se persuada que ce More, partout présent à son regard, n'était autre que le roi « dont toute l'eau de la mer ne pouvait laver la noirceur. » Du reste, devant ses juges rassemblés, il persista dans tout ce qu'il avait dit aux commissaires, et le parlement rendit son arrêt qui le déclarait « atteint et convaincu du crime de lèse-majesté divine et humaine au premier chef pour le très méchant, très abominable et très détestable parricide, commis en la personne du feu roi Henri IV, de très bonne et très louable mémoire, pour réparation duquel il le condamnait à être tenaillé aux mamelles, cuisses et gras des jambes; sa main droite, tenant le couteau duquel il avait commis le parricide, brûlée par le soufre; et sur les endroits où il aurait été tenaillé, jeté du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix résine brûlante, de la cire et du souffre fondu ensemble; ce fait, son corps tiré à quatre chevaux, ses membres consumés au feu, et les cendres jetées au vent; déclarait ses biens acquis et confisqués au roi; ordonnait que la maison où il était né serait démolie, le propriétaire d'icelle préalablement indemnisé, sans que sur la place il pût être fait à l'avenir autre bâtiment; et que dans quinzaine son père et sa mère videraient le royaume avec défense d'y revenir jamais, à peine d'être pendus et étranglés sans autre forme ni figure de procès : défendait à ses frères et sœurs, oncles et autres de porter ci-après le nom de Ravaillac, et leur enjoignait de le changer en un autre. » Cette condamnation ne parut pas encore à tout le monde aussi sévère qu'il eût fallu. Le procureur-général lui-même avait demandé plus. Il voulait qu'il y eût l'intervalle d'une heure entre le tenaillement et le démembrement par quatre chevaux; ensuite qu'on semât du sel sur le sol de la maison détruite; enfin, que, dans le bannissement

fussent compris tous ses parens portant son nom. « Pour moi, écrivait alors Nicolas Pasquier, maître des requêtes, si je me fusse rencontré au jugement, j'eusse passé plus outre; les père, mère, frères et sœurs fussent tous morts avec lui. »

Avant l'exécution de l'arrêt, qui devait se faire le même jour, le condamné fut soumis à la question des brodequins pour la révélation de ses complices. Au premier, au deuxième coing qu'on enfonça entre ses jambes fortement serrées, il s'écria que personne n'avait su son projet; au troisième, il perdit connaissance. Revenu à lui, soigné et repu, il répéta qu'il ne cachait rien, qu'il se croirait exclu de la miséricorde divine s'il dissimulait la vérité, qu'il avait fait une grande faute par la tentation du diable, qu'il en demandait pardon à tout le monde. Remis entre les mains des prêtres, il leur fit sa confession, pareille en tout point à ses déclarations, en exigeant qu'elle fût publiée, ce qu'il réitéra lui-même devant le greffier. On le conduisit dans un tombereau devant l'église de Notre-Dame, pour y faire amende honorable, et ensuite sur la place de Grève, au milieu des imprécations de la multitude, qui parurent l'étonner quelque peu; car, comme tous ceux qui ont ramassé les paroles haineuses des partis, il croyait trouver au moins de la compassion en mourant pour leur service. Arrivé sur l'échafaud, il reçut l'absolution du prêtre à condition d'être damné s'il n'avait dit la vérité, ce qu'il accepta. Il vit avec courage sa main se consumer au feu du soufre. Les tenailles qui déchiraient sa chair, le liquide brûlant versé sur ses plaies, lui arrachèrent de grands cris; mais il n'en continua pas moins à dire, au milieu des souffrances, qu'il avait tout avoué. Quand, au moment où les quatre chevaux allaient être lancés, les prêtres voulurent prononcer les prières ordinaires, une clameur furieuse du peuple leur imposa silence. Alors les planches entre lesquelles son corps était attaché tombèrent, les chevaux excités se mirent à tirer; il y en eut un qui faiblit; un maquignon prêta le sien pour le remplacer, et l'exécuteur n'eut à brûler que la chemise du patient; car le peuple s'était rué sur ses restes, et chacun en avait emporté un morceau. Tous les princes, seigneurs, officiers de la couronne et du conseil d'état assistaient des fenêtres de l'hôtel-de-ville à cet affreux spectacle. On ne dit pas si le Florentin Concini s'y trouvait, et s'il put apprendre comment s'exerçait sur un cadavre la vengeance populaire.

A. Bazin.

REVUE DRAMATIQUE.

LE RICHE ET LE PAUVRE,

DRAME DE M. ÉMILE SOUVESTRE.

Il est arrivé dernièrement une chose qui a dû paraître singulière à beaucoup de gens. Un livre simple, honnête, vrai, qui portait le titre de *Riche et Pauvre*, a obtenu un grand succès. L'auteur avait foi dans la probité de son œuvre; il a voulu pousser l'épreuve plus avant, et essayer au théâtre l'effet de sa nouveauté. La réussite a dépassé tous ses vœux; elle a confirmé nos espérances.

C'est parce qu'il a été sincère que M. Émile Souvestre a paru nouveau; car sa nouveauté n'a rien d'apprêté et de solennel, comme toutes les nouveautés que nous avons vu s'annoncer, de nos jours, avec une emphase qui a de la peine à se soutenir; elle n'a rien non plus de systématique, comme cette espèce de littérature hautaine, qu'on fait aujourd'hui bien moins avec l'intelligence qu'avec la volonté; elle n'entre pas en grande dépense de descriptions, d'ornemens et d'épisodes; elle ne mêle point les masses de l'architecture et celles du paysage; elle ne se met pas la tête à la torture pour en tirer des créations anormales, et pour violer les règles que Dieu a imposées à l'ordre des choses naturelles; elle ne fait pas non plus comme ces nouveautés, industrieuses à peu de frais, qui se fardent avec

les couleurs qu'elles ont dérobées aux costumes du moyen-âge, ou à la palette des poètes étrangers; elle ne s'est pas enluminée avec les ressouvenirs de Goethe et de Walter Scott; elle ne s'est point entourée d'un cadre gothique; elle n'a rien imaginé de ce qu'on emploie ordinairement pour surprendre l'attention du public. M. Émile Souvestre n'a eu qu'un maître, la nature; il n'a écouté qu'une inspiration, celle de son cœur; et il n'a pris d'autre moyen pour soutenir l'émotion des lecteurs que de conduire jusqu'au bout, naïvement et directement, l'idée qui sert ainsi à la fois de base et de couronnement à sa composition.

Et quelle est cette idée? M. Émile Souvestre l'a-t-il choisie peu connue, peu commune, au nombre de celles qu'on appelle aujourd'hui excentriques? S'est-il laissé tenter par une fantaisie subtile, ou par quelqu'un de ces monstres qu'enfantent les délires de l'imagination? Un esprit aussi sérieux et aussi droit qu'est le sien, ne pouvait céder à de semblables séductions. M. Émile Souvestre ne s'est point élevé au milieu de la société trop souvent factice que nous nous formons ici; ses ouvrages sont venus à Paris avant lui; et, tandis qu'ils y couraient le monde et qu'ils y fréquentaient les meilleures maisons, il vivait modestement au fond de sa Bretagne, et il partageait avec les hommes simples les épreuves ordinaires de la vie. L'Océan n'était pas loin de là, où il pouvait aussi trouver les motifs d'une poésie plus haute et plus aventureuse; s'il parcourait les campagnes, il rencontrait les paysans qui lui récitaient les légendes des anciens, des derniers Bretons; et il se donnait ainsi toutes les émotions dont la nature et l'histoire ont doué cette terre druidique. Mais il fallait bien revenir sans cesse aux devoirs de la famille, aux travaux nécessaires, aux soins de l'existence; et la réalité ne se laissait jamais oublier. Une ame ainsi trempée ne saurait guère avoir de caprice; nous ne lui demanderons pas de ces frivolités éclatantes auxquelles on aurait voulu, de nos jours, restreindre la poésie; nous serons même peu surpris si nous retrouvons dans ses inspirations le souvenir des luttes qu'elle soutint, et de la douleur où son énergie fut éprouvée et tempérée.

Le livre de M. Émile Souvestre tient tout ce que le titre promet; il analyse, avec une impartialité qui nous semble très louable, les conditions différentes que la société fait aux riches et aux pauvres. S'il a été lu par tout le monde, ce n'est pas seulement parce que toutes les classes y sont en jeu, mais encore parce qu'il y est parlé de chacune d'elles convenablement et avec vérité. Cependant le pauvre en est le héros; et je ne pense pas que personne puisse faire un crime à un poète de s'être laissé entraîner, par sa sensibilité, du côté de l'opprimé. Du reste, M. Émile Souvestre n'a prêté à son personnage favori ni rodomontades ni déclama-

tions ambitieuses. Antoine Larry est modeste, laborieux et suffisamment résigné; fils d'un artisan de Rennes, élevé au collége par les soins d'un homme à qui son père avait sauvé la vie, il veut en vain faire dans le monde une entrée digne de son intelligence et de son cœur. Une maladresse irréparable semble le lier à la classe inférieure d'où il est sorti, et le retenir sur les plus bas degrés de cette échelle sociale où son mérite devrait lui marquer une des meilleures places. Si ses premières disgraces soulèvent au fond de son ame une amertume qu'il ne peut calmer, il faut l'en plaindre; car cette aigreur accroît encore son inhabileté. Ce qu'il conserve d'enthousiasme, n'étant pas réglé par le tact dont les ames sereines sont seules douées, ne sert qu'à l'écarter de son but et à l'empêcher de parvenir. Incapable d'arriver par lui-même, il est forcé d'accepter la dure protection d'un homme contre qui tous ses instincts se révoltent; et il tombe sous cette affreuse tyrannie qu'on appelle l'exploitation, et qu'il avait cru éviter en s'élevant au-dessus de la classe où il est né. Des désappointemens plus intimes et plus cruels s'apprêtent pour lui. C'est l'amour qui ouvre à la douleur les dernières retraites de son ame; mais l'enfant du pauvre ne pèche point par une témérité coupable. Il ne cherche pas l'objet de sa passion dans une situation supérieure à la sienne; il sait trop bien tout ce que cette ambition pourrait lui faire dévorer d'humiliations et de larmes. Il choisit, dans un coin obscur, une jeune fille, pauvre aussi et délaissée; et il se promet du moins le bonheur de pouvoir secourir une créature plus faible que lui. Mais réussira-t-il mieux dans le cœur de cette enfant que dans l'esprit des hommes? Non; la fatalité de sa misère et de son infériorité le poursuit partout; sa défiance de lui, sa rudesse, sa gaucherie, sont toujours les mêmes; et dans cette humble passion, comme sur le seuil des distinctions sociales, il rencontre toujours le même rival heureux.

Quel est ce rival? c'est l'homme du monde, c'est Arthur, le fils de ce riche, à qui Antoine doit son éducation. Antoine semble n'avoir agrandi son ame que pour y faire entrer plus de tristesse. C'est le bonheur qui s'est logé dans le cœur vide d'Arthur. La prospérité l'a habitué à ne rien considérer comme trop haut pour lui. Aussi aborde-t-il toutes choses sans gêne et sans crainte. Si la vertu d'Antoine a des dehors grossiers et maladroits, Arthur cache sa vulgarité sous une apparente élégance qui prévient d'abord en sa faveur. Dans l'orgueil de ses succès, il ne prend pas garde à ce que sa fortune peut écraser sous elle; si le luxe de ses plaisirs enlève au nécessaire des autres, peu lui importe; il ne songe jamais qu'au bien-être et à l'accroissement qu'il peut tirer de toutes choses. Du reste, il ne se plaît pas à faire le mal; et il est trop léger pour pouvoir prétendre

à être méchant; il n'aime pas les larmes des autres, mais il ne les redoute pas. L'indifférence et l'égoïsme, voilà ses crimes. Cet homme heureux n'a pas d'entrailles!

Arthur qui a entravé, sans y songer, les démarches qu'Antoine a faites pour acquérir une position dans le monde, se trouve encore jeté par le hasard au travers de sa passion; il gagne sans peine le cœur qu'Antoine n'avait pas su forcer à se rendre; il l'abandonne avec une égale facilité. Pendant le peu de temps que durent cette séduction et ce délaissement, Antoine est absent. Lorsqu'il revient, il ne trouve plus que le cadavre de celle à qui il voulait consacrer sa vie. Il n'a pas de peine à deviner l'auteur de tous ses malheurs; il se donne enfin le plaisir de soulager son ame de toute les amères rancunes qui s'y sont accumulées; mais dans le duel qu'il provoque, il ne peut ni venger son amour, ni rencontrer la mort; un ami, qui lui reste, lui persuade de vivre; et Antoine consent à porter dans son cœur le ressentiment de toutes ses souffrances inapaisées, aussi long-temps que Dieu l'y condamnera.

Les détails que M. E. Souvestre a groupés autour de cette donnée sont simples et positifs comme elle; il n'a pas cherché à faire de diversion piquante à son sujet; il a tiré tous ses contrastes de la pensée même du livre, de la rivalité d'Antoine et d'Arthur. Non-seulement il ne s'est pas écarté un moment de son idée; mais il ne l'a ni tourmentée, ni exagérée; il n'a pas voulu battre sans cesse l'un par l'autre ses deux personnages principaux; il ne les rapproche que lorsqu'il veut faire jaillir la lumière de leur frottement; satisfait s'il voit briller l'étincelle qu'il a promise, il ne se soucie pas de les heurter continuellement pour éblouir les yeux. Ainsi chaque caractère poursuit son développement dans sa sphère, selon toutes les convenances de la vérité. Cela donne à l'auteur l'occasion de semer, çà et là, des monologues et des rêveries solitaires, qui ajoutent à la peinture de la pauvreté des couleurs réelles et douces. Le style prend dans ces occasions de l'abondance et une sorte d'éclat pénétrant qui semble venir des clartés intérieures de l'ame; ailleurs il est ordinairement limpide, souvent énergique, toujours ménagé avec habileté, dans les proportions du sujet. L'imagination, qui a fait tant de folies depuis quelque temps, se trouve réduite à son rôle dans ce livre; elle ne s'y met jamais à la place de la réalité; elle se prête cependant à la colorer.

Les situations vigoureuses qui traversent ce roman, et le dialogue si facile et si dramatique qu'on y trouve, donnaient sans doute à penser que M. Émile Souvestre pourrait, avec succès, le transporter au théâtre. Mais le sujet avait en lui-même des dangers qui rendaient l'épreuve de la scène redoutable. Si impartial que l'auteur pût être, il ne devait pas manquer

de rencontrer des gens prêts à s'écrier : qu'il était bien hardi de faire le procès à la société par-devant la société elle-même, et que c'était l'effet d'une grande présomption que de vouloir intéresser la richesse aux angoisses de la pauvreté. On permet à un roman beaucoup de choses, que le théâtre n'endure pas aussi aisément. Le lecteur qui est seul vis-à-vis d'un livre peut bien en passer par l'opinion de l'auteur dans l'espérance de gagner quelque amusement à cette transaction. Mais, quoi! devant le public assemblé, vous osez censurer les conditions même de son existence, et vous prenez pour juges ceux que vous accusez! Lorsque Lesage donnait les étrivières à Turcaret, il avait pour lui, non-seulement tous ceux qui souffraient des exactions de la maltôte, mais encore ceux qui n'en profitaient pas. Le pauvre n'est point aussi respecté aujourd'hui, que Turcaret était ridicule en 1713; et il n'a pas grand nombre d'amis à compter dans une salle de spectacle.

M. Souvestre s'est tiré de cette difficulté par l'audace. Au lieu de modérer sa pensée et de la déguiser, en abordant le théâtre, il l'a au contraire découverte entièrement, et montrée sans ménagement et sans voile. Dans son roman, il avait fait la part du riche importante et même brillante; dans son drame, il l'a raccourcie, effacée, bornée dans tous les sens. Dans le livre, il conservait le calme de l'observateur, et semblait s'efforcer à raconter sans partialité ce qu'il avait observé sans passion; au théâtre, il a pris franchement son parti; il ne se contente plus de décrire la constitution de la société, il la juge; il repousse dans l'ombre le riche, comme s'il désespérait de trouver en lui la grandeur du vice aussi bien que celle de la vertu; il se constitue l'avocat de la pauvreté; il se charge de crier hautement miséricorde pour elle; il montre les souffrances qu'elle endure, non pas celles seulement qui étreignent le corps, mais celles qui déchirent l'ame et qui l'aigrissent, ses nobles fiertés combattues par le dénuement et excitées même par l'impuissance, les luttes intérieures douloureuses, les luttes plus rudes encore qu'elle soutient contre la société où la noblesse de l'ame et la bonne volonté de l'esprit ne suffisent pas à lui garantir une place, l'héroïsme moral qui se développe en elle, au milieu des combats de toute sorte, et cette admirable compensation de la nature qui fait que la douleur est un meilleur aiguillon que la joie pour pousser l'homme à son perfectionnement.

Et là-dessus, entendez-vous les clameurs de tous les gens qui pensent être quelque chose, parce qu'ils ont commencé par être moins que ce qu'ils sont, et qui vont répétant à tout propos : « Cela est faux! Le talent arrive; ne suis-je point arrivé? Je n'étais rien, et voilà que j'ai dans la main une plume dont on a fait un sceptre! Que m'a-t-il fallu pour venir là?

peu de chose, en vérité ! me courber dans l'occasion, me traîner quelques jours, ramper quelquefois, étouffer toutes les voix intérieures pour n'écouter que celles du dehors, renoncer à moi pour être aux autres, renoncer au sérieux pour être plaisant, forcer mon malheur à rire pour pouvoir rire dans la bonne fortune, composer avec les guenilles pendues aux friperies publiques mon costume officiel, épouser l'opinion qui est la reine du monde, pour trouver ma royauté dans son lit banal ; puis, une fois parvenu au sommet de mes espérances, redouter les revers de la pente, trembler dans les mains de ceux qui me portent, plier au vent de leur colère, de leur ambition et de leur sottise; être aussi impuissant avec ma puissance qu'auparavant avec ma faiblesse; puis, si mon autorité est en péril, combattre par toutes les armes, distribuer aux subalternes l'insulte de mes ennemis, me réserver mon propre éloge, célébrer moi-même mon talent, signer mon apothéose de mon nom ou d'un autre nom, selon le besoin; et tout employer, et abuser de tout, du bien, du mal, du vrai, du faux, de l'esprit, de l'indignation, des idées, des passions, de moi-même et des autres; et avoir un front qui rougit à volonté, et une intelligence qui ne rougit pas ; et avoir toujours de l'intrépidité et jamais d'audace, et avoir toujours de la verve et jamais de bon sens ! et par ce moyen, être heureux, être riche ! parvenir par toutes les voies et se maintenir, si c'est possible ! »

Lorsque Antony a poussé sur la scène les cris sauvages de son désespoir; lorsque Chatterton y a fait entendre la plainte plus poétique et plus intelligente de sa détresse, les mêmes voix se sont déjà élevées; déguisant de leur mieux les passions qu'elles servaient, elles ont trouvé tour à tour que la tristesse de notre époque n'était point si violente, ni si éthérée, et elles ont fait de longues déclamations haletantes pour prouver que ces peintures, qui resteront, n'étaient que des déclamations; en face de la réalité et de la simplicité du tableau de M. Souvestre, elles n'avaient plus d'autre parti à prendre que celui de nier la souffrance et la douleur. L'évidence, direz-vous, s'opposait à cette folie; et la rivière charrie chaque jour assez de cadavres pour que le batelet de ces gens heureux ait pu en rencontrer quelques-uns ; et, parmi les poètes qui sont morts de faim et de désespoir, il y en a bien quelques-uns qui ont pu inquiéter leur sommeil. N'importe ! ils feront volontiers le sacrifice de leurs souvenirs et de leurs remords. Ils ont la charge publique de parodier le docteur Pangloss, et de répéter sans fin que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. »

Quant à la société, dont ils se font les avocats, elle a pris la chose tout autrement; et M. Souvestre était sûr de l'intéresser, parce qu'il avait fait

de son héros, non-seulement un homme pauvre, mais encore un honnête homme. Aussi s'est-elle laissé prendre à ce noble artifice; et, tout émue par la vertu d'Antoine, elle lui a pardonné sa misère et son amertume. Après avoir usé de cette adresse, qui est grande, M. Souvestre n'a point voulu en employer d'autre; il a livré sa pensée à ses seules ressources, et ne s'est guère inquiété de savoir ce qu'on penserait de la science de ses combinaisons, et de l'habileté de ses ruses dramatiques. Il a montré au public, non pas le riche et le pauvre, comme dans son roman, et ainsi que le titre de son drame le pourrait faire croire, mais Antoine tout seul entre sa misère et sa conscience : il n'en a pas fallu davantage pour arracher les larmes et les applaudissemens du public.

Si le drame a retranché au roman, il lui a ajouté quelque chose. Au premier acte, Antoine est poursuivi dans l'arrière-boutique de sa mère, qui est tout son appartement, et jusqu'auprès de sa petite table noire, par un créancier exigeant qui lui reproche de croiser un habit propre sur ses haillons; il obtient cependant de lui quelque délai. Sa mère vient bientôt, non pour le consoler, mais pour l'aigrir encore par ses reproches; cette bonne femme s'étonne que son fils ait inutilement pris le grade d'avocat, et qu'il ait tant étudié pour ne pas gagner le moindre argent; elle ne peut souffrir que, dans cet état de dénuement, il détourne si souvent sa pensée vers une jeune ouvrière qui vit, dans les mansardes de la maison, auprès d'une vieille malade; elle ne comprend pas les besoins de cette ame élevée et malheureuse. Un avoué, autrefois interdit pour cause d'abus, et qui a donné quelque travail à Antoine, vient lui procurer les moyens de se faire connaître; ce personnage, qui n'occupe pas grande place dans le roman, joue un rôle important dans le drame; quoiqu'il paraisse apporter des secours au pauvre, il est en réalité son adversaire le plus redoutable; car c'est contre ses séductions que la vertu d'Antoine doit se tenir en garde. M. Pillet est le mauvais génie de la pièce; mais, comme Satan, dont il est le représentant, il se montre d'abord sous des couleurs attrayantes : il propose à Antoine de réveiller, au moyen d'une pièce retrouvée par lui, un vieux procès qui rendra l'aisance à Louise, sa fiancée, et à Mme Guibert, qui lui sert de mère. Le but secret de M. Pillet est de tirer vengeance de la famille Séran, à laquelle il doit son interdiction. Antoine hésite un moment à attaquer des gens à qui il doit quelque reconnaissance; cependant la pensée de Louise le décide à faire les premières démarches dans un esprit de conciliation; pour mieux aguerrir son courage, il monte dans la mansarde il trouve sa fiancée endormie, il ne veut pas la réveiller, et sort le cœur plein du désir de la rendre heureuse. Mais à peine a-t-il franchi le seuil

de la porte qu'un jeune homme, élégant et souriant, se jette aux pieds de Louise; il s'appelle Eugène Fromont : c'est là l'homme que Louise aime. Pour Antoine, elle n'a que de l'estime.

Le second acte nous ouvre la maison de Mme Séran; tandis qu'elle cause avec son fils des projets qu'elle a formés pour lui, Antoine est introduit. Il met sous les yeux d'Arthur la pièce qui convainc de faux son père mort; Arthur dissimule sa honte et son effroi du mieux qu'il peut; Mme Séran, qui ne connaît pas les armes dont Antoine peut disposer contre elle, éclate en injures, l'accuse d'ingratitude, et l'accable sous ses mépris. Antoine n'a d'autre moyen de se contenir que la fuite. Cependant Louise apporte, pour la première fois, à Mme Séran, des étoffes choisies dans le magasin où elle travaille; elle rencontre Eugène Fromont, c'est-à-dire Arthur Séran, qui a pris un nom supposé pour la séduire; elle n'a point assez de reproches pour ce mensonge; mais son amour est encore plus fort que sa colère. Antoine revient sur ses pas; il cherche Louise dans cette maison pour lui apprendre la mort de Mme Guibert, dont il vient de recevoir le dernier soupir. La douleur qui se joint aux émotions de Louise épuise ses forces. La pauvre enfant s'évanouit. Antoine veut la reconduire; mais il ne peut pas la mener auprès du cadavre de sa protectrice : il lui offre un asile chez lui. Arthur s'étonne et demande quels sont les droits d'Antoine sur Louise; mais lorsque Antoine lui répond qu'elle est sa fiancée, il ne pâlit point, et ne change rien à ses résolutions.

Le troisième acte est, sans contredit, le meilleur de la pièce; il résume toutes les souffrances, toutes les douleurs d'Antoine. A peine arrive-t-il avec Louise, dans son arrière-boutique, que sa mère gronde et menace de chasser l'orpheline. Antoine se laisse emporter par l'amour et par la pitié; et il est obligé d'opposer sa volonté à celle de sa mère; mais lorsqu'il en a obtenu l'effet qu'il désirait, il se jette à ses genoux, et demande son pardon. Sa mère ne comprend rien à toutes les délicatesses du cœur de son fils, et elle garde sa colère. Antoine maudit alors sa vertu; sans pouvoir pour protéger Louise, quand elle a besoin d'appui, il pense que par la route du vice, il serait arrivé plus sûrement au bonheur. Le tentateur ne manque pas d'arriver au moment de la faiblesse. La mort de Mme Guibert n'a point arrêté les projets de M. Pillet. Ce fripon ne veut prendre de repos que lorsqu'il aura déshonoré ceux dont il a été la victime; il a reçu le testament de Mme Guibert qui institue Louise son héritière. Si Antoine épouse Louise, il hérite des droits de la défunte. M. Pillet va plus loin; il promet à Antoine les nombreuses causes dont il dispose encore malgré son interdiction; mais cette fois il y met la condi-

tion qu'Antoine poursuivra jusqu'au bout la famille Séran, et qu'il la réduira aux dernières extrémités. Le pacte est préparé; il ne s'agit plus que de le signer; il semble que le bon génie d'Antoine va être vaincu; Antoine prend la plume... mais il la brise, mais il se lève, mais il aime mieux protéger la famille Séran que la perdre. M. Pillet emploie alors d'autres moyens; il a réuni dans ses mains les créances qu'Antoine a souscrites; il menace de faire exécuter les jugemens sur la personne du débiteur. Antoine reste impassible et congédie son mauvais génie; il a hâte d'embrasser Louise, et il sort pour faire un appel aux amis que le malheur lui a laissés. Pendant qu'il est absent, Louise reçoit une lettre d'Arthur, avec le premier paiement de la pension qu'il consent à faire pour abriter la mémoire de son père. Lorsque Antoine rentre, il est heureux; un ami, dont il a imploré le secours, lui a proposé une affaire où il peut gagner quelque aisance; il s'agit de régler des intérêts importans en Allemagne. Antoine serre sur son cœur Louise troublée par cette affection qu'elle ne partage pas, et il va partir. Mais les sergens l'arrêtent sur la porte, et lui demandent le paiement de ses dettes; comme il ne peut les satisfaire, il ne lui reste plus qu'à les suivre en prison. Louise se dépouille de tout; elle donne l'argent qu'Arthur vient de lui envoyer. Antoine est libre.

Au quatrième acte, c'est la jeune fille qui montre à son tour ses douleurs. Arthur est son amant; mais déjà il est froid et réservé avec elle. Il va se marier; c'est Mme Séran elle-même qui se charge de l'annoncer à Louise, et de lui offrir de l'argent, si elle consent à ne pas avoir des larmes indiscrètes. Louise se jette aux pieds de l'inexorable femme, et essaie vainement de la toucher. Le mauvais génie vient aussi la tenter, et lui offrir le moyen de forcer les Séran à faire une place pour elle dans leur famille; mais Louise ne cède pas plus qu'Antoine, et, voulant avoir quelque satisfaction en mourant, elle met dans les mains de Mme Séran la pièce qui pouvait flétrir son nom. Après cela, sans attendre de réponse, elle se précipite dans sa chambre et la ferme. On veut inutilement l'y suivre.

Le cinquième acte nous la rend décolorée et mourante. Cependant Antoine arrive avec quelque aisance; son bonheur se brise devant un cadavre. Arthur survient quelques momens après que Louise a cessé de vivre; Antoine, qui s'abandonne tout entier à son désespoir, le saisit, et lui propose une réparation immédiate et décisive. Arthur ne veut pas se défendre; Antoine, que la douleur rend insensé, lâche son coup, et étend son rival à ses pieds; puis il tombe entre deux cadavres. Que décideront pour lui la justice de Dieu et celle des hommes?

Voilà cette pièce, la plus simple, la plus honnête que nous ayons vue jouer depuis six ans. Bocage a trouvé dans le rôle d'Antoine une physionomie toute nouvelle pour lui; il l'a saisie avec un bonheur infini. L'humilité du pauvre, sa résignation, sa chétivité toujours indécise, son amertume toujours concentrée, il a compris et rendu tout cela, lui que d'autres systèmes littéraires avaient choisi pour en faire l'interprète de tous les sentimens violens, de toutes les injures hautaines, de tous les principes orgueilleux et blasphémateurs. On ne saurait assez le louer de la souplesse et de l'habileté qu'il a montrée dans cette occasion.

Si, après avoir parlé de l'auteur, de son livre et de sa pièce, nous voulions essayer quelques conjectures plus générales, nous pourrions dire toute notre pensée en peu de mots. M. Souvestre a deux qualités essentielles qui nous paraissent assurer la fortune de son talent, et qui doivent aussi caractériser une nouvelle époque dans l'histoire de l'art. Plus d'observation à la fois et plus de pensée, plus de réalité et plus de philosophie, voilà quels sont les avantages de l'auteur des *Derniers Bretons*. Il faudra peut-être que ces qualités réagissent un peu plus l'une sur l'autre; il faudra que la réalité s'élève davantage au contact de la pensée; il faudra que la philosophie devienne plus clémente et moins intraitable, en donnant plus de part à l'observation et aux choses présentes. Mais si le temps doit donner une suite à tout le mouvement poétique que nous avons vu éclater, et qui semble se ralentir et se dévoyer de plus en plus, nous ne doutons pas que la nouveauté et l'avenir ne soient pour les esprits droits et pour les cœurs nobles, qui, à l'exemple de M. Émile Souvestre, mettront leur talent au service des progrès et de la raison humaine.

H. Fortoul.

BULLETIN.

La grippe continue de nous traiter avec une extrême bénignité. Tout le monde est frappé, mais personne ne meurt. A vrai dire même, n'est malade que qui le veut bien. Il s'agit seulement de tenir bon. Ayez du caractère, résistez; vous avez la grippe, qu'importe? Elle est votre très humble servante. Elle vous suit partout où il vous plaît d'aller. Mais si vous êtes poltron, si vous vous mettez au lit; oh! vous êtes perdu. Vous n'avez pas la grippe; c'est la grippe qui vous a. Transpirez alors à votre loisir entre vos draps, et que la patience vous soit en aide!

Comme ce sont heureusement, à Paris, les braves qui l'emportent en nombre, la grippe n'a pas, plus la dernière semaine que la précédente, empêché les affaires et les plaisirs d'aller leur train habituel.

Le ministère a eu la grippe; mais il a bien jugé que ce n'était pas là sa plus grave maladie. Chaque ministre, en défiance de ses confrères, est donc resté courageusement debout et en faction, veillant à son poste. Le ministère sera plus facilement guéri de la maladie régnante que de la maladie mortelle qui le mine.

Ministériels ou opposans, nos députés de la chambre, atteints comme les autres, n'ont pas pour cela posé les armes. L'épidémie n'a pas fait trève aux hostilités parlementaires. L'opposition a chaudement appuyé, sans succès, quelques amendemens à la loi sur les attributions municipales. L'engagement a été fort vif dans les bureaux, sur le terrain des lois politiques dernièrement présentées. Ces escarmouches préparatoires n'annoncent pas précisément que la victoire définitive restera au cabinet.

Aux théâtres, on n'a pas lutté moins courageusement; au contraire, il y a eu d'admirables traits de force et de dévouement. On cite plus d'un comédien qui, dévoré de fièvre, a joué son rôle tout aussi froidement que d'habitude. Il n'y a pas eu, comme à Londres, relâche par indisposition générale du public et des acteurs. Bien mieux, cette semaine, si universellement grippée, a produit un nouvel ouvrage dramatique fort estimable. *Riche et Pauvre*, de M. Emile Souvestre, a réussi complètement avec l'aide du talent de Bocage qui avait la grippe.

C'était le carnaval qui semblait devoir le plus souffrir de l'influence épidémique; c'est le carnaval qui a montré le plus de vaillance. Ne dût-elle voler que d'une aile, la danse a voulu voler. Il s'est même opéré une sorte de miracle contre le fléau. Musard, le dieu de la danse frénétique, était mort ou peu s'en fallait; il est ressuscité comme pour mieux narguer la grippe. Il est remonté sur son trône et a repris le bâton de commandement de son fougueux orchestre. Partout les bals masqués, les bals publics, tous les bals, sont encombrés de foule joyeuse et assiégés. Que la grippe pénètre, si elle ose, dans ces salles éblouissantes de lumières et parées de guirlandes! Elle pourrait bien, du reste, y décimer les danseurs. Il y en aurait mille pour un tout prêts à prendre la place des victimes et à combler les vides des quadrilles éclaircis.

Toutefois, dans la haute sphère du monde aristocratique, le nombre des fêtes brillantes demeure incomparablement inférieur cette année à celui de l'année dernière. Il y a plus d'une raison de cette différence.

D'abord l'ambassade d'Angleterre a fermé ses salons, qu'elle allait ouvrir. Les invitations de lady Granville pour ses bals et ses soirées de l'hiver étaient faites déjà, lorsque la mort de lord Ponsomby, parent de l'ambassadeur, a forcé de les contremander. Cette fâcheuse affliction domestique épargne peut-être à lord Granville bien des embarras officiels. Sa position devient délicate et difficile vis-à-vis de nos ministres, mécontens du ministère whig. De quel air et sur quel pied les eût-il reçus chez lui, surtout après le mortifiant silence par lequel le discours d'ouverture du parlement anglais vient de répondre aux politesses diplomatiques du discours d'ouverture de nos chambres.

La cause la plus efficace de la diminution du nombre des fêtes aristocratiques cet hiver, c'est le deuil du roi Charles X, que les légitimistes se doivent d'observer avec une certaine décence.

Est-ce à dire que les légitimistes s'abstiennent rigoureusement de danser? Non pas. Il est des accommodemens avec les douleurs politiques, si légitimes qu'elles soient. Les légitimistes ne sauraient, il est vrai, convenablement danser chez eux; mais ils se sont autorisés à danser chez les autres, à la condition de danser en grand deuil. Ainsi ont-ils fait aux derniers bals de M. Hope et de M. de Beaumont.

Une difficulté se présente. La légitimité dansera-t-elle mardi prochain chez lord Pembroke? se demande-t-on aujourd'hui de tous côtés. La légitimité était d'ordinaire en pleine et exclusive possession des fêtes du noble lord. Mais le bruit s'est répandu (ce n'est encore qu'un bruit) que les princes, fils du roi, seraient priés du bal de lord Pembroke pour le mardi gras qui arrive. Or, les princes seront-ils invités? les princes invités, les légitimistes iront-ils au bal? S'ils y vont, y danseront-ils? Voilà de graves questions qui occupent beaucoup le monde et dont nous n'aurons pas l'entière solution avant le mercredi des Cendres.

Du reste, en supposant que la plus inflexible portion du faubourg Saint-Germain refuse de paraître au bal de lord Pembroke, il s'y trouvera probablement encore assez de nobles dames pour former au moins un

quadrille. Toutes les notabilités légitimistes ne boudent pas inexorablement contre leur plaisir et la branche cadette. Il y a par exemple, sans compter les autres, Mme de G...., la petite-nièce de M. de Polignac, qui ne danse qu'en noir de par le monde, mais qui secoue très bien son deuil pour danser aux bals des Tuileries.

Et puisque nous sommes sur le chapitre de ces bals, nous avons bien quelques rectifications à faire, quelques détails à ajouter à tout ce qu'on en a dit. Une des choses les plus curieuses qu'on y ait observées, c'est le nombre prodigieux des Anglais. Sur quinze visages qu'on rencontrait, il y en avait bien quatorze britanniques. Si, comme on dit, l'alliance avec l'Angleterre est prête à se rompre, ce n'est pas aux Tuileries qu'il y paraît.

Des journaux, qui se font volontairement les feuilles officielles de la cour, ont fort inexactement dressé le procès-verbal du premier grand bal. Suivant elles on y aurait compté quatre mille personnes, et au-delà. Rien de plus inexact. Il n'y en avait guère que deux mille. Nous le savons de source certaine. Il y a eu quinze cents invitations de moins que pour les grands bals de l'année dernière.

Ce n'était pas non plus, ainsi qu'on l'a dit, le duc d'Orléans qui s'était constitué l'aide-de-camp des princesses ses sœurs, et tenait registre de leurs danseurs. Comme d'habitude, c'étaient tout simplement les dames d'honneur qui allaient avertir ceux que la reine avait désignés.

Depuis sa campagne en Afrique et son voyage en Allemagne, le prince royal a bien changé ses manières dans le monde. Ce n'est plus le temps où il restait des heures entières causant dans l'embrasure d'une croisée avec mistress Norton, ou promenant à son bras Mme de V..... Tout son rôle dansant au grand bal s'est borné à quelques tours de valse avec Mme de B.... Le prince s'est fait tout d'un coup homme sérieux. Il semble absorbé dans des pensées graves. On lit sur son front comme les rêves et les soucis d'un futur général en chef.

Au même bal, le prince a tenu longuement à part M. Mauguin. Le sujet de leur entretien a transpiré. Il s'agissait de juridiction militaire. Le duc d'Orléans paraît désapprouver formellement, comme le maréchal Soult, la loi de disjonction; mais, comme le maréchal, il voudrait aussi que les affaires mixtes de la nature de celle de Strasbourg fussent int égralement soumises au ressort des conseils de guerre. Tel était aussi, dit-on, l'avis personnel du roi. Les ministres, qui le partageaient eux-mêmes, ont dû pourtant y renoncer parce qu'il n'y avait point d'espoir de le faire adopter par les chambres.

M. Mauguin était en simple frac noir et du petit nombre de ceux qui s'étaient dispensés de l'*habit habillé* dont on a tant parlé à l'occasion de la mésaventure de M. Coulman. Nous ne sommes point de ceux qui blâment la cour de prescrire un costume aux élus qu'elle invite. Libre à ceux qu'il gêne de ne pas venir. Cependant, disons-le, la nouvelle étiquette manque d'équité dans son application. Pourquoi cette exception en faveur des députés qui ont un costume et qui par leur situation devraient moins que tous autres être dispensés de le porter?

Au surplus, ce qu'il faut déplorer surtout, ce n'est pas la nécessité d'un habit de cour pour être reçu à la cour, c'est l'habit de cour actuel, l'*habit habillé* tel que l'a fait la fantaisie des tailleurs. Fracs à collet rond ou à collet droit, sans revers, à petits revers ou à larges revers à la Robespierre, le tout plus ou moins brodé; dans cette infinie variété d'*habits habillés*, ce n'est qu'une variété infinie de formes mesquines, disgracieuses, plus ridicules encore mille fois que notre ridicule habit de ville. Les plus simples et conséquemment les moins pitoyables de ces nouveaux costumes de cour ont d'ailleurs l'avantage de ressembler assez exactement à ceux des huissiers du château.

On a peu parlé des petits bals des Tuileries. C'est que ce sont les bals des privilégiés. Il y a moins de chances qu'il en soit rapporté des révélations indiscrètes. Le personnel des petits bals ne s'élève pas à plus de cinq cents conviés. On n'est pas invité *aux Tuileries* comme pour les grands bals; on est invité seulement chez *la reine*. Ces bals réunissent tout ce qu'on a rallié du faubourg Saint-Germain. N'y est pas admis qui veut. Tous ceux qui sont appelés sont, autant que possible, d'un monde de choix recommandé par les titres, la naissance ou la distinction des manières. Aussi, combien de requêtes et de réclamations adressées depuis huit jours aux dames d'honneur, aux aides-de-camp, aux maîtres de cérémonie dispensateurs des précieuses invitations! Il y a ce soir également aux Tuileries un bal de petits enfans. Ceux qu'on y conduira en auront certainement moins de joie que la plupart des grands enfans invités des petits bals du château.

De notables évènemens se sont passés, rue de Richelieu, depuis la première représentation de *la Camaraderie*. La pièce de M. Scribe, qui s'établit chaque jour davantage dans la faveur publique, promettait d'assurer les recettes du théâtre pour le reste de l'hiver. D'autre part, la comédie de Mme Ancelot continue d'attirer de très respectables assemblées. Quarante-deux représentations de *Marie* n'ont pas encore épuisé toutes les larmes qu'il est donné à cet intéressant ouvrage de faire répandre. Bercés par le succès, messieurs les sociétaires s'endormaient paisiblement sans souci de l'avenir; ils se sont vus tirer tout à coup de leurs rêves dorés par des révélations fâcheuses qui ont provoqué la destitution de M. Jouslin de Lasalle. Ainsi qu'on devait s'y attendre, la destitution de M. Jouslin a suscité un nombre considérable de candidats à sa succession. Nous avons la liste des divers prétendans. Nous y avons trouvé des industriels habiles, d'honnêtes exploitateurs, mais voilà tout. Or, c'est du gouvernement des exploitateurs et des industrialistes qu'il importe surtout de préserver le Théâtre-Français. Ces messieurs s'enrichiraient, nous n'en doutons pas, en l'exploitant, mais en revanche ils le ruineraient infailliblement et sans remède. Le directeur qu'il faut, c'est un homme qui n'ait pas trempé du bout du doigt dans les tripotages d'*affaires*, un homme éclairé, capable de comprendre l'art et de le conduire. Il n'est pas mauvais que M. Vedel, le caissier, ait été investi de la gestion provisoire. Le ministre de l'intérieur et le comité auront mieux le loisir de s'entendre sur le choix définitif, qui ne saurait être trop pesé.

CHAMILLART.

En 1679, deux petits gentilshommes de Normandie entrèrent à la cinquième chambre du parlement de Paris comme conseillers, en survivance de leurs pères, qui étaient morts dans la même semaine. Ces jeunes gens s'étaient mis dans la robe parce qu'ils se sentaient, pour réussir à la cour, trop peu d'ambition et de *manége*, comme on disait alors; parce qu'ils ne savaient point faire les acrostiches, qu'ils plaisaient médiocrement aux dames, et n'étaient point doués de ces jambes agiles et bien tournées qui vous menaient un homme à la fortune par une succession rapide de courantes et de sarabandes. L'un s'appelait Dreux et l'autre Chamillart. Une étroite amitié les unissait depuis l'enfance. La douceur, la délicatesse et la loyauté de leurs caractères promettaient qu'un jour ils seraient d'excellens magistrats. Le sort semblait vouloir les tenir unis jusqu'à leur mort, en leur offrant la même carrière et les mêmes chances de succès. Ils épousèrent, à quelques jours de distance, deux femmes ayant des dots égales, c'est-à-dire pauvres, et tous deux trouvèrent dans le mariage un pareil bonheur, c'est-à-dire que leurs moitiés furent de parfaites ménagères. Cependant les étoiles de ces deux gentilshommes, qui paraissaient cheminer côte à côte, devaient être bientôt séparées, et l'une d'elles avait à parcourir un cercle immense. Par un de ces caprices du

destin que rien ne permet de prévoir, l'un de ces deux noms devait être souvent répété sur les tables de bronze de l'histoire.

Dreux, qui avait reçu de la nature une gravité vraiment magistrale, entra un jour dans le cabinet de son ami avec un air si troublé, que Chamillart lui demanda en tremblant s'il n'était pas arrivé quelque malheur. Mme Dreux venait de ressentir les premières douleurs de l'enfantement, et son mari l'avait laissée entre les mains des médecins. Après trois heures d'angoisses conjugales, Dreux apprit enfin que sa femme était heureusement délivrée d'un garçon. Les deux amis coururent ensemble au chevet de la nouvelle accouchée, et Chamillart venait à peine de lui donner le baiser d'usage, lorsqu'une servante effarée lui annonça que sa femme était aussi en mal d'enfant. Mme de Chamillart mit au monde une fille; et le soir de ce jour mémorable, tandis que les jeunes mères dormaient et que les rejetons reposaient sur le sein de leurs nourrices, Dreux et son ami s'abandonnèrent, devant les tisons, au plaisir de rêver à l'avenir de leur progéniture en bâtissant des châteaux en Espagne.

— Mon fils, disait Dreux d'un ton d'autorité, sera de robe et non d'épée.

— Qu'en savez-vous, mon cher? Le petit drôle aura peut-être l'esprit entreprenant, et s'il ne sent point de goût pour la magistrature, il sera d'épée, et non de robe.

— Je voudrais bien voir qu'il s'avisât de manquer d'obéissance! je vous le mettrais à la raison comme il faut. Mais il tiendra de sa mère, qui est douce comme un agneau.

— Point du tout, ce sera un démon ; il vous donnera des soucis. Voilà ce que c'est que d'avoir des garçons. Ma fille, au contraire, sera docile et sage. Elle épousera un conseiller au parlement.

— Cela n'est pas certain. La petite peut fort bien s'amouracher d'un mauvais sujet.

— Baste! elle ne quittera pas le logis, et ma porte sera fermée aux muguets.

— Il faudra bien qu'on la mène à la messe, et alors...

— Je ne crains rien, vous dis-je. Mme de Chamillart saura bien élever une fille peut-être. Je prendrai pour gendre un bon magistrat.

— Par Dieu! j'ai votre affaire; mon garçon sera votre gendre.

— Eh! s'il se conduit bien, je ne dis pas non.

— Son éducation me regarde. Acceptez ma proposition.

— Je vois un obstacle. Votre femme a de riches parens en province. Il se peut que vous possédiez un jour une fortune considérable, et je ne souffrirais pas que pour une vaine promesse votre enfant vînt à manquer une alliance élevée.

— Quand je serais riche comme le roi, ce mariage se ferait, je vous le jure. Mais cette fortune dont vous parlez n'est qu'une supposition. Je vous demande formellement la main de Mlle de Chamillart.

— Pour accommoder les choses, je ferai sur mon traitement une économie de 1,000 livres par an.

— C'est cela. Quand la petite sera nubile, vous aurez une jolie dot à lui donner. Est-ce convenu?

— Touchez là, c'est convenu. Bien entendu que si l'un des deux avait pour l'autre une répugnance invincible...

— Cela s'entend. Il faut qu'ils s'aiment.

— Ils s'aimeront, je l'espère. A quel âge les marions-nous?

— Le jour qu'ils auront vingt ans. Nous les fiancerons demain en leur donnant le baptême.

Les choses une fois arrangées de cette façon, si l'un des jeunes fiancés avait eu l'ordinaire disposition des enfans à trouver mauvais ce qu'ont imaginé leurs parens, ils n'auraient pas manqué de montrer l'un pour l'autre une aversion profonde; mais le fils de l'honnête Dreux eût été bien en peine de se faire rétif ou méchant, et la bonhomie de Chamillart, en passant dans le cœur de sa fille, était devenue une candeur charmante. Arrivés à l'âge de puberté, ces enfans s'aimèrent fort tendrement. Élevés dans la persuasion qu'ils seraient bientôt mariés, ils s'abandonnèrent sans crainte à des sentimens que leurs familles encourageaient. Joseph Dreux accompagnait partout Micheline de Chamillart. Il la conduisait à l'église et à la promenade, et les deux pères, qui suivaient de loin, voyaient avec plaisir leurs enfans grandir et se développer comme deux belles plantes. Tout alla bien jusqu'au jour où les amans atteignirent leur dix-huitième année. Ce fut sans doute afin que leur naïve tendresse prît l'énergie d'une passion, que le sort se

plut alors à élever entre eux mille obstacles. Mme Dreux, ayant perdu son frère aîné, reçut tout à coup un héritage de 12,000 livres de rente. Dreux le père augmenta le train de sa maison. Il eut un logis plus vaste, deux laquais à livrée, l'abonnement à la Comédie et le carrosse trois fois la semaine. Il donna des dîners à ses confrères, et se fit quelques amis parmi les gens de cour, si bien qu'en moins de trois mois il passa dans la grand'chambre et gagna le grade de président à mortier. Tout autre à sa place aurait senti l'ambition s'éveiller; mais le modeste Dreux, se voyant parvenu plus haut qu'il n'avait jamais osé l'espérer, ne songea point à s'élever davantage. Les occasions ne lui manquaient pas de s'introduire chez les nobles. De grands personnages l'invitaient souvent à venir conter les nouvelles de la bourgeoisie dans la ruelle de leurs femmes; mais il s'en garda prudemment, de crainte de se sentir déplacé près de gens si supérieurs à lui.

Un jour, le comte de Jarnac l'étant venu voir pour un procès contre les Créqui, daigna faire attention à Joseph, et demanda qui était ce joli garçon. Après avoir complimenté Dreux le père de la bonne mine de son fils, il s'informa encore si le président n'avait point d'autre enfant. Il répéta plusieurs fois d'un air de réflexion :

— Un fils unique! une jolie fortune! nous penserons à lui.

Puis, se décidant à expliquer le fond de sa pensée, l'homme de cour dit négligemment :

— Mon cher président, si vous avez seulement 40,000 livres à donner en mariage à votre garçon, je lui accorde ma troisième fille, qui n'a pas de goût pour le cloître, et pour qui je me saignerai de 20,000 écus.

— Monsieur le comte, répondit Dreux en saluant profondément, je suis touché d'une proposition qui m'honore infiniment; mais ce mariage...

— Je tâcherai d'obtenir un petit régiment pour le jeune homme, et, en attendant, nous avons un étage vacant dans mon hôtel, où il habitera fort à l'aise.

— Je regrette vivement, monsieur le comte, de répondre à tant de bonté par un refus.

— Eh! que dites-vous, mon cher président?

— Je disais que mon fils a étudié pour être dans la robe, et que d'ailleurs...

— Eh bien! il quittera cette carrière. Je me charge de lui.

— Impossible : je l'ai voué à la magistrature dès le berceau ; il est fiancé à la fille d'un confrère, et pour rien au monde je ne manquerais à ma parole.

— Bagatelles que cela! Vous réfléchirez à mes offres, président.

Avant de partir, le comte frappa doucement sur la joue de Joseph, et murmura encore :

— Le petit masque est bien bâti. Je gage que cette mine rose plaira au roi, qui n'aime point qu'on soit jaune et maigre. On l'invitera pour Marly, et il fera son chemin.

Le grand seigneur pirouetta sur ses talons, et demanda son carrosse.

Joseph avait changé de couleur plusieurs fois pendant ce dialogue, car les propositions avantageuses du comte auraient bien pu séduire un père moins loyal et moins opiniâtre que le sien ; mais son cœur avait palpité de joie aux réponses péremptoires du président, qui n'avait pas coutume de revenir facilement sur ses résolutions. Malheureusement Chamillart était présent à cette scène, et depuis la sortie de l'homme de cour, il se promenait dans le fond de la chambre avec agitation.

— Mon cher ami, dit-il enfin en s'arrêtant devant Dreux le père, il est bon de remplir fidèlement ses promesses, autant que la raison et l'honneur le commandent ; mais il peut se trouver telle circonstance où cette religion ne soit qu'une délicatesse fausse et déraisonnable, et c'est précisément le cas actuel. Les offres du comte de Jarnac sont une occasion que vos devoirs de père vous obligent d'accepter. Je me reprocherais toute ma vie d'avoir été un obstacle à la fortune de Joseph. Regardez donc, je vous prie, nos conventions comme annulées dès cet instant.

— J'en suis bien fâché, mon cher ami, répondit Dreux ; mais vous vous êtes engagé aussi solennellement que moi, et je ne vous tiens pas quitte de vos promesses. Parce que mon fils aura quelques deniers de plus que votre enfant, je ne souffrirai pas qu'un mariage arrangé depuis dix-huit ans soit ainsi rompu. Je prétends, comme vous, dormir avec une conscience tranquille,

et pour cela il faut, s'il vous plaît, que vous me laissiez agir en homme d'honneur. Si vous insistiez davantage, je croirais que c'est vous qui me cachez les raisons pour lesquelles vous désirez manquer à votre parole.

— Eh bien! soit; croyez ce que vous voudrez. Peu m'importe, pourvu que je vive en repos avec moi-même. J'accepte cette façon d'envisager la chose. C'est moi qui vous manque de parole, parce que cela convient à mes projets.

— Me prenez-vous pour un écolier avec qui on ne daigne pas s'abaisser à raisonner sérieusement? Je ne vous dégage point de votre serment. Non, par Dieu! j'y tiens plus que jamais, et nous verrons si vous oserez me manquer de foi aussi indignement.

— Assurément, vous le verrez. On ne se mariera pas sans mon consentement, j'espère, et je vous assure que je le refuserai nettement.

— Vous êtes le maître de faire le malheur de nos enfans, car le mien restera garçon tant que vous durera cette fantaisie; n'est-ce pas vrai, Joseph?

Le pauvre Joseph fit un signe de tête affirmatif, et essuya de grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux.

— Vous le voyez, poursuivit Dreux avec chaleur, il aime votre fille...

— Eh! croyez-vous que ma fille ne l'aime pas aussi? Elle en souffrira pendant quelque temps, la chère petite; mais je la consolerai. Il n'est pas de longs chagrins à dix-huit ans. Ils s'oublieront, et, plus tard, ils seront satisfaits d'avoir agi avec sagesse et courage.

— Peut-on fausser ainsi la raison au nom de l'honneur! Ah! vous refuserez votre consentement! Eh bien! je suis père comme vous; mettez-vous donc dans l'esprit, une fois pour toutes, que je repousserai les offres du comte si vertement, qu'il n'aura point envie de les renouveler.

— Si vous faites cela, s'écria Chamillart irrité, je ne vous revois de ma vie.

— Comme il vous plaira, monsieur. Je suis inébranlable.

— Et moi, je ne céderai jamais. J'aime beaucoup Joseph; mais puisque son père veut s'opposer aux intentions de la Providence,

du moins je ne serai pas complice de cette faute, et dans son intérêt, je lui enjoins de cesser ses visites à ma fille.

Chamillart sortit, tout-à-fait en colère, et laissa Joseph dans un véritable désespoir, car l'amant malheureux savait bien que l'obstination serait égale des deux parts. Le mécontentement de Chamillart redoubla, lorsqu'il apprit que Dreux avait fermé l'oreille aux nouvelles ouvertures du comte de Jarnac. Une semaine entière s'écoula sans que l'un des deux amis allât voir l'autre, ce qui n'était pas arrivé depuis bien des années. Micheline languissait comme une fleur privée d'eau. Sa tête blonde, appesantie par le chagrin, s'inclinait sur ses épaules. Le père commençait à comprendre l'inutilité de ses efforts. Il regretta bientôt de s'être prononcé si énergiquement, et n'osait pourtant pas encore revenir, quoique ce fût à lui de faire les premières démarches pour une réconciliation. Il voyait avec confusion la douleur de sa fille, et baissait les paupières devant elle comme un coupable. Un jour qu'il trouva Micheline appuyée sur le bord d'une fenêtre et plongée dans la revêrie, il s'approcha d'elle, et lui prit les deux mains.

— Je suis donc un tyran détestable? lui dit-il en l'embrassant. Voyez un peu la fière petite personne qui n'essaie pas même de m'adresser une prière, à moi qui suis tout prêt à me laisser fléchir!

La jeune fille tressaillit et devint pâle d'émotion et d'espoir.

— Eh! là! là! calmez-vous. Ne va-t-elle pas à présent s'évanouir parce qu'on veut la contenter! Allons! ne pleurez plus; Joseph reviendra aujourd'hui. Votre mère l'est allée chercher.

Micheline se jeta dans les bras paternels, et le soir Dreux vint dîner chez son ami avec toute sa famille. Les enfans s'abandondonnèrent à leurs rêves de bonheur; mais ce bonheur, il fallait l'attendre deux ans encore!

Une circonstance, puérile en apparence, et dont les suites furent pourtant incalculables, décida de la fortune de M. de Chamillart. Dreux le père, afin de charmer ses loisirs et de divertir ses amis, acheta un billard. On verra par cette histoire combien il dut se féliciter plus tard de cette emplette. Il n'est personne dont le bon ou mauvais destin n'ait souvent dépendu d'une minutie. Le père de Micheline, qui aimait fort les cartes, se privait souvent de

ce plaisir coûteux. Depuis la naissance de sa fille, il amassait livre par livre la dot promise, et s'abstenait des dépenses inutiles. Le billard étant un jeu d'adresse, il le choisit de préférence à tout autre par économie et y devint bientôt d'une force extrême. Il faut apprendre au lecteur que Louis XIV, qui n'était plus jeune, ayant depuis peu les digestions moins faciles, ne pouvait s'asseoir au brelan après le dîner sans éprouver un grand feu de tête. Le médecin Fagon ne voulait plus des cartes et commandait un exercice modéré ; cependant l'heure du petit jeu ne pouvant être supprimée sans un bouleversement complet dans l'étiquette de Versailles, on concilia le cérémonial avec la faculté en adoptant le jeu de billard. Le roi y prit goût, c'est pourquoi la cour l'aima passionnément, et la ville de même par imitation des grands seigneurs. Ce fut un succès pareil à celui du bilboquet de Henri III.

M. de Villeroi, qui avait gagné un procès important par les soins de Dreux et parce que la justice était de son côté, fit un jour l'honneur au président de lui demander la collation. Le maréchal, grand courtisan, était l'un des plus forts de la cour à tous les jeux; il daigna proposer une partie à Chamillart, dont le président avait vanté l'adresse en prenant le potage. Quelle dut être sa surprise lorsqu'il se vit battu outrageusement par un simple conseiller! Lui qui rendait quatre points à Mgr le dauphin et démontrait à S. M. les coups de finesse! Il perdit partie et revanche, et tout en s'excusant sur la mauvaise disposition du moment, il s'en alla si mortifié que le lendemain chez le prince de Condé, il ne parla que de Chamillart et de l'adresse de ce petit gentilhomme. Le duc de Grammont, d'un caractère vantard et présomptueux comme la plupart des Gascons, s'écria en riant que le maréchal avait été mal mené par les bourgeois comme pendant la Fronde, mais que lui, s'il eût été présent, ne se serait pas laissé battre. Villeroi, piqué au vif, offrit d'amener Chamillart et de parier mille écus pour lui contre qui les voudrait tenir. La proposition acceptée, on envoya chercher le conseiller dans un carrosse aux armes de Grammont. Voilà donc le père de Micheline introduit à l'hôtel Condé, jouant au billard avec des ducs à brevets, et faisant toujours gagner son second. Or, il arriva que M. le Prince et le grand-prieur de Vendôme, qui étaient arbitres, se mêlèrent de donner des conseils

aux joueurs, et Chamillart exécutait avec une habileté incroyable les coups indiqués par ces deux illustres personnages, non point pour les flatter, mais par simple politesse. M. de Grammont perdit, et cependant son adversaire se conduisit avec tant de modestie que ce grand monde le prit en amitié. M. le Prince voulut avoir Chamillart à dîner le jour suivant, pour le mettre aux prises avec le célèbre Dangeau, le plus redoutable de tous les joueurs, celui dont l'étoile n'avait jamais pâli qu'il s'agît des cartes ou des dés, que le hasard, le calcul ou la dextérité fussent nécessaires. Le marquis de Dangeau lui-même fut vaincu. Vainement il rassembla ses forces et invoqua son heureuse fortune; il fut vaincu! Sa sérénité, ordinairement inaltérable, parut absolument troublée; il ne retrouvait plus cette assurance dominante ni cette certitude de succès qui en imposent à un faible ennemi. Il mesurait ses coups avec une application qui trahissait le sentiment de son infériorité. Pour comble de malheur, les augustes témoins de sa défaite applaudissaient au triomphe de son rival. Dangeau serait mort de douleur si le roi eût été présent. Il retourna chez lui la rage dans le cœur, et jura mille fois de ne jamais s'exposer à endurer un nouvel affront de ce démon déguisé en conseiller du parlement. Il commençait à se consoler en pensant à l'obscure position de son vainqueur, et fuyait à Versailles au galop de ses six chevaux, afin de chercher des succès sur un plus noble théâtre; mais le marquis n'avait pas réfléchi aux conséquences de sa mésaventure. M. de Vendôme arriva comme lui au coucher du roi. Malgré les regards supplians de Dangeau, le prieur se donna le cruel plaisir de railler, et comme sa majesté s'amusa des mines du désolé marquis, tout ce qui avait les grandes entrées fut assez peu généreux pour assassiner Dangeau de quolibets et de brocards. Le malheureux faillit tomber à la renverse lorsque le roi, en ôtant ses cheveux, s'informa si Chamillart était assez bien né pour qu'on pût l'amener à Versailles. Le prieur donna de favorables renseignemens; il reçut l'autorisation de présenter son protégé un matin à l'heure des petits appartemens. Le lecteur comprendra ce que dut souffrir Dangeau, car il ne peut ignorer que ce courtisan avait gagné de hauts honneurs et l'amitié du plus grand des rois par le brelan, le passe-dix et les bouts-rimés. L'introduction de Chamillart, par un chemin semblable, était une rivalité formidable, et la dés-

espérante adresse de ce nouveau-venu au billard menaçait de renverser totalement la fortune du marquis jusqu'alors unique entre les fortunes de Versailles. Aussi, par la suite, malgré la douceur, la modestie et la franchise qui gagnèrent à Chamillart tous les cœurs, le seul Dangeau regarda éternellement ce parvenu comme un homme d'une ambition cachée, dont on ne connaissait pas bien le fond.

Michel de Chamillart avait un de ces caractères qu'on ne rencontre guère dans les cours, et qui font que vous plaisez tout d'abord aux gens sans qu'ils sachent pourquoi. Il ne cherchait jamais à usurper le premier rang ni à s'emparer de la conversation; sa simplicité naturelle le faisait classer incontinent parmi les personnes inoffensives. Ses façons n'avaient rien pourtant de servile ni d'indigne d'un bon gentilhomme. Il n'aurait pas supporté les impertinences, et s'étudiait à les éviter pour ne se pas voir obligé de quitter la cour. On ne trouve que trop souvent, chez les hommes du monde, cet orgueil mal déguisé qui les oblige à ne prêter attention à personne, ou à prononcer des lieux-communs d'un ton sententieux. De sa vie, Chamillart n'a dit un mot spirituel ou digne d'être noté; mais comme il se montrait exempt de prétentions, il lui arriva souvent de provoquer les sourires obligeans du roi par des réponses qui, dans la bouche d'un autre, auraient peut-être passé pour des sottises. Débuter à Versailles par faire la partie de S. M., c'était une manière si brillante d'entrer dans le monde que les plus grands noms de la noblesse s'en seraient contentés. Il faut dire aussi que, dès les premiers coups qu'il joua, son incontestable talent éblouit tous les yeux. Les billes dociles semblaient lui obéir avec soumission. Deux fois, dans une seule matinée, le roi s'écria :

— Cela est merveilleux!

La cour pouvait-elle tarder plus long-temps à entrer en extase devant tant de mérite? Chamillart se trouva d'emblée engagé à revenir, trois fois par semaine, à des heures fixées. Les fins observateurs s'aperçurent bien vite que le temps consacré au billard empiétait sur les autres délassemens du monarque, sur les affaires même de l'état, et jusque sur les momens consacrés à donner du pain aux poissons des bassins. Souvent le roi s'écriait en soupirant :

— Je suis fâché que M. de Chamillart ne vienne pas aujourd'hui.

Ce qui donnait à penser que ce gentilhomme ne tarderait pas à se rendre indispensable. En effet, il fut bientôt désigné pour Marly de préférence aux favoris les plus heureux, et un certain jour qu'il avait complimenté le grand roi d'un coup bien joué, les diplomates échangèrent entre eux des regards significatifs en voyant sa majesté passer par une transition subite à une douce familiarité dont les intimes seuls étaient honorés. Les lèvres royales avaient laissé tomber ces mots :

— Mon cher Chamillart !

Présage certain d'une fortune rapide.

La prudence avec laquelle Chamillart se renfermait dans la spécialité du billard donna bonne opinion au monarque de la discrétion et de la sagesse de ce nouvel ami. Plusieurs fois, en se promenant dans les jardins, au moment où sa majesté commandait aux ducs de mettre leurs chapeaux, les hauts personnages se virent contraints à se tenir en arrière pour laisser le roi causer librement avec son confident. Chamillart fut admis chez Mme de Maintenon, où bien peu de courtisans pouvaient se présenter, et cette reine inabordable se prit aussi d'amitié pour celui que le prince avait distingué entre mille. Elle venait de fonder la maison de Saint-Cyr, et cherchait pour cet établissement un intendant qui lui fût dévoué. Le choix tomba sur Chamillart. Cette place n'était pas fort lucrative pour un honnête homme, et donnait beaucoup d'occupations à celui qui voulait la remplir avec conscience; mais c'était le premier degré d'une immense échelle.

Au milieu de ces évènemens d'importance, Micheline et Joseph approchaient de leur vingtième année. Il ne leur fallait plus vieillir que d'un mois. Les fortunes des deux pères étant à peu près égales, on ne pouvait prévoir aucun empêchement au bonheur des enfans. La dot était amassée. On parlait déjà des emplettes de noces. Joseph, dévoré d'amour et d'impatience, ne quittait plus le logis de Chamillart, et voyait avec douleur sa fiancée se livrer à des pressentimens fâcheux, car Micheline consultait les oracles en effeuillant les fleurs de ses bouquets, et le hasard maussade donnait des réponses négatives. Cependant, rien ne permettait de croire à un malheur.

M. de Chamillart continuait à remplir au parlement son office

de conseiller-rapporteur, malgré les visites fréquentes à Versailles et l'intendance de Saint-Cyr. Il présenta un jour à la cour une affaire compliquée dont il n'avait pas suffisamment examiné le fond. Par suite de cette négligence, le procès se trouva perdu par celui qui devait le gagner. A peine l'arrêt venait d'être rendu que le plaideur condamné accourt chez Chamillart.

— Monsieur, dit cet homme au désespoir, vous n'avez point parlé dans votre rapport d'une pièce qui décidait du gain de ma cause. La justice était pour moi, et me voilà réduit à la mendicité!

On retrouve sur la table du rapporteur la pièce omise à laquelle tenait la modique fortune du plaideur; Chamillart reste un moment confondu, et cédant sans hésiter à la voix impérieuse de sa conscience, il s'écrie en soupirant :

— J'ai commis une faute, une faute impardonnable. C'est à moi de la réparer; combien ce procès vous fait-il perdre?

— Vingt mille livres.

— Vingt mille! La somme est forte; mais je l'ai; je vous la dois; il n'y a pas à délibérer une seconde. Voici vingt mille livres; c'est tout ce que je possède; emportez-les, monsieur.

Le plaideur, au comble de ses vœux, accable de bénédictions le magistrat intègre; il verse des pleurs d'attendrissement, et jure qu'il gardera une éternelle reconnaissance; mais, avec la larme à l'œil, il s'empare de la dot de Micheline et disparaît, laissant Chamillart étourdi de ce malheur subit et écrasant comme la foudre. La ruine du conseiller était complète, mais son honneur intact; c'est pourquoi il retrouva bientôt son courage, et se redressant avec l'aplomb d'un homme sans reproche, il descendit au salon de son épouse. M. Dreux s'y trouvait justement avec Joseph. Il offrait dans cet instant à sa bru un fort joli *pou-de-soie* qui lui avait coûté beaucoup d'argent, ce qui lui valait une remontrance amicale de Mme de Chamillart. Micheline tremblait de plaisir et caressait timidement le généreux beau-père, tandis que les yeux de Joseph brillaient de joie. Chamillart sentit son cœur paternel se fendre. Il retomba dans une horrible anxiété en pensant au coup dont il fallait frapper son enfant. Après avoir poussé de douloureux soupirs, il attira sa fille sur ses genoux, et se risqua dans les circonlocutions d'usage qui amènent les tristes nouvelles par une pente

toujours trop brusque. Pour mieux déguiser l'objet de son discours, il prit d'abord un ton de mauvaise humeur :

— Ma fille, je n'aime pas cette sensibilité exagérée que vous appliquez à toutes choses. Vous voilà émue et palpitante comme si nous avions échappé à la mort. Il est bien d'être touchée des bontés de notre ami Dreux; mais il faut garder ces mouvemens extrêmes de l'ame pour des occasions plus sérieuses. Les malheurs ne sont pas rares en ce monde. En vérité, s'il nous advenait quelque fâcheuse affaire, je ne sais comment vous pourriez résister au chagrin avec cette santé délicate et ce pauvre petit cœur qui se brise au moindre choc.

En prononçant ces derniers mots, le père s'était trop promptement adouci; le sang de Micheline se glaça.

— Ah! dit-elle, en cherchant à dissimuler son effroi, apprenez-moi donc bien vite le malheur qui vient de m'arriver, et vous verrez que je saurai le supporter avec courage.

— Qui vous parle d'un malheur? Que va-t-elle se mettre dans la tête à présent? La terrible chose que l'imagination d'une femme! mais ne fais pas ainsi parade de ton courage, mon enfant...

— O Dieu! qu'allez-vous me dire?...

— Vraiment! s'écria Joseph, si vous n'apportez pas la nouvelle d'un malheur, vous prenez un étrange moyen de rassurer votre fille.

— Allons, dit M. Dreux : parlez, mon ami; je vois bien qu'il y a quelque méchante anguille sous cette roche.

Chamillart ne pouvant tarder plus long-temps à s'expliquer, se souvint de l'ingénieux détour employé par Annibal pour annoncer au sénat la défaite de la flotte carthaginoise. Il raconta l'aventure du procès malencontreux et donna les détails de la scène du plaideur en ayant soin de s'arrêter à propos pour interpeller le loyal Dreux.

— Qu'auriez-vous fait dans cette situation? lui dit-il. Si c'était vous qui eussiez ainsi causé la ruine d'autrui, et si vous aviez eu dans vos coffres la somme que l'infortuné venait de perdre par votre faute?

— Je la lui aurais donnée sans balancer.

— Eh bien! je suis ce conseiller-rapporteur maladroit et inattentif; la somme perdue, c'est la dot de ma fille.

— Mon ami, vous avez agi en homme juste et honnête. Je vous en félicite, car ce sont là de ces malheurs qui ne troublent point le sommeil. Micheline n'a plus de dot, mais il vous reste de quoi vivre à l'aise; nous sommes assez riches pour parer à ce désastre. Je donnerai vingt mille livres de plus à mon fils, et tout ira bien encore.

— C'est-à-dire, répliqua Chamillart avec aigreur, que vous paierez mes sottises, et que j'aurai consommé votre ruine et non la mienne. Il serait plaisant qu'un autre vendît son argenterie pour réparer mes fautes, et que je vécusse dans l'aisance en le regardant faire!

— Il ne s'agit pas d'argenterie vendue. La somme n'est pas si considérable pour moi....

— Corbleu! pas un mot de plus sur ce chapitre, je vous prie. Si je ne puis réussir à combler ce cruel déficit, ma fille, du moins, aime assez son père pour ne pas lui demander en dot le sacrifice de son honneur. Nous ajournerons le mariage à six mois, à dix ans, s'il le faut. Elle souffrira, mais elle prendra courage en songeant que je partage sa peine.

Micheline cacha son visage dans ses mains en voyant l'abîme qui s'ouvrait devant elle. Dreux commençait à s'animer.

— C'est ainsi, murmurait-il, qu'au nom de l'honneur, ce maudit homme va plonger dans la douleur tout ce qu'il aime! Chamillart! tu te repentiras quelque jour de cette obstination déraisonnable.

— Jamais, monsieur, jamais! vous l'avez dit tout à l'heure : ce sont de ces maux qui n'empêchent pas de goûter un sommeil paisible.

— Insensé! prépare-toi donc à dormir sur le tombeau de ta fille, s'écria Dreux en courant à Micheline, qui venait de s'évanouir.

Au milieu des émotions pénibles qui l'accablaient, Chamillart se vit obligé d'abandonner sa fille et ses amis éplorés pour courir à Versailles où le roi l'attendait. Pour la première fois, il comprit avec amertume l'esclavage des gens de cour auxquels l'étiquette ordonne de dévorer leurs chagrins pour remplir leurs misérables devoirs, avec un visage composé, car le sourcil jupitérien du prince devenait menaçant pour celui dont le *faciès* trahissait les souffrances intérieures. Ce jour-là, Dangeau, qui, de sa vie, n'avait éprouvé

un chagrin de cœur, venait d'exciter l'admiration du grand roi par des coups miraculeux. Le duc de Lauzun, le plus magnifique joueur de la cour, venait de perdre contre lui quatre mille écus. L'apparition du redoutable Chamillart ne troubla pas son assurance.

— Eh! mon cher, dit le roi, vous arrivez à propos. Ce diable de Dangeau nous traite comme des Impériaux. Je prétends lui faire rendre gorge, et vous serez de moitié dans mon jeu.

Une partie du plus haut intérêt commença aussitôt. Chamillart et le roi se mirent d'un côté, Dangeau de l'autre avec l'ambassadeur de Venise. Pendant long-temps la fortune parut favoriser l'heureux marquis; mais Chamillart, par un coup hardi et imprévu, enchaîna la déesse mal intentionnée, en faisant douze points sans céder le tapis à ses adversaires. Dangeau, échauffé par le jeu, demanda la revanche. Une nouvelle bataille s'engagea, plus acharnée encore que la première; mais le résultat en fut le même, parce que le roi déconcerta le marquis en le raillant sur une faute légère. Après une séance orageuse, il se trouva que sa majesté, abandonnant à son second les bénéfices gagnés, Chamillart possédait environ mille louis d'or, c'est-à-dire vingt-quatre mille livres. Le père de Micheline, débarrassé par là des soucis domestiques qui le rendaient morose, retrouvant sa bonne contenance habituelle, prolongea les plaisirs du roi par une dissertation savante sur le billard, et dans un moment où Dangeau cherchait à soulever des objections contre ses théories, il se hasarda jusqu'à dire que, pour un joueur consommé, le carambolage était toujours possible. Dans ce temps où le billard n'était pas encore arrivé au point de perfection qu'il atteignit de nos jours, c'était peut-être un paradoxe. Le roi, qui craignait le génie dans les princes et les gens de haute naissance, l'encouragea toujours lorsqu'il le trouva chez les hommes d'une condition assez médiocre pour ne pas porter d'ombrage à sa gloire. La témérité de Chamillart lui plut singulièrement, et afin de montrer qu'il aimait à récompenser royalement le mérite en le mettant d'abord à l'épreuve, il plaça les trois billes en ligne droite sur la diagonale du billard, et dit au conseiller :

— Si vous exécutez ce carambolage, je vous accorde un logis dans le château.

Tous les assistans ouvrirent des yeux où se lisaient l'envie et le dépit, car l'appartement à Versailles ne se donnant qu'à de grands seigneurs, il fallait que Chamillart reçût, le jour même de son installation, quelque charge importante dans les affaires ou la chambre du roi. On verra bientôt quelles étaient les vues secrètes de Louis XIV sur le nouveau favori. Chamillart, qui les ignorait encore, appela à son aide la sûreté de son bras, la justesse et la fixité de son coup d'œil; puis, ajustant avec plus d'apprêt et de soin que d'ordinaire, il donna un coup d'une force moelleuse et savamment calculée. Le bloc d'ivoire effleura la première bille, et décrivant une losange parfaite comme s'il eût été doué d'intelligence, vint mourir sur la seconde, aux applaudissemens de sa majesté. Chamillart venait de renverser tous les obstacles qui s'opposaient encore à sa fortune; les ténèbres qui l'environnaient se dissipèrent tout à coup, et une route large, unie et droite comme les allées du parc, s'offrit à ses yeux éblouis.

Un murmure timide d'inquiétude et d'improbation circula au loin dans les galeries.

— Que va-t-il se passer demain? disait-on. Un petit conseiller au parlement a reçu la promesse d'un logement à la cour!

— Est-ce qu'on en voudrait faire un marquis? chuchottait, d'un air de mépris, Dangeau, oubliant son origine beauceronne.

— Pour moi, assurait un gentilhomme de la chambre, je ne lui céderais pas à moins d'un million mon emploi dans la garde-robe; mais je ne pense pas qu'il aspire à monter d'un trait aussi haut.

— Il aura quelque emploi dans les meubles.

— Silence! dit un homme bien informé, il nous dépassera tous de la tête avant le soleil de demain.

— C'est un garçon charmant, et d'un excellent caractère.

— Il est certain qu'il joue divinement le carambolage.

Chamillart, sentant ses voiles enflées et sa barque en bon chemin, s'élança dans son carrosse de louage avec la légèreté d'un courtisan. Il se frottait les mains; il gesticulait en frappant sur ses poches qui regorgeaient d'or, et songeait avec plaisir qu'il rapportait le bonheur et la joie dans sa maison. Pendant qu'il roulait sur le pavé de Versailles, sa famille tenait un conciliabule pour aviser aux moyens de lui arracher le consentement au mariage. Dreux,

qui ne s'était pas mis en colère trois fois dans sa vie, poussé hors de son caractère, se démenait comme un diable, et se perdait en menaces incohérentes. Il parlait de vendre sa maison, de réaliser cent mille livres, et d'enlever Micheline pour la marier à son fils. Joseph excitait la fureur de son père et voulait partir à l'instant même. Les deux mères prudentes cherchaient des expédiens plus raisonnables, et Micheline pleurait en silence. Chamillart parut sur ces entrefaites :

— Je ne veux plus de cris ni de larmes ici, dit-il en entrant. Je vous satisferai tous à la fois : Joseph peut épouser ma fille quand il voudra. Ainsi plus de querelles, s'il vous plaît.

— Convenez donc au moins, répondit Dreux, que vous nous avez valu bien inutilement une journée de tourmens et de mauvaise humeur.

— Fort bien. Mais je n'entends pas qu'on me gourmande, puisque je me rends de bonne grace, et que je vous autorise à marcher à l'église quand il vous plaira.

— C'était bien la peine de faire ainsi pleurer votre fille!

— Je saurai obtenir mon pardon, monsieur. Je connais Micheline; elle ne sera pas inexorable.

— Allons, il n'y a pas moyen de vous garder rancune.

— Je m'en flatte, mon cher Dreux ; mais vous êtes de singulières gens de ne pas seulement vous informer du motif qui a changé mes résolutions. Vous me prenez pour une girouette ou pour un fâcheux maussade qui se plaît à contrarier ses amis. Soyez bien assurés pourtant que, pour rien au monde, je ne consentirais à marier ma fille à un homme riche si je n'avais une dot convenable à lui donner.

— Encore! Vous allez donc recommencer?

— Un peu de patience.

Chamillart versa sur la table un monceau de louis brillans et sonores, qui jamais ne s'étaient glissés que dans des poches de soie ou de velours. Il raconta ensuite comment cette fortune était venue entre ses mains; puis il parla du carambolage sublime qui lui valait le logement à Versailles. Dreux recula de trois pas à cette dernière nouvelle.

— Ouais! s'écria-t-il, le logement près du roi! Ceci n'est plus

un badinage! savez-vous que vous marcherez de pair avec les plus hupés du royaume? On vous donnera quelque poste d'honneur, peut-être même les grandes entrées!

Dans ce moment un carrosse, qui avait suivi de près celui de Chamillart, s'arrêta devant la maison. Les portes s'ouvrirent avec fracas, et l'unique laquais annonça le maréchal duc de La Feuillade!

Le maréchal, d'une tournure admirable et d'une figure spirituelle, se présenta, paré comme un prince, avec cette élégance de manières qui le faisait remarquer à Versailles et qui, dans le salon d'un bourgeois, semblait répandre autour de sa personne une lumière de l'autre monde.

— Eh! le voilà, ce cher Chamillart! dit le duc après avoir salué les dames. Vous nous avez quittés trop vite, mon bon ami; mais je m'en félicite puisqu'en venant à Paris, je me suis chargé de l'agréable message. En sortant du petit jeu, sa majesté a travaillé avec le ministre de la guerre, et il est décidé que vous prenez le portefeuille des finances.

— Moi! monsieur le duc! c'est une méprise sans doute.

— Une méprise! Je suis connu pour l'homme le mieux informé de la cour, je vous prie de le croire, et toujours avant les autres. Cette fois, je n'ai pas à cela grand mérite puisque la chose est officielle. Le roi lui-même m'a prié de vous donner avis de cette décision.

— Qu'est-il donc arrivé à M. de Pont-Chartrain?

— Oh! ne soyez pas en peine de lui. Il est nommé chancelier. C'est une assez jolie retraite; mais j'ai toujours pensé que Pont-Chartrain ne garderait pas long-temps les finances. Il fallait au roi un homme sûr, intègre, d'un caractère calme et qui sût lui plaire. Il ne pouvait manquer de vous choisir.

— Vous me voyez fort embarrassé, monsieur le duc. Je ne suis pas versé dans les affaires de finances. La responsabilité est grande. Je n'ose vraiment accepter cette faveur insigne.

— Un refus! mon cher, vous perdriez votre peine et vos paroles. On ne repousse pas les bonnes graces du roi. Vous êtes ministre et vous le serez en dépit de vous-même, résignez-vous donc sagement. Ça! voyons un peu à régler vos premières démar-

ches. Vous aurez soin d'être à Versailles demain au passage de sa majesté, c'est-à-dire vers dix heures au plus tard. Le roi écoutera les plus pressés et vous dira sans doute de loin : « Monsieur de Chamillart, suivez-moi : nous avons à causer ensemble. » — C'est ainsi que les choses se passent d'ordinaire. Vous entrerez au cabinet de travail, et sa majesté vous informera elle-même du reste. Les entrées à toute heure vous appartiennent de droit, comme secrétaire d'état. On vous donnera quelque vingt mille écus, je pense, pour monter votre maison. J'ai remarqué près de l'orangerie un hôtel à louer où vous serez fort bien. Si vous voulez trois paires de bons chevaux, j'en ai à votre service dans mes écuries. Surtout prenez des laquais bien dressés, car les gens maladroits et mal bâtis sont la ruine des ministres. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous voilà stupéfait! Vertu de ma mère! n'auriez-vous pas deviné depuis long-temps que vous deviez parvenir promptement? Que ne m'avez-vous consulté, cher ami! je vous aurais appris tout bas que l'affection de notre grand roi n'est jamais stérile et que nul prince ne sait remarquer les vrais talens comme sa majesté.

Le domestique de Chamillart interrompit le maréchal pour annoncer que le souper était servi.

— Ah! voilà un drôle que vous ne garderez pas, j'espère. Cette gaucherie serait impardonnable demain; aujourd'hui elle vous oblige seulement à m'inviter à votre petit repas de famille.

— Je crains, monsieur le duc, qu'il ne soit pas digne de vous.

— Ma foi! je tiens à cette faveur, mon cher : vous voilà ministre, et je suis charmé de faire ma cour dès ce soir. — Cette jolie demoiselle est sans doute votre fille?

— Oui, monsieur le duc.

— Recevez mes complimens; elle est charmante. Peste! vous avez travaillé de longue main à la gloire de la France; ces beaux yeux manquaient à la cour. Mademoiselle, je réclame l'honneur de vous mener danser au premier bal où vous paraîtrez. Apprenez la courante rapide (1); le pas en est fort de mise à cette heure, et convient à la fraîche jeunesse. Nous ferons de l'effet, j'en réponds.

(1) Il y avait deux sortes de danses appelées *courantes*, l'une grave et l'autre légère. Les novateurs et les gens exagérés dansaient cette dernière *rapide!*

Le duc offrit la main à Mme de Chamillart, et on se rendit à table. Pendant le souper, le maréchal fit les frais de la conversation. Il aimait la bonne chère, et but avec plaisir le vieux bourgogne tiré pour lui du fond de la cave.

— Mon bon ami, dit-il en acceptant un dernier verre, si je puis vous donner un conseil, c'est de profiter de votre position. Occupez-vous du solide. Achetez de bonnes terres : vous êtes honnête homme, mais père de famille et jeune encore; pour concilier tout, mariez votre fille pendant votre ministère, et puis attendez tranquillement la fin. Les partis les plus glorieux s'offriront d'eux-mêmes. Mlle de Chamillart verra bientôt à ses genoux les premiers et les plus fiers. C'est elle qui vous posera pour la vie en bon lieu. Palsembleu! je suis veuf depuis six mois, et si les bienséances le permettaient, je vous ferais à l'instant des propositions.

— Monsieur le duc, je vous présente mon gendre M. Joseph Dreux. Avant quinze jours ces enfans seront mariés. Ma parole est donnée.

— Si elle est donnée, prenez que je n'ai point parlé. Mes félicitations s'adresseront à M. de..... Comment vous appelez-vous, jeune homme?

— Joseph Dreux, pour vous servir.

— Eh bien! monsieur Joseph Dreux, vous n'avez pas à vous plaindre du hasard. C'est à vous de faire en sorte que M. de Chamillart ne regrette pas de vous avoir donné sa fille.

Le repas achevé, La Feuillade prit congé de ses hôtes avec une grace, une noble affabilité, dont un duc seul était capable, et qu'il possédait mieux que bien des ducs. M. Dreux le père, qui n'avait soufflé mot de la soirée, saisissant son fils par le coude, venait de partir brusquement. En cheminant par les rues de Paris, Joseph recueillait avec une avide terreur les paroles entrecoupées qui s'échappaient de la bouche paternelle.

— Ministre! Chamillart ministre! Ce matin ruiné, trop pauvre pour me donner sa fille; ce soir secrétaire d'état; demain logé à Versailles, intime du roi, et dans peu de jours gouvernant la France! Il y a de quoi perdre la tête. — Le maréchal a dit vrai : Micheline doit consolider la position de son père par une belle alliance. Sans cela, en perdant la faveur de sa majesté, Chamillart

retombe dans le néant. Cette chance extraordinaire va nous séparer; mais il faut savoir aimer ses amis pour eux-mêmes, et non pour soi. — Je le connais; il voudra se piquer d'une délicatesse romanesque, et gâter ses affaires sous le prétexte de remplir ses engagemens. Cette fois, je serai ferme comme un roc. — Allons, la Providence a ri de nos vains projets. Soumettons-nous à ses volontés.

Le lecteur devine bien qu'on se coucha fort tard ce soir-là chez Dreux comme chez Chamillart, et qu'on ne dormit guère. Au point du jour le lendemain, Dreux le père se rendit au saut du lit à la chambre de son fils. Joseph, le chapeau sous le bras, se disposait à sortir.

— Où allez-vous, monsieur? lui dit-on avec sévérité.

— Je vais au palais.

— Vous allez chez Mme de Chamillart. Vous mentez, monsieur, et ce mensonge prouve que vous avez compris vos devoirs. N'espérez pas y manquer. Si mon fils est un lâche ou un spéculateur effronté, calculant déjà sur ses doigts l'argent qu'il peut tirer de la parole d'un ami, j'aurai du courage et de l'honneur pour lui. Écoutez-moi : je suppose qu'un homme vous ait vendu sa maison hier, et que ce matin, avant de la quitter pour vous céder la place, il découvre dans sa cave un immense trésor. Je suppose, en outre, que ce vendeur, par excès de loyauté, vous abandonne la maison et les richesses qu'elle renferme, en se bornant à recevoir le prix convenu. Ne serait-ce pas une infamie que d'accepter ce marché?

— Ah! mon père, une maison, un trésor, qu'est-ce que cela? Je n'en veux pas à la fortune de M. de Chamillart. Qu'il la garde; mais que Micheline soit ma femme. Je l'aime, et je ne pourrai jamais me défendre de l'aimer.

— Mon fils Joseph, il était bien de l'aimer quand elle était votre égale. A présent, il sera mieux encore de renoncer à elle. Il n'existe pas de biais, pas d'accommodement avec la conscience, et la vôtre doit vous crier impérieusement que désormais elle ne peut plus vivre en paix avec votre amour. Je ne vous oppose pas les discours que tiendra le monde sur votre fidélité qu'on dira intéressée; ces considérations ne m'arrêteraient point, si nos devoirs à tous deux pouvaient s'arranger avec ce que vous désirez;

mais, je vous le répète, consultez votre conscience, et préparez-vous à lui obéir.

— Monsieur! s'écria Joseph avec emphase, je suis un homme d'honneur et digne de porter votre nom. Pour rien au monde je ne voudrais y faire une tache. Si Micheline, ou son père, ou une personne dans sa famille, témoigne seulement le désir que nos engagemens soient rompus, je n'hésiterai pas, je sacrifierai mon bonheur, mon repos; mais si Micheline elle-même devait mourir de chagrin par cette séparation, si votre ami, si Mme de Chamillart devaient être affligés comme moi, ne vaudrait-il pas mieux nous rendre tous calmes et heureux en me laissant la vie? car, n'en doutez pas, c'est la vie que vous allez m'arracher.

— Tu es un bon garçon, Joseph. Embrasse-moi, mon ami. Je vois que tu auras de la force, du courage. On ne meurt pas ainsi, crois-moi. On ne meurt pas d'amour, encore moins pour avoir agi noblement. C'est alors, au contraire, qu'on vit heureux et tranquille.

— Mon père! mon père! je ne me révolterai jamais contre vos ordres. Agissez comme vous le croirez nécessaire; mais je vous l'ai dit : il y va de ma vie. Si je perds Micheline, vous n'avez plus de fils.

— Et ce serait grand dommage, dit Chamillart, caché derrière la porte, qu'il perdît un fils si bon et si aimable. Nous saurons le lui conserver. Rassure-toi, Joseph; je suis convenu hier de mes torts, Dreux avouera les siens aujourd'hui.

— N'espérez pas ébranler mes résolutions, Chamillart. Ma position est bien différente de la vôtre. Que je sois ministre demain, et nous verrons ce que j'aurai à faire; mais quand vous me donneriez un portefeuille, quand vous partageriez avec moi la confiance et l'amitié du roi, ce serait encore une folie que de marier votre fille à un homme parvenu comme vous de la veille, et par conséquent peu solide sur ses jambes. Le Seigneur vient d'abaisser son bras tout-puissant pour vous tracer une route à suivre dont vous ne pouvez vous écarter sous peine de l'irriter contre votre race tout entière. Il est évident qu'il blâme nos projets insensés. C'est lui qui brise nos liens. Je respecte ses ordres suprêmes, et vous rends votre parole.

— Nous y voilà! Corbleu, c'est à mon tour de te le dire : Malheureux! tu veux donc tuer ton fils! Ah! je t'en empêcherai bien.

— Joseph l'a promis; il m'obéira.

— Non, non; il t'abandonnera comme un despote, un méchant que tu es. C'est moi qui serai son père; c'est dans ma maison qu'est sa famille, et non ici. Tu m'entends, Joseph; quand tu seras las de ces cruautés poussées jusqu'à la fureur, tu viendras me trouver. Si dans quinze jours, au moment fixé, depuis vingt ans bientôt, pour ton mariage, ce vilain fou refuse son consentement, tu le laisseras dans sa tanière, et ton couvert sera mis à ma table, ton lit prêt sous mon toit. Mille diables! mille tempêtes! nous nous marierons tous en dépit de lui, comme je m'appelle Chamillart.

Le père de Micheline sortit en frappant les portes et partit pour Versailles.

M. Dreux l'avait dit avec raison : soit par caprice, soit par des calculs trop profonds pour nos faibles cervelles, la providence avait abaissé son bras du haut des cieux et choisi Chamillart dans la foule pour l'élever au-dessus des autres hommes. Rien n'est plus étrange que les motifs qui déterminèrent Louis XIV à le combler de dignités. En vieillissant, ce prince, naturellement jaloux, avait pris en horreur les ministres habiles. La gloire de Colbert blessait son orgueil, et le jour que Louvois était mort, on avait vu le monarque renoncer à dissimuler sa joie, tant elle était vive. Il aurait voulu pouvoir effacer du pied ces noms immortels écrits partout en lettres monumentales. Barbézieux, qui tenait le portefeuille de la guerre, semblait avoir hérité du génie de son père, aussi S. M. lui montrait-elle souvent un visage maussade et le parti bien arrêté de le contrarier. Pontchartrain, ministre des finances, se mêlait d'avoir des idées à lui, et de chercher à mériter la gloire de Colbert. Le roi songeait depuis long-temps à le remplacer. Il jeta les yeux sur Chamillart, dont le caractère modeste et simple promettait une docilité parfaite et le manque absolu de toute prétention à dérober une parcelle de lumière aux rayons du soleil. A cette époque, Saint-Simon, qui plongeait ses regards perçans au fond des replis du cœur royal, écrivit un soir dans ses mémoires : « Chamillart plaisait à chacun par sa modestie, et le roi, qui l'aimait fort d'ailleurs, le choisit à cause de sa médiocrité même. »

En arrivant à Versailles, le nouveau ministre, introduit près du souverain, n'hésita pas à avouer franchement à sa majesté son peu de connaissances en matières financières; il assura qu'il se sentait effrayé devant cette tâche importante et difficile, et supplia le roi, tout en le remerciant de ses bontés, de lui donner d'abord quelque emploi moins élevé pour y faire un apprentissage, sauf à reprendre le portefeuille plus tard, si on pensait encore à le lui offrir. Il était loin de se douter qu'en s'excusant ainsi, les ordres du roi ne pouvaient que devenir plus pressans.

— Mon ami, lui dit sa majesté en souriant, cette méfiance de vous-même prouve votre sagesse; vous êtes novice, mais, moi, j'ai vieilli sous le harnais. Vous êtes mon second au billard, je serai le vôtre dans les affaires, et si nous commettons des fautes, personne n'osera nous chercher querelle.

— Sire, résister encore à tant de bonté serait une ingratitude. J'accepte le portefeuille, et je me sens plus de hardiesse puisque votre majesté me promet ses conseils.

— J'espère que notre besogne ne sera pas trop mauvaise. Il faut d'abord vous occuper de vous faire respecter à la cour. On vous aime, il est vrai, mais ce n'est pas assez. Je vous donnerai 100,000 livres de frais d'établissement. Ayez soin de prendre un train de maison honorable, et ne craignez pas de montrer un peu de luxe. Si quelqu'un s'avise de vous manquer, j'exige que vous m'en informiez sur l'heure. Mon ministre, en pareil cas, c'est moi. Prenez un logement en ville pour votre famille. On dit que votre fille est jolie; je m'occuperai d'elle.

Chamillart ouvrait déjà la bouche pour apprendre à sa majesté que la main de Micheline était solennellement promise; mais le roi ayant repris la parole, il se tut par respect. Cette première entrevue se prolongea long-temps, et quand le monarque sortit du cabinet de travail, il se laissa voir des courtisans, amicalement appuyé sur le bras du nouveau ministre. Jamais secrétaire d'état n'avait trouvé à ses débuts tant de bienveillance. Lorsqu'on pense à la longue durée de la grandeur de Chamillart et aux erreurs de ce ministre, il n'est pas possible de mettre en doute l'exactitude des explications laissées par le duc de Saint-Simon.

Micheline partit avec bien du regret de Paris pour aller s'établir à Versailles dans un hôtel superbe. Avant de quitter sa petite

chambre, elle y fit tout bas le serment de rester fidèle au pauvre Joseph au milieu des séductions et du tumulte de son existence nouvelle. Elle était triste lorsqu'elle monta dans le carrosse envoyé par Chamillart; mais les chevaux marchèrent si rapidement, et la route qui séparait la ville de la cour était si variée, que le chagrin se dissipa légèrement pour faire place à la curiosité. L'appartement de Micheline, en vue du château royal, était vaste et richement meublé. Des couturières habiles attendaient pour travailler sans relâche à des robes de cour. Les étoffes les plus précieuses gémissaient sous les ciseaux. On dansait le soir au château, et M. de Chamillart devait présenter sa famille au roi et à Mme de Maintenon. Pendant une journée ainsi remplie, comment trouver le loisir de pleurer? On remit par force au lendemain les soucis de cœur.

Souvent, dans les salons de la ville, Micheline avait essuyé, au moment de son arrivée, les regards curieux et importuns des autres femmes, empressées à rechercher les défauts de sa personne ou de sa toilette; aussi l'idée de paraître pour la première fois à la cour lui causait quelque frayeur, malgré sa jolie figure et le bon goût de sa parure de bal. Elle fut agréablement surprise en voyant que la cérémonie de la présentation n'offrait rien qui pût gêner sa modestie ni son amour-propre. Les dames de Versailles savaient trop bien vivre pour s'occuper indiscrètement d'un nouveau visage; elles avaient d'ailleurs autre chose en tête, et la fille du ministre des finances se sentit plus à l'aise parmi les beautés de la haute noblesse que dans les cercles de bourgeois sans usage. Le duc de Lafeuillade conduisit danser Micheline, et comme il tenait le premier rang dans les quadrilles, les graces et la bonne mine de la danseuse furent remarquées. Mme de Maintenon, dont les mots aimables n'étaient pas communs alors, prit la jeune fille à côté d'elle et lui parla long-temps d'une manière si obligeante qu'on s'en étonna. Micheline quitta le château vers minuit, l'imagination remplie des petits évènemens de la soirée. En regardant une dernière fois son miroir avant d'ôter sa belle robe de cour, elle aperçut un bouquet sur la cheminée. Joseph avait, à Paris, l'habitude de lui apporter des fleurs tous les jours; le pauvre garçon était venu à Versailles déposer son offrande dans la chambre de sa maîtresse mondaine, et s'en était retourné le cœur gonflé de douleur.

L'homme est un être casanier qui se soustrait difficilement à l'influence du lieu. Voulez-vous l'arracher d'un certain cercle d'idées? ôtez-le de son logis et l'emmenez bien loin, au milieu de figures étrangères. Vous le ferez ainsi vieillir en peu d'instans. Micheline s'était acclimatée déjà dans sa nouvelle vie; mais les fleurs apportées par Joseph lui rappelèrent sa chambre virginale, et réveillèrent son amour un moment distrait. Elle se mit au lit en soupirant, et s'endormit en prononçant le nom de son ami.

Si le lecteur s'intéresse à Joseph, il a conçu sans doute quelques craintes pour le bonheur de cet honnête garçon. Il faut nous empresser de le rassurer. La fille de Chamillart se réveilla bien décidée à tenter une démarche pour le succès de leurs amours. Depuis le mauvais début de notre mère Ève, on a toujours reproché aux femmes de nous pousser au mal; mais combien de fois n'en avons-nous pas reçu d'utiles conseils! Ce sexe est fertile en expédiens, et nous ne savons pas tout ce qu'il a suggéré d'heureuses pensées aux hommes les plus habiles et les plus célèbres.

Micheline entra dans le cabinet de travail de Chamillart, et, s'appuyant sur l'épaule de cet excellent père, elle lui dit à l'oreille :

— Est-ce que nous ne trouverons pas un moyen de vaincre l'obstination de M. Dreux?

— Rassure-toi; nous le forcerons bien de céder, car s'il refuse de se rendre à la raison, nous lui enlèverons son fils.

— Il serait mieux de le persuader que de prendre un parti extrême; Joseph ne peut se marier sans le consentement de son père, et si je ne l'épouse pas le jour que nous aurons vingt ans, tous vos projets seront dérangés.

— Le persuader! cela n'est pas facile.

— J'avais bien songé cette nuit à user d'un stratagème; mais je crains que vous ne l'approuviez pas.

— Parle toujours, mon enfant. Voyons ce stratagème que tu as inventé.

— Ne pourriez-vous aller chez votre ami deux jours avant le moment fixé, lui dire que vos nouvelles fonctions surpassent vos talens et vos forces, que vous avez mal réussi dans vos premiers travaux, et que vous êtes décidé à remettre votre démission entre les mains du roi? Il vous croirait retombé dans votre condition

médiocre, et ne s'opposerait plus au mariage. Une fois unie à Joseph...

— Oui-dà ! mais c'est un mensonge que tu me conseilles, et je n'ai pas coutume de mentir. Cependant j'y réfléchirai. La ruse ne serait pas bien criminelle. Ma conscience me permettra peut-être d'y avoir recours.

Micheline fit tant que son père consentit à essayer de cet expédient. Chamillart se rendit chez M. Dreux le père, et l'aborda en disant :

— Eh bien ! mon ami, me voilà Gros-Jean comme devant. Mon règne est passé.

— O ciel ! une disgrace !

— Non, mon ami, une retraite honorable. Je ne me sens pas né pour les hauts emplois ; je m'en acquitterais mal ; j'ai déjà commis des fautes, et je vais prier le roi d'agréer ma démission. Je regrettais ma tranquille obscurité ; la fortune s'était glissée entre nous pour nous désunir. Je suis bien persuadé que vous n'auriez pas persisté dans vos refus de me donner votre Joseph pour ma fille ; mais à présent, les obstacles seront plus sûrement aplanis ; nous deviendrons grands-pères bientôt, mon cher Dreux, et, s'il plaît à Dieu, nous assisterons encore au mariage de nos petits-enfans.

— A quoi, diable, allez-vous penser ? occupons-nous donc du présent. Le roi sera peut-être mécontent de votre dégoût pour les affaires. Vous a-t-il, au moins, indemnisé de vos frais d'établissement ?

— Qu'aurai-je besoin d'indemnité, puisque les dépenses ne seront pas achevées ?

— Votre bourse en souffrira.

— Que m'importe ? Sa majesté ne fera pas d'objections à ma retraite, et dans deux jours nous allons à la noce.

— Tout cela m'inquiète. Il est souvent plus dangereux de vouloir rompre avec les grandeurs que d'y prétendre.

— Ne craignez rien, mon ami. Parlons un peu de nos enfans : ils vont avoir vingt ans.

— C'est bien, c'est bien : je le sais. Songeons plutôt à votre position difficile.

— Nous les marions à Saint-Séverin, sans bruit. Point de courtisans dans l'église; pas un carrosse à la porte! Je vous le dis tout bas: ces nobles sont plus serviles qu'on ne se l'imagine. Ils se croiraient tous perdus s'ils savaient que je marie ma fille sans les inviter.

— Comment cela, puisque vous quittez le ministère?

— Je veux dire qu'ils se croiraient en danger si je demeurais aux affaires; mais je pars la tête libre et les mains nettes. Votre Joseph a-t-il toujours autant de tendresse pour ma fille?

— Il l'aime comme un démon.

— C'est que s'il ne l'aimait plus...

— Soyez tranquille.

— Ma fille raffole de lui. Ces chers enfans! Je veux leur faire une pension de dix mille écus.

— Etes-vous fou? Et de l'argent? où en trouverez-vous?

— Je plaisante. Ils demeureront avec moi? n'est-ce pas?

— Impossible, mon ami; ne disiez-vous pas que votre retraite ferait tort à votre bourse? Je les prendrai dans ma maison.

— Je vous avoue que je tiens beaucoup à les avoir chez moi. Vous ne pouvez me les disputer; mon hôtel est immense et je leur donnerai quatre chevaux.

— Vertu Dieu! vous êtes malade, Chamillart.

— Non, non. Je suis joyeux d'être libre et de faire la fortune de mon petit Joseph.

Les gens d'une grande loyauté, ayant peine à concevoir qu'on puisse tromper son prochain, sont ordinairement crédules; cependant Chamillart s'était si mal acquitté de ses mensonges que Dreux le père conçut de légers doutes. Afin de les éclaircir, il s'en alla chez le duc de Villeroi; de là, chez M. de La Feuillade, et ensuite, chez Dangeau: partout les gens bien informés assuraient que Chamillart était plus en faveur que jamais; ils citaient des mots gracieux de sa majesté recueillis au petit lever, qui prouvaient incontestablement que l'estime et l'amitié du roi étaient acquises au nouveau ministre. Chamillart était plus qu'un secrétaire d'état; c'était un favori. On conçoit que cette découverte dut inspirer à Dreux une légitime colère. A son retour à Paris le président écrivit la lettre suivante:

« Pour la première fois, mon ami, depuis trente ans que je vous connais, je vous ai vu hier employer le mensonge et la supercherie; et cela, pour me faire manquer aux règles de conduite que l'honneur m'impose! C'est un crime que vous n'auriez jamais osé commettre avant d'être un courtisan. Je vois avec peine que l'atmosphère de corruption où vous vivez depuis peu exerce déjà sur vous son influence. Je me félicite pour l'avenir de votre fille que la nouvelle de votre retraite soit une fausseté; mais je ne sais si j'en dois être satisfait pour vous, car je commence à comprendre qu'il est difficile de conserver dans les grandeurs sa sincérité et sa bonne foi. Vous ne pouvez manquer de vous maintenir long-temps où vous êtes parvenu puisque vous possédez à présent les qualités nécessaires à l'homme de cour. Cependant les gens habiles à tendre des piéges finissent souvent par se prendre à leurs propres filets, comme il arrive en cette occasion. Puissiez-vous en tirer une leçon et renoncer à pratiquer désormais la trahison! Je ne vous cacherai pas que mon fils a la faiblesse d'être désolé que votre ruse n'ait pas réussi; mais l'amour trouble à tel point sa raison que je suis forcé de lui pardonner. Quand je pense à l'empire des passions sur la jeunesse, je sens combien il est heureux pour Joseph d'avoir le secours d'un père inébranlable; mais j'éprouve aussi une tristesse profonde en voyant combien on a de peine à ne point s'écarter du sentier de l'honneur et de la droiture. »

Ces reproches sévères avaient d'abord rempli de confusion le loyal Chamillart. Heureusement Micheline sut lui faire entendre que la ruse était excusable dans l'accomplissement d'une bonne œuvre, et que M. Dreux pouvait être bien plus justement accusé de mauvaise foi, puisqu'il refusait son consentement à une alliance convenue depuis vingt ans. D'ailleurs elle pleura si fort que l'excellent père perdit tout scrupule, et se creusa vainement la cervelle pour imaginer un meilleur stratagème.

Il était écrit que ce jour déciderait du sort de Micheline. Chamillart, après avoir soumis ses travaux au roi, trouva sa majesté disposée à causer amicalement au coin du feu.

— Monsieur de Chamillart, lui dit-on d'un air mystérieux et confidentiel, j'ai à vous parler de choses qui vous intéressent. Parce qne j'ai fait votre fortune, des ambitieux voudraient déjà

s'attacher à vous afin de la partager. Ils ont jeté les yeux sur votre fille, qui est nubile et jolie. M. de La Feuillade m'a fait sonder pour savoir s'il me serait agréable qu'il vous la demandât. J'ai répondu que cela ne me convenait pas. Comme vous êtes novice à la cour, je vais vous apprendre mes motifs. Le duc est criblé de dettes. C'est un libertin et un dissipateur qui veut se relever par une alliance d'argent. De plus, il court sur lui certains bruits qui ne sont pas à son avantage. S'il ne portait pas un grand nom, je l'aurais envoyé devant un tribunal pour avoir brisé les scellés chez son oncle, et dérobé comme un voleur les biens de ses cousins. Je ne pense pas que vous regrettiez l'acquisition d'un pareil gendre. Votre fille n'y gagnerait qu'une médiocre illustration, et sans doute de mauvais traitemens. Je trouverai un parti plus convenable parmi les jeunes gens de bonnes mœurs...

— Je demande pardon à votre majesté de l'interrompre. Je ne puis lui cacher plus long-temps que la main de ma fille était accordée avant que j'eusse l'honneur de venir à Versailles. Je l'ai promise au fils d'un simple président à mortier. Je n'ai jamais faussé ma parole, et je renoncerais à tout au monde, plutôt que d'y manquer. On m'a bien dit qu'une alliance avec une grande famille était le moyen de consolider ma fortune; mais la bienveillance de votre majesté ne me suffit-elle pas? Si je venais à la perdre par quelque faute, je la regretterais amèrement; quant aux emplois, aux richesses, je les abandonnerais sans un soupir.

— Voilà de fort bons sentimens; mais vous ne remarquez pas que vous sacrifiez votre fille.

— Sire, ma fille aime le jeune homme à qui je l'ai fiancée. Elle mourrait si on le lui ôtait. J'ai eu le loisir de m'en assurer; car ce projet a souvent été contrarié par les évènemens.

— Votre conduite me paraît si honorable, que je n'ose plus insister. Mariez donc votre fille comme vous l'entendrez. Sera-ce bientôt?

— Hélas! sire, je n'en sais rien. Le père du jeune homme s'est mis en tête que son devoir l'obligeait à rompre son engagement à cause de ma nouvelle position, et il montre un entêtement qui désespère nos enfans.

— C'est un homme étrange! En vérité, je le vois avec fierté,

mon parlement a dans ses rangs des magistrats d'un noble caractère. Comment appelez-vous ce président à mortier?

— Il se nomme Dreux. Il est gentilhomme et d'une race de gens fameux en Normandie par leur intégrité.

— Et le jeune homme a-t-il quelque mérite?

— C'est un garçon honnête et studieux, comme son père. Il deviendra certainement un bon jurisconsulte.

— Ces pauvres enfans s'aiment donc bien?

— A la folie, sire.

— Contez-moi l'histoire de ces amours si contrariés.

Chamillart fit le récit des fiançailles de Joseph et de Micheline à leur naissance. Il raconta comment les jeunes gens avaient été élevés dans la persuasion qu'ils seraient unis. Puis il en vint à l'aventure du plaideur ruiné qui avait emporté la dot de Micheline. Alors le roi, saisi d'admiration, frappa ses mains l'une contre l'autre en s'écriant :

— Il y avait de tels hommes près de moi, et je l'ignorais!

Enfin, lorsque le narrateur parla de ses efforts inutiles pour vaincre l'obstination de son ami, lorsqu'il avoua en rougissant les durs reproches que lui avait attirés sa ruse innocente et déjouée, sa majesté ne put s'empêcher de rire en disant :

— Par ma foi! les mariages manquent souvent; mais à coup sûr on n'en a jamais vu se rompre par de tels obstacles. Je veux essayer si je réussirai mieux que vous.

— Le roi chercha parmi des papiers épars sur la table.

— Tenez, poursuivit-il; le régiment d'infanterie de Bourgogne est vacant. Nous allons l'envoyer à M. Dreux le fils. Cela vaut 9,000 livres par an. Remplissez ce brevet.

Tandis que Chamillart écrivait, le roi agita la sonnette.

— Faites préparer une ordonnance pour Paris, dit-il au gentilhomme de service.

Puis, après avoir signé le brevet, sa majesté ajouta :

— Je suis curieux de voir ce président Dreux. Ce doit être un original. Vous me le présenterez au sortir de la chapelle.

Le soir venu, la foule brillante des courtisans jeta des regards ironiques sur un homme vêtu de noir qui attendait la fin du salut, où sa majesté assistait quotidiennement depuis le mariage avec

Mme de Maintenon. Jamais on n'avait vu dans la galerie une silhouette si grave ni si magistrale. La vie du palais de justice est peu faite pour donner les façons de cour, et le président avait une raideur naturelle dans la démarche, qui s'accordait parfaitement avec son caractère tout d'une pièce et ses vertus antiques. C'était un personnage échappé des gravures d'Albert Durer, errant au milieu des figures contournées de Mignard. La fleur des gens adroits et des intrigans, qui connaissaient les endroits où il convenait de se poster pour obtenir un mot du roi, regardait avec pitié cet homme primitif noyé dans la cohue des simples curieux. Bientôt les portes s'ouvrirent, et le monarque parut suivi des ducs et des ministres. Quel fut l'étonnement des empressés, lorsqu'ils virent Chamillart faire du doigt un signe d'appel à l'homme du parlement, et lorsqu'ils entendirent le nom de cet étranger prononcé par la bouche royale avec un accent de douceur et de bienveillance, comme si cette syllabe inconnue lui était familière!

— Eh bien! monsieur Dreux, disait le roi, refuserez-vous à moi-même le consentement au mariage de votre fils avec Mlle de Chamillart? Votre conscience a-t-elle encore des scrupules? Parlez; je suis résolu à vous en délivrer.

— Ah! sire, de nouveaux scrupules ressembleraient à une demande ambitieuse. J'ai déjà plus que je ne mérite. Votre majesté a levé toutes les difficultés, et si j'avais su que les choses dussent aller si loin, je n'aurais pas fait tant de résistance.

— Je comprends : c'est encore votre conscience qui s'alarme de voir que cette résistance vous a valu une faveur. Il faut pourtant vous résigner, monsieur, à me laisser récompenser les honnêtes gens. J'ai des devoirs à remplir aussi bien que vous. Répondez donc franchement à une question que je vais vous faire : Si votre fils avait obtenu le régiment de Bourgogne d'autre façon que par M. de Chamillart, ou s'il lui était arrivé un héritage de neuf mille livres de rente, auriez-vous trouvé que ce fût assez pour rendre son mariage possible? Réfléchissez : Chamillart est en belle position. Il peut s'allier à un duc et donner ainsi le tabouret à sa fille, tandis que la femme de M. Dreux le fils ne sera point assise à la cour. Répondez avec votre sincérité habituelle ; je vous en prie, monsieur, et je vous le commande.

— Que sais-je, sire? Votre majesté m'intimide singulièrement. Puis-je dire ce que j'aurais décidé?

— Vous hésitez! je le vois : Vous auriez encore trouvé l'inégalité des fortunes trop grande.

— Arrêtez, sire! En vérité, je ne sais. Peut-être les seules prières de mon ami, les larmes de mon fils et de Mlle de Chamillart, que j'aime comme mon enfant, auraient-elles suffi pour m'attendrir.

— Non, monsieur, vous auriez résisté, j'en suis certain; en effet, il y a un abîme entre un ministre et un président à mortier. Moi seul je puis le combler. Lorsqu'un secrétaire d'état marie sa fille, j'ai l'habitude d'ajouter cent mille livres à la dot. Cette fois, c'est au jeune homme que je les accorde. Il y a une place vacante parmi les femmes de la duchesse de Bourgogne; votre bru la remplira. Je trouverai un emploi pour votre fils.

— Ah! combien je suis confus de tant de bonté!

— Voilà où vous ont conduit cet honneur et cette obstination chevaleresque, monsieur.

— Croyez, sire, que mon repentir...

— Votre repentir! s'écria le roi en éclatant de rire : Sur ma vie! vous êtes un homme unique, monsieur Dreux. Eh bien! puisque vous regardez tout ceci comme une punition, afin qu'elle soit plus sévère, et qu'elle serve d'exemple, j'y ajouterai une correction personnelle pour vous seul.

Le roi se tourna vers la cohorte dorée des ducs et ajouta :

— Messieurs, voici l'un des plus honnêtes gens et des plus dignes d'estime que j'aie jamais rencontrés. Il serait dommage qu'il ne devînt pas le chef d'une famille riche. C'est une belle recrue pour la noblesse; je vous présente le *marquis de Dreux!* Demain, son fils épousera la fille de M. de Chamillart; ceux de vous qui honoreront la cérémonie de leur présence me feront plaisir. Il y aura le soir appartemens et danse à cette occasion. Le jeune époux me sera présenté avant le tir. Au revoir, monsieur le marquis!

Le roi s'éloigna, laissant le marquis de Dreux stupéfait, et accablé par une grêle de saluts et de félicitations. Chamillart, ivre de joie, entraîna son ami hors du château.

Les deux pères, en rentrant à l'hôtel de Chamillart, rencontrèrent Joseph dans les escaliers :

— Vous voilà donc, monsieur le drôle! s'écria Dreux d'un ton de colère. Je vous surprends en flagrant délit de désobéissance. Vous venez voir Micheline malgré ma défense. Suivez-nous; vous apprendrez que votre faiblesse et votre amour ont bouleversé la cour aujourd'hui.

— Ne t'effraie pas, Joseph, dit Chamillart; les choses sont arrangées. Demain tu auras vingt ans et tu épouseras ma fille.

Il fallut user de précautions pour apprendre à Micheline tant d'heureuses nouvelles. Malgré les périphrases de son père, elle devina si promptement son bonheur qu'avant la fin du discours, on fut obligé d'avoir recours à tous les flacons de sels de la maison, pour rappeler son ame prête à s'envoler par excès de joie. Le lendemain, les enfans furent unis dans la cathédrale de Versailles et présentés au roi et à Mme de Maintenon. Le soir, ils dansèrent à la cour, et cette journée les paya amplement des chagrins et des traverses qu'ils avaient endurés.

Si cette histoire n'était pas véritable, nous la terminerions volontiers, comme les anciens contes, en disant que Joseph et Micheline furent toujours heureux et qu'ils eurent une belle lignée d'enfans charmans; mais comme il est parlé de nos jeunes époux dans les mémoires du temps, il n'est pas inutile d'apprendre au lecteur ce qui suivit le mariage.

La petite-fille de Louis XIV accorda son amitié à Mme Dreux, qui passa toujours à la cour pour une femme aimable et sage. Joseph ne manquait ni d'esprit ni de savoir-faire. Il acheta par la suite, avec l'agrément de sa majesté, la charge de grand-maître des cérémonies, que M. de Blinville lui céda pour cinquante mille écus. Cet emploi important convenait à son caractère posé; aussi trouva-t-on généralement qu'il le remplissait en homme d'une haute capacité. « Le roi, écrivait Saint-Simon, se servit du prétexte de cette charge pour faire entrer Mme Dreux dans les carrosses et manger à la table de la duchesse de Bourgogne. »

L'extrême sévérité du noble écrivain pour les parvenus qu'il appelle impitoyablement, dans ses mémoires, des gens de peu, permet de trouver que ces expressions sont un peu dures; mais quand

il serait vrai que le roi aurait cru devoir prendre un *prétexte* pour accorder une faveur à Micheline, cela prouverait du moins que sa majesté portait un vif intérêt à cette jeune dame et à son mari.

M. Dreux le père ne vint pas souvent à Versailles. Il y gagna la réputation d'un censeur incommode et quelque peu brutal de sa langue. Cependant le roi l'accueillit toujours avec bonté.

Les documens ne manquent pas sur Chamillart. L'histoire de son ministère n'est que trop fameuse. Sa puissance s'accrut encore prodigieusement. Au bout de deux ans Barbézieux étant mort, le le roi voulut que le portefeuille de la guerre fût joint à celui des finances, tant il avait d'estime pour Chamillart. Malheureusement les guerres devinrent désastreuses et les finances s'épuisèrent. On vendit les grades et les décorations; on essaya de toutes les ressources d'usage dans les temps mauvais. Du fond de son cabinet, Louis XIV s'obstina long-temps à diriger les opérations militaires. Il retira le commandement de l'armée au maréchal de Villars, le seul homme capable, par ses talens, de sauver l'état. Une succession effroyable de batailles perdues amena les étrangers et le prince Eugène à soixante lieues de la capitale. Les Français, nés malins, trouvant une heureuse compensation à tant de malheurs dans la rime du nom du ministre avec le mot billard, se consolèrent par des épigrammes. L'honnête Chamillart offrit vingt fois sa démission, et supplia le roi d'appeler aux affaires des têtes plus fortes que la sienne. Sa majesté persista. Un jour, entre autres, le ministre remit dans les mains du prince une lettre pressante où il faisait un exposé des fautes et des accidens résultés de la multiplicité de ses occupations. Il terminait en conjurant Louis XIV de reprendre au moins le portefeuille de la guerre, s'il ne voulait voir le trône en danger. La lettre revint avec cette réponse en marge, écrite de la main royale :

— Eh bien! nous périrons ensemble!

Et peu s'en fallut qu'ils n'y périssent en effet tous deux, corps et biens.

PAUL DE MUSSET.

DE

L'INSTRUCTION

SECONDAIRE

EN FRANCE.

Depuis quelques années, le gouvernement s'occupe avec zèle et activité d'améliorer l'état de l'instruction publique en France. Le besoin de faire des progrès sous ce rapport était profondément senti par toutes les classes de la société. La loi sur l'instruction primaire a satisfait en partie à ce besoin, en mettant chacun, riche et pauvre, à même de savoir lire et écrire. Cette loi cependant n'était qu'un premier pas dans une carrière nouvelle et ne pouvait être considérée comme l'entier accomplissement des promesses de la charte de 1830; elle devait nécessairement en amener une sur l'instruction secondaire, instruction plus intéressante encore, car elle est destinée à former et à élever la masse des citoyens qui composent l'élite de la nation.

L'instruction secondaire est en effet la partie la plus importante de l'instruction publique. Elle agit sur l'homme dans la pé-

riode de la vie où il est le plus susceptible d'être instruit, discipliné, façonné, et pendant cette période il peut lui être confié, afin qu'elle préside au développement progressif de ses facultés. C'est le seul temps de sa vie qui soit exclusivement consacré à l'éducation, et où elle s'empare de l'individu tout entier, là surtout où les établissemens d'instruction secondaire ne sont pas de simples externats. Avant cette époque, le corps est si frêle et a des besoins si exigeans, que l'instruction ne peut être la chose essentielle. Après cette époque au contraire, le jeune homme est devenu trop fort et le désir de la liberté trop vif en lui pour qu'il se soumette facilement à la discipline; à l'académie comme à l'école primaire, il ne peut y avoir d'éducation proprement dite, elle ne se donne que dans les écoles secondaires; de là l'immense influence de ces écoles. La loi qui doit en régler le régime intéresse donc essentiellement la société, dont l'avenir en dépend, car un peuple, comme un individu, devient ce que l'éducation le fait.

Le système d'éducation dominant chez un peuple doit être en harmonie avec l'état moral, intellectuel et politique de ce peuple. Il doit répondre à ses besoins et à ses devoirs, et former les hommes pour la société dont ils font partie. Cette harmonie n'existant pas, l'état sera nécessairement en souffrance, sinon en péril; car chaque génération nouvelle qui entre dans la vie civile, n'étant pas préparée convenablement à ce qu'elle y doit faire, ou ne le comprenant pas, souvent même animée d'un esprit contraire à celui de son époque, luttera plus ou moins avec la société et y jettera le trouble, jusqu'à ce que, subjuguée par la force des choses et des intérêts, elle s'accommode tant bien que mal à l'ordre établi. Dans ce cas, il n'y a pas, à proprement dire, d'*instruction publique*, bien qu'il puisse y avoir des établissemens qui en portent le nom; car une éducation vraiment publique ou nationale, je le répète, façonne un peuple à ce qu'il doit être, en raison de sa constitution et de sa situation; c'est elle qui, en formant l'homme, fait le citoyen de tel pays, de telle époque.

L'état intellectuel et moral de la jeunesse qui arrive aux affaires, est aujourd'hui un des obstacles principaux à l'ordre et à une bonne administration, et la peine que la France éprouve à se constituer solidement dans sa nouvelle position politique, a surtout sa cause

dans l'imperfection de l'éducation publique, dans le vice de l'instruction secondaire. Pour nous en convaincre, il suffira de jeter un coup d'œil sur les différentes maisons d'éducation maintenant existantes.

Quatre sortes d'établissemens sont autorisés par la législation actuelle à donner l'instruction secondaire : les colléges royaux, les colléges communaux, les institutions et pensions, et les écoles secondaires ecclésiastiques, dites petits séminaires.

En les examinant sérieusement et avec impartialité, il est impossible de ne pas reconnaître qu'avec le bien qu'on peut y rencontrer à divers degrés, il s'y trouve des vices graves dont les conséquences sont funestes à la société actuelle, mais qui, nous le reconnaissons, viennent moins des hommes d'aujourd'hui que des choses d'autrefois, c'est-à-dire des circonstances où ces établissemens ont été formés, de l'esprit qui a présidé à leur naissance et de la mauvaise législation qui continue à les régir.

L'université de France, telle qu'elle existe encore de nos jours, au moins pour la forme et administrativement, est une conception impériale, grande comme tout ce que Napoléon concevait dans l'intérêt de sa puissance et de sa gloire. C'était une belle pensée que de tendre à rallier tous les esprits par l'unité de l'instruction quand l'anarchie s'efforçait de les diviser, et il fallait l'énergie de volonté du vainqueur des factions et de l'Europe, pour discipliner les intelligences et les faire, pour ainsi dire, marcher au pas. Napoléon organisa l'instruction publique comme une armée; les lycées furent des écoles militaires préparatoires, et comme dans ses vues tous les Français devaient passer un temps sous les drapeaux, tous durent s'enrégimenter pour s'instruire et être formés dès le bas âge à ce qu'il en voulait faire un jour. L'éducation morale leur fut donnée au bruit du tambour, le commandement militaire leur apprit l'ordre, et la voix du chef fut la loi; en un mot la discipline des camps fut le principal moyen d'éducation de l'université impériale; non qu'il n'y eût des aumôniers dans les lycées et qu'on n'y parlât à certaines heures de religion et de morale; mais leur influence n'y était pas plus efficace qu'elle ne le fut dans les régimens sous la restauration. L'esprit militaire dominait complètement l'enseignement secondaire; par conséquent cet ensei-

gnement dut présenter dans son ensemble des lacunes et des vices, malgré l'émulation et la vie studieuse qui régnaient dans les lycées, ainsi que l'a fait observer M. Guizot dans son rapport ; l'instruction n'était point considérée sous son point de vue le plus élevé et le plus général ; les sciences mathématiques et toutes celles qui se rapportent à l'art de la guerre eurent la prééminence. On étudia aussi le latin et le grec, parce que les langues anciennes sont les sources de notre littérature, et qu'il fallait également à l'empire la gloire des lettres et des arts ; mais, dans toutes ces études, la pensée prédominante était de jeter un grand éclat, de façonner des hommes tels que les voulait le chef de l'état, et non pas de former des citoyens. Aussi s'occupa-t-on à peine, dans les écoles, des sciences morales, politiques et historiques. Il n'y avait pas dans les lycées de l'empire un seul cours d'histoire, et l'étude de la philosophie était abandonnée ou singulièrement négligée.

La restauration, malgré ses efforts, ne put changer au fond cet état de choses. Elle ôta aux lycées leur nom, leurs armes, leurs tambours, leurs uniformes, leur discipline ; elle ne put leur arracher leur esprit, parce que cet esprit les avait créés et pouvait seul les soutenir. On voulut remplacer la tendance militaire par la tendance religieuse, et on ne réussit pas, d'abord parce qu'on s'y prit mal, et ensuite parce que le système universitaire établi ne s'y prêtait nullement. Cette grande création avait encore de la vie, même après la chute de celui dont la puissante main l'avait soutenue. Ne pouvant détruire le fond, on modifia la forme le plus qu'on put. Nous devons avouer toutefois que le désir d'éteindre l'esprit militaire amena dans les études de grandes améliorations destinées à le combattre. Les sciences morales furent remises en honneur ; on enseigna l'histoire ; la philosophie sortit de son obscurité et prit une certaine prépondérance. L'instruction religieuse fut en général plus soignée et plus considérée. Malgré tout cela, la tendance des lycées se maintint dans les colléges royaux ; la jeunesse, quoique naturellement portée aux sentimens religieux, résista, par esprit d'opposition, à ceux qu'on voulait lui inculquer. Une secrète animadversion contre le gouvernement d'alors animait la grande majorité des jeunes gens renfermés dans les colléges ; cette animadversion se manifestait de temps en temps par des révoltes,

et elle se déclara ouvertement en 1830, où l'esprit militaire opprimé, mais non étouffé, croyant le moment venu de reprendre son empire, redemanda ses armes et n'obtint qu'un tambour à la place d'une cloche; son temps était passé.

Ainsi, quoi qu'on ait fait pendant vingt ans, on n'a pu bannir des lycées le génie qui les a créés. La pensée de Napoléon y est encore toute vivante, mais elle y est à l'étroit, elle y est déplacée, depuis que la forme destinée à la réaliser a été mutilée, défigurée. Ces établissemens répondaient merveilleusement aux vues de leur fondateur, à ses desseins gigantesques; mais ils ne sont plus en rapport avec l'état et les besoins de la France d'aujourd'hui. Ils devaient faire des soldats, ce sont des citoyens qu'il nous faut, c'est-à-dire des hommes libres, à la condition de respecter la loi. L'esprit public de la France n'est plus militaire, il est devenu constitutionnel, et il le devient tous les jours davantage. La paix, avec ses améliorations politiques, industrielles, commerciales, scientifiques, est plus prisée de nos jours que la guerre avec toute sa gloire. La victoire n'est plus notre idole, c'est la liberté; et nous préférons la sûreté et la dignité du citoyen à la grandeur du conquérant. Ce qu'il faut surtout enseigner à la jeunesse actuelle, c'est le respect de l'ordre, de la justice, de la loi; c'est le devoir du citoyen, le dévouement à la patrie dans l'accomplissement des fonctions qu'elle peut lui imposer; c'est le courage civil pour résister, d'un côté, à la licence et à l'emportement des partis, de l'autre aux empiétemens du pouvoir : ces enseignemens supposent une doctrine morale haute et forte, qui ne s'impose pas, comme une discipline extérieure, par la parole de commandement, mais qui subjugue les volontés par la conviction et la persuasion. L'état présent de la société réclame donc une éducation opposée à celle de l'empire, qui disciplinait l'enfant comme un soldat; en d'autres termes, la France d'aujourd'hui veut une éducation morale, que les colléges, tels qu'ils sont organisés, ne peuvent donner. Que l'enseignement littéraire et scientifique y soit, en général, fort et bien suivi, personne ne le contestera, je pense; mais on peut affirmer aussi, avec autant de raison, que le développement moral n'y est point en proportion avec le développement intellectuel, que *l'éducation* y est peu soignée, et que si ces établis-

semens préparent pour la société des savans et des hommes d'esprit, ils s'entendent mal à former des pères de famille et des citoyens. Aussi, depuis la chute de l'empire, leurs pensionnats, sauf quelques exceptions dans les grandes villes, ont-ils bien de la peine à se soutenir; la confiance publique leur manque, et ils n'existent que par les subventions du gouvernement et des villes.

Au-dessous des colléges royaux sont les colléges communaux; ils ont à peu près le même esprit que les premiers, quand ils sont en plein exercice, avec une instruction inférieure et une éducation tout aussi faible. Les autres ne méritent pas le plus souvent le nom de colléges.

Quant aux institutions et pensions, elles sont dans une telle sujétion vis-à-vis de l'université, qu'elles ne peuvent avoir de caractère propre et d'allure originale. Le système légué à la France par l'empire, d'après lequel l'instruction secondaire appartient exclusivement à l'état, exerce encore ici son plein et entier effet, et rend les établissemens privés de simples succursales des établissemens publics. Dans les villes où il y a un collége, les pensions sont obligées d'y envoyer leurs élèves, et alors la tendance du collége les domine; quand elles échappent à cette obligation par leur éloignement des villes, elles trouvent dans cet éloignement même d'autres inconvéniens, relativement à l'instruction qu'elles donnent.

Il y a cependant en France quelques établissemens de ce genre où l'éducation paraît moins négligée qu'ailleurs: malheureusement, sous la législation actuelle, avec le pouvoir presque discrétionnaire donné à l'université, ces institutions n'ont aucune garantie de durée, et leur succès peut amener leur ruine.

Restent les écoles secondaires ecclésiastiques, dites petits séminaires. Ces écoles, telles qu'elles sont constituées, sont complètement indépendantes de l'université, et c'est la seule exception à son monopole. Elles relèvent des seuls évêques, qui en nomment tous les fonctionnaires, sauf la ratification du gouvernement déférée au ministère des cultes. La loi de 1828 a sanctionné en faveur du clergé ce privilége, qui existait déjà par le fait, à la condition que les petits séminaires recevraient exclusivement des enfans destinés au sacerdoce, que le nombre de leurs élèves serait limité, qu'ils seraient tous internes et prendraient à quatorze ans l'habit

ecclésiastique; conditions illusoires, parce qu'il est impossible d'en surveiller strictement l'exécution sans moyens vexatoires, et qui sont tombées en désuétude à peu près partout. Il y a donc des petits séminaires où l'on reçoit des externes; leurs élèves, dont le nombre dépasse quelquefois le chiffre fixé, ne portent pas l'habit ecclésiastique, et beaucoup d'entre eux, au su de tout le monde, ne se destinent pas à la prêtrise. Cependant, en vertu de leur privilége, ces maisons ne paient point la rétribution universitaire et sont soustraites à la surveillance du gouvernement. Elles sont donc exemptes des charges qui pèsent sur les autres, avec lesquelles elles sont en concurrence, puisqu'elles ne se bornent pas à élever la jeunesse du sanctuaire; de là de vives et justes réclamations.

On a d'abord peine à concevoir comment ce privilége exceptionnel a pu s'établir en face du monopole. L'histoire de nos derniers temps et de nos gouvernemens successifs peut seule l'expliquer. Chacun en passant s'est efforcé d'implanter son esprit dans l'éducation pour façonner la jeunesse à sa guise, et notre époque a hérité de tout ce que l'on a fait dans des tendances bien diverses, ce qui ne contribue pas peu à y jeter la confusion. Prévoyant l'abus que les écoles secondaires ecclésiastiques feraient d'une législation exceptionnelle, et voulant empêcher qu'une classe de citoyens pût être formée en dehors de la loi commune, l'empereur décréta (9 avril 1809) qu'aucune école, excepté les grands séminaires ou écoles de théologie, sous quelque dénomination que ce fût, ne pourrait exister en France sans être régie par l'université.

L'empire avait soumis ainsi toute l'éducation au régime militaire : la restauration voulut la soumettre au régime ecclésiastique. Elle désirait détruire l'université, elle n'osa pas; la terrible réaction du 20 mars la força de composer avec les circonstances, et pendant plusieurs années l'instruction publique, régie provisoirement par une commission mixte, ne sut trop vers quel but elle marchait. Bientôt le clergé s'en empara; ne pouvant la renverser, il résolut de l'envahir, et il y eut en effet à une certaine époque comme une invasion de prêtres dans l'enseignement, dont la direction fut remise à un évêque. Cependant il y avait des droits acquis, et l'on

ne pouvait remplacer tout le monde ; les choses n'allèrent pas aussi vite qu'on le désirait. La réaction ecclésiastique n'opérait pas assez puissamment sur la jeunesse. On établit un nouveau système d'instruction publique en face du premier. Les évêques eurent la faculté de fonder, sous le nom de petits séminaires, des écoles indépendantes que le gouvernement favorisa de tout son pouvoir. Plusieurs de ces maisons furent confiées aux jésuites, et en peu d'années, par l'influence de ce qu'on appelait alors la *congrégation*, leur accroissement excessif obligea de leur opposer une barrière légale, quand le parti qui les soutenait perdit de nouveau une partie de son influence. De là, la loi présentée par le ministère Martignac en 1828, laquelle, tout en paraissant limiter les écoles ecclésiastiques, les a cependant établies légalement en dehors du droit commun, et leur a donné le privilége et l'indépendance dont elles jouissent encore aujourd'hui.

Voilà donc en France deux espèces d'enseignemens secondaires, tous deux établis par la loi et cependant ennemis l'un de l'autre, parce qu'ils sont animés d'un esprit contraire, et tendent vers deux buts opposés ; et chose remarquable, qui peut expliquer la confusion de notre époque, ni l'un ni l'autre n'est favorable à notre système politique actuel : le premier, regrettant toujours l'empire et ses jours de gloire ; le second, l'ancien régime et ses priviléges. L'enfance et la jeunesse sont élevées sous ces deux influences, qui leur inculquent dès le bas âge leurs principes, leurs affections et leurs répugnances. Qu'on s'étonne après cela de voir la France déchirée par les partis, quand l'éducation contribue elle-même à les exciter et à les fomenter, quand elle fait surgir dans une même patrie deux peuples qui se combattent et se disputent la puissance.

Le vice capital des écoles secondaires ecclésiastiques, dans leur rapport avec la nationalité française, est d'être animées d'un esprit particulier que je ne puis appeler ni *religieux* ni même *ecclésiastique*, parce qu'en effet ce n'est ni l'esprit de la religion chrétienne ni celui de l'église, mais que je désignerai par le nom d'*esprit prêtre*, qui lui a été donné dans ces derniers temps, comme appartenant spécialement à la corporation et aux intérêts du clergé. Cet esprit, attaché exclusivement aux institutions d'autrefois ou au moins aux avantages qu'il en retirait, est ennemi né

des gouvernemens constitutionnels et de tout ce qui s'y rattache. Il se perpétue dans les petits séminaires ; l'immense majorité des élèves en est imbue, et ils apportent dans la société les préjugés qu'ils y ont puisées. C'est donc un grand malheur que ces établissemens soient abandonnés à eux-mêmes; sans surveillance du gouvernement, sans participation aucune à l'enseignement, à la civilisation, aux mœurs, aux perfectionnemens de la société actuelle, ils tendent à s'en séparer de plus en plus, et cette scission, imprudemment établie par la loi, est une cause incessante de discordes parmi les citoyens et d'affaiblissement pour l'état. Un des plus grands bienfaits d'une bonne loi sur l'instruction secondaire sera de porter remède à ce mal.

Les écoles secondaires ecclésiastiques présentent d'autres vices, sur lesquels nous ne voulons pas nous arrêter pour le moment. L'instruction y est très faible dans toutes les parties, et il n'en peut être autrement de la manière dont l'enseignement s'y recrute. De jeunes clercs sont faits professeurs au sortir du séminaire, où ils ont appris toute autre chose qu'à enseigner, et ils professent le plus souvent jusqu'à l'âge où ils peuvent être ordonnés prêtres, pendant un ou deux ans tout au plus. Leurs honoraires, excessivement minces, suffisent à peine à leur entretien, et surtout à celui de leur famille, qui attend la plupart du temps sa subsistance de leur travail, après s'être épuisée pour les mener jusqu'au sacerdoce. Ils quittent le professorat le plus tôt possible pour entrer dans les ordres. Ainsi les maîtres ne se forment pas, et les études ne sauraient se perfectionner avec ce régime. L'apprentissage est toujours à recommencer et se fait constamment aux dépens des élèves. Quant à l'éducation, pour concevoir ce qu'elle est, il suffit de dire qu'en général elle est confiée, dans ces maisons, à des jeunes gens de vingt à vingt-quatre ans, dont la plupart ont quitté trop tard les travaux de la campagne ou le métier de leurs parens, pour étudier afin de devenir prêtres, et qui, malgré leur zèle et leur bonne volonté, ne sauraient transmettre à d'autres les règles et les enseignemens d'une éducation vraiment sociale, qu'ils n'ont pas reçue.

Telle est la statistique de l'éducation secondaire léguée à la France par l'empire et la restauration ; l'un et l'autre l'ont façonnée

ainsi dans la vue de leur puissance plus que dans l'intérêt du pays, bien que cet intérêt ait pu être mis en avant, même avec une certaine apparence de bonne foi. L'empire voulait rendre la France grande et forte par la conquête; il lui fallait des soldats, et l'éducation dut lui en faire. La restauration a voulu rétablir ce qu'elle appelait l'ordre, c'est-à-dire l'ancien régime par la religion; elle a donné une grande influence au clergé dans le gouvernement, et elle aurait aimé qu'il formât toute la jeunesse française à ses vues. De là le privilége d'enseignement qu'elle lui a accordé. Nos établissemens d'éducation sont maintenant partagés entre ces deux tendances, et ni l'une ni l'autre, comme nous l'avons vu, ne convient à la société actuelle, qui ne veut ni du gouvernement du sabre ni de celui de l'étole. Il faut donc qu'un esprit nouveau vienne animer l'enseignement public pour le mettre en harmonie avec les besoins, le développement, la civilisation de notre époque, et le rendre ainsi vraiment national. Quel est cet esprit, et comment peut-il s'introduire dans l'éducation? C'est ce que je vais chercher à indiquer.

Cet esprit doit être celui-là même dont la France est aujourd'hui animée, qui respire dans sa constitution, dans toutes les institutions qui en dérivent, et dans les mœurs publiques telles qu'elles se sont développées depuis 89 jusqu'à nos jours; jusqu'à présent, il est resté complètement étranger à l'enseignement secondaire.

L'empire, je le répète, tendait à faire des soldats, la restauration voulait faire des dévots, l'un et l'autre dans un intérêt particulier; nous devons tâcher aujourd'hui de faire des citoyens dans l'intérêt général et pour la grandeur de la France. C'est une éducation constitutionnelle et vraiment libérale qu'il faut substituer aujourd'hui à l'éducation militaire ou ecclésiastique de nos colléges, et pour cela je ne connais qu'un seul moyen : c'est d'introduire dans l'instruction publique le principe même de notre gouvernement, à savoir la liberté maintenue par de fortes garanties.

Que le gouvernement, fidèle aux promesses de la charte nouvelle, renonce au monopole de l'enseignement, à ce monopole essentiellement contraire à l'esprit qui l'a fondé et qui peut seul le soutenir, à ce monopole que l'opinion publique de la France re-

pousse plus encore que tous les autres, en raison du caractère sacré de son objet. Que d'un autre côté le clergé rentre dans le droit commun, en ce qui touche l'instruction secondaire, et ne jouisse plus d'un privilége exceptionnel, qui l'exempte des charges que la loi fait peser sur tous, tant pour l'impôt universitaire que pour la surveillance de l'autorité; que ces écoles cessent d'être indépendantes au milieu de la servitude de toutes les autres, ou plutôt, pour trancher la question, que toutes les maisons d'éducation soient libres à certaines conditions, voilà ce que la justice demande, ce que l'esprit du siècle réclame; voilà ce qu'une loi nouvelle sur l'instruction secondaire, conforme aux besoins de la société, doit d'abord établir.

Nous adhérons donc au principe du projet de loi présenté à la chambre. Nous aussi, nous adoptons un système différent de ceux de l'empire et de la restauration. A la place du privilége, nous demandons la concurrence. Nous demandons, avec M. Guizot, qu'on étende à l'instruction secondaire la liberté déjà accordée, par la loi de 1833, à l'instruction primaire. Nous demandons que la législation soit conséquente avec elle-même, qu'elle ne recule pas devant un principe déjà consacré, et qu'elle ne refuse pas à un degré ce qu'elle a accordé à un autre.

Comme l'auteur du projet de loi, nous ne voulons point détruire l'œuvre du passé, et nous n'avons point la folle pensée de tout refaire à neuf. Nous voulons seulement améliorer, perfectionner ce qui existe en l'isolant des vices d'un état de choses étranger à notre époque, en y faisant pénétrer les tendances de notre temps. Nous ne voulons détruire ni les colléges royaux, ni les colléges communaux, ni les petits séminaires; nous voulons au contraire qu'ils vivent, mais qu'ils vivent bien, c'est-à-dire selon le droit commun, sous le régime de l'égalité devant la loi, et non plus de monopole et d'exception.

Nous admirons autant que personne la grandeur et les avantages de l'unité universitaire; nous aimons la centralisation quand elle est sagement tempérée; nous sommes convaincus qu'elle seule peut rendre forte une grande nation, et qu'elle est la condition nécessaire d'un gouvernement énergique et actif. Nous admettons donc l'université avec son grand maître, son conseil royal, ses

inspecteurs-généraux, ses recteurs et ses colléges; nous demandons seulement qu'elle n'ait plus l'exploitation exclusive de l'instruction secondaire; qu'au régime discrétionnaire qui accorde ou retire un diplôme à volonté, succède le régime légal de la concurrence, de l'inviolabilité du droit acquis; que les établissemens privés ne soient plus les auxiliaires, les succursales ou plutôt les vassaux des colléges universitaires, mais leurs libres émules et leurs dignes rivaux.

Nous demandons, avec le projet de loi, que tout Français, en fournissant certaines garanties déterminées par la loi, puisse, sous la surveillance du gouvernement, établir une maison d'éducation.

Nous demandons que les maisons d'éducation ainsi établies soient indépendantes des colléges du gouvernement, et aient la faculté d'y envoyer ou de n'y envoyer pas leurs élèves.

Nous demandons que le droit acquis au chef d'institution, ou au maître de pension, par l'accomplissement des conditions imposées par la loi, ne puisse se perdre que par l'infraction de ces mêmes conditions, ce qui devra être constaté par un jugement du tribunal compétent, comme tout autre abus de la liberté civile. Nous demandons enfin que la loi soit *pour tous* avec ses bénéfices et ses charges, que personne ne puisse s'y soustraire, et qu'ainsi il n'y ait plus dans l'instruction secondaire aucun privilége d'aucune espèce.

Mais nous reconnaissons aussi que toute liberté, accordée par la société à ses membres, doit toujours être subordonnée dans son exercice à l'intérêt général dont la loi est l'expression, et qu'ainsi des conditions doivent être imposées à l'exercice de chaque liberté, pour le régler autant qu'il est possible, et concilier ainsi l'intérêt privé avec le bien commun. Ici, plus qu'en aucun cas, cette maxime d'un bon gouvernement est applicable. Quoi de plus important en effet que l'éducation? Quelle immense influence en bien ou en mal peuvent acquérir les instituteurs, puisqu'ils tiennent entre leurs mains tout l'avenir de la société dans les jeunes générations qui leur sont confiées!

La faculté d'élever la jeunesse ne saurait être laissée à tous indistinctement. C'est un ministère sacré; ceux-là seuls qui s'en

montrent capables et dignes doivent l'exercer. Capacité suffisante, irréprochable moralité, voilà les gages nécessaires à la société, en retour du droit qu'on lui demande, et ces garanties constatées publiquement sont d'autant plus nécessaires que l'éducation est le plus souvent une affaire de confiance, la plupart des parens n'ayant ni les connaissances ni l'expérience requises pour apprécier les maîtres auxquels ils livrent leurs enfans. Ces conditions, sous lesquelles un établissement peut être formé, doivent établir pour le public la présomption que l'homme qui le dirige est digne et capable de ces nobles et difficiles fonctions.

Quant à ces garanties, nous ne partageons pas l'opinion de l'auteur du projet de loi. Celles qui y sont proposées nous paraissent insuffisantes, et nous insisterons d'autant plus vivement sur ce point que nous serions désolé de voir l'excellence du principe compromise par la facilité des abus. Certes, il faut féliciter M. Guizot d'avoir le premier osé substituer dans l'enseignement la libre concurrence au monopole. Il est conséquent avec lui-même quand il veut établir dans l'instruction secondaire l'esprit de liberté par lequel il a vivifié l'instruction primaire. Il est à regretter cependant qu'après avoir si franchement posé le principe, il n'ait pas voulu le suivre dans toutes ses applications, et qu'il ait jugé à propos de parler des seules maisons d'éducation actuellement soumises à l'université. La loi ne sera-t-elle donc pas pour tout le monde? Les écoles secondaires ecclésiastiques ne rentreront-elles pas dans la sphère de l'instruction secondaire? Le régime de liberté qu'on veut établir peut-il s'accommoder avec des exceptions? Le droit commun souffre-t-il des priviléges? M. Guizot ne le pense pas sans doute, et nous ne nous expliquons sa réserve, ou plutôt sa réticence à cet égard, que par des considérations d'une autre nature.

Quant aux garanties à exiger de tous ceux qui désirent établir une maison d'éducation, nous serons, avec les mêmes intentions, plus sévère que le ministre, afin de mieux assurer l'efficacité du principe en prévenant l'abus.

Il est dit dans l'article 1er du projet de loi : « Tout Français âgé de vingt-cinq ans au moins, etc., pourra former et diriger un établissement d'instruction secondaire, sous la condition, etc. »

Nous demandons qu'on mette trente ans au lieu de vingt-cinq. A trente ans, l'homme est plus près de la maturité; le feu de la première jeunesse est amorti; il sait mieux ce qu'il sait, et la pratique de la vie lui a déjà donné une certaine expérience des hommes et des choses. Il ne s'agit point seulement ici de donner à un individu le droit d'enseigner telle ou telle partie des connaissances humaines, ce qu'on peut faire très bien sans doute avant trente ans; il s'agit de faire un chef de maison, qui aura sous sa direction, non-seulement les enfans confiés à ses soins, mais encore des hommes chargés de les instruire; il faut donc qu'il puisse exercer de l'ascendant sur ses collaborateurs; il faut surtout qu'il ait assez de gravité et de conscience pour comprendre toute la responsabilité de la tâche qu'il s'est imposée, et qu'il soit surtout préoccupé de la partie morale de ses fonctions. Voit-on, dans l'université, des proviseurs et des principaux de collége de vingt-cinq ans? S'il y en a, il faut les regarder comme d'honorables exceptions. Une institution est, relativement au but et aux fonctions, une maison d'éducation comme un collége royal; et, à ce titre, elle est tout aussi importante pour la société, puisqu'elle accomplit la même œuvre, et peut lui rendre les mêmes services, ou lui faire le même mal. On n'est juré qu'à trente ans, sans doute parce qu'il faut une certaine maturité pour prononcer sur la vie, la liberté ou la propriété de son semblable; on ne peut être député avant trente ans, sans doute parce que, pour siéger à la chambre, il faut être capable de comprendre les intérêts généraux sur lesquels les hommes sont appelés à délibérer. En un mot, c'est à trente ans que commence en France la majorité politique; à cet âge seulement, le citoyen exerce la plénitude de ses droits. Les fonctions de chef d'institution ne sont-elles pas aussi augustes et aussi importantes que celles de député ou de juré? L'éducation n'est-elle pas la vie d'un homme, plus même que sa vie présente? n'est-elle pas son bien le plus précieux, celui dont la perte est le plus irréparable? Y a-t-il dans l'état social quelque chose d'un intérêt plus vital? Faut-il donc moins de maturité pour élever et former des hommes que pour les juger, ou pour décider de leurs intérêts généraux et privés? Les seuls droits politiques dont on jouisse en France dès l'âge de vingt-cinq ans, sont ceux d'électeur; mais l'électeur n'exerce pas par lui-même; ses fonc-

tions se bornent à déléguer celui qui doit exercer. Or, l'instituteur exerçant lui-même, c'est l'âge du juré ou du député que la loi devrait assigner au chef d'institution. Une autre considération, plus positive, s'ajoute à celle-là : si on ne peut établir une maison d'éducation qu'à trente ans, les hommes ayant de la vocation pour cette profession s'y prépareront plus longuement, plus sérieusement. Jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge requis, ils travailleront dans des colléges, ou dans des établissemens privés, sous la direction d'un chef expérimenté, et ils s'y formeront non-seulement à l'enseignement, mais encore à l'art bien plus difficile de façonner et de diriger des hommes. Ils feront donc un véritable noviciat qui, comme nous le verrons tout à l'heure, fournira les meilleures preuves de leur capacité et de leur moralité.

Le projet de loi exige de ceux qui veulent former un établissement un brevet de capacité et un certificat de moralité.

1° Le brevet de capacité s'obtiendra par un examen passé devant une commission formée *ad hoc ;* nul n'y sera admis, s'il ne produit le diplôme de licencié ès-lettres et de bachelier ès-sciences, ou celui de licencié ès-sciences, s'il veut obtenir le brevet de capacité pour le titre de chef d'institution, ou seulement le diplôme de bachelier ès-lettres, s'il ne prétend qu'au brevet de capacité pour le titre de maître de pension.

Nous avons ici deux observations à faire.

D'abord nous voudrions qu'on exigeât le diplôme de bachelier ès-sciences pour le brevet de maître de pension. Dans les pensions, on enseigne les élémens des sciences comme les élémens des lettres, et il est bon que le maître soit initié aux unes comme aux autres. Puis, comme l'examen de licencié ès-lettres est devenu difficile, et que d'ailleurs dans la pratique il y a le plus souvent assez peu de différence entre une institution et une pension, beaucoup demanderont le brevet de maître de pension, parce que les conditions en seront plus faciles, s'il ne faut être que bachelier ès-lettres.

Ensuite nous ne voyons pas pourquoi on n'exige pas des fonctionnaires employés par les chefs d'établissement des preuves de capacité analogues à celles qu'on demande aux professeurs et aux régens des colléges, à savoir le grade universitaire correspon-

dant à leurs fonctions. En général, le chef d'établissement n'enseigne pas, il dirige et surveille. C'est donc moins à lui qu'à ses collaborateurs, qu'à ceux qui enseignent en son nom et sous son influence, qu'il faut demander des gages d'instruction; sinon il est à craindre que son institution ne devienne une simple affaire de spéculation, que l'intérêt de sa fortune ne l'emporte sur sa sollicitude pour les études, et que, par des motifs d'économie, il n'ait des collaborateurs peu capables et un enseignement plus faible. Il nous paraîtrait encore convenable que tout fonctionnaire d'un établissement privé reçût une autorisation *ad hoc* du recteur de l'académie, laquelle devrait lui être délivrée sur la présentation du diplôme du grade correspondant aux fonctions qu'il veut remplir. De cette manière, l'autorité connaîtrait tous les individus employés dans l'enseignement privé.

Quant aux matières et au mode d'examen pour obtenir le brevet de capacité qui donne droit au titre de chef d'institution ou de maître de pension, cet examen doit porter sur deux parties distinctes :

1° Sur les connaissances littéraires et scientifiques du candidat, et cette épreuve doit être supérieure à celles de la licence ès-lettres ou ès-sciences pour les chefs d'institution et à celles du baccalauréat ès-lettres et ès-sciences pour les maîtres de pension;

2° Sur la pédagogie ou sur la manière de diriger une maison d'éducation, tant sous le rapport des études que sous celui de la discipline et des mœurs.

3° Avec le brevet de capacité, le projet de loi exige de l'aspirant un certificat qui constate qu'il est digne par ses mœurs et sa conduite de diriger une maison d'éducation, ledit certificat délivré sur l'attestation de trois conseillers municipaux, par le maire de la commune ou de chacune des communes où il aura résidé depuis trois ans.

Cette condition nous semble insuffisante toute seule, et nous proposons d'y en adjoindre une nouvelle pour la compléter.

Il y a ici deux choses à constater. — La première, c'est la moralité d'un individu, autant qu'on peut la connaître par sa conduite journalière dans les lieux où il a résidé depuis un certain temps. Sous ce point de vue, le certificat du maire, donné sur l'at-

testation de trois conseillers municipaux de la commune ou des communes où l'aspirant a demeuré depuis trois ans, suffit. — La seconde, c'est que l'aspirant est digne par ses mœurs et sa conduite de diriger une maison d'éducation. Sous ce rapport ni le maire ni les conseillers municipaux ne nous semblent en position d'être juges compétens des qualités morales nécessaires. Il faut vivre habituellement avec un homme, le suivre dans sa conduite de tous les jours, pour être à même de le juger d'une manière aussi intime; et en outre, il faut avoir l'idée de ce que doit être une maison d'éducation et de tout ce que la bonne direction d'une pareille maison exige. Évidemment la plupart des maires et des conseillers municipaux des petites et même des grandes communes ne sont point en mesure de rendre avec connaissance de cause un tel témoignage ; leur attestation deviendra donc une pure formalité que les convenances sociales les forceront le plus souvent d'accomplir, et la garantie demandée par la loi n'aura aucune efficacité.

Outre le certificat du maire destiné simplement à constater, sur l'attestation de trois conseillers municipaux, la moralité de l'individu, nous demandons, préalablement à l'examen, la présentation d'un autre certificat délivré par le chef d'un établissement public ou privé, déclarant que telle personne a été employée pendant tant de temps dans la maison qu'il dirige, et qu'elle s'est acquittée avec zèle et capacité de ses fonctions. Le temps fixé par la loi pourra être constaté par la date de l'autorisation d'enseigner donnée par le recteur. Une telle attestation de la part d'un homme compétent qui aura jugé et dirigé l'individu pendant plusieurs années, et l'aura surveillé journellement dans l'exercice de ses fonctions, présentera à coup sûr, sous le rapport de la moralité et de l'aptitude, une garantie bien plus solide que le témoignage de trois membres du conseil municipal qui, en leur supposant la faculté de juger en cette matière, connaîtraient peu ou point, au moins sous les rapports voulus, l'individu réclamant leur suffrage. De cette manière, nul ne pourrait devenir chef d'une maison, sans avoir fait, sous la direction d'un maître éprouvé, un apprentissage plus ou moins long de la profession difficile qu'il demande à exercer, et ce serait une garantie de plus donnée à la

société et aux familles. L'université impose aujourd'hui une condition semblable à tous ceux qui aspirent à devenir professeurs dans les colléges royaux; s'ils se présentent au concours avec le grade de licencié, il faut qu'ils aient passé trois ans à l'école normale, ou qu'ils prouvent avoir exercé pendant plusieurs années des fonctions dans l'enseignement.

Le § 3 de l'article 1er du projet de loi porte que le réglement intérieur et le programme d'études de l'établissement projeté devront être déposés entre les mains du recteur, lequel, d'après l'exposé des motifs, doit les transmettre à l'administration générale de l'instruction publique. Qu'en peut-il résulter? c'est ce que le projet de loi ne dit pas. Cette communication du programme est-elle une simple marque de déférence, et ne peut-il rien s'ensuivre, quelle que soit la teneur de ce programme? Alors, c'est une mesure inutile, une vaine formalité qu'il faut supprimer. L'effet de cette communication doit-il être de mettre l'administration centrale à même de juger l'esprit et la marche du nouvel établissement? et si cet esprit lui paraît mauvais, cette marche fausse, et tendant à pervertir l'intelligence ou le cœur des enfans, n'aura-t-elle rien à dire? ne pourra-t-elle rien faire pour prévenir un mal qui va naître et que son silence paraîtra autoriser? Il faut cependant s'attendre à tous les abus, quand on ouvre la carrière à tout le monde, dans un temps surtout où les partis sont en présence et cherchent à exploiter la société à leur profit. — L'éducation nous paraît le meilleur moyen de s'en emparer, et bien qu'on ait affirmé le contraire, les idées et les impressions gravées dans le cœur de l'enfant ou de l'adolescent, pendant la vie de collége, en sont difficilement extirpées plus tard; ce sont des semences qui produisent un jour des fruits : la parole de vérité ou de mensonge, présentée avec autorité à un âge où l'homme ne raisonne pas encore par lui-même, prend racine, se développe, et à une époque plus avancée de la vie, on en retrouve la trace dans les actions et les pensées de celui à qui elle a été inculquée.

Il nous semble que le projet de loi laisse ici le gouvernement dans une funeste impuissance, et cela, pour éviter le régime discrétionnaire de l'autorisation préalable; nous voulons aussi la liberté et nous avons horreur de l'arbitraire, mais avant tout l'or-

dre et la conservation de la société, et nous croyons l'un et l'autre gravement compromis, si le conseil royal de l'instruction publique n'a pas le pouvoir d'empêcher la réalisation d'un plan d'éducation dont il désapprouve les principes, le but et les moyens. Le projet de loi accorde au maire de la commune la faculté d'empêcher l'ouverture de l'établissement, si le local lui paraît peu convenable ou insalubre, sauf le recours de droit par la voie administrative et contentieuse. Le plan intellectuel et moral ne peut-il pas aussi n'être pas convenable, n'être pas *salutaire*, et la santé morale des enfans nous paraîtra-elle moins précieuse que leur santé physique? aurons-nous moins de sollicitude pour préserver l'ame que le corps? Il y a là une lacune, elle doit être remplie par une mesure qui garantisse l'ordre public sans violer le principe de la loi. Nous proposons que l'administration centrale de l'instruction publique puisse, en rejetant le réglement intérieur et le programme d'études de l'établissement projeté, en empêcher la réalisation, mais après avoir entendu l'auteur assisté de son conseil, et en lui donnant par écrit les motifs de son jugement.

Le projet de loi laisse le gouvernement dans une égale impuissance pour réprimer le mal commis, et pour prévenir le mal qui va se faire. L'article 8 autorise le recteur de l'académie à poursuivre devant les tribunaux un chef d'institution ou maître de pension pour cause d'inconduite et d'immoralité, et dans ce cas le délinquant pourra être interdit de sa profession, à temps ou à toujours. L'article 11 impose une amende à celui qui refuse de se soumettre à la surveillance de l'autorité, et il permet la fermeture de l'établissement, en cas de récidive. Mais que fera-t-on avec un homme contre lequel il n'y a point de preuves d'inconduite ou d'immoralité, qui ne refuse pas la surveillance de l'université, tout en négligeant tellement sa maison, qu'elle ne présente plus de garanties de bonnes études, ni de bonnes mœurs? D'après l'article 12, le chef dudit établissement pourra, sur le rapport des inspecteurs d'académie, être appelé à comparaître devant le conseil académique, pour y être réprimandé. Je suppose qu'il ne tienne pas compte de la réprimande et que les désordres continuent avec sa négligence? Le ferez-vous comparaître et réprimander une seconde fois, une troisième fois? Et où tout cela mènera-t-il, si vos ré-

primandes n'ont point de sanction, vos menaces point d'effet, ou plutôt si la loi ne vous permet pas même de menacer, car, avec le projet de loi, de quoi le menacez-vous? La réprimande faite, l'inspecteur, le recteur et le conseil académique sont à bout. L'opinion publique, dira-t-on, fera justice d'un établissement ainsi dirigé. Cela est probable en effet, mais un établissement qui a eu de la réputation ne tombe pas en un jour; il lui faut des années pour s'éteindre, et pendant ces années vous laissez le mal infecter la jeunesse. A quoi sert donc l'autorité publique, si elle reste désarmée devant un mal patent qu'elle a constaté à plusieurs reprises, et qui persiste malgré ses avertissemens? A force de précautions contre le pouvoir, nous finissons par le rendre inutile. Nous l'enchaînons devant l'abus auquel nous ne mettons point d'entraves. Nous proposons donc qu'après trois comparutions devant le conseil académique, après trois réprimandes, le chef d'établissement qui persévère dans une grave négligence soit mis en jugement devant le conseil, constitué à cet effet en tribunal, lequel pourra l'interdire de sa profession à temps ou à toujours, après avoir entendu lui et son défenseur, sauf recours au conseil royal, qui dans le cas d'appel devra le juger de nouveau et dans la même forme.

Enfin, pour dernière garantie donnée à l'ordre public, nous demandons que tout chef d'établissement, avant de commencer l'exercice de sa profession, prête serment de fidélité au roi et à la charte, entre les mains du recteur de l'académie, et qu'en même temps il déclare par écrit n'appartenir à aucune association ou corporation, de quelque nature qu'elle soit, non autorisée par les lois du royaume. On ne peut contester à tout un peuple le droit d'exclure de son sein des sociétés particulières qu'il juge dangereuses pour sa sûreté, ennemies de son existence. Or, c'est surtout par la jeunesse, et ainsi par l'éducation que ces sociétés tâchent de se recruter, afin d'acquérir des instrumens et de se former des séides. Il est malheureusement trop facile de fanatiser les hommes dans un sens ou dans un autre, en faussant, dès l'enfance, leur conscience et leur raison, en pervertissant leur volonté sans expérience. L'histoire nous en offre plus d'un horrible exemple. La société, en accordant la liberté d'enseignement,

doit se prémunir de ce côté, autant qu'il lui est possible. Sa conservation lui en fait un devoir. C'est bien le moins qu'elle puisse exiger, de ceux auxquels elle donne le droit important d'élever la jeunesse, et l'immense influence que ce droit confère, l'assurance qu'ils respecteront son gouvernement, qu'ils obéiront à ses lois, et qu'ils ne tourneront point contre elle, en s'associant à ses ennemis, le pouvoir qu'elle leur donne.

Nous n'avons rien à ajouter au titre 2 de ce projet de loi, qui concerne tout entier les colléges communaux. Nous applaudissons à une mesure qui ramène une multitude de petits colléges à leurs justes bornes, et empêchera grand nombre de villes de s'épuiser en frais inutiles par l'ambition d'avoir un collége de plein exercice, qu'elles ne peuvent soutenir long-temps, et où les études sont nécessairement défectueuses. L'existence même de ces colléges trompe les familles, elles s'imaginent que leurs enfans ont réellement fait les classes indiquées dans le programme, où elles ne figurent que pour la forme. Un collége de plein exercice dans chaque chef-lieu de département, royal ou communal, est d'ailleurs plus qu'il n'en faut avec les établissemens privés, pour satisfaire aux besoins de l'instruction secondaire.

En résumant les considérations précédentes, nous poserons les articles suivans qui pourraient être introduits comme amendemens dans le projet de loi présenté.

TITRE I.

Art. 1er. 1° Tout Français âgé de trente ans au moins, etc., etc.

2° Nul ne pourra exercer de fonctions dans une institution ou une pension, sans y être autorisé par le recteur, lequel devra délivrer l'autorisation sur la présentation du diplôme du grade exigé pour les mêmes fonctions dans les colléges royaux et communaux.

3° Nul ne pourra se présenter à l'examen pour obtenir un brevet de capacité, s'il n'exhibe un certificat d'un proviseur, principal, chef d'institution, ou maître de pension, visé par le recteur de l'académie, attestant que le candidat a été attaché à un établis-

sement d'instruction secondaire, comme maître ou comme surveillant, pendant trois ans au moins, et qu'il est capable et digne de diriger une maison d'éducation.

4° Nul n'ouvrira une maison d'éducation sans que le réglement intérieur et le plan d'études de cette maison n'aient été approuvés par le conseil royal, lequel ne pourra les rejeter qu'après avoir entendu l'auteur assisté de son conseil, et lui avoir signifié par écrit les motifs de son rejet.

5° Tout chef d'institution ou maître de pension qui aura été réprimandé trois fois par le conseil académique pourra, s'il persiste dans ce qui lui est reproché, être interdit à temps ou à toujours de sa profession, après avoir été entendu lui et son conseil par le conseil académique, qui devra lui délivrer copie du jugement avec les motifs de son interdiction. Le délinquant pourra en appeler au conseil royal, qui dans ce cas devra le juger de nouveau et dans les mêmes formes.

6° Nul ne pourra avoir un établissement d'éducation, s'il n'a prêté serment de fidélité au roi et à la charte entre les mains du recteur de l'académie, et s'il ne déclare par écrit n'appartenir à aucune association ou corporation, de quelque nature qu'elle soit, non autorisée par les lois du royaume.

Telles sont les conditions nouvelles que nous voudrions voir ajouter à celles imposées à la liberté d'enseignement par le projet de loi dont la chambre est saisie. Avec elles, nous croyons que la société serait suffisamment garantie contre la licence, toujours voisine de la liberté, et que l'abus d'un droit si imposant n'en compromettrait pas l'usage. Le principe du projet de loi est excellent, parce qu'il est conforme à la nature de notre gouvernement, parce qu'il répond parfaitement à l'esprit, aux besoins, aux vœux de notre époque; c'est pourquoi il faut l'entourer de plus de précautions dans son application, pour qu'il produise ses bons effets et parvienne à s'enraciner dans nos institutions et dans nos mœurs. Le peuple juge les lois uniquement par les résultats, et elles ne se popularisent que par une expérience heureuse et longue. Mais à toute expérience il faut un commencement, et c'est à la sagesse du

gouvernement qu'il appartient de frayer la route et d'y entraîner les peuples après lui.

Nous avons la conviction que, par la loi proposée, renforcée et amendée comme on vient de le voir, l'instruction secondaire sera profondément améliorée en peu d'années. Il y aura avantage pour tout le monde, comme il arrive toujours dans la réalisation d'une sage liberté. Les établissemens actuellement privilégiés pourront souffrir d'abord, mais ce sera une gêne momentanée, qui cessera aussitôt qu'ils auront repris leur assiette, au milieu de la secousse générale imprimée au premier instant par la concurrence. Les colléges du gouvernement ou des villes auront toujours de grands avantages sur les établissemens privés, parce qu'étant subventionnés, ils ont plus de moyens de se procurer des professeurs instruits et capables, et parce que, pouvant faire des avances à la science, et n'étant pas, comme les institutions privées, des spéculations industrielles, les études y seront toujours plus fortes et plus profondes. On y cultivera les sciences pour elles-mêmes, indépendamment de l'utilité pratique qu'on en pourra retirer, et de l'empire de la mode et de méthodes nouvelles et rapides; celles-ci exerceront au contraire une grande influence sur les établissemens privés, où, comme le dit M. Saint-Marc Girardin dans son rapport, on sera obligé, pour se soutenir, de vendre ce que le siècle est disposé à acheter. Les colléges l'emporteront probablement presque toujours par l'instruction; mais même, sous ce rapport, la crainte d'être dépassés les excitera au progrès, et l'émulation fera justice des mauvaises pratiques et de la routine. En ce qui concerne l'éducation morale et religieuse, ils auront beaucoup à faire pour disputer aux institutions privées la confiance publique; la rivalité les poussera à de grands efforts pour se mettre au niveau de l'opinion du jour, entrer dans son esprit et satisfaire à ses exigences. Ainsi disparaîtra peu à peu, par la force des choses, par les heureux effets de la concurrence, l'esprit militaire ou soldatesque qui domine encore les colléges, au détriment de l'éducation morale, de la vraie discipline et des bonnes mœurs. Ainsi s'établira à sa place l'esprit de notre siècle, qui veut par-dessus tout l'obéissance à la loi, la soumission à

l'autorité légitime et le respect des droits de tous. Ce que la restauration n'a pu changer par quinze ans d'efforts, la liberté le détruira en quelques années. Nos colléges ne seront plus des casernes, quand l'intérêt de leur conservation voudra qu'ils soient autre chose. Ils se mettront en harmonie avec l'esprit du gouvernement constitutionnel qui régit la France, esprit de paix, d'ordre, de légalité, qui veut l'intérêt et le bien-être de tous avant la grandeur et la gloire de quelques-uns, qui subordonne la force à la loi, et leur demande de former avant tout des hommes de bien et de bons citoyens. Ce sera, nous en sommes persuadé, une ère de régénération morale pour les colléges de l'état. Il faut donc bien se garder de les détruire, quand il est facile de les améliorer par le seul fait d'une institution rivale. Le gouvernement doit être à la tête de tous les progrès sociaux; il pourra, au moyen de ces établissemens qu'il soignera avec plus de sollicitude que jamais, donner une vive et salutaire impulsion à l'enseignement secondaire, non-seulement pour mettre ses colléges en état de soutenir la concurrence redoutable et toujours renaissante des maisons privées, mais encore, ce qui est plus digne de sa haute mission, pour introduire tous les genres de perfectionnement et donner l'exemple des améliorations nouvelles. Les établissemens privés, de leur côté, s'empresseront de prendre modèle sur les établissemens publics, parce qu'ils seront intéressés à les imiter dans tout ce qu'ils feront d'utile, pour ne pas rester en arrière, et ils le feront volontiers, n'ayant plus à craindre l'espèce d'oppression que le monopole universitaire fait aujourd'hui peser sur eux; d'humbles vassaux ils deviendront des rivaux indépendans, et au lieu de cette guerre sourde qui existe aujourd'hui dans l'université et la divise profondément sous la forme illusoire de son unité, il y aura une noble lutte d'efforts et de succès; cette lutte n'exclura point l'estime, elle n'excitera point la haine, parce qu'elle se fera franchement et à armes égales, et en définitive elle tournera à l'avantage des maisons rivales et au bénéfice de la société.

La principale vertu de la loi nouvelle, *ainsi amendée*, selon nous, c'est qu'elle sera pour tous, et qu'en détruisant le monopole, elle ne laissera plus de prétexte au privilége. J'appuie à dessein sur ce fait, auquel je reviens encore une fois, parce que, se-

lon moi, l'exception maintenue en faveur des petits séminaires constitue la principale lacune du projet de loi présenté à la chambre. L'esprit exceptionnel de la restauration, conservé dans l'instruction secondaire, s'évanouira comme l'esprit de l'empire. Les écoles secondaires ecclésiastiques seront mises dans les mêmes conditions que toutes les autres, jouissant des mêmes droits et supportant les mêmes charges. Il n'y aura plus en France deux espèces d'enseignement, relevant chacun d'un pouvoir différent, l'un du pouvoir temporel, l'autre du pouvoir spirituel, et se contrariant continuellement dans leur but, comme dans leurs moyens. Alors s'évanouiront des défiances réciproques entre ces deux puissances rivales, et leurs vrais rapports se rétabliront. Le gouvernement reprendra des droits qu'il n'aurait jamais dû perdre, à savoir, la surveillance de toutes les écoles secondaires soumises à la loi commune. Les écoles ecclésiastiques recouvreront, en rentrant dans le droit commun, les libertés que la loi de 1828 leur a ôtées, et, ne subissant point de charges exceptionnelles, elles n'auront plus de priviléges à réclamer. Les évêques établiront autant de maisons d'éducation qu'ils le jugeront convenable, en accomplissant les conditions de la loi devant laquelle le chef d'institution sera seul responsable. Les supérieurs, directeurs, professeurs et maîtres des petits séminaires, devront prendre les mêmes grades que tous les fonctionnaires des autres établissemens. Il faudra qu'ils participent à l'instruction commune, qu'ils fréquentent les écoles supérieures, qu'ils se mêlent davantage à la société, et ainsi ils apprendront à la mieux connaître, en même temps qu'ils en seront mieux connus. Cet avantage rejaillira sur la jeunesse qu'ils seront appelés à élever; plus instruits eux-mêmes, ils instruiront mieux les autres; leur enseignement deviendra plus intelligent et plus large à mesure que leurs idées s'étendront, et il finira par se mettre en harmonie avec les besoins du temps et l'état de la civilisation. Devenus plus sociables par leur commerce plus fréquent avec le monde, ils en seront plus capables de former leurs élèves, et de leur donner de bonnes manières avec de bonnes mœurs. — Les petits séminaires, au lieu de continuer à être des écoles destinées surtout aux classes pauvres, des pensions au genre d'éducation et d'instruction desquelles

s'attache une idée d'infériorité, compteront au nombre de leurs élèves des fils de familles aisées et tenant un état honorable dans le monde. Cet avantage profitera à la fois au clergé et à la société; le clergé, loin de se recruter, comme il le fait maintenant, dans les classes indigentes, trouvera ses ministres parmi des personnes d'une position plus élevée; les prêtres, plus éclairés, et ne se ressentant plus des habitudes grossières d'une première jeunesse négligée, auront une vertu plus douce, plus tolérante, plus en harmonie avec l'état du monde qu'ils sont appelés à diriger sous le rapport moral, sans avoir pour cela moins de zèle et de piété. La société gagnera également; le besoin du sentiment religieux, qui se fait si vivemeut sentir aujourd'hui, sera plus facile à satisfaire; le clergé comprendra que, pour être respecté et pour faire aimer la religion, il est nécessaire qu'il soit à la hauteur de tout le monde par son instruction, et qu'il inspire le respect par des mœurs pures, sans rudesse ni grossièreté. — La piété paraîtra plus aimable quand elle aura des formes plus douces, des dehors plus polis, et la religion y gagnera comme tout le reste. Ainsi, nous l'espérons, s'effacera, avec le temps, la ligne de démarcation qui sépare, de nos jours, la jeunesse élevée par le clergé et celle instruite par l'université; séparation funeste à l'ordre public autant qu'elle est contraire à la charité, puisqu'elle tend à exciter les uns contre les autres les citoyens d'une même nation, en leur inspirant, dès l'âge le plus tendre, des préjugés de haine et de mépris, en les habituant, presque dès le berceau, à se regarder comme des adversaires qui devront, plus tard, se disputer la société comme un champ de bataille. Oui, c'est une des choses les plus funestes à la France que cette malheureuse division, produite et alimentée par l'éducation même, et le pays n'aura de paix intérieure, de repos réel, que quand cette source profonde de l'esprit de parti sera détruite. Tel sera, nous l'espérons, l'heureux effet d'une bonne loi sur l'instruction secondaire; et celle-là seule sera bonne qui, tout en accordant la liberté de l'enseignement, trouvera moyen d'en concilier l'exercice avec toutes les garanties d'ordre et de conservation réclamées par l'état social.

Qu'on ne s'y trompe point cependant, les avantages que nous annonçons comme des conséquences infaillibles d'une loi sur l'in-

struction secondaire, telle que nous la concevons, ne se montreront pas instantanément. Il ne suffit pas de faire une loi, de la promulguer, pour qu'elle porte immédiatement tous ses fruits; il lui faut du temps pour s'enraciner dans le terrain social, s'y fixer, s'y développer. Dans la société comme dans la nature, le bien se fait lentement, et c'est à cette condition qu'il est solide et durable. Nous ne passerons pas sans secousses, sans souffrance, d'un régime de monopole et de privilége à un état de concurrence et de liberté. Il y aura des positions compromises, des intérêts froissés. Nous entendrons des plaintes, des regrets, des réclamations. Les espérances des uns feront le désespoir des autres. Ceux qui exploitent l'état présent des choses verront avec frayeur, avec envie, paraître des rivaux; toutes les passions humaines seront en émoi, il y aura une crise dans l'instruction secondaire; mais si la loi est bien faite, et surtout bien appliquée, c'est-à-dire impartialement, la crise sera bien jugée, et elle amènera un surcroît de vie, de force et de santé pour la France. Dix ans après la promulgation de la loi, nous osons le prédire, l'instruction secondaire sera renouvelée. La liberté qui lui sera donnée fera mille tentatives plus ou moins heureuses; elles seront jugées par l'expérience, et nous en recueillerons le profit avec les années. Toutes les méthodes seront essayées, toutes les disciplines appliquées, tous les moyens employés, comme il arrive toujours partout où le génie de l'homme est libre. Le gouvernement, qui peut exercer une grande influence sur les établissemens particuliers par la surveillance que la loi lui donne, et qui a en outre sous sa direction les établissemens publics, saura, s'il comprend sa mission, et s'il la veut remplir, diriger ce grand mouvement dans la voie du progrès véritable, et faire sortir du milieu de tous les systèmes qui vont paraître, l'éducation vraiment nationale réclamée par la France.

THÉODORE DE BUSSIERRE.

LA VÉRITÉ

SUR

LES DEUX PROCÈS CRIMINELS DU MARQUIS DE SADE.[1]

Une notice biographique rédigée par M. Jules Janin avec plus de talent que de vérité, a fait connaître aux gens de bonne compagnie, et même aux femmes, le nom, le caractère et les ouvrages de ce fameux libertin, qui ne pouvait guère prétendre à l'honneur de paraître en public et d'y étaler les souillures inouies de son imagination, puisque la société, redoutant le contact pestiféré de cet apôtre du crime et de la débauche, l'avait renfermé dans l'oubli d'une prison perpétuelle. Maintenant, grace au style honnête et brillant de M. Janin, les faits et gestes du marquis de Sade se sont gravés fort décemment dans la mémoire de tout le monde, et l'auteur de ces romans abominables, qu'on n'ose pas nommer, a obtenu la gloire d'Erostrate, une célébrité d'horreur et d'effroi.

Si ses livres n'existaient pas, multipliés sans cesse en secret par une cupidité plus coupable peut-être que la corruption calculée qui les a produits, j'essaierais certainement de défendre le marquis de Sade contre ce qu'il y a d'exagéré, d'aveugle et d'injuste dans une partie des accusations qui le flétrissent; je parviendrais sans doute à prouver que ce malheureux n'était pas d'abord tel qu'on le représente, un monstre prodigieux de scélératesse, et qu'il ne l'est devenu en vieillissant que pour se venger de la société à laquelle il imputait les malheurs de sa vie; car il y a deux divisions bien tranchées dans l'existence du marquis de Sade : l'une appartient à l'histoire des mœurs de son temps, l'autre à l'histoire des plus hideuses maladies de l'ame; celle-ci est la conséquence de la première; chacune, à différens degrés, offre la satire des préjugés, des

(1) Voir la *Revue de Paris* du 30 novembre 1834.

règles, des lois de la nature civilisée. C'est la passion qui a commencé la chute morale du marquis de Sade; ce sont l'orgueil et le désespoir qui ont achevé de le précipiter dans un abîme infect où il eût voulu entraîner ses contemporains, de même que Satan peuplant l'enfer où la main de Dieu l'a plongé.

Mais il y a trop de preuves écrites de l'exécrable doctrine que prêchait au milieu des fous de Charenton le marquis de Sade en cheveux blancs, pour que j'élève la voix contre les fautes trop réelles de l'organisation sociale qui a fait d'un homme spirituel et distingué le plus insensé et le plus dangereux des criminels. Non, en présence de l'effrayante contagion que ces livres empestés répandent journellement parmi la jeunesse, je ne me sens pas le courage d'entreprendre une justification en faveur de l'écrivain qui forma l'absurde projet de pervertir l'espèce humaine, et consacra ses plus nobles facultés à l'exécution de ce qu'il regardait comme des représailles.

J'ai souvent interrogé des personnes respectables, dont quelques-unes vivent encore, plus qu'octogénaires; je leur ai demandé, avec une indiscrète curiosité d'étranges révélations sur le marquis de Sade, et je n'ai pas été peu étonné que ces personnes, que leur moralité, leur position et leurs honorables antécédens mettent à l'abri de toute espèce de honteux soupçons, n'éprouvassent aucune répugnance à se souvenir de l'auteur de *Justine* et à en parler comme d'un aimable mauvais sujet. Il est vrai que ces derniers témoins du siècle passé avaient cessé de connaître le marquis de Sade depuis la déplorable scène qui eut lieu à Marseille, en juin 1772, et qui le fit condamner à mort par coutumace, le 11 septembre de la même année, arrêt qu'il fit casser six ans après dans un nouveau procès, où il parut hardiment pour se voir condamner à une simple amende de cinquante francs, au profit de l'*œuvre des prisons!*

Voici comme les biographes ont raconté cette mystérieuse affaire, d'après les *nouvelles à la main*, reueillies dans les *Mémoires de Bachaumont*. Le marquis de Sade, qui avait pris le titre de comte après la mort de son père, n'était pas devenu plus sage depuis le terrible scandale causé, en 1768 par son aventure avec la fille Keller, mutilée dans une débauche, *sous prétexte d'éprouver des topiques;* les cent louis qu'il avait payés à cette misérable, et les six semaines pendant lesquelles il avait été enfermé au château de Pierre-Encise, à Lyon, semblaient l'encourager à commettre de plus grands crimes et à encourir des châtimens plus exemplaires. Il habitait alors son beau domaine de la Coste, près de Marseille; il vint en cette ville au mois de juin 1772, et y donna un bal où il avait invité beaucoup de monde. Mais, par un raffinement de perversité incroyable, il avait glissé dans le dessert certaines pastilles de chocolat préparées avec

des mouches cantarides. « L'on connaît la vertu de ce médicament, dit le nouvelliste. Elle s'est trouvée telle que tous ceux qui en ont mangé se sont livrés à tous les excès auxquels porte la fureur la plus amoureuse; le bal a dégénéré en une de ces assemblées licencieuses si renommées parmi les Romains. C'est ainsi que M. de Sade a pu se *faire aimer* de sa belle-sœur, avec laquelle il s'est enfui pour se soustraire au supplice qu'il mérite. Plusieurs personnes sont mortes de ces excès effroyables, et d'autres sont encore très incommodées. » L'opinion publique s'empara du fait revêtu de ces odieuses couleurs, et le parlement d'Aix, en appliquant la peine de mort à l'auteur de cet *empoisonnement*, confirma l'exactitude de la version qui circulait dans les salons de Paris et de Versailles. Plus tard, quand l'arrêt du parlement d'Aix fut cassé, et que le comte de Sade eut racheté sa tête par une amende de cinquante francs, son prétendu attentat, si romanesque et si atroce dans le but non moins que dans les circonstances, avait frappé trop vivement les esprits pour que la révélation tardive de la vérité parvînt à effacer les fables qui avaient pris sa place.

Cependant la vérité était d'accord avec la vraisemblance pour détruire la calomnie que le marquis de Sade avait inventée contre lui-même. Je rapporte à ce sujet le récit que je tiens d'un vieillard digne de foi, et je suis seulement surpris que la famille de Sade, plus intéressée que moi à démentir le faux bruit de ce bal donné à Marseille et souillé par un inceste, n'ait pas publié bien haut comment les choses se sont passées.

Le marquis de Sade revint à Paris en 1766, après avoir fait la guerre en Allemagne et gagné sur le champ de bataille le grade de capitaine de cavalerie. Son père, qui lui reprochait plusieurs folies de jeune homme, avait hâte de le marier, dans l'espérance de le forcer par là à une conduite plus sérieuse. M. de Montreuil, président à la cour des aides, se trouvait lié d'amitié avec le père du marquis, et les deux amis délibérèrent ensemble d'ajouter à leur ancien attachement un nouveau gage de durée en mariant leurs enfans. M. de Montreuil avait deux filles, l'une âgée de vingt ans, l'autre de treize, toutes les deux également jolies et bien élevées, mais bien différentes d'humeur et de beauté. L'aînée était brune de teint, avec les yeux et les cheveux noirs, grande, majestueuse, remplie de talens, et pourtant exclusivement occupée de dévotion, négligente de plaire et dépourvue de toute chaleur de cœur, excepté dans l'exercice des vertus chrétiennes. La cadette, au contraire, qui, malgré son extrême jeunesse, avait déjà l'apparence physique de l'âge de puberté, n'était pas moins avancée du côté de l'intelligence : le principal caractère de sa figure consistait dans une expression de douceur angélique et de grace suave que réfléchissaient ses yeux en harmonie avec sa peau blanche et sa blonde

chevelure; mais cette nature fraîche et délicate à l'extérieur devait bientôt se déclarer susceptible des passions les plus fougueuses et les plus fortes : la religion n'était pas un frein capable de l'arrêter.

Le mariage avait été fixé de longue main, lorsque le marquis de Sade fut introduit dans la maison de M. de Montreuil. Par un hasard qui décida de son avenir, il ne vit pas sa future la première fois qu'il alla chez le père de celle-ci : elle était indisposée et ne se montra point; mais sa jeune sœur la remplaça dans cette soirée, qui laissa des souvenirs si agréables au galant capitaine, qu'il se persuada facilement avoir rencontré la femme qu'il devait épouser. Cette demoiselle chantait d'une manière ravissante, et pinçait de la harpe avec tant de feu, qu'elle prenait un air inspiré dès qu'elle touchait les cordes qui s'animaient et parlaient sous ses doigts. Le marquis de Sade, qui aimait beaucoup la musique, fut enivré de celle qu'il entendait, et ce cœur, que les évènemens ont convaincu de férocité, se sentit ému à la vue de cette charmante fille, aux accens de sa voix, aux sons de l'instrument qui lui empruntait une ame. Il se retira amoureux le soir même, il revint le lendemain plus amoureux, et se flatta d'avoir fait éprouver ce qu'il éprouvait.

Tant que dura l'indisposition de l'aînée des demoiselles de Montreuil, il fut très assidu auprès de la cadette, qui sans doute ne reçut pas avec indifférence les soins dont elle était l'unique objet. Quand on présenta au marquis la femme qu'on lui destinait, il ne ressentit que de l'aversion pour elle, parce qu'il la regarda dès lors comme un obstacle au bonheur qu'il avait rêvé; il dédaigna les solides qualités de cette jeune personne, qui les cachait sous une modestie décente, et qui avait pour guide de ses paroles et de ses actions un sentiment parfait de son devoir : elle acceptait donc avec une obéissance résignée l'époux que ses parens lui avaient choisi sans la consulter.

Mais le marquis de Sade n'était point aussi soumis à la volonté paternelle : il énonça la ferme intention de n'obéir qu'à son cœur dans une affaire qui intéressait tout son avenir; il avoua au comte son père que, s'il consentait à devenir le gendre de M. de Montreuil, il entendait ne pas être contrarié dans ses affections, qui le portaient à demander la main de la fille cadette en refusant celle de l'aînée. Le comte de Sade, qui savait bien par expérience que son fils se sentait peu de penchant pour les habitudes conjugales, crut que c'était une défaite imaginée pour rompre le mariage projeté; mais le marquis jura qu'il était prêt à épouser celle qu'il aimait. D'abord le comte de Sade, qui voulait seulement contracter une alliance de famille avec M. de Montreuil, ne vit aucun inconvénient à donner au marquis l'une ou l'autre des filles du président. Celui-ci, au contraire, jeta les hauts cris à la proposition que lui fit son ami, et, sou-

tenu par l'entêtement de sa femme, il s'opposa formellement à l'union de sa fille cadette avec le prétendu de l'aînée. Le comte de Sade n'insista pas, en voyant combien était inébranlable la décision prise par M. de Montreuil, et il pensa que, dans une question de mariage, peu importait la répugnance ou l'empressement du mari : en conséquence, il enjoignit à son fils d'accepter la femme qu'on lui offrait.

Le marquis de Sade repoussa de toutes ses forces la contrainte qu'on lui imposait, et répondit à son père qu'il n'aurait jamais d'autre femme que la plus jeune des filles de M. de Montreuil. Le comte, entiché de ses prérogatives de père et des idées de la vieille noblesse, s'arma d'une menaçante sévérité, et somma le jeune homme de ne pas sacrifier à des enfantillages un parti sortable et avantageux; il lui donna à opter entre une prompte soumission et un prompt départ pour l'armée, avec la perspective d'un dénuement absolu et d'un oubli perpétuel. Le marquis n'ignorait pas que son père lui tiendrait parole, et le punirait de sa résistance par la privation de ses revenus; or, il ne pouvait se résoudre à manquer d'argent et à se trouver réduit aux modiques appointemens de capitaine. Il fit de nouveaux efforts auprès du comte pour obtenir au moins l'ajournemont de ce mariage qu'il redoutait, comme s'il pressentit déjà ce qui en arriverait; il s'adressa ensuite à M. de Montreuil, qui fut encore plus inflexible; il recourut en dernier espoir à Mme de Montreuil, qui lui ferma la bouche avec une réponse froide et impérieuse; il supplia enfin la plus jeune des demoiselles de Montreuil de l'aider à vaincre ces difficultés insurmontables, et il la vit elle-même, toute en larmes, intercéder son père qui chancelait, sa mère qui la maltraitait, sa sœur qui ne pouvait que pleurer avec elle.

Rien ne fit : les deux chefs de famille avaient arrêté entre eux les conditions du mariage qui allait s'accomplir; tout était irrévocablement conclu avant que le marquis de Sade se fût soumis à cette tyrannie. Tout à coup il changea de rôle et de dessein; il ne s'obstina plus à réclamer la liberté du choix d'une compagne, il ne s'ingénia plus à créer des délais et des embarras qui ne pouvaient être éternels, il se prêta de bonne grace aux exigences de l'autorité paternelle, il épousa la fille aînée de M. de Montreuil. Mais, au fond de l'ame, il maudissait la société, les lois, l'opinion, parce qu'elles ne lui avaient donné aucun appui contre le pouvoir despotique d'un père qui était maître d'ordonner le malheur ou la ruine de son fils; au fond de l'ame, il songeait à revendiquer les droits méconnus de la sympathie, et à prendre de vive force, comme un voleur, le trésor qui lui appartenait, et auquel il n'avait pas renoncé : il avait la pensée d'un seul crime, pour l'accomplissement duquel tous les autres crimes lui pa-

raissaient des jeux d'enfant; il voulait rentrer dans la possession de son amante, que le titre de belle-sœur ne rendait pas sacrée pour lui. Dès ce moment, il esquissa son système de guerre secrète et de rébellion permanente contre l'ordre de choses établi dans le monde social.

Son ressentiment s'accrut de la tendresse que lui portait sa femme, qui mettait une sorte de religion à aimer l'époux qu'elle avait reçu des mains de ses parens : elle ne l'eût pas moins aimé, s'il avait été laid, sot et déplaisant; mais elle l'aimait d'autant plus qu'il était charmant de figure, d'esprit et de manières. Le marquis de Sade, au contraire, ne la payait en retour que d'aversion et de mépris; car il l'accusait d'être cause du chagrin profond qu'il avait conçu, lorsqu'il feignit d'étouffer pour elle l'amour dont il brûlait toujours pour la sœur de cette vertueuse épouse. Mme de Montreuil, se défiant de l'intelligence trop intime qu'elle remarquait entre son gendre et sa fille non mariée, éloigna celle-ci et l'enferma dans un couvent. Le marquis fut désolé de cette séparation, survenue au moment où il espérait se dédommager de la contrainte qu'il avait subie en se mariant, et rectifier les lois de la morale publique par les lois de la simple nature, suivant son système, qu'il commençait à dresser en théorie. Il se vengea de ce nouveau désappointement en lâchant la bride à ses mœurs, et en faisant rejaillir le scandale de sa conduite sur la femme innocente qui partageait son nom.

La mort de son père arriva un an après ce mariage néfaste. Devenu comte de Sade, quoique le titre de *marquis* lui soit resté, comme pour le distinguer de ses honorables ancêtres, et maître alors d'une grande fortune qu'il ne craignait plus de perdre au moindre caprice d'un rigide vieillard, il chercha, dans le tourbillon des plaisirs, les moyens d'étourdir l'amour incestueux qui le dévorait. Il ne savait pas en quel endroit était cachée Mlle de Montreuil, à laquelle il avait déclaré ses sentimens, et qu'il voyait prête à y répondre, quand on la lui enleva pour l'ensevelir dans un cloître : il s'épuisa en démarches inutiles afin de découvrir la retraite de sa belle-sœur; mais, plus ses recherches étaient actives, plus la famille de Montreuil mettait de soin à les faire échouer. Enfin, il redoubla de folie et d'emportement dans ses libertinages, où il dépensait sa santé et ses richesses avec l'aide des roués de la cour et des plus méchans garnemens de bas étage. Tantôt il était le coryphée des orgies musquées du duc de Fronsac et du prince de Lamballe; tantôt il se mêlait à des laquais dans d'ignobles saturnales. Initié aux mystères des petites maisons et des mauvais lieux, il avait déjà l'ambition de surpasser les prouesses licencieuses de ses compagnons de débauche.

Cependant on aurait tort de croire à la lettre les dénonciations de la

veuve Rose Keller qui, le 3 avril 1768, conduite par le marquis de Sade dans sa maison d'Arcueil, y fut garottée et fustigée avec des circonstances obscènes, que Mme Dudeffant n'a pas osé décrire dans ses lettres à Horace Walpole, mais que les femmes les plus prudes se faisaient raconter, sans rougir, à l'époque où cette affaire eut tant d'éclat. Rose Keller était une prostituée qui accepta d'abord les honteuses propositions du marquis, mais qui s'effraya ensuite de l'appareil extraordinaire de tortures que ce libertin déployait autour d'elle, peut-être pour se divertir de la crédulité et de la peur de cette fille; elle fut tellement effrayée que, dès qu'elle se vit seule, elle rompit ses liens, se précipita par la fenêtre dans la rue, et risqua de se tuer pour échapper à la mort plus horrible qu'elle appréhendait. Elle se blessa dans sa chute; et le sang qui coulait de ses blessures émut d'indignation le peuple rassemblé autour de la victime nue, toute bleue de coups, et criant vengeance. On eût mis en pièces le marquis de Sade qui se sauva de table, à moitié ivre, et fut poursuivi à travers la campagne par les paysans furieux. La fille porta plainte; l'accusé fut arrêté, enfermé au château de Saumur, puis dans celui de Pierre-Encise à Lyon. C'était une première satisfaction donnée au scandale de l'attentat qui se réduisit, dans l'instruction, à des actes coupables de débauche, mais non qualifiés par la pénalité judiciaire; l'accusation fut mise à néant par des lettres d'abolition et surtout par le désistement de l'accusatrice, qui se contenta d'une somme de cent louis, laquelle lui servit de dot l'année suivante. Mais les détails hideux de cette accusation ne furent point oubliés dans le public, quoiqu'ils se trouvassent plus ou moins entachées d'exagération et de calomnie.

Cette aventure ne fit qu'irriter davantage contre la société tout entière cet homme orgueilleux et passionné qui ne croyait pas avoir forfait en achetant à prix d'or le droit de commettre même un crime. Le marquis de Sade descendit alors de la sphère élevée où sa naissance et sa fortune lui avaient assigné une place; il s'écarta des connaissances qu'il avait dans la haute aristocratie; il se concentra dans des amitiés subalternes, fréquenta les comédiens et les gens de lettres les plus mal famés, s'entoura de femmes perdues et ouvrit libre carrière à ses goûts pervers. M. de Montreuil obtint un ordre de la police pour que son gendre fût relégué en Provence, au château de la Coste. Le marquis de Sade y transporta son train de vie, ses habitudes dépravées, ses odieux complices; mais comme il sentait la nécessité d'imposer à ses vassaux une apparence de respect et de crainte, il continua tous ses débordemens sous un air de bonne compagnie, et voulut étouffer la voix réprobatrice de l'opinion au milieu du fracas de son luxe et de ses divertissemens. La noblesse des en-

virons afflua long-temps aux fêtes de la Coste, où la véritable comtesse de Sade était parodiée par une aventurière, tandis qu'elle demeurait à Paris, confinée obscurément dans la maison maternelle, sans adresser à son mari d'autres reproches que celui d'une conduite chaste et régulière en opposition avec la sienne. L'héritier du nom de Sade, plongé dans le vice, ne parvenait pourtant pas à triompher d'un amour qui le consumait.

Mme de Sade, par le conseil de ses amis et de sa famille, se décida enfin à se rapprocher de l'époux qu'elle avait pris sans le connaître, et pour qui elle ne cessait d'implorer le ciel; elle demanda au marquis la permission d'aller habiter le château de Saumane, qu'ils possédaient auprès de la fontaine de Vaucluse; elle eut l'imprudence de lui dire qu'elle s'y rendrait avec sa sœur, récemment sortie du couvent. Le marquis de Sade apprit cette nouvelle comme la réalisation de sa plus chère espérance; il applaudit perfidement au projet de sa femme, et promit d'aller la voir, aussitôt qu'elle serait à Saumane. Il lui tint parole : il était impatient de se retrouver vis-à-vis de sa belle-sœur, qui lui parut plus jolie après une absence de six ans. Mais cette absence avait agi sur la raison de Mlle de Montreuil, qui, d'ailleurs instruite de l'exécrable réputation du marquis, s'accusait de l'avoir aimé, sans se douter qu'elle l'aimait encore, et que ce feu couvert de cendres se rallumerait plus ardemment au moindre souffle de la séduction. Le marquis commença par tromper sa femme pour mieux abuser ensuite sa belle-sœur; il affecta devant Mme de Sade un changement complet d'idées et de mœurs, il pleura même ses erreurs passées, et fit de tels sermens, que Mme de Sade y ajouta foi en bénissant la main de Dieu.

Mais la première fois qu'il put amener un tête-à-tête entre Mlle Montreuil et lui, ce fut un langage bien différent : il lui jura qu'il n'avait jamais aimé qu'elle, et que les fautes même dont il s'avouait coupable n'étaient que le résultat de cet amour poussé au désespoir; il la menaça de se frapper de son épée, de se noyer dans la Sorgue, de se jeter du haut des tours de Saumane, si elle refusait de lui pardonner et de lui rendre le même amour dont il s'était cru digne avant de contracter un mariage détesté. Mlle de Montreuil, ébranlée par ces véhémentes protestations qu'accompagnait la pantomime la plus pathétique et la plus vraie, dissimula néanmoins son émotion en se retirant dans son appartement où le marquis ne réussit pas à la suivre. Il avait assez étudié les signes extérieurs qui trahissent le cœur des femmes, pour être certain que le cœur de sa belle-sœur lui appartenait toujours. Quant à lui, il aimait encore cette jeune personne avec tant de passion, qu'il résolut de l'enlever et de passer avec elle en pays étranger.

Voici l'étrange plan qu'il conçut et exécuta : Il se rendit à Marseille dans le courant du mois de juin, accompagné d'un domestique affidé qu'il avait dressé à servir ses plus criminelles débauches; il s'était pourvu de pastilles de chocolat, dans la composition desquelles entrait une forte dose de mouches cantharides, ce terrible et dangereux stimulant qui produit de si effroyables désordres dans le système nerveux. Les deux complices allèrent ensemble dans une maison de filles publiques où ils prodiguèrent le vin, les liqueurs et les pastilles spasmodiques : l'effet de ces pastilles ne se borna pas à des rires, des danses lascives et des symptômes dégoûtans d'hystérie : une des malheureuses, que la drogue excitante avait mise dans l'état des bacchantes de l'antiquité, s'élança par la fenêtre et se blessa mortellement, tandis que les autres, à demi nues, se livraient aux plus infames prostitutions, à la vue du peuple accouru devant la maison qui retentissait de cris et de chants frénétiques. Le marquis de Sade et son valet s'étaient enfuis, mais ils furent aussitôt dénoncés à la vindicte publique, et les magistrats se réunirent aux médecins pour constater les circonstances de ce complot érotique. Deux filles moururent des suites de leur fureur impudique, ou plutôt des blessures que ces infortunées s'étaient faites dans une épouvantable mêlée.

Dès que le parlement d'Aix se fut saisi de cette affaire, le marquis de Sade, qui avait eu la précaution de se cacher, se fit écrire, par un des conseillers de ce parlement, une lettre dans laquelle on annonçait l'issue inévitable du procès, une condamnation infamante, le supplice de la roue et la confiscation de tous les biens du coupable. Muni de cette lettre qui exagérait les détails du crime et qui en faisait un véritable empoisonnement, de la nature la plus scélérate, il se présente un soir au château de Saumane. Il avait eu soin d'éloigner sa femme; il avait rassemblé en secret le plus d'argent possible, et obtenu même, en offrant de grosses remises, le paiement anticipé de ses fermages; il avait enfin préparé une chaise de poste et des relais particuliers jusqu'à la frontière. Il entre précipitamment dans la chambre de sa belle-sœur, se jette à ses pieds, les lui baise en poussant des sanglots étouffés, se nomme lui-même un monstre indigne de pitié, s'accuse des plus grands forfaits, et déclare qu'il va s'en punir par un suicide. Mlle de Montreuil, surprise, émue, épouvantée, lui demande, en pleurant, l'explication de ce grand trouble qu'elle essaie de calmer avec des paroles affectueuses.

— Je vous aime au point de ne vouloir plus vivre sans vous, dit-il avec tous les signes de la plus vive douleur; je sais que vous ne m'aimez pas; je sais que vous me méprisez! Cette pensée a fait mon crime : j'étais décidé à périr, mais par une vengeance que j'aurais souhaité exercer sur

l'humanité entière, je formai le dessein d'immoler avec moi quelques misérables qui m'avaient perdu de réputation, en m'attribuant des infamies que je renvoie à leurs infames auteurs; j'ai préparé de mes mains le poison; plusieurs personnes ont succombé; le hasard m'a sauvé, et maintenant je vais me faire justice, après vous avoir dit adieu, pour échapper au châtiment qui m'est réservé.

Mlle de Montreuil ne comprit pas bien cette histoire inventée par le marquis de Sade, et la lettre qu'il lui fit lire ne servit qu'à augmenter le trouble de son esprit : elle voyait seulement que son beau-frère était exposé à une condamnation capitale, et elle se persuadait aveuglément qu'elle-même avait amené ce malheur en repoussant un amour capable de tout s'il était réduit au désespoir; elle s'accusa donc de cruauté et d'injustice, elle supplia tendrement M. de Sade d'éviter le jugement qui l'attendait, de se dérober par la fuite aux conséquences de cette affaire, de sauver du moins sa tête, puisqu'il avait perdu l'honneur. C'était là le résultat que le marquis espérait de sa ruse.

— Eh bien! s'écria-t-il avec exaltation, je consens à vivre, je consens à fuir, si vous ne m'abandonnez pas, si vous m'aimez! autrement, adieu, laissez-moi mourir!

Une heure après, Mlle de Montreuil, toute pâle, toute tremblante, était assise à côté du marquis de Sade dans une chaise de poste, autour de laquelle les amis de celui-ci venaient le féliciter de sa conquête, et faire des vœux pour qu'il la conservât long-temps. La pauvre demoiselle restait muette au fond de la voiture, où sa honte et sa rougeur n'avaient pas d'autre voile qu'une nuit obscure à peine éclairée par quelques flambeaux : le marquis triomphait.

— Adieu, messieurs, dit-il gaiement aux témoins de cet enlèvement, faites comme moi pénitence : je vais fonder un ermitage en Italie et adorer le parfait amour.

Les deux amans partirent, et le 11 septembre de la même année le parlement d'Aix condamna le marquis à être rompu vif en effigie, malgré toutes les démarches des familles de Montreuil et de Sade pour empêcher cet arrêt. Le ravisseur semblait être corrigé de ses mauvaises mœurs et surtout de ce besoin de scandale qui l'avait tourmenté jusque-là; il menait une vie rangée et très édifiante, à l'inceste près, lorsqu'une maladie violente emporta dans ses bras Mlle de Montreuil à l'âge de vingt-un ans. La douleur que lui causa cette mort prématurée fut suivie d'un retour vers ses anciennes habitudes : il redevint un fanfaron de crimes.

Paul L. Jacob, bibliophile.

BULLETIN.

Enfin, grace au ciel, il n'est plus question de la grippe sérieusement. Si nos docteurs de Paris n'ont pas eu, comme ceux de Londres, l'ingénieuse prévoyance de mettre en bouteille de l'air épidémique afin de l'analyser à loisir, l'épidémie passée, c'en est fait, la science médicale a perdu l'occasion d'une expérience bien intéressante. Il est trop tard, il n'y a plus d'air de grippe présentement.

Ainsi la grippe a vécu à peu près ce qu'a vécu le carnaval. Elle était née avec lui, elle est morte avec lui. Le mercredi des cendres a enterré dans la même fosse le carnaval et la grippe. Qu'ils reposent en paix! Leurs destinées ont été pareilles; l'un n'avait pas été plus divertissant que l'autre.

Ici, nous entendons parler surtout de ce carnaval suranné, vieil enfant décrépit, qui se promène de jour par les rues, habillé en Jeannot ou en Turc, soit à pied, crotté jusqu'à l'échine, soit en cabriolet ou en citadine, précédé de sa musique de cornets à bouquin, et suivi des acclamations enthousiastes des petits enfans ébahis. Ce carnaval-là a paru, cette année, si triste, malgré le beau soleil qu'il faisait, si malade, si délabré, qu'il est mort, nous l'espérons bien, pour tout-à-fait, pour ne plus res-

susciter. La mystification a été grande dans la foule débonnaire qui encombrait, le mardi-gras, les contre-allées des boulevarts. Le désappointement était général, et se traduisait partout en colloques de la nature de celui-ci : — « Où sont les masques, monsieur? Avez-vous vu les masques? — Non, monsieur; mais ceux qui les ont vus assurent qu'il y en avait cinq voitures. Ces masques étaient, dit-on, fort mélancoliques et en fort mauvais état. Hélas! tout est bien changé. Ce ne sont plus maintenant les masques du temps de l'empire, ou plutôt ce sont les mêmes masques, tant ils sont usés et râpés ! Certainement les costumiers n'en ont pas refait de nouveaux depuis vingt-cinq ans. »

Après le très petit nombre d'honnêtes gens qui se divertissent à couvrir leur face d'un masque, et le très grand nombre de gens non moins honnêtes qui prennent plaisir à s'en aller à la recherche des masques, ce qu'il y a de plus curieux peut-être, ce sont les graves personnages qui continuent d'affirmer aujourd'hui, comme ils affirmaient sous la restauration, que les masques sont subventionnés par la police. On a entendu, mardi dernier, de ces incrédules systématiques attribuer sérieusement à M. Gabriel Delessert l'émission des cinq voitures qui s'étaient, un instant, montrées sur le boulevart. Vraiment, si la police a payé cette fois les masques, on ne dira pas qu'elle a ruiné les contribuables par cette dépense, ni qu'elle a eu l'ambition de témoigner une allégresse publique bien violente.

Mais en vérité, je vous le redis, le carnaval des rues n'existe plus. Nous avons rencontré nous-mêmes, n'ayant pu l'éviter, l'antique et classique mascarade du bœuf gras. Était-ce bien là celle que nous avions vue, il y a quelques années, si brillante et magnifique? Quelle décadence! Pour tout appareil, en tête du cortége, rien qu'un détachement de deux gardes municipaux à cheval. Nul ordre, nulle splendeur. La demi-douzaine de Grecs, de Romains et de sauvages qu'il y avait, marchait en guenilles pêle-mêle et confondue. Le Temps, ce vieux cocher du char, avait bien sa barbe blanche, sa faux et ses ailes, mais l'amour était un enfant morose et ridé, sans arc, sans flèches, sans carquois, sans sourire. Triste symbole! Cela voulait-il dire que le Temps nous entraîne, en effet, toujours aussi rapide et impitoyable, mais que l'amour ne nous fait plus ces douces blessures qui empêchaient jadis de sentir la fuite des heures? Enfin, chose étrange et qui scandalisait principalement les assistans! Le bœuf gras, ce bœuf autrefois colossal et fléchissant sous l'embonpoint, le bœuf gras n'était cette année qu'un misérable bœuf chétif, d'une excessive maigreur. Je vous demande ce que c'est qu'un carnaval qui en est réduit à un pareil bœuf gras.

Quant au carnaval de nuit, au carnaval des bals masqués, c'est autre chose. Celui-là n'avait jamais eu la moindre envie de mourir. Cette année, il a été doué d'une vie plus ardente encore et plus énergique. Long-temps il lui avait suffi de promener sa frénésie de la Porte-Saint-Martin à l'Odéon, des Variétés au Palais-Royal, de chez Jullien chez Musard. Or, comme elle s'était prodigieusement ennuyée aux bals de l'Opéra malgré leurs poétiques intermèdes de *jotas*, de *fandangos* et de *boleras zapateadas*, la fashion résolut d'obtenir un dédommagement, et d'introduire à l'Opéra même, mardi passé, le carnaval frénétique dans la personne de Musard, sa divinité. La chose n'était pas facile. M. Duponchel, il est vrai, ne demandait pas mieux, car on lui offrait un prix superbe pour la location de sa salle. Mais M. le ministre de l'intérieur et M. le préfet de police se montraient peu disposés à souffrir qu'on compromît, rue Lepelletier, la double dignité de la morale et de l'Académie royale de Musique. Cependant le dandisme, qui règne au club des jockeys, n'est pas sans influence près de la doctrine. Le dandisme usa tant et si bien de ses amis haut placés, que M. Gasparin et M. Gabriel Delessert permirent qu'on leur forçât la main. Le bal Musard fit, en dépit de toute résistance, son entrée à l'Académie royale de Musique. Au dire des gens qui se connaissent en bacchanales, la bacchanale de l'Opéra a été sublime. L'orgie, qui avait déposé 29,000 francs de recette à la porte, en a repris environ le sixième dans la salle en dégâts. L'orgie a été furieuse et indomptable; elle a brisé tout ce qu'elle a pu briser. Les loges de la cour, inutilement barricadées, ont été prises d'assaut. On a déchiré et mis en pièces leurs tentures. Musard, le héros de cette ronde du sabbat, a été porté en triomphe, aussi digne et aussi majestueux qu'un consul romain. On ne sait pas au juste le nombre des danseurs restés sur le champ de bataille, écrasés sous les dix mille pieds du galop infernal. Qu'importe? Ce n'est pas après une pareille nuit qu'il s'agit de regretter quelques victimes du plaisir général. Vive la fashion parisienne pour l'élégance, le raffinement et l'amabilité de ses joies nouvelles!

Un fait piquant et curieux, c'est qu'on a compté à l'orgie de l'Opéra un nombre considérable de députés. On se souvient que la plupart des honorables membres avaient fait défaut le matin à la chambre, si bien qu'on avait dû interrompre la discussion de la loi sur les attributions municipales. Il est vrai que ces prévoyans législateurs avaient eu besoin d'une petite sieste dans la journée, afin de se préparer aux fatigues de la nuit.

Cette nuit du mardi gras, si fougueuse, a eu pourtant ses fêtes aristocratiques plus douces et plus paisibles. La cour a donné son petit bal costumé annuel. Ce petit bal costumé est bien autrement épuré et exclusif

que les petits bals de cinq cents invités qui font déjà tant d'envieux. Comme aux spectacles du château, il ne s'y trouve guère, outre la famille royale, que les dames d'honneur, les aides-de-camp ou généraux de service, et quelques très rares élus. Le bal de mardi a fini pieusement à minuit. La princesse Marie avait un costume algérien que le duc de Nemours a rapporté d'Afrique.

Le bal de lord Pembroke n'a pas produit tous les troubles qu'on en redoutait. Les opinions y étaient tellement mêlées, que chacun a pu paraître sans embarras et sans gêne. Un seul des fils du roi s'y est montré, c'est le duc de Nemours, qui est venu en sortant du petit bal des Tuileries. L'arrivée du prince n'a pas empêché les légitimistes présens de danser douloureusement en grand deuil comme ils dansent. L'absence du duc d'Orléans au bal de lord Pembroke n'a rien, du reste, qui soit particulièrement significatif. Le duc d'Orléans se retire décidément des bals. Il ne fréquente plus que quelques salons politiques; encore s'est-il récemment éloigné de celui de M. de Flahaut. Cependant les doctrinaires se méprennent, s'ils attribuent cette retraite au peu de faveur dont jouit M. Guizot chez M. de Flahaut. Le prince n'est pas du tout aussi avant dans la doctrine qu'ils le supposent.

La singulière correspondance entre le maréchal Clausel et M. Dupin et la plus singulière explication qui a terminé ce différend épistolaire n'ont pas absorbé toute l'attention politique. On s'est occupé beaucoup des petites révolutions qui se sont faites dans la presse quotidienne.

D'une part, M. l'abbé de Lamennais a pris la direction du *Monde*. Il est venu au secours de ce journal nouveau-né qui se mourait déjà. Le *Monde* ainsi renouvelé vivra sans doute. Il faut espérer que M. de La Mennais n'y dépensera pas inutilement sa brillante éloquence comme dans *l'Avenir*.

D'autre part, le centre gauche n'a pas su soutenir le *Journal de Paris* et a laissé la doctrine s'y établir. C'est une faute. En politique comme en guerre on a toujours tort d'abandonner une batterie qui ne manque jamais d'être tournée contre vous par l'ennemi.

Le système de la doctrine en fait de presse semble être, au surplus, non pas d'avoir de bons journaux, mais d'avoir beaucoup de journaux, la quantité, sinon la qualité. M. Henri Fonfrède était venu de Bordeaux exprès pour militer dans *la Paix*. Mais *la Paix*, qui avait déjà ses Démosthènes, ne laissait pas assez d'espace aux philippiques contre-révolutionnaires du publiciste gascon. Afin que M. Henri Fonfrède eût ses coudées franches, on lui a procuré un journal où il pût s'étendre à peu près seul et à son aise. C'est au *Journal de Paris* qu'il a donc définitivement planté le drapeau de la presse *gouvernementale*.

Gouvernemental! Oh! le vilain mot barbare! le plus barbare de la langue politique! Soyez-en sûr pourtant, M. Henri Fonfrède eût inventé ce mot-là s'il n'eût pas existé. N'attendez rien de français d'un homme qui a la tournure et les manières de M. Henri Fonfrède. Si le style est l'homme, l'homme n'est pas moins le style. On nous a montré ce rare écrivain qui se produit glorieusement de par les salons de la doctrine, et rien qu'à le voir, déjà bien vieux pour avoir si peu de sagesse, rien qu'à voir sa grotesque chevelure hérissée, le mouchoir de couleur qu'il porte au cou en forme de jarretière et en guise de cravate, à voir tout cet air étrange de provincial vulgaire, nous avons trouvé parfaitement naturel qu'il ait le style diffus, commun, grossier, les idées ridicules et incohérentes que vous lui connaissez.

Et c'est là une des notabilités nouvelles auxquelles la doctrine confie la défense de sa cause! C'est en l'honneur et au profit de M. Henri Fonfrède que la doctrine disgracie les vieux services, la vieille fidélité, le vieux dévouement du *Journal des Débats*. O ingrate doctrine!

Il y avait d'ailleurs long-temps, disent des personnes qui se prétendent bien informées, que cette trahison se complotait, de front avec plusieurs autres. On parle de certains petits soupers mystérieux, où M. Rémusat aurait négocié l'affaire en buvant avec la jeune presse à la santé du *Journal des Débats* très malade.

A peine averti que la bombe allait être lancée contre lui, le *Journal des Débats*, tout malade qu'il était, s'est mis en campagne. Il est monté à cheval, il a enfoncé son chapeau, il est accouru furieux chez M. Gasparin. Mais M. Gasparin est l'innocence même. Il n'en pouvait mais. M. Gasparin a toujours des chefs responsables. Il a renvoyé les plaignans à qui de droit, c'est-à-dire à M. Guizot, le grand coupable. Néanmoins, tout en protestant de son éternelle reconnaissance pour le *Journal des Débats*, M. Guizot n'en continue pas moins de fraterniser secrètement avec la jeune presse et M. Henri Fonfrède. Le *Journal des Débats* a eu beau faire la grosse voix, sa grosse voix n'a pas effrayé ses anciens amis.

On aurait mauvaise grace, du reste, à blâmer le ministère de laisser là son vieil allié, pour s'adresser à d'autres organes plus jeunes qui paraissent destinés désormais à recevoir ses plus secrètes pensées. Le *Journal des Débats* n'a pas été heureux dans ses palinodies ministérielles depuis le 6 septembre; et si l'on cherche la raison des ridicules panégyriques, des malencontreux plaidoyers qui ont encombré ses colonnes depuis cette époque, on la trouvera dans l'absence de la seule pensée qui le dirige. De tout temps, le *Journal des Débats* a suivi l'impulsion de M. Bertin de Vaux, dont M. de Talleyrand a dit : « C'est l'homme qui cause le mieux

en Europe... après moi. » Tant que le diplomate de la rue Louis-le-Grand est là, le journal marche droit; chacun s'incline et s'efface devant cette volonté despotique; mais que le maître s'éloigne un mois, et la scène change; le mal qu'il retenait déborde, les petits amours-propres qu'il étouffait du pied renaissent plus acharnés et plus venimeux que jamais. On loue, on attaque à tort et à travers, sans critique ni discernement; l'exploitation commence, les intérêts de famille envahissent le journal; M. de Gasparin est un grand ministre, et Mlle Bertin un grand musicien. On dirait que le *journal influent*, comme dit M. Scribe dans sa *Camaraderie*, n'est plus dirigé par le pair de France, mais par quelque gros fermier du Yorkshire, à chapeau de quaker, qui s'est cru tout à coup initié aux secrets d'état pour avoir serré la main de quelques membres des communes. Lorsque l'heure de la retraite aura sonné pour M. Bertin de Vaux, qui lui succédera? qui se chargera de ce lourd fardeau? que deviendra cette antique machine, dénuée de son impassible régulateur?

Il ne faut cependant pas trop féliciter la doctrine des champions qu'elle a récemment conquis. Dans le nombre des athlètes et des personnages *gouvernementaux* qu'elle s'est ralliés depuis qu'elle est remontée au pouvoir, y a-t-il un seul homme considérable et d'une vraie portée? Pour caractériser ces nouvelles recrues de la doctrine, un homme d'esprit disait : *Voilà des hommes d'une habileté consommée; malheureusement ils ne savent pas l'orthographe.*

— M. le ministre de l'instruction publique a nommé M. Philarète Chasles conservateur de la bibliothèque Mazarine, en remplacement de M. Osmont, mort récemment. On ne peut qu'applaudir à ce choix; c'est une justice rendue au talent et à l'érudition d'un écrivain bien connu par ses travaux littéraires.

— La sixième livraison des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publiés par M. Bobée, sous la direction de MM. Michaud et Poujoulat, vient de paraître. Elle se compose des *Mémoires du cardinal de Retz*. Ce volume enrichi d'excellens travaux préliminaires, imprimé avec une correction parfaite, offre une des lectures les plus solides et les plus piquantes qu'on puisse faire. On ne peut trop encourager une collection éditée avec tant de soin.

— Le nouvel ouvrage de M. le docteur Richerand, intitulé : *De la Population*, est tout-à-fait en dehors des travaux habituels du célèbre professeur. Si l'on est curieux de connaître les idées politiques et écono-

miques de l'auteur des *Erreurs populaires* et de tant d'autres beaux livres de médecine, on est bien surpris quand on trouve que sa dernière publication n'est qu'un entassement de paradoxes plus ou moins ingénieux, plus ou moins spirituels, en faveur du pouvoir absolu. Nous ne pouvons croire, quant à nous, que le livre *De la Population* ait été écrit sérieusement. Nous pensons, au contraire, que M. Richerand a voulu faire au fond une piquante satire du despotisme bien plutôt que son apologie.

— Nous recevons de M. Levavasseur la réclamation suivante au sujet de la note insérée sur l'ouvrage de *la Pierre de touche*, de Mlle Ulliac. Nous apprenons qu'un procès entamé doit prochainement trancher la question, et nous insérons purement et simplement la lettre de M. Levavasseur.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

« Vous avez publié dans votre avant-dernier numéro une note sur un ouvrage d'éducation de Mlle Ulliac Trémadeure, intitulé : *la Pierre de touche*. L'auteur de cette note, pour rehausser le mérite du livre de cette dame, s'est cru obligé d'attaquer à la fois l'auteur et l'éditeur d'un roman publié sous le même titre. Sans blâmer aucunement cette méthode, dont le public est le seul juge, permettez-moi, monsieur, d'informer vos lecteurs que les faits énoncés dans la note en question sont d'une complète inexactitude.

« Lorsque j'achetai le roman intitulé : *la Pierre de touche*, j'ignorais qu'il existât un ouvrage récent du même titre, et je me porte garant que l'auteur l'ignorait ainsi que moi. Je ne connus l'existence de l'ouvrage de Mme Trémadeure que lorsque son éditeur vint chez moi me l'apprendre, en me demandant de changer le titre du roman *que je venais d'annoncer*. Pour toute réponse, je lui montrai les feuilles imprimées du roman qui, à chaque page, portaient ces mots : *la Pierre de touche*, ce qui constituait l'impossibilité de changer le titre sans réimprimer tout l'ouvrage. L'auteur de la note, qui me prête un propos que je n'ai point tenu, n'eût été qu'équitable en rapportant ce fait. Si, comme il l'insinue, j'avais voulu du scandale et du bruit pour vendre l'ouvrage de Mme la marquise d'E..., j'aurais répondu à une première attaque d'un journal. J'ai préféré le si-

lence. Ma position d'éditeur me permet de l'affirmer : l'auteur qui a débuté par *Valida* n'avait nullement besoin d'étayer le succès de son second roman sur le succès d'un ouvrage à la moralité duquel je me plais à rendre hommage, et s'il a mis en tête de son livre ces mots : *la Pierre de touche*, c'est qu'ils renferment la pensée philosophique de son œuvre.

« Les romans d'aujourd'hui, comme ceux d'autrefois, sont destinés à des lecteurs qui ne lisent plus guère d'ouvrages dits d'éducation, quelque bons qu'ils soient, et je crois qu'il serait puéril à moi d'assurer ici que je n'ai jamais voulu ravir à Mlle Trémadeure un seul de ses très jeunes lecteurs. Je le déclare donc loyalement, et sans que cela puisse être pris en mauvaise part pour l'un ou pour l'autre ouvrage, *la Pierre de touche*, par l'auteur de *Valida*, n'est pas du tout la même chose que *la Pierre de touche* de Mlle Trémadeure.

« Agréez, monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentimens distingués.

« V. Levavasseur. »

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

I.

Un cri déchirant sortit du fond d'une alcôve.

Tout à coup un homme, dont le costume était en désordre, s'échappa de cette alcôve et tomba dans les bras d'un autre homme extraordinairement agité. Ils s'embrassèrent à plusieurs reprises sans pouvoir se parler. Enfin, l'un des deux s'écria :

— Monsieur le duc, c'est un garçon : Dieu vous envoie un fils!

— Un fils! docteur, un fils!

— Un superbe garçon, monsieur le duc; l'accouchement a été laborieux. Mais enfin ma mission est finie et la vôtre commence. Vous l'avez, ce fils si désiré; il sera digne de votre nom et de votre fortune.

— J'en ferai un sage, docteur. Oh! je suis le plus heureux des hommes; la joie m'étouffe; un fils! quand je n'espérais plus avoir d'héritier, quand mon nom allait s'éteindre! et s'éteindre dans

huit ans, plus tôt, peut-être. C'est que je suis vieux, très vieux; je ne rougis pas de le dire; maintenant je puis mourir sans regret, car j'ai un fils. Ce sera un noble enfant, docteur, n'est-ce pas?

— Jusqu'ici, monsieur le duc, il promet d'être fort bien constitué.

— Un ami de l'humanité, n'est-ce pas?

— C'est possible. Il a pris le sein tout de suite.

De peur de troubler le repos de sa femme, et peut-être aussi pour ne pas froisser ses opinions, le duc entraîna le docteur dans un cabinet où il exhala sa joie tout à son aise.

— Docteur, nos enfans vaudront mieux que nous. Le mien ne démentira pas nos espérances. Washington ajoutera un nouveau lustre au nom des Levert; mon fils, je vous l'ai dit, s'appellera Washington! comme le héros dont je ne regarde jamais le buste sans sentir mes yeux s'obscurcir de larmes.

Le duc s'était retourné vers un des portraits d'hommes illustres qui ornaient son cabinet.

— Croiriez-vous, docteur, que ce mot de fils me remplit la bouche autant que si je disais : Je suis le roi de France! Mon fils, Washington, docteur, n'aura aucun sot orgueil de race. Il ne se rappellera qu'il est grand que pour se souvenir d'être juste. Mais quoi! vous nous quittez, docteur! Où allez-vous donc à minuit?— Il est plus de minuit même, il est deux heures; il neige, le temps est affreux; restez donc; on va vous dresser un lit dans cette pièce.

— Je ne puis rester plus long-temps, monsieur le duc; on m'attend à l'hospice des Enfans-Trouvés, où je devrais avoir fait ma tournée depuis plus de deux heures.

— On abandonne des enfans! des fils!

— Tous ne naissent pas fils de ducs.

— Et c'est un grand malheur, docteur. La Providence l'a réglé ainsi; les uns en haut, les autres là-bas.

— Bien bas, monsieur le duc. Mais je vous souhaite une bonne nuit. —Vous permettez que je parte?

Le duc posa sa main sur celle du docteur avec un abandon de roi qui se fait populaire dans un bel instant de familiarité, et en lui parlant du ton de générosité exubérante d'un homme complè-

tement satisfait, qui n'a plus rien à désirer sur la terre, il lui dit avec onction :

— Docteur, vous allez aux *Enfans-Trouvés*?

— Je devrais y être, monsieur le duc.

— Veuillez, docteur, je vous en prie, prendre le nom ou bien remarquer avec soin le signe particulier du dernier enfant qui aura été abandonné cette nuit.

— Quelle idée, monsieur le duc!

— Acquittez-vous de cette commission, et sur mon honneur je n'oublierai ni ce nom ni cette marque.

— Et qu'en ferez-vous ensuite?

— Né la même nuit, à la même heure que mon fils Washington, cet enfant sera le frère de mon fils, il en sera l'ami. Le duc tendra la main au bâtard dans le chemin scabreux de la vie où ils auraient marché tous deux sans se voir, où ils se seraient rencontrés peut-être pour se mépriser, pour se haïr, pour s'égorger. Si, par mon action, il n'est pas sûr que j'empêche un crime, il est certain que je crée deux amis. Docteur, cette pensée que la joie me suggère, que ma raison ratifie, vous paraît-elle condamnable?

— Elle me paraît indifférente, répondit froidement, et sans qu'on l'interrogeât, une personne assise à l'autre bout du cabinet.

— Comment, indifférente? Voilà comme vous êtes toujours, mon frère.

— Je suis toujours de mon avis; en cela je ressemble à beaucoup de monde. Franchement votre idée n'est ni extraordinaire, ni merveilleuse, ni très commune cependant. Indifférente, c'est le mot : je l'ai dit. Mon avis est que vous jouez à la loterie.

— Je joue à la loterie! mon frère. Je rends un homme à coup sûr heureux; j'en fais l'ami de mon fils. Je joue à la loterie!

— Et si votre fils est un scélérat, vous donnez là un bel ami à cet inconnu, qui s'en serait bien passé.

— Mon frère, vous êtes un terrible astrologue. Eh bien! si mon fils est un scélérat... mais cela ne saurait être... Mon Washington un scélérat! Le fils de votre sœur! votre propre neveu!

— Il y a des neveux scélérats. Mais, puisque cela vous répugne tant, j'admets que votre fils soit bon. — Voyons! Et si l'enfant trouvé est un monstre?

— Alors... Mais, mon frère, s'ils sont bons tous les deux? vous demanderai-je à mon tour.

— Dans ce cas vous aurez gagné. — J'avais donc raison de dire d'abord que vous jouiez à la loterie.

— Que ferai-je, monsieur le duc? car je ne puis rester ici jusqu'à ce que votre fils ait assez grandi pour décider la question.

— Faites ce que je vous ai dit, docteur. Retenez bien le nom et le signe de l'enfant qui aura été porté cette nuit à l'hospice.

— Ainsi, c'est convenu.

— Irrévocablement convenu, docteur.

— Mais—à propos—vous voulez, dit le docteur en revenant sur ses pas et en tenant sa canne d'une main et son chapeau de l'autre, vous voulez, n'est-ce pas? que l'enfant abandonné soit remarqué pour qu'il soit plus tard le compagnon d'existence de votre fils?

— Docteur, douteriez-vous de mes bonnes intentions, et pensez-vous que la réflexion m'empêchera jamais de réaliser les inspirations du bonheur?

— Permettez-moi d'achever, monsieur le duc. Mais si cet enfant abandonné n'est pas un garçon, si l'enfant est une fille?

Le duc de Levert regarda le docteur avec un profond étonnement.

La joie ironique d'un homme satisfait de voir se réaliser un danger qu'il avait prédit courut sur le visage du beau-frère du duc à cette objection si sensée et si naïve du docteur.

— Répondez donc, mon frère; si c'est une fille, sera-t-elle à dix-huit ans la femme de votre fils, et jusque-là sera-t-elle sa maîtresse?

— Je n'ai pas dit cela.

— Je le croyais, mon frère.

— Il est bien difficile d'être généreux, messieurs, à vous entendre.

— Et d'être philantrope quand on est duc, ajouta sardoniquement le beau-frère de M. Levert en se mouchant.

— Mais, docteur, ne me désespérez pas, l'enfant trouvé sera un garçon.

Du moment où cette opinion vous est agréable, sembla dire le visage du docteur, je consens à m'en rapporter à l'évènement. Et le docteur se retira.

Le beau-frère du duc de Levert alla se coucher, tandis que le duc courut embrasser son héritier Washington dans son berceau d'ébène tendu de soie.

II.

Il faudrait que je fusse arrêté par des voleurs, se disait le docteur, en se dirigeant de toute l'haleine de son cheval vers la rue d'Enfer, et en broyant la neige répandue sur le pavé des sombres rues du faubourg Saint-Germain. Si j'étais tué dans cette rencontre, que deviendrait la belle destinée de l'enfant de l'hospice? La sienne tient à la mienne dans ce moment; et la mienne dépend du caprice des malfaiteurs nocturnes, occupés ailleurs au lieu d'être ici.

Heureusement, aucun accident ne justifia les craintes philosophiques du docteur pendant son trajet de la rue Saint-Dominique à la rue d'Enfer; il descendit à la porte de l'hospice des Enfans-Trouvés sain et sauf, enveloppé dans sa houpelande de petit-gris.

Il sonna, traversa la cour, passa devant la statue du sublime Vincent-de-Paule, et monta suivi d'une sœur dans une des premières pièces du bâtiment. Un bon feu brûlait sous le marbre, et sur le marbre une théière, deux tasses et un sucrier pyramidalement lesté, attendaient les consommateurs de fondation, qui étaient la supérieure et le docteur de service. Un livre de prières à la main, les yeux attachés sur la pendule du fond, la supérieure semblait flotter entre deux méditations également puissantes. Près d'elle était ouvert un registre semblable de forme et de couleur à un grand livre de négociant, et sur ses pages, encore humides d'encre, reposaient une plume, une paire de lunettes et une tabatière en corne. De sa main gauche, distraite et pensive, la supérieure jouait avec ces divers objets dont elle venait de faire usage. Quelquefois ses doigts se portaient, et toujours aussi machinalement, au fond d'une petite corbeille d'osier où étaient rassemblés avec le pêle-mêle aimé des enfans une croix de cuivre, un collier en diamans, une montre et une jonquille à peine fanée.

Ce ne fut qu'aux saluts réitérés du docteur que la supérieure sortit de sa rêverie.

Elle se leva aussitôt pour offrir un fauteuil, et mettre auprès du feu la bouilloire d'étain.

— Notre nuit est terriblement agitée, docteur?

— Comment cela, ma mère, s'informa le docteur en dégageant ses socques sur des carreaux plus cirés et plus luisans que ceux d'un boudoir, et en posant sur une table sa houpelande et son chapeau.

— Il n'est que trois heures, et déjà quatre enfans ont été déposés au tour; quatre fois la sonnette a retenti. Bon Vincent-de-Paule! l'année sera féconde.

— Souvenirs des Russes et des Prussiens, ma mère. Dans quinze ans Paris aura d'étranges ressemblances à remarquer.

L'excellente supérieure sourit tristement; en femme assez élevée d'esprit et de cœur pour tout accepter du langage corrompu du monde sans en être blessée, elle convint par une affirmation discrète de la justesse de l'observation.

— Oui, docteur, répéta-t-elle en offrant à celui-ci une tasse de thé, quatre enfans.

— Et de quel sexe? s'informa le docteur, à qui le souvenir de la commission du duc revenait à propos.

— Ce sont quatre garçons, tous quatre charmans; quatre amours d'enfans. Ils dorment déjà dans la Crèche. —Voici les objets dont les parens ont accompagné leur dépôt. Une croix, un collier en diamans, une montre et une jonquille.

J'ai constaté ceci au procès-verbal de réception :

« La mère du garçon à la croix de cuivre a poussé des cris affreux dans la rue; elle retenait son enfant par les pieds, tandis que la sœur faisait de grands efforts pour l'emporter du tour. Elle a baisé les pieds de son enfant; elle a tendu ses mains dont la forme et la rudesse ont appris à la sœur qu'elle appartenait à la campagne. »

— Et le second garçon? demanda le docteur.

— Le second? — Mais lisez vous-même dans le registre, docteur.

En aspirant par petites gorgées son thé, encore trop chaud, le docteur lut :

Cet enfant, qui est du sexe masculin, avait une lettre attachée par un cordon en cheveux au collier de diamant passé autour de son cou. Cette lettre contient les lignes suivantes :

« On élèvera mon fils avec les soins les plus attentifs. Il appartient à un sang illustre. Si des temps meilleurs arrivent pour sa mère, il n'aura pas à rougir du malheur qui le condamne en naissant à être élevé dans cet hospice. Chaque mois un inconnu apportera cent francs à l'administration, afin qu'il ne soit rien refusé à ses besoins comme à ses goûts. »

A la bonne heure! — Quand le repentir est si près de la faute, la faute ne se renouvellera plus.

— Il est trop près de la faute, docteur. — J'y crois peu pour cette raison.

— Je n'ose contredire votre expérience, ma mère. Cependant il y a de la sincérité dans ces paroles.

— Docteur, je connais le monde : vous verrez si je me trompe. Mais êtes-vous curieux de lire les deux autres rapports?

— Il le faut bien pour savoir si les mères des deux derniers garçons exposés n'ont pas à nous révéler sur eux quelque infirmité particulière.

Le docteur lut encore :

« La montre que porte cet enfant s'arrêtera à quatre heures cette nuit. A quatre heures, je me serai donné la mort. Je désire que mon fils n'oublie pas, en portant toujours sur lui cette montre, que le crime de son origine a été expié la nuit même de sa naissance. »

Cette femme a encore trois quarts d'heure à vivre, supputa le docteur en se versant une seconde tasse de thé.

— Mon doux Seigneur! que de crimes là-bas dessous, fit la supérieure en étendant sa main droite du côté de Paris. Dirait-on cela à la tranquillité qui règne? — Elle se leva ensuite pour aller vers la croisée dont elle tira les rideaux. — Regardez, docteur.

Paris, en effet, dormait sous la neige et aux rayons de la lune. Ses monumens, ses groupes de maisons, moutonnaient entre la double lueur blafarde. Rien n'avait plus sa forme accoutumée dans l'immense champ de la capitale. Tout était démoli, échancré, en ruines. La Tour Saint-Jacques-la-Boucherie, Saint-Étienne-du-Mont, Notre-Dame, le Panthéon, semblaient de vieux mamouths sortant, après des siècles, de dessous la neige où ils étaient ensevelis. Leurs ossemens pointaient sous leurs linceuls en lambeaux. A leurs

pieds des débris poudreux de maisons étaient éparpillés; on eût dit aussi une ville de la lune. Le ciel était vert de bronze, et la tranquillité du chaos planait les ailes étendues sur ce désert. Quel homme, tout à coup transporté de son pays lointain et mis en présence de ce néant, eût pensé que sous ce tas de neige il y avait des maisons, des êtres pleins de vie et d'éveil; des passions tenant une torche à la main, et de l'autre une plume empoisonnée, ou un cornet de jeu, ou un poignard; eût-il pensé que des femmes rampaient ensuite sur cette plaine pour gravir des hauteurs perdues, et venir, sans souffle et sans force, déposer leurs enfans nus au sommet de ce promontoire d'où l'on ne découvrait que la neige sous le ciel, l'immensité sous l'infini.

— Ne trouvez-vous pas, docteur, qu'il n'y a de vrai que Dieu quand on compare ce calme aux choses odieuses qu'il recouvre?

— Voyons, répondit celui-ci, le dernier rapport avant d'examiner dans quel état sont les quatre enfans déposés cette nuit.

— Une jonquille était placée dans la main de cet enfant qui est du sexe masculin; autour de son bras on avait lié un papier où est écrit ceci :

« Vivent la joie, le vin de Champagne et les bals de Paphos ! cet enfant n'a besoin de rien. Venu au monde cette nuit au milieu d'une grande fête, il a été baptisé dans le punch; son parrain est un luron, sa mère une grivoise. Nous recommandons bien qu'on le fasse boire, afin qu'il nous revienne digne de ses parens et de lui. Si, un jour, dans quelque vingt ans, il prend fantaisie à un de ses mille pères de le réclamer, celui-là aura soin de dire de combien de feuilles se composait la jonquille ci-jointe: seulement, l'hospice des Enfans-Trouvés voudra bien conserver jusque-là dans l'eau fraîche ladite fleur, symbole virginal de la mère de l'enfant. A votre santé !

Et ont signé : Rose, l'Irrésistible.
Félicité, l'Agaçante.
Lucie, les Beaux-Bras.

Paphos, novembre 1814.

La supérieure essuyait la longue larme qui avait roulé sur sa joue pendant cette lecture, lorsqu'on sonna au tour.

— Un cinquième dépôt! docteur.

Quelques minutes s'écoulèrent, et une paysanne entra dans la salle, demandant avec instance qu'on lui donnât, par pitié, un enfant à allaiter. Son mari était parti, son fils était mort, elle était sans ressources.

— Venez, suivez-moi, dit la supérieure à la paysanne. Docteur, si vous le voulez, vous ferez votre visite en même temps.

Tous les trois passèrent dans la Crèche, vaste salle oblongue où sont les enfans trouvés. Pas un ne se plaignait; une lampe rayonnait sur de petits lits en fer propres comme des joujoux tout neufs. De distance en distance on apercevait de pieuses têtes de jeunes sœurs qui se penchaient sous les draperies pour sourire à ces anges blancs endormis. Une bonne vierge plane avec son ineffable sourire sur cette famille universelle dont elle est la véritable mère, car elle les reconnaît tous : les beaux et les difformes, les sains et les souffreteux, et ceux qui ont été accompagnés des baisers de leur père jusqu'à la porte de l'abandon, et ceux qui ont été rejetés hors du lit par le pied brutal de la débauche.

— Nourrice, choisissez, dit la supérieure à la jeune femme qui s'était présentée pour allaiter.

Celle-ci se précipitait comme une lionne sur l'un des quatre enfans venus dans la nuit, quand le docteur, l'arrêtant par le bras, lui dit :

— Ecoutez! nourrice, vous aurez 1000 fr. par an, outre vos gages de la maison, si au lieu de faire un choix, vous vous engagez à nourrir celui de ces quatre enfans que le sort vous indiquera.

La supérieure ne comprenait rien aux paroles du docteur.

La proposition n'étonna pas moins la jeune femme de la campagne, car, à ses habits grossiers et à sa coiffure particulière, on devinait aisément qu'elle arrivait de quelque ferme de la Normandie.

Prenant à part la supérieure, le docteur lui apprit en peu de mots le projet du duc de Levert, qui l'avait chargé d'adopter l'enfant déposé à l'hospice la même nuit où un fils venait de lui naître. Dans l'impossibilité de favoriser quatre garçons, pour un qu'on attendait, il était naturel qu'on laissât au hasard à faire un choix parmi ceux que le hasard avait réunis.

Une étrange hésitation se lut dans les traits de la jeune nourrice. Au fait, sembla-t-elle se dire, au lieu d'avoir un nourrisson, j'en aurai deux. Elle accepta.

Un voile fut jeté sur la corbeille où étaient la croix de cuivre, le collier en diamans, la montre et la jonquille; et une sœur de l'hospice fut priée de tirer un de ces quatre objets.

La sainte sœur adressa une fervente prière à la Vierge, glissa une main tremblante sous le voile, et ramena la croix de cuivre.

— Mon fils, c'est mon fils! s'écria la jeune paysanne : je nourrirai mon fils.

Elle courut vers le berceau.

Son fils était mort.

—Au premier venu des trois qui restent encore, s'écrie le docteur.

Il s'approcha du second lit, où était l'enfant de sang illustre qui portait un collier de diamans.

Mort pareillement.

Il court vers le troisième lit, celui où était l'enfant dont la mère avait indiqué sur une montre l'heure de son suicide.

Mort aussi.

Le docteur tire avec anxiété le rideau du quatrième lit, celui où avait été déposé l'enfant né au bal de Paphos, au milieu d'une orgie, l'enfant à la jonquille, baptisé dans le punch.

Le bel enfant dormait comme un séraphin. Rien de plus vivant et de plus sain.

— Celui-ci donc, dit le docteur à la supérieure, appartiendra à M. le duc de Levert, et sera le frère de son fils.

— Nourrice, voilà un enfant qui ne remplacera pas le vôtre dans votre cœur, mais qui vous rendra plus riche que vous ne l'auriez jamais été en le conservant.

La pauvre nourrice tendit le sein à l'enfant trouvé qui, plus fort que ses trois compagnons, avait survécu au froid, et l'enfant téta tout de suite.

— Maintenant ma visite est finie, ma mère, et je me retire. Ayez soin de cet enfant dont la destinée sera si étonnante, si elle ressemble à sa naissance et à son adoption.

Le petit jour se faisait. Paris commençait à s'éveiller sous la

neige. Dans cette nuit si monotone et si placide, une mère s'était tuée, deux autres mères avaient perdu leurs fils morts de froid à la porte d'un hospice, un troisième enfant, suivant les deux autres, était allé retrouver sa mère dans le ciel, et un enfant vomi par la débauche avait roulé, joyeux comme Silène, de Paphos aux *Enfans Trouvés*

Trois couronnes d'immortelles ornées de faveurs roses furent attachées au-dessus des trois berceaux où reposaient les trois gracieux cadavres.

III.

Assis au fond d'un fauteuil, le duc de Levert se disposait à lire un monceau de lettres empilées sur son bureau. Un soleil délicat d'hiver argentait son front; il enrichissait de nuances les plis de sa robe de chambre, après avoir effleuré, au niveau du balcon, la cime des arbres du jardin, et glissé sur le sommet des bustes de plâtre, de bronze et de plâtre bronzé rangés autour du cabinet. Ces vénérables images réflétaient sur celui dont elles entouraient le trône en maroquin vert, une partie de leur dignité. Par l'effet naturel du même accident de voisinage, le duc transmettait aux bustes quelque peu de son animation. Il faisait regretter de ne pas voir des robes de chambre en satin et des pantouffles à ramages à Franklin, à Étienne de la Boétie, à Trajan et à Washington, et à d'autres grands hommes juchés sur leur socle. La langue descriptive renonce à détailler un à un la foule de bustes auxquels l'enthousiasme du duc avait ménagé une place. Toutes les races, toutes les conditions, tous les pays étaient représentés dans la personne de leurs sages. Il y avait des sages grecs, des sages romains, des sages macédoniens, des sages persans, des sages arabes, des sages chinois, des sages kamschadales, des sages anglais, des sages allemands, des sages italiens. Et tous, cela va sans dire, philantropes, ou au moins philosophes. Ceux dont le peu de popularité n'avait pu obtenir de la postérité ingrate un socle ou un fer dans le milieu du dos, pour se soutenir contre un mur, ceux-là s'étaient réfugiés dans le médaillon de soufre ou de terre glaise; et ceux enfin dont la renommée n'avait conquis ni l'immortalité du soufre, ni la pérennité de la glaise, brillaient sous les cor-

niches dans une maxime tirée de leurs œuvres, et tenant lieu de leur profil méconnu. A peine avait-on économisé quelques pieds de terrain pour placer une bibliothèque pareillement couronnée de sages. Dire lesquels? c'est impossible ; mais c'étaient des sages, à coup sûr. Ils étaient bronzés, chauves, et projetaient des nez énormes au-dessus de la saillie de la bibliothèque.

On voyait dans cette bibliothèque, malgré l'obstacle d'une grille dorée et de deux rideaux verts à demi tirés, les traités les plus connus et les traités les plus ignorés de l'art de rendre les hommes heureux et meilleurs. *Charron* avoisinait *Montaigne*, *J.-J. Rousseau* était côte à côte avec Mirabeau le père, qui aimait les hommes et faisait passer ses vassaux par les verges quand ils oubliaient le soir de battre les étangs du château pour empêcher les grenouilles de coasser pendant son sommeil. *Le Traité de la vertu* de Cicéron touchait le récueil de *Pensées philosophiques* de Caton ; le médecin du peuple, *Tissot*, s'élevait au niveau *du Mérite de la vertu* de Diderot. Mably, Fénélon, Raynal, occupaient un rang entier et sanctifiaient les regards. Ensuite se pressaient sur d'autres étagères d'innombrables écrits ayant trait de près ou de loin au progrès de l'humanité. Des titres compendieux envahissaient le dos trop étroit de leur reliure. C'étaient : *Les Voluptés de la sagesse, ou la Joie pure de la bienfaisance.* — *Traité de la vaccine, par Jenner, recommandée au peuple, esclave des préjugés.* — *La Balance des droits, ou l'équilibre nécessaire à établir entre les pauvres et les riches, pour que ceux-là soient respectueux envers ceux-ci, pour que ceux-ci soient humains envers ceux-là.* — *Le Livre de vie, ou la Sobriété recommandée au sage pour maintenir l'esprit dans une honnête quiétude, traduit du danois.* — *Apologie de la pomme de terre, ou des mille avantages de ce tubercule farineux, l'histoire de sa découverte, la culture qu'elle demande.* — *Réflexions d'un solitaire sur l'inégalité chimérique parmi la grande famille des humains.* — *Cri d'indignation d'une ame honnête contre les liqueurs fermentées vendues aux sauvages d'Amérique.* — *Exécration éternelle vouée aux négriers, indignes du nom d'hommes.* — *Le Pélerinage d'un affranchi des superstitions.* — *Les matinées de Saint-Domingue, ou Méditations sur les larmes que coûte la fabrication du sucre.* — *Eveillons-nous, philantropes, l'univers nous regarde!* imprimé aux frais de l'Académie de Dresde en 1763. — *Cou-*

ronne déposée sur le front de l'abbé Raynal, imprimé à La Haye, aux Trois Oranges; mauvaise édition, très recherchée. — *Des Richesses et de leur injuste distribution*, par un sage dans l'exil. — *Réglons nos comptes, ô mortels! ou Levons le masque*, histoire impartiale des ministres coupables. — *Du Rôle des femmes, ces aimables compagnes de nos maux et de nos plaisirs*, imité du persan. — *Des Enfans; de la gestation; du soin à apporter à leur premier développement; de la dentition, de la nutrition, de la digestion et de leur éducation; de leurs devoirs envers les auteurs de leurs jours; les habituer à vénérer un être suprême, à aimer la patrie, à mourir pour leur pays; à être enfin pères, fils, époux, citoyens, hommes, par un déserteur des fausses idées sociales qui corrompent le cœur, obscurcissent l'esprit et efféminent les ames. Brochure qui en dit plus que son titre.*

Il était impossible de pousser plus loin les investigations dans la bibliothèque du duc de Levert; les deux tombées du rideau cachaient les autres ouvrages, qui étaient réduits à ne se révéler que par leur parfum de philantropie.

Quant aux autres particularités mobilières du cabinet, il aurait fallu plus de science positive que n'en a d'ordinaire un simple observateur pour les peindre avec netteté à l'intelligence du lecteur. Peut-être était-ce un procédé ingénieux pour relever l'épine dorsale des enfans, qu'un corset de baleines et de lames d'acier appendu au mur; peut-être fallait-il voir un moyen nouvellement inventé pour empêcher les nouveau-nés d'avoir la gourme, qu'une calotte de poix résine posée sur une table de marbre. Et c'était sans doute pour qu'ils ne louchassent pas, qu'un opticien philantrope avait imaginé une énorme paire de lunettes avec des verres violets, des armatures d'acier trempé, des rideaux bleus et des charnières destinées à réduire le rayon visuel jusqu'à la presque obscurité. On remarquait encore des bottines de fer pour détruire les difformités des genoux chez les adolescens; des colliers armés de petites pointes pour leur faire dresser la tête; des gants de tôle pour ramener leurs doigts à une direction naturelle, et des siéges en talus rapide pour forcer les jeunes demoiselles à n'imprimer à leur taille, lorsqu'elles sont assises, aucun angle disgracieux.

Au milieu de son musée, le duc de Levert goûtait, nous venons de le dire, les délices du repos et de la méditation. Son beau-frère,

les pieds dans une chancelière, achevait lentement sa tasse de chocolat, lorsque tout à coup il posa sa cuillère, se tourna vers M. de Levert, et lui dit : Je crois que vous me parliez.

— Oui, mon frère, en parcourant ces lettres trop pleines de reconnaissance pour ma sollicitude envers l'humanité, je me disais que je finirais par vous convertir.

— Convertir à quoi?

— A la religion du sage, à la seule qui, pour être crue, ne demande aucun sacrifice à la raison, à la philantropie.

— Je vous croyais guéri pour toujours, mon frère, après certaines mésaventures que je ne veux pas vous rappeler, et voilà que vous revenez, depuis la naissance de votre fils, à ces idées malheureuses dont vous serez la dupe éternelle. Quant à moi, je vous le répète pour la cent millième fois, mon frère, je n'entends rien à votre tendresse pour le genre humain. Avant l'émigration, je vous le disais comme aujourd'hui : j'aime peu, mais j'aime bien; vous aimez tout, vous, et peut-être n'aimez-vous rien; ou peut-être, ceci vous offensera moins, n'êtes-vous aimé de personne. Rappelez-vous mes opinions et les vôtres en 89. Vous étiez un sage, un Socrate, un Platon de vingt ans! Vous fuyiez la cour, vous adoriez M. de Lafayette, vous achetiez des fusils pour les Américains, pour tous les insurgés du monde. Attendez! vous disais-je à cette même place où nous sommes, attendez! Vint la révolution. Je fis mes malles, je partis pour l'Allemagne; j'arrivai à Coblentz six mois avant vous. Bien m'en prit. Vous, mon frère, vous comptiez sur le règne des philosophes, sur la magnanimité du peuple, sur la clairvoyance de la cour. Qu'arriva-t-il? Qu'on pilla votre hôtel de fond en comble, qu'on vous coupa en place publique les pans de votre habit de duc et votre petite queue poudrée! qu'on incendia vos parcs, qu'on vous désigna comme suspect au comité de votre quartier. Mais comme vous n'êtes pas tout-à-fait dépourvu de prudence quand vos accès de passion pour le genre humain ne vous saisissent pas, vous accourûtes enfin à Coblentz, où je vous attendais. Il était temps; vous apprîtes depuis que votre nom était sur la liste de ceux qui allèrent à la Grève pour n'avoir pas voulu aller à Coblentz. A Coblentz, votre frénésie pour l'humanité n'eut de trêve que lorsque vous eûtes fondé, avec le peu d'argent

qui vous restait, une colonie de philosophes agriculteurs, de philosophes jardiniers, de philosophes pratiques. C'est sans orgueil pour mes prévisions d'alors que je vous rappelle aujourd'hui, mon frère, que vos philosophes cultivèrent le créancier beaucoup plus que votre terrain, qu'ils se chauffèrent avec le bois de vos plantations, qu'ils attirèrent sur eux la colère de tous les maris dont ils greffaient les femmes, ces excellens hommes de la nature. Peu s'en fallut que le roi de Prusse ne vous punît d'aimer trop la nature dans ses états, comme le peuple vous avait poursuivi à coups de pierre en France pour l'avoir trop aimé. Ce que je dis vous blesse, je m'en aperçois. Vous m'appelez intérieurement cœur dur, ame de bronze, que sais-je? Vous aiguisez contre moi dans votre poitrine toutes les épithètes ramassées dans l'arsenal de vos philosophes, que j'estime beaucoup du reste comme écrivains. Mais sincèrement, mon frère, quand vous êtes triste, qui vous console? Est-ce le genre humain ou votre femme? Quand vous avez un chagrin à épancher, qui allez-vous chercher? Est-le genre humain ou moi? Quand vos accès de goutte vous paralysent les jambes, qui vous soutient? Est-ce le genre humain, ou votre vieux Cyprien, presque aveugle. Folie, extrême folie, mon frère, de s'occuper du ménage de l'univers quand on a tout chez soi et rien ailleurs. Mes affections à moi c'est vous, c'est ma sœur, c'est mon fauteuil, c'est ma canne, c'est moi, c'est mon chien; oui, puisqu'il faut vous le dire, dans l'ordre de mes sympathies je mets mon chien bien au-dessus des peuples que je n'ai jamais vus, qui n'existent pas pour moi, qui ne seront jamais à mes yeux que des taches sur une géographie. Mon chien m'aime, me défend, me garde, sa langue caresse ma main bienfaisante. Montrez-moi une preuve de reconnaissance du genre humain pour ceux qui ont essayé de l'améliorer. Socrate meurt empoisonné, Phocion empoisonné, Sénèque expire les quatre veines ouvertes, Jésus-Christ meurt crucifié; après ces grands noms, voulez-vous que je vous cite des noms moins illustres? Bailly est guillotiné, Condorcet s'empoisonne au milieu des champs. Vous bondissez sur votre fauteuil. Tout ce que je dis est commun, n'est-ce pas? Cela traîne dans la bouche de tous les rhéteurs infatués des superstitions monarchiques. Suis-je monarchique, moi? Vous savez bien que non. Je tiens à ma noblesse

parce que c'est une chose acquise, une chose d'ordre. Je m'appelle Des Verriers, parce que je ne m'appelle pas Verrier tout court. Respectueux envers les royalistes réfugiés comme nous à Coblentz, m'avez-vous vu à leur suite baiser la botte du prince de Condé? M'avez-vous entendu déclamer contre le peuple au plus fort de ses excès? Ah! c'est heureux que vous me rendiez cette justice. Donc, mon frère, j'ai raison d'être ce que je suis. Indifférent par expérience comme par supériorité sur des faiblesses coupables, bon avec discernement, obligeant sans zèle, le zèle, source de tous les malheurs. Dans une comédie, dans un drame, je ne serais pas ce qu'on appelle un caractère. Dieu en soit loué! Mais voilà que mon chocolat est glacé depuis que je parle. C'est en punition, sans doute, mon frère, d'avoir fait de la raison contre vous. Je n'ai jamais tant parlé; aussi ne vous parlerai-je plus de ce ton ni sur ce sujet.

Après avoir bu le reste de son chocolat coagulé, M. Des Verriers se leva et tendit la main à son beau-frère.

— Vous ne m'en voulez pas, mon frère?

— Des Verriers, vous êtes une mauvaise tête et un bon cœur.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre absolument.

— Mais vous avez manqué de ressorts dans votre vie. Je vous compare à un bon instrument dépourvu de cordes?

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il vous a manqué de connaître l'amitié pour un seul afin de comprendre l'amitié pour tous, l'amour pour une femme afin de vous intéresser à la femme par une impulsion universelle. J'ajoute qu'il vous a manqué de sentir le charme de la paternité pour vous attendrir sur le sort de la famille, et d'avoir une opinion sur quoi que ce soit pour être indulgent envers toutes les opinions et être porté de préférence vers les meilleures.

— Mon frère, j'ose croire au contraire que si j'eusse eu de l'attachement pour quelqu'un au degré élevé de l'amour et de l'amitié, que si j'eusse eu des enfans, une femme, une famille, j'aurais encore moins songé aux enfans des autres et à des amitiés qu'il faut chercher au loin.

— Alors, Des Verriers, vous me forcerez de vous dire que vos

prédispositions organiques vous condamnent à ne pas partager mes sympathies. Vous êtes infirme.

—Ah! vous vous réfugiez dans les aberrations de cette fameuse science du docteur Gall, à laquelle vous a initié son grand-prêtre, notre voisin, M. Wolf.

— N'y croiriez-vous pas non plus, Des Verriers?

— Je ne m'en occupe guère, à vrai dire. Vous comprenez qu'à mon âge il importe fort peu de savoir les prédispositions avec lesquelles on est né. Si j'étais né amoureux, meurtrier, voleur ou grand poète, il ne serait guère temps de m'en apercevoir. En tout cas, si je les ai eues, je n'ai pas contrarié ces facultés, je vous l'assure.

— Oui, mon frère, vous êtes infirme; vous aurez toute votre vie obéi malgré vous à vos penchans pour l'indifférence; et vous venez de vous expliquer à mes yeux.

— Notre conversation se résume donc en ceci, mon frère, que dans ce monde nous sommes, au bout du compte, ce que nous devons être. Les Turcs et les ignorans ne concluent pas d'une autre manière. Conséquemment, je dirai une seconde fois que rien ne vaut la peine qu'on se donne. Vous qui croyez aux volontés impérieuses du cerveau, et moi qui suis un ignorant faisant à sa paresse un commode oreiller de la fatalité, vous qui par amour du genre humain étendez votre affection jusqu'aux pôles, et moi qui, dans un intérêt plus réfléchi, me concentre en moi, nous voilà arrivés, si je vous ai bien compris, tous les deux au même point. Seulement j'ai l'avantage de n'être ni ridé comme vous, ni goutteux, ni interrompu comme vous dans mon sommeil par de mauvaises digestions. Reste à soutenir contre moi que la goutte, les indigestions et l'insomnie sont de bonnes choses.

— Vous êtes sceptique, Des Verriers.

A ce mot de sceptique, Des Verriers se leva comme un chamois blessé à l'aine en dormant.

— Mon frère, nous n'avons pas échappé à la morale, tâchons de ne pas nous envaser dans la métaphysique. J'ai déjà bu froid mon chocolat.

Les craintes de Des Verriers auraient eu peut-être quelque fondement, si, au moment où celui-ci abandonnait la partie, deux

dames ne fussent entrées en même temps dans le cabinet du duc de Levert.

Ces deux dames ressemblaient, malgré la différence bien accusée de leur âge et de leur mise, également soignée, à deux enseignes de sage-femme. L'une, par son visage accidenté de verrues, dont deux entre autres couvertes d'un beau poil à peu de distance de la bouche, par des cheveux d'un noir impossible, comme prétendent en avoir toutes les vieilles femmes qui les ont eus châtains dans leur jeunesse, par des moustaches blanches, des épaules de roulier, et un coup d'œil dangereux aux vieillards, représentait l'enseigne des sages-femmes et la sage-femme de l'empire. Quand il n'y avait ni romantisme en peinture ni poésie dans l'adultère, patron des sages-femmes, c'était bien là le type peint et réel des accoucheuses; l'image et la chose. Le besoin d'hommes pour la guerre faisait passer sur la brutalité des moyens employés pour les amener à la lumière. La sage-femme tenait un peu de la cantinière.

Je ne veux pas dire que l'accoucheuse qui ne procède pas de l'empire ait hérité des belles traditions de mystère et de galanterie nées bien avant Louis XV; elle n'a conservé des temps de la régence, où elle devint une idole pour les petites maisons de faubourgs, que la discrétion, et une immense indulgence pour des fautes qui la font vivre. L'accoucheuse moderne ne vend plus ni philtres ni poisons; elle sympathise avec une erreur pour cent cinquante francs par mois de chambre, mais elle n'a rien à se reprocher envers les générations futures. Elle est, comme son enseigne la reproduit, intéressante, presque toujours jeune, pensive, tendant le pied par la pointe, ayant un sourire qui tient de la provocation et du refus; femme sage d'un œil, et sage-femme de l'autre.

Tel était le portrait de celle des deux femmes dont je tiens à tracer la peinture la moins désavantageuse.

A leur entrée dans le cabinet, le beau-frère du duc avait quitté sa place auprès du feu; tout en ayant l'air de passer en revue les tableaux et les bustes, il avait gagné la porte et s'était éclipsé. Ces dames s'assirent l'une et l'autre à quelques pas du duc de Levert, qui les invita à lui communiquer le motif de leur visite.

La plus âgée des deux, celle qui rappelait la sage-femme de l'empire, parla la première.

— Vous êtes président, monsieur le duc, de la Société d'Allaitement.

— J'ai cet honneur, madame; c'est mon plus beau titre.

— Il n'est pas de mère, monsieur le duc, qui ne bénisse tous les jours votre nom pour la générosité avec laquelle vous accueillez et faites prévaloir les découvertes utiles au jeune âge. Des voix reconnaissantes s'élèvent de partout. La société d'allaitement est la plus belle institution du monde, répète-t-on dans les familles. Les mères vous portent dans leur cœur.

— Chacun se rend utile comme il peut, madame; et vous m'attribuez un mérite que je renvoie à la société entière d'allaitement. Je n'agis que par ses inspirations. Quel sujet me vaut la faveur de votre visite, madame?

— Voici, monsieur le duc. Les nouveau-nés, vous le savez, ont des caprices; ils refusent souvent le sein.

— Oui, madame, et notre société d'allaitement a souvent agité cette intéressante matière.

— Or, s'ils refusent le sein, monsieur le duc, ils se privent de nourriture et meurent bientôt. Pauvres petites créatures! ce n'était pas assez des malheurs qui les attendent dans la vie, il fallait encore qu'ils ne prissent pas le sein!

— Mais, madame, des amis de l'humanité, des hommes de la science, n'ont-ils pas conseillé, dans le cas où les enfans s'éloignaient du sein, d'employer une éponge imbibée de lait?

— Routine, pure routine, monsieur le duc. Tout cela était bon pour les enfans d'autrefois. Ils naissent plus malins maintenant. Ils vous jetteraient l'éponge au visage. J'ai inventé.... Mais peut-être ma conversation n'est pas du goût de madame? madame attend peut-être? je reviendrai une autre fois si vous le permettez, monsieur le duc, pour vous parler de ma découverte; je me présenterai dans un meilleur moment.

— Je vous demande pardon, madame, votre conversation est fort de mon goût, puisque je suis sage-femme.

— Ah! madame est sage-femme aussi?

— Madame l'est donc?

— J'ai cet honneur, je m'appelle Norine.

— Et moi Elisa, pour vous servir.

— Monsieur le duc, reprit la sage-femme de l'empire, Mme Elisa, si célèbre à Popincourt, élève de la Faculté de Paris, — car je connais bien madame de réputation, — comprendra comme vous, monsieur le duc, l'avantage qu'offre le biberon de mon invention. Le voici; souffrez que je vous le présente : il est en cuir bouilli, peint en rose ; il trompe l'œil du nouveau-né par sa parfaite imitation et coloration, va à toutes les bouches, est frais, et console les mères de ne pouvoir nourrir leur enfant. Si monsieur le duc avait la bonté de présenter mon biberon à la société d'allaitement dont il est président, il obtiendrait pour moi un brevet d'invention avec un petit éloge dans le journal de la société. C'est tout ce que je demande. Que madame Elisa juge elle-même si ma découverte ne mérite pas les suffrages de toutes les accoucheuses de Paris. Je m'en rapporte pleinement à son impartialité.

— Il faudrait être bien difficile, en effet, monsieur le duc, répondit Mme Elisa, pour ne pas approuver le biberon de l'invention de madame Norine. Quand même je n'aurais pas, de mon côté, imaginé un biberon que je venais aussi tout exprès pour vous soumettre, ce qui me donne quelque droit de prononcer dans la question, j'approuverais encore celui de madame.

Madame Norine pâlit. Toutes ses verrues se hérissèrent. Un biberon rival du sien!

— Et voyons, dit-elle, le biberon de Mme Elisa.

— Oh! mon Dieu, madame,... c'est bien simple. Mon biberon n'est ni rose, ni en cuir bouilli. Il est tout bonnement en agaric.

— Vous voulez dire en amadou.

— Je dis en agaric.

— Vous dites en amadou!

— Je dis en agaric!

— Allons, mesdames, agaric ou amadou, qu'importe? si l'enfant doit téter plus facilement.

— Certainement qu'il tétera plus facilement. L'agaric, si madame Norine l'ignore, est une substance végétale qu'on détache du chêne ; elle est spongieuse, absorbe le lait, le salubrifie et le rend onctueux et doux, à la plus légère pression.

— Oh! légère pression, légère pression; cela vous plaît à dire, madame Elisa. Vous admettez bien un peu le pouce de la nourrice.

— Madame Norine, je n'ai pas calomnié, monsieur le duc en est témoin, votre cuir bouilli peint en rose, propre à étouffer les enfans; laissez-moi justifier mon biberon d'agaric.

— Je ne souffrirai jamais, mademoiselle Élisa, en ma qualité d'accoucheuse, que vous préconisiez votre découverte du diable. Agaric, amadou, chêne! Enfoncer un chêne, oh! dans la bouche d'un innocent!

— Un chêne! Ce n'est pas un chêne, entendez-vous? Vous qui faites avaler aux enfans des cuirs à giberne et des fourreaux de sabre, accoucheuse de la reine Berthe!

— Mesdames, je vous en supplie! entendons-nous. Ne sommes-nous pas ici tous trois pour le bien de l'humanité, de la pure et belle humanité; qu'elle nous unisse sous le commun désir de soulager nos semblables, et écarte de nous le poison de la rivalité. Quoi! au lieu d'être fières l'une et l'autre, mesdames, d'avoir allégé à l'enfance, par des voies différentes, le poids des douleurs, vous vous déchirez sans pitié. Tendez-vous la main, au contraire, et félicitez-vous de vous être rencontrées dans une même intention de bienfaisance. Les femmes sont des anges sur la terre.

— Madame Élisa! ah! madame Élisa! accoucheuse de grisettes! manufacturière de biberons en chêne et en amadou! N'en composez-vous pas en briquets phosphoriques?

— Taisez-vous, madame Norine! accoucheuse d'éléphans! reçue à la maternité des chèvres, élève d'un savetier de la faculté de Paris, qui fabrique des biberons en peau de chiens!

— Encore une fois, mesdames, respectez-vous, respectons-nous; ne donnons pas ce triste spectacle plus long-temps. Il est un moyen de vous mettre d'accord, si vous voulez m'écouter, et je vous y invite. La société d'allaitement, que j'ai l'honneur de présider, n'est pas si avare d'encouragemens, qu'elle ne puisse adopter vos deux systèmes de biberons. Elle se plaira même à recommander vos procédés respectifs, s'ils méritent tous deux, comme je le pense, d'occuper son attention. Très disposé, pour ma part, à vous acccorder une égale justice, je vous proposerai d'essayer

sur-le-champ vos biberons sur mon fils. Jugez, par mon offre, si mes vœux de conciliation sont sincères.

A cette proposition du duc, les deux femmes s'apaisèrent. La sage-femme de l'empire ne souffla plus que comme un bœuf qui a reçu à faux un coup de massue entre les deux cornes; l'autre, semblable à la demoiselle aquatique dégagée de la persécution d'un lévrier, replia ses ailes frémissantes, et se posa pour écouter.

— Ma proposition vous sourit-elle?

— Mais comment, monsieur le duc. Votre confiance, d'ailleurs, n'aura pas à se repentir, je l'espère, de mon côté.

— Pourquoi pas, monsieur le duc? je ne reculerai pas devant un essai, surtout en présence de madame Élisa.

Glorieux d'avoir obtenu cette trève, le duc se leva pour aller chercher son fils, qui reposait profondément dans son berceau. Quand il revint, il était suivi d'un domestique portant un vase plein de lait. Aussitôt les deux sages-femmes y plongèrent chacune une bouteille terminée par leur biberon, et se mirent en mesure d'expérimenter sur l'enfant. L'enfant prit d'abord assez bien la chose. Comme il était dans ce moment très fort disposé à boire, il pressa le biberon de cuir bouilli, comme il aurait pressé un biberon de bronze. Bref, il vida la bouteille de lait présentée par Mme Norine.

— Je triomphe! s'écria Mme Norine; à moi le brevet d'invention pour le biberon en cuir bouilli! A moi la médaille d'or de la société d'allaitement!

— A mon tour, répondit Mme Élisa, qui approcha avec assurance des lèvres de l'enfant son biberon d'agaric.

Washington avala courageusement le tiers de la seconde bouteille; mais ensuite il refusa net. On le caressa, on lui éleva le menton, on lui ouvrit la bouche, rien n'y fit..

— Vous avouez-vous vaincue, madame Elisa?

— Moi vaincue! Pour un caprice d'enfant. Attendez un peu. Je me fais forte de lui faire avaler une vache avec mon biberon d'agaric. Et plaçant l'enfant dans une posture atroce, Mme Elisa précipita, plutôt qu'elle n'égoutta dans le gosier du pauvre enfant, les deux tiers restans de la bouteille de lait. Elle s'écria :

— Je triomphe aussi!

Ces deux triomphes combinés valurent d'horribles tranchées à

l'enfant. Gorgé de lait, étouffé, il poussa des cris affreux, son sang se porta au cerveau; Washington devint d'un beau bleu. Il allait passer en quelques minutes si on ne lui portait secours.

M. de Levert ne sait que devenir; il appelle les domestiques, il sonne, se lamente, sonne encore. Les uns ne viennent pas, les autres se présentent avec de nouvelles jattes de lait.

Heureusement pour le duc, pour sa postérité et pour cette histoire, le docteur entra dans ce moment désespéré, comprit le danger, courut à l'enfant, le prit dans ses bras et l'emporta dans une pièce voisine. L'enfant fut immédiatement rendu à la vie par un geste violent, et l'expérience des biberons n'eut pas de plus fâcheuses suites.

Effrayées de la présence du docteur, les deux inventrices profitèrent, pour s'esquiver sans bruit, de l'instant où elles se trouvèrent seules. Quand l'enfant fut hors de tout danger, le docteur adressa des observations très vives à M. le duc sur son imprudence, et lui représenta la douleur où il aurait jeté Mme la duchesse si elle n'eût pas été absente.

— Que voulez-vous, docteur, je suis président de la société d'allaitement, et par devoir...

— Très bien, monsieur le duc; mais à l'avenir laissez appliquer les essais sur les enfans des autres.

— Docteur, les enfans des autres sont les nôtres, et les nôtres sont par conséquent à tout le monde et à la science, maîtresse du monde. Mais avez-vous des nouvelles à me donner du frère de Washington?

— Monsieur le duc, je le quitte il n'y a qu'un instant.

— Comment est-il?

— Trois fois mieux portant que votre fils.

— En vérité! Et comment cela?

— Comment! C'est qu'on ne l'étouffe pas de caresses, c'est qu'on lui donne de l'air, ce dont votre fils manque; c'est qu'il est couché dans de la toile, au lieu d'être chauffé dans la soie. Dans deux mois, il sera incomparablement plus fort, plus sain, plus beau que votre fils, parce qu'on n'aura pas tenté d'épreuves sur lui.

— Docteur, ne m'affligez plus; brisons là-dessus, et apprenez-moi sous quel nom a été baptisé ce cher enfant de l'hospice.

— Mais, monsieur le duc, il a le nom que portent tous ceux de son espèce : *Blanc* ou *Leblanc*.

— Et n'a-t-on pas, docteur, la faculté d'ajouter à ce nom de Blanc un prénom moins effacé, plus expressif?

— Rien ne s'y oppose, monsieur le duc.

— Je veux qu'il se nomme alors Socrate Leblanc ; Socrate fut le sage de l'antiquité, comme Washington est le sage des temps modernes. Gloire éternelle à ces deux hommes ! Séparés par des siècles, je les unis dans ceux qui les prendront pour modèles, dans mes deux fils, Washington Levert et Socrate Leblanc.

L'avenir de Socrate Leblanc me préoccupe déjà tellement, docteur, que j'achèterai demain sous son nom deux maisons dans l'enceinte de Paris. Elles seront à mon fils Socrate. Washington m'en remerciera un jour.

Après avoir dit ces paroles, le duc de Levert regarda d'un œil attendri le buste de Jean-Jacques Rousseau, précurseur théorique de la philantropie effective du duc de Levert. Malheureusement pour le pathétique de la situation, le docteur avait posé son chapeau à larges bords sur la tête du philosophe de Genève.

LÉON GOZLAN.

(*La suite au prochain numéro.*)

TRADITIONS
D'ALLEMAGNE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Nous avons raconté les traditions féeriques et superstitieuses de l'Allemagne (1). A côté de ce cycle varié, infini, qui remonte jusqu'à la poésie païenne de l'Orient, et redescend aux plus mystérieux symboles du christianisme, il en est un autre non moins vaste, non moins imposant, c'est celui des traditions historiques. Cette fois, nous passons de l'être fictif à l'être réel, d'une nature de convention à la nature vraie. Si nous portons nos regards vers les fleuves au cours lointain, vers l'immense espace des mers, ce ne sera plus pour y chercher les Nixes aux blonds cheveux qui habitent au fond des vagues des palais de cristal, ou l'esprit des eaux qui attire à lui les ames des noyés; ce sera pour y voir passer la petite barque du batelier, qui dans l'orage se recommande à la Vierge, ou le bateau qui emporte le pèlerin à la chapelle, le chevalier à la croisade, ou le vaisseau armé d'un éperon de fer sur lequel le hardi pirate s'en va sillonner l'Océan, chercher les com-

(1) Voyez la *Revue de Paris*, du 25 décembre 1836.

bats. Si nous nous égarons dans la forêt, nous n'entendrons plus résonner le cor d'Obéron ou le sifflet d'Ariel ; mais voici Geneviève la belle, la dolente, qui pleure assise au pied d'un arbre; voici Berthe échappée à la cruauté de Tibert, qui s'agenouille, implore le ciel, et regrette sa douce terre de Hongrie et sa bonne mère la reine Blanchefleur. Si nous gravissons la montagne, ne songeons plus ni aux géans qui habitent dans les larges cavités du roc, ni aux nains qui forgent les métaux ; voici les hauts remparts où retentit le cri de guerre; voici la blanche tourelle où la châtelaine salue encore de loin le chevalier qui s'en va. Si nous descendons dans la vallée, nous ne verrons plus tourbillonner autour de nous les sylphes ailés; mais la cellule de l'hermite va nous conter ses miracles, et l'abbaye nous ouvre son livre de chroniques.

Toutes ces traditions allemandes dont nous avons à parler ne sont pourtant pas dépourvues de merveilleux; mais elles ont du moins une base certaine, elles reposent sur un fait. Le peuple, entraîné par son imagination, les a brodées et embellies, il les a entourées d'images poétiques, mais sans altérer leur caractère primitif, le nom qu'elles célèbrent, l'évènement qu'elles constatent.

Chaque abbaye d'Allemagne, chaque château, chaque forteresse a sa légende. De nos jours, quand on pose la première pierre d'un édifice, on y place une médaille. Autrefois on consacrait un monument nouveau par une légende. Le monument est tombé en ruines, la légende est restée. Aujourd'hui, quand nous bâtissons une de nos demeures, une seule chose nous préoccupe, c'est de savoir combien elle nous coûtera, et si elle sera assez confortable. Au moyen-âge, une pensée d'amour, d'héroïsme, de religion, s'attachait à toutes les constructions comme à toutes les entreprises. Un chevalier qui avait long-temps couru le monde s'en revenait fatigué de ses aventures, repentant de ses fautes. Il vendait tous ses biens, en distribuait une partie aux pauvres, et avec le reste bâtissait un cloître. Un grand seigneur qui dans la croisade tombait au pouvoir des Sarrazins, priait la Vierge de le délivrer, et à son retour il lui consacrait une chapelle. Un baron de Bavière trouve un jour au pied d'un rocher le corps sanglant de sa bien-aimée, et à l'endroit où la jeune fille a rendu le dernier soupir, il élève un monument reiigieux. Une reine d'Allemagne, assise à son

balcon, laisse tomber son voile, elle s'en va le chercher jusque dans la forêt, et comme s'il avait été amené là par le souffle de Dieu, elle bâtit une abbaye près du buisson où le voile s'est arrêté. Notre charmante église de Brou a été rêvée dans un rêve d'amour et bâtie dans une pensée de deuil, et les chapelles votives qui de loin apparaissent au sommet de nos collines, au bord de nos lacs, disent assez par la place qu'elles occupent, par le nom qu'elles portent, par les inscriptions qu'elles renferment, à quelle douleur elles doivent servir de refuge, à quel souvenir elles sont vouées.

En Allemagne comme en France, c'est dans les abbayes qu'on a écrit et conté toutes les légendes religieuses, les légendes de saints et de miracles, et celles des expiations de péchés, et celles des juifs, cette pauvre race errante si cruellement persécutée par le moyen-âge. Dans l'un et l'autre pays on retrouve les mêmes préjugés, les mêmes dogmes attachés à des faits différens, et revêtus d'une différente forme. On croyait en Allemagne que les juifs exerçaient la sorcellerie, qu'ils se livraient dans l'intérieur de leurs maisons à d'horribles impiétés, et que, pour opérer leurs maléfices, ils déterraient les morts et massacraient les petits enfans. Un jour, une pauvre femme de village travaillait dans les champs; elle était seule, elle avait laissé son mari et son enfant à la maison. Tout à coup un affreux pressentiment la saisit et trois gouttes de sang lui tombent sur la main. Elle accourt, elle demande son enfant; mais son mari lui dit qu'il l'a vendu à des juifs qui viennent de l'égorger, et lui montre les pièces d'or qu'il a reçues. Un instant après ces pièces d'or se changèrent en feuilles d'arbre. La malheureuse femme mourut de douleur, le mari devint fou, et les juifs furent brûlés. On connaît la tradition de l'hostie percée par un juif. Elle a été racontée mainte fois, elle a été peinte avec un art admirable sur les vitraux d'une des églises de Rouen. Elle se retrouve aussi en Allemagne, seulement avec quelques modifications.

On sait qu'en France, les moines délivraient autrefois des passeports pour aller tout droit en paradis. Un seigneur franc-comtois donna en mourant une vigne magnifique à un couvent de Besançon. Les religieux lui remirent en échange un contrat scellé

de leur sceau par lequel ils s'engageaient à lui donner au ciel autant de place qu'il leur en laissait dans ce monde. Pour l'exécution de leur promesse, ils l'adressaient à saint François, qui devait le mener directement à saint Pierre. En Allemagne, mêmes contrats, même crédulité. Rodolphe de Strattelinger était un prince fourbe, ambitieux, cruel, également haï et de ses voisins et de ses sujets; mais il protégeait les moines, il enrichissait les églises. Quand il mourut, les diables accoururent pour s'emparer de son ame. Déjà ils la tenaient entre leurs griffes, et ils allaient l'emporter, lorsque l'archange Michel, se souvenant du respect constant de Rodolphe pour les prêtres et de ses libéralités pieuses, vint combattre les diables. Pour prévenir une bataille qui pouvait durer long-temps, on résolut de part et d'autre de peser équitablement les mérites du mort. On mit dans la balance d'un côté ses injustices, ses meurtres, ses vols à main armée; de l'autre, sa condescendance envers les religieux, ses aumônes aux pauvres, ses dons aux églises. Le diable, s'apercevant que le bassin l'emportait de beaucoup sur l'autre, se suspendit pour rétablir l'équilibre au bassin des péchés, et il allait faire condamner l'ame de Rodolphe, quand l'archange Michel, remarquant cette supercherie, tira son glaive flamboyant et précipita le démon dans les enfers.

L'histoire suivante, conçue dans le même esprit, est encore plus explicite.

A la mort de l'empereur Henri II, les diables sortirent aussi en toute hâte de l'abîme pour venir s'emparer de son ame. On pesa aussi ses vices et ses vertus. Ses vices étaient bien lourds et en grand nombre. Les diables triomphaient; mais, par bonheur pour lui, l'empereur avait donné une fois dans sa vie un calice d'or à une église. Voilà Saint-Laurent qui s'approche et jette le calice dans la balance. Aussitôt le bassin des vertus l'emporte, l'ame joyeuse s'élance vers le ciel, et les pauvres diables s'en vont tout honteux.

Telles sont les légendes d'église, souvent cruelles, souvent entachées de superstition et d'égoïsme, mais plus souvent encore admirables par leur candeur, leur effusion religieuse, leur loi de charité.

Celles de châteaux ne sont que des légendes de guerre ou d'a-

mour. Au cycle purement germanique sont venus se joindre tous ceux qui sont enfantés par la Provence et l'Armorique, par l'Angleterre et l'Espagne. Dans le pays de Souabe comme dans le pays de Cornouailles, les chroniqueurs ont raconté les aventures de Tristan; les poètes ont chanté la belle Yseult. Dans la Thuringe, Wolfram d'Eschenbach a fait revivre le nom d'Arthur et de Parcival, et le roman de Fleur et Blanchefleur, de la fée Mélusine, de Maguelonne, les magies de Virgile ont été imprimées pour le peuple à Nuremberg et à Cologne, comme elles l'étaient à Troyes et à Paris.

Le plus célèbre de tous les héros de tradition allemande, c'est Charlemagne. Cette tradition lui prête, il est vrai, des aventures auxquelles sir Eginhard, ni même l'archevêque Turpin, n'avaient jamais songé. Mais tous les peuples ont pris la même liberté à l'égard de notre vieil empereur. Un poème anglo-normand, publié par M. Fr. Michel, le fait voyager à Constantinople et à Jérusalem, et la chanson de Roland, dont nous devons aussi la publication au zèle éclairé de M. Fr. Michel, agrandit singulièrement le cadre habituel de la bataille de Roncevaux.

Un jour, dit la tradition allemande, Charlemagne part pour la Hongrie. Il voulait aller convertir les païens. Il embrasse sa femme Hildegarde et lui dit : Attends-moi dix ans. Si à cette époque je ne suis pas revenu, tu pourras te regarder comme veuve et te marier. Neuf ans se passent. Les grands du royaume, n'apprenant plus rien de Charlemagne, pressent Hildegarde de se choisir un autre époux. Long-temps elle s'y refuse, mais ils redoublent leurs instances, et elle cède. L'époux est choisi, le mariage est arrêté. Une nuit, Dieu envoie un de ses anges à Charlemagne pour le prévenir de ce qui se passe. Aussitôt Charlemagne monte à cheval, et par la puissance de son guide céleste arrive en trois jours du fond de la Hongrie à Aix-la-Chapelle. Il était temps. Déjà les cloches sonnent, les sacristains décorent l'église, les comtes et les barons caracolent autour du palais; et quand l'empereur demande ce que signifient tous ces préparatifs de fête et ce mouvement de la foule, on lui dit que le lendemain Hildegarde se marie. Le bon empereur ne se fait pas reconnaître. Il passe la nuit dans une auberge, mais le lendemain matin, à l'heure où l'on allait célébrer la

messe solennelle, il entre le premier dans l'église. Il y avait au haut de la nef un siége doré qui ne pouvait être occupé que par l'empereur. Il va s'y asseoir, tire sa large épée, la pose nue sur ses genoux et attend. Le premier prêtre qui aperçut cet homme à cheveux blancs, assis sur le trône impérial et roulant autour de lui des regards de colère, jeta un cri d'effroi. Les autres prêtres accoururent aussitôt, et l'évêque, s'avançant avec ses habits pontificaux, demanda au majestueux vieillard qui il était : « Qui je suis? s'écria Charlemagne d'une voix tonnante. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis votre empereur que vous deviez servir, que vous avez trahi. » L'évêque se jette dans ses bras; le peuple le salue avec des acclamations de joie. Puis Hildegarde bénit le ciel qui lui a rendu son époux.

N'est-ce pas là la vieille Odyssée d'Ulysse appliquée à d'autres noms, mélangée d'autres faits. Cette histoire d'un homme qui s'en va courir le monde, et revient chez lui sans être reconnu, et trouve sa femme mariée ou prête à se marier, n'appartient pas à un seul pays, à un seul individu, mais à tout un cycle de traditions, à toute une époque; elle se présente à chaque instant dans les livres de légendes, notamment en Allemagne dans ceux de Mœringer et de Henri-le-Lion; en Espagne dans la romance du comte d'Irlos; en Franche-Comté dans la chronique du sire de Palud.

Une autre tradition rapporte que Charlemagne, étant à Aix-la-Chapelle, devint amoureux d'une femme qui n'était ni jeune ni belle. Chacun s'étonnait de cette singulière passion. Plus d'une fois même, ceux qui pouvaient lui parler librement lui représentèrent le mauvais choix qu'il avait fait. Mais ni les conseils ni les reproches ne l'arrachèrent à son entraînement. Cette femme mourut, et il la pleura amèrement. Il se fit apporter son corps dans sa chambre. Il la garda auprès de lui et passa des jours et des nuits à la contempler. Déjà le cadavre commençait à tomber en putréfaction, et Charlemagne, absorbé dans son amour, ne s'en apercevait pas. A la fin, l'archevêque Turpin soupçonna qu'une telle passion pourrait bien ne provenir que d'une œuvre de magie. Il entra dans la chambre où était le corps de la morte. Il la fit visiter, et trouva sous sa langue un anneau d'or qu'il emporta. Quand Charlemagne revint, on eût dit qu'il s'éveillait tout à coup d'un long sommeil. Il

promena autour de lui des regards surpris, et demanda avec colère qui avait apporté dans sa chambre ce cadavre infect. Mais aussitôt toute son affection se tourna du côté de l'archevêque. Il voulut le voir à toute heure du jour, il le suivit partout. Le digne archevêque comprit alors toute la puissance de l'anneau; et prévoyant les malheurs qui pourraient arriver, si ce magique talisman venait à tomber entre les mains d'un méchant homme, il le jeta dans le lac. Voilà pourquoi, dit-on, Charlemagne aimait tant la ville d'Aix-la-Chapelle et son lac.

Othon III fit un jour ouvrir le tombeau de Charlemagne. Il trouva le vieil empereur assis sur son fauteuil, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. La mort n'avait point altéré les traits de son visage, et, à le voir ainsi dans une attitude majestueuse, le corps droit et les épaules couvertes de son manteau, on eût pu se croire encore aux jours où il régnait à Aix-la-Chapelle. Les barons de l'empire s'inclinèrent devant lui, et le fier Othon le contempla avec respect.

Le nom de Roland a été, comme celui de Charlemagne, chanté et popularisé parmi les Allemands. Vers la rive gauche du Rhin, non loin du Drachenfels, on aperçoit une île, une demeure riante au milieu d'un vert enclos. Cette île est dominée par une montagne rocailleuse au-dessus de laquelle apparaît une tour et des remparts en ruines. C'est là ce qu'on appelle le *Rolandseck;* c'est là que la tradition a long-temps fait vivre le vaillant neveu de Charlemagne. Un matin je cotoyais dans une barque ces rives poétiques, et quand nous arrivâmes en face de l'île, en face du vieux château, le batelier me raconta dans son langage simple et sans art cette légende :

Sur ce sol riant et fertile
S'élevait jadis un couvent,
Couvent de femmes, saint asile.
On y venait de loin souvent.

C'est là qu'Hildegonde la belle
A Dieu consacra son destin.
Un chevalier dans la chapelle
L'aperçut et l'aima soudain.

C'était Roland, homme de guerre,
Un brave comte craignant Dieu.
Il aimait. Il eût voulu plaire,
Mais Hildegonde avait fait vœu.

Alors là bas, sur la colline,
Il alla bâtir ce château
Dont on ne voit que la ruine
Triste et pendant sur le hameau.

Là, songeant à la jeune fille,
Sans cesse il eût voulu la voir.
Dans les murs, derrière la grille,
Il la cherchait matin et soir.

Et puis là haut dans sa retraite,
La nuit il allait s'enfermer,
Oubliant jeux, tournois et fête,
Heureux tout seul, heureux d'aimer.

Un jour la cloche au cloître tinte
D'un son qui lui va jusqu'au cœur;
Il écoute, entend une plainte
Profonde et d'amère douleur.

Puis un long convoi se déroule,
Avec les vêtemens de deuil.
Et de loin, à travers la foule,
Ses yeux distinguent un cercueil,

Un crucifix, une couronne,
Des roses blanches, un drap noir.
Il regarde, pâlit, s'étonne.
C'était elle.... Il cessa de voir.

Il s'enfuit en terre étrangère,
Laissant son château sans soutien,
Cherchant les périls et la guerre;
Et de lui l'on n'apprit plus rien.

Mais l'hiver, pendant les nuits sombres,
On raconte encore au hameau
Que l'on a vu deux blanches ombres
Planer au-dessus du château.

Toutes les forteresses en ruines, tous les châteaux aux blanches tourelles qui dominent les coteaux pittoresques du Rhin, les sommités de Thuringerwald, les montagnes de la Silésie, ne rappellent pas au voyageur des histoires empreintes d'une telle mélancolie. Il en est que la tradition signale comme le séjour des méchans esprits et devant lesquels les crédules enfans d'Allemagne font le signe de la croix en passant. Le peuple du moyen-âge aimait à idéaliser la mémoire des princes qui s'étaient montrés tendres et généreux envers lui; mais il flétrissait à tout jamais par un conte, par un poème, le nom de ses tyrans. C'était là sa vengeance. Pour toutes les exactions qu'il avait subies, pour les larmes qu'il avait versées, pour le sang qu'il avait répandu, il imaginait une légende. Comme les Égyptiens, il faisait le procès de l'homme après sa mort; il l'appelait à son redoutable tribunal, et le condamnait dans ses chants populaires, dans ses livres, à des remords sans fin. Ici, l'insatiable baron, qui toute sa vie a dérobé le bien de ses sujets, se roule avec des cris de douleur sur l'or qu'il a injustement amassé. Là, celui qui a commis un meurtre erre sans cesse avec une plaie saignante au cœur. Ailleurs, celui qui a méprisé les douleurs de la pauvre veuve, les larmes de l'orphelin, revient au milieu des nuits demander une prière aux enfans de ceux qu'il a offensés.

Dans la Bohême, on montre au voyageur les ruines du château de Kynast, et l'on raconte cet étrange roman. Le maître de ce château n'avait qu'une fille, appelée Cunégonde, à laquelle il légua en mourant tous ses biens. Cunégonde était belle, mais elle avait l'ame dure et orgueilleuse. Quand les vieux serviteurs de son père la prièrent de se choisir un époux, elle les conduisit au-dessus d'un abîme, au sommet d'un roc escarpé, où l'homme le plus brave ne posait le pied qu'en tremblant, et elle leur dit : Si quelqu'un songe à m'épouser, il faut qu'il gravisse à cheval cette cime élevée, et j'en jure par tout ce qu'il y a de plus saint, celui-là seul qui pourra soutenir cette épreuve aura droit à m'appeler sa femme. Plusieurs chevaliers essayèrent d'accomplir cette terrible condition, et tous succombèrent. Les uns accouraient séduits par la beauté de Cunégonde, d'autres entraînés par l'ambition, d'autres par un fol orgueil; et l'impitoyable jeune fille vit périr avec la

même indifférence ceux qui l'aimaient sincèrement et ceux qui aspiraient à partager ses principautés. Un jour, trois nouveaux chevaliers vinrent tenter la même entreprise. C'étaient les trois enfans d'une famille puissante, tous trois jeunes, beaux, braves; ils attiraient tous les regards, et tous les vœux de la foule les suivaient. L'un après l'autre ils essayèrent de gravir le roc fatal. Le premier n'était pas à moitié chemin que son cheval fit un faux pas et le précipita dans l'abîme; le second échoua un peu plus haut; le troisième s'avança avec plus de précaution, et déjà il avait surmonté les principaux obstacles, déjà il approchait du but, quand tout à coup une plante humide le fit glisser, et il roula de roc en roc jusqu'au fond du gouffre béant. Le peuple poussa un cri de douleur à la vue de ce spectacle cruel, et Cunégonde elle-même se sentit émue. Mais bientôt elle reprit sa superbe indifférence, et regarda sans un seul battement de cœur tomber tous ceux que l'aspect de la montagne sanglante n'avait pu effrayer. Un matin, le son du cor annonce l'arrivée d'un étranger. Un chevalier entre dans le château; il porte une armure étincelante; une plume d'aigle flotte sur son casque, et ses longs cheveux noirs tombent sur ses épaules. Celui-là est beau, plus beau que tous ceux qui l'ont devancé. Son regard respire la fierté, son attitude est imposante. Cunégonde, en le voyant, éprouve un sentiment de crainte et d'amour qu'elle n'avait jamais connu auparavant. Quand il lui annonça le désir qu'il avait de gravir la montagne, elle pâlit, elle trembla, elle eût voulu l'arrêter au bord du chemin, l'enlacer dans ses bras, et lui jurer à l'instant même une fidélité éternelle. Mais lui voulait achever son périlleux voyage. Il se met en route; il monte par le sentier tortueux, par les rochers à pic. Cunégonde le suit avec anxiété; elle compte chacun de ses pas et chacun des périls qu'il doit surmonter. Quand elle le voit tourner avec adresse les obstacles, se tenir debout sur la pente la plus escarpée, son cœur tressaille; elle lève les yeux au ciel, elle prie, elle espère, puis un instant après elle retombe dans ses angoisses. Cependant le chevalier poursuit son chemin; il s'élève de cime en cime, et tout à coup il arrête son cheval. Il est arrivé à la dernière sommité, et son panache ondoie au-dessus de l'abîme. A cette vue, Cunégonde se jette à genoux, et l'air retentit de ses exclamations de

joie. Puis elle accourt, elle se précipite au-devant de l'étranger. Mais lui, la repoussant avec mépris : « Va-t'en loin de moi, lui dit-il, misérable femme qui as fait verser tant de pleurs; souviens-toi de tant de nobles chevaliers dont tu as causé la mort. Souviens-toi de ces trois frères que tu as vus sans pitié périr l'un après l'autre. Je suis venu pour les venger. Tu m'aimes, et moi je te maudis. »

A ces mots il s'éloigne, et la malheureuse Cunégonde, torturée par son amour, en proie à ses remords, s'élance au-dessus de la montagne, et se jette dans le gouffre où sont tombées ses victimes.

Cette tradition de Cunégonde fait un singulier contraste avec les autres traditions d'amour répandues en Allemagne. Dans presque toutes, l'amour apparaît humble et candide, fidèle et résigné. Il grandit à l'écart, il se développe dans la solitude, il s'épanouit comme une fleur. La jeune fille se dévoue à celui qu'elle aime ; elle le prend pour son protecteur, pour son maître; elle s'associe de cœur et d'ame à son destin. S'il souffre, elle souffre avec lui; s'il commande, elle obéit; s'il revient blessé d'une bataille, elle panse ses plaies et le veille sans relâche; s'il est absent, elle se retire loin du monde et l'attend de longues années, et demande à toutes les vagues du fleuve qui s'écoulent, à tous les nuages qui passent, s'ils ne l'ont point vu, s'il ne reviendra pas bientôt.

Auprès de Hirzenach, on aperçoit les restes de deux châteaux. Deux frères les habitaient : ils avaient été élevés avec une jeune orpheline, et tous deux l'aimaient avec la même passion. Quand elle fut en âge de se marier, ils s'offrirent l'un et l'autre pour l'épouser, et la prièrent de choisir. La jeune fille n'osait. Mais l'aîné, ayant cru remarquer qu'elle préférait son frère, sacrifia généreusement ses prétentions, et partit. Le second, avant de se marier, voulut faire un voyage en Terre-Sainte; et, quelques années après, on apprit qu'il était de retour en Allemagne, ramenant avec lui une jeune Grecque qu'il voulait épouser. A cette nouvelle, le frère aîné, irrité de le voir manquer à ses engagemens envers celle qu'il avait lui-même si long-temps aimée, et qu'il aimait encore, veut punir son parjure, et l'appelle en duel. Le jour du combat est fixé. Les deux frères se réunissent à moitié chemin de leur châ-

teau : ils tirent le glaive, ils s'avancent l'un contre l'autre, quand tout à coup la jeune fille se jette au milieu d'eux, et les apaise par ses paroles, par son regard. Au lieu de lutter ensemble, ils s'embrassent, ils se jurent une amitié éternelle. Mais celle qui les avait réconciliés s'en va sans se plaindre de celui qui l'a trahie, et s'enferme dans un couvent.

Voici une autre tradition dont on ferait un roman digne d'être mis à côté de celui d'Aucassin et Nicolette.

Un chevalier lorrain, nommé Alexandre, part pour visiter le Saint-Sépulcre. Sa femme lui remet, en le quittant, une camisole blanche sur laquelle elle a brodé une croix rouge. « Tiens, lui dit-elle, porte-la toujours. Cette camisole est le symbole de ma fidélité; rien ne peut la ternir. » Le chevalier est pris par les Sarrasins, envoyé au sultan, et condamné à traîner la charrue. Dans tous ses travaux, il porte constamment sa camisole; et ni la pluie, ni la poussière, ni la boue, ni le sang, ne peuvent y imprimer une tache. Elle est blanche comme le jour où la main de la jeune femme l'acheva. Les gardiens d'Alexandre, ayant remarqué ce fait, vont le raconter au sultan, qui appelle son prisonnier, et lui demande d'où lui vient ce merveilleux vêtement. « C'est un présent de Florentine, ma femme, dit Alexandre, c'est un symbole de sa fidélité. » Le sultan envoie un de ses affidés à Metz, avec l'ordre d'employer tous les moyens pour séduire Florentine. Mais le Sarrazin prodigue vainement les promesses, les présens; la jeune femme reste insensible à toutes ses galanteries. Quelque temps après, elle prend un habit de pèlerin, une harpe, et s'en va de rivage en rivage jusqu'en Palestine. Elle arrive dans la contrée où est son mari. Elle entre dans le palais du prince, et chante si bien que le sultan la prie de dire elle-même ce qu'elle veut avoir pour récompense. Elle demande la liberté d'un prisonnier, choisit son mari; et, sans se faire reconnaître, reprend avec lui le chemin de Metz. A deux ou trois journées de distance de cette ville, elle dit à son compagnon de voyage : « Je suis obligée de vous quitter; voilà votre route, voici la mienne. Pour prix du service que je vous ai rendu, donnez-moi un morceau de votre camisole. » Le chevalier le lui donne. Elle s'en va par le chemin le plus court, arrive à Metz vingt-quatre heures avant lui, revêt ses habits de femme; et lorsque son mari pa-

raît, elle le reçoit avec toutes les marques de la joie et de la surprise, comme si elle ne l'avait pas vu depuis le jour où il est parti. Cependant les amis d'Alexandre viennent lui communiquer leurs soupçons. Ils lui racontent que sa femme a été absente pendant long-temps, et qu'on ne sait où elle est allée, et comment elle a vécu. La jalousie s'empare du chevalier. Il convoque un jour ses parens, ses amis; et là, au mileu de cette assemblée solennelle, il somme sa femme d'expliquer sa conduite. Florentine lui demande la permission de sortir un instant. Elle entre dans sa chambre, et reparaît bientôt avec son habit de voyage, avec sa harpe sous le bras et le morceau de camisole à la main. Le chevalier reconnaît l'adorable pèlerin qui l'a délivré, et se jette à ses genoux.

Toutes ces traditions d'Allemagne rendent un culte suprême à la beauté. Chaque fois que la beauté apparaît ou dans une légende, ou dans un chant populaire, elle émeut, elle subjugue, elle efface toutes les distances. Fille du peuple, elle monte au rang des patriciens. Les hommes les plus fiers de leur naissance recherchent son sourire; les rois se lèvent devant elle comme les vieillards troyens devant Hélène.

La fille d'un prince aime un pâtre des montagnes, et meurt de douleur, parce qu'il n'a pu être son époux.

La femme d'un puissant margrave aime un jeune menuisier. Elle le fait venir auprès d'elle et l'embrasse. Le margrave apprend cette infidélité, et condamne le menuisier à mort. Mais la jeune femme le sauve, lui dit de partir, et lui mettant un rouleau de ducats dans la main : « Tiens, lui dit-elle, va, et si le vin qu'on te servira dans les hôtelleries te paraît amer, bois du vin de Malvoisie, et si mes baisers te semblent plus doux, reviens en chercher. »

L'ascendant qu'exerce la beauté est quelquefois si grand, que le peuple l'attribue à la sorcellerie. Telle est l'histoire de Lore Lay racontée par le poète Clément Brentano :

« A Bacharach, au bord du Rhin, habite une magicienne. Elle est belle et gracieuse. Elle séduit facilement le cœur. Déjà plusieurs hommes ont souffert pour elle. Une fois qu'on est tombé dans ses liens d'amour, on ne peut plus s'en délivrer. »

L'évêque la cite devant le tribunal ecclésiastique. Il voulait la

condamner, mais il n'en eut pas la force, tant il la trouva belle. « Dis-moi, s'écria-t-il avec émotion, dis-moi, pauvre Lore Lay, qui donc a fait de toi une méchante sorcière?

—Seigneur évêque, laissez-moi mourir. Je suis lasse de la vie; car tous ceux qui me regardent sont condamnés à souffrir. Le feu magique est dans mes regards, et mon bras est une baguette magique. Jetez-moi dans les flammes, détruisez mes enchantemens.

—Je ne peux pas te condamner avant que tu m'aies dit comment il se fait que ce feu magique ait déjà pénétré dans mon sein. Je ne peux pas te condamner, car mon cœur se briserait en deux.

—Seigneur évêque, ne vous moquez pas d'une pauvre fille. Priez plutôt, priez pour moi le Dieu de miséricorde. Je ne veux pas vivre plus long-temps. Je ne peux plus aimer. Condamnez-moi à mort. Voilà tout ce que je vous demande. Celui que j'aimais m'a trahi; il s'est éloigné de moi; il est parti pour la terre étrangère. La douceur du regard, le frais incarnat du visage, la suave mélodie de la voix, voilà ma magie. Moi-même j'en suis victime. Mon ame est pleine de douleur, et je mourrais si je voyais mon image. Faites-moi donc justice. Laissez-moi mourir. Tout a disparu pour moi dans le monde, depuis que je ne vois plus celui que j'aimais. »

L'évêque appelle trois chevaliers : « Conduisez-la, dit-il, dans un cloître. Va, ma belle Lore Lay; que le ciel ait pitié de toi! Tu deviendras nonne, tu porteras la robe noire et blanche. Prépare-toi sur cette terre au grand voyage de la mort. »

Les chevaliers partent pour le cloître, et regardent avec tristesse la belle Lore Lay.

« O chevaliers! s'écrie-t-elle, laissez-moi monter au-dessus de ce rocher. Je veux voir encore une fois la demeure de mon bien-aimé; je veux contempler encore une fois les vagues profondes du Rhin. Puis après nous irons au cloître, et je deviendrai la fiancée du Seigneur. »

Le roc est taillé à pic, difficile à gravir. Mais elle s'élance rapidement jusqu'à sa sommité, et là, debout, elle s'écrie : « Je vois un bateau sur le Rhin; celui qui guide ce bateau doit être mon bien-aimé. Oui, c'est sans doute mon bien-aimé, et la joie me revient au cœur. »

A ces mots, elle baisse la tête et se précipite dans le fleuve.

Là s'arrête le chant du poète. Mais le peuple continue la tradition. Il raconte que Lore Lay apparaît encore au milieu du fleuve où elle s'est jetée, comme Sapho. Souvent on la voit à la surface des vagues tresser ses blonds cheveux ; souvent, le soir, on l'entend jouer de la harpe et chanter, et ceux qui veulent s'approcher pour la voir de plus près, ou ceux qui prêtent l'oreille à ses chants, ne peuvent résister à la magie de sa voix, à la fascination de son regard. Ils abandonnent leur barque et se jettent dans les flots.

Ainsi, dans la poésie du peuple, la beauté est impérissable, et la mort, qui d'un souffle renverse les papes et les empereurs, la mort n'altère pas le charme d'un doux regard, la mélodie d'une voix de jeune fille.

J'ai esquissé rapidement ce tableau des traditions allemandes. On pourrait écrire sur ce sujet des volumes entiers. Les Allemands ont préparé avec un zèle admirable tous les matériaux. Toute la moisson est là sur pied ; libre à chacun de la prendre. Entr'autres bons ouvrages, j'indiquerai, à ceux qui voudraient faire une étude particulière de ces histoires du peuple, les livres des frères Grimm : *Deutsche sagen ; Kinder und Hans Mœrchen ;* les contes de Musœus ; les traditions du Harz, du Thuringerwald, de la Silésie, par Büsching ; de la Bohême, par Gerle ; de la Hongrie, par le comte de Mailath ; du pays de Saltzbourg, par Massmann ; des bords du Rhin, par Schreiber et par Geib, etc.

X. Marmier.

Critique Littéraire.

ARTHUR,

PAR M. ULRIC GUETTINGUER (1).

Ce livre ne s'adresse ni à ceux qui demandent des émotions violentes, ni à ceux qui s'inquiètent de l'habileté des combinaisons. Simplement pensé, simplement écrit, il n'est destiné à éveiller des sympathies que chez les esprits solitaires et méditatifs. Il ne faut y chercher ni préparations adroites, ni dessein de caractères, ni mise en scène. *Arthur*, à proprement parler, n'est pas un roman; c'est-à-dire qu'il n'a aucune des qualités qui excitent la curiosité ou l'intérêt, et forcent le lecteur d'aller jusqu'à la dernière page d'un livre sans s'arrêter. En revanche, s'il manque du talent d'échafaudage, indispensable seulement aux livres sans idées, *Arthur* possède toutes les qualités du genre auquel il appartient. Il a ce cachet de mélancolie, d'individualité, transporté si heureusement de la poésie intime dans la prose par M. Sainte-Beuve. Il a toute la gravité, toute la solennité d'une œuvre fécondée par la méditation et produite consciencieusement et à son heure. On y chercherait en vain une phrase déclamatoire. On voit que le choix du mot n'a jamais été motivé par l'impatience de la plume, que l'expression a toujours été dominée par la pensée, mérite qui devient de plus en plus rare. Et, ce qui vaut mieux encore que tout cela, *Arthur*, bien que relevant de la littérature *confidentielle*, dissimule sous une intention philosophique l'égoïsme ordinaire de l'école où il est né.

Puisque l'auteur s'est plus préoccupé de l'idée que de la forme extérieure dans *Arthur;* puisqu'il a moins voulu produire une œuvre irré-

(1) Un vol. in-8°, chez Renduel.

prochable au point de vue de l'art plastique et des règles, que sévère et grave dans son but moral, nous aurions mauvaise grace à le chicaner sur les défauts de composition qui s'y trouvent. D'ailleurs, une fois accepté comme récit d'évènemens réels, comme confession authentique d'un poète ignoré, ainsi que nous le présente M. Guttinguer, *Arthur* ne doit plus être placé au rang des ouvrages d'imagination. Les lois sévères de l'invention et de la mise en œuvre ne lui sont plus applicables. La critique a bien le droit de demander compte à l'auteur des opinions qu'il a exprimées; elle peut bien exiger de lui un style correct, élégant et approprié aux circonstances; elle peut blâmer ou louer à son gré la prolixité ou la concision du langage, discuter les théories avancées ou l'opportunité de certains développemens métaphysiques; mais elle ferait preuve de partialité en allant plus loin. Aussi, ayant loué tout à l'heure M. Guttinguer pour s'être tenu avec succès dans les conditions du genre qu'il a choisi, nous arriverons sans plus tarder à la discussion du côté philosophique de son livre.

Arthur, selon les desseins de l'auteur, est le type de la jeunesse d'aujourd'hui. Plein d'enthousiasme et de vagues espérances, il est arrivé à la virilité après une adolescence négligée et paresseuse, n'aspirant qu'à jouir de la vie et de ses plaisirs. Doué d'une sensibilité maladive, il n'a pas tardé à sentir le vide amer des félicités humaines. Le bruit du monde ne l'a pas tellement étourdi qu'il n'ait pu descendre quelquefois en lui-même, et gémir sur la solitude de son cœur. Perdu au milieu des vices et de la corruption des hommes, il s'est proposé l'amour comme un but magnifique et noble, comme une réhabilitation éclatante à ses propres yeux. Malheureusement, pressé qu'il était d'en finir avec les dégoûts sans nombre qui l'assiégaient, il s'est trompé de route, et n'est arrivé qu'à la débauche. Il a d'abord approché de sa bouche fiévreuse bien des coupes souillées; il a puisé à bien des sources impures; il s'est endormi sur des poitrines déjà profanées, et ce n'est qu'après tant d'avilissantes expériences qu'il a fini par connaître son erreur. Alors il a cherché l'amour ailleurs; il a tenté l'apaisement des sens par le calme et la rêverie. Pour punir sa chair long-temps révoltée, il s'est livré sans réserve à une affection pudique et mystérieuse, il n'a plus aspiré qu'à baiser en silence les pieds d'une femme chaste et voilée. Mais, comme don Juan toujours aux prises avec le désir, il a senti ses dernières illusions s'évanouir peu à peu. Plus il avait placé d'espérances sur l'objet de sa passion idéale, plus il s'est trouvé malheureux lorsqu'après une lutte prolongée, la possession l'a rejeté enfin contre terre.

Il a résisté encore cependant. Il n'a pas voulu céder sans combattre. Espérant qu'à force de patience et de volonté il parviendrait peut-être à

préserver d'une ruine irréparable les débris de son amour, il s'est armé de vigilance et de courage, et il a veillé jour et nuit. Prudence inutile! Quand le voile qui trompe nos yeux est tombé, il n'y a plus rien à faire! Quand la lassitude s'est glissée entre deux amans, ils n'ont plus qu'à rompre, s'ils ne veulent pas que le dégoût, et plus tard la haine, vienne s'asseoir à leur chevet.

Arthur et sa maîtresse ont compris que l'heure de la séparation a sonné pour eux. Ils se sont résignés à l'adieu suprême. Les portes d'un cloître se sont fermées sur la femme repentante, et Arthur s'est éloigné.

Ne sachant plus à quelle espérance rattacher sa vie, il a résolu de chercher dans les voyages lointains une distraction salutaire. Il est parti. Mais ni les plaines fertiles, ni les vallons embaumés, qui semblent convier le pélerin à une existence de calme et de solitude, ni les montagnes a front de neige, ni les vagues tumultueuses de l'Océan, qui semblent défier son courage, rien n'a pu éclaircir un instant le front nuageux d'Arthur. Il est resté impassible devant les magnifiques spectacles déroulés chaque jour sous ses yeux. Loin de puiser dans la contemplation de la nature de nouvelles forces et une nouvelle confiance dans l'avenir, loin de retremper dans une admiration naïve ses désirs émoussés, loin de souhaiter et d'appeler pour ses facultés appauvries ce rajeunissement que Dieu ne refuse pas au brin d'herbe, il s'est complu dans les irritantes observations. Ce n'est pas au chant de l'oiseau, mais au jurement du roulier qu'il a prêté l'oreille sur sa route; ce sont les tableaux lugubres qui ont attiré ses regards; ce sont les émotions amères qu'il a cherchées. Et cela devait être.

Lorsqu'une ame s'est vouée de bonne heure à l'ambition ou à l'amour, lorsqu'elle n'a rien négligé pour goûter et éterniser les joies qu'elle s'était promises, et que tout à coup elle voit se disperser, comme autant de légers nuages, ses illusions les plus chéries; lorsque, après des efforts sans nombre, elle s'est convaincue de son impuissance à rien bâtir de solide, elle retombe sur elle-même furieuse et découragée. Elle se désespère d'abord, elle éclate en sanglots ou en blasphèmes, et se promet de ne pas aller plus loin. Puis, la crise passée, s'il ne lui reste plus, en effet, assez d'énergie pour désirer encore, si toute sa force a été usée dans les luttes qu'elle a soutenues, elle passe de la colère à l'abattement, et arrive bien vite à cette maladie fatale qu'on appelle Ennui. Or, l'ennui, pour une ame hautaine et brisée, c'est un supplice de toutes les heures; c'est une agonie terrible dont le malade lui-même implore le terme sans le prévoir. Appartenir à l'ennui, c'est se sentir couvert, tout vivant, du drap mortuaire; c'est avoir le cœur déjà dévoré par les vers du tombeau.

Quelle joie serait possible dans une situation pareille, si ce n'est celle d'espérer un anéantissement prochain? L'indifférence obstinée d'Arthur pour les rians côtés de la vie nous semble donc naturelle et ne nous surprend pas.

Cependant l'ennui n'est pas une maladie inguérissable pour celui qu'anime une volonté courageuse. Quel parti va prendre Arthur? Deux chemins s'ouvrent devant lui. Acceptera-t-il l'existence vide et décolorée qu'il s'est faite? Se décidera-t-il à boire la coupe jusqu'à la lie, à marcher d'un pas ferme jusqu'au bout de la carrière; ou bien, las de sa souffrance, demandera-t-il à une mort violente le repos et l'oubli?

M. Ulric Guttinguer a compris que ni l'un ni l'autre de ces moyens ne devaient être employés. Il s'est dit qu'après Childe-Harold, qui est la personnification de l'ennui accepté; après Werther, qui est la personnification du désespoir poussé jusqu'au suicide, il restait quelque chose à peindre qui ne serait ni le lâche engourdissement du premier ni la folie du second. L'idée d'avoir voulu indiquer un remède à la maladie de notre époque est louable assurément; nous n'en blâmerons pas moins, cependant, la nature du remède. M. Ulric Guttinguer n'a rien trouvé de mieux pour Arthur que la prière et la résignation. Mais la résignation pieuse est-elle en harmonie avec les idées et les besoins du siècle? Évidemment non; et c'est la raison pour laquelle nous ne sympathisons pas avec M. Guttinguer.

Pourquoi Childe-Harold s'est-il enfermé dans son égoïste mélancolie, dans son impiété dédaigneuse? C'est que tout lui a manqué à la fois, c'est qu'après les déceptions de l'amour sont venues pour lui les déceptions de l'amitié; c'est que, dégoûté des affections périssables, il a vainement imploré un divin appui. Il a trouvé les temples vides comme les cœurs de ses frères. Seul, sans un asile où son ame saignante pût se réfugier, n'entendant que les clameurs confuses d'une société en détresse, assistant à la démolition complète du passé, il a désespéré de l'avenir. Au milieu des chutes retentissantes dont il était témoin, il s'est demandé à quoi serviraient les efforts d'un homme, et s'il était possible d'aller contre la destinée. Convaincu qu'il assistait à l'heure dernière du genre humain, il s'est retiré de la foule; et quand ses lèvres se sont ouvertes, elles n'ont fait entendre que des paroles impies et désespérées. Pourtant, soit qu'il fût poussé par la curiosité ou par une crainte instinctive de la mort, il a voulu vivre; mais il est toujours allé s'enfonçant de plus en plus dans sa farouche solitude, toujours plus sceptique et plus amer.

A côté de lui s'est trouvé un homme qui, plus vivement affecté du désordre social, blessé plus au vif dans ses sympathies, n'a pas eu la force

de résister. Moins orgueilleux qu'Harold, il n'a maudit ni Dieu ni le monde; il n'a pas élevé la voix dans la tourmente pour blasphémer; il a eu de la pitié et non du mépris pour les ames que la douleur avait désséchées ou corrompues. Loin d'envenimer par de lugubres paroles les blessures qu'il ne pouvait guérir, il s'est contenté de pleurer en silence. Il n'a confié à personne ses propres misères, sachant bien qu'il n'avait pas de consolations à recevoir. Il s'est efforcé, autant qu'il l'a pu, de sourire à travers ses larmes, jusqu'au jour où, fatigué de son rôle et n'en espérant pas de récompense, il s'est jeté volontairement dans les bras toujours ouverts de la mort.

Venus au commencement du XIXe siècle, après tant d'ébranlemens religieux et politiques, Childe-Harold et Werther furent deux types terribles et vrais de la société désorganisée qui les vit naître. Alors, en effet, l'orgueil sauvage et le suicide se partageaient l'humanité.

A l'heure où nous sommes, les choses ne se passent plus ainsi. Le désespoir a fait place à une foi ardente en l'avenir. Les idées religieuses ont germé sur le cadavre de l'athéisme. Le pressentiment d'une régénération magnifique occupe tous les esprits. C'est donc un admirable moment, selon nous, pour créer un type qui, fidèle aux tendances du siècle présent, soit un progrès sur Childe-Harold et sur Werther. Pourquoi M. Ulric Guttinguer, avec la conscience de cette opportunité, a-t-il faibli à l'œuvre? Nous l'avons dit plus haut : c'est qu'il n'a pas vu le progrès là où il est réellement. C'est qu'au lieu de regarder devant lui, il a tourné ses regards en arrière; c'est qu'au lieu d'avancer, il a reculé.

La résignation, en effet, si long-temps prêchée aux peuples, n'est plus considérée aujourd'hui, et avec raison, que comme une évidente lâcheté. Se résigner au silence et à la solitude, c'est s'abdiquer soi-même, c'est reconnaître la légitimité des usurpations humaines, c'est plier honteusement le genou et nier la justice de Dieu. Tant que le monde a vécu dans cette pensée que le corps devait être sacrifié sans pitié à l'ame, la résignation a pu passer pour une vertu, pour un généreux mépris des joies de la terre. Mais, depuis que la chair a crié vengeance; depuis que la philosophie a nettement séparé les intérêts des devoirs, les plaisirs du corps des plaisirs de l'esprit; depuis que les droits de l'homme aux jouissances matérielles ont cessé d'être sacrifiés à l'espérance d'une vie meilleure; depuis que la moralité des passions a été proclamée, la résignation est devenue le partage des ames sans courage et sans énergie.

Depuis Luther, qui, le premier, s'éleva contre la soumission aveugle, l'humanité n'a cessé de s'agiter sourdement; chaque siècle a vu disparaître sous la main audacieuse d'un homme de génie quelque entrave avilis-

sante ; les générations ont marqué leur passage par des protestations énergiques, et les ruines se sont entassées. Le mouvement une fois imprimé, les hommes (et pouvait-il en être autrement?) n'ont eu de respect pour aucune puissance. Ils ont brisé le sceptre et la croix. C'est alors qu'effrayés eux-mêmes de leur nuit profonde et de leur solitude, sentant la terre se dérober sous eux et n'apercevant qu'un ciel vide sur leurs têtes, ils se sont résolus à passer dans une débauche imprévoyante le peu d'heures qui les séparaient du néant. Childe-Harold et Werther, quoique atteints de la fièvre d'égoïsme qui rongeait les entrailles de leurs frères, ont été utiles cependant à la cause de l'humanité, car tous deux, l'un par ses chants funèbres, l'autre par sa mort, ils ont protesté contre le désordre et provoqué chez le plus grand nombre le désir d'une prochaine régénération.

Aujourd'hui donc, moins que jamais, la résignation n'est permise. Aujourd'hui que, grace à la persévérance infatigable de nos pères, nous sommes appelés à poser les fondemens d'une société nouvelle, ne serait-ce pas une lâcheté véritable que de se croiser les bras en regardant le ciel? Dans les luttes acharnées qu'ont eu à soutenir les générations précédentes, bien des catastrophes malheureuses, mais inévitables, ont frappé l'humanité. Qu'importe si, après avoir passé par tant de rudes et douloureuses épreuves, elle arrive enfin à compléter l'œuvre commencée? qu'importe qu'elle ait erré quelque temps dans la nuit, sans but et sans guide, si, initiée à la sagesse par une cruelle expérience, elle sort enfin de son inertie coupable, et s'avance d'un pas ferme vers un meilleur avenir? Quand un soleil radieux et fécondant éclairera sa marche victorieuse, se souviendra-t-elle des ténèbres qui l'auront un instant enveloppée?

C'est donc à l'action et au courage qu'il faut pousser les jeunes intelligences, et non à la mollesse et à l'engourdissement. Au reste, nous le disons avec joie, avec confiance, avec orgueil : la génération dont nous sommes n'a pas besoin d'être excitée au travail; elle s'y est mise d'elle-même avec une rare et louable énergie; elle lutte contre les obstacles, elle cherche, elle s'inquiète; elle a compris la mission qui lui est réservée et s'en montre digne. C'est pourquoi, nous le répétons, Arthur n'est pas la personnification des idées du temps présent. Ce n'est pas là le type de la jeunesse laborieuse dont nous parlons, mais au contraire, et fort heureusement, une nature tout exceptionnelle.

Nous ne nous étendrons pas sur la dernière partie de l'histoire d'Arthur. Il suffit de savoir qu'à dater du jour où il s'est voué à une pieuse solitude, ses journées ont été remplies par d'édifiantes lectures, par d'austères ré-

flexions sur les vanités de la vie. Ne s'occupant plus que de son salut, il a demandé aux grands philosophes chrétiens, aux pères de l'église, des consolations et des espérances. Prenant en pitié les efforts de son siècle, il s'est enfoncé chaque jour plus avant dans de mystiques et inutiles contemplations. Il y aurait lieu de réfuter ici bien des idées sur lesquelles Arthur appuie avec complaisance. La charité, par exemple, est une des *vertus* dont il se préoccupe le plus et dont il recommande expressément la pratique; comme si la charité pouvait passer encore pour une vertu dans un temps où l'égalité des hommes est proclamée ! comme si les hommes pouvaient accepter encore l'humiliation de l'aumône, après avoir nié les droits des favoris de la fortune, et souffletté leurs ridicules prétentions! —Mais il est tout simple qu'Arthur en soit là: quand on a opté pour le passé contre le présent et l'avenir, il n'y a plus de progrès possible.

Est-ce à dire qu'*Arthur* mérite un blâme général? loin de là. D'abord le style, nous l'avons déjà dit, en est pur et limpide. Ce n'est pas un livre à combinaisons dramatiques, mais c'est un récit plein de choses senties et sérieuses, abondant en images gracieuses et vraies. Tout en blâmant les tendances de l'auteur, nous conviendrons qu'il y a dans *Arthur* un côté profondément utile et moral. L'éloge que nous allons donner à M. Guttinguer ne lui sera pas agréable peut-être, car il y trouvera la condamnation du but qu'il s'était proposé; nous n'hésiterons pas, néanmoins, à nous expliquer.

La véritable valeur philosophique d'*Arthur*, selon nous, c'est de montrer à quelle torpeur fatale, à quelle déplorable faiblesse d'esprit peut conduire une dépravation prématurée. Si, au lieu de consumer sa jeunesse dans de folles aventures d'amour, Arthur eût combattu de bonne heure l'ardeur de son sang, mis un frein à ses appétits désordonnés, calmé ses désirs coupables par la méditation et par l'étude, il n'en serait jamais venu au lâche engourdissement où nous le voyons. Ce qui l'a perdu, ce qui a ruiné son intelligence et appauvri ses facultés, c'est la débauche, l'oisiveté surtout. Voilà ce que penseront, sans nul doute, les esprits sérieux qui liront *Arthur*. Voilà l'unique enseignement qu'ils y puiseront, parce que celui-là seul est noble et beau. C'est-à-dire, en un mot, qu'au lieu de suivre l'exemple d'Arthur, ainsi que M. Guttinguer le propose, on s'efforcera de ne pas l'imiter.

CHAUDES-AIGUES.

DERNIÈRE EXPÉDITION DES ESPAGNOLS

CONTRE ALGER.

Le 22 juin 1775, la ville de Carthagène présentait l'aspect le plus animé. Une armée brillante y était rassemblée, et plus de cinquante bâtimens de guerre, tout prêts à mettre à la voile, étaient à l'ancre dans le port. Le soldat était plein d'espoir et d'impatience, les vaisseaux pompeusement pavoisés; ou eût dit l'Espagne tout d'un coup revenue, après un si long sommeil, aux jours belliqueux de Philippe II et de Charles-Quint. Le nom d'Afrique, cette antique ennemie de la Péninsule, circulait dans les rangs, accompagné de menaces et d'anathèmes; les vieilles passions chrétiennes de Pélage et du Cid bouillonnaient dans les ames.

Il s'agissait, en effet, d'une nouvelle expédition contre les Maures. Charles III régnait alors : l'Italien Grimaldi venait d'arracher au comte d'Aranda, son rival, la faveur royale et le gouvernement des affaires. Jaloux de signaler son administration et de s'affermir au pouvoir par quelque grand fait militaire qui flattât l'amour-propre des Espagnols, sans alarmer la susceptibilité des puissances maritimes, il avait jeté les yeux sur l'Afrique. Outre les présides que l'Espagne y possède encore aujourd'hui, elle possédait alors Oran, que le cardinal Ximenès avait soumis en personne à la domination chrétienne, et que l'incapacité de ses descendans laissa retomber, trois siècles plus tard, sous la loi de Mahomet. Une légère agression des Maures contre Melilla et le Penon de Velez fournit à Grimaldi un prétexte selon ses vues. Il profita du ressentiment national, soulevé par cet incident, pour tenter le coup d'état qu'il méditait.

Alger passait déjà alors pour le centre des états barbaresques, et pour le retranchement naturel des pirates qui infestaient la Méditerranée. Ce fut donc sur Alger que tomba la colère du cabinet de Madrid. Une expédition fut résolue contre cette ville insolente, qui, fière encore du désastre de Charles-Quint, bravait l'Espagne et l'Europe entière. Après bien des lenteurs, bien des incertitudes (car en Espagne rien ne s'est jamais fait vite), l'expédition fut enfin organisée, et se trouva réunie à Carthagène au milieu de l'été. Elle se composait de cinquante-un bâtimens de guerre, dont six vaisseaux de ligne et douze frégates, et de vingt-deux mille hommes de débarquement : l'artillerie était nombreuse, les munitions considérables et les approvisionnemens abondans. L'amiral était don Pedro de Castijon, et le commandement en chef de l'expédition avait été donné au général O'Reilly. Il avait été question d'abord de don Pedro Cevallos; mais, consulté sur les moyens d'attaque, ses demandes avaient paru exagérées. O'Reilly avait jugé l'entreprise moins difficile, et il en avait accepté la responsabilité avec des forces inférieures.

Cet O'Reilly était un officier de fortune irlandais : il avait fait la guerre de la succession, et, après avoir servi plusieurs années en Autriche, il avait passé dans l'armée française, où il s'était assez distingué pour que le maréchal de Broglie le recommandât directement au roi d'Espagne, qui l'avait nommé lieutenant-colonel. Il fit avec éclat la campagne de Portugal, eut deux commandemens dans les colonies d'Amérique, et fit preuve dans le dernier d'une rigueur aussi cruelle qu'inutile. A son retour, il avait hérité du haut poste militaire du comte d'Aranda, et il était devenu le favori de Grimaldi : c'est à cette faveur qu'il avait dû le commandement de la nouvelle expédition.

Dans cette même journée du 22 juin, des prières publiques furent célébrées à Carthagène, avec une grande pompe, dans l'église de Saint-François, pour le succès des armes de sa majesté catholique et pour la destruction des infidèles. On chanta l'office de l'immaculée Conception, patrone de la Péninsule ; et, le service divin terminé, le général en chef prononça, en manière d'encouragement et d'exhortation, un discours moitié militaire, moitié dévot, dans lequel il décernait un peu tôt à son armée un brevet d'immortalité.

Le lendemain matin, le canon du départ fit retentir les montagnes qui ceignent le port de Carthagène, et la nouvelle *armada* mit à la voile aux acclamations de la ville assemblée.

La traversée dura une semaine, et tout ce temps fut consumé en discussions souvent fort vives entre le général en chef et ses officiers. Il y avait désaccord entre eux sur presque tous les points capitaux de l'entre-

prise, et l'anarchie régnait au sein du conseil. Le principal antagoniste d'O'Reilly était le marquis de La Romana, homme impétueux et altier, qui était major-général de l'armée, et qui censurait avec aigreur toutes les mesures du commandant.

Du 30 juin au 1er juillet, la flotte jeta l'ancre dans la baie d'Alger, et prit position de manière à battre la rive orientale du fleuve Xarach, qui coule à l'est de la ville. De la mer on aperçut un camp étendu sur la rive et des groupes de cavaliers qui caracolaient en vue des vaisseaux. Les Maures paraissaient si peu alarmés, qu'au coucher du soleil ils tirèrent des salves de mousqueterie en signe de réjouissance. L'ordre de débarquement fut donné le lendemain, puis retiré, parce que la nuit devenait orageuse et que le vent portait contre terre.

Une semaine entière se passa dans une complète inaction. Le conseil de guerre se rassemblait tous les jours, et le temps se perdait en discussions vaines et en âcres polémiques. La Romana trouva encore là l'occasion de faire éclater son insubordination, et il se fit rappeler souvent à l'ordre par le général. Ces temporisations imprudentes compromirent le succès de l'entreprise. Les Maures prirent pour de la peur ces délais intempestifs; le sentiment de leur supériorité et de leur force ne fit que s'exalter davantage, et ils devinrent téméraires jusqu'à l'insolence. Ce long retard avait cela encore d'impolitique, qu'il permettait à l'ennemi de se reconnaître et de prendre à son aise toutes les mesures défensives qu'un prompt débarquement et une exécution rapide eussent prévenues.

Enfin, le 6, les dernières instructions furent distribuées à l'armée; elles renfermaient, sur la manière de combattre des Maures et sur la tactique à leur opposer, des idées tellement précises et si mal suivies, que les adversaires d'O'Reilly répandirent dans la suite que ces instructions avaient été écrites et distribuées après l'évènement.

La méthode des Maures, disaient-elles, est de feindre une violente attaque et de fuir en désordre à la première résistance, afin d'attirer l'ennemi dans des embuscades. Il était en conséquence recommandé aux troupes de ne point rompre leurs lignes et d'aller toujours d'ensemble. L'armée une fois réunie, elle devait marcher en colonne serrée et sur six hommes de profondeur, dans le double but d'occuper peu d'espace et d'opposer une masse solide à la cavalerie maure. Chaque bataillon devait se pourvoir de deux cents outils de pionniers et de deux cents sacs de terre, afin de pouvoir élever sur-le-champ des redoutes propres à placer l'artillerie de campagne et à protéger le débarquement de la cavalerie. On devait, avant tout, s'emparer de quelque hauteur, d'où l'on commanderait la place avec avantage.

A ces instructions stratégiques étaient joints des ordres disciplinaires qui blessèrent la susceptibilité de l'armée et l'indisposèrent contre le général. Elle se plaignait qu'il eût déterminé des punitions pour des fautes que l'honneur national se refusait même à supposer.

Il y eut quelques coups de canon échangés dans l'après-midi du 6; mais les coups ne portaient pas, et ce premier feu fut sans résultat.

Le 7, on fit un simulacre de débarquement. Huit à neuf mille hommes descendirent dans les chaloupes à la pointe du jour, et s'avancèrent vers la côte, un mille à l'ouest de la rivière de Xarach; ils étaient couverts par les galères et par deux grands bateaux armés de douze pièces. Personne ne parut pour s'opposer à la descente. Après cette reconnaissance, les transports revinrent, sans qu'un seul coup de fusil eût été tiré. On prétendit que le débarquement ne se fit pas ce jour-là, faute de transports nécessaires; mais ce n'était là qu'un prétexte pour couvrir la mésintelligence qui régnait entre les généraux et qui entrava toutes les opérations.

On donna ordre aux bâtimens de transport d'être en rade le lendemain à la pointe du jour. Or, c'était une nouvelle faute que de marquer aux ennemis le vrai point d'attaque si long-temps avant l'action.

Le 8, en effet, une première division, forte de huit mille hommes, débarqua à une lieue et demie à l'ouest d'Alger, protégée par le feu des vaisseaux qui canonnaient les forts. Ce premier corps débarqué, les transports retournèrent chercher le reste des troupes et les munitions. Tous ces mouvemens se faisaient en présence de quatre-vingt mille Barbaresques, dont les deux tiers de cavalerie sous les ordres du bey de Constantine. Les Turcs étaient demeurés pour la défense de la place; aucun ne parut pour disputer le rivage. A mesure que les troupes débarquaient, elles se formaient, suivant les instructions reçues la veille, en colonne compacte. On a vu que ces instructions recommandaient avant tout l'ensemble, enjoignant aux troupes débarquées les premières d'attendre les autres avant de faire aucun mouvement. L'infraction à cette loi sage et prévoyante perdit l'entreprise : les Espagnols tombèrent dans la faute qui leur avait été signalée avec le plus d'insistance.

A peine l'avant-garde était-elle formée, qu'un petit corps ennemi se présenta sur son front. A cette vue, l'officier des gardes Navarro, qui commandait la première division, s'élança hors de la ligne, en brandissant son épée, au cri de *vive la religion! vive la foi du Christ! à eux, mes enfans!* Ce mouvement irréfléchi entraîna les troupes; elles s'élancèrent sur les Maures, qui, fidèles à leur tactique, lâchèrent pied et s'enfuirent en désordre. C'est à ce moment qu'il faut rapporter tous les

malheurs de cette fatale journée, *dia de perdida y sentimiento para Espana*. Les Espagnols marchèrent en avant au pas de charge, ayant en tête les volontaires d'Aragon et de Catalogne, espèce de compagnies franches pleines de bravoure, mais mal disciplinées. L'ennemi se retirant toujours, on fatiguait à le poursuivre sans jamais l'atteindre; cette marche inconsidérée était d'autant plus périlleuse, que la cavalerie algérienne cherchait à couper l'armée pour l'empêcher de retourner à ses vaisseaux. Il ne lui manqua, pour y réussir, qu'un peu plus de décision.

Nous empruntons au journal d'un officier espagnol qui faisait partie de l'expédition les détails suivans sur cette campagne malheureuse. « Nous marchâmes toujours devant nous jusqu'à ce que nous nous trouvâmes engagés dans un pays coupé, où l'ennemi était répandu en petits postes, et si avantageusement placé dans les haies qu'il faisait sur nous un feu sûr sans que nous pussions y répondre. Nos grenadiers et nos chasseurs qui avaient été détachés en avant, furent repoussés. En ce moment, on nous fit soutenir par quelques troupes tirées du second débarquement; et le gros canon étant arrivé, nous occupâmes, à la faveur d'un feu très vif, quelques postes d'où nous tirâmes beaucoup, mais sans parvenir à déloger l'ennemi. Jusque-là nos soldats avaient montré beaucoup d'ardeur et d'intrépidité; mais voyant une si grande perte d'hommes sans le moindre avantage, ils commencèrent à tomber dans le découragement. Le feu du premier rang se ralentit; mais les trois derniers tirant toujours, cela ne faisait que gêner la première ligne et augmenter le désordre. Tout le zèle des officiers devint inutile; les ordres et les exhortations ne faisaient plus d'effet. Démoralisées par ce premier échec, les troupes étaient sourdes à la voix de la discipline. Ceux-ci avançaient, ceux-là reculaient, chacun faisait à sa tête. Dans cette grande confusion, nous aperçûmes tout à coup sur notre gauche un grand troupeau de chameaux conduits par quelques Maures, dans le but, sans doute, d'attirer notre feu. Le cri de ces animaux était si affreux, que nous fûmes renversés par nos propres chevaux frappés d'épouvante. Cet accident fut comme le signal général de la retraite. Sans attendre d'autres ordres, plusieurs brigades se formèrent en colonne, d'autres en bataille, et toutes se retirèrent précipitamment. Nous laissâmes sur la place une grande quantité de morts et de blessés. Ceux-ci nous suppliaient en grace de ne pas les abandonner; ils n'obtinrent pas tous cette faveur; mais ceux que nous pûmes emmener furent sauvés, car nous trouvâmes derrière nous un retranchement garni de trois pièces de 8 qui avait été élevé à la hâte par les troupes du troisième débarquement pour protéger notre retraite. Nous l'opérâmes tranquillement, grace à cette batterie improvisée et à la bonne conduite du

commandant des frégates, qui, du rivage, faisait sur l'ennemi un feu chaud et bien dirigé. De dix-sept ingénieurs qui étaient venus avec nous pour reconnaître les lieux, quatorze furent blessés; les trois qui survivaient ne suffisant plus pour conduire les travaux, il en résulta que les retranchemens se trouvèrent beaucoup trop petits pour contenir toute l'armée. Dans cet état de gêne, et pressés les uns contre les autres sous un soleil ardent, nous fûmes fort maltraités par les carabines maures qui portaient beaucoup plus loin que nos fusils, et par trente-six pièces de canon qui battaient notre droite; l'ennemi s'étant mis encore à tirer du fort Xarach, ce double feu nous incommoda cruellement, malgré les épaulemens dont nous cherchâmes à nous couvrir. Les Maures ne cessèrent de se présenter sur notre front; ils nous bravaient jusque dans nos retranchemens, quoiqu'on en fît un grand carnage. Nous demeurâmes ainsi jusqu'à la nuit. Alors les troupes reçurent ordre de se rembarquer, en commençant par les plus jeunes, pour gagner du temps. Cette manœuvre s'exécuta avec tant de tumulte, de désordre et de confusion que, sans l'extrême ignorance des ennemis, qui ne surent pas profiter de leurs avantages, rien ne pouvait sauver l'armée d'une ruine complète. »

Toutefois le rembarquement ne se fit pas sans qu'il s'élevât encore de grands débats entre les généraux sur le parti qu'il restait à prendre. O'Reilly n'avait plus à combattre au conseil l'irascibilité altière du marquis de La Romana; cet officier s'était fait tuer un des premiers à la tête de sa division; mais il trouva dans le général Vaughan, Anglais au service d'Espagne, un adversaire encore plus inflexible. Vaughan s'opposa constamment au départ, représentant que la perte essuyée n'était pas assez considérable pour mettre l'armée hors d'état d'agir, qu'il fallait passer la nuit dans les retranchemens, et recommencer l'attaque le lendemain matin. Ce parti était le plus honorable et sans doute aussi le plus sage; éclairés par une première défaite, les Espagnols auraient facilement évité à une seconde épreuve la faute qui les avait perdus. La chance pouvait tourner et la fortune des combats passer du côté des chrétiens. Toutefois cette opinion ne prévalut pas; la timidité l'emporta, et l'ordre du départ fut donné aux troupes.

On a beaucoup exagéré la perte des Espagnols : nous avons vu porter jusqu'à quinze mille le nombre des morts; c'est une grossière erreur. En consultant les rapports du temps, nous trouvons qu'il n'y eut guère plus de cinq à six cents hommes tués et deux mille blessés; mais on laissa quinze pièces de canon, trois obus, une grande quantité d'armes, presque toutes les munitions. Quant aux blessés abandonnés sur le champ de bataille, pas un n'eut la vie sauve. Le dey d'Alger, par un raffinement de

barbarie, fit promettre, dit-on, la somme énorme de dix mille sequins pour chaque tête qu'on lui apporterait. On évalua à cinq ou six mille hommes la perte des vainqueurs; mais il est à craindre que la rancune des vaincus n'ait encore renchéri, dans cette occasion, sur l'hyperbole péninsulaire.

Quoi qu'il en soit, l'humiliation des Espagnols fut complète. O'Reilly voulait, en se retirant, bombarder Alger, afin de donner au moins une dernière satisfaction à son honneur compromis. Mais les provisions de l'armée avaient été débarquées, et celles qui restaient à bord suffisaient à peine pour la traversée. Tout retard était donc impossible; il fallut renoncer à cette vengeance désespérée. On laissa quelques bâtimens de guerre dans la baie, afin de tenir en respect les croisières algériennes; et la flotte remit à la voile le 12, pour porter elle-même à l'Espagne la première nouvelle de son affreux désastre. Elle aborda à Barcelone dans les premiers jours du mois d'août. « Ils nous ont envoyés à terre, écrivait à sa femme un sergent espagnol, comme si nous n'avions été là que pour prendre le café avec les Maures. *Nos mandaron a tierra, como si ibamos a beber café con los Moros.* »

Telle fut l'issue de cette expédition entreprise sous de si brillans auspices : elle peut être rangée, par l'histoire, à côté de celle de Charles-Quint; inspirées l'une et l'autre par les mêmes inimitiés, et dans le même but, elles eurent toutes les deux des résultats pareils. La double catastrophe des Européens ne fit qu'enfler l'orgueil des Barbares et rendre leurs déprédations plus audacieuses et plus insolentes. Il fallait plus d'un demi-siècle encore avant qu'on portât le coup décisif à ce génie malfaisant des mers.

L'expédition d'O'Reilly avait coûté au cabinet de Madrid des sommes énormes, dont il espérait se couvrir par la conquête; l'imagination du peuple se berçait d'espérances magnifiques; l'Europe entière avait les yeux sur la nouvelle croisade comme sur un de ces évènemens romanesques qui appartiennent à un autre siècle, à d'autres générations. Qu'on juge d'après cela si le mécompte dut être amer et si la chûte fut terrible. La cour s'efforça de pallier le mal, mais le désenchantement public l'exagérait encore; l'indignation fut générale; il y eut des émeutes sur tous les points du royaume; il fallut faire venir des troupes et de l'artillerie dans la capitale pour y maintenir la tranquillité.

O'Reilly était universellement haï des Espagnols comme étranger; comme vaincu, il fut exécré et dévoué à la vengeance nationale. Lui seul était coupable; tous les retards préliminaires, toutes les lenteurs du gouvernement lui furent imputés à crime. Il s'était aventuré témérairement

dans l'entreprise, sans s'être enquis suffisamment et des forces des Algériens et de la nature des lieux; la saison était mauvaise; l'endroit du débarquement avait été mal choisi, l'attaque trop tôt commencée; au premier échec il n'avait su prendre aucune mesure pour raffermir le soldat et rétablir l'ordre; au lieu de payer de sa personne, lorsque la première division avait été une fois engagée, il l'avait abandonnée à son sort et avait perdu son temps sur le rivage, à inspecter le second débarquement; c'était la place d'un officier d'état-major, ce n'était pas celle d'un général.

Telles étaient les récriminations déchaînées contre lui. Nous avons vu que toutes n'étaient pas injustes et que sa campagne avait été aussi mal conduite qu'elle avait été mal préparée. Ne trouvant point d'opposition au débarquement, O'Reilly se regarda comme assuré du succès; et s'il ne donna pas en personne l'ordre de l'attaque, il ne fit rien pour l'empêcher. C'était une grande ignorance et des lieux et des hommes, que de s'imaginer qu'on allait pénétrer presque sans coup férir dans un pays inconnu, accidenté, où un ennemi invisible et chez lui occupait tous les postes avantageux.

Mais si la témérité d'O'Reilly fut de la présomption, il l'expia durement. La fureur publique ne connut pas de bornes; des groupes menaçans s'assemblèrent sur le chemin d'Alicante, dans le dessein de le massacrer au passage. Plusieurs voitures furent arrêtées parce qu'on le croyait dedans; il échappa par miracle, et l'on dit au peuple, pour calmer sa violence et pour l'éloigner, que le général étant boiteux (il avait été blessé dans les guerres de la succession), il lui serait impossible de se cacher et qu'on le reconnaîtrait toujours. A travers tous ces dangers, il arriva à Madrid, où il se croyait en sûreté sous l'aile du premier ministre; mais la colère et les murmures ne s'arrêtèrent pas aux portes du palais royal. Charles III reçut des lettres où sa personne était menacée si son favori apparaissait à la cour. Le prince fut obligé de céder: le commandement de Madrid, qu'O'Reilly avait hérité du comte d'Aranda lui fut retiré, pour être donné à un Espagnol, et le général battu et disgracié fut relégué en Andalousie comme capitaine-général.

L'irritation soulevée contre lui fut lente à se calmer; voici un trait qui prouve jusqu'où allait l'aversion des Espagnols contre lui. Un de ses amis, nommé Ricardos, qui avait eu un commandement dans sa calamiteuse expédition, se trouvait à Cadix quelque temps après. Étant entré dans un café où plusieurs officiers étaient rassemblés, ils sortirent tous à l'instant, et le laissèrent seul.

La disgrace d'O'Reilly dura avec des vicissitudes et des péripéties di-

verses jusqu'à la mort de Charles III; il rentra en faveur à la cour de Charles IV, et il obtint en 1794 le commandement en chef de l'armée destinée à envahir le Roussillon, mais il mourut en route avant d'avoir pris possession de sa nouvelle dignité.

Le ministre Grimaldi avait compté sur une victoire pour asseoir son autorité chancelante : trompé dans ses espérances et dans son ambition, il fut écrasé par la défaite de son ami; étranger comme lui, il était de la part des Espagnols l'objet des mêmes inimitiés. De plus, il était coupable de la ruine du comte d'Aranda qui était cher à l'Espagne, et qu'il avait supplanté au ministère. Rien dans l'administration de cet Italien, plus intrigant qu'ambitieux, n'avait racheté ses antécédens équivoques, ni lavé la tache de son origine. La chute d'Alberoni et la catastrophe plus récente de Squillace étaient là pour l'instruire sur la manière dont le peuple jaloux et ombrageux qu'il s'obstinait à gouverner traite les étrangers qui veulent s'imposer à lui. Le revers d'Afrique fut son coup de grace : il traîna quelque temps encore au ministère, et finit par résigner le pouvoir aux mains de l'avocat murcien Joseph Monino, devenu depuis comte de Florida-Blanca.

Cette triste campagne est la dernière rencontre sérieuse que les Espagnols aient eue avec les Maures. Elle clot d'une manière peu satisfaisante, pour l'honneur des armes catholiques, la longue série de guerres acharnées qui ont divisé les deux races durant tout le cours du moyen-âge. La perte d'Oran, survenue quelque temps plus tard, porta le dernier coup à la puissance espagnole en Afrique. Ceuta faillit même éprouver le même sort. Un coup de main fut tenté contre cette place vers la fin du siècle dernier; et l'on voit encore aujourd'hui contre les murailles la trace des boulets maures. Ces agressions insolentes restèrent long-temps sans vengeance, et l'Europe tout entière, compromise par cette tolérance impolitique, avait fini par perdre tout prestige sur l'esprit des Barbares. Il ne fallait rien moins que la conquête d'Alger et le triomphe des armes françaises pour réhabiliter l'honneur occidental.

Il est glorieux pour la France d'avoir été choisie entre toutes les nations pour accomplir cette noble tâche. Indigné de l'audace de la piraterie barbaresque, l'illustre Bailli de Suffren, dont le nom a retenti si haut dans les mers de l'Inde, ne pouvait assez s'étonner que les puissances maritimes de l'Europe ne sussent pas mieux faire respecter le commerce de la Méditerranée, alors qu'une si faible partie de leurs forces suffisait pour anéantir ce repaire. Sensible à la voix de son vieux guerrier, la France semble s'être piquée d'honneur, en exécutant à elle toute seule ce que la jalousie des puissances européennes les empêcha toujours d'exécuter en commun.

Mais il ne suffit pas d'avoir conquis, il faut savoir conserver. Il importe à la France de faire mentir en cette circonstance l'universelle opinion qui la déclare inhabile à garder ses conquêtes. Si elle abandonnait celle-ci, ou la laissait dépérir dans sa main, elle assumerait sur sa tête une responsabilité terrible; elle serait comptable aux yeux de l'Europe, qui a foi dans ses instincts civilisateurs, du bien qu'elle pouvait faire et qu'elle n'aurait pas fait. Ce n'est pas après s'être avancée à ce point qu'elle pourrait reculer. Il ne faut pas que quelques revers partiels la découragent ni lui fassent perdre de vue la grandeur des résultats; il faut, au contraire, qu'ils l'éclairent et qu'ils rectifient les erreurs consacrées par l'ignorance et les systèmes préconisés par l'intérêt.

Si nous avons donné quelque développement au récit de cette expédition de 1775, dont celle de 1830 a tiré une si éclatante vengeance, c'est que rien de ce qui touche à ces terres, devenues l'apanage de la France, ne saurait la trouver indifférente, et que les hommes appelés à consolider et à agrandir par les armes la nouvelle colonie peuvent puiser jusque dans les détails stratégiques de cette ingrate campagne d'utiles enseignemens. Les Maures d'aujourd'hui sont ce qu'ils étaient alors : l'art de la guerre est resté chez eux stationnaire; ils combattent encore avec les mêmes armes, selon la même tactique, et plusieurs des instructions qu'O'Reilly donnait à son armée pourraient être données à la nôtre. Devant les mêmes piéges, la même discipline doit être observée. L'échec récent de Constantine prouve à quel point on ignore encore et le pays, et les habitans, et les vicissitudes même du climat; dans un tel état de choses et en présence de faits si graves, il faut s'éclairer du passé au profit de l'avenir, et s'entourer de tout ce qui peut jeter quelques lumières sur ces contrées mystérieuses.

C. D.

ALBUM DE VOYAGE.

AUTOGRAPHES DU Dr COINDET.

Une des curiosités de Genève lorsque je visitai cette ville en 1832 était la collection d'autographes du docteur Coindet. Cet habile médecin, dont la réputation européenne attirait dans la ville une foule d'étrangers, se trouvait naturellement en relation avec toutes les célébrités contemporaines. Depuis trente années, il s'était attaché avec un zèle infatigable à se former une collection d'autographes de toutes les illustrations passées et récentes de la politique, des arts, des sciences et de la littérature. La mort est venue le frapper, il y a quelques années; et comme il est possible que ce précieux trésor ait été aliéné ou dispersé par ses héritiers, je citerai ici quelques-unes des pièces les plus remarquables de la collection qui suffiront pour en faire apprécier l'importance. Procédant chronologiquement, parmi les pièces d'une époque ancienne, je citerai d'abord un mémoire d'apothicaire daté de 1557 intitulé *parties pour mon sieur Jehean Calvin*. Je fus frappé du nombre prodigieux de remèdes laxatifs absorbés par le bilieux réformateur, qui s'y trouvent couchés à sept sous et demi chaque; le mémoire couvre intégralement cinq pages in-folio, et s'élève à la somme de 111 florins. On lit au-dessus de la main même de Calvin, *contrôlé le* 9 *d'octobre* 1559 *et modéré à* 100 *florins*.

Un oncle du docteur Coindet, portant le même nom que lui, résidait à Paris et travaillait en qualité de commis chez le banquier Necker, alors fort peu connu, et logé rue de Cléry, hôtel Leblanc. Le sieur Coindet entretenait avec Rousseau des relations intimes et fréquentes; le docteur Coindet a hérité des lettres de Jean-Jacques à son parent; de plus, il a

acquis de la famille du pasteur Vernes toutes celles qui lui ont été adressées par Voltaire et par Rousseau. La correspondance de ces deux grandes célébrités du XVIIIe siècle avec Vernes et Coindet est donc fort volumineuse, une grande partie en a déjà été publiée; cependant j'y ai reconnu un petit nombre de pièces inédites; le généreux docteur ayant mis à ma disposition toutes ses richesses avec la faculté d'en extraire et d'en publier tout ce qu'il me conviendrait, je ne crois pas déroger à ses vues libérales en en reproduisant ici quelques fragmens.

Lettre de Rousseau à M. Marcet de Meizières.

Paris, 28 mai 1751.

J'accepte, monsieur, avec reconnaissance le commerce de lettres que vous avez la bonté de m'offrir, et je n'y suis pas moins déterminé par votre propre mérite qui ne m'est point inconnu que par vos anciennes liaisons avec mon bon et vertueux père; peut-être ce retour, quoique dû, ne sera-t-il pas tout-à-fait sans prix pour vous quand vous connaîtrez ma paresse naturelle, les langueurs dont je suis accablé, et quand vous saurez surtout que jamais les richesses que je méprise, ni la grandeur que je hais, ne m'ont arraché le moindre hommage, ni la moindre attention. Tout cela est réservé pour des titres de plus grande valeur, et je crois que vous les possédez.

Mais permettez-moi de faire mes conditions. Les formules, les complimens et tout ce qui tient à l'étiquette, sont pour moi des choses insupportables; nous les retrancherons, s'il vous plait. Vos lettres seront ma règle pour le style, que les miennes soient la vôtre pour le cérémonial. De plus, je suis négligent et j'ai de trop bonnes raisons pour l'être.

Accablé d'une maladie mortelle et très douloureuse, la répugnance que j'ai naturellement à écrire s'augmente encore avec mes maux. J'écrirai pourtant, mais je prévois que j'aurai tort avec vous, soit que vous comptiez mes lettres, soit que vous les pesiez; ne vous attendez donc pas de ma part à cette exactitude scrupuleuse que je me propose bien d'exiger de vous, à moins que vous n'ayez le malheur d'avoir pour votre excuse les mêmes droits à m'opposer.

Vous ne vous êtes point trompé en croyant apercevoir un cœur pénétré dans ma manière d'employer le mot *patrie*, je vous sais un gré infini de cette observation, elle m'en dit plus sur le fond de votre ame que vous n'auriez pu m'en exprimer de toute autre manière; je suis fort aise que nous nous entendions si bien réciproquement; je prévois par là qu'il y aura dans notre commerce plus de chose que de mots. Ma paresse et mon cœur y trouveront également leur compte.

Vous savez, monsieur, que j'ai reçu le jour d'un excellent citoyen; toutes les circonstances de ma vie n'ont servi qu'à donner encore plus d'énergie à cet ardent amour de la patrie qu'il m'avait inspiré. C'est à force de vivre parmi des esclaves que j'ai senti tout le prix de la liberté. Que vous êtes heureux de vivre au sein de votre famille et de votre pays,

d'habiter parmi des hommes et de n'obéir qu'aux lois, c'est-à-dire à la raison!

Vous voulez parler littérature et j'y consens volontiers : nous tâcherons d'évaluer toutes les merveilles de ce siècle si vanté pour ses lumières et si justement décrié pour son mauvais goût, si fertile en beaux esprits, et si dépourvu de génies; nous jetterons quelques fleurs sur les monumens de ces hommes si grands et si négligés, qui ont posé les fondemens inébranlables du temple des Muses et du grand édifice philosophique, sur lequel on élève aujourd'hui de si jolis châteaux de cartes.

Lettre de Rousseau à Coindet.

Montmorenci, ce 26 septembre 1758.

Quoi! mon cher Coindet, donnez-vous tant de force aux mots que vous fassiez dépendre l'amitié du nom d'ami, et croyez-vous qu'on s'arrange pour prendre ce titre comme celui de confrère ou d'associé? Il n'en est pas ainsi, croyez-moi, l'amitié vient sans qu'on y songe, elle se forme insensiblement, elle s'affermit avec les années, et les vrais amis le sont bien long-temps avant de s'aviser d'en prendre le nom. Assurément, votre empressement à cet égard m'est honorable; c'est une marque d'estime dont je vous sais gré, mais avez-vous bien pensé aux conditions requises pour unir deux de mes amis, et vous a-t-il semblé qu'elles pussent se trouver entre nous? Si vous ne demandiez que le zèle et l'intérêt de l'amitié, vous ne me demanderiez plus rien; mais, je le vois, c'est sa familiarité que vous recherchez : voyez, à votre tour, si cette recherche est raisonnable. La probité, les mœurs, la raison, l'inclination même, ne suffisent pas pour la produire; il faut de plus mille rapports qui manquent entre nous. Vous êtes jeune et vigoureux, je suis infirme et je griffonne; vous avez les goûts de votre âge, et moi ceux du mien. Nos occupations sont si différentes, qu'elles ne peuvent guère fournir à nos entretiens; il faut que l'un de nous se mette au ton de l'autre, ou que notre société soit sujette à l'ennui. Or, voyez si vous êtes disposé à prendre ma langue et mon ton; car, pour moi, je suis trop vieux pour changer d'habitude. Il me paraît qu'il sera bien difficile que nous puissions penser tout haut l'un avec l'autre, sans que l'un des deux se gêne, et la gêne et la familiarité sont incompatibles; il ne faut pas qu'un des deux songe tellement à lui qu'il oublie de songer à l'autre. Quand je pourrais vous rendre notre commerce aussi agréable que je le voudrais, je suis si fantasque et si difficile que vous ne seriez pas sûr de pouvoir me rendre le change, et je vous crois trop honnête pour vouloir faire votre bonheur aux dépens du mien.

O bon jeune homme, la bonté de votre cœur vous abuse, et il s'en faut peu qu'elle ne vous rende indiscret. Que voulez-vous de moi que vous n'ayez déjà? Si vous avez des peines secrètes, versez-les dans mon sein. Si vous avez besoin de conseils, mon âge m'autorise à vous en donner, et mon amitié m'y excite : tout ce qu'il y a d'utile dans l'amitié et qui dépend de moi vous est acquis, et si je vous en refuse quelque chose, ce

n'est que ce qui vous devrait être à charge à vous-même, comme par exemple la honte de tutoyer un homme de quarante-cinq ans.

Vous voyez, mon cher Coindet, comme je vous parle, c'est bien plus que comme à mon ami, c'est comme à mon enfant. Assez d'autres prendront le titre de vos amis sans en remplir les devoirs; laissez-moi faire tout le contraire, vous y gagnerez sûrement.

Fragment d'une lettre de Rousseau à Coindet.

(Pour cachet, une lyre.)

21 septembre 1767.

. . . . . .

Mes malheurs, cher Coindet, n'ont point altéré mon caractère, mais ils ont altéré mon humeur et y ont mis une inégalité dont mes amis ont encore moins à souffrir que moi-même. Je n'ai jamais connu d'autre bonheur dans la vie que celui d'aimer et d'être aimé. La candeur et la confiance font les délices de mon cœur, mais elles ont fait tous les tourmens de ma vie, et je ne m'y livre presque plus qu'en tremblant. Une chose doit vous rendre indulgent sur mes inégalités, c'est qu'elles sont non-seulement cruelles pour moi, mais involontaires, que je puis me tromper, mais non pas vouloir être injuste, et que lorsque je serai content du cœur de mes amis, ils le seront aussi du mien; c'est dans ces sentimens que je vous embrasse.

Billet de Rousseau adressé à Coindet, rue Michel-le-Comte.

Sans date.

Pourquoi, mon cher concitoyen, avez-vous douté que je n'acceptasse du travail de mon métier? Je n'en ai pas changé, et je n'en changerai pas; ainsi acceptez sans balancer, pourvu toutefois que vous ayez soin de prévenir la pratique que je suis un peu cher, que la musique pour le clavecin coûte plus à copier que d'autre, et que, n'ayant pas ici de papier réglé de reste, on me le fournit, et le prix se déduit sur la copie; que si par hasard ces pièces étaient de la musique française, ne les acceptez pas, parce que je ne copie de cette musique qu'à défaut d'autre travail, et que je ne suis pas à présent dans ce cas. Sans compter que les pièces de clavecin françaises sont si hideusement hérissées de notes, qu'elles ne font pas moins de mal aux yeux qu'aux oreilles. Adieu, à dimanche 18 avec M. Lemierre. Je vous embrasse.

Billet de Rousseau à Coindet.

Sans date.

« Épreuve d'une gravure de la Nouvelle Héloïse avec cette épigraphe :

La honte et les ...

« Très bien, mais la fille doit avoir l'air immodeste et non pas nu; elle pourrait avoir des fleurs ou une aigrette à ses cheveux et quelque colifi-

chet de collier autour du col qui ne lui couvrirait pas la gorge. Il faut donner à ces sortes de filles les parures chiffonnières qui les distinguent. Je trouve dans tous les dessins que Julie et Claire ont le sein trop plat, les Suissesses ne l'ont pas ainsi. Probablement, M. Coindet n'ignore pas que les femmes de notre pays ont plus de tétons que les Parisiennes. »

Et dans un autre lettre sur le même sujet : « J'aurais bien aussi quelque chose à dire sur la gorge de Claire que, malgré le jour, je trouve trop fadement blanche. »

La lettre de Rousseau à M. Marcet de Meizières fait honneur au caractère personnel du philosophe, qui s'y montre à la fois plein d'amour pour son pays, et de respect pour la mémoire de son père. Dans celle qu'il écrit à Coindet, la sensibilité de son cœur se révèle par ces charmans scrupules et cette susceptibilité délicate qui perce à tous les endroits. Il paraît toutefois par le fragment suivant qui termine une de ses lettres à Coindet, dont nous regrettons de n'avoir pas pris copie, que Jean-Jacques ne persista pas toujours dans sa réserve.

« A propos, vous signez toujours, comme si vous aviez peur que je ne reconnaisse pas votre écriture. Cela me paraît plaisant ; il faut donc siguer aussi

« VOTRE AMI. »

Il est curieux enfin de voir le grand philosophe s'occuper naïvement des estampes destinées à *la Nouvelle Héloïse*, et nous expliquer la manière dont il entendait son métier de copiste.

Le cachet de Rousseau est, ou une lyre, ou sa devise écrite ainsi : *vitam impendere vero ;* mais lorsqu'il eut pris le costume arménien, il se servit d'un talisman. Quelques-unes de ses lettres sont signées *Benou* ; c'était un nom qu'il avait adopté pour se déguiser, lorsqu'il se croyait en butte aux persécutions de ses ennemis.

Parmi les autographes du docteur Coindet, il se trouve une lettre de l'éditeur de la suite des *Confessions* de Jean-Jacques, datée de Genève, le 7 décembre 1789 ; elle n'est point signée, mais son auteur prétend que, sur la fin de sa vie, Rousseau avait la tête dérangée.

« Une demi-page d'injures sur M. Coindet, une demi-page d'horreurs sur Mme d'Épinay, autant sur Grimm, et quelques phrases sur diverses personnes ; voilà, dit-il, tous les retranchemens qu'il s'est permis. »

Fragment d'une lettre de Voltaire à M. le pasteur Vernes.

Ferney, 4 novembre 1766,

Il y a, comme vous savez, plusieurs sortes de fanatisme, celui de Poltrot, de Châtel, de Ravaillac, celui des juges qui firent brûler le conseiller Dubourg et le médecin Servet ; celui de saint François d'Assise, qui se faisait une femme de neige ; celui de saint Antoine de Padoue qui prêchait les poissons ; celui des faquirs de l'Inde et des brachmanes, qui ont assurément la morale la plus pure et la plus sainte, mais qui la déshonorent par leurs folies.

Voyez dans *Joseph* quelle était la morale des Judaïtes : ils vivaient en anachorètes, ils secouraient leur prochain, ils aimaient Dieu, mais ils étaient embrasés, dit Joseph, d'un enthousiasme furieux qui les faisait ressembler à des bacchantes. La morale est la même, monsieur, d'un bout de l'univers à l'autre; elle vient de Dieu, les simagrées viennent des hommes. Coupez, si vous pouvez, toutes les branches gourmandes entées sur un arbre salutaire, n'en laissez subsister que le tronc qui a été planté par Dieu même, depuis que l'univers existe; mais je vous avertis que vous ne parviendrez jamais à ce grand but dans ce pays-ci : il vous faudra un autre théâtre et une protection éclairée, une protection sûre et invariable. Vous l'aurez quand vous voudrez, si vous avez autant de courage que d'esprit, et vous vous ferez une réputation immortelle.

Fragment d'une lettre de Voltaire à M. le pasteur Vernes.

Lausanne, 28.

Vous avez raison de dire que Calvin joue le rôle de Cromwel dans l'affaire de l'assassinat de Servet. Hélas! ce pauvre Servet avait déclaré nettement que la divinité habitait en Jésus-Christ et plus nettement qu'on ne le déclare aujourd'hui. Puisse l'être éternel faire miséricorde à Jehean Chauvin, de Noyon en Picardie, pour un si grand crime!

Pour en finir avec Voltaire et Rousseau nous citerons, ici les lettres qu'ils écrivirent au pasteur Vernes à l'occasion de la mort de sa femme; ces deux morceaux offrent un raprochement caractéristique : on est frappé d'abord des contrastes de la forme et du fond, des oppositions de style et de sentiments. Ces deux illustres écrivains s'y peignent en quelques lignes, Voltaire avec sa manière pleine de recherche et de galanterie anacréontique, Jean-Jacques avec les émotions d'un cœur brûlant et une sensibilité profonde.

Billet de Voltaire à M. Vernes.

Le vieux malade de Ferney est bien honteux de vivre quand il apprend que la jeunesse et la beauté périssent par les maladies les plus extraordinaires. Il prie M. Vernes de le compter au nombre de ceux qui sont le plus sensibles à tout ce qui le touche et qui lui sont plus tendrement attachés.

Lettre de Rousseau à M. Vernes.

Montmorency, le 9 février 1760.

Il y a une quinzaine de jours, mon cher Vernes, que j'ai appris par M. Favre votre infortune; il n'y en a guère moins que je suis tombé malade et que je ne suis pas rétabli. Je ne compare point mon état au vôtre. Mes maux actuels ne sont que physiques, et moi dont la vie n'est qu'une alternative des uns et des autres, je sais que ce ne sont pas les premiers qui transpercent le cœur le plus vivement. Le mien est fait pour partager

vos douleurs et non pour vous en consoler. Je sais trop bien par expérience que rien ne console que le temps, et que souvent ce n'est encore qu'une affliction de plus de songer que le temps nous consolera. Cher Vernes, on n'a pas tout perdu quand on pleure encore, le regret du bonheur passé en est un reste. Heureux qui porte encore au fond de son cœur ce qui lui fut cher! Oh! croyez-moi, vous ne connaissez pas la manière la plus cruelle de le perdre, c'est d'avoir à le pleurer vivant! Mon bon ami, vos peines me font songer aux miennes, c'est un retour naturel aux malheureux. D'autres pourront montrer à vos douleurs une sensibilité plus désintéressée, mais personne, j'en suis sûr, ne les partagera plus sincèrement.

Les lettres contemporaines que renfermait la collection du docteur Coindet étaient extrêmement nombreuses, et je serais en peine de citer une illustration de notre temps qui n'y ait apporté son tribut; j'ai remarqué une lettre de M. de Châteaubriand à Mme de Roquefeuille, sa parente, écrite au moment où il venait d'arriver à Rome chargé de fonctions diplomatiques; il se montre pénétré de l'accueil paternel de Pie VII; puis une lettre charmante de M. de Montlosier à Mme de Broglie, au sujet de la mort de sa mère. Enfin il me faudrait écrire un volume, si je voulais mentionner toutes les pièces curieuses que renferme cette collection. Aussi pour terminer, me bornerai-je à reproduire un monument dont l'intérêt et la gravité ne seront contestés par personne, c'est la dernière page que l'infortuné Babeuf a tracé dans son cachot la veille de son exécution.

« Le salut du peuple est-il entièrement désespéré, tout moyen de l'opérer a-t-il disparu? toute ressource est-elle épuisée, tout nouvel effort serait-il vain?....

« Grandes questions qu'ont osé se promettre de résoudre des hommes brûlans sans cesse du feu de l'amour de la patrie, et qui, jusque sous le couperet de ses ennemis, ne peuvent encore songer qu'à elle.

« Pour bien balancer ces mêmes questions, il est nécessaire que l'esprit embrasse une grande somme d'aperçus. — En dernière analyse on pourra dire : Le peuple est courbé sous l'oppression la plus indigne, il ne s'agit que de l'en délivrer. En dernière analyse on dira aussi : Toute force est dans le peuple, elle ne peut cesser d'y être tant que les tyrans ne triomphent que parce qu'ils savent s'en emparer, que parce qu'ils savent obliger les hommes à l'employer contre eux-mêmes au profit de leurs ennemis. Donc toutes les fois qu'on pense à opérer le bien du peuple, il ne s'agit encore que de tourner sa force à son propre profit; que de le désaveugler d'une déplorable confiance envers ceux qui le jugulent; que de lui ôter cette crainte imbécille de leur puissance imaginaire, d'arracher le talisman qui les investit d'une apparence gigantesque et d'une foudre illusoire; que de transporter à des hommes vertueux cette confiance et cette portion de pouvoir nécessaires pour diriger, pour régénérer, pour rendre heureuse la masse. Mais. . . . . »

Ed. de La Grange.

BULLETIN.

Nous sommes depuis dix jours en plein carême; sommes-nous plus graves ou plus gais qu'il y a dix jours, quand nous étions encore en plein carnaval? Nous n'y voyons guère, pour nous, de différence. Franchement, n'eût été le mandement de monseigneur l'archevêque de Paris, qui permet de manger du beurre et des œufs les jours maigres, comment eussions-nous été avertis, la semaine dernière, que nous avions présentement des joies excessives à expier? C'est que la transition jadis si brusque de la saison du plaisir à celle de la pénitence se fait chaque année plus insensible. Nous qui avons dansé sous la restauration, nous nous souvenons encore de ces bals catholiques du mardi-gras, où l'orchestre s'interrompait chrétiennement à minuit, fût-il au milieu d'une valse; où le souper, s'il y avait souper, consistait en un ambigu de pâtisseries et de confitures tout-à-fait dignes de danseurs anachorètes. Puis, les cendres du mercredi expiatoire une fois distribuées, malheur à Babin s'il eût allumé le soir sa lanterne de papier rouge! malheur aux Musard d'alors s'ils eussent continué de convoquer les masques à leurs bals. Ce n'est pas que la restauration fût plus pieuse que nous, mais elle était plus hypocrite. Elle avait jugé politique de remettre en vigueur les pratiques, sinon la foi. La police avait charge spéciale d'assurer aussi religieusement que possible la stricte observance du carême. Aujourd'hui la police est pleine de bon sens et de sagacité. Elle laisse les consciences libres au moins en matière de mascarades et de réjouissances publiques, attendu que personne n'en abuse. Effectivement, en ce saint temps de carême, vous voyez les boutiques de nos costumiers ouvertes partout et encombrées de magnifiques habillemens, mais vous n'en rencontrez pas plus de masques qu'en carnaval. O carême! ô carnaval! c'est bien à vous qu'il faut répéter ce que le stoïque Romain disait à la vertu : « Vous n'êtes maintenant que des noms! »

Une nouvelle session de fêtes brillantes dans le grand monde a déjà succédé à celle qui s'est close le mardi-gras. Le dernier bal de M. Ram-

buteau n'a point offert de particularité nouvelle et remarquable. On y a retrouvé tout le bon goût et toute l'élégance qui président d'ordinaire aux assemblées de la préfecture, où le caractère officiel des hôtes disparaît sous leur extrême affabilité. Le bal de M. Lariboissière a été un bal à part. A proprement parler, c'était un bal impérial, tant les illustratiuns et les beautés du temps de l'empire y abondaient. On y a compté peu de sommités fashionnables. Que voulez-vous? M. Lariboissière demeure rue de Bondy. Le moyen que la mode fasse le voyage du Marais pour danser! Les salons de l'ambassade d'Angleterre, qu'un deuil de famille avait fermés le mois dernier, se sont rouverts vendredi pour une fête splendide, à laquelle assistait toute l'élite de la société.

Une assemblée d'une aristocratie plus raffinée, plus exclusive, et en même temps plus grave, a été celle de l'hôtel des affaires étrangères. Le dîner officiel de M. Molé avait réuni mardi dernier tout le corps diplomatique en quelque sorte sous la présidence de M. de Talleyrand, l'immortel doyen de la diplomatie. Les princes avaient été conviés à ce petit congrès où la haute urbanité des convives a échangé certainement plus de complimens calculés que de confidences sincères.

Du reste, M. le président du conseil paraît avoir repris peu à peu près des ambassadeurs du Nord la bonne position personnelle qu'avait failli lui faire perdre cette terrible phrase contre l'absolutisme qui les avait si fort effarouchés. Ils n'avaient pu jamais s'accommoder de l'austère et impénétrable gravité de M. de Broglie, qui, dans une conversation familière, semblait toujours prêt à dresser un protocole. M. Thiers leur avait plu extrêmement d'abord. Sa causerie spirituelle, abondante et animée, les avait séduits. S'il n'eût pas obstinément voulu secourir l'Espagne libérale, il eût été long-temps d'accord avec eux. L'harmonie est parfaite à l'heure qu'il est entre eux et M. Molé. Ils obtiennent de son exquise politesse toutes les communications officieuses qu'il peut convenablement accorder. Ils savent, il est vrai, qu'il n'a nulle sympathie pour les gouvernemens absolus, mais ils savent aussi qu'il ne fera rien contre don Carlos. C'est tout ce qu'il faut aux ambassadeurs présentement.

Plus l'interrègne se prolonge dans la direction du Théâtre-Français, plus se grossit la liste des aspirans à la succession de M. Jouslin de La Salle. Parmi les innombrables candidats, ce sont les exploitateurs qui continuent d'affluer surtout. Ces messieurs sont les plus intrépides à assiéger de leurs requêtes le ministère de l'intérieur. Ce qu'il y a de précieux, c'est qu'ils excipent tous également de leurs qualités de fondateurs littéraires. — Monsieur le ministre, examinez mes titres. — Monsieur le ministre, j'ai fondé ceci. — Monsieur le ministre, j'ai fondé cela. Qu'on examine, et l'on trouvera que la plupart de ces fondateurs n'ont rien fondé que des spéculations littérairement nulles et même d'un succès fort problématique. Puis, prennent la parole à leur tour les faiseurs de pièces. — Monsieur le ministre, j'ai écrit telle tragédie en cinq actes et en vers. — Moi, monsieur le ministre, telle comédie en cinq actes et en prose. Qu'on juge de l'aptitude de ces auteurs dramatiques à diriger un

théâtre par la manière dont ils ont gouverné l'action et les personnages de leurs drames. On conçoit qu'au milieu de ces mille prétentions rivales les comédiens s'épouvantent aussi bien des exploitateurs que des faiseurs de pièces, et qu'ils supplient le ministre d'écarter les uns et les autres. Afin de repousser plus sûrement la double invasion, les sociétaires du Théâtre-Français ont demandé que le sceptre de la direction fût remis à M. Vedel. M. Vedel, ancien comédien, paraît, dans ses fonctions de caissier, avoir montré du zèle et de l'intégrité. Peut-être serait-il un administrateur habile des intérêts matériels; ce n'est pas assez. Certainement il faut un directeur d'une capacité administrative reconnue; mais ce directeur doit être en même temps homme littéraire. Ici, nous n'entendons point par homme littéraire un dramatiste qui vienne exploiter le théâtre au profit de sa littérature et de celle de sa faction; nous voulons dire un homme littéraire indépendant, en dehors de toute coterie, qui comprenne les besoins du théâtre et ce qu'exige l'intérêt de son avenir, qui sache et veuille protéger l'art pour l'art. M. Vedel remplirait-il ces dernières conditions? Personne ne le pensera. M. Gasparin avait d'abord sagement temporisé. Il avait, dit-on, l'excellente intention de montrer du courage et de repousser de vive force les exploitateurs. On assure pourtant aujourd'hui qu'il s'est laissé de haute lutte, forcer la main en faveur de l'un d'eux, comme il avait permis le bal Musard à l'Opéra sur la menace d'une émeute. Chaque jour M. Gasparin révèle de nouvelles qualités de grand ministre. Nous le savions déjà plein d'éloquence. Voici qu'il nous donne maintenant ses preuves de vaillance et de fermeté.

C'est un heureux hasard qui a permis que dans l'anarchie *gouvernementale* où il devait tomber, le Théâtre-Français eût ses voiles enflées pour tout l'hiver par le double succès de *la Camaraderie* et de *Marie*. Comme pour assurer mieux encore leurs ressources, les comédiens viennent en outre de reprendre avec bonheur *les Deux Gendres*, de M. Étienne. Cette pièce a le sort de tous les excellens ouvrages : plus elle vieillit, plus elle s'établit et se popularise. La littérature de l'empire, si amèrement traitée par la littérature actuelle, aura du moins produit une comédie; c'est quelque chose.

L'Opéra concentre toute son activité dans les répétitions de *Stradella*, qu'il promet toujours pour la fin de ce mois. Ses dernières représentations ont été d'ailleurs plus variées que ce n'est l'usage maintenant rue Lepelletier. Nous avons enfin eu *Don Juan* la semaine passée. Mais voilà ce qu'on gagne à laisser si long-temps, sans les jouer, les pièces les mieux montées. Quand on les reprend ensuite inopinément, l'effet n'est plus le même. Les rouages de la machine sont embarrassés : ils ne fonctionnent plus comme auparavant. Ainsi la dernière représentation de *Don Juan* a-t-elle laissé beaucoup à désirer; elle a manqué d'ensemble. Mlle Falcon, Nourrit et Levasseur n'ont pas été convenablement secondés. Nous regrettons peu, quant à nous, la pluie de feu que certains *dilettanti* ont été fort désappointés de ne point voir tomber. Cela coûtait deux cents francs par

soirée. Nous ne blâmons pas la direction d'en avoir fait l'économie. Ce qu'il faut à la musique de Mozart, ce ne sont point les feux d'artifice de l'Ambigu, c'est une exécution digne d'elle.

Tout n'est pas dit encore sur la bacchanale du mardi-gras à l'Opéra. On en conte chaque jour quelque anecdote nouvelle. Nous avons su, par exemple, que de mauvais plaisans masqués avaient jugé piquant de se ruer sur M. Duponchel, et de le frapper à poings fermés. Il est clair que si l'orgie a été furieuse, le malencontreux directeur n'en a pu mais, et qu'il en a été au contraire l'une des premières victimes. La commission le condamne pourtant, en punition du désordre, à verser dix mille francs dans la caisse des pensions de l'Opéra. Si M. Duponchel est contraint d'exécuter cet arrêt, jamais, assurément, il n'aura été plus juste de dire que ce sont les battus qui paient l'amende.

L'affluence a été prodigieuse aux derniers concerts de MM. Liszt, Urhan et Batta. Ces belles soirées seront l'un des meilleurs souvenirs de la saison. Rarement une foule plus choisie avait été rassemblée. Artistes, écrivains, savans illustres, femme du monde brillantes de jeunesse, de beauté, de parure et d'élégance, tout était confondu dans une charmante égalité; tout cela formait un public à souhait et comme il ne s'en réunit guère.

Nous devons vraiment de la reconnaissance à MM. Liszt, Urhan et Batta. On ne les saurait assez remercier de cette parfaite association de leurs talens parfaits pour nous expliquer la musique de Beethoven. Sans eux, combien de nous seraient encore à la comprendre et à la sentir! M. Liszt nous a trop habitués à ses improvisations étincelantes et inspirées pour que nous songions seulement à en faire ici l'éloge. Les solos de violoncelle de M. Batta ont vivement ému. C'était une voix humaine qui se lamentait. C'était une ame qui pleurait et poussait des cris douloureux. Quel instrument que le violoncelle entre les mains de M. Batta!

La stérilité littéraire continue et commence à inquiéter les consommateurs. Si l'on excepte le beau poème de *Lazare*, par M. Auguste Barbier, pas une œuvre poétique de quelque portée ne s'est produite cette année. L'imperturbable fécondité de nos romanciers s'est elle-même lassée, ou bien il faut que ce soient leurs éditeurs. Chose inouie! voilà près d'un mois que nous sommes sans romans nouveaux! On annonce bien un volume de poésies et un drame de M. Victor Hugo, mais ce n'est encore là qu'une annonce. *Les voix intérieures* ne sont même pas seulement sous presse. Certainement elles ne paraîtront pas avant trois mois. Quant au drame, il s'agit de bâtir, ou tout au moins de trouver la salle où il sera joué. On voit que nous ne sommes pas au bout de la disette qui nous affame.

En revanche, il se fait dans le domaine de l'art un immense mouvement et d'immenses préparatifs.

Nous sommes à la veille de l'ouverture du salon. C'est une rumeur universelle de par le monde des peintres et des sculpteurs. L'exposition prochaine sera fort supérieure à celle de l'an passé, par la quantité sinon par

la qualité. Jeudi dernier, le 16, le délai fatal pour l'envoi des ouvrages n'était pas expiré, il restait encore deux jours, et déjà l'on avait enregistré et numéroté au Musée deux mille cinq cents morceaux, chiffre énorme! Parmi les tableaux de vaste dimension et les toiles capitales, on cite une bataille de M. Eugène Delacroix, destinée à la collection historique de Versailles. M. Paul Delaroche exposera un tableau de sainteté et un portrait de M. Guizot. Les peintures catholiques soi-disant naïves seront innombrables. Nous aurons force sujets mystiques, sur fond d'or, imités des maîtres italiens et flamands des XIVe et XVe siècles. Les peintres catholiques prétendent que l'art n'a fait que rétrograder depuis sa naissance, voilà pourquoi ils ont résolu de le ramener à son berceau. Selon leur dire, auprès de leurs vierges, les vierges de Raphaël ne sont que des grisettes; nous verrons bien. Pour notre part, nous avons été admis à voir d'avance dans l'atelier de M. Louis Boulanger cinq grands portraits d'hommes qui, nous n'hésitons pas à l'affirmer, exciteront vivement l'attention. A notre avis, nul artiste vivant n'avait jusqu'à présent traité la peinture de portrait avec autant de gravité. Il était impossible de mieux saisir que n'a fait l'artiste l'expression intelligente et mélancolique de la belle physionomie de M. Achille Deveria. L'air éblouissant de santé, le teint enluminé, l'embonpoint monacal de M. de Balzac en robe de moine, désappointeront sans doute beaucoup de jeunes dames qui se sont représenté l'*illustre* auteur de *Jane la Pâle* sous une forme aérienne et diaphane. En tout cas, dût ce portrait ne point plaire aux admirateurs des figures sveltes et idéales, il satisfera, à coup sûr, les amis de la bonne peinture franche et énergique. En fait de sculpture, nous n'avons ouï parler que d'un buste en marbre, de M. Victor Hugo, par M. David.

Un effroyable scandale qui a bouleversé toute la société de Londres, n'a fait chez nous qu'un faible bruit au milieu des mille préoccupations dont nous sommes assiégés. Nous voulons parler du hideux procès, dans lequel lord de Roos, publiquement accusé de tricher au jeu, a consommé sa ruine en croyant se réhabiliter. Lord de Roos appartient à la plus haute aristocratie anglaise. Membre de la chambre des lords, le titre de sa pairie remonte à 1264. C'est le premier baron anglais. Lord de Roos était en outre l'un des *lions* de la mode britannique. Pendant vingt-cinq ans, il avait été l'un des princes de l'oligarchie exclusive du *West-End*. Fashionable émérite maintenant, car il a quarante sept ans, c'était pour lui dans sa jeunesse, qu'avait été inventée la qualification de *dandy*. Eh bien! ce noble lord, ce grand fashionable, ce premier baron et ce premier dandy anglais, a été légalement convaincu d'escroquerie par d'accablans et d'irrécusables témoignages. Il a été prouvé en pleine cour du *king's bench*, qu'en jouant dans les clubs, il marquait les cartes de l'ongle, qu'il faisait sauter la coupe, qu'afin de dissimuler ses tricheries il ne manquait jamais d'être saisi d'un accès de toux tandis qu'il manœuvrait. Ainsi voilà une grande existence honteusement, irréparablement perdue. Lord de Roos qui a déjà quitté l'Angleterre, se condamne sans doute lui-même à une déportation perpétuelle. Sa réputation d'honnête homme est

détruite sans retour. Mais en quelque lieu qu'il soit, aux yeux de ses compatriotes, il n'en demeurera pas moins fashionable toute sa vie. Le caractère de fashionable anglais est indélibile comme celui d'escroc.

Un jeune poète, M. Charles Castellan, qui a déjà donné un recueil de vers agréables et sans prétention, en publie un nouveau sous le titre de *Beaux jours et Jours d'orage* (1). On y trouvera des élégies touchantes et des sonnets tournés avec art. Une dernière pièce plus longue, *le Pécheur*, a le caractère de poème religieux. Mais ce que nous préférons dans le recueil de M. Castellan, ce sont les pièces où il exprime avec naïveté et une sorte de nonchalance de créole, les mœurs et les souvenirs de l'Ile-de-France, sa patrie. Les deux morceaux intitulés *Une autre Virginie* et *Nature primitive* sont surtout pleins de charme et ont une originalité véritable. Nous citerons cette dernière pièce, qui est l'histoire d'un colon créole redevenu presque sauvage.

Orphelin encore en bas âge,
Il n'avait eu pour héritage
Qu'une case en paille, un terrain
De trois arpens *plantés de vivres*,
Un nègre, un fusil, et pour livres
Les arbres verts, le ciel serein.

Quoique blanc, il parlait créole,
N'ayant pour tout maître d'école
Que ce nègre, son serviteur;
De plus, le voyant ainsi faire,
Il marchait nus pieds sur la terre,
Même à midi par la chaleur.

C'était dans le quartier de l'île
Le plus désert, le plus tranquille,
Alors ignoré du chasseur,
Et dont les cascades profondes
N'avaient pas senti dans leurs ondes
Trembler la ligne du pêcheur.

Son vêtement était modeste :
Rien qu'un pantalon, une veste;
L'un et l'autre de toile et bleus;
Sa chemise seule était blanche;

(1) Chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

Pour bâton il avait la branche
D'un bambou sec, jaune et noueux.

Puis enfin un chapeau de paille,
De ceux que le nègre travaille
Avec les feuilles du *Vaquois*
Quand dans sa case il se repose,
A l'air dérobait quelque chose
D'un visage blanc autrefois.

A l'heure où la plante mouillée
Se redresse, à demi pliée,
Par l'humidité de la nuit,
Il allait attendre au passage
Les cerfs d'une gorge sauvage
Que battait son nègre à grand bruit.

Et son ivresse était sans bornes
Quand l'un d'eux ayant pris ses cornes
Dans les broussailles des grands bois,
Traversait, chargé de lianes,
Le terrain uni des savanes,
Cherchant à secouer son poids.

Mais lui qui marchait sans entrave,
Par instinct respectait l'esclave,
Et laissant son arme au repos,
Se contentait, assis sur l'herbe,
De voir bondir le cerf superbe
Comme un *Gouramier* dans les eaux.

Quand le soleil atteignait presque
Un *Bois de natte* gigantesque
Planté sur le penchant d'un mont,
Pour joindre un côté de rivière
Où l'attendait son banc de pierre,
Il traversait un petit pont.

Cette rivière coulait bleue
Dans un espace d'une lieue,
Puis se divisait en ruisseaux;
Personne n'eût pu dire l'âge
Des *Jam rosas* dont le feuillage
Formait sur elle des berceaux.

Qu'elle était belle, ainsi pressée
D'une ceinture tapissée

De Frambroisiers, de Vétiver !
Tout à côté d'un *Cassis* jaune,
Plus rouge qu'un velours de trône,
La *Roussaille* s'ouvrait à l'air.

Quand il avait gagné son siége,
Son œil se fixait sur le liége,
Comme avec malice et soupçon,
Car il savait à la secousse,
Entre tous ces poissons d'eau douce,
Lequel mordait à l'hameçon.

Toute noire par la fumée,
Sa pipe sans cesse allumée
Jetait une épaisse vapeur;
Le temps l'avait faite si bonne
Qu'il ne l'eût prêtée à personne,
Pas même à son vieux serviteur.

Le soir, sans un mot, sans un signe,
Chacun d'eux retirant sa ligne,
S'occupait à faire griller
Des perdrix, des carpes, des *Chittes*,
Qu'ils se servaient aussitôt cuites
Sur les feuilles d'un Bananier.

Puis il chantait des airs créoles
Dont je ne puis par des paroles
Vous peindre l'étrange douceur;
Mais, au risque de se voir prendre,
Les *Marrons* venaient les entendre,
Passant près d'eux sans avoir peur.

Et lorsqu'à des brises plus fraîches
Leur feu nourri de feuilles sèches
Répandait de larges clartés;
Et quand se mêlaient dans les nues
Les mille rumeurs inconnues
Des vents, des arbres agités,

Ils contaient avec des voix sombres
Des histoires bizarres d'ombres,
De squelettes aux doigts tremblans,
D'eaux dormantes où les anguilles
Avaient des corps de jeunes filles,
Et des cheveux touffus et blancs.

. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .

Vous n'êtes rien quand on vous sonde,
Ivresses flatteuses du monde,
Vases d'or où l'on boit l'ennui!
Amour! gloire! biens qu'on réclame,
Réveillez-vous jamais dans l'ame
Plus de bonheur et moins de bruit?

Temples étroits où la prière,
L'aile pesante de poussière,
Ne peut monter jusqu'au ciel bleu;
Combien, dans la grande nature,
Le brin d'herbe, la plante obscure
En disent plus que vous sur Dieu!

. . . . . .
. . . . . .

Bien long-temps s'écoula sans ride
Ce flot monotone et limpide
De plaisirs d'avance tracés;
Le nègre mourut de vieillesse,
Et l'autre en pleura de tristesse,
Pleurs qu'il n'avait jamais versés.

Dès lors sa tête fut frappée;
Deux fois, depuis, s'était coupée
Sa ligne prise dans un trou;
Sa pipe était tombée à terre;
En passant près du cimetière,
Il avait vu voler un *Fou*.

Le vœu de son heure dernière,
Fut que, tout près de la rivière
On fît une fosse à son corps;
Et c'était par reconnaissance :
Ses jours, à partir de l'enfance,
S'étaient écoulés sur ses bords.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

SECONDE PARTIE.[1]

IV.

Il y avait soirée chez le procureur-général.

A toute autre époque qu'en 1816, une réunion d'hiver chez un homme de robe ne mériterait pas une mention à part. D'ordinaire, celles qui se forment sous le patronage de la classe magistrale sont aussi vides et médiocres qu'un jugement en référé. On y cause à voix basse, on y boit de l'eau trempée, et à neuf heures la soirée est jugée : condamnée à l'ennui à perpétuité.

Le temps avait un autre prix en 1816, après deux invasions et deux restaurations, ce qui équivaut à quatre restaurations ou à quatre invasions. La conspiration florissait alors en plein soleil. Chaque matin le *Moniteur* publiait, dans sa première colonne, la liste des juges des cours prévôtales. On sait si ces tribunaux extraordinaires répondaient aux idées de justice, de clémence, de

(1) Voyez la livraison du 19 février.

conciliation, de pardon et d'oubli qu'on leur prêtait. Juger, c'était condamner. On jugeait Labédoyère, on jugeait le maréchal Ney, Cambronne, les frères Faucher, Mouton-Duvernet, le général Chartrand, l'amiral Linois, Drouot, et, par contumace, le général Bertrand, Lefebvre-Desnouettes, les deux frères Lallemant, Rovigo, Rigaud, etc. Strasbourg, Orléans, Poitiers, Lyon, avaient leurs procès et leur exécution sur une échelle réduite. Quand la France n'a ni guerre au dehors, ni industrie au dedans, il faut qu'elle s'occupe, comme Perrin Dandin, à juger les gens. En 1816 il n'y avait pas de guerre; ce qui ne veut pas dire que la paix régnât. Il n'y avait que des royalistes et des bonapartistes en présence; et des royalistes qui l'étaient deux fois : pour l'avoir été en 1814 et pour l'être depuis 1814; de même qu'il y avait des bonapartistes des cent jours et depuis les cent jours. On ne connaissait alors ni les bateaux à vapeur, ni les chemins de fer, ni le gaz, ni les usines, ni les canaux, ni l'association, ni les journaux, ni rien de ce qui, aujourd'hui, constitue notre gloire, notre richesse, nos distractions, notre vie, enfin. Lisez le *Moniteur* pour vous en assurer : — Cours prévôtales, — Rentrée des alliés sur leur territoire, — Arrestation d'officiers regrettant le régime de l'usurpateur. Partout un ennui teint de sang. Comment tout 1816 n'est pas mort d'hébêtement? c'est ce qui étonne lorsqu'on se reporte par la pensée à cette époque de démembrement social, d'énergie perdue, d'ambitions stupides. Le commerce, la littérature, la science, les beaux-arts étaient étouffés entre la haine des bonapartistes et la colère des royalistes, sentimens odieux qui tenaient lieu de tout. La poésie était représentée par M. le chevalier Alissan de Chazet, qu'admirait tant M. de Reggio dans ses ordres du jour, qu'il proposait à la garde nationale, comme un modèle de belle tenue, les vers alexandrins de M. Alissan de Chazet. L'éloquence avait pour Démosthènes M. le comte de Béthisy, l'inventeur méconnu du fameux mot : *Vive le roi quand même!* mot qui peint l'époque où il fut dit. On était fatigué de tout, harassé de tout : Vive le roi quand même il eût rétabli la dîme et la corvée en France, quand même il eût demandé un milliard de liste civile, quand même il eût été un autre Napoléon, ce qu'il se garda bien d'être. Et lorsque M. de Béthisy observait le silence, M. de Castelbajac

prenait la parole et proposait une loi, dix lois, vingt lois en faveur des ecclésiastiques. On ne s'étonnait pas qu'il réclamât pour eux, soutenu par MM. Lachèze, Murel et Piet, des abbayes, des monastères, des couvens, des canonicats, des fondations, des biens de toutes sortes, des forêts, des pacages, et avant tout la restitution, entre leurs mains, de l'état civil. L'époque était admirable par son cynisme politique. On se vengeait comme on respirait. L'aristocratie disait : Je suis l'aristocratie, et je me venge du jacobinisme; le jacobinisme, c'était tout le monde : l'armée d'abord, le peuple ensuite; et comme peuple et armée avaient chacun, et tour à tour, joué son rôle, celui-là de 89 à 93, et celle-ci de 93 à 1814, et qu'ils étaient à bout, l'aristocratie, chose dure à mourir, venait remplir le sien sur le terrain déblayé par les crosses des fusils autrichiens, russes, prussiens et anglais.

Il s'agissait moins alors, on le conçoit, pour les royalistes, de créer de nouveaux élémens constitutifs d'une société, que de rechercher, de rapporter soigneusement, un à un, les élémens brisés de l'ancien régime. On ressuscitait les pages, les cadets, les vidames, les majorats, les chevaliers de tous les ordres. M. de Condé se donnait plus de mal que n'en avait jamais eu son grand aïeul dans une bataille, pour réunir les vieux morceaux de chevaliers de Saint-Louis, épars sur la surface du royaume. On mettait des prix fous aux chevaliers de Saint-Louis. Enfin M. de Condé en rassembla un nombre assez satisfaisant pour aller à la messe, à une grand'messe, à la suite de laquelle fut instituée l'association paternelle des chevaliers de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, sous l'agrément de sa majesté, qui ne refusait jamais son agrément à ce qui lui était agréable.

En moins d'un an, la France fut toute peinte et badigeonnée à neuf. Pour peu qu'on se fît illusion, on croyait vivre aux temps de François Ier et de Louis XIV, moins la galanterie et moins l'esprit. Ce n'étaient pas les rides de la vieillesse qui trahissaient, de loin en loin, cette mascarade historique, c'était le cri d'une jeune tête tombant sur les marches de l'échafaud. Point de refuge contre cette invasion des barbares de Gand, de Coblentz et de Londres. Pour fuir la rue et les salons, si l'on entrait dans les salles de spectacle, on entendait M. Nourrit chantant ces paroles de M. Jadin :

Abjurons toutes nos querelles,
De l'honneur écoutons la voix!
Jurons d'être à Louis fidèles,
Jurons, jurons de défendre ses droits.

On ne jouait pas encore les proverbes de société à Paris, mais on jouait aux tombeaux de société. Dans chaque cercle royaliste, on quêtait pour élever des monumens aux victimes de la révolution. Louis XVI obtenait un tombeau à Paris et des monumens expiatoires dans chaque ville; pierres ruineuses qui étaient moins des témoignages de regret en faveur d'un roi martyr, que des dates de haine et de rage écrites ineffaçablement sur le sol contre un principe: si bien qu'après les monumens votifs pour Louis XVI vinrent les monumens pour Marie-Antoinette, pour madame Élisabeth, et même pour le duc d'Enghien. On réunit pêle-mêle les bottes, la bourse, et les ornemens de ce prince, dans un même cénotaphe. Graduellement on s'enhardit tellement à mépriser les napoléonistes qu'on ne les craignit plus. On les exilait par devoir et on les tuait par habitude. Il se forma, de toutes ces mauvaises passions, une société audacieuse sans armée, tranquille sans repos, fière sans dignité, glorieuse sans passé, si ce n'est celui auquel elle volait de vieilles modes et de vieux préjugés; une société comme il ne s'en était jamais vu; qui avait dormi trente ans, et qui, en s'éveillant, demandait ses pantoufles et ses vertugadins; qui s'informait de la nuit de M. le sénéchal et de M. l'abbé.

Le faible caractéristique de cette époque fut encore le penchant à la religion; non qu'un sentiment de piété sincère régnât dans les cœurs: la religion était encore de la haine sous une autre forme; cette religion ou cette haine permit aux femmes de prendre leur part de récrimination contre l'athéisme imputé à l'empire, qui avait pourtant donné de si beaux tapis et de si magnifiques chandeliers à Saint-Germain-l'Auxerrois et à Notre-Dame. A la tête de ces femmes brillaient toujours les noms de madame la comtesse de Biron, de la comtesse du Cayla, de la duchesse de Maillé, de la maréchale Moreau, de la duchesse de Mouchy, de la maréchale duchesse de Reggio et de quelques autres illustrations, qui ne croyaient jamais trop se sacrifier à la religion pour expier les succès de leurs maris, naguère satellites de l'empire.

A chaque petit lever de S. M. Louis XVIII, ces dames avaient l'honneur de demander et le bonheur de se voir accorder le saint privilége de fonder un monastère, tantôt sous le nom d'Abbaye-aux-Bois, tantôt sous celui de la Miséricorde ou de la Providence. Une fois la fondation consentie, on se dévouait au martyre de la quête, on affrontait l'entresol du capitaliste voisin pour lui tendre une bourse en perles, où tombait, avec un sourire, le billet de banque et la poignée de louis d'or. En haut et en bas on était impitoyable en faveur de la bonne cause; honni qui ne souscrivait pas, mal noté qui n'avait pas son nom gravé sous l'attique de quelque tombeau expiatoire; ils furent même menacés de destitution ces pauvres employés de la préfecture de police qui hésitèrent à souscrire aux poésies royalistes d'un de leurs chefs de bureau. Ils pleurèrent et souscrivirent. Ce chef de bureau eut la croix; il se considéra depuis comme un cénotaphe élevé à sa propre mémoire, et il se respecta comme une fondation pieuse : c'était un chansonnier.

La société parisienne en était là à l'époque où M. le procureur-général ouvrait les portes de son salon aux zélateurs de la résurrection monarchique. De toutes parts on y accourait en foule. Chaque coterie y était représentée par quelques-uns de ses membres les plus chauds en matière de propagation des bonnes doctrines. Plus religieux et monarchiques qu'ingénieux, les royalistes avaient emprunté aux loges maçonniques leur système d'association et de réunion générale pour tendre avec ensemble, rectitude et vigueur, vers leur même but de reconstitution rétrograde.

Déjà la voix des domestiques n'annonçait plus qu'à de rares intervalles la présence des invités retardataires. A toutes les larges rosaces du tapis bourdonnaient des groupes, les uns occupés à lire un article du journal du soir contre M. Decazes, les autres à commenter la dernière proposition de M. de Marcellus, lorsqu'un membre de l'association des *Francs régénérés* réclama le silence pour la communication d'un projet élaboré par la société dont il était l'ambassadeur. Si ce projet avait l'assentiment de toutes les catégories royalistes, il serait présenté à la chambre des députés.

Le silence s'établit, et le *Franc régénéré* commença.

La postérité n'a pas conservé cette pièce, mais la mémoire des

contemporains en a recueilli un écho pour notre édification éternelle.

Le *Franc régénéré* proposa de rétablir sans exception tout ce qui avait été renversé, moyen oratoire concluant, mais ruineux à l'endroit de l'éloquence en ce qu'il la dépouille des trésors de l'amplification.

S'étant aperçu de la faute du *Franc régénéré*, un autre fervent sauta sur la question et demanda que les serfs payassent le cens, le surcens et le reguint. — Le reguint fut trouvé admirable.

Il demanda en outre le rétablissement des redevances en faveur des prêtres, depuis si long-temps exilés des gras pâturages de l'Égypte. Bien entendu que la noblesse serait exempte de toutes charges établies ou à établir. La mesure n'atteindrait que le peuple. Ces redevances auraient lieu en nature; on les acquitterait au moyen de tant de muids de vin, de tant de fagots de bois, de tant de boisseaux d'orge et de tant de petits poulets.

Le rire ne tint pas devant les petits poulets : l'image et l'expression furent accueillies avec un éclat de rire si spontané, par les dames surtout, que le *Franc régénéré* décontenancé n'acheva pas la lecture de sa nouvelle constitution française. C'est grace peut-être aux petits poulets que la féodalité n'a pas été rétablie en 1816.

A la suite du *Franc régénéré*, tant d'autres frères visiteurs des sociétés religieuses et monarchiques débitèrent de hardies nouveautés, car rien n'est plus hardi que de faire prévaloir ce qui était il y a deux siècles, que les derniers venus tremblèrent pour le succès de leur imagination rivale. Si on allait ne plus rien leur laisser à créer ! que deviendraient-ils à la cour?

Parmi ces derniers venus était Mme la duchesse de Levert, qui traversait la salle sous le bras de M. l'abbé Ronsin, au moment même où un membre d'une confrérie de pénitens du Midi proposait de réorganiser, par une seule ordonnance qu'on solliciterait de S. M. Louis XVIII, tous les ordres religieux de tous les temps, de tous les règnes et de tous les pays.

Madame la duchesse s'arrêta pour entendre l'orateur; un sourire fin de supériorité apprit à celui-ci qu'on avait mieux en poche. C'était de la poésie pure tout ce qu'il avait débité. Reprendra-t-on Malte aux Anglais et Rhodes aux Turcs, pour doter des chevaliers

du nom de ces deux îles? semblait exprimer ce sourire, gros d'une pensée autrement réalisable.

Mme de Levert attira aussi l'attention de l'assemblée par sa toilette, qui n'avait jamais été plus éclatante. Une robe en velours noir, enrichie de mille agrémens, lui donnait une majesté que rehaussait encore une coiffure chargée de trois plumes blanches. A trente-trois ans, Mme de Levert se montrait telle qu'elle avait été à vingt-cinq ans, et comme elle serait probablement à quarante. Une fraîcheur flamande sur un embonpoint allemand lui assurait, en compensation de quelques graces dévolues à légèreté, une continuité inaltérable d'éclat et de jeunesse. C'était une femme à la Rubens, d'un beau sang, haute en couleur comme en naissance, comme il en faut enfin dans les races nobles pour être placée au centre d'un tableau de famille entouré de médaillons. C'était une beauté dans le style admiratif. Au reste, elle semblait fort peu préoccupée d'inspirer d'autres sentimens que celui de l'admiration. La prétention ne choquait pas cependant chez elle; on était même heureux de voir que la sévérité apparente ou réelle de ses manières se trouvât si bien en harmonie avec la gravité de son buste. Le cadre convenait au tableau : une passion eût gâté la statue. Au fond, ce n'était pas une femme arrogante; bonne autant qu'une duchesse peut l'être, elle participait à toutes les œuvres de charité de son arrondissement. Peut-être l'ambition se mêlait-elle un peu à ses opinions d'ardente royaliste. Mais quel danger offre l'ambition de ceux qui ne savent quoi demander, tant ils ont déjà? Ce n'était certes pas pour son fils, à peine âgé de deux ans, que Mme de Levert employait son crédit à la cour après avoir étalé ses convictions et ses vœux dans les salons.

Mme la duchesse alla s'asseoir, et M. l'abbé courut comme un petit fou lui chercher un tabouret.

— Mais c'est charmant! se confiaient les dames entre elles; voilà qui sera galant; on vivra du moins comme on doit. Il était temps d'en finir avec les brutalités de l'usurpation; nous avons traversé de bien dures époques! Nos pauvres mœurs françaises sentiront long-temps le tabac et la poudre à canon.

— Pourquoi n'y aurait-il pas de nouveau une chevalerie, demandaient à leurs mamans les demoiselles qui commençaient à lire les

romans de sir Walter Scott. Pourquoi n'y aurait-il plus de châteaux-forts, de pont-levis, des fossés, des nains et des châtelaines? — Oh! oui des châtelaines! puisqu'il nous est promis de revoir les abbayes, les monastères et les couvens?

— Maïs, rassurez-vous, nous aurons des châteaux, mesdemoiselles.

— Et des tournois?

— Des tournois aussi; il y en aura un à Versailles pour la Saint-Louis, mesdemoiselles.

— Et l'on portera nos couleurs?

— C'est madame la duchesse de Berry qui présidera la passe d'armes.

— Qui de vous a vu sa corbeille de noces chez Mme Germon? Allez donc l'admirer; elle renferme trois robes divines: une en tulle brodé d'argent et orné de brillans, une autre brodée en perles, et une troisième brodée en acier, — celle que Mme de Berry portera au tournois de Versailles.

— Ceci est bien, mais n'aurons-nous plus de pélerinages au saint tombeau? s'informa un homme sec, décoré de l'ordre du Lys pour avoir usé deux paires de gants le jour où il avait tiré sur les cordes attachées à la colonne Vendôme.

L'abbé Ronsin pâlit à la motion de l'homme sec. En vérité, M. l'abbé n'aurait pas pu aller à pied de Saint-Sulpice à Saint-Thomas d'Aquin.

— Autres temps, autres mœurs, objecta l'abbé, à qui son caractère imposait le devoir de répondre. D'ailleurs le saint tombeau étant au pouvoir des Sarrazins, les pèlerins auraient besoin d'être précédés d'un régiment de templiers. Si vous voulez réorganiser l'institution militaire de ces chevaliers et en être le capitaine, je ne vois aucun inconvénient pour les fidèles à aller à pied au saint tombeau. L'abbé Ronsin souleva ensuite une jambe grasse qu'il posa sur l'édredon de l'autre jambe, se trouvant satisfait de sa réponse.

Il n'est sorte de projets en faveur de la religion qui, dans cette soirée, ne furent mis sur le tapis par les royalistes de céans, jaloux les uns les autres d'être bien notés au château le lendemain au petit lever. Car aucune parole n'était perdue à cette époque de seconde

restauration; si la police avait son livre noir, elle avait aussi son livre d'or; qui disait bien était sûr de quelque récompense. La forme de la récompense variait à l'infini; depuis l'aumône faite à la main jusqu'au milliard payé plus tard aux émigrés le pistolet sur la gorge du peuple, s'échelonnaient menu menu des indemnités de toutes natures, des priviléges de tous genres.

Ceux qui supposaient à madame la duchesse de Levert l'espoir d'obtenir un tabouret à la cour, ne furent pas surpris de l'entendre parler ainsi à son tour.

—Mon Dieu, messieurs, pourquoi aller chercher si loin des bénédictions à attirer sur le règne des Bourbons? la France n'est-elle pas assez irréligieuse, assez dépossédée de fondations pieuses, assez veuve d'institutions catholiques? qu'est-il besoin d'aller mériter le ciel en Palestine lorsqu'on a des voies ouvertes à de glorieuses fins ici même?

—Voyons, se dit le cercle toujours fort respectueux d'attention lorsque madame la duchesse daignait prendre la parole; voyons ce moyen de faire notre salut sans sortir du faubourg Saint-Germain.

—Il n'est pas que vous sachiez, poursuivit la duchesse de Levert, qu'il existait autrefois à Paris et tout au haut de notre faubourg, des maisons religieuses où l'on élevait, aux frais de l'état, les jeunes enfans étrangers, de l'un et de l'autre sexe, privés chez eux des lumières de la foi et de l'éducation. Vous n'ignorez pas non plus que ces maisons étaient à beaucoup d'égards sous la règle religieuse. Sauf les vœux, elles étaient des couvens. Là accouraient surtout les Écossais et les Irlandais, pour lesquels deux colléges en haute réputation dans l'Europe avaient été fondés. La révolution.....

Monsieur le procureur-général poussa un soupir.

L'homme sec décoré de l'ordre du Lys en exhala trois.

— La révolution, reprit madame la duchesse, dispersa les pierres du collége des Irlandais, et les enfans de cette très catholique nation restèrent chez eux exposés au souffle corrupteur du protestantisme, du calvinisme et du méthodisme. Non moins impie que la révolution, l'empire ne releva pas les fondations écroulées du collége des Irlandais. A nous, messieurs, la réparation d'une grande injustice. En attendant que d'autres ames bien inspirées étendent notre idée, réalisons-la au profit des jeunes filles irlan-

daises nées sous le saint baptême ou portées à le recevoir. Faisons pour les Irlandaises, nous, fondatrices déjà de plusieurs monastères, ce qui sera accompli plus tard pour les jeunes Irlandais. Avec votre assentiment, mesdames, et sous votre précieuse assistance, messieurs, j'aurai l'honneur de proposer demain à son altesse royale, madame la duchesse d'Angoulême, la reconstitution à Paris du couvent des jeunes filles irlandaises, dont nous la supplierons d'être la protectrice.

A peine Mme la duchesse de Levert avait-elle achevé de parler, qu'on applaudit à son idée de tous les points de la salle. Aucune motion n'avait paru aussi plausible, aussi digne d'être soumise à la sanction royale. Toutes les rivalités s'humilièrent. M. le procureur-général s'offrit pour appuyer auprès de Mgr le duc d'Angoulême un projet conçu sous l'influence de ses réunions ; M. l'abbé Ronsin manqua de termes pour louer la piété ingénieuse de Mme la duchesse. Mieux vaut cent fois, pensait-il, être aumônier du couvent des Irlandaises qu'évêque de Samarie même après la délivrance du saint sépulcre.

Un sourire protecteur de Mme de Levert apprit à l'abbé Ronsin qu'il n'avait pas porté trop haut ses prétentions et ses espérances en rêvant l'aumônerie du futur couvent.

Après la communication de madame la duchesse, rien ne méritant quelque attention, la soirée fut de fait terminée. Les habitués du cercle royaliste gagnèrent dans leur équipage leurs rues tranquilles de l'Université, de Lille, de Saint-Dominique et du Dragon.

Huit jours après cette réunion on lisait dans le *Moniteur*, et à la première colonne : Le roi a nommé président de la cour prévôtale de.... monsieur le marquis de....

Et immédiatement au-dessous de cette ordonnance royale :

« Nous nommons madame la duchesse de Levert pour présider à la rédaction des statuts du couvent des jeunes filles catholiques irlandaises, que nous mettons sous la protection de notre bien-aimée nièce, S. A. R., Madame, duchesse d'Angoulême. »

Un mois ne s'était pas écoulé depuis la promulgation de cette ordonnance, qu'un beau trois-mâts appareillait de Boulogne-sur-mer pour l'Irlande, où il allait prendre une cargaison de jeunes filles de cette contrée.

On ne nous demandera pas pourquoi M. le duc de Levert n'avait pas consenti à figurer dans la cérémonie que nous venons d'indiquer si sommairement; ses convictions, chaque jour plus fortes, l'éloignaient du mouvement apostolique, au milieu duquel la restauration se complaisait. De mois en mois il perdait de son ancien attachement de raison pour les formes de cour, seule superstition demeurée pendant l'émigration à peu près intacte en lui et malgré lui. D'abord philosophe, il était passé, nuance à nuance, à l'état de philantrope; de là au libéralisme, il n'y avait qu'un pas; il n'y avait qu'à solliciter une admission, toujours obtenue avec facilité, dans quelque société constitutionnelle, et l'on sait s'il était besoin d'aller loin pour en trouver : à toutes les barrières s'élevaient au libéralisme des temples de cent couverts, avec des cabinets particuliers. Ces églises avaient leurs succursales. Les trente ou quarante loges maçonniques de Paris découvraient pour quinze fr. la lumière pure aux hommes de bonne volonté. Le président de ces loges était tout à la fois un sage dans ses rapports privés avec Salomon ou Hiram, un libéral enragé dans ses liaisons avec les chefs de l'opposition, et presque toujours un mouchard dans ses intimités avec la police. Il était la Truelle et l'OEil.

Mais le terrain de l'époque nous entraîne trop dans sa pente, et nous sortons de la sphère qu'habite encore le père de nos deux jeunes gens. Sa tendresse d'ailleurs ne s'étendait pas encore sur les peuples, considérés au point de vue politique; il avait moins songé jusqu'ici à briser leurs fers qu'à les vêtir de flanelle, et qu'à leur conseiller la vaccine, la tempérance et la gymnastique.

Au reste, M. le duc de Levert consacrait exclusivement ses veilles et ses méditations à l'achèvement d'un traité d'éducation destiné à Washington et à Socrate, ces deux rosiers plantés par lui dans le jardin de l'humanité. Aucune élucubration sortie du cerveau des plus célèbres pédagogues, Quintilien, Philarote, Dumarsais, Beauzée, n'arriverait à la marge du traité inspiré par une longue expérience au duc de Levert. Jusqu'ici on avait fait boire de l'encre aux enfans sous le nom de thèmes, versions, conjugaisons et syntaxe; il venait, lui, sécher leurs pleurs et transformer en guirlandes de fleurs le fouet cruel dont le dos des tendres générations passées avait été sillonné. Après sa mort, peut-être de son vivant,

des statues lui seraient dressées par le premier âge, bien entendu quand le premier âge serait parvenu à la maturité du second.

V.

Tandis que Mme la duchesse de Levert combattait de toute la chaleur de son zèle pour le triomphe des principes monarchiques, M. le duc plongeait ses méditations dans la recherche des systèmes d'éducation les plus propres à former l'esprit et le cœur de ses deux enfans. Enfermé de longues heures dans son cabinet, il demandait des inspirations aux savans et aux sages dont les bustes l'entouraient; car, sous peine de mentir aux doctrines qui avaient été l'espérance de sa jeunesse et la religion de son âge mûr, il ne pouvait laisser aux chances du hasard l'avenir de Washington et de Socrate. Il était commandé à celui qui avait apporté tant de sollicitude à l'épuration morale des autres, de déployer toute son énergie, tous ses efforts, quand il s'agissait de la culture de son propre bien, quand l'entreprise touchait à lui-même, à plus que lui-même, à son fils légitime et à son fils d'adoption. Mais ce devoir l'accablait autant qu'il en était fier. Un bon roi a moins de souci de son peuple. Sa mémoire, puissamment excitée par l'intérêt personnel, évoquait sans frémir la collection de traités anciens et modernes, au fond desquels les philosophes, les médecins, les naturalistes de tous les âges, avaient déposé leurs opinions sur les meilleurs soins intellectuels et hygiéniques à consacrer à l'enfance. Sa vue se perdait à lire les imprimés spéciaux publiés dans toutes les langues. Et lorsqu'il avait exhumé de la cave ténébreuse de quelque manuscrit quelque axiome couvert de rouille, appuyé de l'autorité d'un grand nom, aussitôt il élevait la vérité méconnue à la hauteur d'un fait, et il courait en faire l'application sur Washington et sur Socrate.

Pendant quatre ans, il ne se passa pas de mois que le duc ne tentât quelque expérience, conseillée par Avicenne ou la fameuse école de Salerne, dans l'intérêt du premier âge. Ayant lu que les peuples de la Numidie n'opposaient aucune gêne quelconque au développement des membres de leurs enfans, habitude à laquelle ils devaient l'avantage d'être si excellens cavaliers et si habiles

tireurs d'arc, au dire véridique des Romains, le duc ordonna que Washington et Socrate fussent dépouillés de leurs maillots et de leurs brassières, et qu'on les laissât se rouler tout nus à terre. Malheureusement le duc n'avait pas tenu compte, en exigeant que ses deux élèves fussent élevés à la manière numide, de quelques conditions dont l'absence frappait son plan d'impossibilité. D'abord, n'ayant pas eu un aïeul numide, un grand-père et un père numides, étant fort peu numide lui-même, il avait procréé un fils dont la constitution était rebelle à des essais mortels pour des poitrines européennes. L'essai de la nudité numide eut lieu pourtant, mais pour avoir joui de cette liberté sur des carreaux froids, Socrate, quoique vigoureux, gagna une fièvre cérébrale aiguë dont il ne se releva qu'avec peine, et Washington, qu'on avait mis à l'abri de cet accident en ne le lâchant tout nu qu'après avoir chauffé une pièce à quinze degrés, en fut quitte pour une déviation de l'épine dorsale. Ainsi, grace à l'éducation numide, Socrate faillit mourir, Washington rester bossu. Réfléchissons, aurait dit Des Verriers si le duc l'avait écouté, réfléchissons long-temps avant de plonger nos enfans dans l'eau glacée comme les Islandais, ou de les exposer enduits de beurre au soleil à l'instar des peuples africains; songeons surtout que ces épreuves par l'eau et par le beurre n'ajoutent pas un jour de plus à la vie, et qu'il n'y a rien d'avantageux à être élevé durement pour mourir aussitôt que tout le monde, et vivre aussi mal que chacun (1).

Martyrs de la science, Socrate et Washington continuèrent à subir d'autres modes d'éducation, pour en revenir chaque fois au lait de leurs nourrices et à la panade.

Je n'ai jamais cru, s'avouait le duc afin de pallier un peu les désagrémens de ses tentatives, que je réussirai toujours; élever, améliorer, enseigner, sont un art dont les hommes ont cassé les instrumens. Est-ce ma faute si, n'ayant pas d'instrumens ou si n'en possédant que d'imparfaits, mes opérations sont souvent inexactes? Changez ou ternissez le verre au télescope, et le meilleur astronome verra trouble; il se trompera. Je suis un excellent as-

(1) Aucun des systèmes d'éducation dont il sera question dans la première partie de ce roman n'a été imaginé par l'auteur dans le but trop facile de se moquer. Ils sont tous en vigueur, et la plupart sont même soutenus par les deniers du gouvernement. L. G.

tronome aussi; mais qui répond de l'infaillibilité de mon télescope?

Il est à remarquer que lorsqu'on a raison, on ne compare jamais. Les comparaisons, pour en employer une, sont les témoins subornés du raisonnement.

Décidé à n'avoir jamais tort contre lui-même, malgré le naufrage de ses utopies, le duc se consolait d'une illusion évanouie par une illusion nouvelle. Après l'éducation numide qui avait échoué contre une fièvre cérébrale, il se passionna à l'occasion de quelque lecture pour les rêveries de Cardan, fou étrange, épris de la science des nombres, au point d'y voir comme Pythagore la création du monde, l'équilibre des astres, l'hymen de l'ame et de la nature. Le duc y vit les élémens d'une théorie mystique d'éducation. Il symbolisa numériquement tous les objets et toutes les actions de la vie domestique autour de Socrate et de Washington. On ne leur servit leur repas que dans des plats qui avaient la forme d'un 3; leurs bouteilles ressemblaient à un 8, et leurs lits à des 6, ce qui les obligeait, quand ils étaient couchés, à se raccornir comme des colimaçons dans leur coquille. Aux douleurs près d'employer des fourchettes tordues en 9, et des cuilliers contournées comme des 5, les deux enfans n'éprouvèrent en aucune façon l'effet des nombres; ils ne puisèrent dans cette torture mathématique, renouvelée de Pythagore, qu'une horreur anticipée pour le calcul, où ils n'excellèrent jamais ni l'un ni l'autre.

Enfin, je tiens mon système, je le tiens! s'écria un jour le duc de Levert, en sortant de son cabinet comme Archimède de son bain, lorsqu'il eut résolu le fameux problème de la couronne. L'harmonie a tout produit. Thalès avait raison : les astres sont le produit de l'harmonie; ils se balancent et se soutiennent dans d'éternels courans sonores; le soleil dilate tout, il émeut la terre, donne une voix à l'agitation des flots; par lui les oiseaux chantent, le vent soupire, l'homme parle; l'harmonie est la dilatation de l'intelligence, la raison chantée. Tout est dans le chant. Exemples! Le grand Aristote mangeait, travaillait, s'endormait au son des instrumens; Montaigne également. Et quels penseurs! quels sages! quels philosophes que Montaigne et Aristote!

C'était là plus d'exemples et de raisons qu'il n'en fallait au duc pour vouloir que ses deux élèves entendissent, du matin au soir,

le son de la musique. En conséquence, des orgues furent cachées dans le mur de leurs appartemens, et des airs pleins de caractère et de tendresse saluèrent leur réveil. Lorsqu'ils dînaient, on leur exécutait des morceaux sacrés sur le piano; ils vivaient comme des Sonates. On les obligeait même à demander à boire en musique, sur des paroles exprimant ce besoin. Ils chantaient surtout leurs leçons de lecture, comme cela se pratique aujourd'hui dans certains établissemens d'éducation protégés par le gouvernement. Ils disaient : *J'ai l'honneur de vous saluer, comment vous portez-vous?* expression d'une familiarité polie, sur un air de Grétry, qui a fait d'excellente musique de philantrope; s'ils gravissaient des marches, des airs guerriers retentissaient à leurs oreilles; on leur chantait l'Ancien Testament sur les motifs de Mozart. Enfin aucune de leurs actions n'échappait à l'inévitable harmonie.

J'aurai un Montaigne! J'aurai un Aristote! J'aurai deux êtres accessibles aux sentimens élevés, se disait le duc lorsqu'on lui rendait compte des figures réfléchies de Socrate et de Washington.

Leur figure était fort réfléchie en effet. La monotonie du bourdonnement éternel qu'ils subissaient, les avait aigris profondément; ils périssaient d'ennui; ils devenaient sauvages; ils n'osaient ni marcher, ni toucher à rien, de peur d'entendre leur ennemi mélodieux sourdre de dessous leurs pieds, ou de dessous leurs mains. Ils ressemblaient à ces chats ombrageux qui s'aventurent sur les touches d'un piano. Le plus clair résultat de cette obsession lyrique fut que Washington tomba dans une somnolence voisine de l'idiotisme, et que Socrate, par un effet contraire, perdit la faculté du sommeil. Encore quelques jours d'une pareille épreuve, et on ne sait les accidens qui seraient survenus dans leur économie physique.

En soupirant amèrement, le duc supprima l'harmonie de Thalès de l'éducation de ses deux élèves, qui avaient déjà gagné une horreur pour la musique, horreur dont l'âge ne les guérit pas entièrement.

A ces douleurs du duc, comme père et comme instituteur, se joignait, pour l'accabler, le chagrin de prévoir le moment où, abandonnés à la main mercenaire des professeurs, les deux élèves échapperaient à son pouvoir. Aussi avait-il accumulé le plus d'expé-

riences possibles entre l'âge où il les avait pris en tutelle, et celui où des étrangers les lui enlèveraient. Non qu'il n'eût le projet de présider à l'enseignement de Socrate et de Washington, tant qu'un souffle de vie l'animerait, mais son autorité serait affaiblie, méconnue et peut-être inutile. C'est pourquoi il considéra comme la dernière de ses joies, celle de leur montrer le premier à lire, par les moyens suivans. C'était autant de pris sur l'infame routine de la pédagogie ordinaire.

Le duc de Levert avait remarqué que la culture de l'intelligence était liée, comme progrès, au développement des organes, et que les organes ne subissaient pas tous en même temps une impulsion uniforme d'activité. La vue, l'ouïe, le goût, le tact, l'odorat, ces conducteurs des sensations et par conséquent des idées, se complètent à des termes différens. De ces vérités banales de la métaphysique, mais restées stériles entre les mains des pasteurs de l'humanité, le duc avait extrait cette idée, et une fois qu'il la tint il ne dormit plus, que si l'on employait exclusivement, comme instrument d'étude, le plus précoce et le plus éveillé des cinq sens chez les enfans, nul doute qu'on ménagerait aux autres sens une bonne vigueur à déployer plus tard. On obtiendrait d'abord des résultats extraordinaires. L'embarras ne fut pas, on le présume bien, de trouver le sens le plus vif chez les enfans qui rapportent tout au goût. Puisque manger pour eux c'est vivre, c'est penser, c'est tout, pourquoi, ajouta le duc, manger ne serait-il pas s'instruire? Sa théorie était là. Tout apprendre aux enfans par la bouche. J'ai deviné le chemin du pôle de l'intelligence, s'écria-t-il, j'ai mon chef-d'œuvre! Washington! Socrate, c'est ma sollicitude pour vous qui me suggère ces efforts dont vous serez la récompense.

Nous avons dit que le difficile n'était pas de reconnaître que les enfans aiment à manger par-dessus tout; mais c'était de savoir quelle science on leur donnerait à manger, et comment on la leur apprêterait.

Le propre des grands génies est de sentir palpiter l'exécution sous les doigts quand ils sont gros de la création. L'idée d'un nouveau monde ne vint qu'à celui qui sut le découvrir.

Le duc imagina d'abord un abécédaire friand, un alphabet en sucre. Il fit faire chez un confiseur des A en sucre rose, des B dé-

licieux en sucre bleu, des C en sucre blanc avec des pistaches, des D aux amandes, des E à la crême, des F à la menthe, des G aux noisettes, des H aux confitures, ainsi de suite jusqu'au Z, variant pour chaque lettre le goût et la combinaison du sucre mêlé à divers autres fruits.

Il ne s'arrêta pas là. Dans une tête carrée, les développemens d'un systême tombent d'eux-mêmes comme les fruits mûrs; d'ailleurs, pensa-t-il avec beaucoup de sens, les enfans ne se nourrissent pas que de bonbons, pas plus qu'ils n'étudient que l'alphabet. Forçons toutes les nuances de l'alimentation à contribuer à la masse de leurs connaissances, jusqu'au jour où l'organe du goût entrera chez eux en partage avec les autres sens.

Rien n'est plus aisé, se dit-il, que de leur enseigner en même temps que la lecture le calcul par le potage, qu'ils aiment beaucoup. L'enfant taillera lui-même une carotte dans le bouillon; le premier jour il en coupera deux faibles tranches, le lendemain une troisième, le surlendemain il en taillera trois tranches; bref, le septième jour il en retranchera sept de la totalité de la carotte, et il se dira : sept fois une carotte font sept carottes; d'où l'addition et la multiplication entrées pour jamais dans son estomac et dans sa tête. Ensuite, réfléchit en lui le duc, entraîné par l'eau vive de son fleuve créateur, rien n'empêche que les dizaines soient représentées par des betteraves, les centaines par des pommes cuites, les mille par des marrons de Lyon, les millions par des oranges, les dizaines de millions par des figues ou d'autres fruits, selon la saison. Il est hors de doute que l'enfant apprendra avec voracité toutes sortes de calculs, et que l'on pourra même lui enseigner une foule de choses par la seule privation de ces friandises. Quand il ne fera pas ses devoirs, on retranchera une ou plusieurs tranches de carotte de son potage, et il sera alors bien forcé de s'avouer que, qui de sept carottes, ou de quatre, ou de dix, n'importe, en supprime tant, il ne reste que tant. Son estomac ne le trompera jamais. Le duc flottait sur son enthousiasme. Newton découvrit l'attraction par l'effet d'une pomme qui se détacha d'un arbre pour lui tomber sur le front; s'il l'eût mangée, que n'eût-il pas découvert, aurait pu dire le duc, supposé que le duc eût pris un instant en plaisanterie une théorie née avant lui, et très longuement dé-

duite dans plusieurs traités d'éducation moderne, comme nous le prouverions au besoin.

Quant à la géométrie, continua-t-il dans son soliloque, rien n'est plus simple que de l'enseigner aux enfans, toujours par la voie du goût, qu'on aura soin de mettre en relation avec le besoin de marcher, si impérieux chez eux. — Ils se démontreront d'eux-mêmes que la ligne droite est le plus court de tous les chemins d'un point à un autre, si l'on place à des distances calculées des gâteaux qui ne soient bons qu'à être mangés chauds. Une première fois ils se tromperont, le gâteau sera froid; une seconde fois encore, le gâteau sera tiède; mais à la troisième fois, pour avoir un gâteau tout chaud, ils iront d'un trait au plus rapproché; et, par le chaud et le froid, ils auront ainsi découvert la vérité du premier et principal axiome géométrique. Il n'est rien, pas même la morale, s'écria le duc, qu'on ne puisse leur faire connaître en flattant leur palais. —

Le duc de Levert eut à peine jeté ces lumineuses spéculations sur le papier, qu'il brûla d'en essayer sur ses deux enfans, qui couraient alors sur la cinquième année.

Amère déception!

Au bout de quinze jours d'épreuve dans l'emploi des lettres en sucre, l'essai fut totalement abandonné, et voici pourquoi : — Washington trouvant délicieux le C aux pistaches, et Socrate ne voyant rien au-dessus du F à la menthe, ces deux enfans se gardèrent bien de jamais connaître ces deux lettres; plus ils ne disaient pas ces deux consonnes, plus ils s'assuraient de les manger régulièrement. Un autre inconvénient se présenta relativement aux autres vingt-quatre lettres : les deux enfans les apprirent si vite que leur estomac fut dérangé. Et l'on n'en était encore qu'à l'alphabet!

Il fallut aussi renoncer à l'application des fruits et légumes à l'arithmétique; car, un jour, et ceci frappa le système végétal à mort, interrogé à table par sa mère sur le nombre d'années qui s'étaient écoulées depuis la mort de Louis XIV, Washington, tout en opérant très juste, au lieu de dire qu'il s'était écoulé cent quatre ans trois mois et un jour, répondit : Maman, on compte, depuis la mort de Louis XIV, cent quatre pommes cuites, trois carottes et une tranche de carotte.

Qu'on juge si madame la duchesse eut beau jeu contre les inventions de son mari, qui rougit d'être ainsi vaincu par la routine, et d'être obligé d'y revenir au plus vite sans avoir à opposer à cette défaite de meilleurs résultats obtenus sur Socrate. Socrate n'avait jamais pu se mettre dans la tête le nombre mille, parce qu'il n'aimait pas les marrons de Lyon.

VI.

Les deux enfans, Washington et Socrate, achevaient leur cinquième année; le fils du gentilhomme au milieu des jouets de nacre et d'ivoire dont on l'accablait, le fils du hasard dans son hospice. Le bel enfant faisait sa joie de bâtir l'hiver de petites maisons avec la neige amassée dans la cour de l'hospice et de cueillir en automne de gros marrons bien luisans.

Bénie est l'enfance! elle seule possède l'égalité naturelle. Pour elle il n'existe pas d'aïeux plus ou moins connus, de pères plus ou moins riches, de rang plus ou moins élevé. Fils de roi et fils de mendiant sont pareils à cinq ans. L'un et l'autre tirent leur félicité d'eux-mêmes, de leur beau sang, de leur vif appétit, de leur bon sommeil; et ni la fortune ni la pauvreté n'ont de prise sur leur indépendance. Ils sont si heureux qu'ils ne connaissent pas même le bonheur, ce sentiment avare, cette compensation tardive, incomplète et fugitive, à de longues souffrances. Ils n'aiment rien, ne regrettent rien; ils sont indifférens; ils vivent! ils respirent, ils dorment, ils crient; ils sont pierre, fleur, papillon le jour, huître la nuit. Bénie est l'enfance.

La famille Levert jugea qu'il était temps de clore cet âge d'or pour son héritier Washington, dont la perspicacité, l'intelligence rare, la mémoire, exigeaient une éducation précoce et brillante. Quel enfant n'a pas toujours une intelligence rare? Peut-être Washington était-il destiné à justifier ces flatteuses prévisions. Quoi qu'il en soit, il fut arrêté dans sa famille qu'il commencerait ses études dans le courant de l'année; cette opinion fut aussi celle des oncles et des parens à tous les degrés du jeune enfant qui, par un enchaînement de circonstances assez ordinaires dans les grandes familles, délicates à l'endroit des alliances, se trouvait être

le dernier héritier du nom de Levert. Dix maisons sans fécondité n'avaient plus de successeurs à espérer que dans ceux dont il plairait à Dieu de constituer Washington père et générateur. Rien n'était donc plus urgent dans cette conjoncture extrême, que de s'unir d'intention pour lancer cet unique jet dans le ciel et l'étendre ensuite le plus possible sur la terre.

Pour répondre à ces prétentieuses exigences groupées autour de son être, il fallait que Washington fût sain, vigoureux, hardi, brave, instruit, parfait en un mot. On attendait de lui un héros. C'était exiger beaucoup; mais de quelles facilités n'étayerait-on pas ces hautes espérances? Dix grandes fortunes allaient s'associer dans le but de faciliter au fils du duc de Levert les moyens de réaliser tout ce qu'on attendait de lui. Parcs, forêts, prairies, châteaux seraient vendus, au besoin, pour l'entourer des meilleurs maîtres en tout, pour le faire voyager ensuite en Angleterre et en Italie et l'envoyer plus tard choisir une femme parmi la noblesse allemande, la première du monde, ou auprès de la noblesse hongroise, qui se dit la première noblesse d'Allemagne.

C'était dans le plus fastueux sallon de l'hôtel que s'étaient assis les parens de M. le duc de Levert, gentilshommes et nobles dames, et même Des Verriers, jaloux, comme dans tout autre épisode de sa vie, de ne se brouiller avec personne. C'était là le point essentiel pour lui, la base granitique de ses moindres déterminations. M. de Levert n'apportait pas à la réunion un visage fort satisfait, soit qu'il n'eût pas été complètement d'avis de la provoquer avec des formes si solennelles, soit qu'il ne jugeât pas que son fils dût avoir d'autre précepteur que lui, père et philantrope à la fois. Cependant il accueillit avec sa courtoisie accoutumée ses alliés ainsi que ceux de sa femme, les remerciant même d'honorer de leurs lumières une question à laquelle il était si principalement intéressé.

M. l'abbé Ronsin fut admis à figurer dans ce conseil auprès de Mme la duchesse, d'abord à titre d'ami, digne de cette faveur, ensuite à titre de futur directeur moral du jeune Washington que tous ses parens excepté son père ne nommaient que Louis dans la famille. Washington sonnait mal à des oreilles peu démocratiques.

— Mes cousins, dit Mme la duchesse impatiente d'ouvrir la dis-

cussion, je pourrais me dispenser de vous dire le motif de notre réunion; depuis long-temps il est convenu que nous nous consulterions en commun pour arrêter le plan d'éducation de notre cher enfant. Ce grand jour est venu. Louis a quatre ans. A son âge Bayard. . . . . .

Mme la duchesse se pencha vers l'abbé.

L'abbé lui souffla tout bas :

— Bayard à quatre ans battait ses domestiques.

— Bayard à quatre ans, mes cousins, faisait respecter l'autorité de son père auprès de ses gens.

— Ma cousine, interrompit aussitôt un cousin, auriez-vous le projet, puisque vous citez Bayard, de faire de votre fils un militaire ?

— Mais nous avons eu, si je ne me trompe, de braves épées dans notre famille, cousin; une de plus ne nuirait pas. Que vous en semble?

— Mais, ma cousine, si nous avons eu de braves épées, nous avons eu presque autant de malheureux fourreaux. Un de nos aïeux sur deux est resté sur le champ de bataille. Risquerons-nous le seul héritier destiné à continuer notre nom?

— Militaire! murmurait à l'oreille de Des Verriers le philantrope duc. Militaire! pourquoi pas exécuteur des hautes œuvres? — tuer à tant par mois! belle gloire aux yeux de la conscience!

— Chut! mon cher Levert, vous faites des grimaces à me compromettre.

— Le barreau, osa un second cousin, n'est pas un théâtre sans illustration.

— Je ne dis pas, répondit la duchesse. C'est moins séduisant que les armes, mais c'est plus sûr. Qu'en pense-t-on?

— Moi, je n'aime pas la robe, repartit le premier cousin peu belliqueux au second trop pacifique. Où sont d'ailleurs les grandes causes? Il n'y a plus même de grands voleurs ni de grands empoisonneurs. J'ai honte à me représenter notre neveu plaidant pour obtenir une séparation de corps, — superbe tâche pour un Levert! — et un Montmorency lui répliquant : — Mon confrère, — vous manquez au respect dû à ma cliente! — La cliente, une grisette du faubourg du Temple!

— Des Verriers! Des Verriers! voir mon fils tiraillé dans tous les sens pour savoir quelle mauvaise éducation on lui donnera quand j'ai là, là! Des Verriers, de quoi en faire un grand homme, un homme enfin! oh!

Un troisième cousin intervint pour dire: Puisque nous n'avons pas eu de marins dans la famille, que notre neveu soit grand amiral.

— Nous n'avons pas eu de marins dans notre famille! réclament vingt Levert à la fois.

Et Mme la duchesse appuyant:

— Pas de marins! Nous avons eu de tout, mon cousin, dans notre race; vous étiez à la conquête d'Angleterre avec Guillaume; vous étiez, mon cousin qui l'ignorez, et il m'est glorieux de vous l'apprendre, à la conquête de Constantinople avec Robert Guiscard; vous étiez à la conquête. . . . . .

L'abbé murmura — en ayant l'air de s'arranger les boucles de ses souliers — à la conquête de Rosette avec saint Louis.

— A la conquête de Rosette avec saint Louis, mon cousin.

Le troisième cousin, qui ignorait avoir participé à la conquête de tant de royaumes, dans le pourpoint de ses ascendans, fit ses excuses et ne parla plus.

— Des Verriers, Des Verriers, je vais parler, je parle; l'humanité m'y entraîne.

— Faites attention à ce que vous allez dire, mon cher Levert. La plupart de vos cousins, ici présens, ont l'intention de léguer leurs biens à votre fils. Et si vous les blessez. . . . . .

Le duc n'avait pas eu le temps de prononcer le moindre mot, qu'une cousine faisait remarquer qu'elle ne sentait pas absolument la nécessité de se donner tant de mal pour chercher un état à son cher cousin. Son nom est assez beau pour qu'il soit dispensé d'en accroître la splendeur, dit-elle, et il est assez riche pour se passer des bénéfices d'une profession. Il me semble qu'avant tout, il est à désirer qu'il ait des continuateurs de son nom. Le reste est peu de chose.

— Le reste est tout, ma cousine. Washington, rien qu'un continuateur de race! un fabricateur d'enfans, et tout au plus un pair de France! Tant que vous vous êtes bornés à ballotter mon fils

entre diverses conditions pour lesquelles il n'est pas plus propre que vous peut-être, j'ai gardé mes réflexions; mais du moment où l'on parle de l'abandonner à l'oisiveté, trône de tous les vices, je parle et je dis : — Qu'il n'y a qu'un moyen de s'assurer de la profession à laquelle mon fils est appelé par ses facultés, ses organes, son instinct, par lui-même....

— Et quel est ce rare moyen, monsieur le duc? demanda Mme la duchesse.

— Oui, quel est ce rare moyen, notre cousin?

— Ce moyen, c'est la phrénologie.

L'abbé ouvrit de grands yeux; il semblait en avoir quatre; s'il eût entendu hydrophobie au lieu de phrénologie, il n'eût pas été plus étonné. — Au temps où l'on vivait, la fameuse science du docteur Gall était honnie comme une hérésie égale au moins à celle d'Arius ou de Wiclef. La phrénologie était matière à criailleries, pâture à intolérance pour le clergé qui depuis, il est juste de l'avouer, a bien effacé cette première empreinte de partialité contre une découverte aussi peu nuisible à la foi qu'elle sera peut-être utile un jour à la philosophie.

— Phrénologie! monsieur le duc, s'écria M. l'abbé. — Phrénologie! — Et c'est tout ce qu'il osa dire.

— Mais, oui! je veux tenter un essai de phrénologie sur mon fils; ne croirait-on pas qu'il s'agit de le trépaner à votre horreur, mes cousins, à votre effroi, madame la duchesse, à votre stupéfaction, monsieur l'abbé. Vous ignorez donc ces belles paroles de votre médecin à tous, de M. Broussais? Écoutez-les donc :

« La phrénologie fait deviner l'homme dès le berceau et fournit les données nécessaires pour le placer dans la situation qui peut le plus contribuer à son bonheur et au progrès de l'humanité. »

— Vous avez entendu, mes cousins, ce témoignage de votre docteur.

Le duc ne s'était pas trompé en comptant sur le poids du nom illustre qu'il citait devant des personnes qui, grace à leur position dans le monde, avaient toutes M. Broussais pour médecin.

L'auditoire prêta une oreille favorable; M. l'abbé sembla disposé à porter sa croix avec beaucoup plus de résignation. Au fait, se dit-il, dans son for intérieur, il en sera de la phrénologie ce que

Dieu décidera. Nous sommes sur la terre pour subir toutes les épreuves. Il offrit du tabac à Mme la duchesse.

Le duc poursuivit. — M. Broussais, votre médecin, ajoute encore : — « La phrénologie montre à l'homme ce qu'il lui faut faire pour rendre la justice qui est due à l'infortuné que de tristes penchans ou le vice de l'éducation ont rendu coupable envers la société; elle enseigne en même temps comment son expiation peut tourner à l'avantage de ceux qu'il a offensés et au sien même.

Profitant de la conviction née des paroles du docteur, le duc proposa de faire toucher sur-le-champ même le crâne de son fils, par un phrénologiste de ses amis logé à deux pas de l'hôtel.

— Notre cousin! notre cousin! vous allez bien vite, réclama-t-on aussitôt; nous consentons à ne pas trop fermer les yeux aux lumières de la nouvelle science, mais si votre ami est appelé, il est probable qu'en ami il sera porté à pronostiquer à votre fils des choses dont il tirera le fond de son intimité avec vous, de sa connaissance détaillée de votre vie; ensuite il flattera l'organisation de notre neveu de peur de nous blesser; nous n'obtiendrons que des prophéties prévues ou des mensonges polis.

—Vous êtes dans l'erreur la plus grave, mes cousins, et je m'en remets à la propre bonne foi de mon ami, M. Wolf, pour vous convertir à la phrénologie. Si vous le voulez, il expérimentera d'abord sur quelques-uns de vous qu'il ne connaît pas, et d'après ses révélations vous jugerez de la vérité de sa doctrine, et si vous y consentez aussi, au lieu de mon fils, qu'il ne connaît pas davantage, nous lui soumettrons aujourd'hui, comme si c'était mon fils lui-même, un enfant étranger.

— On ne saurait être plus loyal, notre cousin.

— Je ne mets qu'une condition à tout ceci, dit Mme de Levert, c'est que si la phrénologie avance que mon fils a la bosse du commerce, je ne le ferai pas pour cela négociant.

— Il n'y a pas de bosse du commerce, madame, répondit le duc, sans y voir malice, il n'y a que celle du vol ou de l'amour de la propriété.

Pendant les quelques minutes d'absence du duc qui était sorti accompagné de Des Verriers, ses cousins se moquèrent de lui à demi-mots, et le raillèrent de sa crédulité au charlatanisme d'un

fou ou d'un fripon ; M. l'abbé tâcha, dans ce court intervalle, de prémunir l'esprit de Mme la duchesse contre les terreurs de la phrénologie. Il prépara les paroles d'exorcisme.

M. le duc et M. Wolf, le phrénologiste, entrèrent.

Des Verriers reprit sa place.

Allemand, comme son nom l'indiquait M. Wolf avait une figure douce, ombragée de soyeux cheveux blonds; son œil était bleu clair, un peu effrayé, et sa maigreur scientifique ajoutait encore à l'exaltation de ses traits.

Prié par M. le duc de préciser les penchans de celles des personnes présentes qui y consentiraient, M. Wolf posa ses deux mains maigres et transparentes sur la tête chauve d'un cousin de Des Verriers; l'ayant palpée, pétrie sur tous les points, il retira son regard en lui-même, comme pour soumettre à son intelligence le texte matériel dont il demandait la traduction; il dit ensuite :

— Vous n'êtes doué, monsieur, que d'une faculté très développée ; il indiqua un point entre le bas du sourcil et le haut de l'oreille : — La *Constructivité.*

Chacun de se récrier : La constructivité !! Qu'avez-vous jamais construit, notre cousin?

Sans s'émouvoir, le phrénologiste expliqua comment ce mot de la technologie nouvelle signifiait l'adresse native, le bon goût, le penchant à exécuter et à finir tout ouvrage quelconque, n'importe dans quelle proportion et avec quelle matière. Un habile architecte et un castor offrent tous deux, affirma-t-il, l'organe de la constructivité.

— Comparer un chrétien à un castor ! murmura l'abbé Ronsin.

— Et c'est pourquoi, sans doute, répondit le cousin, sous la main du phrénologiste, j'ai toujours eu une passion décidée pour l'état de tourneur. Monsieur saura que j'excelle à tourner des tabatières.

M. Wolf fut couvert d'applaudissemens ; il avait accusé du premier coup l'instinct moral du personnage.

— Tourner des tabatières, pensa l'abbé Ronsin, n'est pas au fond un acte très providentiel ; jusqu'ici la religion n'a pas à souffrir dans le libre arbitre et la grace.

— Vous, monsieur, continua M. Wolf, en touchant une nouvelle

tête qui se plaça sous ses mains, et en posant un doigt méditatif à la suture coronale, à un endroit tangent à la ligne du cou; vous monsieur, vous possédez des penchans très dangereux, mais vous les faites plier sous l'autorité d'un sentiment meilleur qui l'emporte, et ce sentiment, c'est : la *Vénération*. Votre jeunesse a été orageuse, car elle a été tantôt la proie du jeu et tantôt l'esclave de la domination religieuse, qui, je le présume, a heureusement fini par triompher.

Second et brillant triomphe pour M. Wolf. Le personnage qu'il venait d'analyser, joueur acharné autrefois, avait tué son meilleur ami en duel à la suite d'une partie contestée de boston. Repentant d'un aussi odieux malheur, il avait, depuis cet accident, revêtu le cilice, châtiment dont il ne faisait un mystère à personne.

— Vous voyez donc que j'avais raison, semblait dire le visage épanoui du duc de Levert, en regardant ses cousins ébahis.

Quant à l'abbé Ronsin, il avait déjà pris la parole pour demander d'un ton un peu inquisitorial à M. Wolf, s'il n'outrageait pas la religion en attribuant les saints élans qui y portent à une conformation particulière du cerveau, sans tenir compte de la grace. Et la Révélation, monsieur? s'écria-t-il.

— Ma doctrine ne s'oppose pas à la Révélation, répondit le phlegmatique professeur. Il y avait de la religion avant notre Seigneur J.-C., et des sentimens religieux comme aujourd'hui, erronés sans doute, mais il y en avait. La phrénologie est si peu contraire à la foi, qu'elle implique la nécessité d'une religion, puisqu'elle assigne au cerveau le penchant spécial aux croyances.

— Mais, monsieur, si tous mes actes sont forcément déterminés par l'impulsion naturelle du cerveau, continua l'abbé, quel mérite avons-nous à être bons, vertueux et chrétiens?

Aussi calme que le théologien était fougueux, le phrénologiste lui répondit :

— Croyez-vous donc, monsieur l'abbé, qu'on soit beaucoup plus libre parce qu'on se conduit d'après les lois de l'éducation et des mœurs, au lieu d'obéir à des penchans innés? Être esclave d'une chose au lieu de l'être d'une autre, est-ce une bien notable différence?

— Mais du moins, s'écria l'abbé Ronsin, si l'éducation est bonne,

le sujet sera bon; tandis que votre système n'accepte pas la modification de l'exemple, le bénéfice de la correction, la puissance du raisonnement, pour améliorer le penchant défectueux de l'homme.

— La phrénologie admet tout cela, monsieur l'abbé.

— S'il en est ainsi, je m'en glorifie, et j'admets votre science à l'examen.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur l'abbé, fit en plaisantant Mme de Levert, prêtez un instant votre tête à M. Wolf.

— Très volontiers, répondit l'abbé Ronsin, pâle comme si le diable l'eût prié de jouer à la chapelle avec lui.

Et sa tête, bouclée comme celle d'un mouton noir, s'abaissa sous les dix doigts arrondis du phrénologiste.

Au bout de quelques minutes de tâtonnemens inquiets, M. Wolf dit en s'adressant à l'assemblée :

— Monsieur n'a pas de tête.

— Comment! je n'ai pas de tête! s'écrie avec épouvante l'abbé Ronsin.

— Vous n'avez pas de tête.

— Expliquez-vous mieux. Que signifie?...

— Toutes les parties de votre crâne sont si bien unies que vous ne portez le signe d'aucun penchant irrésistible, soit au bien, soit au mal. Vous êtes ainsi, monsieur l'abbé, la preuve vivante que l'éducation est susceptible de corriger les torts de la nature, et d'engendrer des qualités dont il n'existait pas des germes.

C'était répondre avec assez de politesse pour un Allemand.

— Je me glorifie d'avoir vaincu par la grace, s'il en est ainsi, répondit l'abbé Ronsin, que la phrénologie avait presque conquis à ses drapeaux.

— Il arriva ensuite que, ne rencontrant plus de contradicteurs sérieux, M. Wolf s'abandonna à l'enivrement de son succès, enivrement, il faut s'entendre, proportionné au naturel d'un Allemand. Ses pommettes prirent une teinte rosée, et il parla avec beaucoup plus d'assurance. Ce fut tout.

Le moment était venu de présenter l'enfant qu'on était convenu de livrer aux doigts phrénologiques du docteur, à la place de Washington. Mais chacun était alors si justement pénétré de la

science et de la bonne foi de l'expérimentateur, qu'on aurait volontiers désiré n'avoir pas recours à la ruse combinée dans un moment de moquerie. C'était peu digne. Mais qui eût osé ouvrir l'avis d'avouer le piége devant celui auquel le piége avait été tendu?

Comme Des Verriers s'aperçut de ces dispositions, il ne donna pas à ce bon mouvement de l'assemblée le temps d'avoir un résultat; il sortit, et rentra aussitôt en tenant dans les bras un enfant dont l'âge était à peu près celui de Washington.

— Monsieur Wolf, que sera cet enfant?

On posa l'enfant debout sur une table.

L'inspection fut longue; on attendait en silence la prédiction compromise du phrénologiste.

— Monsieur le duc, je n'ai vu jusqu'ici, dit enfin M. Wolf, aucun enfant pourvu de signes aussi prononcés.

— Mais prononcés en quoi? En bien ou en mal?

— En mal, monsieur le duc; j'en suis douloureusement affecté pour vous. Votre fils a la *Concentrativité* développée au plus haut degré, c'est-à-dire qu'il ne voudra habiter que les hauteurs.

— Jusque-là, répliqua la duchesse, le mal n'est pas grand. Nous lui achèterons un château en Suisse, sur une des plus hautes montagnes de l'Oberland.

— Votre fils, monsieur le duc, continua le phrénologiste, sera encore dominé par l'*Acquisivité*, portée au même point de violence chez lui que la *concentrativité*.

— Dites-nous, s'il vous plaît, monsieur Wolf, ce que vous entendez par acquisivité.

— Madame la duchesse, l'acquisivité est la tendance à posséder, à réunir, à amasser. Faible, cet organe excite le désir d'avoir; plus fort, il produit l'avarice; extrêmement en saillie, comme chez votre fils, il annonce le besoin irrésistible de voler. En réunissant la *concentrativité* et l'*acquisivité*, il en résulte que votre fils aimera à voler sur les hauteurs.

— O ciel! Washington aurait pu être voleur de grand chemin, murmura en lui-même le duc. — Heureusement ce n'est point là mon noble enfant.

— Et enfin, acheva le docteur en plaçant le bout de ses doigts sur les deux côtés occipitaux de l'enfant, votre fils, car je ne veux

rien cacher, offre en outre, très développé, l'organe de la *Combativité*, ou la tendance au meurtre. Ainsi, la *concentrativité*, l'*acquisivité*, et la *combativité* n'étant en contact avec aucun autre organe de bienveillance qui les neutralise, feraient de votre fils, au total phrénologique, un assassin des montagnes.

Par politesse, l'assemblée eut l'air de paraître fort affectée de ce pronostic, que n'avait pas adouci, ainsi qu'on l'avait craint d'abord, le phrénologiste Wolf. Le duc le remercia ensuite beaucoup de sa complaisance. Il ne le quitta pas sans le prier d'aller inspecter, à l'hospice Saint-Antoine, la tête de Socrate Leblanc.

Jamais phrénologiste ne paraissait avoir conquis de plus belles palmes sur l'incrédulité du monde au profit de la nouvelle science, physiologique et morale, quand Des Verriers, prenant la place que M. Wolf venait de quitter, réclama un instant l'attention de l'assemblée.

— Messieurs, dit-il, ce petit garçon que j'ai mis, avec votre consentement, à la place de notre neveu, ce petit garçon qui, à cause de la réunion en lui de la concentrativité, de l'acquisivité et de la combativité, sera un jour *assassin des montagnes*, ce petit garçon, messieurs, est une fille.

LÉON GOZLAN.

(*La suite au prochain numéro.*)

EXPÉDITION DE LA RECHERCHE

AU GROËNLAND.[1]

Quelques jours après notre arrivée en Islande, *la Recherche* quitta Reykiavik. Elle visita les diverses parties de l'île où abordent les pêcheurs français et se dirigea vers la côte orientale du Groënland.

Le 29 juin, l'équipage s'aperçut du voisinage des glaces, à la couleur de la mer verte et foncée. Le ciel était pur, l'horizon étendu. A midi, la vigie signala une glace flottante. Une heure après on en comptait un grand nombre. La nuit vint; l'obscurité était profonde; le bâtiment mit en panne.

Le lendemain, au lever du soleil, on découvrit du haut des mâts l'immense espace occupé par la banquise; cette banquise n'est point, comme on se le figure généralement, une mer de glace unie, compacte. C'est un amas de blocs gigantesques chassés par la tempête, emportés par le courant, qui flottent comme les vagues, s'agglomèrent, s'attachent l'un à l'au-

(1) Ce fragment est extrait d'un livre plein d'intérêt et de faits nouveaux que M. Marmier doit faire paraître sous peu de jours, sous le titre de *Lettres sur l'Islande*. On sait que M. Marmier a fait partie de l'expédition de *la Recherche* avec une mission de l'Académie française. Les *Lettres sur l'Islande* sont le fruit de ses observations et de ses études pendant ce voyage.

tre, et quelquefois se disjoignent. A une certaine distance, on ne distingue pas, il est vrai, leurs aspérités, et toutes ces lignes échancrées, tortueuses, irrégulières, apparaissent comme une surface plate et continue. Mais à mesure qu'on en approche, ces glaces se dessinent sous les formes les plus étranges, les plus variées. Les unes projettent dans les airs leurs pics aigus, comme des flèches de cathédrales; d'autres sont arrondies comme une tour, crénelées comme un rempart. Celle-ci ouvre ses flancs aux flots impétueux qui la fatiguent; elle se creuse, se mine, s'élargit comme une voûte, et ressemble à une arche de pont; celle-là se dresse fièrement au milieu des autres comme un palais de roi; elle a ses murailles de granit, sa colonnade, sa terrasse italienne, et le soleil qui la colore la rend éblouissante comme un de ces temples d'or où demeuraient les dieux scandinaves. Souvent aussi, au milieu de cet océan désert, sous ce rude ciel du nord, on retrouve des formes de végétation empruntées à d'autres climats. On aperçoit des plantes qui semblent se balancer sur leur tige; des arbres qui penchent vers les vagues leur feuillage; des animaux qui dorment sur leur lit de glace. Quelquefois les Européens ont vu dans cette nature fantastique l'image des lieux qu'ils venaient de quitter. Des maisons construites symétriquement, alignées comme dans une rue, leur apparaissaient de loin. Des bancs à dossier semblaient les appeler à prendre du repos; des tables se dressaient devant eux. Ni les bouteilles au long col, ni les verres, ni la nappe effrangée, rien n'y manquait. Mais un instant après l'image trompeuse disparaissait comme par enchantement, et une autre image venait la remplacer.

Ce qui ajoutait encore à l'effet produit par tant de points de vue bizarres, c'est l'admirable couleur de ces glaces, c'est le bleu transparent, le bleu limpide et velouté qui les revêt. A côté de ces tons de couleurs si purs, si lumineux, l'azur du ciel paraissait pâle et l'émeraude de la mer était terne.

Mais pour ceux qui devaient la franchir, cette banquise avait un aspect effrayant. De loin le regard du matelot contemplait ces remparts de glaces élevés, l'un derrière l'autre, comme des chaînes de montagnes. On n'entrevoyait pas un espace libre, pas un chemin, seulement de temps à autre une gorge étroite comme un défilé. C'était là qu'il fallait s'engager, c'était là qu'il fallait faire manœuvrer le bâtiment.

Le capitaine, M. Tréhouart, donna l'exemple du courage et de la patience, Il était le chef de cette périlleuse expédition; il en devint l'ame et la vie. Pendant tout le temps que *la Recherche* passa dans les glaces, on le vit nuit et jour au milieu de l'équipage, calculant les écueils, dirigeant les manœuvres, gouvernant son navire avec la sagacité d'un vieil officier et

l'intrépide énergie d'un vrai soldat. Si *la Recherche* n'a pas péri dans la banquise, c'est à lui qu'on le doit, c'est au zèle qu'il avait su communiquer à tous ceux qui l'entouraient.

Pendant huit jours, *la Recherche* louvoya au milieu des passages sans issue, des gorges perfides de la banquise, à chaque instant arrêtée par une nouvelle montagne, surprise pas un nouveau danger. Un matin, une glace flottante vint la heurter, et lui enleva quatre pieds de son étrave. Il n'en fallait guère plus pour la faire sombrer; elle arriva cependant à vingt lieues de terre, mais les glaces l'empêchaient d'aborder. Depuis plusieurs jours un brouillard continuel n'avait pas permis de prendre la hauteur du soleil. Des courans, dont on ne peut calculer la force, entraînaient le bâtiment, et les officiers ignoraient leur véritable position.

Un coup de vent du nord leur fraya un passage. Les glaces furent emportées avec vitesse. Le 5, au matin, *la Recherche* manœuvrait plus à l'aise; les blocs flottans avaient disparu. Il ne restait autour du bâtiment que des masses gigantesques, les unes semblables à des montagnes, d'autres à des édifices en ruines. Le soir un cri de joie retentit au haut des huniers : un matelot venait d'apercevoir la terre du Groënland. Le calme arrêta le navire pendant la nuit, mais le lendemain la brise fraîchit, et après quelques heures de navigation on découvrit très bien la côte élevée, spacieuse et couverte de neige.

Cependant personne ne connaissait le point où il fallait aboutir; on tira quelques coups de canon dans l'espoir d'attirer des Groënlandais, puis on attendit. Tout à coup l'œil exercé des marins distingue à l'horizon un point noir; ce point grossit, s'avance, et l'on aperçoit un Esquimau dans sa pirogue. Il s'approche avec une sorte d'hésitation; mais aux signes d'amitié qu'on lui adresse, il se rassure et vient se placer au pied du bâtiment. Les officiers lui crient : *Frederikshaab!* et lui répond : *Pa-mi-hut.* Impossible de se comprendre. Le capitaine lui remet une lettre du gouverneur d'Islande pour le chef de l'établissement danois de Frederikshaab, lui montre le rivage et lui fait signe de la porter. L'Esquimau baisse la tête, agite sa rame, et le voilà parti.

En quittant le bâtiment, il veut montrer son adresse : il se fait chavirer dans sa pirogue, il se relève d'un coup de rame; il lance un harpon à une longue distance, puis il fuit avec la rapidité de l'oiseau.

Douze heures se passent, douze heures d'anxiété. Le capitaine se demandait si l'Esquimau l'avait compris, et après cette journée d'attente, ne le voyant pas revenir, il allait aviser au moyen de reconnaître la terre, quand on vit arriver un grand nombre de kaiak. Un Groënlandais apportait une lettre du chef de l'établissement danois; il devait servir de

pilote à nos compatriotes, et *la Recherche* entra dans le bassin de Frederikshaab, tantôt à la voile, tantôt remorquée par son embarcation ou par des pirogues groënlandaises qui l'escortaient avec une étonnante légèreté. A dix heures du soir, elle était dans le port, amarrée à de fortes encâblures. Les officiers oubliaient leurs inquiétudes, et les matelots chantaient sous le ciel groënlandais leur chanson de Bretagne ou de Normandie.

Frederikshaab est un établissement de la société de commerce de Danemark. On y arrive par un canal de deux lieues de longueur, très étroit, formé d'une haie continue de petites îles. Le sol est constamment couvert de neige; la température dans les jours d'été à 0°. Sur la côte, on aperçoit un petit fort en terre, portant le pavillon danois; l'habitation du chef de l'établissement, construite avec une certaine élégance, meublée avec goût, confortable, une chapelle en terre, et cinq à six huttes d'Esquimaux, voilà tout. Un navire danois vient à peu près toutes les années apporter à cet établissement les denrées européennes et prendre en échange l'huile, le phoque, le poisson, les peaux de lièvres blancs et de renards. Un prêtre qui demeure à vingt lieues de là vient aussi une fois par an faire un sermon à cette pauvre peuplade, baptiser les enfans, sanctionner les mariages. Le reste du temps, les habitans de Frederikshaab vivent dans une ignorance complète du monde extérieur, dans une solitude absolue.

Le chef de l'établissement, M. Mœller et sa jeune femme, qu'il avait été chercher en Danemark deux années auparavant, accueillirent nos compatriotes avec la plus touchante cordialité. Un employé subalterne de la société, M. Kauffeld, ne fut ni moins obligeant, ni moins empressé.

La Recherche séjourna là quinze jours. Les officiers explorèrent les environs tantôt pour faire des recherches d'histoire naturelle, tantôt pour observer les mœurs, la physionomie, le caractère des habitans. Sur les montagnes, ils trouvaient la gelinotte, le lièvre banc, le renard bleu; ils pénétraient dans la hutte du Groënlandais, ils s'asseyaient à son foyer.

Les hommes sont d'une taille au-dessous de la moyenne; ils ont les yeux noirs, petits, perçans, les pommettes saillantes, le teint cuivré. M. Méquet leur trouva beaucoup de ressemblance avec les Indiens de l'Amérique méridionale, les Gabilis qu'il avait vus quelques mois auparavant.

Les femmes ont les cheveux noirs relevés à la chinoise; leur figure est douce, souvent jolie.

Les hommes et les femmes portent le même costume, une camisole en

double peau de phoque ou de renne, le poil en dedans, le poil en dehors, des culottes en peau de phoque, et de grandes bottes fourrées en peau de lièvre ou de renard; tous les vêtemens sont cousus avec des boyaux de poisson, taillés avec art, ornés de petites bandes de peaux de différentes couleurs, quelquefois de grains de verre. Celui des femmes, surtout, est fait avec une sorte de coquetterie; elles ont de plus que les hommes un capuchon qui leur pend derrière le dos, et dans lequel, en voyage, elles placent leur enfant, afin d'avoir les mains libres et de ramer.

La hutte des Esquimaux n'est autre chose qu'un mur en pierre élevé à deux ou trois pieds de terre et recouvert en peaux de phoque; elle est fermée par un rideau de lanières de peaux transparentes qui y laisse pénétrer un peu de clarté. Au milieu de cette hutte on aperçoit une lampe de forme ovale, en pierre du pays; elle sert tout à la fois à les éclairer, à chauffer leur demeure, et à cuire leurs alimens. L'hiver, ils se creusent des habitations plus solides dans des blocs de glace qu'ils taillent comme le roc.

Les habitans de cette malheureuse contrée n'ont d'autre ressource que la pêche, et le phoque compose toute leur richesse; le phoque les nourrit, les habille, les chauffe, les éclaire, et leur donne de quoi acheter, auprès de l'agent de la compagnie danoise, les diverses denrées dont ils ont besoin. Si les phoques venaient à quitter les côtes du Groënland, il est certain que toute cette population serait condamnée à mourir. La Providence leur envoie aussi par les courans de la Sibérie les troncs d'arbres avec lesquels ils fabriquent leurs harpons et une partie de leurs ustensiles. La Providence n'oublie jamais ceux qu'elle semble le plus complètement abandonner; elle a placé sur ce sol humide du Groënland les plantes antiscorbutiques; elle a donné à l'Islande le lichen, préservatif de la phtisie.

Les Esquimaux vont à la pêche dans leur kaiak. C'est un canot en peau de phoque, très étroit, aminci aux deux bouts, léger comme une écorce de liége, glissant sur l'eau comme un patin sur la glace. L'homme se place au milieu de cette frêle embarcation; il y entre jusqu'à la ceinture; il y est lié, et il la fait manœuvrer avec lui comme une partie de lui-même. Ce n'est plus un batelier ordinaire, ce n'est plus le pêcheur dans sa barque, c'est l'homme avec des nageoires, l'homme devenu poisson. Il tient d'une main une rame plate à deux pelles avec laquelle il exécute les mouvemens les plus rapides, les manœuvres les plus étranges; il a à côté de lui ses flèches, son harpon. Ainsi armé, il s'élance sur les vagues impétueuses, court à la poursuite des phoques, et ne craint pas même d'attaquer la baleine. Quelquefois aussi il a recours à la ruse, il endort l'oiseau de mer par ses sifflemens, et quand il le voit arrêté, battant de l'aile, la

tête immobile, le regard fixe, il lui lance une de ses flèches, et rarement il manque son coup.

Les Esquimaux ont encore une autre embarcation qu'ils appellent umiak; c'est leur grand bateau de voyage, leur yacht, leur navire; ils s'en servent pour aller d'une peuplade à l'autre, pour porter leurs denrées à la colonie. Les femmes s'y embarquent avec leurs enfans; elles prennent avec elles les ustensiles de ménage, les piquets pour construire la tente. Dès que l'umiak aborde sur la côte, le Groënlandais prend ses piquets, déroule ses peaux de phoque, et voilà sa demeure faite; toute la famille couche là. Une petite planche de quelques pouces de hauteur sépare seulement les jeunes filles des femmes mariées.

La nouvelle de l'arrivée de *la Recherche* se répandit rapidement dans les habitations voisines de Frederikshaab, et l'on vit accourir dans leurs umiaks une quantité d'Esquimaux empressés de voir le grand vaisseau dont on leur avait parlé, et d'échanger leurs richesses groënlandaises contre des denrées européennes; ils donnaient avec joie pour un pantalon de matelot, pour une veste bleue, leurs camisoles et leurs culottes de peaux de phoque. Les hommes n'avaient besoin que d'un signe pour se dépouiller à l'instant; mais les femmes hésitaient, un instinct de pudeur luttait en elles avec le désir de suivre l'exemple de leurs maris : cependant elles finissaient presque toujours par céder; elles se retiraient à l'écart, ôtaient leurs vêtemens et les apportaient avec un timide sourire au matelot.

Dans le cours de ces relations journalières, nos compatriotes furent plus d'une fois frappés de l'honnêteté, de l'intelligence, de la discrétion des Esquimaux, et il n'est pas un mousse de *la Recherche* qui ne se plaise encore à faire leur éloge.

Malheureusement le but pour lequel ce bâtiment avait été à Frederikshaab ne fut pas rempli. M. Mœller ne put donner à M. Tréhouart aucun renseignement sur *la Lilloise*, et toutes nos investigations en Islande et au Groënland pourraient nous faire désespérer du sort de nos malheureux compatriotes, si l'on devait désespérer avant le temps d'une aussi noble entreprise soutenue avec autant de courage.

Le 20 août notre bâtiment était de retour à Reykiavik; et le 27 septembre, après une longue et pénible navigation, nous revîmes les côtes de France.

X. Marmier.

LA CHASSE

D'UN ARTISTE.

Au mois d'octobre 1811 ou 12, M. Chay, joyeux célibataire, un des artistes les plus distingués du Midi, chassait sur sa colline, non loin de la mer, aux portes de Marseille : il était cinq heures du matin.

La chasse du Midi est bien différente de celle du Nord. Dans nos contrées, ce n'est pas le chasseur qui manque, c'est le gibier. Il n'y a point de gibier. Tout Marseillais en état de porter les armes est chasseur de droit : il a un fusil et un *carnier*. Voici comment la chasse se fait. Le chasseur se lève à trois heures du matin, fait une ou deux lieues, et arrive avec une cargaison de cages à sa cabane, nommée *poste*. Il accroche aux arbres ses cages pleines d'oiseaux, qui ont fait vœu de silence; il s'enferme dans son poste, charge son fusil, regarde les étoiles, médite, se promène pour secouer le froid, mâche des feuilles de pin, respire les parfums de la colline, assiste au lever de l'aube, de l'aurore, du soleil et du vent; contemple la mer, maudit les nuages, soupire après la bise du nord, fait un croquis de paysage, et à dix heures il rentre en ville, heureux et riant; il a chassé. On recommence le lendemain. Le chasseur se

met en frais énormes pour se donner ce plaisir; c'est incroyable tout ce qu'il faut dépenser pour avoir un *poste* bien établi. Aussi quand une fatalité phénoménale a condamné une grive à être mise à mort par un chasseur marseillais, cette grive coûte quelquefois cinq cents francs au chasseur. Un de mes amis, M. Blanc de Radas, m'a servi un rôti qu'il évaluait mille écus; il y avait six ortolans sur un plat.

C'était donc à une de ces chasses que se livrait M. Chay, avec toute l'ardeur d'un artiste du Midi.

Il regardait les cieux et ne voyait rien venir, selon l'usage, lorsque son étoile, qui justement luisait à l'horizon en ce moment, lui envoya un oiseau dans le petit bois de pins. L'obscurité protégeait l'infortuné volatile. M. Chay furetait de l'œil, dans le massif, à la lueur de la constellation de la Grande-Ourse, qui se couchait sur la colline du nord; il voyait ou croyait voir quelque chose d'opaque qui s'agitait dans la verdure diaphane; il tenait son fusil dans la direction de cette forme équivoque, la couchait en joue et n'osait tirer, de peur de faire feu sur une illusion. Un chasseur du Midi a tant d'intérêt de ménager un oiseau; *ces rencontres sont rares*, comme dit La Fontaine; et les phénomènes sont précieux. Le jour s'obstinait à ne pas se montrer; M. Chay comptait les étoiles; il n'en restait plus que treize, mauvais nombre; sept du Chariot et six d'Orion, plus une planète égarée qui avait l'air d'attendre le soleil.

Enfin l'aube fit tomber à l'Orient un pli de sa robe d'opale; le météore se glissa en longues traînées phosphoriques de pins en pins jusqu'au bois de M. Chay. Une éclaircie lumineuse trahit subitement l'oiseau réfugié; le chasseur le vit dans une auréole crépusculaire; il fallut céder à l'irritation du désir. Le fusil, mal dirigé, fit feu, après avoir averti l'oiseau par un long feu d'artifice tiré sur l'amorce; les pistons n'étaient pas inventés. Il est tombé! dit le chasseur, en imitant par un cri sourd le bruit que fait un oiseau en tombant. Et il courut sous l'arbre qui avait servi de perchoir à l'oiseau; il ramassa plusieurs pierres mousseuses et des lambeaux d'écorce, mais il ne trouva point d'oiseau. Une plume seule était restée dans les aiguilles résineuses de l'arbre; M. Chay s'empara vivement de cette plume, comme pièce justificative d'une

maladresse et d'une évasion, et la regarda d'un œil mélancolique, avec le sourire de la douleur.

L'aurore aux doigts de rose tombait d'aplomb, en ce moment, sur la plume, que M. Chay venait d'insérer à sa boutonnière, comme une décoration ornithologique. Ciel! s'écria M. Chay, c'était un *châstre!* c'est une plume de *châstre!*

Perte irréparable! Ce n'était point ici un malheur ordinaire. Le phénomène était double. Le châstre est un oiseau d'augure, et qui n'apparaît qu'à de bien rares intervalles. Heureux le chasseur qui rentre en ville avec un pareil trophée! Il est grand devant les autres chasseurs, comme Nembrod devant Dieu.

M. Chay répéta : *c'était un châstre* sur tous les tons, et il se serait accompagné de son violoncelle, s'il l'avait tenu sous ses doigts. L'infortuné jeta ses regards sur la campagne, déjà inondée des rayons d'un soleil moqueur. L'air était vide et silencieux. Pas un oiseau sous l'azur. M. Chay rechargeait son fusil en douze temps, et marchait dans le bois, secouant du pied toutes les feuilles mortes et amoncelées qui pouvaient recéler un châstre; regardant aux branches supérieures, écoutant le bourdonnement des moucherons, prenant une guêpe au vol pour un oiseau, et maudissant, de douze en douze pas, le crépuscule, les fusils à pierre, et les constellations qui donnent un jour faux.

Le voilà! nouveau cri de M. Chay : c'était en effet le châstre; il s'était levé d'une touffe d'herbes aux pieds du chasseur. Le fusil était parti d'inspiration, mais sans but, et avait abattu deux pommes de pin. L'oiseau agitait triomphalement ses ailes augurales, et quittait le bois pour la colline, la colline pour la plaine, la plaine pour le rivage de la mer. M. Chay s'élança courageusement sur les traces aériennes du châstre. Il était alors huit heures du matin.

L'ardeur de la poursuite fut admirable aux premiers élans; M. Chay s'acharna contre l'oiseau, qui prenait du repos de mille en mille pas, comme s'il les eût comptés, et s'envolait toujours au moment où le fusil s'abattait dans sa direction. Le chasseur et l'oiseau franchirent ainsi plusieurs plaines et quelques montagnes : le chasseur étanchait sa soif avec des pampres de vigne, plus altérées que lui. Déjà la haute chaîne qui commence à la *tête de Puget*

et finit au cap de Montredon, s'était abaissée sous les pas de M. Chay et sous les ailes du châstre; les deux voyageurs avaient laissé à leur droite Cassis et la Ciotat, et suivaient la longue et large plaine qui s'étend de Signe à Saint-Cyr; ils étaient fatigués l'un et l'autre; la nuit tombait; le joli village de Saint-Cyr allumait les vitres de ses maisons. M. Chay, mourant de faim, de soif, de fatigue, de tout, déposa son fusil à la porte de l'auberge de l'Aigle-Noir, où on loge à pied et à cheval. Le châstre trouva un gîte je ne sais où.

Pour le voyageur piéton, l'auberge du soir est faite à l'image du paradis. M. Chay se fit servir un bon souper qui lui tint lieu de déjeuner, se fit donner un excellent lit et se coucha, repu et joyeux. Dans la nuit, il rêva qu'il prenait des châstres avec la main.

A l'aube, il était debout, selon son usage : le chasseur adore l'aube. Avant de reprendre le chemin de Marseille, il jeta un coup d'œil et un soupir vers les heureuses campagnes du Castellet, où il présumait que l'oiseau insaisissable avait fait son gîte de nuit. M. Chay longeait en ce moment un mur à demi éboulé, qui était recouvert d'une large tenture de feuilles de câprier : du bout de son fusil, il agita ces feuilles, avec ce bruit de lèvres inarticulé qu'exhale le chasseur en alignant une fusée d'R. Un battement précipité d'ailes et un petit cri annoncèrent la présence de l'oiseau. Le châstre s'était envolé, M. Chay avait lâché son coup de fusil, encore au hasard, et courait, par-dessus les vignes, à la suite de sa fumée, de son plomb et de l'oiseau. Le chemin de Marseille avait été oublié. De *remise* en *remise*, de vallons en vallons, M. Chay atteignit, le soir, la jolie ville d'Hyères qui embaume l'horizon de ses orangers.

M. Chay n'était jamais venu à Hyères; il aimait les oranges à la folie. Avant de se coucher, il eut la fantaisie de se promener dans le beau jardin des Hespérides, qui appartient à M. Filhe. Le fusil sous le bras, il cheminait avec cette gracieuse oscillation d'épaules qu'affectionne le chasseur provençal. La lune était dans son plein, et sa lumière éclatait aussi vive sur les cimes des palmiers que la lumière du soleil de Paris sur les ormeaux du boulevart Montmartre au mois d'août. L'artiste chasseur avait, à son insu, comme

tous les méridionaux, un grand fonds de poésie dans l'ame. Il s'abandonnait nonchalamment à une douce contemplation, et respirait, avec une mélancolie sensuelle, les parfums du thym et de l'orange, voluptueuses émanations que secouait sur sa tête le souffle nocturne de la mer.

— Ah! dit M. Chay, si j'avais mon violoncelle, j'exécuterais volontiers ici *Champs paternels* de *Joseph en Égypte.*

Puis il recula d'un pas, et courba son corps en point d'interrogation sur une plante pariétaire que la lune argentait mollement; c'était un câprier. La plante répondit par un léger frôlement de feuilles; le chasseur se releva en point d'admiration, et prépara son fusil.

A cinq pas, sur une branche sèche, effeuillée et saillante, apparut un oiseau qui secouait ses plumes et tressaillait d'aise à la fraîcheur de la nuit. Le châstre! Deux motifs enclouèrent la détente du fusil sous l'index du chasseur : c'était conscience de tirer un pauvre oiseau à cinq pas; M. Chay avait trop de délicatesse pour abuser de sa position. A cette distance, d'ailleurs, le châstre aurait disparu, comme Romulus, dans une tempête; le volcan l'aurait brûlé vif. Autre considération : il était défendu à Hyères, comme partout, de tirer des coups de fusil à onze heures du soir. M. Chay, retenu par ce double motif, demeura braqué contre l'oiseau, lequel ne tarda pas de s'endormir, le bec sous l'aile, avec l'insouciance d'un écolier au bord d'un puits.

En attendant le jour, M. Chay contempla le sommeil de l'innocence, et de temps en temps il faisait une répétition générale du drame sanglant qu'il se disposait à jouer aux premières lueurs de l'aube. Il couchait en joue l'oiseau endormi sous la foi de la lune; il le rôtissait en imagination, lui composait une sauce aux câpres, le dévorait des yeux. M. Chay était à jeun, et il prenait ses repas comme il pouvait.

A force de tirer sa montre, pour faire avancer l'aube, il la vit enfin poindre sur les coteaux d'Hyères. Alors il recula dix pas en fredonnant mentalement l'air en vogue de Berton :

Quand on fut toujours vertueux,
Qu'on aime à voir lever l'aurore!

Il visa tranquillement le châstre, l'encadra dans le canon du fusil, et pressa la détente. Le chien s'abattit avec nonchalance sur la platine, et l'écho du matin resta muet. Hélas ! la poudre du bassinet s'était liquéfiée à l'humidité de la nuit. Un énergique jurement de chasseur réveilla le châstre en sursaut ; il déploya ses ailes, et s'envola vers l'horizon du midi. M. Chay attesta les orangers voisins qu'il aurait le châstre mort ou vif, oiseau ou chasseur ; et il s'élança sur la route du Var. Cette fois sa passion de chasseur tenait du délire. Il déchirait tous les câpriers de la route, mangeait les câpres, tirait le châstre à cinq cents pas, buvait l'eau du torrent dans sa course, comme le roi David, n'écoutant ni son estomac appauvri, ni ses entrailles insurgées, ni ses pieds endoloris. La lèvre convulsive, l'œil vitré, les mains bleues du gonflement des veines, les cheveux rebelles sous le feutre, le front tâtoué de larges plaques de sueur et de sang, le lendemain il entrait à Nice, et se plongeait, agonisant, dans un lit de l'auberge de l'Aigle-Noir.

La bienfaisante nature lui donna un sommeil réparateur de dix-huit heures. A son réveil, il sonna pour demander à déjeuner. Un garçon d'hôtel monta, s'inclina devant M. Chay, et lui dit :

— *Che domanda la sua eccellenza.*

— Pour le coup, s'écria le chasseur, je suis en Italie ! Je vais mourir de faim ; je ne sais pas l'italien. Au diable le châstre !

En cette extrémité, il eut recours à la langue universelle, et il fit signe au garçon qu'il mourait de faim.

— *Brodo, manzo, vitello?* dit le garçon.

— *Brodo, manzo, vitello,* répondit M. Chay aux abois.

Et il s'habilla. En prenant son gilet, une idée terrible vint l'assaillir : sa dernière pièce de 5 francs était restée à Hyères. Sa bourse s'allongeait à sec sur le marbre de la cheminée ; des larmes mouillèrent ses yeux.

Il fit un monologue, seule chose qu'il pût faire gratis en ce moment.

— Quoi ! s'écria-t-il, je serai donc réduit à figurer tristement devant la carte à payer lorsqu'on me la présentera, et je ne sais pas la langue du pays pour me justifier ! Mourons de faim, s'il le faut, mais soyons honnêtes, et ne touchons pas à cet insolvable

déjeuner, jusqu'à ce que j'aie acquis la certitude de pouvoir payer le maître-d'hôtel.

Comme il venait de prendre cette détermination héroïque, le garçon entra, en parfumant la chambre des mets exquis étalés sur un plateau. M. Chay fit un noble geste de refus, et montra au garçon la porte pour lui et pour ses plats.

— Je veux un violoncelle, dit M. Chay; *un gran violino, una cosa che fa cosi.*

Et il faisait un signe expressif en raclant le dos d'une chaise avec la baguette de son fusil.

— *Ah!* dit le garçon, *una bassa cantante! un violoncello! ce n' e uno nell' osteria,*

Le garçon descendit et remonta bientôt, avec un violoncelle qu'il déposa aux pieds de M. Chay.

Un rayon de joie courut sur les joues de l'infortuné chasseur. M. Chay embrassa tendrement le violoncelle, comme un ami qu'on rencontre en pays étranger. Ah! dit-il, avec une mélancolique expression, oublions les horreurs de la faim et de la misère, dans le culte sacré des arts! Déjeunons avec un air de Méhul.

Il accorda l'instrument, lui reconnut une belle qualité de sons, et préluda par le solo qui accompagne le tisonnement de l'autel, au deuxième acte de *la Vestale*. C'est la clarinette qui fait ce solo, dit-dit. Puisque je suis en Italie, si je rencontre Spontini, je lui conseillerai de remplacer la clarinette par le violoncelle. Quelle différence d'effet! Voyons; un peu de Méhul · divin Méhul! Le grand air... *Vainement Pharaon.*

Le violoncelle chantait, en versant ses notes suaves sur l'escalier sonore de l'hôtellerie. Les naturels du pays idolâtraient la musique française, ils accoururent de toutes parts; ils écoutèrent bouche béante; ils applaudirent à briser leurs mains. On publia, dans Nice, qu'Apollon avait passé le Var : le soir, circulaient en ville, trente sonnets qui commençaient tous par, *ô Febo francese, dio della musica.* Cependant Apollon était encore à jeun.

Le maître de l'hôtel entra respectueusement dans la chambre de M. Chay, et lui demanda, dans une sorte de français, s'il ne donnerait pas volontiers un concert, dans la grande salle de l'au-

berge, à deux francs le billet. Ce fut un trait de lumière pour M. Chay.

— Je suis tout disposé à cela, répondit-il; vous n'avez qu'à me faire annoncer et préparer la salle; croyez-vous que je ferai de l'argent?

— Je réponds de cinquante écus, dit l'aubergiste.

— C'est bien, dit M. Chay, annoncez-moi pour demain, et faites-moi servir à déjeuner.

M. Chay fit son programme :

Sérénade de *Montano* et *Stephanie*.
La chasse du *Jeune Henri*.
Le CHASTRE, nocturne, avec variations.
Quand on fut toujours vertueux, etc.
Vainement Pharaon.
Nice, mia Nice, adio. Dédié aux amateurs de Nice, par M. Chay.

— Ferez-vous un long séjour à Nice? demanda l'aubergiste en prenant le programme.

— Oh! non; je voudrais partir tout de suite après le concert.

— Vous avez donc terminé vos affaires?

— Oui : quel est le plus court chemin pour retourner à Marseille?

— Ah! vous avez une bonne occasion, après-demain matin; *la Vierge des Sept douleurs*, un beau brick, part pour Toulon; c'est une promenade.

— Ma foi, vous avez raison. Eh bien! faites-moi la grace de me retenir mon passage à bord de ce brick. Quand arriverons-nous à Toulon?

— Mais le soir, avant la nuit; dans cette saison, il y a toujours bon vent.

— C'est charmant! d'autant mieux que je ne connais pas Toulon. Je suis arrivé à Hyères, sans entrer à Toulon. J'étais pressé. Je poursuivais un oiseau. Ah!

Le concert fut un peu froid, mais il rapporta deux cents francs à M. Chay. Avec cette somme, dit-il, j'en ai la moitié trop pour retourner au pays; et il distribua cent francs aux garçons de l'hôtel. Cette munificence d'artiste excita des transports d'admiration.

Au jour dit, le brick qui portait le chasseur mit à la voile pour Toulon.

Le temps était superbe, comme il arrive toujours lorsqu'on quitte un port. La Méditerranée se papillotait de joyeuses petites vagues d'écume, et roulait une paillette de soleil à chaque goutte d'eau. Les voiles se tendaient mollement; la proue de cuivre divisait la vague, avec un doux bruit de monologue italien. L'algue, la roche vive, les coquillages, le goudron embaumaient le navire, et ces parfums marchaient avec lui.

M. Chay se promenait sur le pont, dans l'attitude d'un homme heureux. Quel beau spectacle! disait-il, et il était fier de lui, il souriait à la mer, il serrait fortement ses bras autour de sa poitrine, il remerciait le châstre et son ange gardien.

Le capitaine s'était assis au pied d'un mât, et déjeunait.

— Nous avons un bien beau temps, n'est-ce pas, capitaine?

— Vent de terre, dit le marin.

— Ah!.. et alors?..

— Eh bien! alors...

— Oui, dit M. Chay, et il regarda l'horizon, et fredonna un air.

Il s'approcha du timonier, et dit :

— Vent de terre, eh? Le timonier ne répondit pas. Il se replaça auprès du capitaine. Ce soir, dit-il, en se frottant les mains, nous prendrons un bol de punch, avec le capitaine, à Toulon.

Le capitaine secoua la tête.

— Capitaine, n'est-ce pas le cap Sicié, ce que nous voyons là-bas?

— Sacré tonnerre d'Anglais! dit le capitaine; encore eux! Les voilà!

Et il jeta son déjeuner dans la mer.

M. Chay recula trois pas. Les Anglais! s'écria-t-il, il y a des Anglais! où sont-ils?

— Quatre, cinq, six, sept frégates, dit le capitaine en frappant du pied.

— Et vous croyez qu'ils nous prendront? demanda le pâle artiste.

— Non, oh! sûrement non.

— Ah!

— Je vais allumer ma pipe, et avec mon baril de poudre, je fais sauter le brick.

— Écoutez, écoutez, dit M. Chay avec ce ton d'assurance factice que donne l'extrême frayeur, écoutez...

— Eh bien! j'écoute, voyons... Où est ma pipe?

— Bon! songez que vous avez à bord des pères de famille, moi, par exemple, qui donne du pain à une femme et à sept enfans... Songez à madame... à votre épouse...

— Je suis garçon...

— A la bonne heure! Songez...

— Songez, songez; je songe, monsieur le comédien, que je ne veux pas aller ramer sur les pontons de ces coquins d'Anglais. M'entendez-vous?

— Parfaitement, capitaine, ne nous fâchons pas...

— Ah! çà, monsieur le comédien, laissez-nous manœuvrer tranquilles; passez à l'arrière, et priez Dieu.

Les brumes du matin avaient disparu, et la flotte d'Hudson Lowe se montrait toute à découvert. Les frégates et les embarcations formaient une barre de croisière qu'il était impossible au plus fin voilier de percer sans être pris.

— Pour un châstre! disait M. Chay, le coude appuyé sur la dunette, et les larmes aux yeux. Le capitaine ordonnait de formidables manœuvres. Une embarcation anglaise s'avançait à fleur d'eau comme un caïman sur sa proie.

— Au nom de Dieu! s'écria M. Chay les mains jointes, retournons à Nice, capitaine.

— Sacredieu! monsieur le comédien, si vous dites encore un mot, je vous fais fusiller.

En ce moment la cloche sonna et disparut.

— Qui donc a sonné? dit le capitaine.

— Personne, répondit l'équipage.

— Ah! je comprends.

— Qui a sonné? dit M. Chay au timonier, à voix basse.

— C'est un boulet de trente-six qui nous a passé sur la tête, répondit le timonier en riant.

M. Chay se couvrit la tête de ses larges mains, et s'assit sur le pont.

— Tenez, monsieur, dit le timonier, en voilà encore un de trente-six, je l'ai entendu siffler. Un pied plus à gauche nous étions coulés. Et trois... quatre... cinq... maladroits! A Trafalgar, nous en avons avalé dix mille sur *le Pluton.*

— Et pour un châstre! dit M. Chay.

— Que dit le monsieur?

— Rien.

— Enfans! enfans! à vos pièces! s'écria le capitaine d'une voix de mistral. C'était un vieux loup de mer qui avait passé sa vie avec les boulets; l'odeur de la poudre lui donnait des spasmes de joie; son cœur était goudronné comme son chapeau.

M. Chay se leva timidement pour regarder par-dessus le bord; ce qu'il vit insurgea ses cheveux... L'embarcation à cent pas; une bouffée de fumée blanche et un éclair!

Cette fois en entendit éclater le bois de la poupe.

— Bien tiré! dit le timonier.

— Allons! que faites-vous là, monsieur le passager? s'écria le capitaine; et votre fusil donc? Allez chercher votre fusil. J'espère que vous ne l'avez pas pris pour chasser aux *gabians.*

M. Chay tressaillit; il se glissa, en se pelotonnant, vers l'écoutille, et son pied tremblait sur l'échelle de l'entrepont.

Son infortuné fusil, incliné mélancoliquement contre un angle de la cabine, rendit plus vifs encore à l'esprit de M. Chay tous ses souvenirs de malheur. Le voilà! Il y avait toute une histoire dans ces deux mots que le chasseur prononça sourdement.

Et comme ses jambes lui flageolaient, il se laissa tomber de côté sur un hamac, et recommanda son ame à Dieu.

Les artistes ont le système nerveux très prononcé; mais il arrive toujours qu'après une excitation violente la réaction s'opère, les nerfs se détendent, le marasme s'infiltre dans les os, le cerveau s'engourdit, et le sommeil maîtrise les sens. C'est d'après cette théorie physiologique que M. Chay s'endormit à son insu.

Le hamac balançait ses rêves; il en fit d'affreux et d'étranges à cause de leur oscillation. Il vit des Anglais portant des chapeaux ombragés de plumes de châstre; ces Anglais lui disaient *godpam, goddam*, et l'emprisonnaient dans un violoncelle. Il vit des boulets de trente-six qui servaient de balancier à des cloches errantes. Il

vit une embarcation entrer à pleine voile dans la salle de concert à Nice, et Pharaon et Joseph, perchés sur les palmiers d'Hyères, qui lui criaient *bravo* en égyptien. Il vit aussi le divin Méhul, habillé en capitaine marin, et composant un canon à trois sabords.

Ces rêves prolongèrent infiniment le sommeil du chasseur. A son réveil, il se trouva environné de la plus épaisse nuit. Il prêta l'oreille, et il entendit un long et subtil sifflement, comme si un vol d'ames passait à ses oreilles. Voilà tout ce qu'il entendit. Je crois que je suis dans le néant, se dit-il tout bas avec un frisson.

Cette conviction prenait à chaque instant une nouvelle force. Le silence était toujours profond, les ténèbres intenses. Oh! il n'y a plus de doute, je suis dans le néant, répéta-t-il dans une oraison mentale; maintenant, que puis-je faire pour vivre dans cette position?

Ce cas étant posé, M. Chay résolut de ne rien faire du tout, et il s'applaudit de cet expédient.

Il était depuis quelques heures dans cet état d'immobilité sépulcrale, lorsqu'il entendit un pas pesant non loin de lui.

— Qui va là? dit-il d'une voix de fantôme.

— Oh! oh! cria une voix, vous êtes encore couché, monsieur le comédien; allons, allons, sur pied. Nous sommes arrivés, nous voilà dans le port.

M. Chay bondit sur son hamac.

— Dans le port! dit-il; et il marcha à tâtons, guidé par une faible lueur. Il heurta une échelle, monta, regardant les étoiles qui brillaient sur sa tête, et ne tarda pas de voir devant lui les lumières d'une ville et de respirer ces odeurs fortes qui s'élèvent des chantiers maritimes. Oui, nous voici à Toulon! dit-il, et son cœur fut inondé de joie.

— Savez-vous que nous l'avons échappé belle? dit M. Chay à l'oreille du timonier.

— La sainte Vierge a fait un miracle; elle nous a envoyé une bonne tempête juste au moment où nous allions être pris. Comment avez-vous trouvé notre manœuvre?

— Oh! superbe manœuvre!

— Avec une tempête qui nous faisait filer dix nœuds.

— Nous avons eu une tempête! s'écria M. Chay avec un effroi rétrospectif.

— Eh! comment! Vous ne l'avez pas vue?

— Si, si. Ah! c'est une tempête!... Sainte Vierge!

Et il se retira à l'écart pour réciter le *Salve Regina* et prendre son fusil.

Ensuite, léger de tout bagage, il se coula dans un de ces bateaux qui viennent s'offrir aux navires en arrivée, et en trois coups de rame il tenait sous ses pieds le quai solide d'un port.

— Béni soit Dieu! me voilà à Toulon, à dix lieues de Marseille, dit-il avec une joie concentrée. A présent, une bonne auberge et couchons-nous.

Il entra dans une rue large et tirée au cordeau, où quelques boutiques étaient encore ouvertes. A la clarté d'une lanterne d'auberge, il aperçut un aigle noir peint sur l'enseigne. Encore un aigle noir, dit-il; allons à la première venue. Garçon! une chambre et un bon lit.

Un garçon taciturne, endormi sous son bonnet blanc, et dans un état visible de somnambulisme, l'introduisit dans une chambre, déposa un flambeau sur la table et sortit.

— Et voilà, dit M. Chay, comment on reçoit les voyageurs lorsqu'ils n'ont pas un train de grand seigneur; et moi je n'ai pas un paquet!

Ayant fait cette réflexion mélancolique, il se déshabilla voluptueusement et se plongea dans un lit comme dans un bain frais. Ce sommeil paya l'arriéré de toutes les insomnies; il fut calme, riant, et brodé de songes d'ivoire. Le soleil et M. Chay se levèrent en même temps, comme deux amis endormis sur la même couche.

M. Chay sonna; le garçon monta et vit tomber sur la table un écu de cinq francs avec cette phrase : — Voilà pour la chambre et pour vous. Et le chasseur descendit lestement l'escalier, le fusil sous le bras, dans son fourreau.

— Peste! dit M. Chay, il y a de belles rues à Toulon. Si j'avais le temps, j'irais volontiers visiter l'arsenal. Mais l'essentiel, c'est de partir pour Marseille et d'y arriver avant la nuit.

Il s'approcha d'un groupe de cochers stationnés, avec leurs voitures, sur une grande place et leur demanda s'ils faisaient la route de Marseille.

Un de ces cochers répondit affirmativement par un signe de tête

et montra sa voiture, dans laquelle trois voyageurs déjà placés attendaient le quatrième.

— On peut partir à l'instant? demanda M. Chay.

Le cocher monta sur son siége, en répondant affirmativement une seconde fois.

— Ah! dit M. Chay en s'incrustant dans son coin, n° 4, voici la veine de bonheur qui me revient! tout me réussit depuis hier. Il était temps! et il salua poliment ses trois compagnons de voyage, lesquels étaient fort silencieux. La voiture était partie au grand galop.

M. Chay se désespérait fort de ce silence morne qui attristait la voiture. Il avait déjà fait quelques tentatives pour ouvrir une conversation. Il disait : Nous marchons bon train; ou bien la journée est superbe; ou il vaut mieux être ici que sur mer; toutes ces exclamations tombaient dans le vide. Il fallait procéder plus directement.

S'adressant à son voisin, M. Chay lui dit :

— Savez-vous, monsieur, si nous arriverons de bonne heure?

— *Alle venti tre*, répondit le voisin.

— *Alle venti tre!...* Monsieur est Italien? *signor italiano?*

— *Signor, si.*

— De Nice.

— *Di Firenze... Florence.*

— De Florence! diable, vous êtes bien éloigné de votre pays!... Et vous, monsieur, pardon, il me semble que je vous ai vu quelque part... n'êtes-vous pas de Marseille?

— *Signor, nò... di Livorno.*

— Ah! vous êtes de Livourne. Je ne connais pas Livourne...

Le quatrième voyageur prit la parole et dit :

— *Io sono di Pisa.*

— Ah! s'écria M. Chay en riant, voilà qui est singulier! trois Italiens et un Français!

— Je parle un peu le français, dit le voyageur de Pise.

— Tant mieux! répondit M. Chay. Je comprends l'italien, moi, mais je ne le parle pas. Monsieur, si je puis vous être de quelque utilité à Marseille, vous pouvez disposer de moi.

— Vous êtes bien honnête.

— C'est que je me mets à votre place; en pays étranger on est souvent bien embarrassé. Vous ne connaissez pas Marseille?

— Non, monsieur.

— Ah! vous verrez une belle ville! Oh! c'est beaucoup mieux que Toulon!..... Vous allez à Marseille pour affaires de commerce?

— A Marseille, non... Je vais à Florence.

— J'entends, vous allez vous embarquer à Marseille pour Florence.

— Non, non, je vais à Florence.

— Par voie de mer?

— Par terre.

— Vous craignez la mer?

— Non.

— A cause des Anglais peut-être....

— Des Anglais.... je ne vous comprends pas bien.... je vous dis que je vais à Florence avec ces deux messieurs.

— Ah! ces deux messieurs vont à Florence aussi. Il vous faudra bien dix jours de route....

— Oh! le Français aime toujours rire.. Dix jours! nous espérons bien arriver ce soir.

— A Florence!

— Mais, oui.

— Avec cette voiture? dit M. Chay ébahi.

— Oui, avec cette voiture.

— En passant par Marseille.

— *E che diavolo! Marsiglia!*

— Mais d'où venez-vous à présent?

— De Livourne, comme vous...

— Moi, j'arrive de Livourne! s'écria M. Chay avec un accent inoui.

— Eh! *diavolo!* comment appelez-vous la ville que nous avons quittée ce matin?

— Toulon! c'est bien à Toulon que j'ai débarqué hier soir.

Le Pisan poussa un prodigieux éclat de rire : M. Chay le regardait avec des yeux vitrés.

— Un instant! un instant! cria M. Chay; dites, eh! eh! cocher! conducteur!.. est-ce que j'aurais pris une voiture pour une autre!.. conducteur!

Le conducteur arrêta les chevaux, descendit du siége, et parut à la portière.

— Où me menez-vous? lui dit M. Chay, *dove andate? dove caminate? mounte ana?*

— Eh! *à Firenze*, répondit le conducteur.

— A Florence! vous moquez-vous de moi! descendez-moi ici, là, à ce village... je crois que c'est le Bausset... Tenez, voilà 5 francs.. J'irai à Marseille à pied.

Je l'ai encore échappé belle! dit le chasseur en ouvrant la porte d'un cabaret; garçon! de la bière et de l'eau.

Une jeune et fraîche fille arriva, le sourire à la bouche, en disant: *non c'é bierra.*

— Mais ils sont tous Italiens ici! dit M. Chay. Comment appelez-vous ce village? *Il nome di quel vilagio?*

— *Ponto d'Era.*

— Ce n'est pas le Bausset?

— *Ponto d'Era.*

— Je n'ai jamais entendu parler de ce village-là... et après *Ponto d'Era che si trova?...* Le Bausset?

— *Doppo Ponto d'Era, Empoli.*

— *E doppo Empoli?* Le Bausset?

— Firenze.

M. Chay laissa tomber ses deux mains à plat sur la table, et sa langue fut paralysée. Il lui fallut un quart d'heure pour reprendre ses sens; un verre d'eau-de-vie lui rendit quelque peu de force; il sortit pour examiner la localité.

Quelques soldats d'un régiment français se promenaient sur la place du village; M. Chay crut devoir s'adresser à ses compatriotes pour éclaircir ses doutes, car il lui en coûtait tant de se croire si loin de son pays, qu'il lui fallait la démonstration la plus claire, la plus précise, la plus évidente pour se livrer au désespoir. Camarades, dit-il aux militaires, vous voyez un pauvre Français égaré dans sa route; quel est le nom de la ville la plus voisine?

— Livourne, répondit un sergent.

— Ah! mon Dieu! je m'en doutais! et dites-moi, maintenant, quelle est l'autre ville qui se trouve au bout de ce chemin?

— Florence. Voilà tout ce que vous voulez?

— Oui, sergent.

La statue de sel, sur la grande route de Sodome, n'était pas plus immobile que M. Chay sur le grand chemin toscan.

A l'éclair qui jaillit long-temps après de ses yeux d'artiste, on aurait deviné qu'une détermination énergique venait d'être prise et qu'elle allait s'exécuter.

Oui, oui, disait M. Chay en marchant vers la porte du village, oui, il faut en finir avec la vie! Châstre infernal!

Et quand il fut dans les champs, sur la route de Florence, il dépouilla son fusil de son fourreau de serge grise, fit couler une cartouche à balle dans le canon, et, demandant pardon à Dieu du crime qu'il allait commettre, il appuya son front sur l'orifice du fusil. Son acte de contrition prononcé en latin se termina par cette exclamation, *et pour un châstre!*

Il cherchait la détente du bout de l'orteil, lorsqu'un bruit de pas sur la chaussée suspendit l'exécution. Deux jeunes gens passaient, et l'un d'eux remarquant M. Chay arrêté, un fusil à la main, sur les rives fleuries de l'Era, s'approcha de lui, et lui dit avec un accent français : *Dove sono le rovine del tempio etrusco?* M. Chay lui répondit brusquement en provençal : *Ana vo demanda aï pastré d'aqui; allez le demander aux bergers de là-bas.* Le jeune voyageur traduisit fièrement ainsi la réponse à son compagnon : *En avant à main droite à trois pas d'ici*, et il écrivit sur son album cette observation judicieuse : *Le paysan de la Toscane aime passionnément la chasse; il parle un italien rude et guttural, et il affecte une certaine brusquerie envers les étrangers, soit que la domination française lui soit onéreuse, soit que son caractère agreste soit dépouillé de cette urbanité toscane si renommée dans l'univers.*

Pendant que le jeune Français écrivait ces lignes, M. Chay visait une poule d'eau et faisait feu. L'oiseau tomba dans un courant latéral de la petite rivière; le chasseur bondit sur les touffes de joncs et saisit sa proie flottante. A la balle! à la balle! criait-il, et son front rayonnait d'orgueil. En rechargeant il s'adressa une réflexion excitante : ces pays, dit-il, sont des nids de poules d'eau; en avant, mon garçon! et on le vit allonger ses pas dans ces belles allées routières où l'ormeau se marie à la vigne d'après le procédé virgilien.

Bientôt il entra dans cette riante vallée si chère aux rêveries d'Alfiéri, la vallée de l'Arno, agreste et voluptueuse dans ses contours de collines, si gaie avec ses villas aux persiennes vertes, si fraîche avec son fleuve aux ondes bleues et lascives. Notre chasseur, porté par son naturel à la contemplation, tomba dans une douce extase; il embrassa la vallée dans la personne du premier arbre qu'il rencontra et rougit de son suicide avorté.

Et il s'abandonnait à la contemplation du beau paysage avec cette étourderie d'artiste qui passe du désespoir à la gaieté; il fredonnait les airs d'opéra de l'époque, tirait un coup de fusil tous les quarts d'heure, tuant ou manquant l'oiseau avec un égal plaisir; ravi enfin d'être dans un monde nouveau, et bénissant le châstre qui lui avait fait cette douce félicité.

A la nuit close, il arrivait à Florence, et entrait à l'hôtel de *l'Aigle-Noir; Borg' ogni santi.* Il appela le *cameriere,* et lui donna généreusement quinze pièces de gibier qu'il avait abattues dans le val d'Arno.

Ce garçon de *l'Aigle-Noir* était un ancien soldat français mis hors de combat.

— Il paraît, dit-il à M. Chay, que vous êtes un habile chasseur?

— Je m'en vante, répondit l'artiste.

— Eh bien! vous êtes dans un bon pays de chasse; si vous ne craignez pas la fatigue, comme je le crois, vous devriez faire quelques promenades dans les montagnes, là-bas, du côté de Poggi-Bouzi et de Sienne. On y tue tout ce qu'on veut. J'y ai tué des châstres, moi.

— Vous y avez tué des châstres!

— Cent fois.

— Demain matin je pars pour... Comment avez-vous dit?

— Poggi-Bouzi.

— Oui; vous m'écrirez ce nom sur du papier, et vous viendrez me mettre sur le chemin, n'est-ce pas?

— Volontiers.

A l'aube, M. Chay, debout et armé, demanda la carte à payer; le *cameriere* lui répondit, au nom de l'aubergiste, qu'il n'y avait rien à payer, et qu'on le remerciait beaucoup de son cadeau.

— Tiens! dit M. Chay à part, je peux aller au bout du monde

ainsi, pourvu que je trouve du gibier à donner aux aubergistes. Bien imaginé! allons!

Le voilà sur la route de Poggi-Bouzi et des Apennins.

Il arriva le soir, fort tard, à Sienne, chargé de gibier, et s'arrêta au milieu de la grande rue qui traverse la ville, à l'auberge de *l'Aigle-Noir*. L'artiste offrit encore libéralement son trophée de chasse au *cameriere*, qui lui servit en retour un excellent souper, lui donna une superbe chambre ornée du portrait de sainte Catherins de Sienne, et l'accompagna sur la route de Torrinieri.

Cette méthode économique de voyage centupla l'ardeur de l'artiste. Il sillonna d'une longue traînée de sang les plaines tristes de Torrinieri, les vallons marécageux de Riccorsi, les crêtes volcaniques de Radicoffani, les rives torrentielles de la *Paglia*, les antiques domaines de Porsenna devant Ponto-Centino, les bruyères d'Aqua-Pendente, les grèves du lac de Bolsena, les vignobles de Monte-Fiascone, le désert immense qui mène à Viterbe, la forêt assassine qui part de Viterbe, monte aux nues, et descend au lac de Vico, les pinèdes de Ronciglione, la prairie circulaire de Baccano et les landes monotones de la Storta. En cinq jours, il avait lestement parcouru cette chaîne des Apennins.

Un soir, vers les neuf heures, il entra dans une ville inconnue et sans réverbères. Il était fatigué, l'infatigable chasseur. A l'angle d'une place, il avisa un café, et entra pour se reposer un instant. On parlait français à côté de lui dans un groupe d'habitués qui buvaient des verres d'eau.

— Excusez-moi, dit M. Chay au plus avenant des causeurs, pouvez-vous avoir la bonté de me dire le nom de cette ville?

— Quelle ville? dit le causeur.

— Celle où je suis arrivé, celle-ci.

— Voulez-vous rire, monsieur?

— Non, du tout; sérieusement.

— Eh bien! vous êtes à Rome.

— Sainte Vierge! je suis à Rome! Indiquez-moi une auberge, là, tout près?

— Traversez le mont Citorio, demandez la place Saint-Augustin et l'auberge de la *Torretta*, vous serez bien.

— Mille remerciemens, monsieur.

Ici se termine la chasse fabuleuse et pourtant historique de M. Chay. L'artiste était arrivé à Rome pour avoir manqué un oiseau dans sa bastide de Marseille. C'était sous le consulat de M. de Norvins, l'historien de Napoléon. M. Chay, n'osant rentrer en France par voie de mer, de peur des Anglais, et trouvant la voie de terre trop longue, demanda une audience à M. de Norvins, et lui raconta sa position. M. de Norvins, qui protégeait tous ses compatriotes, fit donner sur-le-champ à M. Chay une bonne place dans l'administration. L'artiste chasseur est resté à Rome jusqu'en 1814. A la paix, il vint reprendre son poste à Marseille, et depuis, campagnard sédentaire, il laisse couler mollement sa vie entre le violoncelle et le fusil à deux coups.

MÉRY.

LETTRES

A un Architecte Anglais.

II.

Monsieur,

Je parcourus hier l'abbaye de Westminster : c'est à mes yeux un des plus beaux monumens d'architecture que présente l'Europe. Vos annales s'y déroulent sous la forme la plus poétique, et depuis Édouard-le-Confesseur jusqu'à nos jours, on pourrait en suivre la succession sans avoir recours aux documens écrits, si l'on avait l'intelligence des idées qui s'attachaient aux objets qui s'y trouvent représentés. Ce serait une histoire de l'art pleine d'intérêt que celle qui offrirait la traduction des pensées que cette foule d'architectes et de sculpteurs ont figurées en pierre dans cette ancienne abbaye sur les tombeaux et les cénotaphes. Quant aux constructions modernes, il suffit, pour interpréter la conception des artistes, de connaître la mythologie ancienne. On n'a besoin du cicérone que pour savoir que telle statue est la personnification de l'éloquence, telle autre des vertus civiques, et ainsi de suite, car c'est avec de pareils moyens que les artistes du jour suppléent aux symboles que la religion des Grecs et des Romains ne leur offrent pas pour exprimer les faits qu'ils ont reçu l'ordre de représenter. Au surplus, l'inscription vient compléter leur œuvre et en donne l'intelligence.

Je ne suis jamais entrée dans des églises gothiques sans être émue d'un sentiment religieux : leurs voûtes subdivisées en innombrables segmens, leurs forêts de colonnes grêles, s'élevant comme des sapins dont les basses branches dérobent la cime à la vue, augmentent la hauteur de l'édifice, et donnent à sa superficie que l'œil ne peut embrasser d'aucun point, le caractère de l'immensité.

Il me tardait, en entrant dans l'église de Westminster, de quitter tous les monumens modernes dont elle est encombrée. J'avais encore le ressentiment de l'outrage que lui a fait sir Christophe Wren en y adaptant deux tours romaines qui importunent la pensée et ne lui présentent pour tout souvenir que le vote du parlement qui mit à l'œuvre la main du célèbre architecte du règne de Guillaume III. Je fus immédiatement dans le chœur et j'y admirai au-devant de l'autel le pavé en mosaïque exécuté par Richard de Ware, abbé de Westminster. Ce beau travail reflète l'ame religieuse de l'artiste et la candeur de sa croyance. Il serait peut-être difficile aujourd'hui de trouver un artiste capable d'en atteindre le fini d'exécution; mais où rencontrerait-on l'homme plein de foi qui en concevrait le sujet? Je m'arrêtai au tombeau de Sebert, petit prince saxon, premier fondateur, au VIe siècle, de l'abbaye qu'acheva long-temps plus tard Édouard-le-Confesseur, et à laquelle la piété des Plantagenets a fait de si considérables augmentations. Ce tombeau de Sebert me rappelait l'introduction du christianisme en Angleterre, et je cherchais à voir dans les décorations de ce monument les premiers pas de cette grande rénovation, mais il me manquait de nombreux renseignemens pour cette étude; d'ailleurs, j'étais pressée par un de ces hommes qui vendent au public la vue de l'abbaye et qui avait hâte de me pousser plus loin. Il fallut donc me résoudre à ne voir que sommairement un édifice qui exigerait des années d'observations et de recherches pour en faire une description critique. C'est ainsi que je vis la châsse de saint Édouard, à laquelle me mena mon cicérone. Cet admirable travail, exécuté par Pietra Cavalini sous le règne de Henry III, me parut être un des plus beaux *specimen* de la science artistique au moyen-âge : les quatorze bas-reliefs relatifs à l'histoire d'Édouard-le-Confesseur demanderaient à eux seuls un long travail pour en donner l'explication. Je fus ensuite conduite dans cette élégante chapelle, commencée en 1102 et achevée dans l'espace de dix ans, qu'Henry VII destina à sa sépulture ainsi qu'à celle de ses successeurs, et dont le prieur de Saint-Barthélemy fut l'architecte. Il est digne de remarque que la plupart des grands édifices que le moyen-âge consacra à la religion, ont eu des religieux pour architectes, et c'est une des causes pour lesquelles les églises gothiques nous affectent plus profondément que celles construites depuis la renaissance. Je crois que dans les ouvrages d'art il faut être ému soi-même pour impressionner les autres; qu'il faut être amoureux pour animer la représentation d'une belle femme, et avoir une foi vive pour concevoir et peindre une scène religieuse, ou pour construire une église qui manifeste la croyance à laquelle elle est destinée.

Je remarquai, sur quelques-uns des vitraux de cette chapelle, des roses

blanches, insigne de la maison de Lancastre, dont Henry VII était le dernier rejeton, et des herses indiquant sa parenté avec les Beaufort. Je vis également sur son tombeau des roses blanches et rouges entrelacées et surmontées d'une couronne représentant la réunion sur la tête de ce roi des droits au trône des maisons de Lancastre et d'York. Mon attention se porta sur une couronne figurée dans un buisson d'aubépine, faisant allusion à celle de Richard III, trouvée dans un semblable buisson après la fameuse bataille de Bosworth, et dont le victorieux Henry, dans son impatience, se fit couronner sur place. J'admirai la vie que ce langage de souvenirs donne aux évènemens et à la pensée. Je reconnus dans le somptueux tombeau de la reine Élisabeth l'empreinte du goût de la renaissance qui s'introduisait alors en Angleterre. Ce tombeau et celui de Marie Stuart, opposés à ceux de la mère de Henry VII, de Marguerite de Beaufort, comtesse de Richmond, et des princes assassinés Édouard V et Richard son frère, font voir la transition du style du moyen-âge à celui dont l'Italie infatua toute l'Europe. Aux ornemens qui parlaient à tous un langage intelligible, on en substitua d'autres, dont la mythologie des Grecs et des Romains pouvait seule donner la clé. C'est ainsi que graduellement ce langage renouvelé de l'antique nous a fait oublier le nôtre. Je quittai à regret cette chapelle, aussi admirable par les détails que par l'ensemble. Dans son divin enthousiasme, l'artiste, sous l'influence d'une foi inspiratrice, a réalisé une vision de son ame. C'est une création surhumaine; les pierres y parlent le langage de Dieu, et l'orgueil de l'homme, saisi d'une vénération dont il s'étonne, s'anéantit.

Sous la chapelle d'Henry VII, se trouve, m'a-t-on dit, la voûte construite par George II pour la sépulture de la famille royale. Dédaignant de m'arrêter à tous ces tombeaux élevés à grands frais aux puissans de la terre, je demandai à voir ce qu'on appelle *the poet's corner;* mais je trouvai que là aussi, la place n'avait pas été si exclusivement réservée au génie que l'orgueil aristocratique et la richesse ne fussent parvenus parfois à l'envahir. Le premier tombeau qui se présenta à ma vue, fut celui du duc d'Argyle. J'allai à un autre, et je vis que tout le mérite du défunt, qui se nommait Thomas Parr, doit être d'avoir vécu jusqu'à l'âge de 152 ans, car l'inscription ne mentionne pas le bien qui est résulté pour la société de cette longue existence. Je portai mes regards dans une autre direction, mais ils ne rencontrèrent que des tombeaux de dignitaires de l'église anglicane, inconnus au monde, et dont la vanité avait acheté à chers deniers la place qu'ils occupent dans ce panthéon des célébrités. J'étais impatientée et me fis conduire au monument élevé à la mémoire de Shakspeare. Je reconnus avec plaisir, sur le piédestal, les têtes de Henry V, de Richard III et de la reine Élisabeth; on ne pouvait plus heureusement choisir dans les portraits que le grand poète a tracés. Je vis là aussi le tombeau de Butler, l'auteur spirituel d'*Hudibras*, celui de Milton, de Gray, Prior, Thomson, Goldsmith, Handel, Addisson, Garrick, Dryden, et une foule d'autres; mais le temps me manquait pour examiner les détails. Je voulais visiter les cloîtres et ce qui reste de l'an-

cienne abbaye. Ces cloîtres, comme presque tous ceux que j'ai vus, sont construits d'après le modèle de l'ancienne maison romaine; ce sont sur les quatre angles d'une cour quatre galeries qui donnent accès aux divers appartemens. L'ensemble de ceux-ci est de forme quadrangulaire, forme qui est assez généralement celle de toutes les maisons conventuelles d'ancienne construction. J'admirai un magnifique portail gothique dont les sculptures me parurent d'une grande délicatesse de travail : il donne entrée à la salle du chapitre; elle fut construite, m'a-t-on dit, en 1250, et a été occupée par la chambre des communes de 1377 à 1547 : sa haute antiquité, les souvenirs qui s'y rattachent me donnaient une grande envie de la voir; mais elle est actuellement remplie d'archives, et je ne pus y pénétrer. Déchue de son antique splendeur, cette salle, dont on aurait pu faire une galerie des illustrations parlementaires, n'est plus qu'un magasin de vieux papiers. Mais j'aurais tort de m'en étonner, lorsqu'à Paris la Sainte-Chapelle, cette magique création du génie inspiré de Pierre de Montreau, que fit élever Louis IX pour y déposer les monumens de sa foi, n'est plus qu'un réceptacle où sont entassés les tristes documens des querelles humaines.

On me fit entrer dans la pièce appelée *Jerusalem chamber,* qui faisait partie du logement de l'abbé. Pour m'engager à la voir, mon cicérone me dit que ce fut le lieu où expira Henry IV, et je songeai à Shakspeare, qui raconte cet évènement avec une simplicité pleine de charme. Saisi d'un évanouissement pendant qu'il était en prières devant la châsse de saint Edouard, Henry fut porté dans cette chambre. Revenu à lui, il demanda où il était; et lorsqu'il le sut, il s'écria :

Laud be to God! — even here my life must end.
It hath been propheseid to me many years
I hould not die but in Jerusalem,
Which vainly I supposed the Holy Land!

(Loué soit Dieu! c'est dans ce lieu même que ma vie doit finir. On m'a prophétisé, il y a plusieurs années, que je ne mourrai que dans Jérusalem, et vainement je supposais que c'était en Terre-Sainte.)

Ma visite à l'abbaye de Westminster se termina par cette chambre, qui n'eût été pour moi d'aucun intérêt, sans l'anecdote historique que votre grand poète me rappela.

J'ai remarqué qu'en Angleterre la religion des souvenirs a beaucoup plus d'empire qu'en France. Les restes de White-Hall, que le feu a épargnés, sont religieusement conservés : on célèbre le service divin dans la pièce qu'occupa Charles Ier avant de monter à l'échafaud, qui fut dressé en face du palais, tandis qu'à Paris la vieille tour du Temple a été remplacée par un couvent. Cette tour, avec ses nombreux guichets, eût bien autrement que le monastère rappelé la captivité et la fin tragique de Louis XVI. Au surplus, ce zèle conservateur pour les traces du passé est récent parmi vous; vous n'avez pas toujours respecté ces vénérables monumens des vieilles croyances et des anciennes mœurs, qui donnent tant de poésie aux pays qui ont long-temps vécu. Je crois bien que si l'abbaye

de Westminster devenait la proie des flammes, vous ne la remplaceriez pas par un temple grec, et que vous feriez renaître de ses cendres et dans ses formes primitives l'antique berceau de la foi de vos pères; cependant, sous le règne du Hollandais Guillaume III, vous fûtes dominés par d'autres idées, lorsque, sur l'emplacement de la cathédrale gothique de Saint-Paul, détruite par le grand incendie de 1666, vous fîtes construire l'édifice actuel. Avant d'entrer dans votre nouvelle église de Saint-Paul, je la comparai dans mon imagination à l'ancienne cathédrale qu'elle a remplacée, à cette antique église commencée en 1090, qui ne fut complètement achevée qu'en 1315, une des plus grandes de la chrétienté, excédant dans ses dimensions toutes celles d'Angleterre, à laquelle la tradition attachait de si nombreux souvenirs, et je me demandai si la nouvelle église devait produire les mêmes impressions, si elle n'était pas plutôt une manifestation de la richesse du pays que de sa religion. La vénération qu'inspirait cet antique temple était si vraie, que, malgré le grand changement survenu dans les croyances, les aldermen repoussaient les plans de sir Christophe Wren par le motif que l'église projetée ressemblait à un temple païen. Ils auraient voulu que la nouvelle construction leur rappelât l'ancienne, et liât le présent au passé. Ils regrettaient cette admirable église souterraine de Saint-Faith, qui s'étendait sous leur cathédrale incendiée. Ils regrettaient cette croix avec cette chaire en plein air placée au-devant de l'église, et où, le dimanche, les plus éminens prédicateurs ambitionnaient de débiter leurs sermons en présence de la cour, des magistrats de la cité et des principaux citoyens; cette chaire, du haut de laquelle les lois étaient promulguées, et d'où les anciens monarques anglais faisaient proclamer leurs volontés aux habitans de la ville de Londres.

Votre église actuelle de Saint-Paul serait beaucoup mieux placée à Rome ou à Athènes que sous le ciel brumeux de Londres, quoiqu'elle manque trop de décoration pour être en harmonie avec l'imagination de ces peuples méridionaux. Du point de vue de l'art, c'est sans doute une belle copie d'après l'antique. Elle porte si peu l'empreinte du génie national, qu'on la croirait achetée à Rome, puis transportée sur l'emplacement qu'elle occupe. Elle n'est pas toutefois, malgré sa forme en croix, une église romaine; la simplicité de l'intérieur n'en fait pas non plus une église calviniste : c'est le temple du culte de Henry VIII, d'un culte qui ne s'est séparé de Rome qu'à regret.

J'estime que c'est une heureuse idée que vous avez eue depuis quelques années, pour rompre la monotone uniformité de cet immense vaisseau, d'en faire une succursale de Westminster, en y admettant des monumens funèbres. Le nombre en est déjà considérable. Je ne m'arrêtai qu'à celui de Nelson, qui m'a paru le meilleur specimen du goût régnant. Je trouvai très bien la statue de lord Nelson, revêtu de la pelisse qu'il reçut du grand-seigneur, et appuyé sur un ancre : mais la personnification de la mer du Nord, de l'Océan germanique et de la Méditerranée par autant de femmes, ne me semble pas une heureuse idée. Je pen-

sais que si l'artiste avait su faire allusion à Copenhague, au Nil et à Trafalgar, il n'aurait pas eu besoin d'en écrire les noms sur le piédestal. J'eus la curiosité de parcourir le souterrain ou *crypte,* et après avoir lu diverses inscriptions en l'honneur de sir Christophe Wren, je vis la tombe en marbre noir et blanc dans laquelle sont contenus les restes de Nelson. Sur la pierre tumulaire sont écrits ces trois mots : *Horatio visc. Nelson.* Cette noble simplicité, trop rarement imitée, convient seule à l'inscription. Le style du sarcophage ne me paraissait pas moderne; on me dit qu'effectivement il datait du règne de Henry VIII, et qu'il avait été destiné à son fameux favori, le cardinal Wolsey, du tombeau duquel on l'avait enlevé à Windsor. Je trouvai assez burlesque l'économie qui met le corps d'un amiral anglais dans le cercueil d'un prince de l'église de Rome. Je vis aussi la bibliothèque; je fus frappée de la beauté du plancher de cette salle, et j'admirai le modèle primitif du temple qu'avait proposé sir Christophe Wren. On voit d'après ce modèle, qui est entièrement la copie d'un temple grec, combien cet illustre architecte était préoccupé des idées artistiques des anciens : tant il est vrai que depuis trois cents ans nous ne sommes que copistes en architecture.

On me fit remarquer ensuite l'horloge : je fus prodigieusement surprise des gigantesques dimensions des pièces qui la composent. Puis, après avoir vu Londres et ses rues enfumées, qui, de la hauteur prodigieuse de la boule de Saint-Paul, à laquelle on arrive par un escalier de six cent seize marches, me faisaient l'effet d'une fourmilière, je redescendis et rentrai chez moi harassée de fatigue.

III.

Londres, par un beau jour, est bien une des plus belles villes du monde, et, sans aucun doute, c'est la plus étonnante. Quelle activité dans son commerce! et quel immense développement reçoivent les constructions qui l'intéressent! Quel luxe prodigieux étale la population de cette cité aux proportions colossales! On y accourt de tous les points de l'Europe pour l'interroger sur le secret de sa richesse. Ce secret est vieux comme le monde, mais nul autre peuple n'avait su s'en servir avec un pareil succès; c'est le travail mis à la portée de tous. Depuis deux cents ans, la prospérité matérielle du pays a été l'objet de vos constans efforts, et vous êtes parvenus à une fortune dont le monde a été plus étonné qu'il ne le fut devant celle des Césars. Tandis que cette prospérité grandit tous les jours davantage, les beaux-arts semblent rester stationnaires, et l'architecture, devenue spéculatrice, n'enfante plus rien de grand, rien qui puisse attester à la postérité l'étendue de puissance, l'immensité de fortune auxquelles vous êtes arrivés. Toutes gigantesques que soient vos entreprises de ponts, de chemins de fer, elles ne sont jamais que des *spéculations* faites sur une échelle plus ou moins vaste pour satisfaire à des besoins matériels. Parmi les édifices construits depuis la paix dans votre capitale, j'en cherche vainement

un qui approche en splendeur de Greenwich, dont la construction occupa les trois règnes de Charles II, de Guillaume III et de la reine Anne, ou de Sommerset-House, qui date du commencement du règne de George III. Quant aux églises que vous avez récemment bâties, vous vous êtes encore plus éloignés, dans ces constructions, du grandiose de vos pères que dans celles de vos palais. Saint-Paul est le dernier édifice religieux qui porte l'empreinte de la grandeur nationale.

Je considérais, en me promenant dans le parc Saint-James, le nouveau palais du roi, et j'y trouvai une nouvelle preuve de l'opinion que je viens d'avancer. Ce palais, mesquin et sans harmonie dans son ensemble, ne peut supporter la comparaison avec aucune de vos maisons royales, pas plus avec le château que fit construire à Windsor Guillaume-le-Conquérant, qu'avec celui d'Hampton-Court, dont le cardinal Wolsey fit présent à Henry VIII. Je crois aussi que Brighton le surpasse en magnificence. J'examinai les deux arcs-de-triomphe opposés l'un à l'autre aux entrées d'Hyde-Park et des jardins du nouveau palais : ils sont jolis et gracieux à la vue; c'est le seul éloge qu'on en puisse faire. Je n'y vois pas ce caractère de grandeur que je me serais attendue à rencontrer dans les constructions monumentales d'un peuple qui a conquis plus de sujets dans l'Inde, que les Romains n'en ont jamais eu dans leur empire. Au surplus, je me hâte de le dire, je n'approuve pas plus les guerres que ne le font vos quakers; il n'en est point que la morale puisse justifier. Parlant ici des arcs-de-triomphe du point de vue de l'art, je pense que leurs proportions doivent avoir quelques rapports avec l'importance des évènemens dont ils sont destinés à perpétuer la mémoire. Ils pourraient, du reste, aussi bien que tout autre monument, être consacrés à rappeler des actions généreuses, des inventions utiles à l'humanité, et votre gloire dans ce genre est assez belle pour que vous puissiez vous permettre de recourir à tout le grandiose des arts pour en célébrer les merveilles. Mais vous ne donnez l'argent que d'une main quand il s'agit de construire des édifices qui ne présentent aucun profit réalisable en espèces, comme si leur influence sur l'esprit des peuples n'était pas digne d'être prise en considération. Cette manière de voir s'est aussi introduite en France : on n'a achevé qu'à grand'peine l'arc de l'Étoile, que, certes, on n'eût pas songé à construire s'il n'avait été commencé, et il est douteux que jamais le Louvre se termine.

Le monument élevé dans Hyde-Park, à la gloire de Wellington, par les dames anglaises, présente un triste spécimen de l'art actuel en Angleterre. Wesmacott, pour faire un Achille, a essayé de copier une statue colossale du mont Athos; il l'a fondue avec les canons conquis aux batailles de Salamanque, de Vittoria, Toulouse et Waterloo. Je ne sais si l'artiste réussirait mieux à fondre des canons avec sa statue; mais son Achille de dix-huit pieds de haut n'a rien de l'expression idéalisée qui doit indispensablement caractériser les conceptions artistiques au-delà des proportions de la nature. Ce n'est absolument qu'un mannequin en bronze, une mauvaise caricature d'après l'antique. Il serait tout-à-fait impossible,

sans l'inscription, de soupçonner à quoi fait allusion ce géant sur sa base de granit. Les dames anglaises ont cru s'honorer en érigeant ce trophée au vainqueur. Si l'éducation n'étouffait les inspirations de leur ame, les femmes sentiraient que leur mission dans ce monde n'est pas de tresser des couronnes pour les combats.

J'aime vos parks : ils sont admirables par la beauté des arbres, le vert des prairies, la transparence des eaux, et par le soin apporté à leur entretien. Les améliorations qui ont été faites depuis quelques années n'ont pas peu contribué à leur embellissement. Le park Saint-James communique maintenant avec Regent-Street par l'emplacement de Carlton-House. Une place qu'entourent de très belles maisons, ornées de colonnes corinthiennes, occupe cet emplacement, et sur cette place s'élève une colonne en granit de cent cinquante pieds de hauteur, érigée à la mémoire du duc d'York, et surmontée de sa statue. Le roi régnant, qui a fait établir, pour la convenance du public, le vaste escalier de communication avec le park, m'eût semblé mériter mieux encore que son royal frère d'être placé sur le haut de la colonne. Ces récompenses, auxquelles tous les peuples ont attaché une si grande valeur, tombent dans le mépris quand le pouvoir se les donne à lui-même, ou quand c'est au rang seulement qu'elles sont accordées. Je suis convaincue qu'il n'est pas un Anglais qui, dans le fond du cœur, pût trouver un motif suffisant à alléguer pour l'honneur fait à la mémoire du duc d'York. Il faut être bien grand pour pouvoir supporter ces apothéoses qui appellent à perpétuité les hommages et la reconnaissance des peuples. Mais il n'existe d'idole que lorsqu'elle est encensée, et l'individu que ses concitoyens n'ont pas posé avec acclamations sur le piédestal, y est à jamais en butte aux sarcasmes.

Vos parks, situés tous au West-End, paraissent avoir été destinés presque uniquement à l'aristocratie. La partie la plus populeuse de la ville est entièrement privée de promenades. Vos nombreux et magnifiques squares n'admettent dans leurs bosquets que les propriétaires des maisons qui les entourent. Regent-Park n'est qu'une suite de squares, et dans cette immense ville de Londres, Saint-James et Hyde-Park, situés à six ou sept milles du centre, sont les seuls lieux plantés d'arbres où le peuple puisse se promener. D'un autre côté, comme il faut payer pour être admis à voir vos églises ou monumens publics, vos musées ou exhibitions, les ouvriers, les prolétaires, se trouvent exclus de toute communication avec les chefs-d'œuvre des arts. Je crois que cette séparation d'avec tout ce qui est en progrès, ce défaut de contact avec les classes supérieures, maintiennent chez vous le peuple dans la rudesse, et apportent un grand obstacle à ce qu'il se forme un goût national. Vous êtes parvenus, par l'action de vos nombreuses banques, par la division du travail et vos perfectionnemens en mécanique, à fabriquer à meilleur marché qu'aucune autre nation; mais sous le rapport du goût, vos ouvriers sont inférieurs à ceux du continent, et je viens, je pense, d'en indiquer la cause. Il ne suffit pas d'avoir des écoles gratuites pour les enfans du pauvre; si on veut réellement leur amélioration, il faut les admettre à tou-

tes les sources d'instruction. A quoi pourrait leur servir de savoir lire, si l'entrée des bibliothèques leur est interdite; de savoir dessiner, s'ils ne peuvent se former le goût dans les musées par l'étude des monumens?

Mais si les sources d'une instruction progressive manquent au peuple, il n'en est pas de même pour les personnes qui jouissent de quelque aisance. Il existe à Londres des sociétés pour toutes les branches des connaissances humaines, et chacune d'elles a ses cours, sa bibliothèque, ses moyens spéciaux d'étude, et reçoit toutes les publications périodiques. Je citerai dans le nombre *the royal Institution*, dont l'objet est de répandre les connaissances mécaniques. On y fait des cours dans lesquels l'emploi des machines avec les nouveaux perfectionnemens est expliqué, et des expériences pour enseigner les nouvelles applications de la science aux usages ordinaires de la vie. Des professeurs de mécanique et de chimie sont attachés à cette institution, à laquelle sont annexés une collection de machines, un laboratoire de chimie sur une très grande échelle, une belle bibliothèque, et des salons de lecture pour toutes les publications de la presse. — L'*Institution de Londres*, dont le principal but a été de former une bibliothèque de livres dans toutes les langues et sur toutes les branches des connaissances humaines. Cette institution, sur le modèle de laquelle plusieurs autres se sont formées dans divers quartiers de la ville, a aussi ses professeurs et ses salons de lecture pour les publications périodiques. — Le *Musée naval et militaire*, où se trouve réuni tout ce qui intéresse les officiers de terre et de mer. — La *Société zoologique*, avec son jardin et sa ménagerie dans le Regent-Park. Puis une foule d'autres associations scientifiques ou littéraires, dont l'énumération ne finirait pas, et à laquelle il faut encore ajouter les fondations faites sous les auspices du gouvernement, telles que le *British Museum*, l'*Université de Londres*, etc., etc.

Je n'ai pas vu à Londres de ces immenses collections de tableaux telles qu'on en peut voir dans quelques-unes des grandes villes du continent. Cependant il n'est peut-être pas de pays en Europe qui renferme autant de richesses en objets d'art que l'Angleterre; mais les collections sont disséminées, et la plupart des galeries sont dans les châteaux de l'aristocratie, où les artistes ne peuvent pas les copier. On pourrait attribuer à ce défaut de centralisation l'infériorité de l'école anglaise, quoiqu'elle ait à présenter au monde des artistes aussi éminens que Reynolds, Lawrence, Wilkie, Martyn, Landseer. Les peintres ont à Londres plusieurs lieux d'exposition, entre autres l'Académie royale à Sommerset-House, l'Institution britannique de *Pall-Mall*, la Société des artistes anglais, la Galerie nationale, et plusieurs salles d'exhibition pour les aquarelles.

Je fus hier visiter la Tour de Londres, bâtie par Guillaume-le-Conquérant pour s'assurer la fidélité de ses nouveaux sujets. Elle eut longtemps, sous ses successeurs, la même destination que la Bastille à Paris. Le service militaire se fait à la Tour de Londres avec la même régularité que dans une place assiégée; les portes s'ouvrent et se referment avec les mêmes formalités. Ce sont d'anciens militaires qui occupent ce

poste de retraite : à l'importance qu'ils attachent à l'observation de toutes ces règles, ils me faisaient l'effet d'enfans jouant à la chapelle. C'est dans cette forteresse que sont gardés les joyaux de la couronne ; elle sert d'arsenal et renferme un dépôt d'archives. Je n'ai pas appris qu'elle ait d'autre destination, si ce n'est qu'elle sert aussi de lieu de détention temporaire aux membres fougueux de l'opposition, qui y sont envoyés quelquefois par la majorité de la chambre des communes.

Depuis l'établissement à Londres de deux jardins zoologiques, la ménagerie de la Tour, n'offrant plus le même intérêt, a été négligée et ne renferme plus qu'un petit nombre d'animaux. Je parcourus les magasins d'armes; dans un nouveau local construit en 1825, mon attention fut attirée par une suite d'armures qui ont appartenu à divers rois ou grands personnages depuis Édouard Ier jusqu'à Jacques II; on me fit voir un grand nombre de curiosités du même genre : un canon d'une forme étrange pris à Malte, les armes de Tippoo-Saïb et celles d'autres princes indiens, un canon de bois dont se servit Henry VIII au siége de Boulogne, dix petites pièces de canons offertes à Charles II enfant, enfin le premier fusil fabriqué à la Tour. Entre autres choses conservées là, on me fit voir encore la hache avec laquelle Anne Boleyn et le comte d'Essex furent décapités.

On me conduisit ensuite à cette tour de Beauchamps, fameuse par le nombre et le rang des personnages qui y furent enfermés. De là, j'allai voir l'église bâtie sous Édouard Ier, et appelée Saint-Pierre-in-Vincula. Le style de son architecture, en harmonie avec l'époque de sa construction, a quelque chose de sombre qui inspire la terreur On est saisi d'un frisson involontaire lorsqu'on songe que le sol de cette église renferme les corps privés de têtes de nombreuses victimes de tyrans qui ont pesé sur le pays. Les exécutions avaient lieu dans la Tour ou sur la colline adjacente.

Préoccupée de mes souvenirs, je me laissai conduire, en sortant de cette église, aux Archives. Le gardien de ce dépôt me dit qu'il contenait celles du règne de Jean jusqu'à celui de Richard III, et qu'à partir de cette dernière époque les archives étaient déposées en ville dans la chapelle de Rolls. Comme je n'avais l'intention de faire aucune recherche, ces renseignemens m'importaient peu. Mon cicérone, pour réveiller mon attention, me fit alors passer dans une belle pièce octogone, et quand j'y fus entrée, il me dit d'un ton solennel que c'était le lieu où Henry VI avait été assassiné. J'étais importunée de toutes ces histoires de meurtres; il me semblait voir des marques de sang sur tous les murs de la forteresse, et ce ne fut qu'avec peine que je me laissai aller à visiter les joyaux. On me montra la couronne dite impériale, d'une extrême richesse par la valeur des pierres qui y sont enchâssées, celle que le roi porte au parlement, très riche aussi, mais beaucoup moins que la première. Je vis encore une foule d'autres emblèmes de la royauté, tels que le sceptre avec la croix et le sceptre avec la tourterelle, tous les deux en or; la sphère et les éperons d'or, l'épée de merci, des *armilla* ou bracelets, etc.; enfin les

fonts baptismaux qui servent au baptême de la famille royale, et une immense collection de vieille argenterie.

En me retirant, ma pensée errait au milieu des souvenirs historiques que ma visite à la Tour avait rappelés à ma mémoire. Je songeais au puissant intérêt qu'offrait l'histoire d'une prison d'état avec les nombreux prisonniers qui ont été dérobés au monde, et je me persuadais que les archives des donjons fourniraient les plus belles pages aux annales de la liberté.

J'avais commencé ma lettre avec l'intention de ne vous entretenir que d'architecture; mais, étant à Londres pour la première fois, je suis assaillie par une foule d'idées et ne peux m'arrêter à une spécialité : au surplus, voyant cette ville sous un autre point de vue que vous ne pourriez le faire, mes opinions auront peut-être quelque intérêt pour vous; s'il en est ainsi, je continuerai cette correspondance sans en tracer le cadre à l'avance et prendrai pour sujet tout ce que je verrai dans l'étendue de mon horizon.

Mme Flora Tristan.

BULLETIN.

La dernière semaine a été signalée par la découverte d'un nouveau projet d'assassinat contre la personne du roi. N'était sa maladresse de laisser Champion se pendre après l'avoir pris, la police a montré enfin une certaine habileté; elle a servi à quelque chose. Elle a pu étouffer l'exécution du crime dans son germe.

Ce Champion avait médité un affreux perfectionnement de la machine infernale de Fieschi. Si l'on s'en rapporte au modèle en tuyaux de paille qu'on a saisi, la nouvelle mécanique se fût composée de trois rangs de canons de fusil superposés et divergens. Cette formidable batterie eût été placée dans une charrette sur l'avenue de Neuilly. L'effet en eût été infailliblement désastreux. Ainsi l'assassinat politique devient contagieux. Les tentatives se répètent coup sur coup. Il s'est trouvé pour la seconde fois un homme qui n'eût pas craint de répandre mille morts, pourvu qu'il frappât au milieu d'elles le chef de l'état. Cette situation décèle un mal profond. Les ministres actuels sont-ils capables de le guérir? Les lois de rigueur qu'ils ont déjà faites et les lois qu'ils préparent, ne sont-elles pas plus propres à envenimer la plaie qu'à la cicatriser? Voilà ce qu'on se demande partout avec anxiété.

Quant à la récente mesure préventive que l'administration a jugé prudent de prendre par ordonnance, quel résultat sérieux est-il permis d'en attendre? M. Persil a-t-il donc cru qu'il allait efficacement pro-

téger les jours du roi en exhumant on ne sait quelle vieille législation, tombée en désuétude, qui prohibe les pistolets de poche?

Si la chambre des députés comprenait sa mission, elle pourrait seule peut-être conjurer les dangers qui s'avancent et s'accumulent. Mais la chambre n'a ni force, ni énergie, ni volonté. Assurément le ministère est bien faible; cependant la chambre est plus faible encore. Quelques menaces de destitution, un simple ajournement de faveurs promises, viennent de suffire pour assurer au cabinet, dans la douteuse question des caisses d'épargne, une triomphante majorité.

De quoi s'occupent présentement nos députés, tandis que tant de graves matières essentielles appellent leur intervention? Ils dotent Paris d'une loi de garde nationale tout-à-fait exceptionnelle et pleine de rigueurs. Malheureux Parisiens que nous sommes! Nous paierons désormais d'énormes amendes si nous n'allons pas supplier les commis des mairies de nous inscrire sur les contrôles du recensement. Nous serons impitoyablement mis en prison, si nous ne nous habillons pas militairement de pied en cap. Ainsi le veut M. Jacqueminot. M. Jacqueminot menaçait d'abandonner le ministère si on ne lui donnait pas sa petite loi.

La scission qui vient d'éclater dans la presse ministérielle trahit clairement celle qui partage le cabinet. Il y a eu ces jours derniers une petite escarmouche assez vive entre les anciens doctrinaires et les doctrinaires *gouvernementaux*. Le *Journal des Débats* goûtait peu les nouveaux *confrères* qu'on lui avait donnés. Il leur a subitement porté une botte fort rude; il les a traités d'école *compromettante;* à quoi les *gouvernementaux* ont riposté en traitant le *Journal des Débats* d'école *compromise*.

La section prudente de la presse ministérielle, qui voit du péril à s'engager dans les voies gouvernementales de M. Henri Fonfrède et compagnie, paraît vouloir s'appuyer sur M. Molé, l'homme modéré du cabinet, celui qui montre le plus d'éloignement pour les mesures réactionnaires. Mais M. Molé préférerait sans doute, de son côté, s'appuyer sur le centre gauche, auquel il appartenait, où sont ses alliés naturels. Malheureusement le président du conseil n'est pas parfaitement libre de ses mouvemens. Il ne lui est pas facile d'écouter toutes les bonnes inspirations qu'il serait tenté d'avoir.

M. Henri Fonfrède, que le *Journal des Débats* trouve si compromettant, n'est pas du tout jugé tel par les hauts bonnets de la doctrine. Au contraire, ils frayent fort avec lui, ils le choyent extrêmement; ils le comblent de bons repas, au point que le publiciste gascon, qui n'était pas habitué à pareille chère, commence d'en être mal à l'aise et de se plaindre. — « En vérité, l'a-t-on entendu s'écrier comiquement l'autre jour, Paris me sera fatal; mon estomac s'irrite, mes salutaires habitudes de travail et d'exercice se perdent. M. Duchâtel me donnait hier à dîner, M. Guizot m'invite aujourd'hui. Les ministres m'accablent; il ruineront ma santé. »

Une chose dont beaucoup de mondains ne se doutent guère et qu'il est

bon de leur apprendre, c'est que le carême se célèbre dans nos églises catholiques avec un zèle exemplaire. Il y a entre messieurs les curés de nos principales paroisses une sainte émulation de prosélytisme élégant et discret. Ils ont sagement pensé que les incrédules sont comme les mouches, et qu'il s'en prend plus avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre. Aussi, rien n'est-il négligé de ce qui peut rendre aimables et attrayantes les austérités de ce temps de pénitence. Le service divin aux grands jours ressemble maintenant en bien des lieux à un concert véritable. Souvent ce n'est pas, à proprement parler, une messe en musique qu'on entend, c'est de la musique en messe. L'éloquence de la chaire a tout-à-fait aussi changé de style. Elle a estimé qu'il était malhabile d'injurier le siècle, ainsi qu'elle faisait autrefois; elle le flatte aujourd'hui et le caresse; elle s'efforce de le gagner par l'insinuation et la politesse.

Le curé des Missions Étrangères, M. Lecourtier, l'auteur bien connu du *Manuel de la Messe* et de *la Retraite de la Pentecôte*, s'est chargé lui-même du premier rôle dans les prédications de sa paroisse. Son texte unique est le sacrement de pénitence. Il lui a semblé que ce ne serait point trop de tout le carême pour bien prouver à ses paroissiens la nécessité de se confesser.

M. Combalot, l'un des aigles de la chaire moderne, distribue à Saint-Eustache la parole divine. Il faut se hâter si l'on veut entendre encore cette année M. Combalot. Ce prédicateur s'épuise promptement. Il a trop d'ardeur et de fougue. Il prend trop sur lui-même. Après ses premiers sermons, il est tellement exténué, qu'il lui est impossible d'achever son carême.

Mais le carême fashionable par excellence est toujours celui de Saint-Roch. Depuis l'avènement de M. Olivier à la cure, Saint-Roch est incontestablement la paroisse de Paris où il est le plus agréable de faire son salut. L'église est confortable, bien close, brillante d'élégance, et partout coquettement parée. La chapelle de l'*Adoration* est un délicieux boudoir, où les ames tendres ne se lassent point de méditer. L'orchestre n'a point de rival parmi les orchestres sacrés. Rien n'y manque des instrumens en vogue chez Musard, ni le cor anglais, ni la trompette à piston. Pour la société des fidèles, elle est irréprochable et d'un choix parfait. La reine et les deux princesses ses filles sont au nombre des paroissiennes les plus assidues. Le dimanche, à la messe d'une heure, c'est une exquise réunion des jolies femmes les mieux mises de Paris. Ce sera certainement à Saint-Roch, pendant la semaine sainte, que se décidera la mode de Long-Champs.

Quant aux sermons, Saint-Roch en donne à toute heure, de tout genre, de toute nature, pour toutes les commodités et pour tous les goûts. Le premier vicaire, M. l'abbé Dupanloup, prêche, après la messe d'une heure, les dimanches et les mercredis. Il s'est heureusement tiré déjà de la portion la plus ingrate de son carême : il a fini de passer en revue les mi-

sères humaines, il lui reste à énumérer les miséricordes divines. M. l'abbé Dupanloup relève de l'école littéraire moderne; c'est le prédicateur romantique. Jeune lui-même et inspiré, il est goûté principalement des jeunes femmes mystiques, qui rêvent, avec Swedenborg, les mariages dans le ciel, ou la consolation, dans le ciel aussi, des mariages de la terre. M. l'abbé Pététot, le second vicaire, prend la parole également, le matin, les vendredis. Il fait l'explication et la paraphrase de la Passion. M. l'abbé Pététot a le langage paisible, raisonnable et modéré; il a mission spéciale d'apaiser. Il s'adresse surtout aux femmes de quarante à cinquante ans, qui ont autant le besoin d'être calmées que les trop sensibles héroïnes de M. de Balzac. M. l'abbé Cornut monte obscurément en chaire les dimanches, les mardis et les jeudis après le salut. C'est le prédicateur du soir, l'apôtre populaire et sans façon. Il moralise familièrement son humble auditoire de bonnets ronds, tandis que le fashionable auditoire du matin se prélasse au bal ou à l'Opéra.

M. Olivier avait fait, les trois dernières années, des homélies sur l'Évangile. Soit qu'on l'ait charitablement averti, comme l'archevêque de Grenade, que ces homélies devenaient monotones; soit qu'il ait senti de lui-même l'opportunité d'une rénovation, M. le curé de Saint-Roch fait cette année, pour changer, une suite d'homélies sur les psaumes.

Le bal du président de la chambre des députés n'a point réalisé toutes les merveilles promises. Ce n'a pas été un *rout* monstrueux. On n'a étouffé personne. La fête a été brillante, honorable, bien entendue. Quiconque voulait danser, a pu danser. Trois mille invités circulaient sans cohue dans les salons. Trois mille! environ cinq cents de plus qu'au grand bal des Tuileries. Ce n'est pas sans intention que M. Dupin, le fier représentant de la bourgeoisie, se sera donné ce petit avantage de magnificence sur l'aristocratie de la nouvelle cour. Selon sa fantaisie habituelle, le président de la chambre avait fait numéroter par séries hiérarchiques tous ses billets d'invitation. Ce n'étaient pas les plus gros seigneurs qui venaient en première ligne. Si l'on eût affiché la liste des conviés d'après les numéros d'ordre, il se fût produit là d'étranges mécontentemens d'amour-propre. Les princes ont paru et se sont vite retirés; le duc d'Orléans n'a guère pris que le temps de s'entretenir un moment avec le maréchal Maison. M. Molé et quelques-uns de ses collègues ont fait aussi une courte apparition.

Quant au souper grandiose qu'on devait offrir à la fois, avait-on dit d'avance, à deux mille personnes sous une tente, cette splendide orientale honore l'imagination des poètes de la presse qui en avaient inventé le programme; mais il n'en a nullement été question chez M. Dupin. Tout le festin a été fourni par de nombreux buffets abondamment et somptueusement servis. On n'avait ajouté aux dispositions du bal de l'année dernière, qu'une galerie construite pour faciliter la circulation.

On a parlé en outre d'une somme de 5,000 fr. distribuée par Mme Du-

pin, le jour de la fête, aux pauvres de l'arrondissement. Nous ne savons rien de positif au sujet de cette libéralité; mais nous souhaitons de grand cœur qu'elle ne soit point une généreuse fiction aussi gratuitement imaginée que celle du souper.

Un autre bal magnifique en expectative, c'est celui de M. Thorn, annoncé pour la mi-carême. Il y avait eu chez M. Thorn, l'an passé, une cavalcade et un tournoi burlesques; il y aura cette année des quadrilles d'anciens costumes sérieux. Le souper sera complet, véritable, en chair et en os. C'est même afin qu'il soit plus réel que le bal a lieu le mercredi, et non le jeudi. M. Thorn tient excessivement à satisfaire de tout point les légitimistes qui font la gloire aristocratique de ses fêtes. Or, les légitimistes sont scrupuleux à l'excès : ils seraient fort embarrassés d'un souper gras tombant en carême un vendredi; on a voulu mettre leurs consciences et leurs appétits à l'aise.

C'est au mercredi prochain, 1er mars, que continue de demeurer fixée l'ouverture du Salon. Près de quatre mille ouvrages de peinture et de sculpture ont été envoyés. Les membres du jury réduiront sans doute au moins de moitié ce nombre effrayant. Ce surplus sera bien honnête encore pour ce qu'en vaudra la majeure partie. Du reste, le Louvre semble transformé, à l'heure qu'il est, en un vaste atelier. Plusieurs artistes qui n'étaient point en mesure, ont été autorisés à finir sur place leurs tableaux. Ainsi, M. Gigoux met la dernière main à une immense composition d'Antoine et Cléopâtre essayant leurs poisons sur des esclaves, défi bien téméraire jeté à l'énergique peinture de M. Sigalon, que nons avons tous encore en mémoire. M. Marquis termine son Godefroi de Bouillon entrant dans le temple après la prise de Jérusalem. On est surpris d'abord de l'empressement acharné et en appareuce déraisonnable de ces peintres. « Pourquoi se tant presser? demande-t-on. Que n'attendent-ils une année! » Et pourtant cette extrême précipitation se comprend quand on réfléchit. Les évènemens accourent si rapides et menaçans; on n'est pas sûr d'un lendemain; comment serait-on sûr d'une année? Voilà ce qui fait que l'artiste, inquiet de l'avenir, se hâte de produire à tout hasard son œuvre telle quelle, même inachevée. Triste nécessité dont l'inflexible justice de l'art ne devra cependant pas tenir compte!

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-HUITIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

M. de Lamartine en 1837, par M. NISARD. 5
Études historiques. — Ravaillac, par M. A. BAZIN. 48
Revue dramatique. — *Le Riche et le Pauvre*, drame de M. Émile Souvestre, par M. H. FORTOUL.. 59
Bulletin. 69
Chamillart, par M. PAUL DE MUSSET. 73
De l'Instruction secondaire en France, par M. THÉODORE DE BUSSIERRE. 108
La vérité sur les deux Procès criminels du marquis de Sade, par M. PAUL L. JACOB, bibliophile. 135
Bulletin. 145
Washington Levert et Socrate Leblanc, première partie, par M. LÉON GOZLAN. 153
Traditions d'Allemagne, deuxième article, par M. X. MARMIER. . 177
Critique littéraire. — *Arthur*, de M. Ulric Guttinguer, par M. CHAUDES-AIGUES. 192
Dernière Expédition des Espagnols contre Alger, par M. C. D. . 199
Album de Voyage. — Autographes du docteur Coindet, par le marquis ÉDOUARD DE LAGRANGE. 209
Bulletin. 216
Washington Levert et Socrate Leblanc, seconde partie, par M. LÉON GOZLAN. 225
Expédition de *la Recherche* au Groënland, par X. MARMIER. . . 254
La Chasse d'un Artiste, par M. MÉRY. 260
Lettres à un architecte anglais. — II. — III, par Mme FLORA TRISTAN. 280
Bulletin. 291